Red romance

Milyi Kind

LOVE in melodies



Butterfly EDITIONS

- Introduction
- Copyright
- Note de l'auteur
- Dédicace
- Citation
- Prologue
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29
- Chapitre 30
- Chapitre 31
- Chapitre 32

- Chapitre 33
- Chapitre 34
- Chapitre 35
- Chapitre 36
- Chapitre 37
- Chapitre 38
- Chapitre 39
- Chapitre 40
- Chapitre 41
- Chapitre 42
- Chapitre 43
- Chapitre 44
- Chapitre 45
- Chapitre 46
- Chapitre 47
- Chapitre 48
- Chapitre 49
- Chapitre 50
- Chapitre 51
- Chapitre 52
- Chapitre 53
- Chapitre 54
- Chapitre 55
- Chapitre 56
- Chapitre 57
- Epilogue
- Remerciements
- Playlist
- A venir

Milyi Kind

Love in melodies

ISBN : 978-2-37652-108-2

Titre de l'édition originale : Love in melodies

Copyright © Butterfly Editions 2018

Couverture © Mademoiselle-e - Shutterstock

Tous droit réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

ISBN : 978-2-37652-108-2

Dépôt Légal : Mai 2018

20181705-2200

Internet : www.butterfly-editions.com

contact@butterfly-editions.com

Note de l'auteur

Vous trouverez à la fin du livre une playlist qui m’a accompagnée au cours de l’écriture.

Je vous propose aussi de découvrir dans certains chapitres des musiques qui reflètent tout à fait l’état d’esprit des personnages.

Bonne lecture !

Love in Melodies… à qui le dédier sinon tout simplement à la musique ? Celle des cœurs, des âmes qui se touchent, s'abandonnent et finissent, je l'espère, par toujours se rejoindre…

« La musique est le véritable souffle de la vie. On mange pour ne pas avoir faim. On chante pour s'entendre vivre. » Yasmina Khadra.

« Le jour viendra où vous penserez que tout est fini.

Ce sera le commencement. »

Louis L’Amour.

Prologue

"Faites attention au crocodile ! S'il arrivait à rentrer dans la maison, il vous mangerait toute crue"

Il m'aime ? Un peu…

…Le désir n'est qu'éphémère. Je dois résister. La fuir. Vain espoir d'une romance dévorante. Je ne suis que néant. Mon corps pourtant moribond la réclame à en crever. Jamais je ne la posséderai.

Il m'aime ? Beaucoup…

…Je l'observe. M'enivre des effluves de son parfum. Guette chacun de ses gestes.

Il m'aime ? Passionnément…

... Elle nourrit mon âme lésée. Sa passion. Sa solitude. Sa faim d'elle.

Il m'aime ? À la folie…

… Je ne veux pas. Ne dois pas. Ne peux pas.

Il m'aime ? Pas du tout…

… Supplie-moi.

****

"Mais si la fille en a peur, la femme en rêve."

Il est Répulsion. Il est Trouble. Celui-là même qui louvoie sur ma peau, me dénude et me révèle pour mieux m'engloutir dans ses Ténèbres. Je suis le papillon, l'éphémère face au feu dévastateur.

J'ai peur.

"Dans la forêt nue qu'un sauvage m'y enlève"

Il est Maléfice. Je le vois. Le ressens. Il m'examine, m'épie, joue avec mes nerfs. Tout le temps. A chaque instant. Que veut-il ? Que désire-t-il ?

J'ai peur.

"Toc toc toc mais qui est là ? Le loup qui te mangera."

Il est Magnétisme. Le Loup ? Non… il est bien pire que cela. Cet homme

est le Crocodile. Celui qui m'effraie et me fascine. Je veux tout de lui. Sa haine, celle incendiant ses yeux turquoise, prophètes de tragédies à venir. Sa passion qui glace ses veines bouillonnantes.

J'ai peur.

"Toc toc toc Si tu es là. Entre donc et mange-moi" (1)

Il est Impureté. Toi, supplie-moi. C’est moi qui te croquerai, Crocodile. Je te croquerai.

(1) Zazie, Toc toc toc

Chapitre 1

Anton

« Le crocodile ménage ses forces et laisse sa proie venir à lui. »
Moses Isegawa

Maudit.

À l'instar de ma famille de dégénérés, je suis maudit. Mes parents décédés lors de mon enfance ; ma tante abandonnant mari et enfants ; mon cousin, cet esprit noble, dont les veines s’empoisonnent de tous ces paradis chimiques qu'il s'injecte... Maudit et perdu. Durant dix longues années, je suis resté prostré dans les limbes. Depuis, je végète au Purgatoire.

Les Quatre Cavaliers, voilà ce que je suis devenu. Guerre. Désolation. Famine. Mort. En une décennie de désespérance, l'Apocalypse dont a souffert mon corps a condamné mon âme aussi malade que nocive comme ceux qui pourraient être tentés de lui venir en aide. J'aurai beau courir, ils me rattraperont toujours. Aussi, je reste là. Entre les murs de ce que certains tels que mon cousin Vadim et son ami l'ours roux appellent ironiquement Hell's Mansion. Pourquoi ? Parce que c'est au moins ce que permet l'argent. Un train de vie dispendieux. Laisser ses penchants vicieux s'épanouir et ne rien faire afin de les enrayer. Attendre ces démons qui, je le sais, viendront un jour futur chercher leur dû.

Je suis prêt. Prêt à les recevoir. Prêt à les confronter.

Debout face au miroir, je m'examine et contemple la corruption serpenter sur mon épiderme. Porter ces vêtements coûteux ne change rien. *Elles* sont là. Je suis le seul à pouvoir les voir. Personne ne sera jamais autorisé à poser son regard dessus. Ces scarifications qui brûlent ma peau. La craquellent. La fissurent. Aussi lentement que sûrement. Atroces et sublimes, ces stigmates m’hypnotisent autant qu'ils me répugnent. Invisibles aux yeux de tous, mais aussi prégnantes que de la pourriture, ces marques, mes marques me dévorent et m'entravent.

Instinctivement, mes doigts se portent à la chair suppliciée de mon visage. Ironique lorsque l'on pense qu'il s'agit là d'une des seules zones intactes de mon corps. Pourtant indemne, je les sens malgré tout. Là, à me narguer. Parce qu'il y a les autres. Les cicatrices de l'âme. Ces écailles aussi dures et tranchantes que

celles d'un alligator. Ce reptile est mon totem. Je suis le Golem de son identité. Silencieux. Trompeur. Et pour finir, affamé. Cet animal est mon Moi, cet amas de vicissitudes dissimulé sous le vernis d'une belle gueule.

Voilà pourquoi cette femme m'attire autant qu'elle me repousse au loin. Elle me devine. Le démasque, lui. Aliocha. Pas Anton. Pas cette image que je souhaite renvoyer au monde mais celui qui se cache dans le clair-obscur. Je devrais la tenir à distance. Seulement... je n'ai pas la force d'en rester éloigné. Même si je ne peux, ne dois la toucher ou ne serait-ce que l'effleurer de mes pensées licencieuses. Obstiné, je suis une saleté d'animal perclus de ses instincts les plus primaires quand il s'agit d'elle. Si ma tête s'y refuse, chaque cellule de mon corps en est douloureusement consciente. Rien n'est plus rationnel dorénavant, sinon Devouchka serait déjà loin.

Face à la baie du jardin d'hiver devenu mon refuge, j'appuie mon front sur la surface vitrée et continue de fumer mon cigare en silence, mes yeux rivés sur l'extérieur. Profitant de la chaleur des derniers jours d'été, elle se prélasse sans se rendre compte une seconde du tumulte que sa présence a déclenché. La tête légèrement penchée, je l'observe se tortiller sur le transat pour faire glisser les bretelles de son bikini minimaliste en veillant à ne rien dévoiler de son corps menu. Elle me sait quelque part dans la maison sans savoir où précisément. Et cette intrusion m'excite tout autant qu'elle, elle peut l’être. Une torture pour moi, un jeu pour cette jolie inconsciente. D'où je suis posté, je peux voir ses iris, fascinantes tourmalines d'eau, virevolter tandis que ses mains fines huilent sa peau bronzée. Elle ne me voit pas mais me ressent, j'en mettrais ma main à couper. Le poids de mon regard sur le dessin de ses courbes douces devient lancinant pour nous deux.

Des semaines qu'elle m'obsède. Des semaines. Le besoin de la sentir sous moi. Sur moi. Penchée devant moi. Ma langue qui trace ses déliés gracieux... User ce corps jusqu'à la lie de mes envies, moi qui jamais ne touche une autre peau que la mienne. M'enterrer en elle.

Mon cigare au coin des lèvres, j'assiste au spectacle de sa paume dévalant son ventre et imagine mes doigts à la place des siens. Je ne peux faire que cela... Ils remonteraient le long de sa gorge hâlée avant de venir s'enfouir entre ses lèvres cerise alors qu'elle me fixerait, les paupières alourdies par la morsure du désir. Mon pouls s'accélère. Encore une réaction que je n'avais pas perçue depuis des années... Dix ans pour être précis. Je me glisse sur la terrasse et écrase ma clope d'un coup de talon. Le silence est assourdissant et vibrant de promesses impardonnables que je ne saurais tenir. Je me fais l'effet d'un prédateur face à sa

proie. Seulement... je suis en mal de dire qui je suis dans cette équation et quelle est sa place à elle. Mon crocodile hurle à l'idée de s'enfoncer entre les eaux noires pour s'approcher de ce qu'il convoite. Sans un bruit. Sans affolement... jusqu'à planter ses crocs dans sa chair et ne plus la lâcher.

Mais je ne peux pas.

Je ne peux pas. Je ne veux pas. Je ne dois pas.
Sélène...

Wicked, Boy Epic

You can call me fantastic Mr. Black
Vous pouvez m'appelez le fantastique Mr Black
Give me a damn cigarette
Donnez-moi une foutue cigarette
Swallowing my regrets
Ravalant mes regrets
With Jack Daniels, on my breath.
Avec du Jack Daniels, dans l'haleine.
I need that therapy, that melody
J'ai besoin de cette thérapie, cette mélodie
I'm drowning in my sympathy
Je me noie dans ma compassion
Doctor can you un-break me ?
Docteur pouvez-vous me réparer ?
Because I fell in love
Parce que je suis tombé amoureux
Yes I fell in love
Oui je suis tombé amoureux
But wasn't good enough
Mais ce n'était pas assez bien
For us
Pour nous
She's got that devil touch
Elle avait ce contact démoniaque
That apocalyptic lust

Ce désir apocalyptique
I swear I'm not a sinner
Je jure je ne suis pas un pécheur
I'm just beautifully broken
Je suis juste merveilleusement brisé
Now there's a darkness deep in me
Maintenant il y a une profonde noirceur en moi
I keep falling asleep
Je m'endors encore
To these wicked dreams
Avec ces rêves diaboliques
Can't fight the darkness deep in me
Je ne peux vaincre cette profonde noirceur en moi
It's where she likes to keep
C'est là qu'elle aime continuer
Haunting my wicked dreams
À hanter mes rêves diaboliques
You can call me fantastic Mr. Black
Vous pouvez m'appelez le fantastique Mr Black
So cool, now there's nothing left but an empty soul
Si froid, maintenant il ne reste rien qu'une âme vide
Everything is so bitter cold
Tout est si amèrement froid
I need a doctor please
J'ai besoin d'un docteur s'il vous plaît
No I can't sleep
Non je ne peux dormir
She's the monster, but she's my queen
Elle est le monstre, mais ma reine
Broken halo on a comatose me
Auréole brisée sur un moi comateux
I fell in love
Parce que je suis tombé amoureux
Yes I fell in love
Oui je suis tombé amoureux
But wasn't good enough
Mais ce n'était pas assez bien
For us
Pour nous

She's got that devil touch
Elle avait ce contact démoniaque
That apocalyptic lust
Ce désir apocalyptique
I swear I'm not a sinner
Je jure je ne suis pas un pécheur
I'm just beautifully broken
Je suis juste merveilleusement brisé
Now there's a darkness deep in me
Maintenant il y a une profonde noirceur en moi
I keep falling asleep
Je m'endors encore
To these wicked dreams
Avec ces rêves diaboliques
Can't fight the darkness deep in me
Je ne peux vaincre cette profonde noirceur en moi
It's where she likes to keep
C'est là qu'elle aime continuer
Haunting my wicked dreams
À hanter mes rêves diaboliques
She sings
Elle chante
Unbury me
Déterrez-moi
Unbury me
Déterrez-moi
She sings
Elle chante
Unbury me
Déterrez-moi
Unbury me
Déterrez-moi
Now there's a darkness deep in me
Maintenant il y a une profonde noirceur en moi
I keep falling asleep
Je m'endors encore
To these wicked dreams
Avec ces rêves diaboliques
Can't fight the darkness deep in me

Je ne peux vaincre cette profonde noirceur en moi
It's where she likes to keep
C'est là qu'elle aime continuer
Haunting my wicked dreams
À hanter mes rêves diaboliques
I can't fight the darkness
Je ne peux combattre la noirceur
Can't fight the darkness
Ne peux combattre la noirceur
Or my wicked dreams
Ou mes rêves diaboliques
My wicked dreams
Mes monstrueux rêves.

Chapitre 2

Sélène, quelques semaines plus tôt

« Je crois que tout ce qui ne nous tue pas nous rend simplement plus… bizarre. »

Le Joker, the Dark Knight.

Faim.

J'ai faim. Voilà l'étendue de mon problème, du moins jusqu'où ses tentacules ont réussi à m'atteindre. Rien n'est pire que cela, que ce sentiment qui mord le ventre et creuse un trou béant aussi bien dans mon corps que mon âme. Le mal du siècle. Ce que cache l'arbre au-delà de la forêt. La société actuelle est si avide de planter ses crocs, de sucer notre moelle, pauvres hères. Faim de consommer, faim d'amour, faim de sexe...

Faim, faim, faim !!!

Toutefois, la pire reste celle qui tenaille l'estomac. Or, depuis quelques semaines, je la ressens profondément ancrée dans ma chair. Je me réveille avec, la côtoie toute la journée et m'endors en compagnie de cette amante exigeante. Si l'on m'avait dit ça il y a encore peu de temps... J'aurais ri au nez de celui ayant l'impudence de me balancer une telle connerie. Moi, Sélène Baas, avoir le ventre si vide que je m'en évanouirais ? Un seul mot... risible. Sans être riche à millions, j'ai grandi dans une famille lambda. Deux parents banquiers, deux sœurs aînées, l'une infirmière et l'autre barmaid, un chien et une enfance passée dans un luxueux appartement de St Germain. La Française aisée typique en somme.

Et pourtant...

Depuis l'âge de dix-huit ans, mon bac en poche et après avoir refusé de suivre le moindre cursus universitaire suivant l'exemple de ma sœur Éléonore, je vivote. Grâce aux boulots dénichés à droite, à gauche, je réussis tant bien que mal à payer ma petite chambre de bonne juchée au dernier étage d'un haut immeuble du Xème arrondissement. Je me suis toujours fait fort de ne rien quémander à personne. Après tout, j'ai sciemment choisi ce mode de subsistance. Je vis ainsi que moi, je l'entends. Baise avec qui je veux. Sors quand, où et avec qui je le souhaite. Moi et personne d'autre. Parce que je suis une fille tout ce qu'il y a de plus banale. Bancale à souhait. Revendiquant de porter des talons vertigineux pour séduire tout en écrasant les burnes de celui qui tenterait de m'imposer ses choix. Oui, une nana du XXIème siècle bien dans ses baskets ou

ses escarpins, de celles qui n'ont aucun goût pour les laisses, que ces dernières soient amoureuses ou sociétales.

Jusqu'à ce jour.

Parce que là tout de suite, la fière amazone que je me rengorge d'être à plutôt l'air d'une sacrée carpette. Assise sur un sofa à l'ancienne tendu de soies bordeaux, les mains sagement croisées sur mes genoux, je baisse la tête afin d'échapper au regard compatissant de la meilleure amie de ma sœur. Dieu merci, elle seule a assisté à mon lamentable malaise face à la devanture du pub où travaille mon aînée Éléonore, appelée Léo par son petit monde. Devant mon refus de prévenir cette dernière, Capucine m'a néanmoins forcée à l'accompagner chez elle. Et me voici donc installée au milieu d'un salon, étrangement agencé tenant plus d'une boutique d'antiquaire, à me faire passer au crible par trois paires d'yeux. Parce qu'évidemment ses deux amants ne pouvaient se trouver ailleurs. Non, il fallait qu'ils soient chez eux au moment même où je suis au plus mal... Prise dans le creux de cette vague, je n'arrive qu'à surnager. Dieu merci, leurs regards n'expriment pas cette pitié qui me sort littéralement par les trous de nez. Si ça avait été le cas, je crois qu'en dépit de la faim, j'aurais pu la leur renfoncer à coup de pieds. Ce n'est pas leur genre. En guise de défi aux convenances, ces trois-là se posent en fiers porte-drapeaux : deux mecs, une nana et tout un champ de possibilités qui n'appartient qu'à eux... Mais là, il s'agit d'une toute autre histoire dans laquelle je ne souhaite certainement pas fourrer mon nez. Chacun vit comme il l'entend. Moins on en sait et mieux l'on se porte, voici ma philosophie.

L'immense rouquin qui se tient accoudé au comptoir n'exprime... absolument rien. Ses prunelles charbon restent d'un néant abyssal à la limite du flippant. Quant au second, légèrement moins grand, ses iris bleutés me font penser à deux fjords gelés. Celui-là, il n'a carrément pas l'air branché sur notre système solaire, voire même interstellaire. Tous deux se contentent de dévorer des yeux la brune pulpeuse assise sur la table basse face à moi. Que je sois là ou non, ils s'en carrent. Nous ne nous connaissons que de très loin grâce à ma sœur et leur maîtresse. Aussi, je ne suis clairement pas leur problème. Un frisson me secoue doucement quand je prends la pleine mesure de la connexion aussi intense qu'étrange qui relie ces trois âmes. La main de Capucine se pose alors sur mon genou, me tirant de mes pensées. Cette femme au physique de pin-up est un ange. Bon, un ange amoureux de deux hommes dont la santé mentale n'est pas certifiée mais un ange tout de même.

— Sélène... ma chérie. Que se passe-t-il ? me demande-t-elle gentiment. Ce n'est pas normal que tu te sentes mal de cette façon...

Je n'ai pas le temps d'inventer une quelconque excuse que mon estomac

répond pour moi en grondant sournoisement. Traître ! Tout à coup, son attention se fait plus incisive. Ses yeux s'étrécissent, devenant deux fentes cobalt.

— Depuis quand n'as-tu pas mangé ?

La question n'aspire pas à une thèse/antithèse/synthèse et pourtant je réfléchis à ma réponse. Si elle se doute de quelque chose, son premier réflexe sera de joindre ma sœur et tout lui raconter. Or je l'inquiète déjà, c'est plié. Ma voix flûtée se module pour s'accorder, mon corps se tend malgré moi. Je fais mine de regarder ma montre, insouciante.

— Il est quatorze heures... donc depuis environ les neuf heures avec mon petit déjeuner.

— Elle ment. Je te parie qu'elle n'a rien dans le bide depuis au moins deux jours. Minimum.

Je jette un regard surpris au brun qui se tient désormais à la fenêtre en train de fumer une cigarette. Il n'a pas l'air si à côté de la plaque finalement... Du style à tout voir sans être vu. Je déteste ce genre de type ou plutôt m'en méfie. Capucine me regarde, sa bouche filmée de rouge arrondie par la surprise.

— C'est vrai ? Sélène ? m'interroge-t-elle.

L'amie de mon aînée n'attend pas de réponse qu'elle attrape déjà son portable.

— J'appelle Léo.

Ma main se détend comme un ressort pour l'en empêcher.

— Arrête Capu ! S'il te plaît... la supplié-je, effrayée. Ne lui dis rien. Je... je vais remettre ma vie sur les rails. Ce n'est qu'un passage à vide. Tu sais ce que c'est, non ?

— Alors, parle-moi. Dis-moi de quoi il en retourne et surtout ne me mens pas. N'occulte rien, je le saurais. N'oublie pas que je te connaissais déjà quand tu n'étais qu'une gamine brailleuse et baveuse.

Un rire nerveux secoue mes épaules harassées par la fatigue. Frustrée d’avoir à me justifier, je laisse échapper un soupir. À vingt-quatre ans bien tassés, je dois de nouveau m'expliquer comme lorsque j'en avais seize et ne pensais qu'à rejoindre Thomas, mon mec de l'époque. Mes doigts se perdent dans mes cheveux, mes incisives plantées dans la pulpe de ma lèvre inférieure.

— Tu sais que je bossais comme téléopératrice ? Sans études, ni formation, il est difficile de trouver autre chose, je commence en évitant l'attention beaucoup trop perçante des trois amants. Même un simple boulot de serveuse ou de vendeuse, c'est la croix et la bannière.

— Continue, m'encourage la jolie brunette avec un sourire.

— Je travaille... enfin travaillais dans un service bancaire premium et la règle de ce job, c'est de ne pas répondre aux provocations. Jamais.

— Et ?

— Et j'ai répondu, soufflé-je en grimaçant avant de m'emporter au souvenir de cette injustice plus que flagrante. Merde ! Ce connard de client a commencé à me chauffer doucement. Jusque-là, rien de nouveau sous le soleil. J'en ai l'habitude avec ma voix de téléphone rose.

Un rire tenant plus du grincement de la porte d'une baraque hantée s'exhale d'entre mes lèvres affamées.

— Seulement quand il a proposé de venir me retrouver à la sortie du taf pour me sodomiser à sec et me baiser la bouche jusqu'à m'en casser les mâchoires, j'ai comme qui dirait... légèrement disjoncté. Ce barge avait dû confondre de numéro ! Bordel ! Il y a des services spécialisés pour ça, non ? Bref. Je l'ai copieusement insulté, et bien sûr, ma conne de chef l'a su après que ce salopard ait eu le culot de se plaindre. Elle ne pouvait pas m'encadrer, du coup je me suis fait convoquer et...

— Tu as été limogée, conclut sobrement Capucine, la mine atterrée. Être renvoyée pour faute équivaut à une enquête pour le versement des Assedic et en attendant...

— Je n'ai quasiment plus une thune depuis un mois et demi oui. Plus rien et à deux doigts de me faire aussi virer de mon chez-moi. Entre les priorités... bah tu choisis la plus importante. *(Je mime une balance avec mes mains)* Payer mon loyer et être au régime forcé ou manger et dormir sous les ponts. Le choix est vite fait. On a beau arriver sur la belle saison, je suis frileuse.

Le bruit sourd d'une assiette quasi jetée sur la table en bois aux côtés de Capucine me fait sursauter. Andrea, le géant aux cheveux flamme, n'est apparemment pas si sourd à mes jérémiades et a profité de mes explications pour préparer un sandwich accompagné d'un sachet de chips. J'apprécie le geste et particulièrement son air de j'en-foutiste avec lequel il s'exécute. Il n'appelle pas aux remerciements démonstratifs, le collègue de ma sœur au pub se suffit de mon seul signe de tête. Avec délicatesse, j'attrape la porcelaine grise et la cale sur mes cuisses. J'essaie de grignoter avec distinction afin de ne pas passer pour la morfale de service que je suis en réalité, mais trop claque-faim, je finis par engloutir par poignées les pétales de pommes de terre soufflées.

— Je dois trouver du taf. N'importe lequel. Il est hors de question de mêler Léo à ça, je bafouille sans laisser le temps à Capucine d'en placer une. Je ne veux pas être une charge pour elle. Tu sais très bien que ma sista insisterait lourdement jusqu'à ce que j'emménage dans son petit deux pièces et pire encore ! Imagine que ce soit chez Marilou que je doive m'installer ! Hinhin... c'est mort, fais-je en mordant à belles dents dans les tranches de pain de mie. Elle a beau être ma sœur, je n'y survivrais pas.

— Putain, c'est clair, ricane Andrea dans mon dos. Ta sœur est une sale conne...

Je ne relève pas sa pique étant donné que malheureusement, ce n'est là que la plus stricte des vérités.

— Tu as eu des touches ?

— Nope. Rien. Je suis trop jeune, trop vieille... pas assez expérimentée... et j'ai même eu droit à « Mademoiselle, votre visage fait bien trop innocent pour travailler chez nous » ! Tu y crois toi ?

Cette remarque-là, je ne l'ai toujours pas digérée. Pas du tout. Mes traits poupins me rajeunissent, je suis bien placée pour le savoir, mais aller jusqu'à me desservir, c'est juste... insultant. De rage, je déchire un nouveau morceau de ma pitance et le broie entre mes dents comme s'il s'agissait de la tête de pastèque de ce connard.

— Andrea... Capucine se tourne vers lui. Un sourire enjôleur se dessine sur ses lèvres. Tu n'aurais pas moyen de la faire rentrer au Trèfle ?

Je rêve ou elle papillonne des yeux dans le but de le faire céder ? Et le plus dingue reste encore à quel point il la boit littéralement des yeux.

— Putain non...

Sa paume enveloppe sa nuque qu'il frotte vigoureusement.

— Travailler entre deux sœurs Baas, tu veux ma mort Babychou ? No way. Plus sérieusement, Idriss n'embauche pas. L'équipe est au complet.

La moue boudeuse de ma bonne fée fait son effet. Un rictus chafouin mord le visage de sphinx du grizzli roux. Visiblement, il ne résiste pas à son amante. Cela dit... je le sens plutôt du genre vicieux celui-là. Et ça ne manque pas. Andrea contourne le problème et s'octroie le beau rôle sans les emmerdes qui vont avec lorsqu'il reprend :

— Par contre Dima... Ce n’est pas toi qui me disais l'autre jour que ton cousin cherchait quelqu'un pour tenir Hell's... heu sa baraque ?

Je ne saurais dire pourquoi, mais son ton sarcastique ne me dit absolument rien qui vaille. Une nuance dans ses paroles m'échappe et, vu le froncement de sourcils de Capucine, je suis certaine de ne pas délirer. Désormais avachi sur une vieille méridienne, le musicien qui grattouille une guitare fusille son pote de ses yeux translucides.

— C'est juste l'idée la plus conne que tu aies eu depuis un moment, mec.

— Conne mais judicieuse, objecte Andrea.

— Non.

— Putain, fais pas chier ! Prends ton téléphone et appelle Anton ou je le fais !

J'assiste à leur entretien sans moufter. Le duel de regards qu'ils se lancent

montre combien ils ne sont pas du tout sur la même longueur d'ondes.

— Dima, ton cousin offre le logement, la nourriture et paye rubis sur l'ongle.

— Et on sait pourquoi, marmonne Vadim en tapant le talon de sa boots sur la table basse de contrariété.

Hors de question de passer à côté d'une telle opportunité. Je sens bien qu'il y a anguille sous roche, un quelque chose qui travaille le brun, mais je n'ai clairement pas les moyens de me priver d'une telle offre.

— Je bosse dur, affirmé-je en le dévisageant.

Il est clair qu’il est celui que je dois convaincre. À cet instant, ce n'est pas Capucine qui décide, encore moins Andrea qui craint, je le devine, de me voir poser mes valises chez eux en désespoir de cause.

— Ce n'est pas le problème. Bosser dur ne suffira peut-être pas, grommelle Vadim en saisissant son portable sous l’œillade langoureuse que lui adresse sa nana. Bosser dur n'empêche pas de perdre l'esprit.

Une ondée glacée coule le long de ma colonne. Ses mots ricochent dans ma tête mais je les mets de côté. J'ai définitivement trop besoin de ce boulot.

Mon esprit n'a qu'à bien se tenir.

Chapitre 3

Sélène

« Je n’ai pas besoin d’être ce que les autres veulent que je sois. Et je n’ai pas peur d’être ce que je veux être et de penser ce que je veux penser. »
Mohamed Ali.

— En fait, je crois que tu avais raison. C'est une putain de mauvaise idée, mon frère. Ça va forcément mal tourner et Léo nous coupera les couilles... ou Capucine d’ailleurs. Tu sais à quel point elle kiffe cette gamine.

— La gamine a seulement quatre ans de moins que toi, Andrea, soupire Vadim après avoir actionné son clignotant, sa roulée coincée entre ses lèvres.

Ils sont sérieux là ?! Je rêve où ils parlent de moi comme si je n'étais pas là ? Non mais... Non mais...

— Cette « gamine » est accessoirement derrière vous et entend tout ce que vous dîtes, boudé-je en mimant des guillemets.

Je me rencogne contre le fond de la banquette, les bras croisés sous la poitrine. Devant moi, Laurel et Hardy me gonflent prodigieusement. Leur numéro de duettistes fonctionne avec Capucine, personnellement, il me laisse de marbre ou plutôt m'agace. Ok. Ce sont deux beaux mecs avec des auras hallucinantes. Ça, je serais de bien mauvaise foi de ne pas le reconnaître mais sinon... Assis à la place du passager, le barman jette un coup d'œil indolent dans le rétroviseur intérieur comme s'il ne me voyait pas vraiment avant de reprendre le fil de sa conversation. Le pire est que je suis certaine qu'il s'agit de cela. Je ne suis qu'un puceron sur son épaule. Mon bien-être ne l'intéresse pas, mes états d'âme encore moins. Seule la réaction de sa femme prime. Elle est le centre de son univers. Mais qu'est-ce qu'elle peut bien lui trouver ? Enfin oui parce qu'à par sa belle gueule... Il est viscéralement con ce mec.

— Ça va nous péter à la tronche, t'avais raison, reprend-il sans plus faire cas de ma petite personne. Attends, pourquoi tu m'as écouté, frère ? Bordel, je ne suis pas le plus équilibré de nous deux et même moi, lui je le trouve... flippant.

À ses mots, un frisson remonte le long de mon échine.

— En fait Dima, continue-t-il sans se soucier de ma sensibilité alors que son ami ne pipe pas un mot. (Celui-là économise décidément ses paroles comme si sa survie en dépendait). Tu sais à quoi ça me fait penser ?

Un rire silencieux fait trembler ses épaules puissantes. L'odieuse envie de

lui sauter dessus pour le défigurer à grands coups de mandales me démange soudain.

— A l'autre là, tu sais dans le conte... le psychopathe qui dézinguait ses femmes...

Un léger rire siffle d'entre les lèvres de Vadim. Qu'est-ce que je disais ? Laurel et Hardy.

— On l'envoie chez Barbe-Bleue c'est ça ?

— Ou Peau d'Âne 2.0, s'esclaffe l'immense rouquin. Ou encore l'autre gueuse chez sa marâtre. Avec une langue bien pendue ceci dit.

— Il va la dévorer toute crue, marmonne le conducteur de nouveau taciturne.

Ce dernier est la métaphore parfaite de la roulette russe émotionnelle. Les montagnes slaves sont une allégorie trop douce pour lui. Non... Vadim, je le perçois tellement sur la brèche que la violence inhérente à ce jeu de dingue lui va comme un gant. Il ne m'étonnerait d'ailleurs pas qu'il l'ait déjà expérimenté. Mes pensées arrêtent de vagabonder autour de ces deux crétins afin de venir s'occuper de mon propre cas. Merde. Merde. Merde. Je ne peux m'empêcher de me demander où je mets les pieds. Bien évidemment, je les soupçonne d'en rajouter des couches pour m'effrayer, mais un petit quelque chose me chiffonne. Il y a, caché sous cette tonne de sarcasmes et de moqueries en tous genres, un fond de vérité. J'en mettrais mes talons préférés au feu. Sinon pourquoi aurais-je cette impression d'être ainsi mise en garde ? Si même cette saleté de rouquine d'Andrea craint pour ma santé mentale... Autant ne pas se mentir, c'est que je suis relativement mal barrée. Mes réflexions s'envolent vers ce cousin dont ils parlent avec tant de... quoi déjà ? Je n'arrive même pas à mettre le mot exact sur le sentiment inquiétant qui m'étreint. Je ne sais pas quoi penser de tout cela. Soulagée d'avoir trouvé un emploi, il n'y a pas à tortiller du cul, mais au-delà de ça, je suis intriguée et passablement tendue à l'idée de rencontrer cet Anton.

Un regain de courage gonfle ma poitrine. S'il est le vilain prédateur, personne ne m'a fait signer pour le rôle de la proie innocente. Ma langue passe sur mes dents avant de claquer contre mon palais. Mes tendances carnivores me font largement opter pour celui du chasseur. L'homme qui m'en contera n'est pas né. Pour le moment, j'ai trop besoin de bosser et si je dois passer par lui en attendant de trouver mieux... ainsi soit-il. Un sourire mauvais fleurit sur mes lèvres rondes. Une espèce de gouvernante d'accord. Une servante... no way. Peut-être légèrement soupe-au-lait, je sais plier en cas de nécessité. Néanmoins, la soumission pure et dure n'est pas dans mon caractère. S'il tente de m'entraîner sur ce terrain, je lui souhaite bien du courage. Je me montrerais alors d'une

immaturité consternante. Un feulement furtif m'échappe. Voilà que je me monte le ciboulot alors que je ne le connais même pas... Merci à Tic et Tac.

Le front collé à la vitre de la voiture, je regarde le paysage défiler d'un œil distrait. Le trajet est d'une longueur insoutenable. La Golf enfin sortie de la capitale, Vadim engage son véhicule dans la longue file de ceux se traînant sur le périphérique avant d'entrer dans la banlieue chic de St Maur des Fossés. Le temps paraît s'étirer pour mieux me faire prendre conscience de l'abattoir où je me rends. J'aurais dû être ravie de changer d'air, de m'installer pendant quelques temps dans une belle demeure d'après les descriptions succinctes que m'en a donné le musicien mais le cœur n'y est pas. J'adore ma minuscule chambre de bonne. Dans mon cocon protecteur, je me sens bien. Là, ma langue est de plomb, ma bouche de cendres et mon corps de marbre. Pourquoi ? Parce que les circonstances ne s'y prêtent simplement pas. Tout ce que je vois, c'est l'échéance, le sombre clic-clac qui me ramène inexorablement vers ce nouvel emploi. Je n'y connais rien moi à l'intendance d'une maison... et devoir cohabiter avec un autre homme que mon père, encore moins. Je me suis toujours fait un point d'honneur à vivre mes liaisons avec un recul important. Je n'ai que vingt-quatre ans et me faire entraver n'est clairement pas dans mes projets.

Je soupire à m'en fendre l'âme en reportant mon attention sur l'extérieur alors que la pluie tombe drue. Là aussi, parfaite métaphore de mon état d'esprit actuel. Si même la météo s'y met... Les bras enroulés autour de mon buste pour tenter de me réchauffer un peu, j'ignore le friselis désagréable qui dévale mon dos. Plus la voiture avale les kilomètres, plus la sensation de malaise que j'éprouve s'incruste sous ma peau hâlée. L'air commence à se raréfier dans l'habitacle de la voiture. Super... Heureusement, je sais parer à ce genre de mini crise de panique. Mes ongles s'enfoncent dans la chair de mes cuisses nues sous le fin tissu de mon jupon de tulle. La douleur, salvatrice, me permet aussitôt de reprendre mes esprits en me focalisant sur le ciel orangé strié de longues zébrures grisâtres. La voiture pile alors devant un immense portail de fer forgé. Les nerfs à fleur de peau, je me redresse et serre instinctivement les jambes.

Vadim bifurque ensuite dans le but d'emprunter une longue allée bordée d'arbres à la limite du moribond après qu'Andrea ait poussé les lourds panneaux ferreux. La chaleur de l'été a de toute évidence exercé son œuvre sur la nature sauvage du parc. Mes yeux s'écarquillent à la vue de la maison cossue qui se dresse alors face à nous. Il ne s'agit en rien d'un manoir à la Daphné du Maurier ainsi que je l'avais pensé de prime abord à les entendre l'appeler « Hell's Manor ». Pas du tout. Le premier mot qui me vient à l'esprit tient plus du borborygme. Waoouhhhhhh. Le second... spectaculaire. Puis... sérénissime. À l’œil nu, je la

date du XIXème siècle. Mon père, passionné d'architecture, m'a assez rabâché les oreilles pendant des années pour qu'il subsiste encore quelques notions de son violon d'Ingres dans un coin reculé de mon cerveau brumeux. La demeure qui s'étend compte deux étages et est d'une longueur… impressionnante. Couplée à des volets immaculés à l'ancienne, la teinte claire des pierres de Marne apparentes rend l'allure des plus chaleureuses. Deux vérandas en forme de volières aux multiples panneaux de verres multicolores en garnissent les côtés. Les mains à plat sur la vitre de la voiture, le nez quasi collé dessus telle une enfant, j'en prends plein les mirettes. Je devine également des combles aux différentes lucarnes qui crèvent le toit d'ardoises, bois des yeux l'immense jardin aux couleurs malgré tout chatoyantes.

— Et il vit tout seul là-dedans ? m'exclamé-je sans pour autant attendre que quelqu'un apporte la moindre réponse.

Le regard narquois que me lance Andrea me donne à nouveau l'envie de l'étrangler.

— Avoue que tu t'attendais à arriver chez le Docteur Frankenstein ?!

— Vous êtes vraiment cons tous les deux, j'assène en esquissant un mouvement pour sortir. Vraiment cons. Ça vous fait marrer ? Je vous verrais bien dans le rôle de petits cochons moi...

— Oui mais cochons lubriques alors, rit-il. Tu me rappelles ma Vénéneuse, elle nous l'a déjà faite celle-là.

— Andrea...

La main de Vadim s'abat sur mon bras et bloque ainsi tout mouvement. Je vais pour piailler, cependant ses prunelles pâles m'en dissuadent. Ses traits sont encore plus crispés si tant est que cela soit possible.

— Écoute, Sélène, soupire-t-il en calant une cigarette entre ses lèvres. Tu dois comprendre que mon cousin est un homme assez... particulier. Il est jeune mais vieux. Courtois et malpoli. Tout comme son contraire. Espère le meilleur, attends-toi au pire. En fait non. Fais-en sorte de ne rien souhaiter de sa part et tu ne risqueras pas de tomber de haut... de trop haut du moins.

— Je ne te comprends pas.

— Oh ça viendra, tu peux me croire. Ça viendra bien assez vite, m'assure-t-il avec un rictus qui serre instinctivement ma gorge. Juste... ne l'oublie pas.

— Le voilà, annonce alors tranquillement le grand roux avant de sortir de la voiture.

Je n'ai pas le temps de tourner la tête que le musicien reprend d'une voix rapide.

— Sélène, je t'aime bien. Tu es une nana sympa. Si Aliocha abuse, appelle-moi. De toute façon, je passe souvent vérifier si ce connard ne s'est pas fait la

malle.

— Tu ne me rassures pas vraiment, grommelé-je avec une grimace. Si tu te fous encore de moi...Attends ! Aliocha ? Je croyais que ton cousin s'appelait Anton ? C'est quoi ces conneries ?

Sa prise sur ma peau devient un véritable étau à tel point que je sais être bonne pour un bleu le lendemain... Toutefois, me voilà prévenue. Son geste, ses mots sont autant d'intentions préventives que possible. Nous ne parlons plus mais nous nous comprenons. Ses paroles ne sont pas à prendre à la légère. Au contraire, je me dois de les garder quelque part à l'orée de ma mémoire. Après tout, cet homme mystérieux est le méchant du conte, non ? Le musicien me relâche en pestant comme un charretier, sort pour finir par faire le tour et prendre mes effets dans le coffre.

Inspire Sélène.

Expire Sélène.

Je réajuste ma jupe d'une main que je veux sûre ainsi que ma fine chemise blanche et frémis lorsqu'Andrea ouvre la portière. Le courant d'air frais gifle mes jambes nues. En dépit de la boule qui grignote doucement, mais sûrement mes entrailles, je me force à afficher une mine tranquille en sortant de la voiture.

— Merci Alfred ! je raille l'immense barman fiché devant moi.

Il lève les yeux au ciel et soupire avec grandiloquence, réfuté par ses lèvres incurvées montrant qu'il est sensible à ma plaisanterie. Un coup de vent fait bouffer mes cheveux bruns sur mes épaules que je tente de dompter sans pour autant y arriver. Tout à coup, l'impression d'une piqûre me fait relever la tête. Mon regard percute avec tant de violence celui face à moi en haut du perron que je vacille très légèrement. Vadim avait raison. Je ne saurais dire quel est son âge. De toute évidence, il est jeune ou... peut-être bien plus âgé si j'en crois son regard usé. Je ne sais pas. Il... il me perturbe. La sensualité d'un diamant brut dont les bords non taillés paraissent odieusement tranchants. Tour à tour turquoise ou délavés, presque translucides, selon que le soleil se couvre ou non, ses iris me mettent mal à l'aise. Ils s'insinuent sous ma chair, je jurerais les sentir la fouiller inlassablement. Je veux qu'il cesse de m'observer. Non ! Qu'il me regarde ! Je...je ne sais pas ce que je suis censée vouloir… Ses pommettes hautes creusent un peu plus ses joues voilées d'une très légère barbe brune taillée que contredisent ses mèches peroxydées. Blancs comme la neige, ses cheveux ne l'en rendent que diaboliquement impur. Anton Khassiev est élégance autant que décadence. Le cœur d'un loup ? Je ne crois pas non... mais Dorian Gray réincarné. Baroque et mélancolique. La peau d'un crocodile... languide autant que dangereux. Je ne puis dire comment, mais il m'apparaît évident que quelque chose se cache sous cet épiderme blême. Au lieu de s'effrayer, ma nature

curieuse devient fiévreuse à l'idée de le dépiauter pour le mettre à nu.

Néanmoins croiser ses prunelles couleur de lapis-lazuli me tétanise et me brûle de concert. Tout et son contraire, n'est-ce pas Vadim ? Je me giflerais bien de perdre ainsi toute contenance, voire crédibilité. Il ne manquerait plus que je m'étale de tout mon long à ses pieds... Il a beau être relativement efflanqué avec des hanches étroites, il n'en reste pas moins impressionnant. Son aura est tentaculaire, oscillant entre la saveur léchée d'une élégance tout à fait consommée et le parfum d'une sensuelle indolence. Ses épaules finement déliées se moulent à l'impeccable veste de costume cintrée qu'il porte. Je le dévisage en me foutant bien de paraître tout à fait inconvenante, avide de mettre un visage sur celui qui occupe l'entièreté de mes pensées depuis quelques jours. Son nez est fin tout comme ses traits ciselés sur une bouche pulpeuse un brin trop longue barrée d'un pli amer.

Tirant sur les manchettes de sa chemise, il descend avec aisance les quelques marches qui nous séparent après avoir salué Andrea puis son cousin d'un signe de tête. Je me retiens de piaffer d'impatience. Il est muet ou quoi ? Apparemment avoir de l'argent va de pair avec l'incorrection. J'aimerais qu'il cesse de m'observer ainsi, comme si d'énormes pustules constellaient mon visage. Arrivé à mon niveau, il croise les mains dans son dos. Je dois certainement tirer des conclusions hâtives car là tout de suite, j'ai surtout l'impression qu'il évite ainsi la moindre possibilité de contact avec moi. Nos regards s'entrechoquent à nouveau avant de s'enraciner l'un à l'autre. Nous nous jaugeons comme deux bêtes sauvages prêtes à se dévorer. Ses lèvres s'étirent pour laisser place à un sourire éblouissant que contrastent ses prunelles glacées. Visiblement, il attend de moi que je prenne la parole la première. Bien.

— Enchantée, Sélène Baas et vous devez être Aliocha Khassiev...

Je n'ai pas le temps de continuer qu'il m'interrompt brusquement avant de se tourner vers Vadim, les traits durcis par la colère.

— Aliocha ? Vadim ?

Sa voix est juste... électrisante. Tout et son contraire. Encore. Elle est d'une douceur quasi soyeuse pourtant ses intonations sont d'une dureté minérale. Son accent relativement prononcé appuie sur chaque syllabe, roulant les consonnes avec une rudesse assez excitante je dois l'avouer. Il se penche vers moi pour murmurer.

— Allez m'attendre à l'intérieur. Vous trouverez un premier salon tout de suite sur votre droite.

Heuuuu... je suis la seule à être surprise par la mention du « premier » salon ? J'ai grandi dans le luxe de St Germain, mais n'ai jamais connu que des logements qui comprenaient un seul espace de vie... Où donc suis-je tombée ?

J'ai envie de parler, d'en savoir plus sur mes tâches à venir, sauf que visiblement, ce ne sera pas pour de suite. Mon nouvel employeur a déjà tourné les talons, laissant dans son sillage un parfum entêtant de vétiver mêlé à celui, prégnant, du tabac. Toutefois, je ne reconnais pas celui de la cigarette lambda. Celui-ci est bien plus lourd et tapissé d'une essence autrement plus... virile. Je ne vois que ce mot pour décrire ce que m'inspire cette odeur. N'est pas Jean Baptiste Grenouille qui veut... De toute manière, je n'ai guère le loisir de m'y appesantir. Andrea prend mon bras et, d'une impulsion, me force à le suivre alors que les deux cousins semblent prêts à s'écharper maintenant que les voilà face à face.

— C'est là qu'il faut savoir s'éclipser demoiselle.

Je n'arrive qu'à entendre quelques mots qu'il m'est cependant impossible de comprendre ainsi articulés dans une langue étrangère gutturale.

Voilà, voilà... Bienvenue à la maison.

Chapitre 4

Anton

— Ti v poryadkye ?

Une seule question, à peine quelques mots et me voilà déjà avec l’envie de les lui faire ravaler à coup de talons. Depuis que Vadim m'a appelé pour me refourguer une amie de sa Capucine, je suis sur les dents. J'ai certes besoin de quelqu'un afin d'entretenir ma prison, mais de là à embaucher une de ses connaissances, j'ai réellement dû prendre sur moi pour accéder à sa requête. Mon cousin m'est précieux. Il est désormais la seule personne pour laquelle je serais capable de me saigner aux quatre veines. Cependant, je suis loin d'être idiot ou encore aveugle. Je connais – pour les avoir côtoyés de très près – les démons qui le poursuivent et se cachent dans son ombre. Savoir qu'une personne de son entourage va prendre ses marques ici a tendance à me rendre... circonspect. Autant dire que leur arrivée a eu tendance à exacerber mes nerfs toujours à vif. Néanmoins, moi qui m'attendais à rencontrer, je dois l'avouer, un ersatz féminin de la version camée de Dima, j'ai été agréablement surpris lorsqu'elle est sortie de l'épave sur roues de mon cousin. En réalité, elle m'a littéralement happé. Renversé. Bouleversé. Comme si un trente-cinq tonnes m'était passé sur le corps.

Rien de romantique. Seulement ses yeux.

Ses iris me confondent, me renvoient aux montagnes de l'Oural et d'autres contrées auxquelles je refuse désormais de penser. Durs mais caressants. Angéliques et pourtant terrifiants. Ce sont ceux d'un prédateur. Deux diopsides de Russie. Deux pierres précieuses, de celles qui m'ont valu un aller simple pour l'enfer il y a presque onze ans. Un frisson désagréable court sur mon dos, vient mourir sous ma chair suppliciée. Je sais. À ce moment précis, je sais. Ces yeux-là provoqueront ma perte. Les eaux du Diable. Il a fallu qu'elle parle enfin pour me tirer de mes pensées. Sa petite voix fluette me heurte alors brutalement lorsque je l'entends m'appeler par ce nom... mon prénom de baptême.

Je refoule du mieux que je peux la bouffée de haine qui me prend à la gorge et tente de déglutir afin de faire passer l'afflux bilieux. Salopard... Le lutin face à moi me regarde, le cœur rosé qui lui serre de bouche pincée en une moue réprobatrice. Plus tard... je dois d'abord m'occuper de ce tocard. Aussi je la renvoie dans la maison et obtenir ainsi plus de discrétion. Hors de question que quiconque soit témoin de la discussion à venir. Lorsqu'elle passe derrière moi, une odeur de jasmin effleure mes narines.

Et la seule chose qu'il trouve à me dire est de me demander comment je me porte ? Un rire strangule ma poitrine sèche. J'oublie la jeune femme entre mes murs et reporte mon attention sur Vadim qui fume, l'air de rien. Il ne le montre pas mais devine à quel point je suis furieux.

— Aliocha...

—Tais-toi ! sifflé-je entre mes dents. Je m'appelle Anton. An-ton.

— Justement, niet.

— Dima, tu me fais chier. Tu connais l'importance d'un prénom, le pouvoir qui lui est octroyé. Celui-là n'est définitivement plus le mien. On m'en a dépossédé en même temps que tout ce qui me constituait il y a des lustres. Je croyais la discussion close.

— Alio... Anton, se corrige Vadim, ses prunelles pâles plantées dans leurs jumelles que sont les miennes, la puissance d'une chose ou bien encore d'un nom vient de l'importance qu'on veut bien lui accorder. Et toi, tu es toujours là.

— Arrête ta philosophie de comptoir, je tranche, agacé. Niet. Cet homme dont tu parles a disparu il y a dix ans et tu le sais pertinemment. Il est mort là-bas, étranger à la bonté et au bonheur. Seuls le vice et la perversité ont réussi à prendre racine dans son cœur dépravé et son corps meurtri. C'est ainsi. Ça, c'est ma réalité. Celle qui me bouffe chaque jour un peu plus. La seule que je connaisse désormais. En ai-je seulement connue une autre un jour ? Je n'en suis même plus sûr. Alors, ne te prends pas pour mon psy. Ne réfléchis pas à ma place. Reste à la tienne. Dieu sait qu'il y a là aussi du boulot. (Je recule de quelques pas avant de reprendre). Je te rends service en embauchant ton amie, ne me le fais pas regretter sinon tu deviendras persona non grata chez moi.

L'insinuation dans ma voix ne lui échappe pas. Ses yeux se voilent. Un nuage passe sur son visage tendu.

— Elle ne touche à aucune merde si c'est cela que tu sous-entends, Anton, (L'ironie dans son ton railleur est palpable). Elle est clean. C'est juste d'un job dont Sélène a besoin. Rien d'autre. Elle est en galère, Capucine voulait l'aider, Andrea m'a truandé en lui faisant miroiter cette place. Point barre. Maintenant, je me casse. Dis à Drea que je l'attends dans la caisse mais... s'il te plaît ? Ne la bousille pas. Elle n'est pas comme nous. Cette gosse, elle est... neuve, conclut mon cousin dans un de ses fameux sourires éthérés qui démontrent à quel point il peut être parfois étranger à notre monde.

Il dévale l'escalier pour se précipiter dans sa voiture. Je le regarde faire en extirpant un cigare de ma veste. Toutefois, je ne l'allume pas. Je me contente de le sentir, histoire de reprendre contenance avant de rentrer entre les murs accueillants de ma cellule de platine. *Bam... Bam... Bam...* Une vilaine migraine commence à jouer du marteau contre mes tempes douloureuses. Mes nerfs se

tendent de plus en plus sous ma peau. Je les sens s'enrouler et faire de la corde à sauter. D'un geste rageur, je range le barreau de chaise où je l'ai pris. J'ai passé des années à façonner le Golem de ce que je suis désormais et lui, lui veut me faire régresser à chacune de ses visites. Comme s'il y avait quelque chose à sauver... Si Vadim compte sur cette femme pour l'y aider, consciemment ou non, il risque d'être déçu. Il y a longtemps que je ne me laisse plus attendrir. Depuis *elle*. La dégénérescence fait partie intégrante de mon identité. La basse-fosse, de mon héritage familial. Un putain ramassis de dingues... voilà ce que j'ai toujours connu. J'ai cru un temps m'y soustraire mais cette utopie est révolue. Lui aussi finira par comprendre et se résoudre à abandonner cette partie perdue d'avance. Mon cousin est un rêveur. Il a beau dire être dégoûté de la nature humaine, il n'empêche qu'il en retire le plus souvent ce qu'il y a de meilleur. Quant à moi... tout ce que je vois, tout ce que je ressens, c'est la misère. Aussi douce que tortueuse, elle me tient à l'écart du monde, me berce entre ses bras chargés d'épines qui lacèrent ma peau sans pitié.

Aucun peau-à-peau. Personne. Jamais. Je dois être seul.

Je n'embrasse pas. Personne. Jamais. Il me faut rester seul.

Son prénom glisse sur mes lèvres quand j'entends son rire résonner au-delà des portes-fenêtres ouvertes tandis que l'ami de Dima bougonne. Plus jeune que moi, aussi menue que minuscule, elle n'a pourtant pas hésité à me dévisager ouvertement dès notre première rencontre. Son air bravache sous la douceur de ses traits me contrarie déjà. Je sens qu'elle n'est pas du style à se faire imposer sa conduite, mais je ne peux clairement pas me permettre de la laisser troubler la quiétude de ma maison. Cette dernière est mon refuge autant que ma prison. Il lui faudra se mettre au pas si elle veut garder cet emploi. Elle devra se montrer docile.

Pour son bien autant que pour le mien.

Chapitre 5

Sélène

« Je vois tout, je sens tout comme de longues échardes qui m’écorchent vive. Mille détails que d’autres ne remarquent pas parce qu’ils ont des peaux de crocodiles. »

Katherine Pancol.

Ça y est. J'y suis. Dans l'antre de la Bête. Antre qui tient plutôt lieu du château, d'ailleurs... ou d'un manoir... en tout cas d'une sacrée baraque. Je n'en ai, pour le moment, vu que l'entrée et le salon immense dans lequel j'ai été parquée. Andrea m'a rapidement quittée, pressé de retrouver Vadim et plus encore sa précieuse Vénéneuse. Il a suffi qu'il l'ait au téléphone pour que je n'existe déjà plus. Fataliste, je soupire. L'amour inconditionnel semble, en ce qui me concerne, complètement insensé. D'après ma propre expérience, vivre pour une autre personne est, par définition, une hérésie. L'hypothèse que je me laisse prendre dans de tels filets n'a peut-être rien d’impossible, mais reste hautement improbable. J'ai déjà du mal à m'occuper de moi, alors de quelqu'un d'autre... Je passe mon tour et prône un égoïsme tout à fait salvateur à mes yeux. Un sourire ironique se dessine sur mes lèvres martyrisées d'avoir été mordillées. D'une certaine façon, c'est pourtant exactement ce que je m'apprête à faire. Enfin... je n'aurais que la maison à charge, certainement pas son propriétaire malpoli au regard si... si rien, je tranche. Des yeux froids qui me donnent envie de l’énucléer à l'aide d'une petite cuillère en plastique.

Une forte odeur de tabac mêlé de vanille imprègne l'air. Aussi, tiré-je machinalement une de mes cigarettes mentholées du paquet caché dans la poche de ma jupette. Je l'allume et inspire une bouffée en inspectant une des cellules de cette jolie cage dorée. Oui, ça y est. Je suis seule. Isolée de mes sœurs et de mes parents, mais surtout loin de la pièce unique qui me sert de chez-moi. Elle a beau être de la taille d'un mouchoir, ma petite chambre est parfaite pour moi. Ma muraille de Chine. Ici, tout est démesuré. Trop grand. Trop chargé. Trop riche. Et surtout bien trop froid. Malgré la saison, en dépit des belles ouvertures vitrées, il y règne comme un front polaire. D'instinct, je sais qu'il sera difficile de m'y sentir à l'aise.

À l'instar de son propriétaire, la maison, toute bourgeoise qu'elle est, m'accueille avec la chaleur d'un frigidaire d'abattoir. Il y a entre ces murs un je-

ne-sais-quoi de dérangeant. Comme chez lui. Lorsqu'il était si près de moi... Il émane de cet homme une espèce d'aura carnassière dissimulée sous des manières aussi policées que trompeuses. Une grimace tord mon visage crispé en me remémorant ce moment pas du tout humiliant quand son regard océanique m'a laissée tétanisée au point de presque bafouiller. Pfff... Pathétique. Risible.

Je suis une grande fille ou une gamine comme l'ont si gentiment fait remarquer les deux abrutis qui m'ont amenée dans la faille du crocodile ?

Après avoir resserré autour de mon buste les pans de mon gilet en crochet, je regarde enfin ce qui m'entoure avec une réelle attention. Dans de meilleures circonstances, sans les craintes stupides qu'ont distillé Vadim et Andrea, j'aurais été enchantée de travailler dans un tel panorama. La salle est gigantesque mais claire, baignée dans la douceur des rayons du soleil. Les meubles blancs ou gris clair se fondent parfaitement dans le décor, en complète interaction avec les canapés et autres méridiennes moelleuses installés face à l'âtre aux dimensions gargantuesques. C'est ici qu'il doit faire rôtir ses victimes... Peu de décorations aux murs si ce ne sont quelques cadres où figurent des photos tout à fait quelconques. Je mets alors enfin le doigt sur ce petit rien qui me turlupine depuis que j'ai mis les pieds dans ce salon. Il est totalement... aseptisé. Il ne ressemble aucunement à la première impression que m'a insufflée Anton Khassiev. Parce que s'il y a bien un qualificatif qui, à première vue, ne correspond pas à cet homme, c'est bien celui-là. Il est loin d'être passe-partout. Or là, j'ai l'impression de me trouver dans les pages du catalogue d'un célèbre magasin suédois. C'est une vitrine. Une vitrine destinée aux étrangers, à jouer les trompe-l'œil.

Je n'ai pas le temps de m'appesantir plus sur ces considérations architecturales. Un raclement discret de gorge me sort de mes réflexions. Tournant la tête, je me retrouve de nouveau noyée dans la mer du Sud qui sert de prunelles au seigneur des lieux. Il est fou de voir combien il ne ressemble en rien à son cousin... Si l'un cultive son look de j'en-foutiste notoire aux tonalités grunges, le second fait définitivement dans le dandysme. Toutefois, je prends conscience, maintenant que nous nous faisons face, de certains éléments qui vont aux opposés les uns des autres. Une veste cintrée rouge sombre coupée avec goût sur un skinny soulignant sa taille incroyablement fine. Une chemise noire. Une cravate de la même couleur ornementée d'entrelacs carmin. Une espèce de chaînette attachée sur le col qui se termine de chaque côté par une croix à l'envers... J'examine chaque détail à ma portée et note ainsi avec surprise les clous diamantins qu'il porte à chaque oreille. Ses mains s'agitent soudain pour venir se croiser sur son torse. Elles aussi sont d'une élégance rare, mais ce qui accroche mon regard se trouve sur ses phalanges. Sur huit de ses doigts, je distingue un mince triangle tatoué. Sa manchette s'étant relevée légèrement,

j'aperçois le dessin d'une menotte grossière. Drôle de choix... Il rabat le tissu pour soustraire sa peau à mon auscultation et me fixe, les narines dilatées par l'impatience.

— C'est bon ? L'examen est-il terminé ? lance-t-il, une pointe d'exaspération dans la voix. Je ne suis pas Ted Bundy ?

— Oui, enfin ça, ça ne veut rien dire, je le contrecarre en barrant à mon tour ma poitrine de mes bras. Bien des psychopathes ont des gueules d'ange...

— Des gueules d'ange, vraiment ? répète-t-il, ironique, alors qu'il prend place derrière l'imposant bureau situé dans une alcôve dissimulée dans un recoin.

D'un geste vague, il m'enjoint à m'asseoir dans un des sièges club face à lui.

— Vous m'avez comprise... Ne faites pas l'innocent.

Le coude droit sur l'accoudoir de son fauteuil, il cale son menton dans le creux de sa paume, pensif. Son majeur caresse l'arrondi de sa lèvre inférieure, ses yeux de tempête me scrutant comme s'il ne savait réellement quoi penser. Serait-il aussi dérouté que je peux l'être, moi ? Au bout de quelques minutes, sommes toutes assez embarrassantes, sa voix incroyablement douce et rauque à la fois déchire le silence :

— Je vous trouve bien bravache pour quelqu'un qui a désespérément besoin d'un emploi, remarque alors Anton.

Son timbre soyeux est pour le moins trompeur. Il me fait vraiment penser à ces reptiles qui se dorent la pilule au soleil l'air de rien et, en moins de deux, vous entraînent dans les profondeurs. Sa douceur est contredite par l'orage dansant dans ses prunelles azurées. Il n'apprécie pas mon attitude. Je devrais mettre de l'eau dans mon vin comme on dit, mais... mais si je le laisse prendre totalement le dessus, j'ai le pressentiment diffus que c'en sera terminé de moi. Aussi je me rencogne contre mon assise, une jambe passée sous mes fesses. Ses yeux s'étrécissent, réprobateurs.

Mauvais point, Sélène. Un de plus.

— Nous devons mettre certains aspects à plat avant tout, énonça-t-il, la jointure de ses mâchoires reposant désormais contre son poing fermé.

En un geste qui tient lieu d'un toc qui me prend dès que je suis nerveuse, j'enroule un doigt dans une mèche de mes cheveux avec laquelle je joue sans m'en rendre compte.

— Voilà une des choses auxquelles je pense justement. Un peu de tenue ne serait pas du luxe. J'ai du mal à supporter le manque de courtoisie et le savoir-vivre en fait partie.

— Courtois, mais malpoli...

— Comment ?

— Non rien, soupiré-je.

Quelques-unes des paroles sibyllines de Vadim trouvent soudain leur écho en moi.

— Rien d'important. Je vous écoute.

— Bien. Vous rentrez dès ce jour à mon service...

— Je ne suis au service de personne, Monseigneur, le coupé-je non sans faire preuve d'un zeste de sarcasme, mes yeux luisant d'un embryon de colère mal contenue.

— Il ne s'agit que d'une simple formulation.

Son sourire en coin me donne des envies de torture médiévale. Il se penche vers moi, doucereux et continue :

— Pourtant, vous ferez ce que je vous dirai. N'est-ce pas cela être au service d'une autre personne ? Il me semble bien que si. Vous défiler à vos obligations écourterait votre présence entre ces murs. Maintenant, si vous ne vous en sentez pas la carrure, épargnez-nous à tous les deux une discussion aussi stérile que navrante.

— Non. Je suis venue pour travailler, pas faire bronzette.

— Alors, nous nous comprenons. Comptez-vous rentrer à votre domicile ou...

Mon cœur s'affole. Il me fait quoi, là ? Bien sûr, j'ai gardé ma chambrette, or il était convenu que je sois logée, nourrie et blanchie même si, dans ce dernier cas, ce serait grâce à mes propres petites mimines. Je ne m’imagine pas du tout, mais alors pas du tout, me soumettre à de tels trajets chaque jour... De plus, ayant déjà sous-loué mon microcosme à une de mes copines et son mec, me dédire serait une véritable gifle.

— Vadim m'a certifié qu'il me serait possible de bénéficier d'un logement sur place.

— Ou, reprend-il avec un claquement de langue sonore signifiant son mécontentement d'avoir été interrompu, souhaitez-vous profiter d'une des chambres de la maison ? On dirait que la question ne nécessite plus aucune réponse. Je vous y conduirai plus tard. Revenons-en au basique. Vos tâches. Ce que j'attends de votre poste. Mais avant un rapide récapitulatif de la maison, que vous sachiez où vous mettez les pieds. Elle comprend treize pièces. Entre autres, deux salons, une cuisine pour faire original, cinq chambres, trois salles de bain, une salle d'eau. Ah oui ! Et un bureau. Je vous fais grâce des commodités, vous découvrirez tout cela par vous-même. Un parc arboré à l'extérieur avec une piscine dont vous pourrez jouir à votre gré. Je n'y vais, pour ma part, strictement jamais. Un jardin d'hiver. Deux terrasses à l'étage. Deux entrées indépendantes, une par la cuisine et celle que vous avez empruntée.

La masse d'informations me donne le tournis. Je n'avais qu'une vue très

limitée de ce qui m'attendait ici. J'évolue d'habitude dans un clapier d'à peine quinze mètres carré et lui dans une demeure, si tant est que cela soit le terme approprié, de trois cents. Nous n'avons clairement pas les mêmes styles de vie. Dire qu'il y est seul... Je ne sais pas si je dois l'envier ou au contraire le plaindre. Tout ce luxe semble glisser sur lui comme de l'eau sur de l'huile. Terrifiant ou triste, pour cela aussi je ne me suis pas encore décidée.

— Les fonctions inhérentes à l'intendance de la maison sont simples. Vos horaires sont modulables selon votre charge de travail. Du moment que tout est fait, je n'ai pas à intervenir. Vos week-ends vous appartiennent.

— Et si vous recevez ?

— Je ne reçois jamais personne si ce n'est mon cousin ou mon avocat. Donc... cuisine et entretien. En contrepartie, gîte, couvert et vous disposez de la maison à peu près à votre guise. J'insiste sur l'entretien. Je suis assez... maniaque.

Et moi, une putain de bordélique compulsive. Nous devrions donc nous entendre comme larrons en foire. Toutefois, je garde sagement cette dernière remarque pour moi. Je n'ai aucun goût pour le nettoyage. Par contre, j'en ai carrément plus pour la paie qu'il propose. Soudain, un détail sous-entendu, mais non négligeable, me heurte violemment.

— Toute la maison ?! Tous les jours ?

— Toute la maison, confirme-t-il sans sourciller.

Il est dingue ce type, ma parole ! Je m'étrangle à moitié, ne sachant pas quoi répondre.

— Mais elle est juste... énorme ! m'écrié-je en écartant les bras pour donner du poids à mes paroles. Et je suis censée la faire tous les jours ?! En entier ? Vous voulez me tuer, affirmé-je, dépitée.

— Trois cent quinze mètres carré pour être exact.

Je rêve ou il s'amuse de mon désarroi manifeste ?

— Cela dit... je vous dispense des combles. Ainsi que du petit salon situé au premier étage. Vous ne pourrez pas vous tromper étant donné qu'il reste clos.

Oups. Mode curieuse maladive enclenché. Je penche légèrement la tête de côté, l'air de rien. Un sourire se dessine sur mon visage faussement angélique.

— Parce que vous le faites vous-même peut-être ? je ricane, peste.

Sa bouche ourlée se barre d'un pli dont l'amertume suinte. Un éclair de colère zèbre ses prunelles couleur Caraïbes.

— Quelqu'un s'en charge, dit-il d'un ton sans appel. Cette pièce vous est interdite.

— « Anne, ma sœur Anne » ...

— De ?

— Quoi ? Vous n'avez jamais lu Barbe-Bleue ? Celui qui tuait ses épouses ?

Comme lui, vous cachez le corps de vos épouses assassinées dans une chambre interdite ?

Je vais pour rire, mais stoppe aussi sec. Sa langue humecte ses lèvres pleines et je ne peux m'empêcher de déglutir. Évasifs, ses doigts pianotent un instant sur le bois de son bureau avant que son index ne vienne longer sa mâchoire anguleuse.

— Niet. J'y entrepose plutôt celui des intendantes un peu trop fouineuses...

— Ça ne m'étonnerait même pas, je grommelle avant de retourner au point épineux de la discussion. Non, mais vous savez quoi ? Je suis certaine que le syndicat des intendantes-sous-le-joug-d'employeurs-totalitaires ne serait pas d'accord...

Le plat de sa main s'abat tout à coup sur le bureau, me faisant ainsi sursauter. Son visage ressemble désormais à un bloc de granit. Le charisme de cet homme, même odieux, est littéralement oppressant. Ce terme a d'ailleurs dû être inventé pour lui... Le frisson qui me saisit n'a rien à voir avec l'excitation de la séduction. Il relève plutôt d'un soupçon de peur distillé sur un lit d'effroi irraisonné. Je sais pertinemment qu'il ne me fera rien. Il est mon employeur sans compter que Capucine ne m'aurait jamais envoyée ici s'il s'était montré susceptible d'être dangereux pour moi. Pourtant... je ne sais pas, ou si, justement, je sais. Ce sont ses yeux. Deux topazes brutes qui me paralysent. Tout ce qu'ils renvoient n'est que silence et obscurité. Je ne peux cependant m'empêcher de jouer les dures-à-cuire. Le corps tendu inconsciemment vers Anton, je le contre sans lui laisser le temps d'en placer une.

— Hey ! Ça ne va pas, non ! Votre réaction est purement ridicule, un peu disproportionnée, vous ne croyez pas ?

— Je décide encore de ce qui est ridicule ou non et là, en l'occurrence, ça ne l'est pas. Vous serez rétribuée. Plus que grassement. Aussi je ne compte pas subir vos envolées chaque fois qu'il me siéra de vous demander quoi que ce soit. Autant vous dire tout de suite, cela m'ennuie prodigieusement. Je n'ai qu'un mot d'ordre, et si vous désirez rester dans cette maison, il vous faudra le suivre. Invisibilité et discrétion.

— Ça, ça fait deux mots, me rebiffé-je, rageuse.

— Les miss je-sais-tout n'ont rien de plaisant. Fermez votre jolie bouche et sachez rester à votre place. En temps normal, vous seriez déjà sur le trottoir avec vos bagages pour repartir fissa d'où vous débarquez. Je ne le fais pas parce que palabrer avec mon cousin m'épuise d'avance mais... n'abusez pas. N'abusez pas et tout se passera bien. La maison est assez grande pour nous deux. Je préfère la compagnie de la solitude.

— Vous m'en direz tant. Je vous ferai remarquer que la solitude ne peut

s’exercer que seule.

Je suis hargneuse et l'avoue aisément. Il est hors de question que je sois une victime consentante. Il vit tout seul et cela se sent. Je ne peux juste pas cautionner qu'il se montre aussi dictatorial même s'il a raison sur un point. Il est mon patron. Visiblement, je suis allée un chouia trop loin. Anton est maintenant debout, les mains à plat sur le bureau, ses doigts recroquevillés comme s'il cherchait à en griffer le bois. À demi penché vers moi, j'ai l'impression qu'il se contient pour ne pas sauter par-dessus et me tordre le cou. Je me lève et lui fais face.

— Ne me pousse pas à bout, articule-t-il d'une voix sourde.

L'espace d'une seconde, je cille sous le poids de sa colère. Il croit que je vais courber l'échine. C'est bien mal me connaître. J'ai grandi avec deux sœurs. Vivre entourée de femmes vous apprend rapidement ce qu'est la dure loi du plus fort... ou de la plus forte. Bref. Mon mantra personnel a toujours été : ne pas vouloir se laisser bouffer, ne jamais capituler.

— Ne me faites pas regretter ma générosité.

Je ne réponds pas de suite, histoire de reprendre ce souffle qu'il me vole. L'air de rien, je m'approche et pose mes paumes à mon tour sur la table. Nos doigts se frôlent et la sensation de chaleur qui m'étreint me glace quand lui semble pris d’un haut-le-cœur. Je m'incline à mon tour pour prendre la position identique à la sienne. J'ai beau me répéter que je dois garder cet emploi, je ne peux m'arrêter, misant sur le fait que Vadim m'ait recommandée. C'est officiel, je suis définitivement la caricature d'une peste. Ma fierté m'a pourtant joué des tours dans mon précédent boulot et il y a fort à parier que ce soit de nouveau le cas, ici. Nos visages, de givre pour lui et en fusion pour moi si je m'en réfère à la brûlure qui crame mes joues, ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Dérivants, mes yeux devinent l'ombre d'un autre tatouage sous le col de sa chemise. Toutefois, je ne m'y attarde pas. Nos regards s'accrochent. Chacun peut y lire la défiance et l'ire éprouvées à cet instant très précis. J'ouvre la bouche afin de débiter tout un tas d'insanités, mais me mords finalement la langue. Non, je suis vraiment trop en galère pour me laisser aller. J'ai vingt-quatre ans, il est temps de m'assagir... enfin un minimum.

— Je vais faire ce que j'ai à faire, me plier à vos exigences... pour le moment, dis-je, les dents serrées. Mais sachez bien, Monsieur Khassiev... qu'il est possible que ce soit vous qui pliiez...

Pendant une seconde, je pense le frapper. J'en ai envie. Comme dans les livres... une petite gifle bien placée... Le désir d'abîmer son visage, si attrayant soit ce dernier, est mortellement tentant. Pourtant, une fois encore, je me ravise. Au contraire, je recule jusqu'à me tenir dans l'embrasure du salon, puis me

retourne vers lui, un grand sourire aux lèvres.

— Bon... On y va ? Vous me faites faire le tour du propriétaire ?

L'air stupéfait qu'il affiche manque me faire pouffer. Eh oui Anton Khassiev... tu es peut-être un crocodile, un ogre ou que sais-je et… moi, je suis une femme, une femme aux multiples facettes qui, pour le moment, sont toutes tournées vers les secrets que je te pressens cacher. Un sourire fend mon visage quand je me rappelle soudainement qu'il m'a tutoyée sous le joug de la colère. Sa carapace est peut-être épaisse mais fendillée, j'en suis certaine. Cela tombe bien, je joue du pied-de-biche comme personne.

À nous deux.

Chapitre 6

Sélène

« Le crocodile verse des larmes avant de dévorer sa proie. »
Proverbe.

Une heure...
... un jour...
... une semaine...
... et, pour terminer, un mois.

Un mois entier que je suis arrivée entre ces murs, prise dans les filets de la cage d'Anton Khassiev. Un mois à me perdre dans les couloirs de cette maison mortifère où je m'étiole doucement au rythme de tâches plus rébarbatives les unes que les autres. Le seigneur des lieux paie rubis sur l'ongle et heureusement, sinon il y a belle lurette que la Belle que je suis se serait fait la malle de son bois dormant personnel. Un mois sans chaleur humaine si ce n'est lorsqu'enfin je prends deux secondes pour appeler ma famille ou mes amis qui continuent leur vie... mais sans moi. Comment leur en vouloir ? C'est ma faute. Trop fatiguée, harassée par la masse de travail, je n'ai plus de temps à leur consacrer. Un mois à souffrir un homme secret, au mieux silencieux quand il ne me traite pas avec tout le dédain possible et inimaginable.

Tout ici semble droit sorti d'un roman de Daphné du Maurier. En admiratrice inconditionnelle de cette auteure, je retrouve dans cette demeure l'atmosphère particulière qu'elle a insufflée à ses œuvres. Sombre, baroque, mystérieuse. Le culte du secret est partout, se répercutant derrière chaque porte, contre chacune des cloisons épaisses de la maison. Il se conjugue à cette aura pesante qu'impulse son propriétaire. Sans parler de cette fameuse porte que je ne dois pas ouvrir.

Évidemment, je ne l'ai pas écouté. Évidemment j'ai tenté de passer outre les recommandations d'Anton. Durant les deux premières semaines, lorsque j'étais sûre de le savoir dans une autre partie de la maison, je me suis ruée dessus... pour m'y casser le nez. Et les dents. En plus d'être maniaque et quasiment invisible, mon Barbe-Bleue est prévoyant. Jamais il ne laisse quoi que ce soit au hasard. Tout ce qu'il en ressort, c'est que je suis de plus en plus intriguée en-deçà

d'être lasse. Mes journées se ressemblent, défilant au gré d'une routine affolante d'ennui. Mes matinées, je les passe à jouer les putains de Cendrillon, à briquer du sol au plafond des pièces qui, pourtant, n'ont pas un pet de poussière.

Je comprends de mieux en mieux pourquoi j'ai toujours détesté ce conte... Moi qui ne suis pas à cheval sur le rangement et le ménage ayant autre chose à faire de ma jeunesse, je me retrouve là... Sacré retour de karma. Dieu merci, je vais relativement vite, ce qui me permet d'avoir les trois quarts de mes après-midi libres. Le seul problème est que je suis bien trop crevée pour en profiter. Même me balader dans le quartier me semble insurmontable. Jamais plus, je n'aurais la pensée que faire le ménage est une activité des plus banales. Franchement, je tire mon chapeau aux femmes courageuses qui doivent en faire leur vie professionnelle. J'en viens même à regretter le call-center. Avoir le cul calé dans un fauteuil, un casque audio sur les oreilles me paraît soudain des plus enviables. Quitte à me laisser insulter. Alors je déambule, mon spleen en bandoulière. Je ne l'admettrais pas, y compris sous la torture, mais cette maison et son parc m'émerveillent tout autant qu'ils m'épuisent. Je vois désormais au-delà des sensations oppressantes qu'ils renvoient. Après tout, le macabre n'offre-t-il pas une espèce de beauté onirique ?

Le domaine a beau se trouver en ville, tout ici respire le sauvage et le fantasmagorique. Toutefois, Paris intra-muros me manque atrocement, ainsi que le sentiment de liberté que la capitale procure. Bizarrement, je me sens... comment dire... étouffer dans tout cet espace. Ne pas voir le ciel par-delà les toits des immeubles me déprime, ce manque me donne l'impression de dépérir à petit feu. Je n'ai jamais aimé que vivre en ville. La vraie. Avec ses poumons artificiels et putrides de cette fumée nocive que sont les pots d'échappement. Être en immersion avec elle. Je n'ai jamais connu que cela. Ici, la bruyère plantée dans l'immense jardin remplace les voitures crachotant leur poison. Ma seule compagnie est celle des poissons nageant dans leur bassin de pierre. Je les regarde d'un œil morne qu'ils me retournent, le leur globuleux à souhait. Si je leur parle encore, je risque de finir à Sainte Anne avec une jolie camisole...

Alors, je passe mon temps sur les bancs parsemés çà et là à rêvasser, un livre à mes côtés même s'il est rare que je l'ouvre. L'ennui est un ennemi vicieux. Il s'incruste en vous sans que vous y preniez garde et ne vous lâche plus, une fois qu'il a planté ses crocs dans votre mollet tel un sale roquet. J'ai toujours été très active avec cent projets en tête dans le but de m'occuper quitte à devenir usante pour mes proches. Or là, se retrouver sans avoir envie de quoique ce soit est absolument aberrant. Ne pas savoir quoi faire de mes deux bras me fatigue encore plus que mon boulot... Non. Faut pas pousser non plus, ce qui est en

revanche fatiguant est de passer mon temps à éviter ce maudit Khassiev.

Cela dit... force m'est de reconnaître qu'il a, d'une part, le mérite de m'ignorer royalement et, de l'autre, d'égayer mon quotidien avec ses soupirs exaspérés et ses regards excédés le peu que nous nous croisons. Il fait de son mieux pour m’éviter, cependant, en de rares occasions, le destin joue contre nous deux. Les fois où nous nous retrouvons en présence l'un de l'autre, mon sang pulse plus fort, caracole dans mes veines pour finir par s'embraser. Je souhaite, je veux faire comme si rien de ses attitudes revêches ne me touchait, mais cela m'est juste impossible. Un papillon attiré vers une flamme. Sa chaleur m'hypnotise en dépit du froid polaire qu'il impose. Tout en sachant que je vais finir par me brûler les ailes, je continue de le provoquer, dépendante de mon échafaud privé. Il en va de même pour lui, j'en suis certaine. Lorsque je ne me jette pas dans la bataille, lui me brave. Chacune de nos entrevues me fait détester un peu plus cette tignasse blonde décolorée, sa voix monstrueusement douce qui endort mes sens, ses manières glaciales et hautaines. Toujours droit comme un "i", il ne me regarde presque jamais. Lorsque nos yeux ont le malheur de s'accrocher, le néant qui habite les siens me transperce. Il dégage une animalité latente que je ne suis pas sûre de vouloir côtoyer de trop près.

Alors pourquoi une certaine impatience m'étreint-elle malgré tout à sa vue, à l'idée de nos altercations à venir ? Tout et son contraire. J'avoue prendre un malin plaisir à le titiller. Il est si simple de faire sortir mon boss de ses gonds... Ce volcan glacé s'embrase à la première broutille. La moindre rencontre au détour d'un couloir ou lorsqu'il daigne venir poser son royal postérieur pour dîner nous offre l'opportunité d'envolées tout ce qu'il y a de plus... lyriques. Vus de l'extérieur, nous devons alors ressembler à deux démons sortis droits de l'enfer. Parfois, je me dis qu'il n'est d'ailleurs pas exclu que l'un de nous finisse par en venir un jour aux mains. Je vois déjà les gros titres : *Fait divers à St Maur des Fossés : un patron et son intendante ont joué le remake de la Guerre des Rose avant de finir par s'entretuer*.

Néanmoins, le voir aussi ravagé par la colère que moi me procure un sentiment, je dois bien l'avouer, de satisfaction. Elle ne se traduit peut-être pas de la même façon mais elle est là, tapie dans le bleu Caraïbes de ses iris ombrageux. Je suis expansive. Je mets tout sens dessus dessous dans ma chambre quand lui se contient. Seul son corps me révèle ce que je veux savoir. Ses gestes saccadés, sa démarche raide que contraste cette grâce innée alors que je me fais l'effet d'être un hippopotame dans un magasin de porcelaine. Alors, oui, je le défie, trouve toujours une parade aux remontrances qu'il peut m’adresser, les trois quarts du temps justifiées, d'ailleurs... Parce que rien n'est moins drôle que de le voir tenter de garder son self-control. Je n'y peux rien, je suis une peste. Entre

l'indifférence et la galère, j'ai définitivement choisi mon camp. Mon instinct me pousse à agir ainsi même si je redoute qu'il finisse par me virer. Pourtant, il n’exécute pas ses menaces. Jamais. Plus d'un m'aurait déjà renvoyée manu militari mais pas lui. Les questions se bousculent... Se sent-il parfois trop seul ? Ou s'amuse-t-il à mes dépens ? Je ne le sais pas. À première vue, j'aurais tendance à pencher pour la seconde éventualité mâtinée d'un soupçon de solitude. Je ne suis même pas réellement certaine qu'il éprouve quelque chose.

Il me perturbe tant que je n'arrive pas à me forger d'opinion définitive. Un jour face, un jour pile. Une nuit lune pleine, une nuit obscurité étouffante. Il paraît toujours si froid et mécanique, économisant chacun de ses gestes pour aller droit à l'essentiel. Et, en même temps, je jurerais qu'il y a autre chose... Toujours ce crocodile. Immobile mais véloce. Tranquille et puissant. À l'instar de sa maison, cet homme est un mystère que je redoute, lui, de percer tout en le désirant ardemment. Je voudrais bien dire ne pas souhaiter savoir ce qu'il dissimule. Ce serait mentir. Anton est à contre-sens de lui-même, un rébus que je veux assembler pour mieux comprendre. Il pense que je ne remarque pas ses manies. Or, je note tout dans un coin de ma tête... comme cette façon qu'il a de toujours éviter le moindre contact. La seule fois où j'ai frôlé la peau nue de son avant-bras, il a frémi et est devenu d'une telle pâleur que j'ai bien cru, un instant, qu'il allait me claquer dans les pattes. Comment ne pas être encore plus curieuse après ça ? Mon quotidien est donc ainsi rythmé. Au gré de ses crises et de mes colères. Au tempo de cette solitude qui me glace jusqu'aux os lorsqu'il m'ignore ou de ce trop-plein d'attention quand il me voit enfin.

Un frisson court sur ma peau tandis que je sors de mon lit en repoussant l'épais édredon. Il est près de minuit et le sommeil a décidé de jouer à cache-cache. D'une main, j'attrape mon étui à cigarettes, en sors une pour la caler à la commissure de ma bouche et l'allume. Un soupir de profonde frustration, mêlé aux saveurs mentholées, s'exhale de ma poitrine serrée. Cette nuit, le marchand de sable ne se veut pas clément. Mon attention se reporte alors sur la chambre que mon patron m'a attribuée. On est loin de la mansarde sous les toits de la Princesse Sarah avec, dans le rôle de Melle Mangin, Anton Khassiev. Je me mets à pouffer, m'étranglant à moitié avec la fumée de ma clope. Si un qualificatif devait être donné à cet endroit, ce serait certainement ahurissant. Il s'agit plus d'appartements à l'ancienne que d'une chambre telle que l'on peut les concevoir à notre époque moderne. Les miens se composent de deux grandes pièces formant une suite. La première en forme de L est, en réalité, un petit salon se terminant par la chambre à coucher. Un sofa, un gros fauteuil moelleux et deux bergères se disputent la place face à une immense cheminée, le tout dans les tons crème et

d'un tendre vert amande. Séparé par un fin voilage soyeux, l'espace nuit est aménagé d'un énorme lit où j'ai l'impression dingue de me perdre, d'une armoire toute aussi imposante en bois laqué de blanc et d'une coiffeuse surplombée d'une psyché sculptée. Je ne peux nier que c'est à la fois raffiné et curieusement féminin pour un homme vivant seul. Une porte dérobée donne accès à une salle de bain où trônent une imposante baignoire à pieds de lion ainsi qu'une douche à l'italienne et les accessoires nécessaires à la toilette. Je doute que les employés de maison de par le monde se trouvent « parqués » dans ce genre de logements insensés. N'étant pas totalement idiote, je sais pertinemment pouvoir remercier mes pistons. Anton a dû être briefé par Vadim, lui-même, coaché par Capucine. Si cela ne ressemble pas à une chaîne... À voir où je crèche moi, je n'ose imaginer l'allure de l'antre du monstre.

Un coup d'œil vers le cendrier de fortune posé à côté d’un bol de bonbons sur ma table de chevet me fait grimacer. L'idée de dormir à côté de mégots ne me plaît pas outre mesure. Et puis... qui le saura si je le vide par la fenêtre ? Un sourire torve illumine mon visage usé. S'il me voyait faire, nul doute que le grand manitou des lieux me tordrait le cou. Balançant mes pieds nus sur le parquet, j'étends le bras pour attraper le peignoir qui me tient chaud depuis des années. Élimé jusqu'à la trame, je n'arrive pas à me résoudre à m'en débarrasser. En éponge, son rose s'est légèrement délavé et avec ses nombreux rapiéçages, il ressemble plus à une serpillière qu'autre chose mais je l'adore. Léo me l'a offert et cela suffit à me le faire aduler. Postée à la fenêtre, je vais la refermer lorsque mon geste se suspend en plein élan. Il y a quelqu'un dans le jardin arrière. Sans réfléchir, je me précipite sur l'interrupteur pour éteindre et retourne à mon point de mire. La curiosité est un vilain défaut et il n'y a pas à tortiller, j'en suis pétrie. C'est même mon second prénom, comme dirait maman.

Mes yeux s'habituent à la pénombre. Grâce aux luminaires dispersés dans le parc, j'arrive à distinguer qu'il est question de deux femmes. Elles ont l'air d'attendre un quelconque signal à se dandiner ainsi sur place. Un aiguillon de jalousie purement féminine me perfore. Bien dans ma peau, je n'ai pas de problème excessif avec mon corps. On pourrait même dire que j'ai appris à apprécier ma petite taille, ma ligne relativement menue et mes seins dont le galbe frêle a toujours su trouver son lot d’admirateurs. Néanmoins, il ne me reste pas moins certains complexes issus de mon adolescence et voir deux bombes se trémousser sur la pelouse ne joue pas en la faveur de mon ego. Blondes autant que je suis brune, grandes alors que je dois avoisiner les dimensions d'une lilliputienne, toutes deux possèdent des traits slaves d'une finesse exquise. Il existe cependant quelques différences notables. Les visiteuses sont vraiment très

belles, mais si l'une semble sympathique avec un sourire si grand que ses dents en paraissent phosphorescentes dans l'obscurité, la seconde a l'air d'avoir un oignon coincé dans chaque narine. Toutefois, ce qui me heurte réside plutôt dans leurs tenues... minimalistes. Un bout de tissu chamarré assorti d'escarpins à talons aiguille. Point barre.

Mon cœur se met soudain à battre la chamade. Une troisième personne vient de les rejoindre. Je connais cette ombre. Elle me parle. Me percute. Me chahute. Anton. C'est fou... Il est plus de minuit maintenant et il est aussi fringuant qu'en pleine journée. J'imagine alors un pyjama-costume à la Barney dans *How I met your mother* et glousse. Toutefois, mon rire meurt avant même de franchir mes lèvres. Il ne sourit pas, mais une espèce de langueur dessine ses traits telle une aquarelle des plus sensuelles. Il respire l'érotisme sans faire quoi que ce soit. Un chat devant deux canaris. Est-ce mon imagination ou ses sourcils sont-ils froncés ? Sa bouche, écarlate ? Ses cheveux toujours si bien ordonnés décoiffés comme s'il avait fourragé dedans avec la volonté de les déraciner ? Je devrais reculer, retourner au lit mais je ne peux me dissuader de les reluquer. Ils se parlent. Elles ondulent, collées l'une à l'autre, véritable hydre à deux têtes. Tout à coup, leurs visages se rapprochent et elles s'embrassent sous le regard impassible d'Anton.

Sans les toucher, il leur indique l'entrée de la maison d'un vague geste du bras. Les deux femmes se tiennent par la main et obéissent à son injonction en ricanant. Leurs talons claquent sur le dallage tandis que leurs voix, aux accents délictueux de promesses, l'exhortent à les suivre. Je suis comme hypnotisée. La paume sur la vitre, je me rapproche sans m'en rendre compte. Il va pour les suivre quand, sans aucune raison apparente, Anton relève la tête. La lumière de ma chambre est éteinte et le parc à peine éclairé. Pourtant, la sensation qu'il me voit ne me quitte pas. Nos regards aveugles s'enchâssent l'un à l'autre avec fascination. Je ne suis pas censée être témoin d'un tel spectacle et sais qu'il me le fera payer. Quand, comment... ce ne sont là que détails futiles. Je dois me préserver de cet homme, de ce reptile indolent qui attendra le moment propice pour prendre sa revanche sur moi. Je me recule précipitamment. Un goût de cendres colle à mon palais. Je me doute déjà que je ne trouverai pas le sommeil cette nuit et que si je m'y risque, le Croque-mitaine me dénichera dans un dédale de cauchemars aux yeux pâles.

Au bout de quelques heures à tourner dans tous les sens possibles, je rends les armes sous peine de taper une crise de nerfs. Des centaines de questions fusent dans mon esprit malmené. Sublime chaos d'une jeune femme en plein manque. Manque de tendresse, manque de sorties, d'alcool, manque... manque de sexe et cela me frustre de savoir qu'ils jouent certainement la bête à deux, voire à

trois dos un peu plus loin. Inutile de se voiler la face. Que feraient-ils d'autre ? Jouer au scrabble ? Au tarot peut-être ? Mais l'interrogation qui clignote en néons rouges est de savoir comment fait-il pour les toucher, lui qui semble révulsé par les contacts ? Ou... est-ce seulement avec moi ? Comme toujours lorsqu'il s'agit de lui, je ne sais pas. Et suis définitivement une idiote. Sans réfléchir, je sors à nouveau de mon lit inhospitalier et me chausse d'une paire de tongs fluo afin de descendre au rez-de-chaussée.

Quelques minutes me suffisent pour préparer un thé à la menthe, saupoudrée d'un zeste de thym bien chaud. Je pars ensuite me réfugier dans l'unique pièce de cette maison où je suis à peu près bien. Mon âme tracassée trouvera en ce lieu un peu de ce repos qui me fuit. Au fil des jours, le jardin d'hiver est ainsi devenu mon havre de paix au milieu de cette tourmente perpétuelle. J'aime m'allonger sur la causeuse de cuir noir installée au cœur des plantes et bouquiner tranquillement. Les immenses baies vitrées permettant d'entrevoir le parc, je vais alors pouvoir me laisser bercer par la douce lumière de l'aurore qui ne va pas tarder à poindre, si ce n'est déjà le cas. Mon livre de la Rose des Vents (2) sous le bras, je me réjouis à l'avance de poursuivre ma lecture. La découverte de cette jeune auteure à la plume aussi délicate qu'élégante est un pur enchantement.

Encore dans mes pensées, j'entre dans la pièce sur la pointe des pieds comme pour ne pas déranger le sommeil des fleurs et autres végétaux. Surtout, je ne veux pas subir la présence de qui que ce soit. Cette baraque craque de partout et risque de me signaler à n’importe quel moment. Or, j'ai besoin de sérénité. Tout à coup, je m'immobilise, là, au milieu des lierres grimpants.

La causeuse est occupée.

(2) « La rose des vents » d’Isla A. publié chez Butterfly éditions

Chapitre 7

Sélène

« La peur est le chemin vers le côté obscur. La peur mène à la colère. La colère mène à la haine. La haine mène à la souffrance. »

Yoda.

Anton est là, avachi de tout son long sur la méridienne sombre. Mes yeux s'écarquillent de surprise tandis que mes joues s'empourprent. Grâce à l'aube qui pointe timidement et me donne l'occasion de le voir à contre-jour, j'ai l'opportunité de l'observer de tout mon saoul. La teinte écarlate de mon visage brûlant devient un véritable incendie lorsque je me rends compte qu'il n'est vêtu que d'un unique pantalon de toile gris. Il paraît si... différent. Plus jeune. Adouci. Perdu... Sa chemise traîne sur le sol, roulée en boule. Lui, toujours tiré à quatre épingles, il est étrange de le voir ainsi mis. À la fois innocent et au summum de la décadence. Alangui, un pied nu osseux traînant sur le carrelage immaculé, il semble dormir. Une de ses mains est enroulée autour du col d'une bouteille de scotch reposant sur son ventre plat. Ma raison s'affole, tourne en rond et me conjure de faire demi-tour au trot, peut-être même au galop. Bref. En tout cas fissa. Cependant je ne peux m'y résoudre. Pour une fois qu'il m'est offert la possibilité de l’examiner sans son habituelle cuirasse, je ne vais pas bouder mon plaisir. Enfin... façon de parler.

Façon de parler.

J'ai besoin d'assouvir cette curiosité malsaine qu'il m'inspire. Ne serait-ce que pour être sûre qu'il est bien humain et non le croisement incertain d'un androïde et d'une Bacchante. Sans m'en rendre compte, je parcours les quelques pas qui me séparent du sofa. Son souffle léger, mais régulier, me conforte dans le fait qu'il est bel et bien endormi, abruti par la quantité astronomique qu'il a l'air d'avoir bue. Je ne peux m'empêcher de parcourir du regard le corps d'Anton. Mes iris avides suivent chaque ligne de son torse sec et saillant. Le délié de ses muscles fins s'entremêle aux nombreux tatouages recouvrant sa peau glabre... L'encre noire que j'avais entraperçue dans son cou lors de notre première rencontre se révèle être un poignard d'où s'évade une goutte de ce que j'imagine être du sang. Une étoile à plusieurs branches orne son épaule droite alors qu'une nuée d'oiseaux s'envole de la gauche pour venir se nicher dans le creux de son

coude. Affreusement boursouflées, une cicatrice, puis une seconde, et encore une troisième prennent naissance sur sa hanche pour se perdre sous le tissu en parallèle de son oblique, strié de veines apparentes. Qu'est-ce que... Ma bouche s'assèche, mes conjectures s'annihilent d'elles-mêmes. Jamais, je n'aurais pensé qu'un homme aussi hivernal puisse cacher *ça* sous ses chemises hors de prix. Aucune couleur. Ses tatoos sont tous d'une noirceur abyssale, aussi profonde que de l'onyx. L'attention distraite, mon index effleure le contour d'une orchidée gravée sur son pectoral, juste au-dessous de son cœur.

Sous la pulpe de mes doigts, sa peau se tapisse d'une fine chair de poule. Un sourire machinal fleurit sur mes lèvres. Peut-être n'est-il pas aussi insensible qu'il veut bien le laisser croire de prime abord... Sous le couvert de la fin de nuit, je continue, enhardie. Il m'en faut plus. Je désire voler la chaleur de sa chair quand je n'ai d'habitude que le givre de ses regards. Mes prunelles dérivent vers la bouteille. Horrifiée, ma paume se colle sur ma bouche pour contenir le cri qui menace quand je remarque l'état de ses phalanges ensanglantées. J'avise alors les bris de verre de l'autre côté de la causeuse. Que s'est-il passé ici ? On dirait qu'il a roulé ses poings dans les tessons... Inspirant une grande bouffée d'air pour m'insuffler une bonne dose de courage, je tente de retirer la bouteille d'entre ses serres. Sans succès.

Soudain, une main de fer se referme sur mon poignet et me repousse brutalement. Je perds l'équilibre et me retiens de justesse au bout de la bergère. En l'espace d'une seconde, je me retrouve une fesse dans le vide, abattue sur l'assise de cuir à gémir de douleur. Ce salopard a broyé mon articulation sans aucun complexe. La respiration sifflante, il est désormais assis à califourchon à quelques pauvres centimètres de moi. Mes yeux s'entrechoquent violemment aux siens et ce que j'y devine me retourne l'estomac. Les paupières rendues lourdes par les abus, il m'épie si intensément que je pourrais jurer être en train de me noyer en pleine mer du Sud, désossée par un grand requin blanc. Je ne suis clairement pas en position de force. Au contraire.

Si je bouge trop vite, il me dévorera.

Si je parle trop fort, il me dévorera.

Nos corps sont incroyablement près au point que je suis en mesure de distinguer les éclats diamantins de son regard et sais que si j'ai le malheur de le frôler... J'aimerais me récrier, hurler, vociférer jusqu' à ce qu'il recule mais c'est impossible. Anton me paraît encore dériver dans les limbes, à demi-conscient de la situation délicate dans laquelle nous baignons, sinon je serais déjà en train de courir pour m'enfermer à double-tour dans ma chambre. Son souffle alcoolisé balaie mon visage. Tétanisée, je m'oblige à détourner mon attention et fixe la ligne de sa mâchoire contractée. Je ne veux plus lire dans ses iris ce qui y danse

en un feu follet dangereusement séduisant. La peur... mais aussi la rage, brumeuse et sans fin... Plus quelque part entre les deux, une autre émotion tout aussi tempétueuse. Le... le désir. Sombre. Poignant. Dévastateur. Le vestige de sa folle nuit avec ses deux succubes parce qu'il ne peut s'agir de moi, j'en suis bien consciente. Je chasse la petite voix pernicieuse qui s'agace sur mon épaule. Ce n'est clairement pas possible. Comme moi, je ne peux être attirée par un homme aussi imbuvable qu'Anton Khassiev.

— Vous avez besoin de soins, je murmure en tentant d'ignorer la sensation encore prégnante de sa peau effroyablement bouillante sur la mienne. Vos mains sont dans un état déplorable.

— Vous me croyez ivre, constate-t-il de cette voix soyeuse qui vous retourne la tête pour mieux vous la trancher.

Bonne déduction, Sherlock.

— Et d'une clairvoyance à toute épreuve, raillé-je avec un sourire narquois. Il faut les désinfecter. Je peux le faire ou l'on peut demander à vos copines...

— Je ne suis jamais ivre.

— Si vous le dites... Et puis, franchement, ça vous regarde.

— Fouineuse, gronde-t-il en pinçant les lèvres. Je ne veux plus que vous fourriez votre nez dans mes affaires... Arrêtez ça tout de suite.

Ses doigts accrochent les bords de la causeuse.

— Je ne veux rien de vous, et surtout pas vous voir traîner dans mes jambes.

— Je ne vais pas rester sans rien faire alors que vous pissez le sang ! Non, mais qu'est-ce...

Je ne peux finir ma phrase. Anton s'est rapproché de moi, geste qui me fait comprendre que malgré ses dires, il n'est pas dans son état normal. Ses lèvres effleurent presque mon oreille et si je me tourne ne serait-ce qu'un tout petit peu... Mon Dieu, je frissonne de le sentir aussi près. Sa peau exhale un parfum aussi enivrant que le scotch qu'il a ingurgité, me donnant un léger tournis, mais je ne peux le laisser entrevoir mon trouble. C'est hors de question. Une mèche folle de ses cheveux chatouille ma tempe.

— Skolko vam liet (3) ? soupire-t-il. 'Son index s'enroule dans une de mes boucles brunes en prenant toutefois gare de ne pas toucher mon épiderme.) Tu es si jeune, Sélène... Skolko(4) ? Vingt-deux, vingt-trois ? Devouchka (5) ...

Alors qu'il s'est de nouveau reculé, ses yeux se plantent soudain dans les miens, me transperçant de part en part.

— Je ne comprends pas, soufflé-je, la nuque prise par un violent friselis. Je... je ne parle pas le russe.

— Évidemment... et c'est tant mieux. Vous ne seriez pas là dans le cas contraire.

Sa main fait de nombreux va-et-vient entre nous deux comme s'il hésitait à la poser sur moi.

— Sorcière...

Ce mot-là, en revanche, je le connais.

— C'est une blague, je m'insurge, ahurie. Sorcière ?

Ruant, j'essaie de me relever sans succès, empêtrée dans mon peignoir et les plaids qui gisent au pied du divan d'appoint. Tout ce que j'arrive à faire, c'est de retomber contre lui. Je le sens se raidir, ses ongles griffant le cuir pour ne pas être tenté de me jeter au sol. Heureusement que mes vêtements font écran entre nos deux corps. Pourtant je ressens sa peau contre la mienne. Le temps d'un battement d'ailes, Anton colle alors son front contre le mien sous l'effet de l'alcool dans son sang.

— Une sorcière, oui... et moi, moi je suis un monstre, ricane-t-il, autant bouleversé que sinistre.

J'ai beau porter une chemise de nuit digne de ma grand-mère, j'ai l'impression d'être nue. Nue et littéralement embrasée. Ses yeux se ferment comme s'il se repaissait d'entendre battre nos deux cœurs à un tempo frénétique. J'essaie de me calmer. Il est saoul. Il est saoul. Saoul. Je me rabâche ce mantra afin de me convaincre de ne pas réagir trop vivement. J'ai suffisamment bu dans ma vie pour savoir de quoi l'on peut être capable dans ces situations. Alors, pourquoi suis-je si fébrile ? Parce qu'il est tard ou tôt suivant du point de vue d'où l'on se place, que nous nous sommes surpris l'un l'autre et que je me sens désespérément seule depuis mon arrivée.

— Pourquoi vous infliger pareille douleur ?

Mon murmure le sort de sa léthargie. Avant même que je réalise, il me force à m’éloigner et je tombe de la méridienne, les quatre fers en l'air.

— Ne m'approchez plus ainsi, gronde Anton, les yeux fous en se levant avec difficulté. Ne sortez plus la nuit de votre chambre, Sélène. Restez-y au lieu de jouer avec le feu !

Je me recroqueville avec la peur, un instant, qu'il puisse lever la main sur moi. Debout, vacillant, me dominant de sa haute taille, il est réellement imposant en dépit de sa mince ossature. Il m'écrase littéralement de son aura monstrueuse. Le peu de lumière distillée dans la pièce joue en ombres chinoises sur son buste sur lequel semblent vibrer ses tatouages. Ces derniers sont aussi noirs que doit l'être son âme. Un regain de combativité me saisit. Il n'est pas né, celui qui me fera courber l'échine. Je me relève tant bien que mal et fais face, les poings serrés.

— Je ne suis certainement pas venue rechercher votre putain de compagnie, sifflé-je. Vous étiez blessé, j'ai cru bien faire, point !

Inutile de préciser l'avoir tripoté. Je préfère encore m'étouffer avec mes propres entrailles. Coléreuse, je me rapproche et tapote sa poitrine du bout de l'index. Je stoppe mon geste devant le haut-le-cœur qui le fait haleter.

— C'est vous qui m'avez touchée !

La mauvaise foi est, elle, mon troisième prénom.

— Vous qui me susurrez je-ne-sais-quoi à l'oreille... Vous, vous qui me répugnez !

Cette violence, ces étincelles... Ce fatras de sensations me rend folle, perfuse en moi une peur primale irraisonnée. Il recule pour se laisser tomber à nouveau sur la causeuse.

— Vous ne savez rien. Vous n'êtes qu'une gamine. Allez vous coucher.

Je croise les bras sous mes seins, butée.

— Non.

— Putain, va te coucher, Sélène ! Fais ce que je te demande pour une fois ! S'il te plaît...

Ses intonations à la fois suppliantes et furieuses me font plier. Mes poings se serrent, mais je ravale les mots qui tentent de s'écouler de ma gorge et tourne les talons. Je dois quitter cette pièce et son occupant à l'esprit malade. J'ai à peine fait quelques pas que sa voix me déchire un peu plus :

— Devouchka, je vous le dis une dernière fois, verrouillez votre porte pour ne plus en sortir la nuit. Et Sélène ? Ne vous avisez plus de poser la main sur moi. Jamais.

(3) Quel âge avez-vous ?
(4) Combien ?
(5) Ah ça, je ne dis pas… vous verrez plus tard !

Chapitre 8

Sélène

Le voyage dans le temps. Un concept auquel je n'ai jamais trop réfléchi... hormis depuis que je vis ici. J'ai désormais la sensation désagréable d'occulter des périodes entières. Des heures. Des jours. En l'occurrence, une semaine. Dès qu'il m'ignore, mon sablier personnel s'arrête de couler pour vivoter. Une automate. Je hais cet oubli de moi. Je le guette, veux désespérément savoir ce qu'il dissimule dans le secret de ces ombres qui le paralysent. Sept jours que le mystère Khassiev occupe de plus en plus mes pensées, s'infiltre dans les trop nombreux recoins de mon esprit. Sept nuits que je scrute ma fenêtre et crois devenir chèvre dès que les deux ombres traversent l'immense jardin. Toujours les mêmes. La bégueule et la sympa. Mon cœur se serre. Nuit après nuit. Non que je sois jalouse, mais ne rien piger est odieux pour une curieuse compulsive telle que moi.

Un soupir profond s'échappe de ma gorge comprimée par la fatigue de ne pas trouver le sommeil comme de me poser mille et une questions. Seulement là, je ne les laisserai pas m'empoisonner. J'ai un besoin urgent de repos aussi bien physique que mental. La fin d'après-midi est chaude et la fine pellicule de sueur qui tapisse ma peau a finalement eu gain de cause. Mon travail terminé, me voilà montant quatre à quatre les marches de l'escalier jusqu'à ma chambre pour troquer mon short contre un maillot de bain. Anton a bien précisé que j'ai l'usage autorisé de la piscine et que lui ne s'y adonne absolument jamais. Connerie ! Posséder un tel joyau et ne pas en profiter... Une idée de mec blindé de thunes. On crève de chaud ? Il y a une piscine aux dimensions presque olympiques ? Je bronze et fais trempette. CQFD.

Enveloppée dans un drap de bain moelleux en éponge bleu nuit, les pieds chaussés de mes tongs rose fluo qu'il trouve abominables si j'en avise son nez retroussé à chaque fois que ses yeux ont le malheur de tomber dessus, je me faufile dans le parc. Avisant un transat abandonné en plein soleil, j'y dispose ma serviette avant de tomber dessus en étoile de mer. L'envie de somnoler est quasi instantanée dès que mes fesses sont calées mais je lutte. Délicatement, je passe chacun de mes bras sous les bretelles pour les en libérer en jetant toutefois un coup d'œil afin de m'assurer être seule. Les mains couvertes de cette huile au monoï que j'apprécie tout particulièrement, j'enduis chaque centimètre de mon

épiderme gris de fatigue, puis relève mes cheveux longs en un chignon haut. Les écouteurs fixés dans mes oreilles, je me laisse ainsi bercer au son parfait du lac des cygnes. Je ne le crie pas sur les toits devant mes amis plus bourrins les uns que les autres, mais j'adore la musique de ballet et celui-là est définitivement mon préféré avec Coppélia. La dualité du tempo, rapide mais lent, agressif et fragile, me transporte. Mes pensées s'envolent vers une personne chez qui je retrouve cette figure de Janus. *Chut Sélène !! Arrête ça tout de suite... interdiction de réfléchir... encore plus de t'interroger encore et encore*. Non ! Cette heure est pour moi, pour mon plaisir, une détente que mon corps perclus me réclame avec perte et fracas. Pas de porte secrète. Pas de boss complètement allumé. Juste moi.

Au bout d'une vingtaine de minutes, j'ai la fâcheuse sensation de grésiller. Me redressant, je bloque mes lunettes de soleil sur le sommet de ma tête et rêvasse quelques secondes en admirant l'espace arboré. Ses immenses saules retombent gracieusement, fantomatiques, sur l'herbe jaunie. Il n'y a aucune trace de ces fleurs aseptisées que l'on peut voir çà et là dans les jardins lambda. Les bruyères ont pris possession des lieux couplées à d'énormes lavandes. Sauvages, on dirait que ces plantes poussent là où elles l'ont décidé et non où un paysagiste les aurait semées bon gré mal gré. Les parfums que ces vivaces fleurent sont étourdissants, suaves et enivrants. Elles sentent... elles sentent Anton. Impulsives et éthérées. Gosh, tout me ramène toujours à ce type. Mes doigts brûlent encore de son feu sous leur pulpe...

Je chasse d'un revers de main ces considérations tout sauf constructives. Dès que j'aurai percé l'Éther qui l'entoure, la situation se remettra en ordre pour redevenir normale. Abandonnant mon bain de soleil, je m'assieds au bord du bassin dans le but d'y tremper mes gambettes. L'impression de froid annihile mon ambition de me transformer en Basile Détective. Les mains jointes au-dessus de ma tête, je m'étire alors de tout mon long. J'hésite un instant à me plonger entièrement dans l'eau. Cependant, je délaisse cette idée pour me saisir de mon livre. Je m'allonge doucement sur le bois chaud entourant le béton de la piscine et commence à lire, offerte aux rayons de l'astre incendiaire. Les pieds immergés, je me sens particulièrement bien. Le frais tempère de manière agréable la chaleur ambiante... Seul regret, mon bouquin. Après avoir pris un pied d'enfer lors de ma dernière lecture, la nouvelle me paraît horriblement insipide, voire à la limite du ridicule. Je finis par glousser lors d'une scène surréaliste à tel point que le broché m'en tombe des mains et atterrit sur mon nez. Je ris plus fort avant de me rendre compte qu'une ombre s'est glissée à mes côtés.

Mon corps se tend instinctivement. Un choc glacé dévale ma colonne pour venir mourir sur la plante de mes pieds recroquevillés. Je pense m'accouder, puis

renonce. Après tout, je n'ai rien fait de mal et sa posture en retrait ne montre aucun signe particulier de contrariété. Il se contente de rester là, planté à ma droite. Ses yeux bleus semblent translucides dans la clarté aveuglante de l'été. Toujours aussi raide, il fume sans discontinuer, le regard perdu dans le vague. Sa barbe a été rasée de près afin de ne plus former qu'un fin bouc taillé accentuant l'ourlet ciselé de ses lèvres pleines. Sans le voile dru qui mangeait ses joues, ces dernières paraissent encore plus creuses et laissent apparaître une tâche de naissance de la taille d'une pièce de cinquante centimes sur le fil de sa mâchoire. Les battements de mon cœur deviennent erratiques alors que la blancheur, tout sauf naturelle de ses mèches blondes, m'éblouit en formant une espèce de halo ainsi à contre-jour. Je dois halluciner... Il est environ quelle heure ? Aux alentours de quoi ? À peu près dix-neuf heures et je suis en deux pièces qui, les bretelles ôtées, menace de faire jaillir mes seins à l'air libre si je bouge trop brusquement et lui... est en costume. Quand je parlais de dualité... Il a l'air d'avoir un balai planté loin dans le fondement et, dans un même temps, cet homme est, je dois être honnête, putain sexy. Voilà la bombe est lâchée. Ce mec sait mélanger les genres, il n'y a pas à douter.

Sa taille soulignée par un skinny noir, Anton porte une chemise immaculée sous un gilet ajusté de la même couleur que son pantalon. Dorian Gray... Il ne bouge pas, reste silencieux et pourtant, je sais, je sens qu'il ne perd pas une miette d'aucun de mes gestes, à l'affût. Le crocodile. Mes incisives se plantent dans ma lèvre inférieure. Mes doigts me picotent de le toucher juste une seconde pour vérifier que sa peau n'est pas composée d'écailles. Néanmoins, je me retiens. Non seulement il ne m'appartient pas d'avoir ce genre de familiarité, mais je ne souhaite en aucun cas le mettre mal. J'ai trop le souvenir de la nausée qui l'a saisi lorsque j'ai eu le malheur de le frôler quelques jours plus tôt. Alors, je l'observe déguster son cigare en me demandant s'il va prendre ou non la parole. Sans que je sache pourquoi, je repense à mon livre et pouffe à nouveau. Depuis que je le connais, certaines notions me paraissent tellement... surévaluées.

— Je peux savoir ce qui vous fait glousser ?

Mon Dieu... Sa voix est réellement celle qu'aurait un reptile pour endormir sa proie. Il est Kaa dans le livre de la Jungle. Douce mais éraillée. Un zeste androgyne avec un accent qui en rend ses aspérités tranchantes. Encore une fois, tout et son contraire. J'envoie valser mon livre un peu plus loin et le regarde autravers de mes verres fumés, un bras passé sur mon front. De toute évidence, il fait le premier pas, non en vue d'une reddition, mais d'une espèce de terrain neutre.

— Vous pouvez, fais-je dans un sourire avant de m'accouder. Il n'y a rien de

secret. Je lisais.

— Et c'est si drôle ?

Son attention bifurque sur la couverture de l'ouvrage et en lit le titre. La grimace qui chiffonne son visage me donne encore envie de rire.

— Passion éphémère ? Je dois avouer ne pas trouver ça très inspirant...

— Il n'est définitivement pas passionnant, je confirme avec un ricanement qui fait se ballotter légèrement ma poitrine.

La légère rougeur qui envahit ses pommettes me plaît. Je suis une femme et, à voir les deux bombes avec lesquelles il passe ses nuits, j'aurais tendance à en être flattée.

— Mais je tiens à dire à quel point il existe d'excellentes romances. C'est un genre tout à fait méconnu et encore bien trop porteur de préjugés.

— Mmmm, si vous le dites, Sélène. Certainement.

— Je le dis et l'affirme.

Ses longues jambes se croisent l'une devant l'autre pour le faire se tenir en équilibre tandis qu'il allume une cigarette à peine son énorme cigare terminé. C'est réglé. Si nous ne nous entre-tuons pas, la nicotine le fera. L'étoupe de chaleur fait perler une goutte de sueur sur ma gorge. Certes, je la sens dévaler sur ma peau, mais au-delà, je la vois caracoler dans les prunelles miroir d'Anton qui suivent pas-à-pas sa progression. Comme si elles la léchaient du regard. Atrocement troublant. Mon bas-ventre se crispe involontairement. L'indigo de ses iris azur me foudroie. Mes ongles griffent le bois sur lequel je repose. Besoin. D'une. Diversion.

— C'est la notion éculée du « bad boy » qui me fait frémir, dis-je précipitamment sans prendre le temps de réfléchir.

— Ah oui ?

Pourquoi fait-il cela ? Faire semblant de s'intéresser à un sujet qui – soyons franche – doit autant lui parler que... la culture de la palourde ? Toutefois, je ne m'y arrête pas, trop contente d'échanger trois mots avec lui sans avoir cette envie irrépressible de lui arracher la gorge. L'éclat brillant de la boucle qu'il porte à son oreille gauche me sort de mes digressions. Je me relève en tentant de ne pas avoir l'air trop gauche et m'emmitoufle dans ma serviette puis m'assois sur le transat. Mes lunettes dans les mains, je joue machinalement avec leurs branches. Ma fierté est telle que je ne désire pas qu'il se rende compte du nœud qui lie mes tripes et se méprenne sur sa provenance. L'équilibre de notre entente est plus que précaire et, même si je suis d'un tempérament assez belliqueux, une accalmie temporaire n'est pas pour me déplaire. J'humecte mes lèvres en attendant qu'il prenne place sur l'assise à côté de la mienne. Ce qu'il ne fait évidemment pas. À peine consent-il à faire deux pas chassés vers moi. Je retiens un sourire de fleurir

sur mon visage chauffé par le soleil. Il paraît parfois tellement loin...

— C'est que l'homme tatoué à la carrure de taureau... qui se montre con sans raison, je trouve ça...comment dire... trop easy, vous voyez ? Je veux des raisons, du vécu et pas « je suis vilain on ne sait pas pourquoi... peut-être suis-je seulement constipé », balancé-je en mimant des guillemets.

Malheureusement, je suis sur ma lancée et ne m'arrête plus, alors que pourtant, il le faudrait.

— Comme ceux qui sont des dieux du cul, mais qui rentrent, bourrinent sec et *game over*... quoique ça, ça n'est pas une légende urbaine ! Il n'y en a beaucoup qui se prennent pour des étalons et ne sont que des canassons...

Un raclement de gorge me rappelle soudain à qui je parle. Ma paume plaquée contre ma bouche afin d'enrayer le flot d'insanités qui en sort, je coule un œil furtif vers Anton. Je n'arrive pas à savoir s'il est en colère ou non. Monsieur Khassiev aime la politesse même si lui s'exempte facilement de faire preuve de courtoisie. Là, son visage est juste impassible. Pense-t-il à m'étriper ? Dieu seul le sait... Ses bras se croisent sur son torse étroit puis son index longe sa lèvre pour la tapoter doucement. Je crois, l'espace d'une seconde, qu'il va enfin parler avant que je ne me transforme en statue de sel qu'il pourrait balayer lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Sauvée par le gong...

Je me lève, lui adresse un sourire contrit. Je vais pour aller ouvrir, mais ses sourcils froncés me crient qu'il vaut mieux lui expliquer de quoi il en retourne. Anton ne reçoit pas et la moindre intrusion, mise à part celle de ses deux démones noctambules, lui est pénible. Il souffre déjà difficilement de la simple présence du postier et fait son possible pour éviter d'être dans la même pièce que les étrangers. Exagéré ? Non pas du tout... Me dandinant, je resserre les pans de ma serviette contre mon corps incendié.

— Surprise ! Le repas est livré et sur mes propres deniers... Je me suis dit que vous aimeriez manger autre chose que mes plats parce qu'il faut être honnête, je ne suis pas Cyril Lignac, hein... J'ai déjà fait cramer des raviolis en boîte...

— Sélène, gronde-t-il en se massant les tempes. Droit au but.

— Droit au but, je répète, hors d'haleine. Oui, oui... Je ne connais pas la cuisine russe. Du coup, j'ai cherché un traiteur...

Il m'arrête d'un revers de main. Son geste, saccadé, me laisse pantoise. Quoi encore ? Qu'ai-je dit ? Ou bien fait encore ? Ses yeux, d'un doux lapis-lazuli, ont viré au saphir le plus froid qui puisse exister. La mince ligne de sa bouche ne me dit absolument rien qui vaille.

— Je ne veux rien qui vienne de là-bas, siffle Anton, son poing serré qui

tambourine contre le muscle de sa cuisse. Ni nourriture ni langue, ni rien.

La moutarde me monte au nez. Il m'énerve à ne jamais me laisser savoir sur quel pied danser. Plus d'un mois ici et il m'est toujours aussi étranger.

— Rien, hein ? dis-je en plissant les paupières.

La sonnette retentit encore et encore. Je recule de quelques pas pour aller ouvrir à mon plaisir avorté.

— La langue ? Ça ne vous a pas empêché de murmurer dans votre saleté de langue à la con à mon oreille si je me souviens bien, non ?

N'attendant pas sa réponse, je fais demi-tour et m'enfuis vers la porte. Puisque c'est ça, je vais le manger, seule, le kilo de goulash ! Il me rend vraiment folle à souffler ainsi le chaud et le froid. Quoiqu'à bien y songer, il n'a jamais que tempêter, version givrée... Je n'ai même pas l'idée de passer un vêtement plus adapté et ouvre le panneau à la volée, emmaillotée dans l'éponge bleue. Je me retrouve alors face à un homme d'une petite vingtaine d'années. Une casquette vissée sur la tête, il mâchouille un chewing-gum en me dévisageant sans chercher à s'en cacher. D'emblée, je n'aime pas son regard sur moi. Libidineux, il me scanne de la pointe des cheveux à mes orteils nus et bagués.

Je me retourne vers la console attenante et tire le liquide nécessaire au paiement sans desserrer les dents, une fois le prix annoncé. Je lui tends et essaie de prendre les sacs, mais il les garde ficelés à ses poignets et s'adosse au chambranle.

— Fait chaud, hein...

Oh Dieu du Ciel... La technique éculée qui jamais n'a pu faire ses preuves... et quoi ensuite ? Il va me demander une clope ? Du feu ?

— Oui, je réponds sèchement dans l'espoir que ma froideur le pousse à abandonner. Je peux ?

Je lui montre son chargement d'un mouvement du menton.

— Tu vis toute seule ici ?

Ses yeux avides fouillent par-dessus mon épaule.

Mon agacement se creuse.

— Non, avec mon mari. Ça vous regarde en quoi ? En quoi ces détails vous sont-ils utiles pour délivrer ma putain de commande ? explosé-je.

De colère, le drap de bain glisse à mes pieds et le salopard en face de moi en profite pour me reluquer avec insistance. Il s'arrête sur la lisière du haut de mon maillot et fixe le tissu qui couvre mes seins avant de descendre lentement le long de mes cuisses, puis de mes jambes.

— Ça va ? Tranquille ? Tu veux de l'aide ?

— Hey, meuf... Si tu ne veux pas te faire emmerder, déballe pas la marchandise. Tu me mets tes nichons sous le nez alors ne te plains pas de te faire

harponner.

Je vais rétorquer quand, aussi dingue que cela soit, je ne suis soudain plus seule. La haute silhouette d'Anton se plante sur ma droite. Il s'incline élégamment pour ramasser de l'index ma serviette au sol et me la tend de manière à ce que nos peaux ne se frôlent pas. Il ne sourit pas, mais ses prunelles sont douces, plus chaudes puis son attention se reporte sur le malotru. Je ne perçois aucun changement dans son attitude pourtant... Pourtant, l'air semble crépiter tout autour de nous.

— Un problème ?

Sa voix, lapidaire, me fait sursauter. Je me rends alors compte combien il prend des gants quand il me parle. Le ton toujours onctueux avec lequel il s'adresse à moi a totalement disparu. Inconscient, l'homme ne se démonte pas pour autant.

— Z'êtes le mari ?

— Son patron.

Un rictus purement pervers me donne envie de lui faire avaler sa casquette graisseuse.

— Ah putain, ok... Désolé, mec. Je comprends... une chaudasse directem...

— Guitariste ? l'interrompt doucement Anton.

Le livreur le fixe, interloqué, et je dois bien avouer que je le suis également.

— Quoi ?

— Guitariste ? répète mon boss en désignant ses mains.

— Carrément. Et une bête, se rengorge ce sale type.

Connard et imbu de lui-même. Duo gagnant.

— Je me demande... On peut jouer avec les doigts cassés ?

L'atmosphère perd une trentaine de degrés. La menace, lourde de sens, n'échappe pas à son vis-à-vis. Il juge la stature de Anton, sourit avant de se rembrunir.

— Mec, ça se soigne, fait-il, bravache.

— Pas si je broie chacune de tes phalanges l'une après l'autre. Crois-moi, non seulement tu ne joueras plus, mais tu ne seras plus prêt de toucher des... nichons avant très longtemps.

Je pince les lèvres pour ne pas sourire devant son expression dégoûtée.

— Tire-toi.

L'homme doit lire quelque chose sur les traits d'Anton que je ne saisis pas, ne l’apercevant que de profil. Dans tous les cas, il paraît le redouter parce qu'il pose les sacs en baragouinant des paroles inintelligibles et file sans demander son reste. Le Russe se tourne vers moi, son visage marmoréen.

— Allez manger.

Deux simples mots avant de tourner les talons. Deux mots banals qui font se trémuler mes jambes. Les bras ballants, je le regarde s'éloigner de moi. Il est si élégant en dépit de sa raideur...

Voilà.

Pour moi, Anton Khassiev est le symbole vivant de ce qu'est un bad boy, non plutôt de ce qu'est un homme. Sombre. Vibrant.

Et totalement fascinant.

Human, cover by Boy Epic

I can hold my breath
Je peux retenir mon souffle
I can bite my tongue
Je peux mordre ma langue
I can stay awake for days
Je peux rester éveillé pendant des jours
If that's what you want
Si c’est ce que tu veux
Be your number one
Etre ton numéro un.

I can do it I can do it I can do it
Je peux le faire, je peux le faire, je peux le faire.
But I'm only human
Mais je suis juste humain
And I bleed when I fall down
Et je saigne lorsque je tombe
I'm only human
Je suis juste humain
And I crash and I break down
Et je m’effondre et me brise

Your words in my head, knives in my heart

Tes mots dans ma tête, des couteaux dans le cœur
You build me up and then I fall apart
Tu me remets sur pieds pour ensuite tomber en morceaux
'Cause I'm only human
Parce que je suis juste humain

I can turn it on
Je peux l’allumer
Be a good machine
Etre une bonne machine
I can hold the weight of worlds
Je peux supporter le poids des mondes
If that's what you need
Si c’est ce dont tu as besoin
Be your everything
Etre ton tout.

I can do it, I can do it, I'll get through it
Je peux le faire, je peux le faire, je passerai au-travers.
But I'm only human
Mais je suis juste humain
And I bleed when I fall down
Et je saigne lorsque je tombe
I'm only human
Je suis juste humain
And I crash and I break down
Et je m’effondre et me brise
Your words in my head, knives in my heart
Tes mots dans ma tête, des couteaux dans mon cœur
You build me up and then I fall apart
Tu m’as reconstruit et je suis tombé ensuite en morceaux
'Cause I'm only human
Parce que je suis humain

I'm only human, I'm only human
Je suis juste humain, juste humain
Just a little human
Juste un petit humain.

I can take so much
Je peux supporter tellement de choses
'Till I've had enough
Jusqu’à en avoir assez
Cause I'm only human
Parce que je suis humain
And I bleed when I fall down
Et je saigne lorsque je tombe
I'm only human
Je suis juste humain
And I crash and i break down
Et je m’effondre et me brise
Your words in my head, knives in my heart
Tes mots dans ma tête, des couteaux dans le cœur
You build me up and then I fall apart
Tu m’as reconstruit et je suis tombé ensuite en morceaux
'Cause I'm only human
Parce que je suis seulement humain.

Chapitre 9

Sélène

« Je suis tombé en amour avec l'instrument car il semblait comme une voix. Ma voix. »

Qu'est-ce que je fous ici ? Je n'ai pas de tendance suicidaire, pourtant... S'il me trouve, je suis bonne pour un trépas rapide et douloureux. Mon regard circonspect balaie l'intérieur du club où je me trouve. C'est... glauque. Je ne vois que ce qualificatif de valable. Les semelles de mes compensées tressées collent au parquet sale jonché de tâches toutes plus suspectes les unes que les autres et mieux vaut ne pas songer à l'état des tables rondes disposées en vrac, çà et là. Les murs tendus de soies synthétiques de couleurs sombres renforcent mon malaise. Je me sens soudain vulnérable dans ma petite robe estivale à bretelles spaghettis. C'est dans ces moments que l'on regrette d'avoir voulu jouer les filles de l'air rebelles en envoyant balader le port de soutien-gorge... J'aurais dû agir comme prévu et rejoindre, une fois n'est plus coutume, mes amis à République, mais non. Il a fallu que j'entende quelques bribes d'une conversation qui ne m'était pas destinée pour tenter une carrière d'espionne. Le problème est que je n'ai rien d'une James Bond girl. Il doit me manquer une trentaine de centimètres et un prénom russe à la con.

Mais, voilà. Je partais en vadrouille quand sa voix m'a littéralement happée. Les sirènes d'Homer devaient avoir cette tonalité chaude et glacée pour mener les marins à leur perte... Je ne sais à qui il s'adressait, mélangeant son français rocailleux à des phrases prononcées dans sa langue natale. Tout ce que j'ai retenu est qu'il devait sortir. Sortir ! La deuxième information qui m'a ensuite laissée bouche bée est qu'il comptait apparemment se rendre dans un club. C'était juste... tellement improbable que je ne pouvais qu'abandonner mes projets après un rapide message à ma troupe sans me soucier qu'elle puisse rouspéter. L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir au vol. Anton, qui ne s'évadait jamais de sa prison luxueuse, allait se rendre dans un lieu public, en pleine nuit qui plus est.

Ignorant quelques regards embués par l'alcool, j'avise une table en retrait certes, mais avec un point de vue relativement dégagé sur la salle ainsi que la petite scène. Je commence à sérieusement regretter d'avoir agi avec cette impulsivité qui me caractérise décidément beaucoup trop. Je crois rêver

tellement la pièce est enfumée. Il n'y a l'air d'avoir ici que des habitués et ils fument comme si la loi Evin n'avait jamais existé. On se croirait dans un sous-sol à Chicago pendant la Prohibition. Il ne manque plus que les membres d'un Jazz-band en costumes rayés... Je sirote mon cocktail, la tête dans les nuages, lorsque des clameurs s'élèvent. Paresseuse, je coule un regard vers l'origine des applaudissements et reste coite en reconnaissant le musicien. Il s'avance pour saluer la salle d'un sourire charmeur et étrangement absent. Ses yeux bleus, si pâles, qu'ils en paraissent translucides transpercent le voile qui l'enveloppe. La barbe brune, mangeant son visage, est encore plus fournie que la dernière fois que nous nous sommes vus et qu'il m'a mise en garde contre son cousin. Je me surprends à regarder tout autour de moi, en me surélevant légèrement de ma chaise pour essayer d'apercevoir son jumeau maléfique à la tignasse infernale ou sa tendre dulcinée mais non. Il est venu seul, détail qui me stupéfie. Je croyais qu'ils ne faisaient rien les uns sans les autres, ces trois-là... De toute évidence, je me trompais. C'était donc cela. Anton a réussi à sortir de sa léthargie, de cette cage de solitude afin de venir écouter jouer Vadim. Il n'est donc pas agoraphobe. Je pourrais tirer un trait sur cette supposition de ma liste mentale. Parce que oui, j'en viens à dresser des supputations toutes plus folles les unes que les autres sur cet homme hors normes qui possède une légère tendance à me retourner le crâne.

L'amant de Capucine s'assoit au piano placé sur la gauche de la minuscule estrade. L'atmosphère intimiste me porte à croire que l'ambiance sera jazzy et, je l'avoue, je suis fébrile. Ce mec est un allumé, un camé adepte du triolisme entre bien d'autres choses, mais c'est avant tout un conteur incroyable. La musique devient à son contact une dentelle exquise qu'il tisse autour de son auditoire. Pour l'avoir écouté plus d'une fois au pub où bossent ma sœur ainsi qu’Andrea, je dois admettre être fan de sa sensibilité. Il attend visiblement le reste de son band pour commencer. Mon pied tape d'impatience. J'ai hâte de me plonger dans leur univers, de me laisser bercer au gré des mélopées pour sauver ce qu'il reste de ma pitoyable soirée. Quelqu'un le rejoint. À priori un homme. Difficile de dire quoi que ce soit à son sujet. Il est totalement dissimulé sous d'épaisses couches de vêtements. D'où je me tiens, je distingue un sweat à capuche en coton noir qui cache son visage sur un pantalon baggy. S'approchant du devant de la scène, il tire un tabouret bas pour se caler, un pied en appui sur la barre transversale de son assise. Voûté, il se penche pour accorder un violoncelle qu'un roadie vient de lui apporter. Calé entre ses jambes, l'instrument est monumental. En bois sombre et orné de dorures, il est splendide. Le musicien passe sa main sur sa caisse comme pour la caresser avant d'empoigner délicatement son archet.

Mon.

Dieu.

Je connais cette main. Ces doigts délicats et fuselés. Cette bague où une pierre d'onyx attire la lumière pour la répercuter sans fin dans l’obscurité. Mon cœur s'emballe, ma vue se brouille. Je ne vois plus rien, n'entends plus que les sons grinçants qu'il tire l'un après l'autre des cordes pincées. Mes yeux ne peuvent se détacher de ce fantôme si ardent. Je suis sous le choc, juste... fascinée. Hypnotisée. Sa main droite virevolte le long du manche tandis que la gauche accroche la baguette de titane. Il donne la terrible impression que sa vie dépend de sa musique. Oui. C'est bien ça. Son existence ne tient plus qu'à ce fil ténu qui le rattache au commun des mortels, à ce violoncelle qui le dévore. Sa capuche, d'où je perçois quelques mèches éclatantes, glisse sous l'effort. Ses traits se dévoilent. Son visage crispé, sa lèvre qu'il mord impitoyablement... Anton vit au rythme de ces tonalités monstrueuses qu'il endure, chacune intensément. Parce que ça, ce n'est clairement pas jouer. Ce qu'il fait là devant moi, c'est souffrir, mourir et renaître... une, dix, vingt fois. Et, à chaque fois, je me délite avec lui.

Il ne fait plus qu'un avec l'instrument entre ses cuisses. Tout à coup, un accord plus violent. Je ne saurais même pas dire ce qu'ils jouent... Il claque dans l'air, lourd et pesant. Pris dans la tourmente, mon Russe s'oublie et se lève. Dans un mouvement lascif, son bassin bascule d'avant en arrière alors qu'il fait pivoter sur elle-même l’énorme pièce de bois. Mes jambes se resserrent en un geste involontaire. Ma raison convulse. La tension qu'il provoque dans mon bas-ventre se déchaîne pour me laisser absolument folle. Haletante. Animale. Le retour aux instincts les plus primaires qui soient. Sans que je ne m'en rende compte, mes hanches suivent le même tempo que les siennes, jouent sa partition pour se fondre dans ses mélodies. Je suis certaine qu'il fait l'amour ainsi. Avec force, passion et délicatesse consommée... Ses vêtements collent à sa peau luisante de sueur. Sa paume s'abat sur la caisse pour en caresser aussitôt la veine. Agit-il de même avec les femmes ? Avec ses deux amantes nocturnes ? Violence et douceur. Brutalité et sensualité. Je ne peux m'empêcher de l'imaginer effleurer les courbes d'un corps qui, folie brumeuse, ressemble au mien. Un odieux friselis étreint ma peau sur une chanson, peut-être connue ou non, je ne sais plus.

Double, mon Dieu.

Il n'apporte pas la tempête. Il est la tempête. Et enfin je comprends une chose. Je n'ai pas Anton en face de moi sur cette scène. Ces vêtements... ce visage enfin expressif... cette rage mêlée d'une angoisse sourde... Devant moi, devant moi se tient Aliocha, cette autre facette qu'il cache aux yeux de tous y compris des siens. Il ne peut exister que l'horreur sous cette volonté de s'effacer soi-même et là… je ne suis plus sûre de vouloir le mettre à nu. J'ai vécu protégée jusqu'ici et ne crois pas posséder les armes nécessaires pour affronter ses

ombres. C'est trop. L'effroyable sensation d'avoir violé son intimité comprime ma gorge. Vacillante, je me mets debout et, dans la précipitation, renverse ma chaise mais ne m'y arrête pas. Il faut que je me tire. Alors que les accords se perdent dans les volutes enfumées, je me rue sur la sortie. Une fois les fesses dans un taxi, ma respiration se débloque enfin. Seulement, je ne peux rentrer tout de suite entre les murs étouffants de cette maison. Je dois vivre. Retrouver ce souffle qui m'a désertée dans ce maudit club.

Vivre.

Chapitre 10

Sélène

« La musique est le seul plaisir sensuel sans vice. »
Samuel Johnson.

Ouuuups. Hiiiiiips. Je glousse en me faufilant dans la cuisine. Chuuuuuut... il est prêt de quatre heures et tout le monde doit dormir. Chuuuut, Sélèneuhhh. Enfin... Dormir... c'est relatif. Ainsi qu'ils le font toutes les nuits, ils doivent baiser comme des bêtes quand moi, je fais ceinture. Je vais certainement finir par me dessécher. Un vieux pruneau avec un vagin fossilisé. La preuve. J'ai soif. Avec la grâce d'une momie – ou du moins ce que j'en imagine - je me traîne avec difficulté jusqu'à l'énorme frigidaire. D'une main molle, je me tiens à sa porte, et de l'autre, essaie d'ôter une de mes chaussures. Je finis par l'insulter, frustrée de ne pas arriver à délacer cette putain de bride. Ohhh, une bouteille d'eau... je bois. Et bois. Et bois encore.

Mon nez se fronce. J'aurais dû coucher avec ce type. Un petit coup vite fait, bien fait dans les toilettes de la boîte. Seulement, je n'y suis pas arrivée. Il a à peine passé la barrière de mon string que je me suis enfuie en véritable petite allumeuse. Mon avant-bras se pose sur la paroi de l'appareil, mon front trouve sa place dans le creux de mon coude. Je ne me reconnais pas et la frousse me gagne... Peur de me laisser aller, peur de le laisser faire. Si je n'y prends pas garde, mon Cauchemar m'engloutira dans ses ténèbres labyrinthiques dans lesquels il se complaît. Or moi, je m'y refuse. Je désire vivre.

Vivre.

Boire.

Baiser.

Rire.

Je ne veux pas fermer les yeux et me perdre. Je ne veux pas fermer les yeux pour subir.

C'est son credo, pas le mien. Lui souhaite l'obscurité quand seule la lumière me nourrit. Je me redresse, vacillante. D'abord, il n'y a pas de lui et moi. Il n'y en a jamais eu et n’en aura jamais. C'est acté. Un sursaut de fierté me fait sourire entre deux soupirs alcoolisés. Je suis une femme forte. Indépendante... Une femme forte qui glapit de terreur quand elle sent une présence dans son dos. Je vais pour me retourner et injurier cet idiot fini, patron ou non, lorsque quelque

chose de froid entre mes omoplates me réduit au silence. Comment je ne pourrais le dire, mais je sais ce dont il s'agit. Son archet. Il souligne ainsi ma colonne, apprivoise ma peau par-dessus le tissu léger de ma robe puis se fait plus insistant. Sans prononcer un seul mot, il me pousse ainsi jusqu'au mur. Il a encore beau porter les vêtements qu'il avait au club, il n'en est pas moins redevenu Anton. Son parfum de vétiver mêlé d'effluves masculins abat mes sens tourmentés depuis des heures.

— Tes mains. Devouchka. Sur le mur.

Avant même que l'idée de me rebiffer parvienne à infiltrer mon esprit embrumé, j'obtempère. Il veut s'assurer que je ne l'atteigne pas, j'en suis certaine. Mes paumes plaquées sur le béton ciré, je frémis en sentant le crin balayer mes reins et les creuse par automatisme. Mes jambes s'écartent légèrement d'elles-mêmes. La reddition, que pourtant je ne souhaite pas, menace de déposer les armes. Je vais pour parler, ne parviens pourtant pas à articuler un seul son alors que son corps longe le mien sans jamais le toucher. Je sens sa chaleur se diffuser jusqu'à imprégner ma chair, le coton de son pull hérisser mon épiderme, mais jamais sa peau ne frôle la mienne. Jamais. Son souffle sur mon oreille me donne envie de hurler comme ses yeux dans mon dos qui me paraissent être légion. Comment est-ce seulement possible ? Aucun contact et pourtant je ne ressens que lui. Je ne le vois pas, cependant ses milliers d'iris me passent au crible, tour à tour froids tel Anton ou caressants, je le parierais, comme ceux d'Aliocha. Tout et son contraire. Cette maxime ne m'a jamais paru avoir autant de sens que cette nuit. Qu'avec lui.

L'archet remonte le long de ma cuisse...

— Fouineuse. Je t'ai vue, Devouchka. Tu as encore fait ta curieuse.

... passe sur mon flanc...

— Je veux comprendre qui tu es.

... caresse la courbe de mon sein...

— Tu ne peux pas, constate-t-il avec simplicité. Arrête de chercher. Ne déterre pas les fantômes.

... titille mon épaule...

— Ton errance, elle, n'a rien de fictive. Le vide ne peut toujours suffire, Anton.

... fait glisser la bretelle de ma robe...

— Tu veux jouer là où il n'existe pas de jeu, Sélène.

... redescend mon épine dorsale pour se poser à l'orée de mon genou...

— Je veux...

... remonte l'intérieur de mes cuisses et termine sa course sur la dentelle de mon dessous. Rapide et sec, mon Russe exerce le même mouvement de poignet

que je l'ai vu avoir plus tôt dans la soirée. Je suis son instrument. Et me consume. Véritablement. Une vague de plaisir fait se trémuler mes jambes, m'obligeant à griffer le mur pour tenter de mieux m'y retenir. Tout à coup, une plainte s'exhale d'entre mes lèvres exsangues d'avoir été tant serrées. Le salopard ! De sa baguette, il a cinglé mes fesses. Or je ne suis peut-être pas nue, cependant la douleur n'en demeure pas moins cuisante et étrangement excitante.

— Tu ne veux rien du tout, Devouchka. Parce que tu n'es qu'une gamine faisant un caprice.

Il se recule pour remettre de la distance entre nous, ce fossé qui jamais n'aurait dû être comblé.

— La prochaine fois, je ne pourrai être aussi conciliant. Maintenant excuse-moi... J'ai des invitées qui m'attendent, susurre-t-il, cruel.

Je me retourne pour lui faire face, mais Anton a déjà disparu. Il est le sable entre mes doigts, rugueux et insaisissable. Les battements de mon cœur mènent un violent charivari ravageant absolument tout sur leur passage. Il est trop tard pour que je fasse ce qu'il veut. Ma tête refuse ce que mon corps me hurle. Néanmoins, une chose est sûre.

Je dois me battre. Contre lui. Contre moi. Il affirme ne pas être un jeu ? Mon Russe se trompe. Il l'est. Un casse-tête. Mon casse-tête. Alambiqué et dont le moindre échec me précipitera dans un abyme sans fin.

Chapitre 11

Sélène

« Le doute, terrible trou noir de l’esprit, là où l’univers perd confiance en lui-même. »

Louis Gauthier.

Il m'évite et grand bien lui en fasse. Je ne saurais de toute façon quoi dire. Cet homme a réussi l'exploit de me faire fermer mon clapet et ça, c'est en soi un événement. Suite à notre confrontation, j'ai pris un long bain mérité, puis une douche froide où j'ai bien failli me transformer pour de bon en vieux pruneau ridé, mais rien n'y a fait. Il reste là. Dans les moindres recoins de mon esprit. À me tourmenter. Son aura s'impose au point que chaque aiguillon sur ma peau me rappelle la sienne. Pourtant, je n'en connais pas l'appétence. Est-elle aussi glacée que son regard ? Incendiaire comme peut l’être sa musique ? Je la devine, la rêve ou la cauchemarde... je ne sais plus. Il ne m'a pas touchée, et pourtant, n'aurait pu se montrer plus incisif. D'ailleurs, ai-je détesté la Traviata qu'il m'a jouée ou, au contraire, adoré qu'il me prenne pour son putain d'instrument ? Je... En fait je crois détester adorer qu'il ait fait de moi sa marionnette consentante. Je me targue d'être une femme au tempérament libéré et sûre d'elle, mais la présence d'Anton me démontre à quel point je suis en réalité malléable. Être raccrochée à ses fils invisibles... Sentir le crin de son archet glisser sur ma chair...

Je repose ma tasse avec fracas sur le béton nu de l'îlot central et crains un instant d'avoir brisé la délicate porcelaine. Non pas que j'en aie réellement quelque chose à faire, mais l'idée d'avoir à tout nettoyer, alors que mes pensées battent la campagne me répugne. Un rapide coup d'œil à la pendule me fait réaliser que la matinée a défilé sans que je ne fasse quoi que ce soit de constructif. Nous sommes dimanche et mes projets devaient m'emmener déjeuner chez mes parents. Or, il m'apparaît évident qu'une fois encore, je vais annuler et rester entre ces quatre murs. Sans le vouloir, sans m'en rendre compte, j'en ai fait mon cachot à l'image d'Anton. Je m'adosse alors contre l'évier en inox pour frotter mon visage à deux mains. Il faut impérativement que je chasse ces idées noires de ma tête sinon le risque de finir chèvre va virer à la certitude.

Ne plus réfléchir, sortir et rencontrer du monde voire, pourquoi pas, un homme. J'ai besoin d'attentions, de caresses et de peau à peau. De me sentir, le

temps de quelques instants fugaces, importante aux yeux de quelqu'un et pas telle une bête de foire alors que l'animal en question est en face de moi. Mon intérêt se reporte sur ce à quoi je vais pouvoir occuper le reste de ma journée. Le temps ensoleillé me ferait pencher pour un farniente intensif autour de la piscine. Cependant, le souvenir de ma dernière session revient fronder à l'orée de ma mémoire. Je ne suis pas certaine de vouloir revivre un tel moment. Pas maintenant. Je ne souhaite pas percevoir une nouvelle fois la piqûre de son regard sur moi, en particulier après l'affront final dont il m'a si aimablement gratifiée. J'ai ma fierté et même un soupçon d'égocentrisme comme tout à chacun. Or la manière dont il m'a rabrouée m'a blessée au-delà de ce que je suis en mesure de reconnaître. Il s'est joué de moi pour m'abandonner pantelante et retrouver sa Garce à deux têtes. La honte est d'autant plus grande que je sais pertinemment que je l'aurais laissé voler de moi ce qu'il aurait revendiqué.

Alors, en attendant de prendre une quelconque décision, je grignote une tartine géante recouverte de beurre de cacahuète et souris en me remémorant l'air offusqué de mon boss lorsqu'il est tombé sur le pot, quelques jours plus tôt. Son nez fin plissé, ses sourcils sombres froncés, ses yeux orageux. Monsieur Khassiev n'aime pas ce qui vient de son pays natal ni les produits en provenance de l'Ouest. Il rejoue la guerre froide à lui tout seul... Un petit gloussement s'étire de ma gorge avant d'enfourner ma dernière bouchée quand j'entends des coups frappés à la porte d'entrée. Je hoquette de surprise en voyant cette dernière s'ouvrir. Quel est ce fou qui ose pénétrer l'antre de la Bête sans s'annoncer au préalable ? J'ai à peine esquissé quelques pas que je me trouve nez à nez avec un étranger. Il y a donc une personne qui a le droit de rentrer en ce sanctuaire sans y avoir été autorisée... Intéressant. Voilà une information de première importance quand on connaît le caractère hautement sauvage du propriétaire.

Les cheveux roux en bataille, un nez aquilin, de beaux yeux verts, il semble un peu plus âgé qu'Anton, dans les trente-cinq ans environ. Lui aussi est d'une stature assez fine, mais d'une taille toutefois plus petite que celle mon patron. Nous nous dévisageons une seconde avant qu'il ne prenne ma main pour la secouer énergiquement. Le sourire éblouissant qu'il m'offre réchauffe mon cœur, puissant rayon solaire.

— Sachairi Gunn. Enchanté.

Sa voix rauque tranche totalement d'avec la seule version masculine qui me brutalise dès que je l'entends. La seule qui me fascine tout en me donnant d'irrépressibles envies de meurtres. L'accent prononcé qui teinte son timbre me fait penser à celui de locaux rencontrés lors d'un périple en Irlande. Rugueux, mais chaleureux. En total contradiction d'avec celui d'Anton bien plus bas, rocailleux. Quand lui me parle, j'entends une symphonie de Beethoven à la fois

claire et obscure, violente, mais d'une caresse si légère que je crois rêver ses effleurements. Pourtant, la violence avec laquelle sa voix me ravage est réelle, elle. Je devrais penser à la lui faire ravaler à coup de truelle, tiens...

— Sélène Baas. Je suis...

— L'intendante. Je suis l'avocat. On croirait jouer au jeu des métiers ! s'exclame-t-il avec un clin d'œil en allant se servir une tasse de café dans laquelle je le regarde, effarée, verser une larme de scotch. Ses lèvres s'incurvent en notant ma mine surprise.

— Je suis écossais.

— Ceci explique cela, j'imagine, je ris devant sa bonhomie plus que rafraîchissante.

Il est si agréable de pouvoir discuter sans réfléchir aux conséquences de chaque mot. J'avais oublié la sensation de bien-être que l'on peut ressentir à juste échanger quelques paroles anodines avec un autre être humain. Ne pas peser l'importance d'un geste, d'un regard ou de quoi que ce soit d'autre. Je l'observe prendre place autour de la longue table et croiser élégamment les jambes. Il me fixe par-dessus le rebord du mug pendant qu'il trempe ses lèvres dans la mixture. Lui aussi porte un bouc taillé au cordeau, mais au lieu de durcir ses traits, il lui confère une allure avenante. D'un geste vague de la main, il m’enjoint de lui tenir compagnie. Tout à coup, je me rappelle ma tenue tout sauf convenable pour recevoir un homme quand je note la sienne. Lui aussi porte un costume y compris le dimanche. Peut-être appartiennent-ils tous deux à un club select et machiavélique ayant pour but d'éradiquer jean, baggy et jogging de ce monde... Je me trémousse le plus discrètement possible pour rabaisser de quelques centimètres ma robe bain de soleil bleue avant de m'asseoir à mon tour en m'accoudant à la surface de bois brut, le menton calé dans ma paume. Ses longs doigts aux ongles parfaitement rongés jusqu'à l'os tapotent la table avec la régularité horripilante d'un métronome. La pulsation d'un cœur. Le rythme du sang qui tape contre mes tempes en une migraine sournoise.

Tous deux, nous respectons un long moment ce silence qui nous enveloppe. Il n'a rien de contraignant et bien au contraire nous berce tels des papillons bien au chaud dans leurs chrysalides. À la radio se joue un tube rétro de jazz manouche dont les notes posent un baume sur mes sens blessés. La musique a de ça cette faculté miraculeuse de m'entraîner loin dans la stratosphère. Ici, j'ai l'impression folle de baigner dans un tempo lancinant dicté par Anton avec le doigté fulgurant d'un Chef d'Orchestre. Je refuse son autorité et la recherche. La folie d'une âme aux portes de son Enfer s'entrechoquant aux turpitudes naïves d'une autre.

— Avocat, alors ? je demande enfin, désireuse de soutirer quelques

informations à cette source providentielle.

— Aye (6) , avocat... et soumis au secret professionnel, fait Sachairi en tuant à dessin dans l'œuf toute tentative d'espionnage de ma part.

Moi, qui pensais être la discrétion personnifiée, ne suis que bourrin et gros sabots. Les secrets ne seront donc pas percés grâce à lui. Comme quoi l'on ne juge pas un livre à sa couverture. Au lieu de me fier à son apparence, sommes toutes débonnaire, j'aurais dû voir cette lueur intelligente et maligne pulser au fin fond de ses iris pers.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

J'avance prudemment à l'instar de ces soldats qui, sur le terrain d'entraînement, passent sous les barbelés.

Beware, beware, Sélène. Cet homme-là est tout aussi retors que son client.

— Une dizaine d'années à peu près.

— Vos études ?

— Non, pas vraiment.

— Dans le cadre de votre travail, peut-être ?

J'ai vraiment l'impression de jouer aux charades avec un vieux singe à qui on ne la fait pas. À la pensée qu'il y a un terrain où je suis en mesure de lui faire perdre quelques mètres, je rougis. Cependant, la curiosité l'emporte sur la bienséance. Je ne reculerai pas pour atteindre ce que cache si bien Anton, afin de grapiller quelques minuscules miettes de ce qu'il pourrait dévoiler de bon gré ou non. Je me penche légèrement dans le but de lui donner une vue plongeante sur la naissance de mes seins tandis que ma main restée libre, et reposant sur ma cuisse, remonte subrepticement la gaze de ma robe. Et... je n'ai même pas honte. Si Dieu m'a dotée d'une paire de seins et d'un cul rond, ce n'est pas pour faire joli... Du moins, pas uniquement. S'ils peuvent m'être de temps à autre utiles, j'en suis. Le girl powa réside également là pour moi. Savoir user de sa réflexion comme de toutes les armes de séduction massive dont l'on est pourvue. Après tout, on nous fout dans la tronche Eve et son vilain comportement depuis la nuit des temps... Faisons lui honneur. Ses yeux dérivent un instant et je le vois ciller, ses pensées déconnectées. Malheureusement, le bougre est tenace et se reprend rapidement.

— Pas vraiment... Ou peut-être que si.

Je fais la moue, ce type est finalement aussi agaçant que le blond décoloré qui traîne je-ne-sais où dans cette baraque de malheur.

— Je croyais les Écossais directs et frondeurs. Pas pisse-froid.

— Je pensais les intendantes discrètes et effacées. Or là... je ne vois qu'une petite fouineuse trop curieuse pour son propre bien.

— Je suis fouine ascendant fouine? à ce qu'il paraît... Ceci explique aussi

cela.

L'avertissement n'est pour le coup aucunement dissimulé. Loin de le prendre comme une menace que ses paroles ne sont pas, je saisis très bien la mise en garde. S'immiscer dans la vie, les affres devrais-je même dire, d'Anton risque de me faire perdre des plumes. Sauf que je ne suis pas une dinde. Ou un putain d'oiseau. Ni même un roseau. Je ploie souvent, casse de temps en temps, mais toujours me relève pour avancer vers l'objectif que je me fixe. M'affranchir de mes parents, prendre mes propres décisions... Et mon but ici présent est de parvenir à comprendre le mystère qu'est Anton. Percer ce silence qui me hurle des maux que je ne pige pas encore. Je sais être assez volontaire et hargneuse pour ne pas lâcher.

— Vous ne connaissez que ce qu'il veut bien vous montrer, Sélène, dit-il d'une voix douce, ses prunelles aussi claires et limpides qu'un loch. Et vous devriez respecter ses choix. Ne le forcez pas à vous dévoiler ce qu'il ne souhaite pas partager. Anton est une main de fer dans un gant d'airain.

— Et moi, je suis allergique au baratin, je conclus en me levant. Il y a quelque chose de pourri au royaume d'Anton Khassiev, et oui, je veux savoir ce dont il s'agit. Et oui, si je peux l'aider, je le ferai. Il faut parfois être capable de brutalité pour sauver une âme en peine.

Je m'enflamme au fur et à mesure de mes réflexions qui caracolent les unes contre les autres telles les billes folles d'un flipper dans un vieux rad. Désormais debout, les poings campés sur mes hanches avec mes cheveux en broussaille de ne pas être passés sous le joug de ma brosse à cheveux, je dois faire figure de Méduse personnifiée.

— Et s'il n'y a plus rien à sauver ? me fait remarquer à juste titre Sachairi. Si tout a brûlé pour ne plus laisser que le néant ?

— Le vide, ça se comble.

Il finit son café alcoolisé et repose la tasse avec délicatesse sur la table avant de me fixer droit dans les yeux.

— Pas toujours, Mademoiselle Baas. Et apparaît alors le trou noir. Celui-là, on ne peut le combattre. Il vous aspire pour mieux vous mettre en pièces.

Un frisson choque ma nuque et dévale ma colonne. Ses mots sonnent comme une prophétie ou encore un psaume du Livre de l'Apocalypse selon Sachairi. Ceci étant dit... si mon boss est déterminé à garder ses secrets, je suis toute aussi butée que lui.

— Je vais aller le chercher. Il n'a pas dû entendre, balbutié-je en tentant de dompter le nid de rapaces qui s'échine à s'emmêler au-dessus de ma tête.

Sans attendre une réponse dont je me fiche royalement, je me rue dans l'escalier avec la grâce d'un lamantin. Non. Ce n'est pas rendre justice à ces

animaux que j'adore. Je dirais plus celle d'un... bref. J'en suis encore à débattre sur cette question incroyablement inutile quand je me retrouve face à la porte de sa chambre. Je frappe une, deux fois. Aucune réponse. D'une main incertaine, je pousse le panneau de bois en inspirant un grand coup. Je suis déjà rentrée à plus d'une reprise dans cette pièce, la sienne, et rien n'est moins éclairant sur son occupant que cet endroit. À l'instar du reste de la maison, elle est... aseptisée. Trop de couleurs claires pour être lumineuse. Trop de délicatesse pour être honnête.

Vide de sens.

Vide de lui.

J'avise l'énorme lit et laisse échapper un ricanement. La pensée que la fameuse porte interdite abrite un cercueil me hante. Voilà ! Anton Khassiev est un vampire ! Et Dieu merci, il me fait davantage penser à Lestat plutôt qu'à cette petite midinette à la peau diamantine dans cette bluette adolescente... J'avance de quelques pas et me fige, le souffle étréci.

(6) Oui en gaélique écossais

Chapitre 12

Sélène

« Ton parfum, comme une vague qui me prend sauvagement par surprise. »
Mademoiselle Mymy.

Face à la fenêtre, il m'apparaît de dos. Torse nu, uniquement vêtu d'un pantalon de costume ajusté qui souligne odieusement chaque délié de ses jambes, il fume encore un de ses affreux cigares. L'odeur puissante m'enveloppe pour me lier à lui. Un sifflement ténu s'épuise d'entre mes lèvres soudain desséchées lorsque mes yeux se posent sur la base de sa nuque. Mon Dieu... mais qu'est-ce que... Qu'est-ce que c'est que ça ?! Au-delà du tatouage qui couvre la totalité de son omoplate gauche, il y a tout le... reste. Je ne sais même pas comment appeler ce que j'ai sous les yeux. Un carnage me paraît être le terme approprié. La colombe grossière sur son épaule tient dans son bec une branche d'arbre mort. La tige de bois dessinée suit le contour d'une cicatrice mal refermée. Boursouflée, rougeâtre, la peau semble sur le point de se rouvrir afin de déverser la bile qu'elle contient à grand-peine. La chair de son dos a été martyrisée à tel point que je sens poindre les larmes. Mais elles ne coulent pas. En ai-je seulement le droit ? Rien n'est moins sûr. Ce n'est pas mon histoire et lui ne souhaite pas la partager avec moi.

Mis à part cette scarification qui barre la moitié de son dos, je remarque surtout des ecchymoses qui, de toute évidence, n'ont pas été soignées correctement. Elles se disputent le terrain avec d'autres vestiges d'une brutalité sans nom. Des espèces de marques rondes de la grosseur d'une pastille parsèment son corps. Chacun de ses muscles dorsaux apparaît étiré sous l'épiderme prêt à se craqueler. Une croix que je sais être d'origine orthodoxe orne l'espace entre les fossettes de ses reins. Noire et austère, elle m'imprègne d'un sentiment épais de malaise… Comme si elle me narguait. Rien n'est plus loin d'ici, de ce corps, de cette âme torturée que le repos qu'est censé apporter un dogme quel qu’il soit. Hypnotisée par la beauté macabre de la peau étalée sous mes yeux, je m'approche à pas de loup et m'arrête à quelques centimètres.

Il ne dit rien, mais me ressent. Je peux le voir à la vague hérissée qui dévale son derme pâle. Putain... mon ventre se tord lorsque son parfum si particulier

chatouille mon odorat. Je veux tellement le toucher, m'assurer qu'il n'est pas de sel, de sable et ne s'évanouira pas à mon contact. Un mirage dans ma folie douce. Mes doigts suivent la ligne de sa colonne afin de remonter jusqu'à ses cheveux couleur neige sans jamais effleurer le grain parfaitement impur de sa chair. De près, les dégâts sont encore plus impressionnants. Ai-je envie de vomir ? De les caresser pour en atténuer l'horreur ? Je ne sais pas. Ce que je prenais pour des brûlures de cigarettes n'en sont pas, bien trop grosses. Des milliers de questions se bousculent dans ma tête, pas une seule ne franchit mes lèvres muettes. Il n'y répondrait de toute façon pas. Je les laisse brûler au gré de la peine qui incendie mes entrailles. Anton est bien plus grand que moi et je n'ai qu'une envie... Poser mon front entre ses épaules et le nourrir de mon silence. Corps contre corps sans se toucher, cœur supplicié contre cœur aimant, nous restons là sans échanger un mot. Il continue de fumer et je prends garde à tromper sa peur en suivant chacun de ses mouvements pour ne pas le frôler. Le pantin du marionnettiste.

Je plaide coupable.

Coupable de vouloir le pousser dans ses retranchements.

Coupable de vouloir savoir ce que cet homme cache derrière le paravent de ses vanités.

Son bras se plie avant de remonter porter le cigare à sa bouche. Instinctivement, je copie son geste. Je suis la pantomime de son propre corps. Sa tête s'incline sur la droite comme pour mieux appréhender mon souffle sur son cou. La seule et unique concession qu'il m'octroie. La mienne penche sur la gauche. Son double inversé et perverti. Il me berce d'illusions, manipule ma psyché et se joue de moi sur une musique connue de lui seul. Les persiennes en lattes à demi fermées découpent nos silhouettes en ombres chinoises sur le sol. Troublées, ces images s'imbriquent l'une à l'autre, et pourtant, se repoussent. Je crois défaillir lorsque je vois le fantôme de sa main s'étirer. Mon cœur comprend avant ma raison. À mon tour, je tends les doigts. Le reflet de mon bras caresse le sien pour suivre ses ténèbres et venir longer sa paume.

Je crois devenir folle.

Pourquoi ? Parce que je n'ai jamais rien ressenti de tel. L'assouvissement d'une pulsion teintée de la frustration la plus extrême. Jamais personne ne m'a autant atteinte dans mon âme que cet homme. Ma peau se pare d'un fin voile de sueur, trompée par mes sens. La sensation dingue qu'il me touche, qu'il couvre de la sienne ma chair à fleur de lui... Fascinée, je regarde le spectacle de nos ombres se mêlant l'une à l'autre sans qu'aucun d'entre nous n'esquisse le moindre geste. La danse de deux cobras qui s'attirent et s'enroulent l'un à l'autre jusqu’à s’étouffer. La mélancolie de ce clair-obscur me tue, mais je m'y abandonne. Le temps d'un battement d'ailes. L'effet papillon... parce que je sais que ce moment

est déjà fini, relégué aux limbes les plus nébuleuses et, que pour autant, ses effets seront dévastateurs. Enfin, je m'arrache du charme de ce génie puis recule.

D'un pas. Puis de deux.

Sa chemise abandonnée sur le dossier d'une chaise me sort de ma léthargie comateuse. Je l'attrape et la lui tends de manière à ce qu'il la mette. Alors que je suis persuadée qu'il va me la prendre des mains pour éviter le moindre attouchement, la surprise me taillade l'esprit lorsqu'il se met de profil pour l'enfiler. Les bras tendus, je ne bouge plus. Mes muscles crient d'impatience, mais je reste ainsi, crispée. Cette confiance pèse sur moi telle l'épée massive de Damoclès. Anton passe une première manche, puis la seconde et je me surprends à trembler. Le froissement du tissu soyeux sur son épiderme me tire un soupir chargé. La sensualité du chuintement me terrifie. Elle m’effraie parce que cela ne devrait pas me faire cet effet dingue. Comme si l'étoffe m'avait brûlée, je la lâche et recule une nouvelle fois.

D'un pas. Puis de deux.

— Votre avocat est là.

— Sach... il murmure pensif avant de reprendre : Zdravctvouïtyé (7) , Devouchka. Allez vaquer à vos occupations... sortez... Ne perdez pas votre temps ici, vous le regretteriez. Vous passez trop d'heures entre ces murs.

— Comme vous, il me semble.

— Et le résultat devrait vous conforter dans l'idée de ne pas suivre mon exemple.

Et je recule.

D'un pas. Puis de deux.

Je m'éloigne jusqu'à enfin atteindre le seuil de sa chambre. Un sourire ourle mes lèvres. Il ne sert à rien d'argumenter. Avancer dans l'ombre. Déplacer son pion. Tuer le fou. Renverser le cavalier. Emprisonner son roi. Et pour terminer, damer sa reine.

Alors... alors ce sera échec et mat pour l'un d'entre nous deux.

(7) Bonjour

Chapitre 13

Anton

« On n’apprend pas à une petite fouine l’art de l’espionnage. »

— Privet, Sach . Ti v poryadkye ? (8)
—Bien, je te remercie. A tebia ? (9)
— Pas trop mal je suppose, fait la voix métallique d'Anton.
— J'ai rencontré ta nouvelle... employée.

Celle plus moqueuse qu'autre chose de son avocat résonne jusqu'à moi. J'ai honte de l'admettre mais oui, j'écoute aux portes. J'ai suivi mon boss en catimini, descendu l'escalier à pas de loup pour m'accroupir derrière le mur de la cuisine où la réunion au sommet a lieu. Ok. Je ne suis pas fière. L'occasion fait le larron et il est hors de question que je loupe une information capitale qui me mènerait sur le chemin de la compréhension. Alors oui, je joue à 007 version féminine pour espionner mon homme venu du froid. Talons aux fesses, mes bras entourent mes genoux afin de soulager la peine due à ma position. Au son de son timbre indolent et pourtant si incisif, mon cœur tressaute et rate quelques battements. S'il me découvre, je suis bonne pour pointer au Pôle Emploi à moins qu’il ne m’enterre au fin fond du parc... Je tends l'oreille et tente d'accrocher un maximum de détails de leur conversation mais entre leurs tonalités basses et les interjections en russe, je galère.

— Elle a l'air... volontaire, s'amuse Sachairi. De savoir ce qu'elle veut.

— On peut dire ça. Tu n'as pas idée, répond Anton d'un laconisme on-ne-peut plus neutre.

Son manque d'émotions m'agace prodigieusement. Comme si ce qu’il vient de se passer entre nous n'avait jamais existé ou pire, aucune espèce d'importance. J'étais là. Je sais pour l'avoir vécue que la tension ressentie n'est pas un effet miroir de mon imagination. À chaque seconde passée entre les murs de notre prison, son regard pèse sur moi. Il m'envisage, me désespère et parfois j'ai la sensation folle qu'il me revendique.

— Tu veux boire quelque chose ? propose alors Anton, me sortant de ma transe. Krujka piva ? (10) Stakan vody ? (11)

— Et pourquoi pas de la vodka non plus ? Il est un peu tôt tu ne crois pas ? rit son avocat.

— Il n'y a pas d'heure pour a rioumka vodki (12), Sach... surtout que tu

sens déjà le scotch mon ami.Tchachkou kofie ? (13)

Dieu qu'il m'énerve à parler en russe. Alors monsieur déteste tout ce qui a trait à son pays, mais ne se gêne pas pour en utiliser la langue et m'empêcher d'écouter tranquillement aux portes. S'il n'y met pas un peu du sien aussi... Nous n'y arriverons jamais à ce train-là.

— Oui une tasse de ton café turc, ce sera parfait.

Les bruits inhérents à la préparation du café me mettent sur les nerfs. Cependant un sourire ourle mes lèvres alors que je l'entends pester contre le récipient qu'il ne trouve pas dans mon capharnaüm tout ce qu'il y a d'organisé... enfin pour moi. Le raclement d'une chaise m'indique que mon patron s'est rassis. Mes paupières se ferment et je l'imagine installé, ses longues jambes croisées avec élégance. Le connaissant, il a les bras fermés sur son torse et souligne de son index le fil de sa mâchoire. Il m'est ahurissant de me rendre compte à quel point je l'épie pour connaître autant d'infimes détails sur cet homme. Le pire est que je suis certaine qu'il en va de même pour lui. Toutefois je suis également sûre que son but diffère du mien. Je veux le connaître. Il souhaite me maintenir à distance. Nous agissons de concert pour aller à contresens. Chercher l'erreur. Elle est, de toute évidence, énorme. Mon esprit a tellement divagué que j'ai loupé quelques minutes de leur discussion. Dommage, je n'ai pas pu saisir ce qu'il disait de moi.

Focus Sélène.

Je me concentre à nouveau.

— Tu ne me demandes pas où j'en suis ? s'enquiert Sachairi d'un ton soudain beaucoup plus froid et professionnel.

Le bruissement d'une pile de papiers me laisse à penser qu'ils sont enfin passés aux choses sérieuses, à la raison de sa venue entre nos barreaux.

— Se dresser contre Dolphins... tu sais qu'on va en chier et moi aussi. Ok. Mais ça risque limite d'être un parcours de santé à côté de...

— Ne prononce pas son prénom, siffle la voix haletante d'Anton. Tais-toi putain !

— Cha (14) . Niet . (15) Je ne me la fermerai pas ! Comment veux-tu qu'on bosse si tu fais trois pas en arrière pour un en avant merde ! Ka-ta-ri-na, énonce l'avocat en articulant chaque syllabe. Voilà ! C'est dit et regarde, t'en es pas mort mo caraid (16) !

Quatre syllabes qui m'écorchent les tympans et saignent mon cœur sans que je ne puisse y faire quoi que ce soit. Mes bras s'enroulent plus fort autour de mon buste dans une vaine tentative de contenir les battements erratiques de ce maudit palpitant qui convulse dans ma poitrine. Qui est cette femme ? Et pourquoi parlent-ils de... dauphins ? Je ne crois pas être stupide et pourtant là, je ne capte

absolument rien.

Nothing. Nada.

— Je sais, reprend doucement Sachairi, je sais que tu hais que l'on dise son nom, que le temps n'efface pas la douleur etc etc. Bordel Anton ! Ressaisis-toi ! Je n'ai pas réellement connu Aliocha certes. Mais là... c'est trop. Il faut que tu sois alerte. Je vais être franc. J'ai besoin que tu sois avec moi. Je ne peux pas me battre contre les moulins à vent seul. Et puis Ant... tu es mon ami, mon frère. Les années passent et tu deviens un putain de fantôme. Sers-toi d'elle pour rassembler tes forces, pas te détruire comme tu le fais chaque jour un peu plus.

Prenant appui sur une main, je me penche et finis par me mettre à quatre pattes pour mieux entendre. Les murmures se sont tus. Anton doit certainement réunir ses pensées et je me demande quelle en est la teneur. Certainement tournée vers cette... Katarina. J'ai du mal à dire son nom même informulé à voix haute. Il me déplaît fortement de réaliser qu'une femme a déjà la main mise sur l'âme de cet homme. Il l'a aimée et perdue. En est visiblement devenu à moitié fou. Voilà le lourd secret de sa vie de pestiféré. Un soupir compresse ma poitrine. J'ai envie de me gifler pour m'être autant impliquée dans cette histoire. Néanmoins, quelque chose me chiffonne. J'ai du mal à croire qu'il ne s'agisse que d'une simple bluette, d'une guimauve à l'eau de rose. Loin de moi l'idée de minimiser les effets de la perte d'un amour intense mais... je ne sais pas... Je mettrais ma main à couper qu'il y a plus. Beaucoup plus. La porte interdite, cette catatonie qui l'habille telle une cape épaisse et cotonneuse, sa façon de refuser le moindre contact avec moi, toutes ses blessures... J'en suis encore à tenir un conciliabule avec moi-même à demi-accroupie dans ce couloir lorsque mon attention est attirée par la pointe d'une paire de chaussures noires impeccable.

Oh shit...

Mes iris remontent lentement le long d'une jambe puis d'une cuisse, longe la courbe d'une hanche étroite pour finir par s'échouer sur le faciès sévère de mon employeur, ce Russe à la mine altière. Tout dans ses traits contractés comme son corps tendu me prouve à quel point il est en colère. Sa paupière tressaute, le coin de sa bouche trop longue se relève en un rictus irritant. Ses cheveux toujours tirés en arrière avec soin sont un fouillis de mèches rebelles qui souligne la finesse de son visage. Ma dent se plante dans l'ourlet plein de ma lèvre. Sans m'en rendre compte, je déglutis avec difficulté devant sa pomme d'Adam qui monte et descend sous l'effet de la contrariété. Mes yeux se plissent tandis que je tente de m'asseoir maladroitement sur les tomettes de Sienne. Rapide comme un cobra surgissant de son panier tressé, ses doigts agrippent la chair tendre de mon bras et s'y enfoncent. Les serres d'un rapace. Ils me blessent. Ses ongles ancrés dans ma peau fine, il me force ainsi à me remettre debout. Je vais pour me

débattre quand mes prunelles s'égarent. Le grain de ma chair me brûle, me glace, me paralyse... enfin quelque chose dans ce goût-là. La vérité me percute alors. Mon souffle se tarit dans ma cage thoracique comme si elle en était la geôlière.

Soudain je sais.

Sa main entoure mon bras.

Sa peau contre la mienne.

Sans rien entre elles pour faire barrage. La rage qui l'habite a si bien détourné son attention qu'il n'a pas réalisé. Lorsqu'il le fait, Anton la retire comme si me toucher le dégoûtait profondément. Une grimace tord tout son être. Son torse se soulève avec frénésie. Il se rapproche tant et si bien de moi qu'il m'accule dos au mur. Sa respiration hachée balaie ma peau en y laissant l'impact de bris de verre tranchants. La fureur de ses yeux couleur lagon me fait frémir. Son poing s'écrase à côté de ma tête et reste fiché dans le mur. Mes yeux s'écarquillent devant la tâche écarlate qui macule le béton blanc. C'est donc ça. Ce reptile qu'il garde jalousement sous scellés. Celui qu'il ne veut pas voir s'épanouir et retient du mieux qu'il le peut. Je devrais être effrayée et pourtant tout ce que j'ambitionne est de le rassurer. Parce que c'est Anton qui a peur. Je la sens exsuder par tous les pores de son derme. Mes doigts se suspendent au-dessus de sa main. À quelques centimètres l'une de l'autre, je sens sa chaleur. Elle lèche ma chair, grésille pour essayer d'embraser l'air qui semble se consumer tout autour de nous. Ses yeux font l'aller-retour entre les miens et mes lèvres qu'il fixe, pincé. Il se moque comme d'une guigne du sang qui dévale le mur en une longue rigole vermillonne. Pas un mot ne déchire le silence. L'atmosphère implose pour s'aspirer elle-même.

Un trou noir. C'est ainsi que l'a qualifié son ami à peine une heure plus tôt.

Sa bouche vient trouver mon oreille et je tressaille alors qu'il ne me frôle même pas. Son souffle est si chaud…

— Je te conseille fortement Devouchka de sortir de cette maison. Va voir tes amis, ta famille... je ne sais pas mais va-t’en, sors tout de suite. Et, s'il te plaît ? Pour une fois, ne négocie pas. Fais ce que je te dis.

Il s'écarte enfin, me permettant de me décoller du mur. Je ne suis pas folle ni même suicidaire. Ses pupilles dilatées par la fureur où semblent danser deux flammes couleur pétrole me disent tout ce que je dois comprendre. À savoir qu'il en va de mon intérêt vital de suivre ses recommandations. J'ai outrepassé les termes de notre cohabitation et oublié en route que je suis avant tout son employée. Il me perturbe tellement que je ne vois plus que le but à atteindre et là, clairement je lui ai offert un pan de ma personnalité qui n'est pas des plus attractifs. J'ai fait ma morveuse et dois l'assumer. Mon sac abandonné sur la console jouxtant la porte d'entrée, je n'ai pas à remonter jusque dans ma chambre

et cela tombe à pic. Mes jambes pèsent le poids d’un âne mort autant que mon âme, du plomb. Les épaules rentrées comme si je voulais disparaître, je passe devant lui, les yeux au sol. La honte n'est pas le sentiment le plus éclatant, il faut bien l'avouer. Non seulement il m'a prise sur le fait en train de l'espionner, mais dans une position qui, hormis dans un lit, n'est pas franchement glorifiante... Tout à coup, la vision pas du tout inopportune de moi à quatre pattes devant mon boss nu me fait littéralement bouillir les sangs. Je me reprends rapidement et file vers la porte. Au moment où je m'apprête à sortir, sa voix m'interpelle une dernière fois.

— Et Sélène ? N'oubliez pas...vous êtes employée ici. Si vous avez besoin de... compagnie, trouvez-la autre part.

Une flambée de colère me pourfend. Un couteau planté dans mon ventre serait moins douloureux. Connard ! Nous sommes deux il me semble dans cette horreur de baraque à participer à ce sale petit jeu interdit, non ?! Cette caresse d'ombres, il l'a initiée, je le sais, le sens. Non, ce n'était pas un cauchemar éveillé.

Il veut vraiment jouer à ça ? D'accord...

(8) Salut Sach. Comment vas-tu ?
(9) Et toi ?
(10) Une pinte de bière ?
(11) Un verre d'eau
(12) Un petit verre de vodka
(13) Une tasse de café
(14) Non en gaelique écossais
(15) Non
(16) Mon ami en gaelique écossais

Chapitre 14

Anton

« Ma vie est un cauchemar entrecoupé de parcelles de rêve à tes côtés. »
Juste M’échapper.

Il y a quelqu'un. Ici.

Dans cette chambre qui est la mienne et qui pourtant ne m'appartient pas. L'étau perpétuel autour de mon cœur se resserre encore. Mon sang pulse si fort que je pourrais jurer l'entendre dégringoler mes veines percluses. Des souvenirs dont je ne veux plus viennent frapper en une rafale chirurgicale mon esprit déformé par un kaléidoscope d'images violentes. Mes doigts agrippent le drap trempé de ma sueur glacée.

Il y a quelqu'un. Ici.

Le tissu froissé se meut doucement, laissant une sensation particulièrement vicieuse sur ma peau à vif. Je n'ose plus bouger. En réalité, mes membres sont comme emboutis par un trente-cinq tonnes. Dans l'incapacité totale d'esquisser le moindre mouvement. Sur le flanc, j'essaie. Encore et encore. Tout à coup, je me paralyse. Des doigts viennent d'encercler ma cheville. Ils commencent à remonter doucement ma jambe. Ma bouche s'assèche. Le bruit lancinant de mon métronome intemporel résonne et se répercute contre les murs.

Tic. Les ongles étrangers griffent ma cuisse. Tac. Mes paupières se plissent avec virulence. La paume inquisitrice traîne sur mon aine avant de se poser sur mon bas-ventre. Tic. Mes muscles se contractent, mon souffle s'alourdit alors qu'un rire cristallin s'échappe d'en-dessous mes draps. Tac. Je me raidis dans l'attente de cette nausée habituelle qui me tient lieu de compagne dès que ma peau a à subir un quelconque contact mais non. Elle ne vient pas. Au contraire, ma chair se tapisse d'une infinité de vagues délictueuses alors qu'une forme sous le tissu se précise.

Il y a vraiment quelqu'un. Ici. Dans mon lit.

Longiligne. Féminine. Lust ? Dream ? Non. Il ne s'agit pas de mes deux succubes nocturnes. Je le sais. Le ressens. Cette odeur... ce parfum aux douces fragrances estivales relevées d'une très légère pointe poivrée... Je la connais, l'espère et la désespère. Mes reins s'arquent alors qu'un murmure rauque érafle mon ouïe, que son souffle effleure mon torse glabre. J'ai tellement envie d'elle...

De m'enfoncer dans son corps souple. En suis-je seulement capable ? J'ai dû parler tout haut car sa voix séductrice lutine me parvient de sous l'étoffe alors qu'elle s'enroule autour de moi.

— Laisse-moi te prendre... Aliocha...

Ses lèvres mutines se referment autour de mon mamelon avant de sinuer le long de l'orchidée tatouée sous mon cœur.

Non... non, ne touche pas ces horreurs dessinées sur ce derme qui devraient te dégoûter autant que moi, elles me terrifient.

Serpentine, elle se glisse contre mon corps minéral devenu aussi dur que le roc par l'effroi qui me consume. Suis-je mort ? En vie ? Un fantôme vivant qui se nourrit de cette chaleur folle que Sélène m'offre sans même s'en rendre compte ? Je ne mérite pas ce petit bout de femme qui me défie et me rend fou. Si elle savait, elle s'enfuirait le plus loin possible. Je suis un spectre qui se plaît à imaginer qu'il est vivant. Ma musique n'existe plus depuis longtemps. La vérité est que je ne suis plus qu'une ombre dévoyée et ce, depuis plus de dix ans.

Sélène... elle croit savoir. Pense pouvoir. Va déchoir. Fatalement.

Mais pour l'heure, alors que mon corps s'éveille et que ma folie semble assoupie, il me la faut. J'ai besoin de la faire mienne. Contre moi. Sous moi. J'ai peur de mes rêves. Espère mes cauchemars. Elle rit encore. Soupire de nouveau. Le dos de ma main tape contre le tissu pour le faire bouffer et permettre à mes bras de l'emprisonner. Ses jambes battent une mesure inconnue que rejouent impitoyablement les battements dans ma poitrine. D'un mouvement sec, je me retourne et me retrouve sur elle. Un sourire fleurit sur ses lèvres pleines. Enfin je la vois. Ma respiration s'emballe. Sa peau halée a pris le grain doré du soleil et mon Dieu... la pointe rosée de ses seins odieusement arrogants se dressent vers moi. Son visage se peint d'une moue délicieuse quand son petit nez se fronce.

— Prends-moi, Anton...

Je me noie dans le lac de ses yeux moqueurs. Mes deux mares au Diable. À cet instant précis, mes synapses implosent. Ma peau se craquelle, mon cœur se fendille au rythme d'un sabbat maudit. Ses prunelles couleur d'eau me défient de venir posséder ce que je souhaite ardemment. Mais le problème n'est pas le désir. Il ne l'a jamais été. Ma tête l'est. Mon âme l'est. Ma raison également.

D'ailleurs... toi mon esprit malade, dis-moi. Dis-moi s'il est vraiment mal de tellement désirer une personne que la perspective de la faire souffrir devient secondaire ? Qu'au contraire, il est jouissif de s'imaginer qu'à son tour, elle connaîtra les affres de cette douce misère qui, chaque putain de jour, constitue mon chemin du calvaire ? Parce que là, je deviens fou. Elle me rend dingue à gigoter sous mon poids, accentuant ainsi le sien.

Fais chier. Si je pouvais une seconde durant me saisir d'elle, je le ferais sans

le moindre état d'âme. Avant que mes démons ne reviennent toquer à la porte. Je me penche, avide de sentir enfin sur ma langue la saveur de sa peau douce, de ses tétons turgescents aussi durs que deux diamants roses contre mes papilles. Mais la diablesse s'échappe. Elle rit et, d'un coup de bassin qui colle ses hanches aux miennes, se retourne en riant. Fidèle à elle-même et à ce tempérament volcanique qui est sien, Sélène me nargue... Son corps, sa peau... Ses fesses rondes se surélèvent pour venir se mouler à moi. Alors que je tremble de la rejeter, une flambée de convoitise coule sur mes épaules telle une chape de plomb pour venir s'épanouir dans mon ventre. Mes doigts s'enfoncent à la base de sa nuque et dévalent sa colonne. Mon sexe palpite de voir les traînées rougeâtres laissées par mes ongles. Une fois à l'orée de ses reins, je crochète le rempart de dentelle qui me sépare de ce que je vise. Je n'ai plus aucun contrôle sauf ce choix qui est le mien en cet instant. M'oublier et aller de l'avant. Remonter à la surface. Un gémissement s'exhale d'entre ses lèvres.

Un fracas abominable suivi d'un juron fige mes geste, glace mon sang. Je me retourne et atterrit sur... du vide. Incommensurable. Inquantifiable. Je suis seul dans ce lit immense à rêver de cette emmerdeuse qu'est Sélène Baas au lieu de tenir compagnie aux deux démones qui ont pour consigne de m'attendre dans le petit salon. Comme un con, mon esprit a redessiné les courbes fragiles et tentatrices de mon insupportable intendante, sa bouche ourlée d'où s'étiraient de longs gémissements fictifs qui ravagent encore mes entrailles. Si je suis un fantôme, elle est le vampire dévorant mes pensées. Une nouvelle flopée d'injures entrecoupée de rires ponctue ma réflexion viciée d'elle.

Plantant mes pieds dans le sol, je passe une main hésitante sur mon visage transpirant avant de sortir voir ce qu'elle a encore bien pu trouver pour me contrarier. Les marches une fois dévalées, je reste saisi devant la scène exécrable qui se joue devant mes yeux. Un grondement sourd remonte ma trachée. La rage que j'endigue si difficilement depuis que je suis revenu de *là-bas* se transforme alors en bile dans ma gorge.

Sa taille menue est prise entre des mains grossières qui la palpent sans aucune délicatesse. Un inconnu la serre de bien trop près contre le mur. La tête de Sélène dodeline comme si elle ne tenait plus droite. Ses doigts s'ancrent dans l'épaule du mastodonte qui embrasse la ligne fragile de son cou pour rester debout. Visiblement elle a trop bu et s'est trouvée de la compagnie. Je ne supporte pas de la voir s'abaisser à se faire trousser comme une vulgaire nana levée dans un bar. Le souvenir de mon rêve encore trop prégnant, j'ai du mal à faire le distinguo entre les deux facettes de la jeune femme. La réminiscence de son rire et de ses caresses m'effraie, me rend malade et me fout réellement en rogne. Oui, je l'ai virée de la maison ce matin, bien trop en colère contre elle, et

tout ce qu'elle trouve de mieux à faire est de ramener un type quelconque dans ma putain de prison. Un connard qui la tripote comme s'il l'avait déjà tringlée.

La fureur disloque le peu de retenue qu'il me reste encore. Je redeviens à la vitesse grand V cet animal qu'il m'a fallu tant de temps à éradiquer. S'il n'ôte pas ses mains tout de suite, je songe sérieusement à les lui couper. Purement et simplement. Soudain, ses yeux émeraude s'arriment aux miens. Je n'aime pas l'aspect vitreux que me renvoient ses iris miroir. Son bras passe derrière la nuque de taureau de son amant potentiel afin de le coller plus étroitement à elle en un sursaut de rébellion. Qu'elle ne me fasse pas croire qu'elle ait envie de lui. Je le refuse. Je commence à la connaître et ça, ce n'est pas l'image que je me fais d'une Sélène désireuse de se perdre dans un marathon sexuel. Le Néandertalien se rend enfin compte de ma présence et adopte une attitude incertaine. Il lâche les hanches douces de cette petite peste juchée sur ses talons hauts et s'écarte alors que mon employée tente de le faire revenir contre son corps. Il me regarde avant de tourner son attention de nouveau vers elle.

— 'tain t'es maquée meuf ? Et tu me ramènes chez ton mec ? T'es une sacrée tordue toi... Tu cherches un plan à trois ? C'est pas ma came.

Sélène tape du pied, furieuse, tandis que je m'adosse d'une épaule contre le mur, amusé autant que dépassé par une colère que je ne devrais pas ressentir. Il m'insupporte qu'elle ait choisi de se venger en ramenant un homme ici, en se faisant sauter dans le but de me faire comprendre à quel point elle n'est pas touchée par ce qu'il s'est passé entre nous. Ne pas écraser la rotule de ce salopard aux mains baladeuses ni enfoncer sa gorge d'un coup de talon. Ne pas casser quelques-unes de ses côtes ni, d'un coup de l'arête de la main, provoquer un pneumothorax ou un décollement de la plèvre. Rester zen. La prendre elle à son propre jeu. Mon médius vient sinuer le long de ma mâchoire avant de terminer échoué sur ma lèvre inférieure qu'il tapote doucement.

— Pas intéressé ? Chérie... Je t'ai déjà demandé de te renseigner en amont. Devouchka... Tu dois être sûre de toi et savoir avant s'ils veulent se joindre à nous.

Le Taureau respire comme un bœuf et je suis étonné de ne pas voir de la fumée sortir de ses naseaux. Ce déballage de muscles, de tatouages qui ne veulent absolument rien dire... tout me débecte. Je refuse obstinément que ce vase creux puisse l'intéresser et devenir son calice comme je réfute que ses énormes paluches se posent sur ses courbes, les caressent ou juste l'effleurent. L'orang-outang se rebiffe, révulsé. Il recule en réajustant au niveau de l'entrejambe son jean trop large.

— Putain de maison de cinglés ! Vous êtes que deux pervers ! Je me tire...

Sélène tremble de rage, prête à exploser. Je ne daigne même pas accorder un

regard au balourd qui sort au pas de course, peureux que l'un d'entre nous lui vole une espèce de seconde virginité. L'envie de rire me tance. Surpris, je mesure l'étendue de la palette de sentiments que cette femme insuffle entre ces murs. Je crois ne pas avoir ri depuis quasiment une décennie. Comment l'aurais-je pu ? Toutefois devant ses sourcils froncés et son minuscule nez retroussé, je me force à garder une mine sévère. Seule ma bouche bordée d'un sourire réfrigérant laisse transparaître le courroux qui m'habite. Elle tangue jusqu'à moi les bras tendus en équilibre de part et d'autre d'elle pour se maintenir à peu près en équilibre. Avec un gémissement qui me rappelle étrangement les sons délicieux de mon rêve, elle ôte un premier escarpin puis le second avant de les balancer dans le couloir. Ma maniaquerie revient au galop mais je me contiens. Par tous les saints, elle est renversante dans son espèce de mini robe en voile ocre qui me rappelle... Un friselis désagréable serre mes tripes pour les entortiller. Putain... elle me rappelle l'ambre. Je vais vomir. Alors qu'elle va pour prendre la parole et m'insulter, je la coupe. Il faut que je parte. Je dois partir. Me préserver.

— Taisez-vous, Devouchka. Avant d'avoir une parole malencontreuse que vous regretterez demain matin. Ma maison n'a rien d'un lupanar. Si vous voulez vous envoyer en l'air, faites-le ailleurs.

— Tu es jaloux m. Khassiev, souffle la Rousselki face à moi.

J'approche mon visage du sien.

— Tu aimerais bien ma chère... Seul moi ai la gageure de te voir toi jalouse.

Elle recule comme si je l'avais giflée. Il est clair que je n'aurais pu la blesser davantage. Cependant ma conscience est pour une fois au diapason de mes paroles. Sélène va pour répliquer mais se ravise. Au lieu de cela, ses grands yeux embués autant par l'alcool que la déception fouillent les miens. Ils y cherchent quelque chose qu'elle ne découvrira pas, tout bonnement parce que je suis sûr de moi. Elle s'éloigne à reculons et, après m'avoir adressé un doigt d'honneur bien placé, se détourne pour s'enfuir. Je ne la suis pas, n'en ai pas le droit. À l'opposé, je poursuis mon chemin dans le long couloir et finis devant cette porte qui, chaque nuit, me chasse un peu plus loin d'Aliocha quand Sélène, elle, s'acharne à le débusquer. Où qu'elle se soit réfugiée, elle est mieux partout ailleurs, loin de moi, et de cette folie qui suinte de ma peau. La main en suspension au-dessus de la poignée, j'inspire, les paupières closes. Alors seulement, j'ouvre le lourd panneau de bois.

Mon masque se coule sur mon visage. Je deviens encore un peu plus Anton, déchu parmi les suppliciés.

Chapitre 15

Sélène

« Mon accidentel... le premier jour du reste de ta vie. Mon Confidentiel »
Etienne Daho

Je n'ai aucun goût pour la souffrance ni pour l'apitoiement, encore moins la flagellation. Je n'aime pas les cons, me suis toujours gardée de m'attacher... et pourtant j'en suis là. Là où la sécurité voudrait que je fuie ces murs qui, eux, suintent la désolation. Mon instinct de préservation me hurle de sortir et de ne jamais revenir ici. Pourtant... la jeune idiote à demi-folle que je suis me susurre une toute autre ritournelle et ce murmure camoufle ces précieux conseils. Tout ce qui me parvient n'est que le souffle tentateur d'une glyphe à l'oreille de sa victime avant qu'elle ne l'entraîne dans les profondeurs.

Mets ta main dans ce feu dévorant. Fais-le tien. Désespère. Mais toujours avance. Danse cette mélodie qui est la sienne. Apprivoise-la.

Il n'aura pas raison de moi, je m'y refuse. Je le plierais lui comme ses chimères. J'ai peur. Il m'effraie. Mais... cet autre sentiment qui m'entrave et m'enchaîne à lui est autrement plus puissant. Une baïne face à une vague. Cyclone contre tempête. S'il est la tornade dévastatrice, j'en serais son œil et le vaincrais jusqu'à ce qu'il dépose ses armes à mes pieds. Aliocha... Anton... qu'il soit double, je serai son unique.

Mes jambes sont ankylosées de rester ainsi comme abattues sous mon corps épuisé. Depuis que nous nous sommes encore une fois pris le bec, j'ai trouvé refuge sur la terrasse. Après avoir fumé une, deux, trois cigarettes et finalement abandonner le compte, j'ai voulu migrer vers ma chambre afin d'y trouver un repos plus que mérité pour l'âme et les chairs mais ai été vite coupée dans mon élan. Une salve de gémissements tous plus lascifs les uns que les autres ont alors fini de m'achever, me laissant plantée là, effondrée sous une des fenêtres d'où provenaient ces atrocités.

Sans pouvoir bouger, je suis donc là depuis, prostrée, retranchée dans une forteresse de solitude digne de Superman. J'ai mal. J'ai froid. En désirant le punir d'un sentiment qui n'existe très certainement que dans mon imagination, je me suis vendue à ses démons les plus vils. J'ai imaginé, rêvé ou cauchemardé ces émotions qui m'imprègnent dès que ses yeux couleur d'été m'effleurent. La réalité m'a rattrapée. Violente, brutale et incroyablement mordante. Oui, il m'a

punie de la plus cruelle des façons en me rappelant que, s'il ne supporte pas de me toucher, il n'en va visiblement pas de même pour ses deux garces blondes aux jambes interminables.

Ma position devenue inconfortable me tire un grincement. Aussi je m'assieds en réprimant un couinement de douleur et entoure mes genoux de mes bras. Le menton posé dessus, j'essaie de faire le vide dans mon esprit tailladé maintenant que les miaulements de ces deux chattes en chaleur se sont tus. Je refoule mon envie de la jouer à la Carrie, d'attraper un couteau et d'aller leur caricaturer leurs sales faces de garces. La colère me submerge, mais pourtant, lorsqu'un éclat de lucidité me percute, je dois bien me rendre à l'évidence. Je n'ai strictement aucun droit sur lui. Ni sur sa bouche si longue aux lèvres pleines dont le pli pincé me donne envie d'y passer le pouce pour les lisser. Ni ses hanches étroites qui me font de l'œil. Ou encore ses iris aux paupières lourdes de sensualité...

Le gifler. Voilà ce qui mettrait du baume sur mon cœur malade. Le gifler à en avoir la main en feu, que sa jolie tête tourne sur elle-même comme celle de la gamine dans l'Exorciste. Toute à mes projets de vengeance foudroyante, je ne vois pas arriver la silhouette qui se poste à mes côtés. Mes iris remontent les échasses à la peau pâle et viennent s'enraciner à un visage de porcelaine opaline. Cette femme est juste... splendide. Une beauté slave aux grands yeux bleu pâle me dévisage. Ses cheveux retombent souplement en de longues boucles blondes alors qu'un nid de rapaces semble avoir pris racine sur le sommet de mon crâne. L'air affreusement arrogant qu'elle affiche n'est pas fait pour aider mon estime à remonter en flèche. La paume plaquée sur le mur de crépi, je me remets difficilement debout. Mes orteils, nus depuis que j'ai abandonné mes chaussures dans le couloir, se recroquevillent devant ses Manolo machin truc dernier cri. Bah tiens bien sûr. Ce n'est clairement pas le genre à traîner en espadrilles... Ses courbes parfaites moulées dans une minirobe purpurine me renvoient à l'image de son corps enlacé à celui de mon boss. Mon incisive se plante dans ma lèvre alors que ma main se tend instinctivement pour serrer la sienne.

— Sélène.

— Je sais, fait-elle en répondant à mes salutations. Je suis Lust, une... amie d'Anton.

— Sympa comme prénom. Ça annonce la couleur. Clair, net et précis. Droit au but.

Son sourire me donne envie de vomir l'excédent d'alcool ingurgité un peu plus tôt sur son bout de tissu. Je sens toute la puanteur de sa suffisance se répercuter contre mes défenses, les mettant un peu plus à mal. Peut-être n'en est-il rien et l'idée que je me triture les méninges toute seule me traverse mais tant

pis... je suis bien trop rageuse pour réfléchir sans parti pris. Elle sait qui je suis et a même l'air d'être particulièrement au fait de ce que moi-même je réfute. Parle-t-il de moi à ses créatures ? Rit-il ? Se moquent-ils de la petite gamine qui croit voir ce qui n'est qu'ombres et fumée ? J'en ai assez. Assez de me fustiger, de battre ma coulpe. J'ai toujours eu un sale caractère qui m'a permis de me maintenir la tête hors de l'eau, d'entreprendre certains projets qui n'auraient jamais dû voir le jour sans. Cette grande gigue ne me fait pas peur. Lui m'a blindée à force de griffer cette naïveté qui parfois revient se rappeler à mon bon souvenir.

L'épaule calée contre le mur, j'allume une cigarette et ne peux manquer d'apercevoir les doigts de sa main droite tripoter un petit objet métallique dans la poche du trench posé négligemment sur ses épaules. Un sourire fleurit sur ma bouche encore peinte de carmin baveux. Subrepticement je me rapproche d'elle. Ma bouffée inspirée, je la recrache dans les airs en observant les volutes grisâtres.

— Toutes les nuits.

Je me retourne vers elle de nouveau, surprise par ses mots qui ne trouvent pas d'écho en moi.

— Comment... ?

— Toutes les nuits, répète-t-elle en piochant dans mon étui à cigarettes qui traîne sur le sol. Toutes les nuits, il nous fait venir depuis que tu es là, qui que tu sois, Madame l'intendante.

Une autre respiration empoisonnée.

— Je ne suis pas sûre de la manière dont je dois prendre ces paroles, je réponds en posant mon pied droit sur le gauche.

— Comme ce que c'est.

Sa voix douce et mesurée contraste d'avec son physique hautain.

— Il ne nous voit pas, tu sais. Tout ce qu'Anton fait, c'est nourrir une obsession. Pour le moment, celle qu'il a de toi et qu'il n'admettra jamais. Ou bien l'autre. Mais jamais il ne nous fait venir pour lui seul. Ou pour nous.

L'impression tordue d'être une loque. De me désagréger étincelle par étincelle pour finir par mettre le feu aux poudres. Chaque mot, chaque syllabe m'enflamme parce que, dingue que je suis, ils me font succomber à la plus pernicieuse des vicissitudes. L'espoir. Je ne reproche pas à Anton d'allumer ou d'éteindre cette folie au gré de ses humeurs parce que je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Le désir est un poison dont je me nourris. Je le laisse prendre possession de mon corps, envahir mon âme et intoxiquer mon cœur. L'anarchie règne en maître entre les cloisons de cette cage et je souhaiterais y mettre bon ordre. Néanmoins la seule chose à laquelle je suis capable de penser est qu'il

semble agir à contresens de ses satanées convictions depuis que je suis là.

— J'ai du mal à le croire...

J'écrase un énième mégot contre le mur immaculé avec un soupçon de joie perverse. J'en connais un qui serait horrifié de me voir faire. M. Je-suis-maniaque-et-je-ne-me-soigne-pas risquerait l'infarctus.

— Ce cher Khassiev n'est pas le dernier à me rappeler à chaque instant qu'il s'envoie en l'air avec ses deux succubes. (Une grimace tord mon visage chiffonné). Désolée.

Lust se rapproche comme pour me souffler un secret digne de celui des Templiers. Je suis bien obligée d'admettre que la perche est en réalité assez sympathique. Cependant je ne le souhaite pas. Je veux la détester et lui trouver tous les défauts possibles. Son haleine parfumée à la fraise balaie ma peau et vient embaumer mes narines. Putain... l'image affreuse d'un préservatif aux fragrances similaires joue soudain devant mes yeux. Si elle l'avait en bouche, je ne réponds plus de moi... Je vais pour reculer instinctivement, mais une pensée particulièrement vicieuse me traverse lorsqu'elle reprend la parole.

— Ne le sois pas. Je ne peux rien dire sur Anton. Rien. Mais je ne mens pas.

Devant ma moue sceptique et en entendant un claquement de talons précipité dans notre direction, elle balbutie rapidement :

— Je ne mens pas. Il... tu devrais aller dans le petit salon. Je ne peux rien dire de plus. Rien.

Sa compagne entre dans la lumière tamisée des flambeaux qui éclairent le parc arrière. La démone a l'air mécontente. Elle semble autant désagréable de près que de loin en dépit de sa beauté flagrante. Sa voix elle aussi est symptomatique de l'antipathie qu'elle m'inspire. Aussi blonde que sa congénère, elle me détaille de la tête aux pieds comme si je n'étais qu'un cafard... ou éventuellement un chewing-gum collé sous la semelle écarlate de son escarpin hors de prix. Son attention se reporte rapidement sur son amie ou plus vraisemblablement son associée, voire collègue. Je commence à me dire qu'il est question ici d'échanges tout ce qu'il y a de plus tarifés. Les pièces du puzzle se mettent en place d'elles-mêmes. Deux femmes qui viennent passer leurs nuits et repartent en catimini au petit matin... toujours vêtues légèrement à croire qu'elles ne savent pas ce qu'est un pantalon ou un gilet... Le souvenir du baiser qu'elles ont échangé la première nuit où je les ai surprises me revient. Je n'ai plus aucun doute. Des professionnelles du sexe. Non mais il est sérieux ? Comme s'il avait besoin de cela... Des semaines que je végète entre les barreaux de cette jolie prison à dépérir et il préfère la compagnie de ces deux...

Je me refuse à employer une expression qui me mettrait dans la catégorie de

ceux qui jugent sans complaisance. Ce qui me rend dingue tient plutôt dans le fait que je sois en train de m'assécher à désirer un mec à en crever malgré ce que je peux dire et que lui me trouve trop repoussante pour jouer avec moi. Ok je suis son employée mais... nous ne sommes plus au XIXème siècle non ? Un p'tit coup et puis chacun reprend sa vie là où elle a bifurqué. Je me voile la face. Nous n'en sommes de toute évidence plus là. Cet homme est bien trop complexe pour qu'une nuit me suffise. Je suis comme Gargantua devant un buffet... le schtroumpf gourmand devant un baba.

— Dream, commence la première blonde qui après mûre réflexion me paraît très avenante, voici Sélène...

Sa compagne ne la laisse pas terminer. Son geste agacé de la main l'interrompt dans ses présentations.

— Oui, oui... on sait qui c'est. On ne sait que ça, marmonne la jeune Slave. Allez, on y go. J'ai rangé, on se tire.

Alors comme ça ce sont elles qui se chargent de l'entretien du fameux salon auquel je ne suis pas censée penser... Ma curiosité maladive repart battre la campagne à dos de petit poney. Lust va pour partir après m'avoir adressé un dernier sourire contrit. Ma main se propulse sur son bras et le presse afin de lui souhaiter une bonne fin de nuit. Sans un dernier mot, elle suit sa compagne sur le chemin de pierres qui traverse le parc et mène vers le portail dissimulé à l'arrière du jardin. Mes yeux suivent leurs démarches hésitantes avec un demi-sourire lunaire. Elles sont rigolotes à vaciller juchées sur leurs hauts talons. Un rire discret s'exhale d'entre mes lèvres tuméfiées d'avoir été autant mordillées. Ma langue passe sur mes dents alors que mon regard se pose sur mon poing fermé. Mes doigts se déplient pour me laisser voir ce qui se cache dans ma paume. Un petit objet qui ne paye pas de mine. Un petit objet que j’ai dérobé à la gentille potiche. En métal argenté, il représente pour moi la possibilité, j'en suis sûre, d'en découvrir plus sur lui, de jauger d'un œil plus affûté ce dans quoi j'ai mis les pieds, sur quel manège je suis embarquée.

Lui qui se cache sous ma peau. Fourmille dans mon sang. Occupe l'intégralité de mes pensées. De l'amour ? Une fascination malsaine ? Le choix est double, mais je suis pour le moment incapable de coller la moindre étiquette sur ce qui se trame.

Une clé.

LA clé.

Celle qui ouvrira la porte aux démons qui le hantent et me condamnera à la servitude de ce jeu de dupes qui nous ronge tous les deux.

Scars, Boy Epic

I'll take my bow
Je tirerai ma reverence
I won’t make a sound
Je ne ferai pas de bruit
I whisper truce as the ashes hit the ground
Je murmure 'trêve' alors que les cendres touchent le sol
Hush love
Chut amour
No I’m not what you think that I am made of
Non je ne suis pas ce dont tu penses que je suis fait
I’m a story
Je suis une histoire
I’m a break up
Je suis une debacle
Just a hero on a bridge that’s burning down
Juste un héros sur un pont en train de brûler

Can you see my scars ?
Peux-tu voir mes cicatrices ?
Can you feel my heart
Peux-tu sentir mon cœur ?
This is all of me for all of the world to see
C’est tout ce qu'ai à offrir aux yeux du monde
So who’s it gonna be
Alors qui que soit
The one that you only need
Le seul dont tu as besoin
I gave it all and all you gave
J’ai tout donné et tout ce que toi, tu as à donner
Was sweet misery
N’était que douce souffrance
So who’s gonna save us now
Alors qui nous sauvera à présent ?
When the ashes hit the ground
Lorsque les cendres toucheront le sol

I gave it all
J’ai tout donné
But all you gave was sweet misery
Mais tout ce que tu as donné toi n'est que douce souffrance

This is the end
C’est la fin
My beloved friends
Mes chers amis
I’m lost in dreams and all I know is where I’ve been
Je suis perdu dans les rêves et tout ce que je sais est où je me trouvais
Run love
Cours amour
I’m the truth that you’re afraid of
Je suis une vérité qui t'effraie
I’m a fever that you made up
Je suis une fièvre que tu as inventée
Just martyr on a bridge that’s burning down
Juste un martyr sur un pont en train de brûler

Can you see my scars ?
Peux-tu voir mes cicatrices ?
Can you feel my heart ?
Peux-tu sentir mon cœur ?
This is all of me for all of the world to see
C'est tout ce qu'il y a à voir de moi aux yeux du monde
So who’s it gonna be
Alors qui que soit
The one that you only need
Le seul dont tu as besoin
I gave it all and all you gave
J’ai tout donné et tout ce que toi tu as donné
Was sweet misery
N’était que douce souffrance
So who’s gonna save us now
Alors qui nous sauvera à présent ?
When the ashes hit the ground
Lorsque les cendres touchent le sol
I gave it all

J’ai tout donné
But all you gave was sweet misery
mais ce que toi, tu as donné m'est que douce souffrance

Can you see my scars
Peux-tu voir mes cicatrices ?
Can you feel my heart
Peux-tu sentir mon cœur ?
This is all of me for all of the world to see
C'est tout ce qu'il y a à voir de moi aux yeux du monde
So who’s it gonna be
Alors qui que soit
The one that you only need
Celui dont tu as besoin
I gave it all and all you gave
J’ai tout donné et toi, tout ce que tu as donné
Was sweet misery
N’était que douce souffrance
So who’s gonna save us now
Alors qui nous sauvera à présent ?
When the ashes hit the ground
Lorsque les cendres touchent le sol
I gave it all
J’ai tout donné
But all you gave was sweet misery
Mais tout ce que tu as donné toi n'était que douce souffrance
So who’s it gonna be
Alors qui que soit
The one that you only need
Celui dont tu as besoin
I gave it all and all you gave
J’ai tout donné et toi, tout ce que tu as donné
Was sweet misery
N’était que douce souffrance

Chapitre 16

Sélène

« Tu peux fermer les yeux aux choses que tu ne veux pas voir, mais tu ne peux pas fermer ton cœur aux choses que tu ne veux pas ressentir. »
Johnny Depp.

Enfant, je rêvassais au prince charmant, celui qui viendrait me revendiquer fièrement pour me faire vivre mille aventures au-delà de la vie monotone et confinée que mes parents nous offraient avec tant de bienveillance. Adolescente... adolescente, mes espoirs se sont tournés vers un tout autre type de chevalier... rebelle aux cheveux gras et jeans troués, mixe parfait entre Kurt Cobain qui, sans être de ma génération m'a profondément marquée, et Che Guevara avec son aura révoltée nimbant si bien cette période trouble de vie. À vingt ans... les fameux bad boys aux regards de braise m'ont retourné les sangs le temps de visites à ma libido débridée. Et me voilà. J'en ai maintenant vingt-quatre. Après avoir joué au yoyo, mes songes ont pris un tout autre chemin. Celui d'Anton Khassiev... un guerrier qui n'en a pas l'air, mais dont les stigmates meurtrissent le corps et ma vue. Un homme imperméable à tout ce que lui ne veut pas.

La journée suivante passe sans que l'occasion de jouer les agents doubles face à l'homme venu du froid ne se présente. À croire qu'il sait. Sans être réellement dans mes pattes, il reste dans le coin, m'empêchant d'utiliser le laisser-passer pour le monde merveilleux de mon Russe. Le peu que je le croise, il apparaît clair que Monsieur est de mauvaise humeur... pour changer. Depuis le début de la matinée, il grommelle et marmonne quelques phrases dans son parler natal sans me donner la possibilité d'en saisir un traître mot. La clé que j'ai chipée à.… mon Dieu que j'ai du mal à l'appeler ainsi sans ricaner nerveusement... à Lust brûle le fin fond de ma poche. Soudain, j'entends la porte de son bureau claquer, geste qui m'arrache un sourire mauvais.

Véloce comme un chat, je me précipite à l'étage et sors en tremblotant le trésor de mon larcin avant de l'enfourner dans la serrure. Mon cœur bat trop vite, preuve que mes actions sont en tous points répréhensibles. Les doigts enchâssés à la poignée argentée, je me fige. Le stress, le surplus d'adrénaline... tout cet imbroglio de sensations me statufie face au lourd panneau de bois. Toutefois, je

ne suis pas sans force. Il est tout simplement hors de question de stagner dans le flou le plus artistique ou pire, de faire marche arrière. Comme au ralenti, je tourne alors la clé et sens mon esprit faire un roulé-boulé.

La clenche s'abaisse. Hébétée, je fixe la porte devant laquelle mon imagination galope tant depuis des semaines s'ouvrir dans un léger grincement digne d'un film du genre. L'espace d'une seconde, mes paupières closes éteignent mon regard. J'inspire une profonde bouffée d'air pour me donner du courage et, aveugle, avance d'un pas puis de deux. Une fois mon corps entré, ce dernier se détend. Sa volonté bat celle de ma raison qui me hurle de déguerpir. Mais le besoin de savoir, de comprendre est le plus fort des deux. La curiosité bat ainsi la préservation.

Mes yeux, cette fois grands avertis, scannent le salon où je me trouve après avoir refermé derrière moi. Je ne sais plus où donner de la tête, où regarder. Il y a trop à voir et trop peu à la fois. Au début, je ne saisis pas ce que je suis censée ne pas découvrir sous peine d'être mangée toute crue. Pourquoi ? Quel est... ce n'est qu'un salon ou une chambre comme tant d'autres. À quoi je m'attendais ? L'antichambre de l'Enfer ? La chambre rouge de ce mec là... dont je ne me rappelle plus le nom ? Et puis mes iris ainsi que mon esprit s'habituent à la pénombre régnante et je commence enfin à réagir face à l'habitacle naturel d'Anton. Son vrai lui. Je tourne sur moi-même. La pièce est rectangulaire. Pourtant tout est fait pour que le décorum soit installé de manière à la penser circulaire. Les murs sont recouverts de riches étoffes soyeuses aux accents nocturnes, à croire qu'il a fait en sorte de camoufler les sons pouvant naître d'une quelconque présence. Sur les étagères se disputent des babioles et autres décorations qui doivent valoir plus cher que l'ensemble de mon petit appartement. Tout est trop somptueux. Trop lourd. Une odeur épaisse typique des cigares que fume Anton alliée à son parfum aux fragrances musquées embaume l'atmosphère, provoquant en mon sein un doux chuintement.

Je suis véritablement dans son antre. Des bibliothèques recouvertes d'ouvrages courent le long des cloisons. Les sofas et bergères sont tendus d'un velours aussi noir que la nuit liseré d'or. De petits guéridons ciselés d'entrelacs complexes séparent les méridiennes les unes des autres. Sur l'un d'eux se trouve un cendrier où repose un de ces monstres à demi-consumé aux côtés d'un verre de cognac. Aucune table basse. Non. Tout converge vers un seul point qui se trouve être... une barre de pôle dance fixée sur une espèce de marche ronde. Sans réfléchir, je grimpe la petite estrade et me retrouve nez à nez avec cet objet de convoitise masculine. Mes doigts effleurent doucement le métal et la vision de moi enroulée autour devant une paire d'yeux bleus concupiscente me transperce. Une vague de chaleur prend naissance dans le creux de mes reins pour venir

gronder dans mon ventre et lécher la plaie béante dans ma poitrine. Mes cuisses se serrent légèrement sous le tissu aérien de ma jupe. Je vais fureter de plus près lorsque mon regard est irrésistiblement attiré par des cadres fixés au béton du mur.

D'une sobriété tranchant d'avec le faste ambiant, les photographies en noir et blanc m'hypnotisent. Mes pas m'y amènent, mus par leur propre volonté. La première série représente une seule et même femme. Jeune, incroyablement belle, on dirait une poupée au teint parfait d'albâtre. Ses yeux, en dépit de la couleur monocorde du papier glacé, semblent être clairs et frangés de cils d'une longueur indécente. Ses joues sont délicatement rosées et sa bouche ourlée pulpeuse à souhait. Soudain, je comprends. Je sais qui s'amuse devant l'objectif. Mutine, rieuse, rêveuse ou bien encore faussement ingénue, j'ai face à moi le fantôme de la fameuse Katarina. Il ne peut s'agir que d'elle. Mon cœur se serre, pris dans l'étau de ma désespérance. Dans sa folie amoureuse, Anton s'est alloué les services de deux travailleuses du sexe à l'effigie de son amour perdu. C'est étrange, malsain et foutrement angoissant. Cet homme est dingue. Totalement fou. Et il est clair qu'il ne sera jamais à moi. Parce qu'il appartient déjà à une autre. C'est alors que j'avise un pan occupé par d'autres clichés. Mon sang se glace ou devient lave, je serais bien incapable de le dire. Le souffle dans ma trachée douloureuse de tenter de déglutir s'étiole.

J'ai beau regarder, je n'assimile pas. Mes prunelles accrochent les clichés et je souffre. La douleur s'étire en moi comme un élastique s'apprêtant à se rompre. Ma poitrine devient haletante, frénétique et joue le tempo d'un violon dont les cordes seraient désaccordées. Devant mon regard s'étalent des images toutes d'une incommensurable violence. Des blessures... des contusions... des ecchymoses. Toutes en gros plan, elles annihilent ma raison quand soudain je manque de tomber. Obligée de me tenir au mur, j'halète en tentant de retrouver ma respiration et le sens si pathétiquement futile de ma vie d'avant Anton. Lorsque des horreurs ne faisaient pas irruption pour me fracturer de peur et de désir pour un homme qui ne sera jamais normal. Comment le pourrait-il ? Parce qu'il y a une chose que j'ai compris dès que mes yeux se sont posés sur ces témoins du passé. Ces morceaux de corps photographiés... cette chair au grain pâle sous la noirceur de ces abominations... je la connais. Ma peau reconnaît la sienne. Une fois de plus, je défaille. Pourquoi s'infliger de telles souffrances ? Ressasser encore et encore ses propres douleurs... il en porte déjà les stigmates à même son épiderme, alors pourquoi ?

Quelques pas sur la droite et me voilà devant la représentation de ses tatouages. Là aussi, je suis persuadée qu'ils sont loin d'être anodins. Je sens une signification sous le dessin grossier de ces lignes d'encre. Pour avoir une sœur

tatoueuse, je suis au fait de certains rudiments de cet art. J'ai assez observé mon aînée pratiquer y compris sur elle ou même moi pour savoir que, mis à part l'orchidée qui fleurit sous son cœur, ses autres scarifications ne sont pas l'œuvre d'un professionnel. D'instinct, mon index se pose sur la photo du poignard gravé sur son cou. Quelque chose m'échappe... Quelque chose que je sais, mais trop enfouie dans mon esprit malmené, l'information se dérobe. Un profond soupir s'exhale de ma poitrine compressée.

Anton... que t'est-il arrivé pour que tu aies ainsi rejeté l'homme que tu étais ?

J'ai besoin de capter mon attention ailleurs que sur ces photos qui menacent de me faire vomir pourtant mes prunelles n'arrivent pas à se détacher de ces monstruosités. Elles sont la part la plus enténébrée d'un homme au prisme multiple. En réalité, si le domaine de ce cher Anton Khassiev est digne de la plus neutre des maisons témoins, cette pièce est le reflet malaisé de son âme, de sa culture, des penchants de sa folie. Ici, sa nature, son éducation et ses origines russes explosent. Pour le meilleur et surtout le pire. Et je veux tout apprendre de lui. Au-delà de ma curiosité inégalée, ce qui m'importe avant toute chose est de savoir, connaître le songe spectral qui imprègne chaque pore de sa peau. C'en est devenu vital. Pour lui. Pour moi. Pour préserver mon équilibre mental qui, funambule aveugle sur son fil, menace de s'effriter au moindre de nos contacts. La pulpe de mon doigt frémit sous la froideur du verre totalement en inadéquation d'avec le volcan émotionnel qui m'étreint. J'ai voulu faire la maligne. L'adage selon lequel il faut se méfier de ses désirs s'impose alors à moi. Preuve en est faite. Si j'avais su... j'aurais agi exactement de la même manière. On ne choisit pas toujours ses combats. Parfois ce sont eux qui jettent leur dévolu sur vous. Une larme solitaire roule sur ma joue pour expirer sur la commissure tremblante de mes lèvres.

Je pleure cet homme.

Je pleure son identité qu'il a perdue et n'a jamais su retrouver.

Je pleure la faiblesse de mon âme face à la sienne.

Enfin je pleure notre sort à tous les deux.

Lui à fuir. Moi à courir.

Chapitre 17

Sélène

« N’essaie pas. Fais-le ou ne le fais pas mais il n’y a pas d’essai. »
Yoda.

Obnubilée par la vision macabre qui s'offre, narquoise, à mes yeux et mon esprit tuméfié, je ne prends pas garde à ce qu'il se passe autour de moi. Je n'entends pas la porte grincer sur ses gonds, ne vois pas l'ombre se découper derrière moi. Mes sens se mettent seulement en alerte lorsqu'un parfum aux effluves poivrés vient fronder à mes narines pour se mêler à celui du tabac froid. Je n'ai pas le temps d'esquisser un ersatz de mouvement que je suis soudain prise à la gorge. Littéralement. Une main ou plutôt une pince métallique s'enroule autour de mon cou et le serre juste assez pour me faire suffoquer et paniquer. Mes ongles se plantent dans les cuisses de mon agresseur et les griffent. La sensation du jean sous mes doigts me rassure, me permettant de reprendre pied. Il ne s'agit pas d'un des trop nombreux fantômes de cette pièce hypnotisante aux accents morbides. Non.

La seconde émotion qui me percute violemment est le toucher de sa peau contre ma chair. Pourtant blessante, sa main pulse une toute autre intonation. Sa paume est follement chaude, son médius posé sur ma carotide enrage mon sang. Le souffle incandescent de mon inconnu s'unit à la vague tapissée de mon épiderme. Sa prise s'affermit. Ma propre respiration s'étrécit. Cependant je ne suis plus, le moins du monde, effrayée. Dans mon dos, son corps s'ancre à ma réalité. Froid, cassant, incroyablement minéral. En dépit de son attitude menaçante, je le perçois pourtant comme le rempart contre les horreurs affichées aux murs. Prudente, je reste droite, veillant à ne pas franchir les quelques centimètres creusant l'espace insondable entre nous. Si je bouge ne serait-ce que d'un iota, les risques de l'entraîner dans les confins de sa colère sont trop grands. Aussi je reste sur le qui-vive en attendant qu'il se décide à prendre la parole ou agir... ce qui ne vient pas. Au contraire, plus les minutes s'égrènent, plus le silence s'épaissit et nous enveloppe de paranoïa aiguë.

— Anton...

Un simple mot. Un unique prénom qui s'échappe de mon mal-être et met le feu à la poudrière. Ses doigts, fer et velours, s'alourdissent sur ma gorge.

L'impression de sentir mon cœur battre sous ses phalanges incrustées dans ma peau. Or... tout ce que je retiens à ce moment précis, la seule information qui passe la barrière nébuleuse de mes pensées est qu'il me touche et tient son geste. Il ne m'effleure pas, ne me frôle pas mais me touche... me touche... me touche...

— Tais-toi, Devouchka, tranche-t-il aussi coupant que la lame d'un couteau.

Son accent s'est renforcé sous le contrecoup de l'ire qui transpire de tout son être.

— Tais-toi.

Mais je ne l'entends pas de cette oreille. Au point où nous en sommes, crevons l'abcès. Je dois savoir. Dois comprendre. Il ne sera jamais à moi certes mais... Alors je continue au lieu d'écouter ce que ma conscience me crie, ce que la logique me hurle. Néanmoins ne dit-on pas que le cœur a ses propres raisons ? Alors je parle. Encore. Toujours.

— Tu me touches, soufflé-je, euphorique sans battre même des cils. Tu me touches sans...

— Dibil (17) , gronde Anton, sa bouche à quelques millimètres de ma clavicule nue sous la bretelle de mon caraco de soie. Tu es folle, Devouchka... complètement folle.

— Je ne suis pas idiote, je m'insurge en renversant la tête contre son pectoral sec. Et oui... je connais quelques mots maintenant. Je ne voudrais pas passer à côté de tout ce dont tu peux m'affliger M. Khassiev...

Je le sens se crisper dans mon dos, mais honnêtement je m'en fous comme de l'An Quarante. La seule chose qui m'importe est la sensation de mon crâne sur son torse, sa main plaquée sur mon cou. L'idée qu'il suffirait qu'il bifurque de si peu pour caresser ma poitrine m'enflamme, incendiant tout sur son passage. La ligne de ma gorge jusqu'à la naissance de mes seins n'est plus que cendres.

—Ty menya dostala , Sélène ! (18)

La pression inconsciente se resserre, pulvérise ma résistance. Mon pied droit chaussé d'une misérable sandale prend appui sur sa botte alors que je balance le gauche dans son tibia. La préservation prend dorénavant le pas sur la beauté de son geste si contraire à ses principes foireux. Toutefois il ne cille pas. La main toujours ancrée au même endroit, son corps aux déliés si graciles me pousse contre le mur, mon nez quasiment collé sur les cadres immondes devant moi. Son autre bras tendu de manière à prendre appui sur la paroi, il me force à observer de plus près les photographies en me manipulant telle une marionnette. Ses failles, ses blessures et ses tatouages si étranges se gravent alors sur mes rétines. Cependant, je n'ai pas dit mon dernier mot. Je rue, me cabre, vibre contre son buste de pierre, ses hanches étroites imbriquées aux miennes. Ses doigts quittent leur place et viennent s'enlacer à mes cheveux lâchés, m'obligeant à

m'imprégner de cette misère.

— Sobaka (19) ! je hurle en me débattant. Tu le reconnais ce mot-là ? C'est le premier que j'ai retenu, il te va si bien ! Tu veux sa traduction ? Connard ! Connard ! Connard !

— Blya (20) ! Putain ! Tu me tues...

Sa voix douce à l'accent guttural me retourne le ventre. Il est aussi calme que je suis survoltée.

— Tu ne veux décidément pas comprendre...

— Si très bien même... tu me touches !

— Tu n'as rien compris, petite fille. Personne n'a jamais dit que je n'en étais pas capable.

Tout à coup, je sens quelque chose de mouillé passer sur le lobe de mon oreille, m'envoyant des dizaines de minuscules décharges électriques. Je crois me liquéfier lorsque je saisis qu'il s'agit de la pointe de sa langue. Lui en revanche se raidit mais je m'en moque. Seule cette incursion sur ma chair retient mon attention.

— Je ne le désire juste pas, susurre-t-il avec l'effet sur mon cœur d'un pic à glace. Je ne le veux pas, le refuse. Voilà la vérité. Tu la souhaitais, tu l'as eue. Quand vas-tu enfoncer dans cette jolie petite tête que je ne veux pas de toi ? Tu es mon employée, Devouchka. Rien de plus. Rien de moins.

Un sanglot vient obstruer ma trachée quand le poids qui massacre ma poitrine s'évanouit. Oui, j'ai encore envie de verser quelques larmes sur mon ego tailladé et l’autel de mes sentiments qu'il piétine allègrement. Ces sentiments… les premiers du genre à m'envahir sans aucune pitié, avec la puissance d'une avalanche. Un sourire fleurit pourtant sur mes lèvres. Il a tort. Tort sur toute la ligne.

— Tu mens, monsieur Khassiev, je murmure dans un filet de voix. Bien, je te le concède mais tu mens.

Mon visage se tourne comme il le peut vers lui en ignorant la douleur de mes cheveux pris dans son poing.

— Ce n'est que peu mais tu me touches. Moi. Pas elles. Je ne sais pas ce que vous faites ou plutôt je crois savoir, mais c'est mort, je refuse de m'y attarder, ce n'est pas important.

Le bout de mes doigts frôle le dos de sa main.

— Ça, c'est réel. Le peu que tu me donnes est réel. Le reste n'est que du vent.

L'ombre dans ses yeux en obscurcit si bien la teinte bleutée que seul le noir de ses pupilles se joue de moi.

— Suka (21) ! jure-t-il avant de rediriger mon attention sur le mur. Tu veux

savoir ? Qu'est-ce que tu vois ici ?

— Toi...

— Moi, me confirme-t-il, sa voix de métal liquide forgeant à mes oreilles un monde que je ne peux concevoir. Alors vas-y. Pose tes questions si tu t'en crois la légitimité.

— Qu'est-ce que ces tatouages veulent dire ? demandé-je dans un souffle. Ne me dis pas rien. Ma sœur est tatoueuse, je sais que ça, ce n'est certainement pas l'œuvre d'un artiste du genre.

Soudain, un cri m'échappe lorsque son poing s'abat sur le cadre où est représentée la colombe qui orne son omoplate, le fissurant de mille brisures.

— Svoboda (22) , marmonne Anton, son corps élancé crispé contre le mien. La liberté. L'unique obsession d'un homme presque mort.

Je tente d'étouffer l'appréhension qui court sur ma peau pour me concentrer sur ce qu'il me livre. Je ne suis même pas certaine qu'il se rende compte des bribes de secrets qu'il m'offre sur son plateau cabossé.

— Et celui-là aussi tu veux savoir ?

Il écrase le verre de la photo de la menotte entourant son poignet, se fichant comme d'une guigne de mes tremblements et du sang qui rougit le mur.

— ça c'est cinq ans...

Il recommence, encore et encore. Sur chaque cliché redessinant ses tatouages. Le béton blanc ressemble dorénavant à l'Enfer et ses fleuves infernaux.

— Ça... une année... et une autre... gronde-t-il en massacrant la représentation des triangles sur ses doigts.

Son poing broie l'image de l'étoile qu'il porte à l'épaule.

— L'insigne des Leytenant (23) .

Et maintenant il ricane. Son rire ressemble à un violon désarticulé.

— Et celui-là... fait-il en finissant de meurtrir ses phalanges sur le poignard et la goutte écarlate qui s'en échappe. Tu ne veux pas savoir, crois-moi sur parole.

Chaque mot, chacune de ses intonations me tue. Chacun de ses coups contre ce mur me pourfend. Je voudrais, j'aimerais que ce qu'il vient de me révéler me laisse de marbre, mais ce n'est clairement pas le cas. Ses secrets, je les prends en moi, les absorbe en mon sein dans toute leur laideur pour essayer de l'apaiser lui. Il m'a parlé sous la contrainte. Je le tiens dans le creux de ma paume alors que sa poigne me violente. Tout et son contraire. Toujours. Victime et tourmenteur. Je suis épouvantée par ce que je soupçonne et malgré cela, ne l'en désire que plus violemment. Devant cette goutte sanglante, l'envie que j'ai d'Anton éclot pour éclater dans le moindre atome qui me constitue.

— Fais-moi mal. Je ne m'en irai pas, fais-je, mes mains à plat sur le mur pour endiguer mes jambes rendues cotonneuses.

— Tu devrais.

— Je sais.

— Suka !

Ma tête penche en avant, éreintée comme jamais. Je suis fatiguée, que ce soit physiquement ou moralement. Toutefois il m'en faut plus. Je suis le Golem se nourrissant, se gavant de tout ce qui est lui, de ce qui me permettra d'en apprendre plus sur l'énigme qu'est cet homme même si un sentiment autrement plus pernicieux me ronge. Mon regard se porte là où se trouve la série de clichés représentant ses blessures. Je vais parler quand sa voix douce m'intime le silence.

— Niet. Il faudra museler ta curiosité Sélène Baas.

Je manque défaillir tandis qu'il hume mes longues boucles enroulées autour de ses doigts refermés.

— Devouchka... ya khatchou tibya patsilavat (24) ... si tu savais. Heureusement pour nous deux, tu ne sais pas. Malheureusement pour nous deux également, tu finiras par me rendre fou.

Je vais pour répondre mais en suis juste incapable. Je brûle. Fonds. Meurs. Au rythme tortueux de mes pensées, au tempo de sa conscience vacillante. Ses doigts ensanglantés souillent la soie de mon top et j'ai, une seconde, le fol espoir qu'il prenne enfin ce que j'ai plus qu'envie de lui céder.

— Galla (25) , Anton !

Mon Russe me lâche comme s'il prenait enfin la mesure de ce que nous sommes en train de faire ou plutôt de ce que lui provoque. Je me retourne, le teint rouge coquelicot pour découvrir le visage furieux de Sachairi dans l'embrasure de la porte. Ses yeux pers jettent des éclairs destinés à foudroyer son ami adossé contre la cloison avant de venir se poser sur sa main abîmée. Le faciès marmoréen d'Anton ne laisse rien deviner des émotions qui pourraient le secouer. Il paraît d'un détachement tout bonnement fascinant. Ils se détaillent l'un l'autre et je me rends aisément compte qu'ils tiennent une forme de conciliabule informulé qui m'échappe, mais dont je suis sûre d'être le sujet principal.

— Astarozma (26) , gronde l'avocat, les narines pincées. Sélène, vous devriez aller vaquer à vos occupations quelles qu'elles soient. Maintenant !

Je bous de l'envoyer sur les roses se faire piquer son joli cul d’Écossais. Cependant, je me tais, lisse ma jupe et vais pour sortir. Il se décale à peine et je dois jouer des épaules dans le but de quitter la pièce. Alors qu'il s'apprête à refermer le panneau devant mon nez, mes yeux cherchent une dernière fois Anton. Nos regards s'enracinent avant de se perdre. Je vois la lueur de regret qui

fait scintiller ses iris si clairs. Ses aveux passent mal mais je m'en contrefous. Sa carapace lézardée s'éventre peu à peu sous le joug de ce lien qui se tisse entre nous et il est simplement hors de question de refermer la porte quitte à en devenir moi-même le Cerbère.

(17) Idiote
(18) Tu fais chier, Sélène !
(19) Connard
(20) Putain
(21) Merde
(22) Liberté
(23) Lieutenants
(24) Je veux t'embrasser
(25) Putain en gaelique écossais
(26) Attention

Chapitre 18

Sélène

« Je dis toujours la vérité, même quand je mens c'est vrai. »
Tony Montana.

La femme est une connasse. Voilà ce que titre un bouquin à la mode. Alors je dois être sacrément parfaite parce que de ces pétasses, j'en suis la reine. Anton a vraiment cru que je ne chercherais pas plus loin ? Après la scène digne des plus grandes tragédies qu'il m'a jouée ? Depuis que j'ai compris à quel point je ne lui suis pas indifférente ? Depuis que j'ai pu voir ses douleurs et ses démons épinglés à ce putain de mur ? Et quand on cherche, ainsi que le dit l'adage, on trouve.

Je trouve. J'ai trouvé. Je pourrais faire toute la conjugaison du Bescherelle que le résultat serait le même.

Alors oui... je sais. Du moins, je suis tout à fait consciente de m'approcher de ses secrets.

La vérité. Un concept à double, triple, multiples facettes. Son prisme peut être aussi tranchant que le diamant, aussi malléable que la guimauve, aussi obscur et salissant que le charbon. Elle n'est ni bonne, ni mauvaise. Elle n'est uniquement que ce que l'on en fait. Partielle, totale, déformée, elle reste un moyen, non une finalité. Et mon but à atteindre, mon Everest personnel est plus inhospitalier que l'Oural en pleine tempête. Heureusement pour moi, je suis têtue. Malheureusement pour lui... je suis têtue.

Il m'a battue froid le reste de cette foutue journée, enfermé entre les murs de son bureau en compagnie de Sach. Bien lui en a pris. Je n'aurais pu supporter le poids de son regard acier quand le souvenir de celui de son corps pressé contre le mien agace mon épiderme et mes pensées. Ma peau résonne encore de ses mains, mon esprit perverti par toute cette haine qui l'empoisonne et qu'il sait si parfaitement me communiquer. Pourtant, même alitée par cette perfusion de venin, j'arrive encore à aligner deux et deux.

Les informations ont transpercé la brume où je me love pour mieux fracasser la réalité hideuse que je pressens. Malgré le dégoût, en dépit de l'effroi que tout cela m'inspire, moi qui suis d'une heureuse banalité, je ne saurais me détourner. Il est trop tard, curieuse et inconsciente que je suis. À bien y réfléchir, je ne suis même pas certaine d'avoir toujours le choix. Je suis bien trop

impliquée. Anton a planté ses crocs acérés dans ma chair et m'attire inexorablement dans ses abîmes, ce monde fait de faux-semblants et de pantomimes toutes plus veinées par le mal les unes que les autres. Si ce que je crois est exact, ses démons sont intrinsèquement liés à cet homme. Il ne s'agit plus de les éradiquer, de l'en délivrer mais de l'aider à les apprivoiser. Je me rappelle soudain une discussion surprise entre Capucine et ma sœur Léo à propos de Vadim où la jolie brune tenait un discours similaire. Les cousins sont si différents et pourtant, quelque part, se ressemblent. Tous deux attirent le malheur pour l'aspirer et le faire devenir une extension d'eux. Sauf que je ne suis pas mon amie. Je n'en ai pas la douceur ni la patience. Là où nous nous rejoignons est cette foi qui nous tient debout. L'espoir. Toutefois, je ne suis pas idiote. De telles fêlures viennent de l'Enfer, sanctifiées dans le sang de Diable lui-même. Ce dernier n'est-il pas le tout premier des enfants de Dieu ? L'Ange qui fut Lumière pour mieux chuter ?

Je délire, poussée par ces réflexions qui jalonnent mon quotidien depuis des semaines. La ronde des émotions. L'attirance, le dégoût... l'amour face à la haine... les croyances et le désespoir. Ces sensations électriques s'entremêlent afin de former une unique bourrasque qui menace de me faire chavirer. Seulement... qui que soit celui qui tient les rênes du Destin, il n'a visiblement pas compris non plus à qui il a affaire. À une petite nana d'à peine 1m60, la langue bien pendue, à l'aise dans ses baskets dont le cœur se languit devant les meurtrissures d'un homme qui n'est pas fait pour elle. Mais je me fous qu'il soit blessé et totalement inadapté. On ne choisit pas qui l’on doit aimer, c'est lui qui vous fait sienne et mon Russe me tient désormais dans le creux de sa paume. Alors non. Je n'ai pas le choix. Il est à moi. Anton Khassiev m'appartient. Le seul hic est... qu'il ne le sait pas encore. Ça… ça c’est un problème.

Un rapide coup d'œil à la pendule murale de ma chambre m'indique qu'il est vingt heures. Parfait. La soirée encore sous le coup de la chaleur empesée de l'été indien, j'enfile une robe de gaze légère à bretelles fines et finis en relevant mes cheveux en un chignon tressé. Une heure, deux lignes de métro et une espèce de gros pervers plus tard, je me retrouve face à la devanture du pub où travaillent ma sœur et le colocataire du cousin de mon boss. La famille... quel imbroglio.

Ma main se resserre sur la bandoulière de mon sac. L'appréhension me tétanise une seconde. La peur de d'avoir un aval sur mes théories certes fumeuses, mais que je me doute n'être pas loin de cette salope de vérité. Une fois à l'intérieur, mes yeux scannent la salle aux couleurs de l'Irlande gaélique. Les banquettes vert sombre, les tables de bois... Je bloque sur le bar un peu plus loin devant moi. L'éclat de la tignasse rousse d'Andrea vient percuter ma vision. Difficile de faire autrement. Le feu qu'il se trimballe sur la tête fait office de

phare, en particulier lorsqu'il surplombe ainsi un géant. Avec un sourire, je l'observe pendant un petit moment évoluer derrière le zinc en pleine démonstration charmeuse pour sa brune assise sur un tabouret. Cet idiot est doué pour faire le show, souffler sur les braises décadentes des petites culottes qui se pressent devant lui sans pourtant ne faire cas que de Capucine, elle aussi en pleine parade amoureuse. Un soupir amusé franchit ma gorge contractée, me permettant ainsi de me détendre enfin. S'il existe des personnes sur Terre sachant à quel point il est difficile et souvent compliqué d'aimer, elles sont là, devant moi. Une voix rauque délicieusement écorchée vient caresser mon âme fatiguée. Vadim. La clé de mon énigme. Mon petit père, ce soir tu passes à la casserole de mon mijoté d'Anton... S'il le faut, je vais te décortiquer lamelle par lamelle mais tu cracheras le morceau. J'ai trop besoin de savoir. Pour lui et égoïstement pour moi. Je sens son cœur battre sans le toucher, je sens ses cicatrices sans les voir, pour autant il m'en faut plus. Toujours plus. Parce que je suis affamée de lui et qu'il ne me donne jamais que des miettes...

Je me fraie un passage jusqu'au comptoir et salue Capu d'une bise sur la joue avant de prendre place à ses côtés. D'un doigt d'honneur digne de ma copine Milyia, je dis bonjour de loin au crétin rouquin qui sert une Guinness à un client. Le rictus qu'il me renvoie contredit le « fuck you » silencieux qu'il articule. Ce mec a beau être le plus grand salopard que je connaisse, je dois bien avouer l'apprécier de plus en plus. Comme moi, il ne fait pas dans la dentelle et les chichis sans intérêt. Au détour des jeux d'ombres de mon Russe, c'est pour le moins rafraîchissant.

— Qu'est-ce que tu veux la morveuse ?

— Sers-moi une tequila. J'attends que ton pote finisse son tour de chant. Il faut que je lui parle, je crie à moitié pour me faire entendre malgré le bruit ambiant.

— Pas de ça chez moi, grommelle Andrea en saisissant une chope.

Je me penche, attrape sa main sous les encouragements d'une Capucine esclaffée et le fixe droit dans les yeux. Il ne m'impressionne pas. Enfin... si mais dans la mesure où je vis avec le mec le plus étrange que la Terre ait jamais porté, je ne me formalise plus pour si peu.

— Arrête tes conneries. On sait tous les deux qu'il y a tout ce qu'il faut sous ton bar.

— Putain de morveuse, gronde-t-il en servant un shot puis un second qu'il avale d'une traite.

Sa belle s'incline vers lui, enroule sa main autour de sa nuque et l'embrasse à pleine bouche dans le but de le consoler.

— Pauvre Babyroux...

Là, c'est moi qui me mets à rire franchement. Si je ne connaissais pas un minimum leur histoire et les montagnes russes qu'ils dévalent chaque jour, ce serait tordant de ridicule. Là... c'est juste... mignon. Une accalmie dans le cyclone qu'ils vivent en continu. Le barman repart non sans me jeter un vilain regard noir. Capucine se tourne alors vers moi en sirotant le cocktail couleur rose bonbon que son amant a spécialement concocté pour elle. Ses prunelles cobalt ont repris une teinte beaucoup plus sérieuse.

— Alors ? Vadim hein ?

J'opine sans répondre. Quelque chose dans son attitude me rend méfiante. Ses doigts manucurés se posent sur mon bras pour attirer mon attention qui dérive vers la scène où termine de se produire son autre moitié.

— Je me doute qu'il s'agit de son cousin. Dima est plutôt comment dire ? Inquiet à son sujet depuis que tu as emménagé chez lui, me dit-elle en choisissant chaque mot avec soin. Sélène... tu dois comprendre une chose.

Elle boit une nouvelle gorgée avant de caler sa joue dans la paume de sa main.

— Il est fragile en ce moment, voire tout le temps d’ailleurs. Je ne peux pas permettre que tu viennes ruiner les efforts qu'il fait tous les jours, à chaque minute. Il me tuerait s'il m'entendait parler de lui ainsi mais...

— J’ai capté, je marmonne sans desserrer les dents. Mais ce n'est plus un gamin.

Sa voix se fait soudain plus incisive.

— Ce n'est peut-être plus un gamin, nous sommes d’accord. Toutefois il me semble qu'ayant vu les dommages ravageurs de cette famille, tu es bien placée pour justement saisir que je veuille le protéger, y compris de lui. Après tout, n'es-tu pas là pour la même raison ?

Cela m'arrache la trombinette de l'avouer, mais si, elle m'a parfaitement cernée.

— Écoute, je soupire en me pinçant les narines de frustration, je ne souhaite pas l'embrouiller plus encore. Je veux juste des réponses. Savoir si et comment je peux l'aider lui.

— Alors nous nous comprenons. Ça... je le ressens à chaque instant depuis que je connais Dim. Le besoin d'aider, de...

— Aider qui ?

Oups. Le temps de détourner le regard de quelques centimètres et je peux apercevoir celui de Vadim apparaître à la droite de sa douce, piquer un baiser dans son cou en la faisant glousser comme une ado d'à peine quinze ans. Je lève les yeux au ciel autant de moquerie que dû à un aiguillon de jalousie. Être intime avec un être humain me manque. Durant ces longues semaines, le contact le plus

proche que j'ai eu a été une main serrant mon cou et pas pour tester ce qu'est l'asphyxie érotique mais bien dans l’espoir de me faire craindre le pire. Oh mon Dieu... je suis pitoyable. M'arrachant aux pensées les plus noires qui me viennent en rafale à l'esprit, je me concentre à nouveau sur le musicien. Mes yeux s'enracinent aux siens. Le reflet translucide qu'ils renvoient me donne l'impression de me noyer dans un de ces fjords du Grand Nord. On ne s'y noie pas réellement en réalité. Le froid engourdit sa victime pour mieux tromper ses sens et l'entraîner au fin fond de ses eaux sombres.

— Une bière ? me propose le cousin d'Anton en désignant du menton une table un peu à l'écart.

Capucine presse sa main avec un sourire. Pas besoin d'être interprète pour savoir qu'elle ne veut pas le voir s'éloigner trop longtemps d'elle. L'œillade dont il la gratifie, la fait se ramollir sur son tabouret et enfin, elle lâche prise. Deux minutes plus tard, nous voilà installés sur une banquette côtelée à l'abri des oreilles indiscrètes. Un rapide coup d’œil vers le bar me tire une moue narquoise. Le barman joli cœur le retour. Le grand brun allume une cigarette malgré l'interdiction et souffle une bouffée assez incroyable de fumée en reportant son attention sur moi.

— Andrea, ricane-t-il après l'avoir observé faire son numéro.

Un unique mot qui semble à ses yeux une explication à elle toute seule. Bien des réflexions me démangent mais je les garde sagement pour moi. Après tout, je ne suis pas ici pour cela. Je suis venue pour qu'il confirme ce que je crois avoir découvert. Le coude sur la table dressée entre nous en un rempart bienvenu, je cale mon menton dans ma paume ouverte sans le quitter du regard. Il ne bronche pas, attendant que je prenne les devants. Ok... Je sirote une gorgée de la Guinness que le diable roux vient de déposer ou en l'occurrence de jeter devant moi. J’ouvre alors les hostilités.

— Je te suis reconnaissante de m'avoir trouvé cet emploi...

— Vraiment ? ironise Vadim en se rencognant durement contre le dossier défoncé. J'aurais cru que tu me maudirais...

— Aussi, je reconnais, honnête. Ça m'arrive assez régulièrement mais dans l'ensemble, non je t'en remercie.

Mon timbre doux lui fait froncer les sourcils. Ses mâchoires se contractent à tel point que je me demande comment il peut réussir à infiltrer sa cigarette, si fine soit-elle, entre ses lèvres pincées.

— Sélène, soupire-t-il avant d'écraser son mégot pour en allumer une autre aussitôt, je croyais avoir été clair en te mettant en garde.

— Tu m'as dit de me méfier. Nuance. Et je le suis.

— Pas assez de toute évidence. Se méfier incluait ne pas tomber amoureuse.

Rien ne peut marcher avec Anton. Il est vraiment trop bousillé...

— Je sais, le coupé-je. Je sais. Comme je sais que les dés sont pipés mais qu'il est bien trop tard.

Je m'incline vers lui, la voix baissée de plusieurs octaves.

— Je veux savoir de quoi il retourne. Je dois savoir. Pour lui. Pour moi.

— Je te révélerai que dalle, tranche Vadim, aussi froid qu'un iceberg. Je ne trahirai pas les secrets d'Anton.

— Sauf que si je ne veux pas devenir folle, tu me vois désolée d'insister. Non, ce sont des conneries. Je ne suis pas du tout désolée. Tous ces non-dits me tuent, ils m'empêchent de respirer y compris dans mes rêves. Tu n'as pas à parler. Infirme-les ou, au contraire, confirme. J'ai mes propres convictions...

— Vraiment ?

— Oui vraiment, je fais d'un ton sec qui lui tire un sourire évanescent. Et me retrouver dans cette horreur de salon a fini de...

— Putain ! T'as vu ça ?

L'incrédulité de son timbre m'oblige à le fixer au lieu de me perdre dans mes élucubrations les plus folles. Ses traits sont si détendus par l'étonnement que je pourrais, en d'autres circonstances, éclater de rire.

— Quoi ? Je sais qu'il l'avait formellement interdit mais bon ce n'est pas non plus Barbe-Bleue.

— Mouais... t'en es sûre ?

Ses bras se croisent sur son torse sec, son index vient caresser la pulpe de sa lèvre inférieure. Ce tic, apparemment de famille, chatouille mon cœur tant il me fait penser à mon Russe.

— Je suis assez... surpris qu'il ne t'ait pas virée à coups de pompe dans le cul, c'est tout...

Ses iris se font plus inflexibles avec une lueur pourtant chaleureuse qui me conforte. Bien joué, Sélène. Mission réussie. Cousin in the pocket.

— Dis-moi, conclut-il. Dis-moi ce que tu penses avoir deviné et pourquoi.

Soudain, me voilà moins sûre de moi. Je suis certaine que je n'aurais qu'un seul essai que je ne dois absolument pas rater.

— Ses tatouages... je murmure dans un souffle. C'est comme ça que j'ai compris. Un homme comme ton cousin... il ne marque pas sa peau sans raison. Chaque chose à sa place et une place pour chaque chose. Tous ces dessins... sauf l'orchidée... ils sont si barbares. Réalisés dans l'urgence, la rage, la douleur. Et puis Anton est un esthète dans l'âme. Il n'y a qu'à le voir. Là, c'est grossier et si brutal. J'ai vu les photos. Ils ont tellement mal été tatoués que la peau est boursouflée par endroits, tellement abîmée... comme s'il n'était pas assez meurtri comme cela. Alors... j'ai cherché.

Ses prunelles s'obscurcissent au fil de mes paroles chaotiques. Il tape une mesure inconnue contre le bois de la table avec son briquet, signe de sa nervosité ambiante.

— ... et j'ai trouvé. Une menotte, cinq ans. Un triangle sur une phalange, une année, je récite tel un automate, la colombe... la liberté. Il m'a mise sur la voie et j'ai su ensuite où chercher. On déniche tout avec un ordinateur et le wifi à l'heure actuelle. Ce sont des tatouages typiques de... des...

Le mot reste bloqué dans ma trachée. Parce qu'au-delà, il y a tout le reste qui s'y accole et que je ne suis finalement pas sûre de pouvoir gérer. Le dire à voix haute est au-dessus de mes forces. Prononcer ces mots me détruira. Prononcer ces mots reviendra à ne plus jamais pouvoir faire marche arrière.

Et pourtant... il me suffit de penser à lui. Mon Russe. Alors que je devrais avoir peur au bord de ce précipice... je souris avant de fermer les yeux et de me laisser tomber en avant.

Chapitre 19

Sélène

« J’étais seulement moi-même, Paradise, sinistre, rôdant dans l’ombre violette. »

Sal Paradise.

— Typique de ? me presse Vadim en battant de plus en plus vite le tempo de ses inquiétudes à l’aide de son zippo. Va jusqu'au bout de tes pensées, fillette.

Je prends la plus lourde inspiration de ma vie avant d'asséner.

— Typique des prisons. Des prisons russes.

Le musicien lâche son instrument de fortune pour abattre ses coudes à son tour sur la table et prendre son visage entre ses mains. Il le frotte vigoureusement pour sortir de sa torpeur et me regarde entre ses doigts fuselés.

— Tu sais ce que veut dire chaque tatouage ? me demande-t-il brusquement.

— Oui. Un triangle représente un an d’emprisonnement, une menotte cinq. L’étoile sur son épaule démontre qu’il a été comme qui dirait « gradé » dans la hiérarchie des prisonniers. La colombe est la métaphore de la liberté… bref. Tout ceci n'est que le sens, je ne sais pas le pourquoi évidemment et...

— Et rien. Ça, c'est clairement à Anton de t'en parler s'il le souhaite, m'interrompt-il d'une voix sans timbre.

Le silence s'étire alors entre nous. En dépit du bruit de la masse grouillante présente, des cris, de la musique assourdissante, nous sommes dans une espèce de bulle qui nous coupe de l'extérieur. Je me méfie, lui me jauge. Chaque respiration est un enjeu. Chaque enjeu, une vérité. Chaque vérité, un secret inavouable. Absolument personne ne pourrait entraver ce qu'il se joue ici. L'histoire d'un homme. Sa vie avortée. Ses ténèbres.

— Pas que.

Ces deux mots sortis avec la froideur d'un tranchoir me font sursauter tant ils sont abrupts. Le risque que prend Vadim m'apparaît clairement. Si je déconne avec ses informations, Anton le rayera de son existence plus vite qu'il ne le faut pour le dire. Mais, il le fait. Il le fait parce que lui aussi a compris une chose. Anton... Aliocha... qui qu'il soit... je l'ai dans la peau en dépit de tout ce que sa vie peut impliquer. Ces révélations me terrifient. Je ne suis pas idiote, être allé en prison est synonyme de dangers mais... Au bord de la faille, je me jette dans le gouffre. Il faut parfois des mois, des années pour aimer une personne et parfois,

un regard suffit à vous embraser. Je suis affamée de cet homme aux cheveux neigeux. Sa voix douce aux tonalités rocailleuses qui finit toujours ses phrases dans un léger soupir me nourrit des fantasmes les plus fous. Son corps chasse le mien, le rendant aussi inoffensif qu'une biche aux abois. Chacune de mes pensées est dirigée vers lui et cela, son cousin l'a parfaitement intégré. Lui aussi vit la même chose, totalement toxico d'une fleur carnivore prénommée Capucine. Nous souffrons tous deux du même mal et, en bons masochistes, nous en redemandons encore et encore.

— Ce n'est pas seulement la prison, Sélène. Du moins, ce n'est pas n'importe quelle prison russe. C'est Black Dolphins.

Avant que je ne puisse ajouter un mot, laisser libre court au flot de questions qui me submerge, il me coupe, incisif.

— Écoute, petite... C'est une histoire sale, abjecte et une fois que tu la connaîtras dans les moindres détails, tu seras aussi crade que nous, asservie à des souvenirs qui ne devraient pas peser sur tes épaules. Tu as encore le choix... ou pas, il continue en me fixant d'un œil compatissant.

— Ou pas, je confirme avec un mince sourire.

— Ou pas, répète Vadim en tirant sur son énième clope. Je ne te dirai ni pourquoi ni comment il s'est retrouvé là-bas. Je ne te le dirai pas parce qu'il est le seul à en détenir le droit. C'est sa vie, son passé si dégueulasse soit-il. Tout ce que je peux te révéler est qu'en chier est un euphémisme. L'univers russe en général et carcéral en particulier est... bordel ! Je n'ai même pas de mots pour t'expliquer une putain de notion qui m'est abstraite. Le vivre et le savoir sont deux choses distinctes, tu en conviendras. Dire que la vie y est dure n'est qu'une vaste fumisterie. Quant au Dauphin Noir... disons que si elle est classée parmi les pires prisons existantes, il y a une raison.

Une avalanche de frissons s'empare de moi, fait trémuler mes jambes et rend ma chair aussi cassante que du papier de verre. J'ai froid malgré la chaleur. Glacée de peur mais on-ne-peut plus décidée... enfin il me semble. On peut combattre ce que l'on connait. Il ne s'agit plus d'ombres, de doutes et de fantômes au visage inconnu.

— Il t'en parlera mieux que moi ou peut-être pas. Tout ce que je peux te dire ne sont que les quelques bribes qu'il m'a lâchées, lui ou Sach d'ailleurs, couplées aux infos que moi aussi j'ai recueilli...

Ses doigts viennent s'entrelacer aux miens sur la table. Son geste me surprend tellement que je les retire, ayant perdu l'habitude des peaux-à-peaux.

— C'était l'enfer. Dans sa plus grande perversité. Dans ce que l'être humain a de plus cruel, l'horreur que seul l'homme sait engendrer.

— Toutes ses marques...

— Entre autres oui. Les sévices physiques y sont monnaie courante... la routine. L'électricité.

Le souvenir de ces fameuses cicatrices rondes où sa peau paraît comme brûlée s'enfonce dans ma propre chair, à la place exacte où chaque scarification lui a été infligée. Je ressens tout tel le Doppelgänger d'Anton que je suis à présent devenue.

— Les os broyés. Les coups de poinçon.

L'estafilade couturée et macabre de sa hanche me percute les rétines. Je les hais tous les deux de m'infliger ce que je croyais supporter et qui, en réalité, me tue à chaque mot.

— La privation continuelle de sommeil... Dolphins est réputée pour, m'explique-t-il insensible face à la douleur sans nom qui s'empare de moi.

J'ai voulu comprendre... Savoir se méfier de ses souhaits est une maxime pleine de bon sens que je ne suis pas prête d'oublier à nouveau tant la souffrance se fait lancinante puis odieusement franche.

— Il y a une telle population de prisonniers que les cellules minuscules sont bondées, au point de rester debout en continu et de dormir à tour de rôle. Enfin dormir... à supposer que cela soit possible.

— Combien de temps ?

Mon murmure n'en est pas un. Seul un souffle ténu arrive à franchir mes lèvres, exhorté par ma gorge serrée.

— Huit ans. Huit ans à pourrir là-bas. Pour finir par sortir à jamais brisé et malade. Huit ans dans cette taule et un an dans un sanatorium.

— Sanatorium ?

— La tuberculose, Sélène. Enfin, son bacille.

Le brouillard qui m'enveloppe explose et m'étourdit. Je ne suis plus à une révélation près et au final, ce dernier aveu conclut avec une logique macabre une décennie de ténèbres. Je comprends mieux pourquoi il refuse d'être touché et sa silhouette si fine. Durant des années, on lui a imposé un contact direct et permanent, une torture quotidienne qui s'est soldée par la maladie et la défaite. Et je suis censée faire quoi ? Dire quoi ? Que je voudrais être chacune de ses respirations pour l'aider à vivre ? Que je l'empêcherais de chuter ? Je ne pose aucune des questions qui me brûlent les lèvres et l'esprit sur le pourquoi du parce que. Vadim m'a prévenue qu'il ne parlerait pas plus et certainement pas des raisons qui ont amené Anton dans ce purgatoire. Ses péchés sont-ils si terribles pour les avoir ainsi expiés ?

Je ne sais pas. Je ne sais plus...

L'impression que mon sang s'est figé pour geler mon corps entier devient de plus en plus impérieuse. Tel un pantin articulé par des liens invisibles, je saisis mon verre. Le vide. Je serais bien en mal de dire ce qu'il contient. Mais dans quel pétrin je me suis donc fourrée ? Et comment j'ai pu croire une seule seconde que j'avais la carrure pour lui venir en aide ? En a-t-il seulement besoin ? Parce qu'au final, il n'a jamais exprimé le moindre sentiment à ce sujet... Je commence à me rendre compte que j'ai vu des lanternes là où il n'y avait que des bouts de chandelles. J'ai voulu savoir, mon vœu s'est réalisé.

Leçon du jour confirmée. Toujours se méfier de ses désirs. En particulier lorsqu'ils concernent un homme tel qu'Anton Khassiev. Retranché derrière le paravent d'une existence falsifiée. Personne ne peut le secourir. Il est mort il y a dix ans. Entre les murs de cette prison.

Sans un mot qui de toute façon ne peut sortir, j'attrape mon sac et m'enfuis. Vadim ne m'en voudra pas. Je sais pertinemment qu'avoir remué cette fange l'a tout autant retourné et qu'il a besoin de retrouver les bras de sa douce. Mes pieds avancent je ne sais comment... comme j'ignore où je vais. Tout ce dont je suis consciente est mon besoin viscéral de m'isoler, de me retrouver dans un endroit où je me sente en sécurité. Loin de lui ? Certainement. Alors où ? Chez mes parents ? Aucunement. Rentrer chez moi, dans le cocon de mon appart et appeler mes amis à la rescousse ? Impossible. Ce n'est plus ma maison et eux, je les ai abandonnés il y a des semaines de cela... Surtout pour me faire entendre dire que la solution trouvée est de le quitter. Tout me paraît étranger.

Tomber amoureuse... Mon Dieu oui... pour chuter, j'ai chuté.

Échec à la Reine.

Chapitre 20

Anton

« Aimez-vous la nuit ? Oui, avec beaucoup de lumière. »
La Môme.

Cette femme finira par me tuer. J'ai, on peut le dire, survécu à un certain nombre d'atrocités que peu peuvent se targuer d'avoir supporté mais elle... cette Ondine aux yeux verts, qui croit tout savoir mais ne sait absolument rien, qui pense gérer en laissant tout partir à vau-l'eau, va réussir là où d'autres ont échoué. Oui, Sélène Baas aura ma peau. Elle m'exaspère et malgré cela, je ne peux m'empêcher de la tourmenter, de rester dans son sillage ou elle dans le mien, je ne saurais le dire avec certitude. Elle m'attire inexorablement, faisant de ma vie un enfer aux saveurs sucrées, loin de cet acide qui me ronge.

Sélène est trop dangereuse. Pragmatique, je sais qu'il serait préférable pour l'abîme qui borde chacun de mes pas de l'obliger à quitter ma maison, la maintenir à distance et pourtant... et pourtant je m'obstine à la garder auprès de moi. Malgré ses tentatives ridicules pour en connaître plus sur mon compte. En dépit de ces croyances naïves, de cet espoir qu'elle a si mal placé. Ne comprend-elle réellement pas qu'il n'y a rien à sauver, que chaque atome qui constitue mon corps est malin ? Perclus d'une maladie qu'il est impossible de soigner tout comme mon esprit. Je n'ai rien demandé. Je ne veux pas être ramené parmi la foule. J'ai appris à tirer un plaisir malsain à rester sur le bas-côté, en marge d'une société qui ne me correspond plus.

Le monde est si... lumineux. Il m'aveugle. Dans celui qui est le mien, les ombres résistent et peuplent chaque interstice laissé sans surveillance. Seule la musique me permet de m'évader loin de ce qui fait que je suis moi. Je me rappelle soudain avec un rictus douloureusement mortel ce qu'avait un jour professé une baba-yaga romani à ma mère... que nous étions voués au désespoir, à suivre une voie qui n'en serait jamais une. Comment ne pas y croire lorsque vos parents disparaissaient durant votre prime enfance ? Quand votre cousin, votre seule famille, commençait à se droguer à l'âge précoce d'à peine douze ans ? Que vous passiez un tiers de votre vie dans une prison ? Quand la femme que vous aimiez... Je bloque la remontée de bile qui menace en inspirant une bouffée d'air.

Il faut que je sorte de là.

Pourtant sur le sol de mon dressing, je reste assis là, dos au mur. Les avant-bras calés sur mes genoux, je fume sans m'arrêter. Une fois n'est pas coutume, j'ai privilégié les cigarettes à mes énormes cigares. Je contemple une seconde le cendrier échoué à mes côtés et la bonne vingtaine de mégots incrustés dedans. Depuis combien de temps suis-je là ? Impossible de le dire. Je me souviens être monté prendre une longue douche glacée qui m'a rappelé aussi sec les hebdomadaires accordées à Dolphins. Depuis, je suis ici, complètement nu, à attendre. Quoi ? Que le temps passe. Que les possibilités que je la croise se réduisent.

Le Diable en moi se réveille, perfusant ses douleurs dans l'entièreté de mon corps. Habitué, je laisse couler. Au lieu de tenter une manœuvre susceptible de les adoucir qui resterait vaine et futile, je me concentre sur la nicotine et le plaisir vicieux que j'ai de sentir mes poumons s'embraser. Mon épiderme qui se tire à l'extrême pour mieux se craqueler, l'os de mon tibia mal ressoudé suite à plusieurs fractures soignées au petit bonheur la chance... Ces souffrances me submergent avant de refluer puis de revenir par vagues successives. Une quinte de toux s'arrache de ma poitrine. Le médecin a pourtant été clair. Je ne devrais pas fumer autant et, en raison de la maladie qui a failli m'emporter, il serait même souhaitable d'arrêter. Du moins si je veux essayer d'atteindre quarante ans. Je me fous de ces prémonitions. Je me fous de vieillir. On m'avait bien prédit que je n'arriverais pas à atteindre les vingt... Trop frêle pour survivre entre les murs de cette taule. Trop... européen.

Mais je suis là. Je ne suis pas certain d'avoir gagné au change ceci étant dit. Je suis devenu le crocodile. Sous mon costume d'homme, je ne suis qu'un animal qu'il vaudrait mieux abattre pour abréger ses malheurs avant qu'il ne morde la main tendue ainsi que je l'ai appris là-bas à mes dépens. D'un gamin idéaliste, je suis passé à l'ombre qui ne voit pas, n'entend pas, ne parle pas. Ne ressent pas. Ni les sévices qui lui ont été infligés, ni celles que lui a octroyé. Les exactions que j'ai commises pour survivre à Dolphins sont légion. Aussi je dissimule la crasse derrière des manières policées, la saleté derrière des vêtements taillés sur mesure.

Désormais je suis Anton. Il est l'armure vicieuse d'Aliocha. Lui est perdu à jamais dans son propre labyrinthe, créé par les brimades, les coups et les manipulations d'un univers qu'il ne vaut mieux pas imaginer. Et elle... elle veut que je lui confie les clés. Je lui en ai déjà trop dit, révélé bien trop de choses. Peut-être est-ce un acte manqué ainsi que le suggère Sach... Peut-être. Néanmoins ce qui est sûr est que j'ai échoué. Poussé à bout, j'ai bien cru un instant lui avouer ce qu'elle désire tant avant de la prendre contre ce mur bardé de mes horreurs. Heureusement Sach est arrivé. Pour elle. Sélène ne peut

comprendre et c'est tant mieux. Mon avocat, lui, sait. La colère m'aveugle, la rage dissout dans mes veines ce parfum cyanosé de vapeurs évanescentes. Oui, je l'aurais certainement baisée, me serais enfin enfoncé en elle pour fouiller son ventre et m'enterrer dans la béatitude de ses bras. Et puis ensuite quoi ? Battue pour avoir réussi à prendre le contrôle sur moi avant de rendre mes tripes d’avoir été si lâche ? Il est hors de question que je prenne le moindre risque de la blesser. Je ne pourrais le supporter... comme je ne peux admettre que l'on pose la main sur moi. Même elle. La dernière personne avec qui j'ai cru le temps d'un battement d'éphémère pouvoir dépasser cette phobie a fini avec les mâchoires brisées. Mon propre cousin.

Tous les deux, nous sommes allés déjà beaucoup trop loin. Face à moi, un portrait de Katarina semble me narguer ou me reprocher mes égarements... au choix. Ma poupée russe était magnifique avec son teint de porcelaine et ses immenses yeux d'azur... J'écrase ma cigarette et, d'une torsion de reins, me remets debout. La récréation est finie. J'enfile un jean sombre ajusté à ma taille étroite. Mes doigts osseux nouent une cravate avant d'en passer les pans dans l'espace baillant entre deux boutons de ma chemise vichy noire et blanche. D'un geste sûr, je termine en positionnant les bretelles rattachées à mon pantalon puis chausse une paire de rangers cirées qui remontent, délacées, sur la toile du skinny. Mes cheveux que Lust a de nouveau blanchi la nuit dernière avec beaucoup de précaution pour me toucher le moins possible sont lissés en arrière. D'aucuns diraient de moi que je suis élégant, d'autres précieux. Or la vérité est autre.

Rien ne dépasse. Jamais. Toujours l'armure d'Aliocha... loin des frusques puantes que j'ai portées pendant presque une décennie.

Je vais pour sortir lorsque la sonnerie de mon portable abandonné sur une des consoles me tire un soupir frustré. Lorsque je vois le prénom de Vadim s'afficher, je n'hésite pas et décroche. Ma voix est brusque mais je n'y prête pas attention. Il me connaît et ne se formalise pas pour si peu. Sinon il y a bien longtemps qu'il se serait enfui. Non, ce connard de Polonais colle encore et toujours à mes basques.

— Da ?

— Alio... Anton...

Sa voix rauque semble décontenancée et cette constatation me perturbe automatiquement. User de subterfuges pour parler ne lui ressemble pas.

— Je voulais te prévenir...

— Va droit au but, soufflé-je, déjà exaspéré par cette conversation stérile.

— Sélène est venue me trouver.

Je me fige aussitôt. Qu'as-tu fait, Devouchka ? Qu'as-tu encore inventé pour

me tourmenter ?

— Elle avait des questions.

— Auxquelles tu n'as évidemment pas répondu, déglutis-je péniblement.

— Anton. Elle savait déjà. Putain, elle n'est pas idiote et sait additionner les indices.

— Je vais te tuer, je grince sans desserrer les dents.

— Je...

— Je ne plaisante pas, Dima. Remets les pieds ici et je te tue. Tu sais que ce ne sont pas des mots en l'air.

— Tue-moi si tu veux, gueule Vadim en tapant, je le jurerais, contre un mur. Fais-le, tu m'éviteras bien des merdes ! En attendant... ta nana s'est barrée et ne répond plus à son téléphone. J'ai essayé cent fois de l'appeler ainsi que sa sœur, Capucine et même Andrea... mais rien.

L'atmosphère confinée de la chambre commence à manquer. L'envie de défaire le nœud qui m'enserre le cou est plus que tentante mais je n'en fais rien. La douleur est au contraire la bienvenue, me permettant de focaliser sur elle mon attention au lieu de me ruer chez ce salopard pour le frapper à mort.

— Et comment voulais-tu qu'elle réagisse Dibil ? Elle pense pouvoir encaisser mais ce n'est qu'une enfant !

— Une enfant ? Déconne pas Anton. Elle est juste... Bref tu ne me feras pas croire que tu ne sais pas ce qu'elle ressent pour toi.

— Je vais y mettre bon ordre, assuré-je en attrapant mes clés de voiture dans le tiroir d'une des tables de nuit. La trouver et la renvoyer où elle serait restée sans vos conneries à tous !

Je vais pour raccrocher, ivre de rage, lorsque sa voix suspend mon geste.

— Anton... elle ne sait pas tout, me prévient-il. Elle est au courant pour ton séjour à Dolphins. Point barre.

Je me retiens d'éclater de rire. Un séjour... L'euphémisme est absolument hilarant. Un voyage en enfer oui... Sans ajouter un mot, je mets fin à cette communication me portant sur les nerfs et balance le téléphone qui part s'écraser contre le mur. Je lutte contre le besoin de tout saccager mais renonce, n'ayant pas de temps à perdre avec ces futilités. Idiote, ma Devouchka serait capable de se foutre dans une situation pire encore qu'elle ne doit l'être déjà. L'espace d'une seconde, l'idée mesquine que ce qu'il est susceptible de lui arriver n'est pas de mon fait me traverse l'esprit. C'est son problème. Je lui avais déconseillé de fouiner dans mes affaires, elle a contrevenu mon ordre. C'est donc à elle d'en subir les conséquences. Tant pis pour Sélène si elle ne peut faire front.

Une ondée glacée se précipite le long de mon épine dorsale pour venir enflammer mes reins. Je me fous de qui ? S'il lui arrive quelque chose, j'en

crèverais. Je ne peux pas consentir à la perdre. Pas comme ça. Ne plus la voir parce qu'elle est à l'abri loin de moi, ça oui je peux le gérer. La savoir en danger quelque part, non.

— Suka...

J'ouvre la porte à la volée et dévale l'escalier en manquant m'étaler. Une fois sur le perron, je sens l'hésitation me gagner. Toutefois je ne vais pas plus loin que le bas des marches. Des rais de lumière filtrent au-travers des persiennes du jardin d'hiver pour se découper en ombres fantomatiques sur la pelouse. Un soupir de soulagement s'exhale de mon torse compressé. Comme si le monde, mon monde, tournait dans le bon sens à nouveau. Une autre émotion se diffuse alors en moi. Quelque chose d'incroyablement chaud que je me hais de ressentir. Elle va mal et revient à la maison. Ici. Entre mes murs plutôt que les siens, ceux de ses parents ou bien même de cette sœur qu'elle affectionne tant.

Elle est là. À portée de moi.

Choke, Boy Epic

Let it rain
Qu’il pleuve
Let it all wash away
Que tout soit emporté
I'll be the one
Je serai celui-là
If you'll be my casualty
Si tu es ma victime
Deliver me, a life of gold
Délivre-moi, une vie d’or
Dress me in black
Habille-moi de noir
teach me how to buy miracles
dis-moi comment acheter des miracles
Let the pain fade
Que la douleur s’estompe
Let it burn away-a-a
Qu’elle soit consumée.

Chapitre 21

Anton

« J’ai décidé que ma vie était trop simple. Je veux vraiment la compliquer… avec toi. »

6 jours, 7 nuits.

Le pas lourd, je rejoins la porte vitrée et la déverrouille. Me glissant sans un bruit dans la verrière, mes yeux errent à sa recherche. La souveraine de mes rêves et cauchemars. Chasseresse et Amazone. La senteur des fleurs odorantes flatte mes narines, la masse de plantes confère à cet endroit des allures de forêt équatoriale. J'avance doucement, guidé par mon instinct, pour finir par la découvrir alanguie sur la même méridienne de cuir où nous nous sommes confrontés il y a plusieurs semaines. Cela semble si loin... comme si Sélène avait toujours vécu ici. Les faibles lueurs des lampes allumées çà et là balaient la langueur de son corps alors qu'elle repose, endormie. Mes sens se réveillent à la voir ainsi.

À ma merci.

Ses traits sont détendus par le sommeil et je ne peux m'empêcher de la trouver belle... juste belle. Oh bien sûr, Sélène est une femme foutrement sexy avec cet air mutin qu'elle affiche en permanence mais là... Là, tout est différent. L'espièglerie qui égaye son visage a disparu. Sa bouche entrouverte est un véritable pousse-au-crime et ses cheveux dénoués me font penser à Ophélie noyée parmi les roseaux. Les reflets lunaires jouent sur sa peau hâlée par le soleil. J'aimerais rester aveugle et sourd à ma Rousselki, cette fée qui, je le devine, me précipitera un jour dans les flammes jusqu'à ce qu'il ne reste de moi plus que des cendres. Mais je ne peux pas. Des larmes perlent encore dans ses longs cils tandis que d'autres ont abandonné derrière elles de longues traces maculées de mascara et de poussière. Mon sang s'échauffe et commence à bouillir, mes yeux avides s'emparent de chaque détail que m'offre son corps à peine vêtu. La colère se mêle à ce maelström de sensations qui me saisit lorsqu'il s'agit d'elle. Mes pupilles sont dilatées par le désir, je n'ai pas besoin de m'observer pour le savoir. Comment pourrait-il en être autrement quand elle est là, assoupie, et que le tissu qu'elle ose appeler vêtement recouvre si peu ses courbes fragiles ?

Les douceurs que l'étoffe laissent soupçonner me tirent une respiration profondément alourdie. Vicieux, je laisse ma main caresser sa peau sans pour autant jamais la frôler. À seulement quelques millimètres, ma paume longe son flanc, le renflement délicat de son sein. Elle est si menue, si... Enhardi par son état duquel elle ne peut m'épier, mon index écarte les pans croisés de sa robe pour révéler les corbeilles de son soutien-gorge. Ma gorge se noue de désir comme d'effroi. La lutte fait rage dans mon esprit. Le corps contre l'âme. L'envie contre la raison. C'est ainsi que j'aperçois mes doigts désormais crochetés à l'ourlet de sa jupe de gaze. Impuissant, je les fixe, comme extérieur à mon corps, la remonter, dévoilant peu à peu la chair crémeuse de ses cuisses.

— N'arrête pas...

Je me pétrifie, statue de sel, au son de sa tonalité rendue rauque par le sommeil, l'alcool et les pleurs. Mes yeux trouvent les siens et se verrouillent à ses deux mares au Diable. Je suis toujours fermement agrippé au coton sans réussir à bouger.

— Je sais, murmure Sélène, ses lèvres pulpeuses étirées en un sourire triste doublé d'un zeste de coquinerie qui n'appartient qu'à elle seule.

— Il paraît.

Le timbre de ma voix, lui, est aussi tranchant que l'acier. Je ne peux faire autrement. Mon ton accusateur ne la désespère pourtant pas. Cette femme a une volonté de fer dissimulée sous sa peau soyeuse. Le doute que je peux lire dans son regard me confond, me modelant ainsi qu'elle le souhaite.

— J'ai tellement de questions...

— Et moi aucune réponse à te fournir.

Elle reste allongée, se moquant bien de me voir la dominer de ma haute taille. Son bassin se soulève à la recherche de ma main, aussi je pousse un soupir excédé.

— Que veux-tu que je te dise, Devouchka ? Tu en sais déjà beaucoup trop. Da, j'ai été en prison. Pourquoi ? Parce que mon meilleur ami m'a fait goûter le doux nectar de la trahison. Point. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

— Bien sûr que si mais j'attendrais que tu te décides à me l'avouer. Le mal que l'on t'a fait là-bas...s'obstine-t-elle malgré tout. Tu l'as rendu ? C'est bien ça, le poignard tatoué sur ton cou ? Avec la goutte de sang.

Le parfum de la végétation mêlé à celui, suave et sucré du sien, me monte à la tête. Mon poing se referme le long de ma hanche. Je ne sais pourquoi, mais au lieu de lui mentir ainsi qu'il le faudrait pour nous protéger tous les deux, je ressens le besoin fou qu'elle sache cette vérité-là de moi.

— Au centuple.

Ses traits se durcissent, se faisant cruels. Ma Rousselki, douce et sanglante.

— Bien. Maintenant sois honnête une fois dans ta vie, Anton. Franc. Et dis ce que tu attends de moi.

Mon Dieu, aies pitié. Sélène est là, couchée devant moi, et pourtant c'est elle qui a le dessus, qui me possède. Je ne peux pas la laisser abuser plus longtemps de ce pouvoir. Je devrais...

— Oui, tu as bien entendu. Ce que tu attends de moi. La vérité vraie, pas une pirouette. Tu bats le chaud, le froid, m'enflamme pour mieux me laisser sur le carreau. Tu ne me touches pas sinon pour me blesser, mais tu es pourtant capable d'en baiser d'autres et ne te gênes pas pour me le faire savoir ! Je... Un jour, tu devras...

— Tais-toi, je siffle entre mes dents, la mine blême en balayant d'un revers un Bonzaï posé sur un guéridon.

Le pot se brise dans un fracas. Pourtant, elle ne cille pas, vengeresse. Ma main fourrage dans mes cheveux décolorés.

— Je ne les touche pas ! Putain, Devouchka tu me rends fou... Ya goriou jelaniem maïya kiska.. (27). (Je frotte mon visage exsangue). Tu ne comprends donc pas ? Que je voudrais te sentir ? M'enfoncer en toi ? Tu es la seule à savoir déclencher ces désirs... Je ne les touche pas, je répète en me fustigeant de lui avouer ces misérables secrets sur cette sexualité bancale qui est la mienne. Jamais. Tu es satisfaite ? craché-je avant de reculer de quelques pas.

La honte. L'impression de ne pas être un homme face à elle alors que je ne me suis jamais embarrassé de ce genre de considérations. Je sais ce que je vaux, le bon comme le mauvais et elle... elle défonce tout sur son passage. Je ne suis jamais autant conscient de la basse-fosse dans laquelle je me démène que lorsque je me trouve face à elle. Sélène me ruine en voulant désespérément me sauver des flammes de mon enfer. Elle ne parvient pas à rentrer dans sa jolie petite tête qu'il n'y a plus rien à aider. Tout a été incendié il y a des lustres, mes démons ancrés trop loin sous ma peau.

— Ne me laisse pas. Si tu abandonnes la partie, je m'en irai également. Et cette fois, tu ne me reverras plus.

Exactement ce que je souhaite depuis des jours, voire des semaines. Alors pourquoi je me sens si mal, si vide à cette idée ? Je n'ai qu'une seule chose à l'esprit. Tout dévaster. Tout ravager pour la garder au creux de ma folie. Je m'immobilise lorsqu'elle se met à genoux sur la causeuse. La détermination se lit sur son visage avant qu'il ne se modifie légèrement pour arborer une moue séductrice.

— Rousselki...

— Chuuut... chantonne Sélène en posant un pied puis l'autre sur le sol. Laisse-moi faire...

Les traces noirâtres qui s'étalent sur ses joues accentuent le halo de lubricité qu'elle dégage. Fasciné, je ne peux que fixer ses doigts fins faire glisser les bretelles de son corsage. Je recule pour m'adosser à la porte fermée et être ainsi certain de ne pas m'affaler à terre. Je sais ce qu'elle a en tête. Cette femme ne se rend absolument pas compte du danger qu'elle encourt.

— Tu veux aller dans ton salon ? sourit-elle, lascive.

Hébété, je regarde sa petite langue darder d'entre ses lèvres roses et en lécher la pulpe.

— Certainement pas, je rétorque brusquement. Je ne te veux pas là-bas. Je ne veux pas te voir dans mes vices.

Elle danse plus qu'elle ne marche et s'arrête à quelques pas de moi. Ses prunelles émeraude fouillent les miennes à l'affût d'une approbation si mince soit-elle. C'est là, alors que je la vois se dandiner, les bretelles de sa robe flattant la rondeur de ses bras, que je sais. La faim rugit dans mes entrailles pour venir s'écraser à ses pieds sur le sol. La seule offrande que je sois en mesure de lui donner.

— Je ne bouge pas... mais je te veux toi. D'une manière ou d'une autre.

Elle se tortille pour rabattre le bustier sur sa taille.

— Montre-moi que tu me désires. Que je suis à toi. Que tu me veux. Moi. Pas elles.

Son chuchotis est un hurlement.

Une nuit. Dans la feutré qu'offre le jardin d'hiver, il me la faut. Une nuit. Une seule.

Me nourrir de sa chaleur. Étancher ma soif. Faire mienne sa douceur, ses sentiments sur lesquels il m'est interdit de poser un nom ni même de simplement y penser. Vivre le temps d'un instant suspendu. Pour elle. Je tressaille à la vue de sa petite poitrine prise dans la soie poudrée de sa dentelle. Mes mâchoires se contractent violemment. À mon tour, je défais machinalement un à un les boutons de ma chemise après avoir ôté ma cravate. Le tempo sourd d'une mélopée russe me vient en tête. Ses percussions insistantes frappent mes tempes tandis que le sang fouette mes veines. Je me désagrège sous son regard. La vie recommence. Quelques moments durant, je ne suis plus une unique facette de mon âme mais le Golem et d'Anton et d'Aliocha.

Ses paupières lourdes de sensualité assombrissent ses iris étincelants. Face à face, j'ai l'impression de me retrouver devant ma Pandore. Le centre de tous mes maux gardant jalousement en son sein cet espoir qui me manque. Sélène est la gardienne de ma foi. Une fois à demi-nu, la voir dévorer chaque parcelle de mon torse sec marqué de tatouages et de si nombreuses cicatrices, preuves des immondices que j'ai vécu dans ma vie précédente, agit sur ma psyché comme le

plus dingue des aphrodisiaques. Je me suis toujours moqué de ce que pouvaient penser Lust ou Dream à propos de mes scarifications. Elles ne sont présentes dans cette maison que pour assouvir les pulsions mortifères qui m'assaillent.

Sélène... Sélène est la seule femme que je n’ai jamais désirée depuis elle.

Depuis Katarina.

Elle est mon miroir et moi, son reflet. Ma Rousselki d'une nuit laisse chuinter le tissu à ses pieds et l'enjambe. Ses jambes ne sont ni longues, ni incroyablement fuselées, mais leur grain m'attire comme un cobra par la mélodie de son fakir. En réponse, je me contorsionne pour me défaire de mon jean après avoir viré mes bottes d'un coup de talon. Un sourire paresseux ourle ses lèvres rosées. Elle mord son majeur avant d'en poser l'ongle sur la naissance de sa gorge. Hypnotisé, je le regarde dévaler sa peau, effleurer le creux d'entre ses seins, griffer la chair de son ventre pour venir terminer sa course sur ses hanches. Ses doigts passent alors sous la soie de son dessous et restent en suspens. Son souffle précipité m'obsède. Je voudrais qu'il meure dans ma bouche pour m'aider à respirer enfin. Je sais ce qu'elle attend. En un seul et même mouvement coordonné, nous nous débarrassons tous les deux des seuls remparts qui nous protègent encore. Entièrement nus, nos regards s'abreuvent un moment du corps de l'autre avant de se verrouiller. Le monstre et sa reine. Elle a cette beauté qui transperce mes défenses pour me laisser à vif. Je ne me rappelle pas avoir jamais ressenti un tel désir. Jamais. Jamais. Jamais. Même pour Kat. L'envie, l'interdit... Tout se mélange pour ne former qu'un abyssal besoin d'elle. De son mal.

Absous-moi de mes péchés. Je ne peux être réparé mais absous-moi.

Sans échanger un mot, j'avance. À chaque pas qui me rapproche d'elle, Sélène recule. Acculée à la causeuse, d'un regard impérieux, je l'enjoins à se rallonger. Nul nécessité de parler. Ce soir, avec la lune pour seul témoin, elle est une extension de ma souffrance et je suis la sienne.

Ne me sauve pas mais fais-moi tien.

Sélène s'assied, aussi légère, magnifique et trompeuse qu'une plume de paon. Son corps brille d'une fine pellicule de sueur chaude quand le mien est glacé. Elle finit par obtempérer, un bras replié sous sa nuque pour mieux me scruter, son autre main déployée en étoile sur son ventre plat creusé par l'envie. Penché au-dessus d'elle, mes poings s'enfoncent de chaque côté de son crâne. J'admire chacun de ses traits abandonnés à l'ivresse, au plaisir anticipé. Mes iris parcourent ensuite le creux de sa gorge haletante, ses seins délicats... Mon incisive se plante dans ma lèvre lorsque je vois ses aréoles réagir à mon simple souffle et se froncer, surmontés par deux pointes aussi dures que des diamants roses. J'aimerais... je voudrais... mais n'y arrive pas suka ! Alors je baisse la tête en proie à la plus révoltante des douleurs. Mes mèches peroxydées viennent

s'échouer sur son derme, l'échauffant, la brutalisant dans son désir. Ma Folie gémit. De longs soupirs qui viennent me supplier de la délivrer. La chaleur de son corps, les effluves de sexe qui m'abreuvent... Je relève la tête et plante mes yeux dans les siens, embués.

— Je n'en peux plus, geint Sélène.

Elle porte la main à mon visage mais finalement se retient. La frustration que je peux lire sur le sien est terrifiante tant elle explose tout autour d'elle.

— Écoute-moi, Devouchka, je gronde en prenant appui sur mes bras tendus de manière à ne laisser que quelques pauvres centimètres entre nous. (Ainsi, je l'enjambe pour me mettre à califourchon sur ses cuisses sans me reposer dessus.) Fais-le pour moi.

— Quoi ? balbutie-t-elle en me regardant avec ses grands verts effarés.

— Touche-toi sertse maïyo (28) ...

Atterré d'avoir utilisé un tel surnom qui en dit tellement long, je me fige. Cependant le spectacle qu'elle me donne alors sans aucune retenue, sans pudeur et entièrement pour moi me fait tout oublier. Ses cuisses s'ouvrent doucement afin d'effleurer les miennes. Je me mords violemment l'intérieur de la joue sans pour autant esquisser le moindre mouvement. Lui donner au moins ce faux-semblant... Je me décale doucement et me cale à genoux entre ses jambes pour l'observer. Elle aussi me regarde avec gourmandise et minaude doucement. Une de ses petites mains flatte la rondeur de son sein avant d'en faire rouler la pointe entre le pouce et l'index puis de l’étirer dans un soupir.

— Anton...

À chacun de ses frissons, je me tends de désir pour cette petite peste qui fleure merveilleusement bon le plaisir. Je veux être ses doigts qui maltraitent son téton turgescent d'être maltraité trop fort. Petite brute insatiable... Je veux remplacer ceux qui sinuent le long de sa cuisse pour venir se perdre sur son aine et caresser son sexe. Le cœur palpitant, je m'imagine effleurer à mon tour les douceurs de sa chair... frôler son mamelon avant d'y passer ma langue... le sentir gonfler sous la cisaille de mes dents. Gracile, enivrante et putain sensuelle, elle m'hypnotise. Le ballet érotique que joue Sélène est juste sublime.

Ses jambes se serrent et se desserrent au rythme des vagues qui la surprennent. Tandis qu'elle continue d'agacer sa poitrine bronzée, sa paume se plaque sur son intimité, le médius plongé loin en elle. Flamboyante, elle se cambre, les reins creusés par l'effort. La tête me tourne à la voir ainsi à se cabrer, à onduler de part et d'autre de moi, ses seins fièrement dressés, ses lèvres ouvertes entre lesquelles je voudrais m'enfoncer, ses doigts s'agitant entre la fourche de ses cuisses soyeuses. Rien à voir avec ce que mes deux professionnelles donnent habituellement. Sélène est là uniquement pour moi.

Cherche à m'offrir ce plaisir qui me fuit. Ses délices se délitent en mon corps. La main qui cajolait sa poitrine se dérobe soudain à ses caresses pour se poser sur la mienne ancrée à ma propre chair. Aérienne, elle est comme un voile sur ma peau et ne reste que le temps d'un battement de cœur.

— Sélène... J'aimerais... J'aimerais vraiment mais...

Ma voix n'est plus qu'un murmure à mi-chemin entre un grondement et une supplique. Mon épiderme se tapisse d'une ondée hérissée. Ses prunelles d'eau sont un lac dans lequel je pourrais me noyer. Des eaux calmes, miroitantes et si trompeuses que l'on s'y perdrait facilement. Son index vient ensuite se poser délicatement sur mes lèvres et j'hésite entre le mordre pour la faire lâcher prise ou le baiser. Elle l'ôte tout aussi vite afin de laisser son bras reposer mollement au-dessus de sa tête.

— Shhhh... ne dis rien, je sais...gémit-elle en se tortillant. Ne me laisse pas en reste. Je veux te voir aussi Anton... te sentir… Toi sur mon ventre… Marque-moi… Marque-moi…

Il me faut quelques secondes pour comprendre ce que cette démone s'épuisant sous le joug du plaisir qu'elle se donne devant mes yeux veut dire. Ma respiration se raccourcit, mes yeux s'étrécissent. Pendant qu'elle m'observe dévorée par la luxure, mes doigts s'enroulent autour de mon sexe gonflé et imprime un va-et-vient calqué sur la cadence infernale que Sélène s'impose. J'ai une telle envie d'elle... il est clair que je ne tiendrai pas longtemps. L'effet de mon membre combiné au show dont elle me gratifie aura rapidement raison de mes forces. Mon corps bascule au-dessus d'elle, j'ai à peine le temps de me retenir sur mon avant-bras pour ne pas l'écraser. La tête fléchie, nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres lorsqu'elle jouit. Violemment. Une tempête fracassée contre un ouragan. Ses pommettes rosissent, ses iris brillent d'un éclat diamantin, son corps se braque contre le mien. Sans réfléchir, je me plaque une seconde contre elle au moment où, à mon tour, je sombre, terrassé par un orgasme teinté de rancœur tant j'aurais aimé m'enfoncer entre ses chairs et la prendre brutalement. Nos souffles s'entremêlent, nos peaux s'apaisent et se tourmentent. Mon nez frôle l'arête du sien en une plainte, en une caresse qui doit lui suffire, elle le sait.

Malheureusement les démons rôdent et me rattrapent. Je m'arrache à cette semi-étreinte et me remets debout, chancelant. Une part de moi se repaît de voir mon fluide étalé sur son ventre. Elle est à moi... marquée, revendiquée... Sauf que je ne peux pas. Mes poings se serrent, je lutte pour conserver un semblant de calme. Presque onze ans que je n'ai pas été aussi proche d'une femme. Mon cœur bat si fort que je suis persuadé qu'il va jaillir de mon buste tuméfié. J'avise un linge de piscine sur le dossier d'une chaise et, après l'avoir attrapé, le lui balance

au visage. Il faut que je sorte avant de commettre un acte que je regretterais. Avant de la blesser tant ma peau me brûle de son contact. Je la regarde se nettoyer sommairement, les traits fermés. Ma Devouchka n'est pas idiote. Elle a compris. Ses yeux m'assassinent alors que je rêve de les voir me fixer comme elle le faisait il y a encore quelques minutes.

— Tu te fous de moi... Allez, dis-le, siffle Sélène entre ses dents. Dis-le ! hurle-t-elle en me jetant la serviette tandis que je me rhabille à la va-vite.

Délaissant mes rangers, j'enfile ma chemise et la laisse ouverte sur mon jean déboutonné. Je redeviens Anton. Froid. Le masque du crocodile en dépit du parfum de sa chair sur la mienne qui me ravage.

— C'est terminé.

— Je me suis caressée devant toi ! Pour toi ! J'ai joui parce que c'était toi ! On ne peut pas faire marche arrière !

Ses cris plombent mon sang mais je reste de marbre. Impavide, je la laisse tempêter en se rhabillant avec des gestes si saccadés qu'elle manque tomber à plusieurs reprises.

— On ne peut pas faire deux pas en avant et dix en arrière ! Tu ne peux pas... murmure-t-elle, ses chaussures plaquées contre sa poitrine. Tu ne peux pas... Si de toute évidence, tu le peux et tu le fais.

Son soupir me broie l'âme.

— Je suis fatiguée, Anton.

J'ouvre la porte et vais pour sortir quand, la main sur la poignée, je marque un arrêt. Sans la regarder pour ne pas flancher, alors que la colère se dispute au désir de la rejoindre, je lâche les derniers mots qui finissent d'enterrer ce que nous venons de vivre.

— Fais ta vie, Sélène. La mienne est terminée depuis longtemps. Soit tu le comprends, soit non et il te faudra alors faire tes valises.

Échec au roi.

(27) Je brûle de désir pour toi
(28) Mon coeur

Chapitre 22

Sélène

« Il y a un adage qui dit qu'on fait toujours du mal à ceux qu'on aime mais il oublie de dire qu'on aime ceux qui nous font du mal. »
Fight Club.

Je suffoque. Des heures, peut-être des jours... Possible toute une éternité.

Le temps m'a fuie depuis cette nuit-là et parfois il m'arrive de penser qu'elle n'a jamais eue lieu. Pourtant il suffit que je croise son fantôme au détour d'un des couloirs pour savoir qu'il n'en est rien. Que j'ai bien senti son pouls battre à en mourir. Que sa peau a réellement touché la mienne. Jamais il ne réussira à me faire croire que ça, ce rapprochement, je l'ai rêvé. Je le refuse. Ce moment... il est semblable à un éphémère. À peine vécu que déjà, il n'est plus que cendres. Si je ne dois me résoudre qu'à cet instant, je ne peux supporter qu'il me l'enlève aussi comme lui se soustrait à moi.

Une seconde, une minute, le temps d'un battement de ce cœur dont il se croit dépourvu... Le mien, le sien ? Non celui d'Anton est paralysé depuis bien trop longtemps. Il est resté là-bas, dans cette contrée qui m'est inconnue et qui lui a volé son âme. Il n'est plus qu'une enveloppe, plus qu'un corps odieusement séduisant en dépit de toutes ces marques qui ont mordu sa chair et moi, moi je meurs. Je meurs à petit feu de ce qu'il me fait subir sans véritablement s'en rendre compte. Tel une saleté de parasite, il vampirise tout ce qui a toujours fait que je suis moi. Sélène Baas. Si mon reflet ne m'est pas étranger, mes contours se diluent, deviennent flous pour mieux se laisser aspirer par la rage mélancolique de mon Russe. Si l'on m'avait prédit ce qui allait advenir, jamais je n'aurais posé un orteil dans cette foutue baraque. J'ai vingt-quatre ans, la vie devant moi, la langue certainement pas dans ma poche et lui, il a réussi le tour de force de me paralyser face à ses délires. Je ne peux plus le lui permettre.

Parce que je crève de le laisser agir. Parce que je disparais sous l'effet mortel de sa psyché fracassée. Je ne peux plus espérer pour du vent et dois avancer coûte que coûte. Mon Dieu, il aurait été tellement plus simple de le résumer à un sale type sans foi ni loi... Ce qui, quelque part, est relativement le cas j'imagine. Il n'a plus aucune croyance si ce n'est ses propres codes. Mais il n'a rien d'un connard comme l'entend le sens commun. Ce mot-là n'a aucun sens lorsqu'il concerne Anton Khassiev. Ce serait tellement réducteur de le définir ainsi, il est

tellement... plus. Il me déchire de part en part et moi, je dois me reprendre même si l'évidence est, elle aussi, mortelle. Ce que je ressens pour lui n'a rien de rationnel et il m'apparaît de plus en plus clair que je devrais bientôt faire face à un choix. Salutaire ou au contraire totalement irraisonné. Lui ou moi. C'est comme de regarder dans un miroir et ne plus appréhender son propre reflet. Est-ce lui ou toujours moi ? Sa folie ? Ma santé mentale prend un coup et se fendille chaque jour un peu plus... à l'instar de la sienne ? Je ne sais plus vraiment.

Je dois le faire... devrais le faire. M'en aller. Mais tant que je respire encore, il faut croire que mon Barbe-Bleue me retient entre les mailles de dentelle particulièrement acérées de sa toile. Quel Enfer que je sois si têtue ! Déjà petite fille, rien ne pouvait me faire plier. Mes parents avaient beau s'échiner à me faire prendre tel ou tel chemin, si j'avais décidé d'aller à droite, rien n'aurait pu me faire bifurquer, ni le chantage ni les menaces. À croire que je me destinais déjà à faire la rencontre de ce roc, de cet homme taillé dans le plus pur des granits. Un diamant à l'état pur, de ceux qui tailladent et tranchent en continuant de briller de mille feux. Si je n'y prends pas garde, Anton me fera non seulement courber la tête mais également me rompre. Or, je le refuse. Le rideau ne tombera pas sur moi. Il a peut-être accepté de vivre ainsi, pas moi. Sacrifier mon essentiel ne fait en aucun cas partie de mes objectifs. Rester debout oui. Faire de son étoile non plus un astre mortifère, mais ce feu que je devine et qui crépite sous mes doigts lorsque son regard Caraïbes me couve. Rendre la vie à ce fou aussi glaçant qu'incendiaire dont je suis tombée irrémédiablement amoureuse. Sans me perdre. Sans me noyer dans le dédale de ronces qui lui sert d'âme. Je ne suis pas la Belle au Bois Dormant moi. Je suis le Dragon qui veille jalousement sur son bien, voire la so sexy Maléfique.

Sauf... sauf que je ne sais pas du tout comment parvenir à mes fins. Comment venir à bout de quelque chose dont on ne connaît que les contours a fortiori dilués dans les non-dits, les mensonges et les peurs ? Évidemment, tout serait plus simple si, depuis cette nuit qui confine au fantasmé il y a maintenant plus d'un mois, nous ne nous appliquions pas l'un et l'autre à nous éviter du mieux que nous le pouvons. Parce que oui, nous en sommes là. Je vais à droite, Monsieur Khassiev prend à gauche. Lui fait un pas en avant, je vais systématiquement à reculons. Une saleté de danse perverse. Un putain d'opéra qui jamais ne prend fin. Mais moi... moi, je n'écoute pas ces conneries. La musique classique, très peu pour moi. Je veux du rock, du métal qui lui mettra la tête à l'envers à tel point qu'il ne saura plus quel est son prénom. Alors, je le modèlerais comme il se doit, lui rendrais la vue et chacun de ces foutus sens qu'il s'est employé avec un rare soin à occulter.

Bon, là tout de suite... Je dois réellement réfléchir à un plan d'action et pour

cela, il me faut impérativement retrouver mes propres facultés. J'en ai assez de patienter, assez de ruminer. Anton a repris ses bonnes vieilles habitudes d'esquive. Il n'est plus qu'un spectre déambulant dans les pièces de la maison que je range et astique à la manière d'une marionnette dont les fils seraient distendus. Le problème étant que personne n'est aux commandes. Le Pinocchio de son Gepetto et ça, ça ne m'intéresse pas. Hinhin, hors de question. Le souvenir de Capucine me revient encore une fois. Par amour, elle a passé quatorze longs mois sans ne plus vivre. Sans moi. Peut-être suis-je trop jeune. Trop volubile. Ou trop impatiente. Trop... trop. Bref.

Excédée, je jette l'éponge dans l'évier en inox. Furieuse de toujours réfléchir. Je turbine tellement que là, mes pensées tournent aigres, proches de la masturbation intellectuelle. Ras le bol. D'un geste rapide, je me débarrasse du torchon ceignant ma taille et lâche mes cheveux que j'ébouriffe d'une main nerveuse. J'ai besoin de sortir, de m'aérer l'esprit. L'atmosphère étouffante de la maison m'étrangle littéralement. Se peut-il que les murs exécutent, seuls, un funeste dessin ? Je commence sérieusement à le croire, pliant sous le poids de cette bicoque qui saigne. Elle suinte la désespérance de son propriétaire. Dans ce silence hurlant, dans cette tourmente, je pourrais jurer que nous sommes trois. Cette demeure, si belle soit-elle, ponctionne nos fluides vitaux. Elle pompe notre sang, ankylose nos sens, paralyse nos âmes. Poison Ivy. Elle s'enroule autour de nos deux corps comme du lierre jusqu'à nous empoisonner. Ces murs nous avalent vivants et finiront par nous recracher, pourrissants. Entité à part entière, elle recèle bien des mystères que j'en suis certaine, je n'ai pas encore réussi à percer. Une légère nausée me prend alors à la gorge. La paume devant la bouche, j'inspire à grands traits, coutumière de ce malaise depuis quelques semaines. Je somatise la détresse de cette foutue casbah... De l'air. Vite, vite de l'air !

Courant à demi alors que j'entends le pas léger de ses bottes de cuir milanais résonner dans l'escalier, je file comme une petite souris sous amphét'. Silencieuse autant que désordonnée, j'attrape mon sac en toile élimé qui a connu des jours meilleurs abandonné sur la console en verre de l'entrée. Après avoir ouvert la porte de communication arrière, je me jette avec tant de précipitation dans les marches extérieures que je manque m'étaler. L'affronter est, pour le moment, au-dessus de mes forces. À cet instant précis, j'ai besoin... j'ai juste besoin de vivre. Même si je n'ai plus la volonté nécessaire pour m'éloigner de lui quand je le devrais, là il me faut être égoïste et penser à moi en priorité. Ma confiance en moi doit être reconstruite avant de tenter quoi que ce soit pour sauver Aliocha d'Anton. Et Anton de… je ne sais pas trop quoi. Avant de lui apporter une aide quelconque dont je sais pertinemment qu'il ne veut pas, je dois me reconnecter avec le monde extérieur et retrouver mon souffle. Respirer. Vivre en vase clos a

ça de débilitant qu'il paralyse toute volonté. Ainsi isolée, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Les visites de Sach elles aussi se sont espacées, conséquence de notre folie en duo. Plus personne ne trouve de place dans nos erreurs où nous ne souffrons aucune intrusion. La douleur est si grande, la dinguerie tout sauf douce...

L'air vivifiant de ce début d'automne cingle mes joues rosies par le froid, fait éclore mes poumons à les en faire éclater. Pourtant un immense sourire étire mes lèvres. J'ai l'impression folle de renaître des cendres du brasier qu'Anton a allumé. D'un revers agacé de la main, je chasse mon Russe de mes réflexions tandis que j'arrive aux abords du marché automnal prenant place tous les matins sur le parking face à la mairie. Banlieue chic de la couronne parisienne, Saint Maur des Fossés possède le luxe de paraître provincial alors que des quartiers autrement moins classieux garnissent ses frontières limitrophes de la capitale. Les boutiques et autres petites échoppes bordant la place centrale me tirent une moue dépitée quand je réalise ne pas avoir un copeck en poche. Bien sûr. Évidemment. Quelle question. Les odeurs capiteuses de la boulangerie dite à l'ancienne située à l'angle de la rue principale asticotent mes narines. Mon ventre crie famine pour avoir sauté sans vergogne le petit déjeuner dans l'espoir d'éviter Anton et... mon porte-monnaie m'attend sagement sur ma table de chevet.

Rageuse, je shoote dans une caillasse avant de grimacer en laissant échapper une exclamation de douleur. En équilibre, mon sac tenant à grand-peine sur mon genou, ma main plonge dans ma besace et farfouille à l'intérieur dans l'espoir d'y dénicher quelques piécettes. À l'instar de n'importe quel sac féminin, ce dernier ressemble à celui de Mary Poppins. Autrement dit, on peut y trouver n'importe quoi. Mes doigts effleurent ainsi la petite trousse à maquillage qui me suit partout, un ou deux tampons, mon téléphone portable... Ma langue sinue entre mes lèvres pour se coincer à la commissure... le carnet dans lequel je note ce qu'il peut me passer par la tête, les clés de la maison, un vieux gloss défraîchi et un paquet de mouchoirs dépenaillé...

Le parfum des pains au chocolat me retourne l'estomac tandis que je peste de plus belle. Hargneuse, à la limite de l'hystérie, mes dents claquent toutes seules de frustration. Un grognement tout sauf féminin m'échappe. Soudain, une ombre couvre la mienne, me fait lever la tête. Prête à aboyer sur le fou qui ose m'importuner dans ma quête absolument vitale, je reste muette. Ma bouche entrouverte doit me faire ressembler à une carpe tant je reste là, immobile en appui sur une seule jambe. Oublions le poisson, bonjour le flamand rose. J'ai beau être totalement folle de mon Russe, accro à ses travers, je ne suis pas aveugle. Grand et encore loin du compte estimant à première vue qu'il doit avoisiner le mètre quatre-vingt-dix, large d'épaules sous sa veste de cuir et

visiblement étroit de hanches, le visage de l'inconnu possède des traits d'une rare finesse où brillent des yeux d'un vert limpide derrière des lunettes à épaisse monture noire. Ses cheveux si sombres que le soleil en renvoie des espèces de reflets bleutés tombent en épis sur son front.

— Je peux vous aider peut-être ? je gronde après m'être ébrouée pour me ressaisir.

— Non, sourit-il, m'éblouissant tellement ses dents sont d'une blancheur éclatante. Par contre, moi...

Il ne finit pas sa phrase et me tend une viennoiserie emballée. Mon ventre fait un salto au son de sa voix. Ce n'est pas tant son timbre que son phrasé. Chaque mot est modulé par un accent slave qui n'est pas sans m'en rappeler un autre certes un peu plus rauque, beaucoup plus écorché, mais dont les consonances se ressemblent étrangement. Méfiante, je jette un coup d’œil à la pâtisserie en tentant d'ignorer l'eau qui envahit mon palais.

— Désolée, ma maman m'a appris qu'il ne faut jamais accepter des bonbons de la part d'étranger.

— ça tombe bien alors, plaisante-t-il en redressant le col de son cuir face à la bise glacée. Ce ne sont pas des bonbons.

— Et pourquoi tant de... gentillesse ?

— Pour nous éviter une inondation de bave sur la devanture ?

Offusquée, je recule d'un pas, les yeux plissés et vais pour répondre une réplique bien sentie lorsque son sourire abat mes défenses. J'ai toujours eu tendance à voir le meilleur chez l'autre, mais il faut croire que vivre au contact d'un homme fuyant la compagnie de ses semblables a joué sur mes capacités d'empathie. D'un mouvement du menton, je lui désigne le banc délimitant le parc pour enfants un peu plus loin. Sans un mot, nous nous installons côte-à-côté et enfin, j'accepte ce présent si inattendu dans notre société actuelle où l'individualisme règne. Les genoux serrés, enveloppée dans mon manteau de laine, je croque enfin dans le petit pain croustillant et me délecte au point tel que je résiste difficilement à l'envie de me lécher les doigts. Le beurre, le chocolat... tout se fond pour couler le long de ma gorge. Un soupir de plaisir passe la barrière de mes lèvres tandis qu'un rire s'égrène des siennes.

— Au moins, on sait quand quelque chose vous plaît, fait-il pendant qu'il se rencogne contre le dossier trop dur du banc humide.

Sans me soucier des miettes susceptibles de coller à mes dents, mon visage dessine une moue enfantine, enchantée de savourer ce moment... sommes toutes merveilleusement ordinaire. Qu'il est bon de rester là, à parler avec quelqu'un qui ne respire pas le danger, le mensonge ou bien encore l'anormal.

— Vous avez illuminé ma journée, souris-je, malicieuse avant de prendre

une mine contrariée. Si ça ce n'est pas pathétique, je ne sais pas ce qu'il faut.

Mon inconnu éclate de rire sans tenir compte des regards que nous lancent certains passants, certainement étonnés de nous voir assis là alors que le vent de plus en plus fort ne pousse qu'à rentrer se calfeutrer au chaud chez soi.

— Savoir profiter des instants les plus banals n'a rien de pathétique. Au contraire, c'est même une qualité première. Vous habitez dans le coin ? Je n'y suis installé que depuis peu et j'ai encore du mal à m'habituer, je dois l'avouer.

Je hausse les épaules en époussetant mon caban et mes cuisses gainées d'un vieux jogging gris.

— Pas vraiment, non. En réalité, je ne suis pas d'ici. Je vis à Paris même, mais mon emploi fait que je réside pour le moment chez mon patron. Je suis... comment dire ?

Je réfléchis une seconde au terme adéquat résumant ma situation professionnelle. Comment dois-je me définir autrement que par domestique/idiote/in love de son boss/dingue/sexy ?

— Je suis gouvernante, rien de palpitant quoi, avancé-je prudemment, histoire d'en dire assez sans susciter plus de questions. Et vous ?

Sa cheville droite se pose sur son genou gauche. Ses doigts jouent machinalement avec l'ourlet crasseux de boue de son jean. Fascinée, j'observe sa main pianoter le long de sa botte noire. Racée, longiligne, parfaitement manucurée, elle n'est pas sans me rappeler celle d'Anton. Ce n'est définitivement pas celle d'un homme qui subit des travaux manuels. Soudain quelque chose me chiffonne, mais je suis bien en vaine de mettre un mot sur ce malaise. Sont-ce ces yeux qui me fouillent et semblent vouloir percer mes secrets les plus intimes ? Je ne saurais dire si ce n'est que son intérêt me paraît d'un coup légèrement disproportionné. Je me reprends d'un sourire. Vivre avec Anton m'a fait devenir paranoïaque. Il faut croire que cohabiter avec un homme sorti d'une dizaine d'années de prison russe et qui a très certainement subi son lot de tortures comme lui-même en a occasionné modèle son homme. Ou sa femme en l'occurrence. Il m'a rendue non seulement prudente mais aussi craintive et je déteste ça.

— Je travaille dans un club, me répond-il d'une voix suave. Allez... nous sommes maintenant amis au point que j'ose vous demander votre prénom.

Son ton doucereux et sucré me tire un rire un petit rire perlé.

— Sérieusement ? Ce genre de tactique fonctionne d'habitude ?

Il s'assied de biais, son avant-bras calé sur le dossier en bois, son poing refermé contre sa tempe.

— Parfois oui, fait-il en allumant un cigarillo dont l'entêtante odeur de vanille tend mon corps entier.

La réminiscence d'un autre tabac effleure mes nerfs à fleur d'Anton. Le

parfum de ses énormes cigares vient titiller mes sens. Je ne devrais pas être là, à discuter avec un illustre inconnu surtout quand ce dernier me rappelle tant son absence à lui. Mes sourcils se froncent quand la suspicion fait rage dans mon esprit. Combien de chances y-a-t-il qu'ici, au beau milieu des richards de cette banlieue bourgeoise qui nous observent comme deux bêtes curieuses, je tombe sur un autre Russe ? Un autre Russe qui plus est jeune, bizarrement sexy et foutrement étrange ? La dernière bouchée de ma douceur a tout à coup plus de mal à passer quand, après des banalités trop appuyées, il s'incline vers moi, son bras posé sur l'arête du dossier dans mon dos. Ses prunelles pers brillent, ses lèvres se pincent quand il souffle.

— Sinon je pourrais vous dire à quel point je suis ravi que vous ayez oublié votre portefeuille. Si... je ne sais pas... si vous aimez la musique, on pourrait sortir un soir ? Vous savez, ce club où je bosse ? Je m'y produis. Je joue dans un club de jazz. Du violon.

Ok. Ça suffit là. Je me détache de l'espace personnel qu'il vient d'envahir en se penchant ainsi. Je veux bien croire en l'inattendu, les coïncidences et ces conneries de Destin mais point trop n'en faut. Le Destin est pour ceux qui ne comprennent rien à rien et foutent tout sur le dos de notions qu'il leur est difficile d'appréhender. Personnellement, je n'y adhère pas. Je suis convaincue par l'adage « on récolte ce que l'on sème » et n'éprouve donc aucune peur à admettre les choses ni à en chercher les causes et les conséquences. Or là, c'est juste troublant. Ma main resserrée sur mon sac, je me lève d'un bond sans me soucier des passants ni de son petit air faussement surpris. Il est trop tard pour me la jouer à l'envers.

— Qui êtes-vous ?

Je crois avoir la berlue quand ses traits se froissent l'espace infime d'une minuscule seconde avant de redevenir aussi lisses qu'ils l'étaient jusque-là. Avec nonchalance, il croise les jambes, sa paume plaquée sur son genou quand de l'autre, il ôte ses lunettes. Je piaffe d'impatience, mon pied tapant contre le bitume tandis qu'il en essuie les carreaux avec une lenteur toute calculée. Je vais reprendre la parole, mais il se décide enfin à se lever à son tour pour venir se poster devant moi. Le bout de ses grosses bottes touche celui de mes converses usées. Me déboîtant la tête pour le fixer dans les yeux, l'envie d'arracher ses billes d'eau m'étreint lorsque je comprends sa tentative afin de m'impressionner. Il y a encore quelques semaines, je me serais laissée avoir. Il y a quelques semaines. Depuis, j'ai appris à composer avec un homme qui lui m'effraie réellement à la mesure de mon désir pour lui. Son index s'enroule dans une mèche de mes cheveux qu'il laisse couler entre ses doigts.

— Brune... chuchote-t-il doucement, le visage pourtant fermé. Il a toujours

aimé les blondes. Tu ne feras jamais le poids contre *elle*, tu le sais n'est-ce pas... *Sélène* ? Si tu veux l'intéresser, tu ne peux faire qu'une seule chose. Devenir *Elle*. LA Femme. Pas cette petite souris insignifiante, conclut-il avec une moue dédaigneuse qui me fait, pour le coup, froid dans le dos.

Son usage du tutoiement me fait frémir, sensation qu'il capte parfaitement. Un rictus déforme la porcelaine slave de son faciès encore plus que s'il m'injuriait violemment. Sa proximité m'est intolérable si magnifique soit-il. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il me veut, mais je sens au fin fond de moi que toute cette mise en scène a un lien avec Anton. Nul besoin d'avoir bac+10 pour le saisir. Comment, pourquoi... ça je ne le pige pas encore et je dois bien admettre que cette sensation d'incompréhension est des plus désagréables. La mention aux blondies me perturbe et me donne envie un, de le gifler et deux, de sangloter une seconde avant de ruminer sec sur les préférences capillaires de mon Russe. Je suis brune et alors ?

— Et bien, moi je ne suis ni blonde ni sa nana. Vous vous trompez de personne.

— Je ne crois pas non. Aliocha... Anton, quel que soit son nom... Nous savons tous les deux de qui je parle. On ne peut pas dire qu'il passe disons... inaperçu.

Il porte sa prise à ses narines et les... oui, je crois rêver quand il renifle mes cheveux. Ignorant un haut-le-cœur, je m'arrache de son emprise d'un geste sec.

— Ça ne va pas non ? Qu'est-ce que vous voulez au juste ? Et vous êtes qui merde ?

Sa bouche figée en un sourire grimaçant, il recule d'un pas. La confusion, elle, doit se lire sur mon visage parce que ses dents se plantent dans la pulpe de sa lèvre tellement il en paraît ravi.

— Finalement, votre mère avait raison. Parler à des inconnus fait partie de ces mauvaises décisions que vous avez prises ces derniers temps, Devouchka.

Sa manière de m'appeler ainsi que le fait si habituellement mon boss me tourne la tête.

— Vous direz à Anton...

— Je ne suis pas Anton, le coupé-je en croisant les bras, hautaine.

Je fais peut-être la bravache, mais la présence de la foule me donne des ailes.

— Si vous avez quelque chose à lui dire, adressez-vous directement à lui. Je ne suis ni sa coursière ni sa petite amie. Uniquement son employée.

Un rire grinçant fait trémuler ses épaules musculeuses. Tout à coup, avant même avoir pu esquisser un mouvement, je me retrouve collée à lui, son torse épousant le mien, ma poitrine écrasée contre son buste. Son parfum musqué

envahit ma raison qui me hurle justement de crier. Pourtant, pas un seul mot ne franchit la barrière close de mes lèvres. Je me contente de rester là, immobile telle une statue de sel menaçant de s'effriter sur le sol. Sa main se porte à ma joue et de son dos, caresse ma pommette, ses iris empreints d'une douce nostalgie que contredit la ligne dure de ses lèvres. Une fois de plus, il se penche vers moi, son souffle frôlant le pavillon de mon oreille.

— Tu es drôle petit oiseau. J'irai le trouver bientôt.

Il recule, son clin d'œil, me rendant folle de colère. Pourtant je ne bouge pas d'un iota, mes baskets enchâssées à l'asphalte. D'un geste leste des épaules, il réajuste sa veste comme si de rien n'était.

— Скоро... (29)

Je le regarde partir à grandes enjambées sans savoir exactement ce que je suis sensée ressentir ou tout simplement faire. Il veut me faire peur pour m'éloigner d'Anton, j'en mettrais ma main à couper. Comme si c'était possible. S'il pense que je vais raconter à mon Russe ce qu'il vient de se passer pour que ce dernier me congédie dans un souci de sécurité, il se trompe lourdement. Du moins, pas pour le moment. Je dois d'abord comprendre. Qui est cet inconnu. Ce qu'il veut. Qui il est pour l'homme qui se terre dans notre Enfer.

Ensuite... ensuite, j'aviserai. Au fond de moi, je sais déjà qu'il s'agit là d'une idée particulièrement inconséquente, que je devrais me ruer chez moi pour tout déballer à Anton mais je ne peux pas. Parce qu'il me renverrait, je le sens et, si je peux supporter les menaces dissimulées d'un étranger, subir son absence, ça je ne le peux pas. Pour le moment, j'ai cependant besoin de me sentir entourée. De confiance et oui, sans tomber dans le mélo ou le pathos, d'amour.

Et pour cela, je sais exactement où aller ou plutôt à quelle porte frapper.

(29) Bientôt...

Chapitre 23

Sélène

« Ne cherchez pas des gens qui vous donnent des conseils. Cherchez plutôt ceux qui vous donnent des exemples. »

300.

Le taxi me dépose au pied de l'immeuble de Léo. Après avoir réglé ma course, je sors rapidement, la main convulsée autour de la bandoulière de mon vieux sac. Un sourire perle sur mon visage dès lors que je pense à la mine effarée qu'affichera ma sœur face à mon vieux jogging, mes converses ou bien encore l'infâme toile de jute qui me sert de « débarras à main » ainsi qu'elle l'appelle. Sans être une addict de la mode, ma barmaid de modèle porte un soin particulier à son apparence et admet difficilement que l'armure vestimentaire de sa cadette laisse parfois à désirer. Or, je ne me suis pas sentie d'effectuer un détour par la maison pour me changer avant de venir cocooner chez mon aînée et sa fiancée Angèle. Déboussolée, j'ai avant tout besoin de sécurité après l'étrange épisode du marché. M'éclaircir les idées avant de décider de la marche à suivre est primordial même si en mon for intérieur, je ne doute pas une seconde de mal faire. Me ruer trouver Anton afin de lui raconter ce qu'il vient de se passer, voilà ce que je devrais faire et pourtant rien n'est plus loin de mes actes.

Parce que je ne peux pas. Je ne peux pas le confronter pour le moment. La méprise de cette nuit fatidique est encore trop neuve, elle tranche ma chair à vif de lui. Ma sœur a l'habitude de seconder les âmes en peine et si, souvent je me suis moquée d'elle et de sa nature propice à ramasser les égarés, là je dois bien avouer que le cœur perdu n'est autre que le mien. Je dois pouvoir faire le tri entre ce qui est et ce qui doit être. D'un geste machinal, je coince mes énormes lunettes de soleil sur le dessus de mon crâne et relève la tête afin de scruter la fenêtre de leur salon donnant directement sur la rue. À la voir ouverte à l'espagnolette, je devine que les filles sont chez elles et ne prends donc pas le temps de sonner à l'interphone. La lourde porte cochère une fois ouverte, j'enjambe son rebord et vais pour avancer quand je me cogne de plein fouet à une personne venant en sens inverse. Une bordée d'injures retenue aux lèvres, mon regard se perd dans celui, noisette, de mon agresseur. Ou agresseuse dans ce cas précis.

Mes iris s'écarquillent de surprise, ma bouche arrondie en un o qui doit me

faire ressembler à un poisson mort sur son étal. Nerveuse, ma main passe dans ma tignasse rassemblée en une espèce de queue de cheval affreuse pour tenter de me donner une contenance que pour le coup je n'ai absolument pas. Face à elle en particulier, je n'ai jamais réussi à faire bonne figure. Pourquoi ? Parce que je suis le produit de mon époque dissolue et elle, malgré notre faible différence d'âge, elle semble avoir été conçue dans un moule datant des années cinquante.

— Marilou, je souffle d'une voix douce, je suis heureuse de te voir.

— Si tu l'étais réellement, tu répondrais à mes messages, objecte ma seconde sœur, jumelle de Léo, en triturant la double rangée de perles ornant son cou.

Apercevoir ce truc me torture. Je meurs d'arracher afin de la délivrer de cette vie terne et ennuyeuse à laquelle elle s'est vendue.

— Tu sais ce que c'est. Nouveau boulot, nouvelle maison... je tente de la tromper avec un clin d’œil qui visiblement n'atteint pas son but. Tu sais combien j'ai du mal à tout concilier.

Sanglée dans son tailleur gris d'un strict à faire peur, ma sœur esquisse un mouvement d'humeur que j'ignore. M'adossant au chambranle de la porte pour l'empêcher de s'esquiver à son tour, je la fixe droit dans les yeux. L'envie de hurler me tord le ventre lorsque mon attention remarque tous ces détails qui me tuent, toutes ces minuscules petites choses qui l'enferrent dans la prison dorée qu'elle s'est pourtant choisie en épousant son salopard de mari. Anton est peut-être un homme aux multiples facettes toutes écorchées au point de vous vider de votre sang rien qu'à vous effleurer, cependant il ne ment pas. Ne triche pas. Gildas lui... il représente tout ce que j’abhorre au plus haut point. Imaginer que cet homme tient l'existence de ma sœur entre ses doigts m'est juste insupportable.

Déjà classique, mon aînée est devenue le reflet perverti de la maîtresse de maison respectable qu'elle a toujours souhaité être. Je suis sa déception, elle est mon cauchemar. Voir que nous n'avons rien en commun m'est infiniment douloureux. Je ne sais plus qui est cette femme et elle, elle n'a jamais pu comprendre qui j'étais ni mon besoin d'indépendance. Soudain, mes poings se serrent le long de mes cuisses. Le cœur débordant de rage, mon index se porte instinctivement à sa pommette droite. Je ne suis pas idiote. Au contraire, j'aime à penser que malgré ma jeunesse et mon caractère volubile, je n'en suis pas moins relativement sensible aux humeurs. Le surplus de fond de teint que sa peau supporte parle pour elle. Son maquillage hurle ce qu’elle cache aux yeux du monde, ou tout du moins croit dissimuler.

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? murmuré-je en frôlant sa joue tuméfiée alors qu'elle se jette en arrière pour reculer précipitamment. C'est une

plaisanterie Loulou ?

Le surnom affectueux que je lui donne depuis mon plus jeune âge ressort comme si nous étions encore deux enfants comptant l'une sur l'autre pour nous assurer un amour sans conditions ni limites. Le temps d’une seconde, éphémère, je nous revois toutes les trois dans la cabane de fortune faite de draps et de couvertures confectionnée par notre père dans notre chambre commune. Face à son mutisme, je me rétracte avant d'exploser.

— Comment peux-tu le laisser te faire ça sans broncher, Loulou ? Depuis quand il te frappe ? Jusqu'où comptes-tu le laisser aller ?

D'apeuré, l'éclat dans son regard vire à l'orage puis à la tempête. Ses prunelles balaient la cour intérieure de l'immeuble afin de vérifier que personne ne nous observe puis, véloce, m'attrape le bras. Ses ongles laqués de vermeil labourent ma chair tendre. Néanmoins je ne lui offre pas le loisir d’entrapercevoir l'aiguillon de souffrance qui me traverse. Je ne peux pas lui en vouloir. Son monde n'est que violence et Marilou ne sait plus agir d'une autre façon. Elle reproduit ce qu'elle connaît, ce qui constitue son quotidien.

— Tu ne mérites pas ça, je continue d'une voix sans timbre. Aucune femme ne le méritera jamais d'ailleurs. Ce n'est pas ça l'amour...

— Stop, m'intime-t-elle d'un ton sourd, ses iris lançant les éclairs avec lesquels elle aimerait me foudroyer. Stop. Ça suffit. Tu vas m'écouter maintenant. Tu ne sais rien de l'amour. Ce n'est pas tes histoires de fesses qui peuvent t'en donner le droit, siffle ma sœur, ulcérée. Qu'est-ce que tu sais de l'amour, hein ? Rien, absolument rien !

Au lieu de me dégager comme me le dicte mon instinct, je lutte une nanoseconde et, à l'opposé, me rapproche d'elle jusqu'à ce que nos visages ne soient plus séparés que par quelques centimètres. À sa posture défensive, j'imagine facilement la mienne. Mes joues me brûlent de s'être empourprées, mes mâchoires me blessent tellement elles sont serrées à s'en broyer. Mon sang pulse violemment dans mes veines à les en déchirer, je me retiens de l'attraper par les épaules et la bousculer.

— Tu es infirmière Loulou, tu sais mieux que personne ce qu'est une femme battue et tu lui octroies le droit de s'en prendre à toi ? Je sais ce qu'est l'amour et ce n'est pas ça. Certainement pas. Oui, je sais ce que c'est d'aimer, m'enflammé-je. Je le ressens jusque dans ma chair. Ses blessures sont devenues les miennes. Ses peurs, ses secrets... tout chez lui me percute. Ça, ce n'est pas de l'amour, ni même obligatoirement de la haine. Du dégoût, oui c'est certain. Gildas n'aime que lui. Toi, il te tolère. Ou du moins te supporte du moment que tu agis comme lui le désire.

— C'était réellement la première fois. Jamais, il ne m'avait touchée. Je... Je

ne sais pas ce qu'il s'est passé. Ce n'est même pas vraiment... Il a crié et j'ai trébuché en reculant...

— ça ne change pas le nœud du problème. Loulou, qu'il l'ait fait ou non, je n'en sais rien tu as raison. Moi, tout ce que je constate est que tu ne seras jamais heureuse... je proteste doucement. Il ne te touchera peut-être jamais ou peut-être que si. Pour un dîner. Une tenue. N'importe quoi. Et si ce n'est pas physique, il t'attaque autrement. Tu le sais pertinemment.

Ses barrières s'érodent une minute avant de s'ériger à nouveau, plus cimentées encore que ce qu'elles étaient cinq minutes auparavant. Hautaine, elle me dévisage de pied en cap avant de me repousser comme si mon contact, devenu insoutenable, incendiait son épiderme délicat.

— Tu ne comprends rien, répète-t-elle, obtuse. Rien du tout. Je ne sais pas combien de fois il va falloir te le dire. Sélène, tu n'es qu'une enfant. Tu penses savoir, mais non. Incapable, voilà ce que tu es. Incapable de saisir que les choses, que la vie ne se passe pas exactement comme toi, tu le sens. Les gens qui gravitent autour de toi n'ont pas forcément la même échelle de valeurs.

Choquée, je ne peux m'empêcher de la fixer, les yeux ronds. Ces inepties qu'elle me débite à la vitesse d'une mitraillette ne riment strictement à rien. Mes doigts passent dans ma queue de cheval pour la lisser. Avec ou sans soutien, le résultat sera toujours le même. Marilou est aussi têtue que je peux l'être ou bien encore Léo. Ce trait de caractère doit être génétique. Harassée par la fatigue morale que j'endure depuis quelques temps, sonnée par ce que j'estime être la bêtise innommable de ma sœur, je m'adosse contre l'énorme porte de l'immeuble refermée derrière moi. La paume plaquée sur la naissance de ma poitrine menue, je souffle plusieurs fois afin de me retenir de lui sauter à la gorge et la secouer comme un prunier. C'est ridicule, mais quelque part, elle n'a pas tort sur au moins un point.

Chaque personne possède ses propres limites qu'une autre ne franchirait pas. La connaissant, jamais elle ne donnerait sa bénédiction à la situation que je vis actuellement avec mon Russe comme moi, je ne pige pas qu'elle s'abandonne aux mains de ce pervers narcissique pour une histoire de statut social et de regard d'autrui. Parce qu'elle ne peut l'aimer. De ça, j'en suis certaine. Ce fut le cas il y a des mois, des années mais désormais... Dorénavant, elle subit le joug de ce qui a toujours été sa faiblesse. Le paraître et le bien-pensé. Deux notions qui n'ont rien d'indispensable pour moi mais le sont pour mon aînée. Elle sacrifie le peu qu'elle possède sur l’autel de ces non-sens. Seulement, je m'époumonerais pour rien à lui faire la leçon. Tant qu'elle n'aura pas le sursaut de conscience voulu, tous les discours du monde ne suffiront jamais. J'ouvre la bouche pour parler puis me ravise,. Pour une fois, je vais tourner sept, voire une dizaine de

fois la langue dans ma bouche avant de la ramener.

— Écoute, commencé-je d'une voix lasse, inutile de polémiquer. Loin de moi l'idée de critiquer tes choix de vie, je m'inquiète pour ma sœur, voilà tout.

Mes doigts s'enroulent autour de son poignet dans le but qu'elle ne se soustraie à mon étreinte.

— Marilou... tu es ma sœur et je t'aime.

Son regard se fait plus tendre, ses iris noisette s'irisant d'une teinte si veloutée qu'un instant, je retrouve ma grande sœur protectrice et aimante.

— Je sais, chuchote-t-elle doucement. Seulement... tant que nos vies ne coïncident pas l'une avec l'autre, mieux vaut, comment diré-je, espacer nos entrevues.

— Non ! je m'offusque en retirant précipitamment ma main. Non ! Pas ça ! Nous ne nous voyons déjà si peu ! Si nous faisons ça, ce sera pire encore. La prochaine fois, on se retrouvera pour fêter la naissance de l'enfant chéri du père Noël et de Rudolph !

Marilou s'avance d'un pas, m'embrasse sur la joue et, d'une caresse, joue une seconde avec les bouclettes de cheveux minuscules qui frisottent sur ma nuque.

— Prends soin de toi, ma jolie.

Sans me laisser le temps de prononcer un seul mot ou de l'accompagner jusque sur le trottoir pour quérir un taxi, elle disparaît. Démêler le vrai du faux de ce que peut penser ma sœur est un véritable casse-tête chinois que je serais bien en mal de résoudre. Pas dans les circonstances actuelles. Pas maintenant. Pas avec Anton qui pollue chacune de mes pensées. Je risquerais de faire plus de mal que de bien. Alors je la regarde s'éloigner, en tentant d'ignorer les larmes qui bordent mes cils. Elle a choisi de mener sa vie d'une certaine manière ainsi que moi, j'ai décidé de rester aux côtés de cet homme quoi qu'il puisse advenir.

Parce qu'il a tout d'une mélodie obsédante... Il peut toujours tenter de m'échapper, de me jeter au visage qu'il ne veut pas de moi. Je suis certes mal à l'aise face à mon égoïsme mais... c'est ainsi. Je ne vois que lui. Pense par lui. Et ne désire que l'attirer dans mes filets. Il croit que je n'ai pas saisi son petit jeu de faiblesses, que je suis dupe face à ses blessures. Ce qu'il ne sait pas est que je vois chacune de ses cicatrices... Celles qui couvrent son dos comme celles, invisibles, qui stigmatisent son esprit. En réalité, non je ne les vois pas. Je les ressens, les touche et les fais miennes... Ce que lui ne comprends toujours pas est que je suis la seule à pouvoir les soigner. Je veux le guérir et lui me repousse pour mieux se draper dans ses tourments. Et quand enfin, il ouvrira les yeux parce que je ne doute pas qu'il le fasse un jour, je refuse qu'il soit trop tard. Abandonner la partie est au-dessus de mes forces étrangement... Ma reine tombée sous le joug de son fou ? Certainement pas.

Je lui ferai échec et briserai son roi.

Chapitre 24

Sélène

« On est jeunes, on est censés passer notre temps à boire. On est censés se conduire mal et on est censés baiser comme des malades. On est là pour… pour faire la fête, c'est ça être jeune. Y'en a quelques-uns qui vont faire une overdose, ou qui vont péter les plombs. Mais Charles Darwin a dit : « On ne fait une omelette sans casser quelques œufs. » c'est d'ça qu'il s'agit au bout du compte : casser des œufs. Et casser des œufs veut dire se déchirer la tronche avec un cocktail de dur. Si vous pouviez seulement vous voir en ce moment, ça me fend le cœur. On était les rois du monde. »

Misfits.

Deux bonnes heures après mon arrivée et l'habituelle effusion de sentiments entre Léo et moi, je me retrouve là, les fesses ancrées dans son canapé à grignoter des gâteaux apéritifs et boire de la bière, si bien que je commence déjà à sentir les prémices d'une légère alcoolisation. Ma tête me tourne, mes joues ressemblent à deux coquelicots au milieu d'un champ de blé, soit deux bonnes grosses tâches bien rouges. Et je pouffe. Je pouffe, je glousse et ricane comme une dinde suivie d'une ribambelle de dindonnets... ou dindonneaux ? Je ne sais même plus... Ma sœur, en dépit qu'elle soit la jumelle de Marilou, est son exact opposé. Délurée, tout à fait hors des clous et simplement merveilleuse, elle est mon modèle. Sans se soucier de quiconque ou des « qu'en dira-t-on », elle a su imposer son style de vie et celle qu'elle aimait à son entourage. J'aime caresser l'idée de posséder ne serait-ce qu'un centième de son courage.

Pour le moment, ma guerrière préférée est allongée de tout son long sur le tapis moelleux de son minuscule deux pièces. La tête inclinée sur la droite, elle dévore du regard sa petite amie Angèle en train d'enfiler sa tenue de boulot, soit la très minimaliste tenue qu'impose le club Le Duplex sur les Champs Élysées où elle officie en tant que barmaid/hôtesse. Un joint coincé entre ses lèvres fines, ses billes chocolat brillent à en éclairer tout Paris by night. Les effluves d'alcool et d'herbe, ce charmant mélange saupoudré d'une bonne dose d'hormones en déroute, jouent de toute évidence sur sa libido et sa capacité d'aimer.

— Le plus important est de croire en l'amour. Tant que tu y crois dur comme fer, les choses ne peuvent que s'améliorer.

— Ça, c'est ce qu'on dit aux enfants pour leur faire croire que la vie est belle... Mensonge.

— Et la vie n'est pas belle ? me demande-t-elle en me jetant un œil paresseux. Really ? Toi qui n'as toujours vu que le verre à moitié plein ?

Elle se redresse sur les coudes pour me dévisager sans plus se soucier de sa nana.

— Qui ?

— Qui quoi ?

Son air de lutin que renforce sa coupe de cheveux garçonne s'assombrit en me détaillant, les paupières légèrement plissées.

— Toi, tu me caches quelque chose la naine.

— On parlait de Marilou je te rappelle, renâclé-je en allongeant mes jambes sur la table basse après m'être déchaussée d'une pichenette approximative.

Ses épaules se haussent, fatalistes, tandis qu'elle recrache une bouffée blanchâtre tout d'un coup incroyablement fascinante. Elle n'a pas le temps de répondre que sa chérie déboule, l'embrasse, m'envoie un baiser rapide du bout des doigts avant de claquer la porte d'entrée derrière elle. Alors que je pensais le sujet clos et enterré, elle reprend pendant que je finis d'enquiller une Desperado dont le parfum aromatisé à la tequila me picote délicieusement le palais.

— Ne change pas de sujet. Marilou... on ne peut rien faire pour le moment. Le jour où elle se réveillera, et moi qui suis athée je te jure, je prie pour que sa prise de conscience n'arrive pas trop tard, ce jour-là, nous serons à ses côtés pour l'accompagner. Mais pour le moment... c'est toi qui m'intéresses la gueuse ! rit Léo en m'envoyant un morceau de cigarette russe en plein front. Dis-moi ce qu'il se passe ? Où est-ce que ton existence se gâte, chérie jolie ?

Je soutiens son regard, mais incapable de tenir, lui tire la langue avec mon majeur dressé à sa seule attention.

— Que dalle, je mens avant de me laisser retomber contre les énormes coussins d'absolument toutes les couleurs couvrant son divan bleu Roy. Je me lève, je bosse, je mange et je dors. Puis je me relève...

— Comme d'habituuuuuude, chantonne ma tatoueuse de sœur lorsqu'elle roule sur le ventre et croise les mains pour y caler son petit visage en forme de cœur. Ne me prends pas pour une buse, colibri. Tu sais...

Son hésitation ne me dit rien qui vaille, en particulier quand, finalement, elle s'assied en tailleur et se donne une contenance en se mettant à manipuler son matériel à tabac pour former une roulée.

— Écoute je ne vais pas te bousculer comme l’aurait dit Cloclo mais... Tu sais, je connais ton Boss.

Surprise, je tourne la tête afin de mieux l'observer. Précautionneuse, la

langue de Léo darde d'entre ses lèvres pour mouiller son papier et terminer son œuvre. Une fois satisfaite, elle la cale à la commissure droite de sa bouche, cette dernière s'étirant en un sourire coquin.

— Et ouais, ça te coupe la chique ma loute. Je l'ai rencontré et fréquenté si l'on peut dire il y a maintenant un peu plus d'un an, débute ma sœur en tirant sur sa clope. Pourquoi ? Son cousin. Vadim. Disons qu'il a eu une très mauvaise passe suite à sa rupture d'avec Capucine et que ses démons l'avaient comme qui dirait rattrapé. Si tu te demandes lesquels...

Sa phrase reste en suspens, cependant elle mime en un geste plus qu'équivoque une seringue imaginaire s'enfonçant dans le pli du coude. Effectivement, pas besoin d'être Einstein pour savoir à quoi elle fait allusion.

— On a fait en sorte de le désintoxiquer nous-même. C'est à cette occasion que j'ai rencontré Jack Frost.

— Jack Frost ? je répète, ahurie.

— Ouais ou Draco Malefoy si tu préfères...

Je lève les yeux au ciel quand, enfin, je comprends sa plaisanterie.

— Les cheveux évidemment, marmonné-je, les lèvres pincées pour ne pas me mettre à ricaner.

— Faut t'expliquer longtemps mais tu comprends vite, sourit Léo avec un clin d’œil gouailleur. Ma crevette, je ne l'ai pas vu énormément mais il faut avouer qu'il laisse derrière lui une sacrée impression. Un souvenir... impérissable.

— C'est le moins que l'on puisse dire, je grogne, la bouche pleine de gâteau à l'orange.

— ça doit être de famille, élude Léo d'un geste vague. En tout cas, je ne peux pas ne pas penser que travailler pour lui sans parler de cohabiter avec ce type ne laisse pas de traces et qui plus est plutôt conséquentes. Je l'ai regardé agir. Il ne parle pas énormément, n'aime pas être touché...

— C'est le moins que l'on puisse dire...

— Et apparemment, il a le don de réduire l'intellect, se moque ouvertement Léo à ma répétition. Alors quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Rien, protesté-je, soucieuse de ne pas dévoiler cette étrange intimité qui est la nôtre à Anton et moi.

— Je te connais tellement bien Lélètina... Tellement. Tu ne donnes pas l'impression d'une femme pour qui tout va bien.

— Et je suis censée faire quoi ? Te raconter quelque chose qui n'existe pas ? Juste pour te prouver que tu as raison ?

— Je sais que j'ai raison, affirme-t-elle.

Elle décapsule sa bouteille de bière en s'aidant de l'arête de la table basse.

— Il se trame je ne sais quoi dans cette baraque. Ou plutôt je pense savoir quoi mais je préférerais que toi, tu mettes des mots dessus.

— Si je le savais, peut-être que je pourrais alors t'en toucher deux mots. Or ce n'est pas le cas, je lâche tout de go. Le truc, c'est que je ne suis pas sûre, moi, de comprendre.

Histoire de détourner l'attention de ce sujet plus que sensible pour moi, je fais sauter un bout de petit Lu et le rattrape in extremis dans ma bouche. Malgré mes talents d'acrobate, Léo ne s'y trompe pas et va continuer de m'interroger j'en suis certaine. Bien qu'elle soit silencieuse, j'entends déjà sa voix résonner dans ma tête. Un profond soupir s'exhale de ma poitrine serrée.

— Léo... Je... honnêtement, tu n'imagines pas combien ça me coûte de te parler d'Anton. Il est... n'est pas comme les autres. Je ne sais pas quoi faire, ni comment agir... ce qui serait le mieux pour moi et qui n'est très certainement pas le meilleur pour lui non plus. Pourtant... c'est comme une évidence. Il est là et je ne me vois plus, je ne me vois plus sans lui. Ni avec lui bizarrement.

Ma sœur réfléchit avant, elle aussi, de grignoter une pâtisserie.

— Je ne suis pas la personne idéale pour te conseiller. Ma vie est chaotique et parfois j'ai l'impression de vivre dans une vaste blague. Je suis tatoueuse, gay, barmaid, mes meilleurs amis forment un couple à trois, un trouple comme on dit à ce qu'il paraît et mon mentor, continue-t-elle en mimant une paire de guillemets, ce con de Nik s'est barré en Islande après avoir contracté un putain de mariage blanc, gris ou je ne sais n'importe quelle foutue couleur de l'arc-en-ciel... Mais je vais tout de même te dire une chose, une chose qui reste valable quoi qu'il arrive parce que c'est une espèce de vérité universelle.

Ses iris se fixent sur moi, soudain sérieux.

— Je crois en toi. En toi, t'as pigé, sœurette ? Et si..., elle soupire, harassée par le poids des soucis que je lui cause, et si ce mec encore plus désaxé que les deux pervers qui ont réussi à embringuer ma Capucine dans leur lupanar privé est le bon pour toi, qui je suis pour tenter de t'en dissuader ? Je vais faire ma Vadim en poétisant mais il me fait penser à une nuée de corbeaux dans la lueur blafarde du crépuscule un soir d'hiver. Intouchable, fascinant avec une légère touche horrifique. Alors fais attention à toi. Ne le laisse pas non plus prendre l'ascendant sur toi. Prends garde à ne pas te perdre en route. Un tel homme, de telles blessures même si je ne sais pas exactement de quoi il retourne, toute cette espèce de package est tellement... affolant.

Je me redresse légèrement et entoure de mes bras mes jambes repliées contre ma poitrine, la joue posée sur mon genou. Sincèrement, lorsque je m'arrête deux secondes sur les propos que vient de me tenir ma sœur aînée aussi sage que folle, je sais plus que bien que cette dernière a raison. Si je ne tiens pas

mes arrières, il s'imprégnera tellement en moi qu'à la fin il ne restera jamais que lui. Mais je l'aime. Ces trois mots paraissent si doux et pourtant si agressifs. Ils brutalisent autant qu'ils adoucissent, maltraitent comme ils apaisent. Je l'aime et le veux, deux notions qui, lorsqu'elles concernent Anton Khassiev, se percutent pour mieux se repousser. Alors, prise d'une impulsion, je me relève vivement et époussette mon vieux sweat à capuche pastel afin d'en chasser les miettes qui tapissent le coton.

— Je dois rentrer.

— Le retrouver ? précise Léo avec un rictus moqueur ourlant joliment son visage poupin.

Je sens ma guerrière intérieure comme dirait l'autre rugir. Mes lèvres s'étirent à leur tour en un sourire à mi-chemin entre le contentement et l'appréhension.

— Exactement.

— Pauvre de lui. Quelque part, je le plains. Il ne sait pas ce qui l'attend...

Et moi donc.

Hell, Boy Epic

There will come a day when
Il viendra un jour où
You see my face in your dreams
Tu verras mon visage dans tes rêves
And all that's left of me
Et tout ce qu'il reste de moi
Is the cold spot on your sheets
Est le point froid dans tes draps
Excuse me miss
Excuse-moi miss
But can I say that I miss your legs
Mais puis-je dire que tes jambes me manquent
And the way they wrapped around me
Et la façon dont elles s'enroulaient autour de moi
Always a perfect fit
Toujours un parfait ajustement

Like puzzle pieces beneath your blanket
Comme les pièces d'un puzzle sous ta couverture
That's right.
C'est vrai...
I put myself through hell
Je me suis mis en galère
To keep you to myself
Pour te garder pour moi tout seul
She said
Elle disait
Don't put yourself through hell
Ne te fais pas souffrir
You know very well
Tu sais très bien
You walk around this town
Tu parcours cette ville
With your heart foaming out your mouth
Avec ton cœur écumant de ta bouche
She stands there shameless
Elle se tient là impudente
with the cherry glow of a cigarette
Avec la lueur cerise d'une cigarette
And believe me kid
Et crois-moi
If you taste her lips
Si tu goûtes ses lèvres
They'll pull you in like medicine
Elles t'attireront comme un remède
Now excuse me while I swerve
Maintenant excuse-moi pendant que je contourne
She's hypnotherapy with the curves
Elle est mon hypnothérapie avec ses courbes
She's got me right where she wants me
Elle m'emmène exactement où elle veut
Now isn't that just absurd
Maintenant n'est— Ce pas juste absurd
How I'm right back in the thirst
Comme je suis de retour assoiffé
She's got me on all fours crawling

Elle me fait ramper à quatre pattes
And i said..
Et j'ai dit...
I put myself through hell
Je me plongé en enfer
To keep you to myself
Pour te garder pour moi seul
She said
Elle disait
Don't put yourself through hell
Ne te fait pas souffrir
You know very well
Tu sais très bien
You walk around this town
Tu parcours cette ville
With your heart foaming out your mouth
Avec ton cœur écumant de ta bouche
(I put myself through hell to keep you to myself
(Je suis allé en enfer pour te garder pour moi seul
I put myself through hell to keep you to myself)
Je suis allé en enfer pour te garder pour moi seul)
I put myself through hell
Je me suis en enfer
To keep you to myself
Pour te garder pour moi seul
She said
Elle disait
Don't put yourself through hell
Ne te fait pas souffrir
You know very well
Tu sais très bien
You walk around this town
Tu parcours cette ville
With your heart foaming out your mouth
Avec ton cœur écumant de ta bouche.

Chapitre 25

Anton

« Imortelle Assassine, te voilà sortie des flots. »
Julien Doré.

— Pas à toi. PAS. À. TOI.

Katarina a raison. Elle. Sélène. Cette femme n'est pas à moi, ne l'a jamais été. Le dos raide, chaque membre de mon corps engourdi, je reste là allongé sur mon lit par-dessus les lourdes couvertures. Les yeux grands ouverts, je fixe le plafond tandis que mon esprit tourne à toute vitesse sans me laisser un instant de répit. Depuis dix ans, je n'ai pas souvenir d'avoir réussi une seule fois, une seule nuit à dormir d'une traite ni même tout simplement d'un de ces sommeils que l'on nomme réparateurs. Plonger dans l'inconscient revient à retourner entre les murs de Black Dolphins. Rien que d'y songer, ma peau tapissée d'un film de sueur gelée frissonne. Chacune de ces cicatrices, témoin macabre de mon passé en Russie, se réveille un peu plus. Dans le noir complet de ma chambre, je pourrais dessiner une carte avec leur emplacement à toutes, leur taille, leur aspect, le grain de ma chair abîmée. Si le jour apporte avec lui le voile opaque nécessaire à les camoufler, lorsque l'obscurité tombe... les masques s'évaporent pour révéler la vérité nue et sans artifice.

Et pourtant... et pourtant l'espace de quelques instants volés cette nuit-là dans le jardin d'hiver, j'ai oublié. Ce que je prie chaque soir est arrivé. Grâce à elle. À son foutu caractère. À son corps qui m'appelle et m'enchaîne telle une ancre... son corps et ses yeux. Ses iris vert d'eau tour à tour calmes ou tempétueux. Si menue et malgré tout capable de soulever des montagnes. Je l'ai touchée. Peut-être fut-ce furtif, insignifiant pour la plupart des âmes qui foule cette Terre, mais ce simple geste parle tellement lorsqu'il me concerne. Elle m'a effleuré sans que le besoin de violence ne m'étrangle. La caresse d'un papillon carnivore s'appropriant la totalité des atomes qui me constitue pour les faire siens. Fou, insensé et incroyablement dévastateur. C'est pourquoi au moment même où j'ai refermé la porte de verre, je me suis juré de ne jamais renouveler l'expérience.

Elle est si aventureuse... Sélène ne comprend pas les ombres qui accompagnent mes pas et c'est tant mieux ainsi. Je ne supporterais pas de la salir et le Diable sait à quelle point ma vérité la souillerait. Elle se croit forte et

quelque part, il est limpide qu'elle l'est. Néanmoins l'innocence et plus encore la naïveté qui la parent, il me tuerait qu'elle les perde. Sélène croit avoir les épaules, mais elle n'a fait qu'effleurer du bout du doigt une réalité qui la jetterait à terre. Ces démons... Personne ne devrait avoir à les côtoyer parce que le faire est synonyme de mort. L'homme que j'étais est parti en fumée il y a si longtemps... et l'enveloppe creuse que je suis dorénavant n'a rien de reluisante. Je baigne entre les spectres d'un passé trop noir et les fantômes d'un avenir où seuls les limbes et le Purgatoire semblent avoir prise.

Ma tête roule de côté à plat sur le futon. Seul ce matelas dur comme de la pierre me convient désormais. Si je m'écoutais, je dormirais à même le sol, mais Sach, dans sa grande sagesse, m'a convaincu d'agir comme un homme lambda, qu'un comportement tout à fait ordinaire me permettrait de ne pas rompre définitivement ma psyché vacillante. Alors semblable à un automate, je vis, je me nourris, je dors. A peine. Même ça, on me l'a volé. Je suis la pantomime de la lie de l'humanité pour avoir été victime de ses pires tributs. Le mensonge. La trahison. La violence. En suis-je sorti plus fort ? Plus lumineux ainsi que certains l'ont fait ? Non. En aucun cas. Je ne possède pas la grandeur d'âme d'un Nelson Mandela. Et pourquoi ? Parce qu'à mon tour, je suis devenu l'un d'entre d'eux. Un animal perclus de sa nature la plus primaire. Les pires bassesses, je les ai commises... jusqu'à l'impensable. Chaque commandement, je l'ai détourné, trompé, enfreint. Afin de survivre. L'instinct de préservation est la meilleure des écoles pour prendre la mesure d'à quel point l'homme est un être tout à fait condamné. Or, je ne veux pas la salir elle. Plus j'y réfléchis, plus il m'apparaît que ce serait forcément le cas. Je m'y refuse.

Un brin folle, éclatante de vie, je ne peux permettre que ma Rousselki perde en route ce qui fait qu'elle est unique à mes yeux. Le roulis de mes pensées se fracasse contre la réminiscence de ses paupières alourdies par le désir, de ses reins arqués et de ses... Mais quand je m'autorise à penser à Sélène, *elle*, elle vient me rappeler à quel point notre monde est perverti par l'aura destructrice de nos vécus. Mes yeux se perdent alors sur la place inoccupée à mes côtés et je soupire.

Lassé alors qu'il n'est qu'à peine cinq heures, je me lève et m'assieds au bord du lit en faisant craquer les vertèbres qui composent ma nuque. Ma main farfouille une seconde dans le désordre argenté de mes cheveux à l'origine sombres comme de l'encre puis s'aventure jusqu'à ma table de chevet. La noirceur règne en maîtresse dans la pièce, mais je ne cherche pas à allumer la liseuse posée sur le minuscule meuble délicat. Non, mes doigts tâtonnent à la recherche du verre abandonné un peu plus tôt que je n'ai pas vidé. Une fois trouvé, je bois d'une traite le reste de vodka, cliché notoire de mon merveilleux

pays natal. Le liquide incolore, incroyablement salvateur, brûle avec délice ma trachée toujours à vif de ce que je lui fais subir. Vidé, je le repose sur le guéridon puis m'empare du cigare à moitié fumé traînant dans l'énorme cendrier de cristal.

Le barreau de chaise coincé entre mes dents, je me lève enfin et arrive à aligner quelques pas afin de rejoindre la baie vitrée et de l'ouvrir. Uniquement vêtu d'un boxer, je me contrefiche du froid qui cristallise automatiquement ma peau d'une chair de poule hérissée avec hargne. Mes pieds nus enchâssés aux dalles gelées, je m'appuie d'une main sur la balustrade de fer forgé qui borde la terrasse de ma chambre. Ignorant le salon d'osier, je préfère rester là, debout, à scruter le parc. Les arbres décharnés semblent pleurer sur le sort manqué de leur propriété quand les arbustes malingres suintent la désespérance de l'hiver. La fumée blanchâtre de mon cigare s'enroule dans l'air, unique preuve de ma présence dans la nuit noire de ce quasi petit matin. La fraîcheur confine à la congélation, mais depuis mon séjour en prison, elle m'est bizarrement plus tolérable que la chaleur. Cette dernière m'a déserté de manière totalement indiscutable. À en avoir été tant privé, d'aucuns pourraient penser que je rechercherais son étreinte brûlante. Ce n'est pas le cas. Elle m'indiffère au mieux, m'étouffe dans le pire des cas.

Soudain, une ombre balbutiante naît entre les bras des saules, attirant mon attention. Sans la voir réellement, je devine de qui il s'agit. Nul besoin d'être près d'elle pour reconnaître ses courbes fragiles et cette façon débridée qu'elle a de faire sien l'espace qui l'entoure. Un sourire flotte sur mes lèvres pincées lorsqu'en manquant tomber, elle jure si fort que je l’entends de ma position. Je crois rêver quand elle continue d'injurier le jardin, cette fois en russe. Il est juste impressionnant, voire débilitant de noter là, sans aucun artifice, combien nous déteignons l'un sur l'autre sans même nous approcher. S'éviter ne sert pas à grand-chose de toute évidence. Les murs de cette saleté de maison coulent de tout ce que tous les deux nous dissimulons, de nos mensonges traîtres, et se jouent de nos manques.

Ma paume s'abat brutalement sur la peau nue de mon ventre tant et si bien que le claquement sec de l'impact crashe le silence. De manière plus qu'inutile, ma main frotte avec virulence mon épiderme marqué dans l'espoir de faire taire la faim coléreuse qui se déploie dans mon abdomen. Tapi, le crocodile qui a élu ses quartiers dans chaque recoin de mon corps comme de mon âme se réveille de sa léthargie, brûlant de retrouver l'astre solaire qu'est Sélène Baas. Elle n'a rien de la beauté parfaite que pouvait posséder Kat, cette délicatesse racée de poupée slave. Non. Elle... elle... ce n'est pas l'envie de l'admirer qui me régit mais celle de la dévorer. Qu'elle s'incruste sous ma chair et jamais ne puisse fuir l'horreur

que je suis devenu.

Sa simple vue provoque un torrent de sensations que je me fais fort de refouler. Seulement en sa présence, plus les jours avancent, plus la culpabilité de l'entraîner dans un je-ne-sais-quoi qui n'aurait rien d'une liaison s'émousse au profit de la langueur furieuse qui m'étreint. De mon mirador de fortune, je l'observe se faufiler en se croyant discrète. Ma gouvernante perd son équilibre précaire, se redresse et se meut tour à tour avec la grâce d'une divine Rousselki ou d'une Baba-Yaga trébuchante. Un rictus moqueur déchire mon faciès statufié par le froid et l'affût de cette proie si appétissante tandis qu'elle se rapproche et révèle à mon attention sa tenue absolument négligée. Tout ce que j'abhorre, mon intendante le réunit, empilé sur elle en d'épaisses couches de tissus. Mes sourcils se froncent quand Sélène laisse échapper une exclamation étouffée après s'être tordue la cheville sur une des pierres glissantes du jardin. Elle a une fois encore trop bu. L'étau qui broie mon palpitant se resserre un peu plus quand le monstre aux yeux verts de Shakespeare se rappelle à moi. La jalousie... Je ne devrais pourtant pas, n'en ai strictement aucun droit. Elle ne m'appartient pas, ne sera jamais à moi.

Si, elle l'est. Elle l'est, je le sais, le sens mais refuse de le reconnaître. Le désir de mort qui m'envahit en pensant à des mains étrangères sur elle en est la preuve sans équivoque. En particulier lorsque les miennes sont juste incapables de la frôler sans qu'il n'y ait rage, frustration ou encore insoumission. Cette foi, je ne peux me l'autoriser. Mes paupières s'abaissent avec force, m'occultant ainsi à dessein la vue d'une Sélène aux joues que j'imagine empourprées par l'alcool et le temps polaire.

— Tu ne l'auras jamais.

Cette voix moqueuse qui susurre à mon oreille, je la connais. Elle est mon Unique. Mon Cauchemar. Ma Rédemption perdue. Les membranes dont sont couvertes mes billes trop bleues se rouvrent avec lenteur, refusant de m'obéir. Toutefois, ma tête s'incline légèrement sur la droite afin de m'éviter de la voir et mieux me concentrer sur Sélène qui a enfin atteint la terrasse de bois sombre. Malheureusement, *elle* ne disparaît pas, envahit cet espace personnel qui m'est si précieux. Mon envie de ruer, de frapper à mort l'envahisseur éclate la totalité de mes synapses. Le besoin de faire mal. L'envie de tuer. Spontanément mes doigts se portent à mon cou, là où est gravé le poignard exsudant une goutte de sang. Minuscule, mais tatouant sur ma chair la misère et tout ce qui ne fera jamais que la seule place qui m'est réservée réside en Enfer. Néanmoins, je ne m'y arrête pas. Je ne cherche pas, ne recherche plus l'absolution. Pour ce qui est de cet acte-ci en particulier, je n'éprouve ni peine ni honte. Il est trop tard pour cela et les atrocités que j'ai vécues alors n'avaient fait qu'éveiller la seule loi qui m'a

maintenu en vie durant huit ans. La conservation. La sauvegarde... ou je ne sais quel nom lui prêter encore.

— Blya… grondé-je tel un animal sur le point d'achever son ennemi. Va-t'en.

Son souffle caresse la peau moite de mon épaule, grisant la folie qui guette la moindre de mes faiblesses.

— Anton... chantonne le timbre sépulcral de sa voix aux accents alanguis. Ou... es-tu Aliocha lorsque tu la regardes, крокодил (30) ?

Je refuse de répondre et de lui accorder un quelconque crédit. Pourtant je sais que ce jeu-là est tronqué. En dépit de mon manque de réactivité, elle revient à la chasse afin de débusquer la colère qu'elle sait enfouie dans l'infini des cellules qui me compose. Obsédante, elle ne me quitte pourtant pas, s'insinue par chaque interstice laissé à découvert. Une fois le bruit de la porte claquée derrière le passage de Sélène, je laisse libre court à mes sens irradiés du manque et de sommeil et de cette lucidité qui me fait cruellement défaut depuis quelque temps. Passé maître dans l'art de contenir mes nerfs embrasés, gérer le reptile sous ma peau d'homme devient infiniment compliqué et porteur d'un message de destruction. Les cendres de mon cigare tombent et volettent autour de moi sans que je ne bouge.

—Tu peux faire comme si je n'étais pas là, nous savons tous les deux ce qu'il en est, ce qu'il en sera toujours... мой музыкант (31) , nous savons à qui tu appartiens.

Ma tête fléchit une seconde sous le poids de ses paroles, de ces maux que je ne connais que trop bien. Ils sont la réalité. La mienne en tout cas. Celle où ont été engendrées la folie, la perte et les fêlures. Sans m'émouvoir du vent cinglant, n'y tenant plus, mon visage se tourne à demi pour la subir de plein fouet. Reine de mon Apocalypse qui n'en a pas que les mots, mais aussi le goût sur ma langue et la brisure sur ces os qui, un jour, furent broyés. Son profil altier se découpe dans l'aube encore timide. Son front haut, son nez droit et fin, la délicatesse de sa joue arrondie, sa bouche bombée... et ses longs cheveux blonds cascadant jusque dans le creux de ses reins. Monstre et Impératrice. Rêve, cauchemar ou tangible désordonné, elle est toujours là. Au creux de moi. Réelle ou non, je ne suis plus en mesure de le deviner. Son sourcil se hausse hautain, accentuant le bleu de son regard.

— Attends-tu vraiment de moi que je te réponde ?

Un rire perlé carillonne en guise de réponse. Une nuée d'oiseaux exotiques. D'autres entendraient le son enchanteur d'une gorge raffinée. En ce qui me concerne... tout est passablement différent. Je ne perçois qu'un affreux grincement résonnant de l'infamie de mon passé sordide. L'espace d'un instant, je

me revois sur ce sol, à genoux dans la crasse et les immondices, le dos ployé sous la douleur, la sensation mordante d'avoir été vendu hurlant en silence après ce putain de sort.

— Bien sûr que non. Tu n'en as pas besoin.

Sa main droite tient fermement la balustrade à quelques centimètres d'où se trouve la mienne. Il ne suffirait que peu pour que je sente sa chair.

Elle m'a volé mon souffle pour ne jamais me le rendre.

Toujours sans me regarder, elle avance un autre de ses pions fantômes.

— Tu finiras par lui faire du mal, Anton. Tu ne sais faire que ça, ça aussi dois-je te le rappeler ?

— Niet, murmuré-je en jetant d'une pichenette les restes de mon cigare dans le jardin en-dessous de nous.

— Alors tout est bien, déclare-t-elle d'un ton satisfait. L'oublier serait criminel... et Dieu sait que tu t'y connais, non ?

Sa peau veloutée rayonne sous les derniers rayons lunaires mâtinés d'aurore. Comme toujours, on ne voit qu'elle, ébloui par son aura douce-amère.

— Je ne te laisserai pas partir. Aliocha est à moi. C'est ainsi depuis si longtemps, il est hors de question qu'il m'échappe. Tu as beau te battre, Anton ne t'aidera pas. Parce que c'est une peau qu'il est difficile de porter, mon amour.

La sensation de ses ongles longs qui déchirent mon épiderme flétri...

— Si tu le laisses l'approcher...

Tout à coup, elle est là, contre moi, ses lèvres frôlant l'angle osseux de mon épaule.

— Si tu le laisses la posséder, tu sais qu'il la brisera. Entre ses doigts, elle se disloquera, désarticulée.

Je veux reculer, fuir son contact, mais mes pieds sont littéralement ancrés dans le sol carrelé.

— Tu ne me connais pas.

— Je te connais mieux que toi, tu ne sauras jamais qui tu es et tous les deux, nous savons de quoi tu es capable... Anton.

Elle m'a volé mon souffle pour ne jamais me le rendre.

Je relève la tête.

… Et Sélène me l'a rendu.

Mort-vivant, je suis en sursis, plongé en une apnée que seule, Devouchka parvient à maintenir.

J'ai besoin d'elle.

Maintenant.

(30) Crocodile
(31) Mon musicien

Chapitre 26

Anton

« A vrai dire, je suis fier de mon cœur. Il a été brûlé, détruit, écrasé, piétiné… mais il marche encore. »

Reviens-moi.

Après avoir enfilé à la va-vite un jean cigarette noir et un tee-shirt de la même couleur, je me faufile dans le couloir sans prendre le soin d'allumer un quelconque éclairage. Je n'en ai pas besoin. Black Dolphin, la prison est loin, à des milliers de kilomètres, toutefois je ne suis pas idiot. J'ai délaissé une taule pour une autre. Oh évidemment, celle-ci est bien plus plaisante. Ici, nous n'y sommes pas parqués comme des animaux dans des cellules qui au maximum mesuraient 5m2 et dont la surpopulation amenait à dormir soit debout soit à tour de rôles. Ici, les draps existent, coupés dans les meilleures étoffes, le vent glacial ne s'incruste pas dans mes os ; comble du luxe, je n'ai pas à garder les yeux ouverts et mon attention au diapason dans la crainte d'être pris en chasse... Ici, je ne marche pas, courbé en deux maintenu par un maton ou les yeux bandés. Ici... l'expression cage dorée prend tout son sens. Ni stupide, ni aveugle, il y a belle lurette que je l'ai saisi. J'ai juste remplacé des barreaux par d'autres mêmes s'ils ne sont pas physiques. Les remparts de cette maison... Les murailles mentales que j'ai érigées au fil des mois et des années… Je ne suis jamais réellement sorti du Dauphin Noir. On ne quitte pas un tel enfer, il reste en vous pour mieux accompagner chacun de vos pas afin de ne jamais vous laisser l'opportunité d'oublier que vous leur avez appartenu. Votre corps. Votre âme. Votre raison. Et désormais, nous sommes deux. Deux à y danser, s'attirer. Se repousser.

Spectre parmi les ombres, je glisse jusqu'à sa chambre puis me stoppe au moment où mes doigts coulent sur le panneau. Je jurerais sentir le bois respirer sous ma paume. Soudain incertain, tergiversant sur ce qu'il me prend, j'hésite à partir et rejoindre ma propre cellule quand l'instinct prévaut sur tout le reste. Ma main s'enroule autour de la poignée et, une seconde suspendue durant, le vœu que Sélène ait eu l'esprit de verrouiller sa porte ainsi que je l'en ai expressément conjurée me mord le cœur. Aussi je crois défaillir lorsque la clenche bascule doucement et que s'ouvre ma boîte de Pandore. L'espoir qui est enfermé dans cette pièce me rend fou. Le son de mes pas s'étouffe sur les tapis persans onéreux qui couvrent le parquet croisé. Sans un bruit, je m'avance en pestant quand mes

yeux, habitués à la pénombre, remarquent tous ces détails qui perturbent mon sens de l'ordonné. Des vêtements traînent un peu partout, que ce soit sur les meubles ou bien à même le sol, et je dois prendre sur moi pour retenir un soupir d'exaspération.

Celui-ci meurt dans ma trachée au moment où mes narines assimilent son parfum aussi subtil que prégnant. Je me gave de ces fragments qui font qu'elle vit là, que je l'envisage et la désire. Entre mes murs, entre mes bras. L'excitation me prend à la gorge. Dévorer son corps nu... Mon palpitant bat à tout rompre, mon sang afflue dans mes terminaisons nerveuses, rendant vie à ce corps ankylosé. Anxieux, mes yeux se plissent, ma langue darde d'entre mes lèvres tuméfiées d'avoir été trop mordues. Il est dit que les reptiles ressentent par la pointe de leur langue serpentine... Il en va de même ici. Tout y est décuplé. Chaque sens. Chaque odeur. En quelques enjambées, j'atteins l'énorme lit en acajou que ma peste a tiré au milieu de la pièce pour faire face à l'immense baie vitrée. Le lever du jour, qu'inconsciente dans son état semi-comateux Sélène ne peut appréhender, offre à mon regard un spectacle oscillant dangereusement entre le burlesque et le... Un soupir m'échappe. Je voudrais tellement... Les rais ténus de lumière nimbent la chambre d'un halo mystérieux qui attise le feu grégeois incendiant mes veines.

Vaseuse, en cet instant, je ne suis pas certain qu'elle puisse être qualifiée de sexy, sensuelle ou tout autre terme de cet acabit. Malgré tout... malgré ça, je n'ai jamais plus souhaité être l'homme que je devrais pour la prendre. Lui faire l'amour. La baiser. La posséder. Enroulée autour d'un traversin qu'elle a calé entre ses cuisses, ses mains agrippées à un oreiller sur lequel repose son visage, elle dort, sa bouche en bouton de rose entrouverte. Un violent friselis s'empare de moi. Saoule, elle a tout de même réussi le tour de force improbable d'ôter son sweat qui a échu sur le sol, ne la laissant vêtue que d'un débardeur trop fin en-dessous duquel mon imagination n'a pas besoin de courir pour deviner les trésors qui se cachent. Une de ses jambes s'est libérée de cette horreur de jogging gris alors que l'autre en est toujours gainée. Incroyable... Mes iris s'égarent le long de son flanc pour remonter la courbe tentante de son épaule, son cou gracile, ses longues mèches brunes qui, étalées sur le drap blanc, lui donnent l'air d'une noyée en pleine tempête.

La vérité de la situation me percute et, une minute, je vacille. C'est... c'est comme de l'avoir face à moi, au plus près et ne jamais pouvoir poser un doigt sur elle. Sauf que bercée entre les rayons hésitants du petit matin, elle m'appartient. Je refuse qu'il en soit autrement. Mon esprit dérive au tempo languissant d'un violoncelle bohémien. Bien que fictif, le rythme grinçant heurte mes tempes tandis que je m'approche au bord du matelas et le contourne. Elle soupire et

bascule sur le dos, une main pendant hors de sa couche. Ses yeux roulent sous leurs paupières, en proie à des rêves auxquels je n'ai pas accès. Je me détourne pour fixer un point invisible et focaliser dessus pendant que mon bras s'élève en trémulant de ce que je m'apprête à faire.

Canaliser la lie qui tourbillonne en moi. Ne pas laisser toute cette boue l'atteindre. Me dépasser moi, entériner la fureur qui a remplacé depuis si longtemps mon plasma rongé par l'acide.

Tricheur, je profite de son sommeil pour tenter ce qu'encore quelques jours plus tôt, jamais je n'aurais osé faire. Tâtonnant dans l'air vide, le bout de mon index effleure alors le sien. Une violente décharge manque de me faire tomber à genoux ou bien encore vomir mon estomac pourtant vide. Je me contrefous d'avoir l'air misérable. Parce que je sais ce qu'il en est. La vérité dure et sans aucun artifice. La force, la faiblesse... ces notions sont, sommes toutes, relatives. Pour ma part, ce geste, battement éphémère d'une volonté torpillée, relève du combat sanglant contre moi-même et le dégoût que l'Humain m'inspire. Sélène me galvanise comme rien d'autre en ce monde n'en a la capacité. Seul mon violoncelle m'offre un tel sentiment, me grise pour mieux se jouer d’un faux sentiment de liberté. Elle est l'instrument dont je désespère d'être l'archet. Mais le mien, saturé de colère, m'empêche de l'atteindre pleinement.

J'aurais tout le temps de la perdre demain...

Mon pouls s'affole, mon cœur cherche à s'extirper de ma cage thoracique devenue soudain trop étroite pour cette torpeur erratique. Mon autre main se pose sur ma poitrine et compte avec eux ces battements dignes d'un marteau-piqueur, ma tête tournée de manière à ne pas la regarder, résolument obtuse. Le bruit éthéré de sa respiration légèrement alourdie par sa consommation excessive d'alcool me ramène à elle. Mes paumes viennent se poser sur mes oreilles et agissent tel une espèce de casque invisible, emplissant le silence de la musique de son souffle mêlé aux cordes de mon instrument imaginaire. Je prends une inspiration, puis deux, puis trois et enfin au bout d'une dizaine, refais conscience. Mes doigts papillonnent ensuite le long des siens, de sa main pour venir s'y poser en étoile et glisser dessous avant de replier son bras contre sa poitrine que je me garde d'effleurer. Alors seulement je m'autorise à la regarder. Ses cils trop longs balaient ses pommettes, les voilent d'une ombre seyante et mystérieuse. J'aimerais tant la déchiffrer, passer sous son fin débardeur pour dénuder ses seins menus dont les tétons durcis se dessinent sous le coton dentelé. Un mouvement et son nombril percé d'une pierre d'opale se découvre. L'envie d'y plonger ma langue afin d'en saisir chaque grain me tue.

Mon souffle se raccourcit, mon palais s'assèche. Je longe le bord du matelas pour arrêter ma course folle une fois face à son joli minois dont le petit nez se

plisse. À quoi peut-elle bien penser ? À qui ? Luttant contre l'envie de tout dévaster dans le but de laisser libre court à l'enfer qui pulse sous ma peau, mon majeur se campe sur la naissance de sa gorge et suit la ligne de sa clavicule en sueur. Ma Rousselki s'agite, délivre un profond gémissement qui vient nourrir cette part de moi s'accrochant à elle et qui la suit. Elle est absolument partout, assujettit mon cœur, annihile ma raison qui me garde loin d'elle. Je sais ce qu'est la haine, la côtoie depuis si longtemps que cette dernière est devenue une extension de moi. Avec elle... avec Sélène, j'apprends à aimer, même si jamais elle ne devra en avoir connaissance.

Aérien, mon doigt remonte son cou qui tressaute lorsqu'elle déglutit puis vient s'échouer à la commissure de sa bouche. N'y tenant plus, je me penche au-dessus de son petit visage jusqu'à sentir sa respiration teintée de menthol sur ma peau. Mes lèvres pourraient baiser les siennes, il suffirait que je m'incline encore si peu... Mais non. Je ne suis pas le prince charmant. Loin de là. Le sommeil de Sélène est si lourd qu'elle ne se doute pas une seconde de ma présence. Charmante inconsciente. Pour autant sa langue de peste me manque autant qu’elle m'irrite. Mes doigts, arachnides en perdition, remontent son menton et s'arrêtent sur le bombé charnu de sa lèvre. Leur pulpe trouve la sienne, la chahute doucement, l'abaisse et entrouvre ainsi sa bouche. La curiosité d'un scientifique devant sa plus belle découverte... tout ça alors que ma respiration s'emballe. Frankenstein devant sa Création. Le moment ou jamais. Oser ou mourir. Regretter ou se retrouver perclus d'insoutenables remords. Telle est ma question personnelle. Le torse creusé par le doute, le ventre ravagé par la panique, mes doigts toujours crochetés avec légèreté, j'expire le plus lentement possible avant de... rien.

Avant que le besoin de reprendre le dessus sur elle ne m'enterre dans un cercueil de violence.

Avant de m'acharner sur la seule personne que je me refuse de blesser.

Nauséeux, je me rejette en arrière. Ma paume cueille seulement l'arrondi de son épaule, l'effleure à mesure que je sinue en sens inverse jusqu'à trouver la jointure délicate de sa cheville. Alors je pars à reculons, m'enfonçant dans les ténèbres, refermant la porte à mon propre nez, me privant de tout souffle vital.

Encore une fois...

Katarina m'a volé mon souffle pour ne jamais me le rendre...

… Et Sélène me l'a rendu.

Et c'est exactement pour cette raison que je ne dois plus l'approcher. Aussi est-ce décidé.

Ce soir, Lust et Dream feront leur retour entre les murs de ma prison.

Chapitre 27

Sélène

« L’amour est une folie ; mais, quand elle est incurable, il faut céder et je cède. »

George Sand.

Mal. Boire c'est le mal...

Ma tête où tape une dizaine de Woody Wood Pecker me hurle ce mantra sous peine de perdre de nouveau un bon millier de neurones. Cela étant dit, cette soirée et même cette nuit en compagnie de ma sœur m'a fait un bien fou. Déconnecter de cet endroit l'histoire de quelques heures a été des plus bénéfiques. Ne plus penser, ne plus réfléchir à m'en faire exploser les synapses... Abandonner Anton pour exister et surtout respirer par moi-même sans être aux aguets. L'abus de tequila vient se rappeler à moi dès que j'ouvre un œil ou du moins essaie. À peine mes paupières relevées, j'ai l'impression que la cornée de mes iris fond sous l'impact des rideaux béants sur un soleil d'hiver beaucoup trop blanc. Mes mains tâtonnent autour de moi pour finalement trouver la couette au fin fond de mon lit que, grelottante, je rabats sur moi en une défense contre le monde extérieur à cette chambre.

D'habitude d'humeur égale les lendemains de beuverie, il en va tout autrement cette fois-ci. Pourquoi ? Parce qu'en plus de l'envolée de ptérodactyles dans ma boîte crânienne, une sensation étrange de frustration me rend affreusement ronchon. Il n'y a aucune raison à cela, pourtant je ne peux m'en départir. Mon esprit a beau fonctionner au ralenti, mon corps lui semble avoir pris quelques longueurs d'avance. Comme branché sur un voltage démentiel, je pourrais jurer que lui s'est éveillé il y a de ça bien plus longtemps que les minutes qui viennent de s'égrainer. Ma peau transpirante, mes seins tendus et alourdis sans parler de la fourche de mes cuisses qui palpite toute seule comme si elle dansait une bachata de tous les diables sont autant de signes que je suis tout simplement en manque d'attentions. Et le pire dans tout ça étant très certainement cette horripilante impression d'être restée sur ma faim... Il est grand temps que ma disette sexuelle parvienne à son terme au lieu de son apogée. Malheureusement, l'assouvissement des sens n'est pas à l'ordre du jour. Il y a encore peu de temps, me trouver un amant nocturne ne m'était pas rédhibitoire, loin de là. Après tout, je n'ai que vingt-quatre ans, l'âge où le manque de repères

et la découverte font que nous ne sommes pas des plus regardants sur le choix de nos partenaires. Ces spécimens masculins de passages n'étaient que cela, n'avaient que cet artifice pour trouver grâce à mes yeux. De passage. Alors très honnêtement, peu m'importait qu'ils en aient dans le citron du moment qu'ils soient pourvus plus au sud. Adolescente déjà, je n'avais aucun goût pour le romantisme. Au moment où mes copines fondaient pour les comédies amoureuses, je n'y prêtais aucun crédit. J'étais juste trop jeune. Non, je n'ai jamais su ce qu'était réellement l'amour avant d'entrer dans cette maison. Seulement... désormais, il m'est tout à fait intolérable de m'imaginer touchée par un autre homme que celui qui me hante.

Dépitée, j'en pleurerais de frustration. Comment peut-on autant changer en si peu de temps ? Comment ? À cause de ce Russe. Non seulement toutes mes pensées sont tournées vers lui, lui et encore lui, mais M. Khassiev se permet de venir polluer mes rêves pour les faire s'éveiller jusque dans ma chair. Intolérable, intolérable, intolérable ! Roulée en boule, je m'étire soudain comme un ressort en balançant la lourde courtepointe d'un coup de pied rageur, laquelle part s'écraser sur le parquet. Fini le mode morse échoué sur son banc de sable, il est l'heure de stopper toute image comprenant ses mains sur moi. Jamais plus il ne les y apposera. C'est fou... des bribes d'images s'invitent devant mes yeux. La vision floue et déformée d'Anton au pied de mon lit me torture. Un coup d’œil paresseux en direction de mon réveil m'arrache un hululement paniqué lorsque la bouillie qui me sert de matière cérébrale enregistre l'heure avancée. Roulant sur le matelas, je me retrouve le nez par terre après avoir pris trop d'élan pour en sortir quand soudain je réalise... que nous sommes... samedi.

Bah oui tant qu'à faire... Autant s'enliser dans cette journée que je soupçonne placée sous le signe de la catastrophe. L'obsolescence programmée d'une petite intendante à la langue bien pendue et au cœur en bandoulière. Une seconde, j'hésite à me recoucher jusqu'au soir. Pourtant, j'abandonne rapidement cette idée. Je me relève, d'abord à quatre pattes puis finalement après des efforts dignes d'un culturiste sous stéroïdes, j'arrive enfin à me hisser sur mes deux cannes encore tremblotantes. L’envie de piocher dans le bol ou le saladier, devrais-je dire pour me montrer honnête, de sucreries, posé sur la table de chevet à la droite du lit me taraude. Anton serait horrifié de voir l'amas de bonbons, de chocolats ou bien encore de guimauves ; très sincèrement, non seulement je suis une gourmande mais l'affronter nécessite par moment une petite douceur. Ou deux. Ou dix.

Après avoir longuement tergiversé avec moi-même, je file sous la douche brûlante et me frictionne vigoureusement. L'eau chaude purifie ma peau de la pellicule de sueur froide nimbée d'effluves alcoolisés incrustée à chacun de mes

pores et je ne peux empêcher un soupir de bien-être de franchir mes lèvres. Une fois enroulée dans l'immense drap de bain rouge, je passe ma paume sur la glace surplombant la vasque de porcelaine et commence à démêler mes cheveux en grimaçant. Sans le souhaiter, je ne peux faire autre chose que de penser à nouveau à mon entrevue avec l'inconnu du marché. Qui est-il ? Et plus important encore que peut-il bien vouloir ? Ses paroles sur le fait que mon Russe préfère les blondes me percutent de plein fouet tandis que je brosse ma tignasse brune ébouriffée, m'égratignant l'âme, éraflant ma confiance en moi qui, je dois l'admettre, a pris du plomb dans l'aile..

Mon attention à la dérive de ces considérations – sommes toutes foutument stériles- j'entrouvre ma penderie et me mets à la recherche de vêtements dédiés à une journée de coma intensif. Au bout de quelques secondes d'une réflexion acharnée durant lesquelles mon estomac continue de jouer au yoyo, j'opte au final pour une robe pull noire que j'enfile sur un collant de laine bien chaud. Une fois mes cheveux attachés en une queue de cheval haute sur le sommet de mon crâne, je farfouille dans la minuscule boîte à bijoux qui m'a accompagnée ici pour en tirer une paire de boucles d'oreilles. Cependant, je suis rapidement déviée de mes préoccupations. Mes sourcils se froncent lorsque je constate l'absence de ma bague en or blanc sur laquelle mes parents ont fait monter les perles de culture de ma grand-mère pour mon dix-huitième anniversaire. Je sens les larmes poindre à l'orée de mes cils, mais les ravale.

Nerveuse, mes mouvements rendus saccadés par l'effroi d'avoir perdu mon bien le plus précieux, je renverse un à un les tiroirs de la commode sans aucun état d'âme pour le bazar occasionné, jette dans tous les sens les fringues pendues puis finis par m'affaler sur le sol. Le dos calé contre le montant du lit, les genoux repliés contre ma poitrine oppressée, je tente de récupérer ma respiration qui semble déterminée à se faire la malle. Paniquer ne sert à rien, ce n'est pas de cette façon que l'on règle un problème. Oui, enfin j'ai beau le savoir, cela n'empêche pas la contrariété d’empiéter allègrement sur ces sages considérations. Aussi je me laisse glisser doucement sur le sol, face contre terre. Une fois ma joue contre le parquet, je commence à renifler lorsqu'un éclat brillant sous le haut sommier attire mon regard. Un sursaut d'espoir me redonne vie. La langue dardée entre mes lèvres, coincée à la commissure de ma bouche, je me contorsionne sans me soucier de faire office de plumeau géant afin de récupérer ce qui se révèle être bien l'objet de toutes mes peurs. Cette fois, j'éclate en de lourds sanglots libérateurs. Toutefois, une touche de pragmatisme saupoudré d'une bonne dose de questionnements me fait rejoindre le plancher des vaches. Comment ? Je n'ai pas sorti cette bague de son écrin depuis mon arrivée, ne l'ayant emportée dans mes bagages que pour être certaine justement

qu’il ne lui arrive rien. Un geste qui peut paraître un peu stupide, mais risquer de perdre l'unique lien qui reste de ma Nana me révoltait au plus haut point.

Le soulagement primant sur mon instinct de Sherlock Holmes, ma faim se réveille. L'envie qui me scie les pattes à chaque gueule de bois me revient en pleine face. Je dois être la réincarnation d'un trentenaire métalleux un peu bedonnant... parce que là tout de suite, la seule chose qui me ferait envie est un menu tout sauf diététique. Un énorme hamburger accompagné de frites graisseuses trop salées, d'un coca dont les bulles ne seraient qu'un mirage le tout inondé de sauce Samouraï. Oui, sauf qu’ici nous sommes dans un quartier huppé où le premier fast-food doit être à des kilomètres. Sans occulter le fait que ramener ici une telle nourriture doit relever pour Sieur K. de l'hérésie la plus pure... Refrénant un profond soupir, je ferme derrière moi la porte de ma chambre et descend l'escalier en me tenant d'une poigne ferme à la rambarde par peur de basculer tellement je suis encore dans les choux.

Une fois dans la gigantesque cuisine, je savoure le fait de m'y retrouver seule. L'affronter de si bon matin, même s'il est en réalité plus de onze heures, avec la barre au crâne aurait relevé du suicide par personne interposée. Refoulant mon besoin de gras, j'attrape le cezve oublié sur l'évier et le remplis d'eau avant d'y verser une portion généreuse de sucre et de le poser sur un des feux du piano disproportionné. À quoi rime un tel engin pour un homme qui dîne toujours seul ou éventuellement, en de très rares occasions, avec son avocat ou son cousin ? Le ventre en rase-motte, j'abandonne rapidement mes énièmes élucubrations sur le mode de vie d'Anton. Mon regard bloque sur l'espèce de minuscule casserole de cuivre et laiton doté d'un manche improbablement long destiné à la préparation du café. Parce que oui, mon Boss ne peut pas boire du café moulu basique ou mieux encore d'expresso en capsules. Nooooon... Lui boit uniquement du café turc, celui auprès duquel n'importe quel or noir paraît insipide. Une fois l’eau à ébullition, j'ajoute deux cuillerées de café aromatisé à la cardamone dont les effluves chatouillent déjà mes narines en joie. Mécaniquement, je fais à nouveau bouillir deux fois de suite le mélange puis insère un peu d'eau froide avant d'enfin verser mon breuvage dans une tasse qui me fait penser à de la dînette. Aujourd'hui, l'opération me semble interminable ainsi que chaque saleté de geste d’ailleurs. Quelques pas plus tard qui m'emmènent sur la terrasse arrière malgré le froid glacial, je m'installe avec précaution sur un des fauteuils d'osier gris. Lunettes de soleil sur le nez qui me donnent l'air d'une mouche prise dans les phares d'un Boeing, cigarette aux lèvres, les mains gardées au chaud par la porcelaine, je revis au contact du soleil sur mon visage. Rien de tel pour chasser idées noires et estomac en vrac.

Finalement je n'exploserais pas en vol encore aujourd'hui...

Jambes croisées, le coude en appui sur mon genou, mes iris suivent soudain l'apparition entre les arbres d'une silhouette que je ne connais que malheureusement trop bien. Il y a quelques jours maintenant que je n’assistais plus à aucune de leurs déambulations noctambules et m'en félicitais. Jusque-là. Ma bonne humeur se délite au fur et à mesure qu'elle approche, juchée sur une paire de talons vertigineuse. Ils doivent lui être greffés, ce n'est pas possible autrement... Je la regarde me rejoindre d'un œil indolent et lui souris dès qu'elle m’adresse un signe. Je n'aime pas être aussi hypocrite, mais cette nana tout à fait indifférente à mon sort m'est à la rigueur plus tolérable que son acolyte vraiment trop gentille. Or je n'ai aucune envie de faire preuve de plus d'amabilité que nécessaire.

— Salut meuf.

Un rictus narquois dentelle ses lèvres peintes de rose.

— Tu ne te souviens pas du tout laquelle je suis, je me trompe ?

Je hausse les épaules en levant ma tasse comme si je la saluais d'un toast puis en bois une gorgée avant de répondre d'une voix cassée par les abus.

— Lust, Dream, Sin, Pink ou encore Poney Arc-en-ciel et Licornette... c'est du pareil au même tout ça, je maugréé tout en expectorant une bouffée de cigarette. Kif-kif bourricot quoi.

— On s'est levé du mauvais pied à ce que je vois, remarque la blonde, ses sourcils parfaitement épilés arqués par la raillerie.

— « On » n’est en effet pas de la meilleure des humeurs, ironisé-je. Mais dis-moi... Tu sors à la lumière du jour toi ? Je te croyais Draculette, du style à ne pointer le bout de ton nez qu'à la nuit tombée... Tes prestations ne sont plus uniquement nocturnes ?

La strip-teaseuse se met à rire franchement en resserrant les pans de son trench. Allié à ses escarpins beige et ses cheveux blond dévalant son dos, cette nana est le synonyme même de l'élégance, bien loin des clichés que tout le monde peut avoir en tête lorsqu'il est question de cette profession. J'ai la tête profondément enfoncée entre les deux miches, des cernes de la taille d'un trente-trois tours et elle est là, debout devant moi fraîche et pimpante, prête à retrouver le seul qui occupe mes pensées flagellées. Dream pousse une plainte mécontente et, combattant très certainement son instinct lui dictant de s'éloigner, s'assied une seconde face à moi son sac hors de prix sur les genoux.

— Si tu veux le savoir, je suis là dans le cadre du boulot effectivement, assène-t-elle d'un timbre égal pour mon pauvre petit cœur labouré par ses paroles. Anton veut un show ce soir et a présenté des exigences qui nécessitent quelques achats. Comme c'est un client qui sait ce qu'il veut et ne désire que le

meilleur, je suis ici pour...

— Chercher une petite enveloppe, conclus-je, le nez retroussé par le déplaisir et l'envie de chicane.

— Voilà.

Étonnamment, sa manière de ne pas enjoliver ses dires sous une couche de flagorneries désagréables me convient. Aussi je me rencogne contre le dossier de mon siège, les bras croisés sur ma poitrine, une seconde cigarette mentholée entre les doigts. Juguler le flot d'insultes envers elle, sa copine et pire encore mon Russe étrangle ma gorge en mal de lui. Sans émettre un son, derrière le fumé de mes énormes lunettes noires, je l'observe se lever, faire quelques pas en direction de la maison quand elle s'arrête sur le seuil menant à la cuisine puis revient en arrière. Sans se retourner, elle fait mine de fouiller dans la poche de son manteau puis je crois rêver lorsque j'entends ses mots :

— Tu devrais aller te décontracter un peu. Je ne sais pas moi... Un spa, une manucure. Ou un coiffeur.

Ses longs doigts s'emparent ensuite d'une mèche de mes cheveux et la laissent glisser entre eux, exactement le même geste que l'homme du marché.

— Il faut raccourcir cette jungle, tu ne penses pas ? Et puis pourquoi pas une couleur, histoire de... bref tu m'as comprise, j'en suis certaine. Le changement a parfois du bon, tu sais. Il préfère les blondes...

Ces derniers mots, je crois pendant une seconde les avoir rêvés. Ils ressemblent tellement à ce que m'a dit le malade au pain au chocolat que j'en ai le tournis. Seulement, je n'ai pas le temps de répondre qu'elle s'est déjà engouffrée dans la maison à la recherche de Anton. Songeuse, je réalise la portée et de ses paroles et de mes actes quels qu'ils seront. Si je campe les positions que j'ai toujours prôné... je reste moi et cela, dans cette maison, n'a pas de prix. Si à l'opposé, je suis les conseils de cette nana pour qui je ne suis strictement rien... je me perds un peu plus sur un chemin marécageux qui risque de m'engloutir mais à la clé se trouvera peut-être... et bien lui. Dois-je rester Sélène ou faire en sorte de... de quoi déjà ? Devenir une énième poupée russe ? Un soupir s'échappe de ma poitrine douloureuse.

Quelle route suis-je censée suivre ? Comment choisir ?

Am... Stram... Gram...

Chapitre 28

Sélène

« La folie de l’un est la réalité de l’autre. »
Tim Burton.

Je dois posséder un gêne espion. Obligé. Sinon je ne serais jamais passé entre les mailles du filet. Depuis mon retour du tour des Grands Ducs de l'esthétique ainsi que me l'a préconisé Dream dans un de ses rares moments de faiblesse, j'évite encore plus que de coutume Anton. Une fois face au miroir de ma salle de bain, j'avoue avoir été face à un cruel moment de solitude, de ceux qui font se poser les questions les plus existentielles qui soient, la prédominante étant « ai-je eu raison ? » Toutes les femmes s’interrogent en sortant de chez le coiffeur, elle est inhérente au changement. Sauf qu'en l'occurrence, l'excitation d'avoir bien agi s'est émoussée pour faire place aux doutes les plus pernicieux dans un premier temps puis bien vite ces derniers ont été chassés par la panique pure et simple.

Plus j'observe mon reflet, moins je me reconnais. Moins je me reconnais, plus j'angoisse. Plus j'angoisse... Stop. Il suffit. Si je continue, je vais rester plantée devant la psyché à analyser l'idiotie commise, son pourquoi, son parce que, etc. Le nez plissé, les sourcils froncés, je m'empare d'une de mes mèches raccourcies et l’examine. Ça, ce n'est définitivement pas moi. Cette nana, ce n'est pas Sélène... et si je commence à me dissocier de moi-même en utilisant la troisième personne... c'est que les problèmes rappliquent dare-dare, à une vitesse exponentielle à la sensation de m'être trompée sur toute la ligne. Je ne veux pas changer, je veux être moi. Et qu'il me voit, moi. L'âme froissée, j'inspire une longue bouffée d'air censée me calmer. Sans résultat probant de toute évidence à sentir les battements de mon cœur jouer des claquettes sur un rythme des plus endiablés.

D'un coup d’œil rapide, je consulte ma montre et devant l'heure avancée, mon estomac se rappelle à mon bon souvenir. Aussitôt je passe dans ma chambre, hésite une seconde à emporter mon portable pour finalement le laisser abandonné sur ma table de nuit avant de piocher une poignée de sucreries et de les engloutir avec trop de passion pour mon âge. Il faut vraiment que je ralentisse le rythme effréné auquel je les fais disparaître... Arrivée au rez-de-chaussée, après m'être préparée un thé à la menthe délicieusement odorant, je

m'installe, mue par une impulsion soudaine, sur le petit banc tendu de soies délicates du piano trônant dans le salon. Mes doigts profanes effleurent les touches, un frisson s'empare de moi à la pensée des siens dansant sur le clavier manichéen. Je ne l'ai vu en jouer qu'à une seule occasion, à la dérobée de sa conscience. La réminiscence de cette unique fois m'étreint, emportant avec elle un soupir profond. Peu glorieuse de l'avoir épié, pourtant ce serait à refaire, je n'hésiterais pas une seconde. L'idée de ne pas assister à un tel spectacle m'est tout bonnement odieux. Je me rappelle avec une précision accrue, ses mains virevoltant sur les touches noires et blanches, leur caresse sensuelle, douce et pourtant brutale. Le son à la fois coulant comme du miel empreint d'un zeste de piquant qui rend la dégustation addictive malgré la sensation de brûlure. Fascinant. Tranchant. Paralysant. Repoussant. À l'instar de toutes ces facettes folles qui composent ce musicien. Il m'attire tout autant que je ne peux m'empêcher d'espérer arriver à le rejeter. Toujours sans succès, hélas. Ou tant mieux... je ne sais plus réfléchir correctement lorsqu'il s'agit d'Anton Khassiev.

Soudain, un souvenir lointain de ma petite enfance refait surface. Pas âgée de plus de six voire sept ans, je me rappelle cette fois où ma grand-mère m'avait emmenée au Jardin des Plantes à Paris. Malgré les années, je revois la petite fille que j'étais penchée au-dessus de l'espèce de faille où avait été installé le parc destiné aux crocodiles. Hypnotisée, je n'avais pu détacher le regard d'une de ces bêtes énormes qui, alanguie sous les rais du soleil distillés par l'immense verrière, ne bougeait pas d'une once. J'avais alors demandé à ma Nana si le pauvre animal était mort et les mots concis qu'elle m'avait répondus m'étaient restés gravés par l'effroi. « Saute, tombe et tu verras ce qu'il en est. Les crocodiles, ma douce, sont incroyablement patients. Ils peuvent rester ainsi immobiles un temps infini pour tromper leur proie, mais quand leurs mâchoires se referment sur leur victime, il ne restera plus rien d'elle. »

Est-ce de cela qu'il s'agit ? Je pourrais jurer que oui, que s'il m'attrape... Dans le but de me donner un faux sentiment de sécurité, je souris en buvant une gorgée de ma boisson chaude. La menthe sucrée me fait un bien fou, calmant mes nerfs qui, encore une fois, me provoquent des céphalées de plus en plus violentes. Après avoir rabaissé le clapet laqué de noir sur l'instrument, mon coude se cale dessus, mon menton logé dans le creux de ma paume. L'esprit battant la campagne, je n'entends pas la porte de la cuisine claquer et retiens difficilement une grimace désappointée lorsque les deux sylphides blondes font leur apparition. D'ordinaire, je fais en sorte de ne pas être dans les parages à leur arrivée, mais perdue dans mes considérations capillaires, il faut croire que j'ai loupé le coche. Pour une fois, la galanterie surannée de mon boss lui a fait défaut. Lui qui, d'habitude, les accueille n'a pas pointé le bout de son joli nez fin.

Dissimulé dans son bureau comme tous les jours que le bon Dieu nous octroie, lui aussi fait en sorte de ne jamais me croiser ou, tout du moins, pas plus que les minutes nécessaires à aboyer ses ordres. Quand il en a. Parce que malgré son exigence soignée, il apparaît clair qu'il me fait confiance et se dédie sur moi pour accomplir ce qui doit être fait sans qu'il n'ait à en exprimer le besoin. Nous agissons de concert, une putain de symbiose mortelle sans pour autant nous voir ni parler et franchement, je ne sais quoi en penser. Est-ce drôle, étrange ou carrément flippant ? Personnellement, j'aurais une tendance naturelle à pencher pour un sacré mélange de ces trois hypothèses.

— Salut les princesses, envoyé-je, faussement détachée alors que mon cœur comme mon âme saignent à l'idée des heures qu'elles passeront en sa compagnie quand lui me la refuse.

Lust m'adresse un immense sourire éclatant tandis que Dream, de nouveau fidèle à sa manière bien à elle de m'ignorer, me renvoie un regard miroir où aucune émotion particulière ne semble se refléter. La première s'approche un peu plus de moi, l'air stupéfait. La tête penchée de côté, elle semble m'évaluer sous un jour nouveau. Sous le feu de son inspection perspicace, je me tortille, mal à l'aise.

— Quoi ? je gronde en triturant le bracelet qui ceint mon poignet.

— Besoin de changement ?

— Bah oui... ça ne t'arrive jamais peut-être ?

Hésitante, elle prend deux secondes avant de me répondre avec dans son sourire une larme de condescendance qui me fait bouillir.

— C'est assez... radical.

— Je sais, grommelé-je, les yeux baissés sur mon mug tout à coup incroyablement intéressant telle une enfant prise en faute. C'est raté, j'irai lundi voir ce qui peut être réparable.

Ses doigts serrent mon épaule en une pression réconfortante. Ses immenses billes azur me sondent un instant et, lumineuses, s'étoilent d'une gentillesse un chouia débilitante. Finalement, je crois préférer sa copine. Je l'indiffère peut-être, sûrement même, mais cette chose-ci dégoulinante de bienveillance est largement pire pour mon petit ego rapiécé.

— Je n'ai pas dit ça, loin de là, dit-elle d'une voix douce. Juste que c'est différent mais du moment que tu le fais pour toi, tout est bien.

— Tu fais dans la psychologie maintenant ? Ce n'est pas un peu loin de tes prérogatives ? je raille pour tenter d'esquiver les rayons X qu'elle semble posséder et qui paraissent déterminés à me mettre à nu.

— Dans cette maison, si.

Lust va pour ajouter quelque chose quand un soupir affreusement impatient

de sa congénère la stoppe en plein élan.

— On va être à la bourre et tu sais à quel point il...

— Oui, oui, on y va.

La blonde m'envoie un clin d’œil que seul ce type de femme sait rendre langoureux et glamour avant de s'élancer dans l'escalier menant au premier étage et son salon maudit. Dream va pour la suivre quand elle se ravise et bouge jusqu’à moi. Son petit air suffisant m'irrite, mais je me retiens d'asséner une remarque bien sentie. Bien m'en prend car, lorsqu'elle se décide après un temps d'hésitation, à prendre la parole, je suis littéralement sonnée. Sonnée et oui, je peux le dire, exaltée par l'afflux d'adrénaline que ses mots engendrent au plus profond de moi.

— Tu veux savoir ? souffle-t-elle d'un timbre oscillant entre l'exaspéré et la mansuétude. Tu veux comprendre ce qu'il est, qui il est dans... dans ces moments-là ? Tu saisis à quel point ce que tu verrais alors risque de ne pas te plaire ?

Je dois prendre le temps de réfléchir posément au pour comme au contre d'une telle démarche. L'opportunité de le voir ainsi mérite que je me pose et...

— Oui. Oui, Montre-moi.

Elle s'éloigne quand ma main attrape son avant-bras pour la retenir. Mes prunelles enchâssées aux siennes, je bloque une seconde.

— Pourquoi ? Pourquoi tu fais ça pour moi ? Nous savons toutes les deux que tu n'en as rien à secouer de moi, tu ne t'en es jamais cachée.

— C'est vrai, sourit Dream, une pointe de mesquinerie incrustée à ses traits de poupée de porcelaine. Tu as on-ne-peut plus raison. Toutefois, je sais ce que c'est d'avoir besoin de comprendre. Je sais quand la nécessité prévaut, quand elle devient vitale. Ou alors...

Elle s'incline vers moi, sa bouche contre le pavillon de mon oreille.

— Je me moque de toi et veux te voir souffrir, ce qui crois-moi ne manquera pas d'arriver avec ce type.

Sans me laisser le temps de rétorquer, la stripteaseuse se détourne et laisse derrière elle les traces d'un parfum capiteux dont les fragrances ramènent avec elles mes maux d'estomac, conséquences des abus de la veille. Je n'y prête pas attention, cette dernière totalement focalisée sur ce que je m'apprête à faire.

Trahir la confiance toute relative d'Anton.

Entrer dans la faille du crocodile.

Dirty Mind, Boy Epic

I know what you like
Je sais ce que tu aimes
Get the champagne
Prendre du champagne
Hands on your thighs
Mains sur tes cuisses
Wanna get your body high
Je vais te faire planer
Get low
T'emmener au plus bas
Or no
Ou pas
I know you wanna fight
Je sais que tu veux te battre
Set a new pace
Définir un nouveau rythme
Wanna do you right
Je veux te faire du bien
Keep your back to the sky
Garder ton dos vers le ciel
Go slow
Aller lentement
Or no
Ou pas

Yes or yes ?
Oui ou oui ?
Do you want it in ?
La veux-tu en toi ?
You wanna be stressed, I'd rather have sex
Tu voudrais être bousculée, je veux du sexe.

You and I and me dirty mind
Toi, moi et mon esprit obscène
We can stay high or no ?
Nous pouvons continuer de planer ou non ?
Yes or yes ?

Oui ou oui ?
Do you want it in ?
La veux-tu en toi ?
You wanna be stressed, I'd rather have sex.
Tu voudrais être bousculée, je veux du sexe.

You and I could die a thousand times
Toi et moi pourrions mourir un millier de fois
We can stay high or no ?
Nous pouvons continuer de planer ou non ?

Let me change your mind
Laisse-moi te faire changer d'avis
Give you new fame
Te donner une nouvelle renommée
Make you feel shy
Te faire te sentir timide
Keep it fifty all night
Que ce soit bien toute la nuit
Let go
Allons-y
Or no
Ou pas
We can let it ride
Nous pouvons y aller
Play a new game.
Jouer un nouveau jeu.

Heay overtime
Grosse prolongation
We can do it for life
Nous pouvons le faire pour la vie
Go pro
Que ce soit fantastique
Or no
Ou pas

Yes or yes ?
Oui ou oui ?

Do you want it in ?
La veux-tu en toi ?
You wanna be stressed, I'd rather have sex.
Tu voudrais être bousculée, je veux du sexe.

You and I and my dirty mind
Toi, moi et mon esprit obscène
We can stay high or no ?
Nous pouvons continuer de planer ou non ?
Yes or yes ?
Oui ou oui ?
Do you want it in ?
La veux-tu en toi ?
You wanna be stressed, I'd rather have sex.
Tu voudrais être bousculée, je veux du sexe.

You and I could die a thousand times
Toi et moi pourrions mourir un millier de fois
We can stay high or no ?
Nous pouvons continuer de planer ou non ?
We can stay high for life, or tell me to go
Nous pouvons continuer de planer ou dis-moi de partir

No, no
Non, non
Do you want me or no ?
Me veux-tu ou non ?
No, no, no
Non, non, non.

Yes or yes ?
Oui ou oui ?
Do you want it in ?
La veux-tu en toi ?
You wanna be stressed, I'd rather have sex.
Tu voudrais être bousculée, je veux du sexe.

You and I and my dirty mind
Toi, moi et mon esprit obscène

We can stay high or no ?
Nous pouvons continuer de planer ou non ?
Yes or yes ?
Oui ou oui ?
Do you want it in ?
La veux-tu en toi ?
You wanna be stressed, I'd rather have sex.
Tu voudrais être bousculée, je veux du sexe.

You and I could die a thousand times
Toi et moi pourrions mourir un millier de fois
Or we can stay high or no ?
Ou pouvons-nous planer ou non ?

Chapitre 29

Sélène

« Il n’a plus assez de musique dans son cœur pour faire danser sa vie. »
Marius et Jeanette.

Je suis en Enfer ou en tout cas ce qui s'en rapproche le plus. Cette pièce doit être son antichambre ou le cimetière du dédoublement de personnalité de son occupant. Je l'ai su. Au moment même où j'ai accepté l'idée farfelue de l'espionner. À l'instant où avec la complicité de Dream puis, après de nombreuses hésitations celle de Lust, je me suis faufilée dans la salle de bain attenante au petit salon d'inspiration russe. J'ai su que tout ceci n'était qu'une vaste fumisterie, la chute une question de temps et qu'elle n'en serait que plus rude. Une supercherie destinée à prendre en faute dans ses pires moments de faiblesse, voire de détresse, l'homme dont je suis amoureuse. Seulement... quoi de plus tentant que de pouvoir l'étudier à son insu ? Qui aurait eu la force morale de s'opposer à observer la personne qui l’intrigue le plus au monde quand lui n'a pas connaissance de sa présence ? Pas moi de toute évidence. Et puis... ce n'est pas la première fois. Sauf qu'il m'est impossible de me convaincre que dans ce cas précis, il se montrera aussi clément que ce jour avec Sach. Au mieux, je risque de terminer à la porte. Au pire... au pire, il balancera mon corps quelque part.

« Ci-gît Sélène Bass, elle s'est montrée trop curieuse et, face au crocodile, a perdu son duel. Affamé, il l'a dévorée. »

Un violent frisson me tord les tripes tandis que mes jambes commencent à être prises de crampes à m'en couper le souffle. Le panneau de la salle d'eau entrouvert, je suis immobilisée sur les genoux depuis maintenant une bonne heure à contempler celui qui me torture comme si je ne l'avais jamais vu auparavant. Sur ce carrelage glacé, je comprends mieux pour quelle raison Anton refuse que je puisse le voir ainsi. Que dire... Que penser... Je ne le sais même plus. Cet homme-là, je ne le connais pas. Mon esprit s'est déconnecté de mon corps lui-même désolidarisé de mon cœur meurtri. J'ai l'impression folle d'être attachée à un peloton d'exécution et que tenant fermement le fusil, il tire. Encore et encore. Chaque balle atteint son but, transperce ma chair de part en

part. Je devrais tourner la tête, me boucher les oreilles ou je-ne-sais-quoi mais c'est mission impossible. Mes yeux restent rivés sur le spectacle à la fois horrifiant et hypnotisant qui se joue devant moi.

Les teintures noires et or sont tirées devant les immenses fenêtres à petits carreaux afin de conférer au lieu une espèce d'atmosphère intimiste, limite suffocante. Les étoffes ne font qu'alourdir un peu plus le salon encombré de meubles et décorations de style baroque. Comme s'il se barricadait dans un genre de cellule malsaine. Tous les trois sont là mais... comment dire, comment exprimer ce que je perçois à cet instant... Dans cet espace confiné où chacun vole l'air pour l'aspirer et en priver les autres, moi je ne vois que du vide. Je pourrais jurer qu'il n'y a personne. Parce qu'aucun n'a d'âme. Ce ne sont que des coquilles vides qui bougent, enfin pour deux d'entre eux, ou encore se percutent mais... Tout à coup, mon regard bloque sur mon Russe. Installé dans un fauteuil Chesterfield couvert de soies jaunes légèrement passées, ses longues jambes élégantes croisées, il fume, un verre de Cognac à la main. Vêtu avec une rare élégance d'un costume trois pièces très ajusté de couleur noire, ses mèches peroxydées lissées en arrière, son visage n'est plus qu'un masque terrifiant. De marbre, froid et d'une dureté minérale qui le fait apparaître sans âge.

La vérité qui exsude de tout son être me cloue à terre. Il n'y a plus de doute à avoir. Il l'est. Le crocodile. Et cruellement. Les diamants à ses oreilles attirent la lumière, accentuant les ombres de son faciès de cire. Plus aucune émotion ne semble toucher ses traits sans âme. D'où je me tiens, je peux à loisir l'observer. M'apparaissant de trois quarts, dans cette splendeur décadente qui n'appartient qu'à lui, il n'en est que plus effrayant. Ses iris du bleu des mers Caraïbes ont viré à l'encre, un gouffre abyssal que rien ne saurait combler, un trou noir où je serais certaine de me noyer si le malheur voulait que j'y tombe un peu plus encore. Je mords mon poing en remarquant le pli amer que sa bouche forme quand le souvenir de ses lèvres ourlées s'impose à moi. Oui cet homme m'est étranger. Y compris dans ses moments d'égarement, jamais Anton ne m'a semblé si... distant, insensible au monde et, que je sois honnête, totalement irrécupérable. Il dérive bien trop loin de moi à cet instant. La folie suinte de tous les pores de sa peau aussi blanche que les statuettes d'inspiration russe abandonnées çà et là.

Les quelques lumières tamisées distillées dans la pièce renforcent l'aura sombre et délictueuse, provoquant un friselis diabolique sur mon propre épiderme. Mon regard balaie une seconde les murs et bloque malgré lui sur le seul pan que je me refusais d'envisager jusque-là. Celui où gisent ces photographies infernales qui, à chaque rappel, pulvérisent mon cœur en un millier de bris de verres effilés. J'ai beau être forte, curieuse et d'un naturel optimiste, rien ni personne ne pourrait résister à un tel spectacle. Incapable de

comprendre le besoin morbide d'Anton d'afficher ces horreurs en permanence sous ses yeux alors qu'il porte sur lui ses stigmates, je laisse échapper un soupir de frustration. Comment sauver quelqu'un qui ne le souhaite pas et qui, au contraire, s'impose de vivre baigné dans un passé qui le flétrit ?

Quelque part, profondément enfoui en moi, le sentiment de le haïr imprègne mes os. Je le déteste d'avoir réussi à annihiler mon insouciance. Je le honnis de m'avoir ôté cet égoïsme nécessaire à ma propre préservation. Heureusement, la part de rébellion diluée dans mes veines n'a pas été totalement dissoute. Même perfusée, elle demeure en stase en attendant mon bon vouloir pour surgir et remettre bon ordre dans tout ce foutoir. Pour le moment, elle se fait timide, mais au bon moment, je ne peux qu'espérer qu'elle sache nous protéger. Il ne changera pas, j'en suis intimement persuadée et puis... l'aimerais-je autant s'il perdait ce qui fait qu'il est juste lui ? Je n'en sais rien... Là devant ce spectacle navrant, je ne comprends plus grand-chose. Tout ce dont je suis consciente est que je ferais n'importe quoi pour mon Russe. Mon attention est soudain attirée par un filet de lumière qui va se répercuter sur un des cadres où est enfermée l'image de cette femme, cette blonde magnifique au visage d'ange. C'est étrange... Je ne lis pas sa beauté derrière le fumé de ses iris opaques. Peut-être est-ce la jalousie qui parle à cet instant mais... la lueur tapie que je devine, cette moue derrière son sourire charmeur... Quelque chose me dérange, me fait froid dans le dos.

Ma main vient bâillonner mes lèvres pour tenter d'empêcher le cri que rejettent mes entrailles. Une ondée de sueur gelée dévale mon épine dorsale, mes yeux s'étrécissent quand ils se reportent sur les deux danseuses un peu plus loin. La musique aux tonalités graves et envoûtantes me rappelle celle d'Orient teintée de cendres slaves qui ajoutent le mordant au tempo aussi impétueux que sensuel. À genoux, Dream, que je reconnais en dépit de son loup en dentelle noire, vient se glisser en rampant entre les jambes désormais écartées d'Anton sans pour autant ne serait-ce qu'essayer de le frôler. Vêtue d'un luxueux ensemble de lingerie de la même couleur que son masque, elle respire le désir et la concupiscence. Pourtant, il ne lui accorde qu'une attention impénétrable comme si la voir ainsi à ses pieds était d'une banalité affligeante. Une fièvre traîtresse court sur mon échine lorsque je ne manque pas de remarquer à quel point elle s'est grimée pour ressembler... Oh mon Dieu. Le dire m'arrache la raison pour la jeter aux pieds de cet homme qui la foule sans aucune pitié. Ainsi maquillée, ses cheveux blonds cascadant jusqu'à la naissance de ses fesses, tout est fait pour qu'elle soit une espèce de double déformé de l'image en papier glacé qui, de la cloison où elle pose, prend tout l'espace dans cette saleté de salon pour le faire exclusivement sien. Atterrée, la beauté du tragique de cette situation sans queue ni tête où les mensonges priment me chavire.

Oui, je suis forte et combative mais... contrer ça ? Peut-on se battre contre quelqu'un d'intangible ? Un souvenir, une image... un mirage ? Je ne crois pas pouvoir jamais faire le poids face à elle. L'homme du marché avait raison. Seulement, malgré la peur, la frustration et cette pointe de... mépris que je ne peux m'empêcher de ressentir, je reste là, campée sur mes décisions. En dépit des doutes et des obstacles qui s'avèrent tenir de plus en plus de l'impossible. Je ne bouge pas.

« Fais attention Anton. Tu ne te débarrasseras pas de moi si aisément. »

Je n'ai de toute manière pas le choix. Il s'est infiltré si loin sous ma chair, s'est mêlé d'une telle façon à chaque goutte de mon sang que penser agir différemment n'est qu'hérésie.

Sans plus réfléchir, mon attention dévie sur Lust qui monte sur la petite estrade où se trouve fixée la barre de pole dance. Un soupçon dingue de jalousie pique mon cœur à voir l'attention de Anton s'attarder sur elle tandis que Dream ne remue pas d'un iota, figée dans la glace. Elle n'est plus qu'une poupée ballottée au diapason des envies de l'homme au-dessus d'elle et, si je ne connaissais pas sa réticence pathologique à toucher son prochain, je m'attendrais presque à le voir, de sa main, flatter le sommet de son crâne en compliment de sa tenue exemplaire. Au lieu de cela, Anton se garde bien de ne serait-ce que l'effleurer. Au contraire, son corps tendu me démontre à quel point il prend soin d'éviter le moindre contact d'avec son ersatz d'ex fiancée russe disparue. La tête me tourne de plus en plus. Mon regard ne sait où se poser, sur quel détail se focaliser tant il y a à voir et tant j'exècre ce que j'ai sous les yeux.

Aérienne, la main droite de la jeune strip-teaseuse se pose haut sur la barre métallique puis elle s’élance en en faisant le tour. Les doigts de la gauche se placent alors au niveau de la courbe de ses seins avant que, sur une impulsion, Lust ne balance élégamment ses jambes en danseuse. La barre de pole positionné dans l'axe du pli de sa hanche, je la mate – parce qu'il n'existe pas d'autre mot pour décrire ma fascination – je la mate tournoyer à un rythme impressionnant tant il est lent. Elle ondule, enroule l’instrument entre ses cuisses, le visage pointé vers le bas, sa peau d'albâtre luisante d'une fine pellicule de sueur qui, chez toute autre, paraîtrait peu ragoûtante. Mes lèvres se pincent sous l'effet de la rancœur. Qu'il la regarde toutes les nuits se dévêtir et danser uniquement pour lui même s'il m'a assuré ne jamais les toucher me rend folle. Pourquoi ne puis-je pas être celle qu'il veut là à se trémousser devant lui ? Super... Vive le féminisme et ses copines Liberté et Confiance en Soi... J'ai tellement froid et ce n'est définitivement pas le contact du sol carrelé qui en est le responsable.

Face à elle, toujours carré dans son énorme fauteuil, si droit que l'on pourrait facilement imaginer une latte de bois attachée dans son dos, Anton reste là, ses prunelles bleutées apathiques et chimériques. Il regarde Lust sans la voir. Sent Dream sans la toucher. Comme moi, je le souffre jusque dans cette foutue peau qui est la mienne...

Soudain, la poupée de cire entre les jambes de son sculpteur s'agite. Toujours agenouillée, elle se laisse tomber sur ses avant-bras, les fesses bombées, les reins creusés en une pose qui a dépassé le suggestif. Elle glisse pour se positionner sous le feu du regard éteint de mon Russe. Une fois certaine d'avoir attiré son attention, elle se tourne de trois quarts face à lui. Muette, le visage toujours en partie dissimulé où seule sa bouche carmine jaillit, elle se cambre de manière à ce que l'arrière de sa tête aille effleurer le parquet. Pendant quelques secondes qui me paraissent s'éterniser, ses mains aux long ongles laqués de vermeil papillonnent sur son corps. D'abord son ventre puis elles remontent ses côtes, emprisonnent le galbe de ses seins, longent son cou et enfin repartent en sens inverse jusqu'à son pubis sur lequel elles stoppent leur course. Alors seulement elle se relève avec une grâce qui me sera à jamais étrangère. Agenouillée, sa paume gauche en-travers de sa poitrine pour retenir son soutien-gorge de dentelle, l'autre disparaît dans son dos afin, inutile d'être devin, de le dégrafer.

Les battements de mon cœur se font plus rapides, cabriolant les uns sur les autres pour jouer à saute-moutons. Anton, quant à lui, tire sur son cigare une intense bouffée qu'il recrache en une volute blanche si lente qu'elle ne semble jamais vouloir se tarir. La fumée s'enroule devant lui en un épais nuage qui se dissipe paresseusement. À chaque seconde, je meurs un peu plus sous l'impact de ces balles fictives et pourtant si douloureuses. C'est alors qu'il se lève sans que son jouet, elle, ne cherche à enlever totalement le morceau de tissu qu'elle tient lâchement contre sa poitrine opulente. Tous ces foutus adages, idiots, sur l'avantage des petits seins me reviennent, idiots, en tête. Stupides parce que là, tout de suite, je n'y vois aucun plus, pas le moindre attrait. Comment rivaliser avec ça ? Même s'il ne s'agit pas d'une lutte à proprement parler. Personnellement, j'ai l'impression d'assister à la dislocation de mon être quand il ne s'agit que d'attirance alimentaire en ce qui la concerne. Silencieux comme ce foutu animal dont il est le double déphasé, il parcourt les quelques pas qui le séparent d'elle. Il l'enjambe, un pied de chaque côté de ses hanches alors qu'elle abandonne son vêtement d'un geste indolent et que, sans se soucier d'eux, Lust continue sa prestation. Non, il ne va pas... Les mots s'étranglent dans ma gorge, mes pensées s'étouffent de fureur comme de désespérance... Un haut-le-cœur, encore plus épouvantable que ses prédécesseurs qui se disputent mon attention

depuis le réveil, menace lorsqu'Anton s'incline. Il ne peut pas... ne peut... ne va pas... Menteur !

Putain de menteur !

Ahurie, j'esquisse alors un geste malheureux qui me fait tomber à la renverse. Sans me soucier de ressembler à une carpette, je recule précipitamment pour aller cogner brutalement la baignoire avec tant de force que l'impact m'arrache une exclamation douloureuse. Mais je m'en fous. Il allait la toucher ? L'a touchée ? Vraiment ? Apeurée, mais surtout furieuse, je tente de me redresser maladroitement. À croire que je ne sais plus marcher ! On dirait un poulain qui vient d'être mis bas tellement mes mouvements saccadés sont brusques et mal coordonnés. Enragée, je n'en ai plus rien à faire qu'il ait vent de ma présence. Qu'il le sache ou non, je me tire d'ici... Les doigts éraflant le carrelage, une seule idée se greffe à ma colère grandissante.

J'ai honte. Honte d'avoir succombé alors que cent fois, il m'a mise en garde.

Je suis coupable. Coupable de l'avoir entraîné là où il m'avait prévenue ne pas vouloir se rendre.

J'ai peur. Peur de ne jamais pouvoir faire marche arrière.

Je...

Enfin debout, mes pensées toutes plus folles les unes que les autres sont littéralement percutées par la porte qui s'ouvre avec violence, rebondissant contre le mur. La silhouette ombrée et funeste d'Anton se découpe dans l'encadrement, immense et, malgré sa sveltesse, foutrement intimidante. Mais qu'est-ce je fous bordel ? Qu'est-ce que nous faisons là ? Tous les deux ? Les yeux hallucinés, ses cheveux neige en bataille, il fonce droit sur moi, hors de lui. La colère n'est plus. Les autres fois, il l'était. Il est au-delà. La haine elle-même n'a plus de place dans le minuscule espace que nous occupons. Je l'ai espionné dans ses instincts les plus bas, ai compris que tout ne sera jamais que vain.

Du vide. Toujours du vide.

Les nerfs à vif, je me recroqueville et, en même temps, redresse le buste prête à batailler. Coup pour coup. Me rendre sans combattre n'est pas dans mes gênes. Plier pas dans les siennes. S'il ne l'a pas fait en prison... L'idée de le vaincre est juste impensable. Ses bras se lancent vers moi avant de glisser le long de son torse sec, impuissants. Un rictus de raillerie ourle mes lèvres.

Touche-moi si tu peux...

Ses billes bleutées noircies et exaltées bloquent une seconde sur mon visage puis bifurquent vers mes cheveux défaits qui pendent lamentablement. Sonné, il en oublie une seconde sa rage avant qu'elle ne reflue, encore plus dévastatrice. Un peu plus et je suis certaine qu'il cracherait du feu. Ses doigts agrippent une de mes boucles nouvellement blondes qu'il tire avec dureté pour me rapprocher de

lui. Son regard toujours rivé dessus avec horreur, il éructe de haine, cassé.

— Qu'as-tu fait, Devouchka ?

Chapitre 30

Anton

« Sais-tu seulement à quel point tu ne sais pas ? »
Damso.

Elle est la seule à posséder le pouvoir de me foudroyer.
Pour un regard.
Par un regard.
Pour un sourire.
Par un sourire.
J'aimerais tant lui arracher la promesse de ne jamais nous abandonner mais pour son bien, n'en ferais rien.
Je voudrais tant me laisser vaincre mais je ne peux pas.
Qu'elle arrête de courir.
Que je cesse de tomber.
Mais je ne peux pas.

***

Je suis en plein rêve. Cauchemar. Pitié dîtes-moi que j'hallucine. Qu'elle n'est pas vraiment là devant moi. Qu'elle ne m'a pas vu ici. Qu'elle ne les a pas vues elles. Pourtant, je sais que ce ne sont là que souhaits creux. Il n'y a qu'à voir ses yeux et les reproches qui y dansent. L'amertume, la colère et l'horreur teintées d'une dose non négligeable d'irrévérence méprisante me bousculent de plein fouet. Toutefois, je ne m'y arrête pas. Parce que moi aussi, je suis révolté et qu'à cette seconde j'oscille dangereusement entre la crainte et l'envie foudroyante de lui faire mal. Me défendre, protéger la carapace qui me sauve sont les uniques réflexes me servant de moteur. Convulsifs, mes poings se serrent le long de mes cuisses alors qu'elle me défie, ses iris d'eau étincelants de rage comme de raillerie. Ma canine se plante, vorace, dans la pulpe de ma lèvre. L'idée qu'elle se moque soudain de cette saleté d'infirmité m'empêchant de faire en sorte qu'elle m'appartienne me rend fou. Elle ne veut pas plier ni moi rompre. Néanmoins, mon attention se recentre sur ce qui m'a frappé à peine entré dans cette foutue salle de bains.

Ses cheveux. Ses putains de cheveux bruns ont désormais viré au blond. Désaxé, je commence à trembler de cette fièvre qui accompagne chacun de mes

pas, de l'instant où mes yeux s'ouvrent jusqu'à ce qu'enfin mon esprit me permette une seconde de répit. Furieux, je me retiens de les attraper à pleines mains pour la secouer dans l'espoir fou qu'ils redeviennent ce rideau de nuit hantant mon obscurité. Je ne veux pas de soleil. Hors de question ! Mais où a-t-elle été péché cette idée saugrenue ? Mes doigts s'enfouissent dans la masse de ses boucles blondes et laissent filer une mèche aussi douce que la soie, me captivant pour mieux m'apaiser le temps d'un battement de cœur.

— Maya liouboff (32)... murmuré-je dans un souffle rauque. Mye pomimayo (33).. mnié tibia nié chvataiet (34) .

Son corps transi s'alanguit tandis que mes mots l'atteignent. À croire que l'accent si rocailleux de ma langue natale se dilue au plus profond d'elle. Pourtant cela ne dure qu'une minute. Sélène se rebelle en me fusillant du regard. Sans réfléchir, ses mains s'abattent sur ma poitrine et je crois crever. Elle me repousse avec tant de force pour un oisillon qu'un sourire manque de déchirer mon faciès tailladé par l'envie et de la faire souffrir et par celle d'atténuer l'ouragan qui la ravage.

— Arrête de te cacher derrière tes putains de mots que je ne comprends pas ! Sois honnête pour une fois !

N'y tenant plus, horrifié par ce que Sélène a fait et par ce que ce geste sous-entend sur elle en particulier et sur nous en général, dégoûté qu'elle ait pu m'observer dans ce qu'il y a de pire en moi, je recule d'un pas pour ne pas la blesser. D'un revers de main, je balaie les cosmétiques des deux accessoires qui me rejoignent ces nuits de malheur et nous guettent du seuil de la porte. Leur présence m'est tout à coup insupportable. Que l'on espionne chacun de mes mouvements me ramène vers un passé qu'il m'est odieux de recréer. De biais, mes iris les trouvent, brûlés par une profonde aversion. Scellées par la fureur, mes lèvres peinent à articuler pendant que j'essaie de cacher tant bien que mal mes mains saisies de tremblements.

— Dehors, je siffle entre mes dents tellement serrées qu'un peu plus et elles risquent de se briser. Comme les filles ne bougent pas tout de suite, je me retourne et cette fois ne me reconnais pas quand je hurle : Dégagez, bordel !

Sans demander leur reste, les filles tournent les talons et, en trébuchant, ramassent leurs affaires avant de sortir du salon. Désormais seuls, rancœur contre rancune, nous nous affrontons sans que l'un ou l'autre ne décide de baisser les yeux. Les siens me tuent tant j'y vois le reflet de mes vices et celui des entailles que je viens de creuser, sillons profonds, dans sa chair et son âme. Pourtant, elle ne s'enfuit pas. Non. Sélène, elle, me fait front, m'attaque, banderilles en main prête à faire de moi son martyr. Rousselki jusqu'au bout des ongles. Elle avance d'un pas et se retrouve à quelques centimètres de moi tout en

prenant garde de ne pas m’effleurer. Les éclairs de son regard m'électrisent, nourrissent ce besoin impie d'elle. Alors qu'elle va pour parler, je la devance.

— Tu parles de franchise, Devouchka ? Sérieusement ? Toi ? Quand tu m'espionnes ? Quand tu...

Mon sang bouillonne d'énumérer ce qu'elle a osé faire. Un rictus ironique tord mon visage rendu blême par la colère que pervertit cette petite peste. La rage m'étrangle tant les mots ont du mal à s'évader de ma gorge comprimée. Sans penser, sans m'en rendre compte, j'agrippe son bras. Mes doigts s'enracinent dans la douceur de sa peau si bien qu'un gémissement de souffrance lui échappe. Pourtant, je ne relâche pas ma prise. Je ne le peux plus. Le contrôle que je m'impose si drastiquement s'égrène comme du sable sans que je ne puisse rien faire pour l'en empêcher. D'un mouvement sec, je la tire vers moi.

— Qu'est-ce que tu as voulu faire en faisant ça ? Qu'est-ce que tu as voulu prouver au juste ?

Je crois rêver lorsque, au lieu de me répondre ou encore de se défendre, un large sourire étire ses lèvres rosées et pulpeuses. Ses prunelles au chatoiement éclatant ressemblent à cet instant à deux Tsavorites. Elles sont ces deux grenats, rares et sans inclusions, d'une dureté minérale tranchant ses ennemis sans concession.

— Tu me touches, s'exclame-t-elle, extatique. Tu me touches. La colère est ton moteur Anton et rien que pour ça, je recommencerais mille fois.

— Tu es folle... complètement folle Devouchka, grincé-je, la main qui ne la tient pas fourrageant dans le peroxydé de mes cheveux.

— Peut-être mais... tu aimes ça, non ? Les blondes, termine Sélène dans un soupir sensuel qui non seulement ne m'adoucit pas, mais redouble la négativité qu'elle fait exsuder de tout mon être.

Resserrant mon étreinte autour de son bras menu, je la traîne sans égard dans le salon jusqu'à l'énorme armoire laquée de noir. Elle trébuche, glapit de douleur, cependant je m'en contre-fous. Autant en finir tout de suite de cette romance qui n'en est pas une, de cette tragédie d'un sort qui nous entretient dans ces horreurs. Je la tiens si fort que je ne doute pas que demain sa peau sera marquée par l'empreinte de mes doigts et je dois admettre que cette idée ne m'est pas si désagréable. De ma main restée libre, j'ouvre le meuble à la volée tandis qu'elle me regarde faire, médusée. Malgré tout, la trace de confiance que je lis sur son corps alangui me retourne les sens. Tuer dans l'œuf cette misère, qu'elle soit douce, amère ou je ne sais quoi d'autre...

Je veux qu'elle parte.

Je veux qu'elle reste.

D'un geste, je la propulse au sol sans ménagement, hors de moi. Fou de

colère contre elle, contre moi, j'attrape le premier vêtement vaporeux qui me tombe sous la main et le lui balance au visage. Puis un second. Et encore un autre. Une guêpière, un corset, un serre-taille... Elle piaffe sous l'amas de fringues puis se récrie franchement quand, cette fois, il s'agit de bien d'autres choses. De mes vices les plus cachés, ces perversions dont je me gorge nuit après nuit.

— Tu veux ça, Devouchka ? C'est ça que tu veux alors ? Je me mets à rire, désabusé. Sélène ? Réponds-moi ! C'est ça ? Ou tu préfères jouer avec Lust ? Ou Dream ? Ou peut-être encore bien les deux ? Tu veux être l'une d'entre elles ?

Je lui lance des boules de Geisha qu'elle contre avec justesse et, une fois adroitement rattrapée, me renvoie au visage suivi d'un plug qui ne mérite pas plus d'explication qu'impose sa simple présence. Bringuebalante, elle se remet debout, ses jambes prises de tremblements incontrôlés, et vient vers moi, ses traits laminés par mes paroles. Pourtant jamais elle n'a eu l'air plus déterminée.

— Tu ne les touches pas, j'en suis certaine... se rassure-t-elle du mieux qu'elle le peut.

Son air oscillant entre la satisfaction et l'hésitation m'exaspère à tel point que je dois me retenir au montant de la porte de la penderie.

— Dis-moi qu'elles ne font que danser...

L'animal qui sommeille à fleur de ma peau gronde et moi je vacille une seconde avant de me reprendre. J'esquisse un pas dans sa direction, doucereux. Son attitude frondeuse excite la bête en moi quand l'humain se froisse.

— Et alors ? je chuchote, ma langue sibilant sur mes lèvres sèches. Où désires-tu te placer Sélène Baas ? Où te trouves-tu dans mon tableau ? Serais-tu capable de danser pour moi ? De te toucher pour moi ? De jouer à jamais seule ?

Et là... là, elle fait la seule chose qui puisse me tuer. Sous le feu de mon regard, elle trémule une seconde et, le menton fièrement relevé, au lieu de me jeter une vérité quelconque que je connais déjà, s'agenouille devant moi. Aguicheuse et rebelle.

— Tu oublies que je l'ai déjà fait, Anton Khassiev. Tu ne veux pas me laisser accéder à Aliocha mais... mais Anton, je le connais.

Sensuelle, elle soulève ses cheveux sur sa nuque pour les relâcher, suave.

— Lui, je sais qu'il ne m'est pas insensible...

Tout à coup, ses mains s'abattent sur le sol devant elle, son buste en avant, le défi incrusté sur ses traits poupins.

— J'ai fait une erreur, je l'ai su à peine sortie de chez le coiffeur. Honnêtement, je ne sais pas ce qu'il m'est passé par la tête. À force d'entendre dire que tu... que les blondes... Bref. J'ai déconné. Et sévèrement. Parce que je ne me perdrai pas pour toi. Je suis plus forte que ça, Anton. Mais... sache, sache que

je n'ai pas peur de toi. Tu ne m'effraies pas. De nous deux, je suis la plus forte. Tu m'entends ? La plus forte.

À mon tour, je tombe à genoux. Vaincu ? Je rampe doucement jusqu'à elle et m'incline de façon à ce que nos deux visages se trouvent de profil l'un à l'autre. La regarder serait trop dur.

— Ce que tu cherches, gamine, est mort. Tu te berces d'illusions qui ne sont que dans ta tête.

D'une torsion de reins, je me relève, l'air de rien et l'observe faire de même. Elle est furieuse, chaque pore de sa peau halée me le crie.

— Va-t'en Sélène.

— Ce que je veux est mort, hein ? me questionne-t-elle sans attendre de réponse.

Elle va jusqu'aux cadres accrochés au mur et, les mains emprisonnant sa taille, les détaille avant de se tourner à demi vers moi pour reprendre :

— Tu es mort là-bas donc ? Pour quoi ? Pour qui ? Tu souhaites que je comprenne sans pour autant dire, toi, la vérité...

Comme je reste silencieux, elle décroche une des photographies et la fracasse sur le parquet dans un bruit sourd. Je reste là comme un con à la fixer démonter cliché par cliché ma putain d'existence.

— Tu veux de l'honnêteté ? De la franchise ? Toi ? Tu n'en saisis même pas le sens Anton ! hurle-t-elle, des larmes de frustration dans sa voix cassée. Dis-moi la vérité ! Mens-moi sinon ! Mais parle, bordel ! Parle-moi !

Au moment où elle attrape le dernier cadre où s'affiche mon ventre torpillé, je la rejoins. Primaire, sous le coup de cette rage de vivre qu'elle m'inspire, mon corps se moule à son dos, mon bras gauche s'enroule autour de sa taille, la main droite incrustée dans la chair fine de son épaule. Ma bouche trouve son oreille, mon souffle sa joue. Je pourrais jurer sentir sa jugulaire battre une chamade qui chavire mon propre rythme cardiaque.

Et je mens.

— J'ai aimé. J'aime encore. J'aimerai toujours.

Sélène frissonne sous mes doigts. Tremble contre moi. Ploie. Et finalement se reprend.

— ça a le mérite d'être clair. Je ne suis pas elle. Ça, ça je peux l'entendre. Vous avez parlé. Merci.

Son vouvoiement m'écorche les tympans, toutefois je ne réponds pas. Il n'y a rien à redire. Avec délicatesse, elle se dégage de mes bras et, sans m'accorder un regard, amorce sa retraite jusqu'à la porte. Elle va pour refermer la porte derrière elle quand ses derniers mots me parviennent.

— Il m'avait prévenue. J'aurais dû l'écouter quand il a dit que jamais, je ne

pourrais la remplacer.

Incapable de dire quoi que ce soit, je la laisse m'échapper. C'était ce que je voulais après tout. Qu'elle s'en aille. Un froid glacial me saisit, transit mon épiderme en mal d'avoir été touché et salement abandonné. Je reste là comme un con, impuissant. Mon regard se perd sur les cadres au sol puis dévie sur ceux représentant Katarina sous toutes ses coutures. Poupée, enjouée, boudeuse... Le reflux qui m'arrache un grondement me fait percuter le mur de toutes mes forces. Comme pris d'une frénésie destructrice, je les arrache du béton et les casse impitoyablement pour s'arrêter à celui qui, double du portrait dans ma chambre, me fait face. Mon poing stoppe sa course à quelques millimètres de la paroi et en caresse le verre du bout des doigts. Alors que mes pensées se diluent, les paroles de Sélène me reviennent.

« Il m'avait prévenue. J'aurais dû l'écouter quand il a dit que jamais, je ne pourrais la remplacer. »

Suka... Une ondée glaciale terrifie ma peau. Qui ? Qui est-ce il qui paraît si bien me connaître ?

(32) Mon amour
(33) Je ne comprends pas
(34) Tu me manques

Chapitre 31

Sélène

« Dans un cœur troublé par le souvenir, il n’y a pas de place pour l’espérance. »

Alfred de Musset.

Étendue de tout mon long sur mon matelas, je regarde le plafond sans le voir. Toujours habillée, je n'ai même pas eu la force d'ôter mes baskets. Rien ne pourrait me sortir de la léthargie qui s'est emparée de moi depuis mon incursion ou plutôt devrais-je dire mon intrusion dans la tête d'Anton. La désolation au cœur, la détermination malgré tout pulsant dans mes veines, je reste là. En stand-by à assimiler la désespérance de cette scène à laquelle je viens d'assister aux premières loges pour y avoir participé. Ou... ou tout du moins, j'essaye. Je tente de comprendre, de raisonner avec un minimum de détachement nécessaire si je veux avoir à l'esprit les tenants et les aboutissants. Qu'ai-je appris de plus que je ne savais déjà ? Très honnêtement ? Pas grand-chose. Si ce n'est qu'il se laisse dériver au gré de ce qu'il pense ses vices et perversions.

Ah oui, en effet grande nouvelle.

Le bras calé sous ma nuque, je fume lentement une menthol qui a pour elle le mérite de calmer ou en tout cas de camoufler les effets de la plus longue gueule de bois qui ne m'ait jamais entortillé le cerveau. Dès le moment où j'ai ouvert un œil ce matin, l'impression de tanguer, d'être ivre ne m'a plus quittée sans parler des vertiges l'accompagnant ou bien encore mon estomac irrité... Bref. En bonne fêtarde qui se respecte, j'ignore ces symptômes plus appuyés qu'à l'ordinaire et me concentre à nouveau sur le sujet de mes ruminations. Hébétée, scandaleusement remuée par cet homme au tempérament de plus en plus nébuleux pour la néophyte en mal-être que je suis, je suis revenue dans ma chambre avec pour seul objectif de faire mon deuil d'Anton. Enfin... entre ce qu'il faudrait et ce que l'on sait ne pas tenir, il y a un fossé digne du Grand Canyon, tout comme peuvent l’être les résolutions de Nouvel An.

Au lieu de me convaincre qu’il serait temps de me barrer, je rebrousse chemin. La politique de l’autruche, les fuis-moi je te suis… très peu pour moi. Décamper n'a jamais été une solution. Les barrages sont faits pour être

pulvérisés. Les naufrages ? Hinhin… connais pas, je suis de celles qui dégomment les autres à la bataille navale. Je suis bien trop jeune pour sombrer. Moi, je veux imaginer ces jours et toutes ces nuits où il aura enfin compris m'appartenir et alors... alors nous pourrons nous décider à avancer d'une manière ou d'une autre. Sur son océan de misère, je suis le vent déchaîné. Il a perdu son amour, je lui réapprendrai à aimer. Encore une fois. Parce que, contrairement à lui, moi je ne suis qu'une peau neuve qui n'a pas encore mué. Sans entaille ni blessure. Hormis celles que lui m'inflige, consciemment ou non. Après tout, Anton Khassiev est mon premier amour. Gamine enjouée, adolescente truculente puis femme passionnée, j'ai toujours fait en sorte de vivre pour et par moi, refusant de tomber dans les travers d'un cœur meurtri. Aucun traumatisme ne m'a forcée à tenir ce genre de discours, je l'ai simplement... choisi. J'avais juste tout le temps. Jusqu'à lui.

Sans être question de paraître blasée, loin de là, exister au-travers d'autres si ce ne sont les membres de ma famille proche m'a toujours paru jusque-là irréaliste. Pas besoin d'avoir un prince charmant pour suivre le chemin pavé de roses. Comme le dit si bien Goldman, les bébés, nous sommes à une époque où les faire seules ne relève plus de la fantasmagorie. Pareillement, je travaille pour moi, mange ce que je veux quand je le souhaite et baise dès que l'envie s'en fait sentir. Tel a été mon mantra jusqu'à ma rencontre avec lui et dans une certaine mesure, je ne suis pas réellement enchantée d'avoir dévié de mes convictions. Tout était alors tellement plus simple.

Plus simple, vide et si linéaire.

Depuis lui, j'ai appris, souffert... grandi. La seule chose qui jamais ne changera est que personne, Anton compris, ne me dira ce que j'ai à faire ni comment je suis censée réagir. Il veut que je fasse mon deuil d'une relation fantasmée. Moi, je sais qu'il n'y a rien de rêvé dans ce barbelé qui nous déchire l'un et l'autre. Pourquoi ? Parce que ce filin qui tient ma peau en otage de ses entailles l'écorche bien trop justement. Une telle souffrance mâtinée de plaisir, d'espoir et de désir ne peut qu'être réelle. De ça, au moins, j'en suis certaine. Et au vu du brouillard dans lequel nous évoluons, une seule putain de vérité est toujours bonne à prendre. Un deuil ? Je vais lui en donner moi... S'il est le crocodile, moi je suis hyène ascendant koala. Alors non seulement je le débusquerai où qu’il se cache, mais une fois qu'il sera à ma merci, hors de question de lui donner la possibilité de me fuir. Il est un feu larvé ? eh bien... soit. Essence, je l'embraserais jusqu'à ce que nous nous consumions tous les deux.

Le cœur débordant d'un optimisme pollué par les restes de ma beuverie, une énergie folle parcourant chaque infime partie de mon corps fiévreux, je me lève

d'un bond. En équilibre sur un pied, je retire rapidement mes fringues pour filer sous la douche afin de me rafraîchir les idées avant dodo. Alors que je vais pour entrer dans la cabine, je me stoppe soudain. Nue comme un ver, je recule, les traits congestionnés par la frustration.

Je ne veux pas attendre. Je ne veux pas attendre parce que j'en ai ras-le-bol. Attendre un signe, espérer le lendemain m'irrite à un point rarement atteint. Attendre est l'apanage de ceux qui n'osent pas. En clair, ce n'est pas moi.

Tel un boulet mal dirigé par un canonnier bourré, je fonce dans ma chambre vers l'énorme penderie blanche. Les nerfs en pelote de papier de verre, je l'ouvre sans me soucier de ses portes ouvragées s’écrasant contre la cloison du mur ou bien encore la petite console attenante où gît un bordel très organisé. À mon image en somme. Sans réfléchir plus que nécessaire vu l'heure avancée, j'extirpe un short en coton qui n'a rien du mini sexy, mais plus de la toile de tente d'un joueur de basket de la NBA ainsi qu'un tee-shirt gris sur lequel est imprimé en gros la bouche rouge des Rolling Stones. Sexy bombastic. Je m'en fous, il n'est pas question de tenter quoi que ce soit. Le risque de le voir calancher si je lui fais du rentre-dedans est bien trop grand. Non, je veux juste éclaircir la situation une bonne fois pour toutes. Qu'il sache que je ne suis ni idiote, ni dupe. Tandis que j'hésite à enfiler mes baskets et finalement me ravise restant pieds nus, je ne peux m'empêcher de penser à ses derniers mots où il a parlé de son amour pour *elle* sans jamais la mentionner. Ses portraits reviennent toiser mes rétines, me narguant de sa beauté classique et intemporelle.

Contrariée, mon nez se fronce pendant que je noue mes cheveux dont la vue m'insupporte en un chignon/chouquette sur le sommet de mon crâne. Si je dois me montrer honnête, il est clair qu'elle est d'un autre level mais... mais pourtant je sais pertinemment qu'il ne m'est pas insensible. La seule chose qui me terrifie est que cette femme continue de se dresser entre nous. Un mur infranchissable. L'impression désagréable que je ne saisis pas tout de ce que fut leur relation m'étreint une seconde le cœur. Est-ce la jalousie qui parle ? Celle qui me broie sans aucune pitié pour mieux me recracher, vivotante ? Même disparue dans les limbes, cette Katarina dont rien que prononcer le prénom blesse mon Russe est là, entre nous certes mais également entre Anton et le monde. Pourquoi ? Je n'en sais strictement rien. Toute mention est proscrite afin de mieux cloisonner sa souffrance j'imagine. Tout ce que je sais est que mon épiderme se rebiffe à sa pensée. Ok. Je suis tout sauf neutre. Mon parti pris est plus qu'évident et je ne m'en cache pas. L'hypocrisie ne figure pas dans mon vocabulaire tout comme est banni la langue de bois. Seulement... une donnée m'échappe, j'en suis certaine. La lui arracher équivaudra aux douze Travaux d'Hercule ou, dans le même style, à écoper l'Atlantique avec une petite cuillère trouée.

Une fois prête, je me retrouve dans le couloir sombre. À force de l'arpenter en long, en large et en-travers, j'ai fini par le connaître par cœur. Aussi la lumière ne m'est-elle pas indispensable. À tâtons, j'avance tout doucement, le pas feutré, comptant les battements chaotiques de mon cœur. Dans le noir, comme si je me dirigeais vers un échafaud, je pourrais jurer que mon palpitant se répercute de la pointe de mes cheveux tout sauf naturels jusqu'au bout de mes orteils vernis. Plus je m'approche, plus mon corps ainsi que mon esprit s'engourdissent, pris dans la tourmente qu'il m'inspire sans cesse. Et même si je rêve de me pelotonner sous ma couette dans ma chambre d'enfant, je ne bouge pas. Parce que je suis là. Avec lui. À s'amuser à des jeux qui n'en sont pas. À miser et jouer des vies interdites. La mienne et la sienne.

Arrivée devant sa porte, je respire une bouffée abracadabrantesque et, mon cerveau positionné sur le mode off, je déboule littéralement dans sa chambre... vide. Une seconde, je ne cherche rien d'autre qu'à me gorger de son parfum, ces accents de vétiver saupoudrés d’effluves de tabac lourd. Mes yeux scrutent l’intérieur de la pièce, s'arrêtant une seconde de trop sur son lit. Sans m'en rendre compte, je me retrouve en deux pas au pied de l'imposant paddock. Curieuse alors que c'est loin d'être la première fois que je me retrouve en ces lieux, je me baisse et frôle les draps sombres qui ne sont même pas froissés. Il n'y a que ce meuble qui le rattache à cette cellule. Ici, rien n'est lui, ce n'est qu'une vitrine destinée à tromper le monde. Un monde qui n'existe pourtant pas.

Mon genou se pose sur l'édredon et je me penche, fascinée par ce je-ne-sais-quoi qui m'attire. Comme en plein trip, je pourrais presque voir la forme de deux corps entrelacés en train de rouler entre les draps. Indivisibles, en sueur et totalement parasites l'un de l'autre. Le seul hic est que dans mon hallucination, autant je reconnais sans l'ombre d'un doute celui de mon Russe, autant le second m'est inconnu. Qui est-elle ? Katarina ? Moi ? Cette simple constatation me fait reculer sur le champ. Tout à coup refroidie, je rebrousse aussitôt chemin et vais pour sortir quand un filet de lumière en provenance de son dressing me fait changer encore d'avis.

Après tout je risque quoi ? Au mieux, j'arrive à lui extirper cette saleté de vérité qu'il s'essouffle à camoufler, au pire... au pire, je me rince l’œil. À cette seule pensée, mes joues rougissent, brûlantes. Le souvenir de certaines lectures romancées me revient bien mal à propos. Cette fameuse scène où l'héroïne ingénue rentre dans la salle de bain et surprend le Mâle Alpha à son insu sous la douche dans toute sa sublime splendeur... Bon. Le seul hic est que je n'ai plus rien d'une ingénue depuis mes seize ans. Dieu merci, j'ai déjà vu le loup et puis maintenant, je donne plutôt dans la chasse au reptile. De deux, la chance n'est pas du genre à s'être arrêtée sur mon berceau, particulièrement en ce qui

concerne Anton. Je ne suis même pas sûre de devoir la remercier pour l'avoir mis sur mon chemin... Si je devais surprendre un homme sous la douche, ce serait certainement plus du style bouseux et pas de ceux traînant dans le bayou profond mais le plouc du coin en salopette crasseuse et bottes de pluie verdâtres...

Entre ses vêtements parfaitement rangés, je bloque une minute. Insufflant. Expirant. L'air me manque ainsi entourée des artifices composant sa cuirasse. Je ne me reconnais pas, ankylosée dans une mélodie qui n'est pas la mienne mais refusant malgré tout de ne plus danser. Un vampire peut-être. Un succube, certainement. Hypnotisée, je frôle la ligne des manches de ses vestes, m'arrête sur le cuir grège d'un blouson... et horrifiée, j'assiste au spectacle de ma déchéance lorsque je porte son col à mes narines. La honte... Punaise, mais qui es-tu gourdasse ? Comme dit mon musicien préféré « Je ne suis pas un pécheur... Je suis juste magnifiquement brisé. Une âme vide. » (35) Et la folie me guette irrémédiablement lorsque je passe le seuil de sa salle de bain. Du regard, j'embrasse l'intérieur.

Mes iris inquisiteurs notent la baignoire encore pleine d'eau. Du bout des doigts, je remarque alors qu'il n'a pas dû quitter sa chambre longtemps auparavant à en juger par la tiédeur du liquide incolore. Un cendrier empli des restes d'un cigare à demi-consumé me tire une grimace. Il fume vraiment trop pour un homme ayant subi les affres de la tuberculose... À croire qu'il a amorcé une espèce d'autodestruction programmée. Je mettrais ma main à couper que ce ne sont pas là uniquement les séquelles de cet horrible Dolphins. Les dommages sont autres. Oh évidemment, il n'en est pas sorti sans blessures collatérales, mais celles infligées à son esprit n'ont pas que cette seule origine. Il est bien trop fort pour cela.

Anton a survécu aux atrocités de la prison. Toutefois quelque chose d'autre s'en est pris à sa confiance en lui, en les autres et au monde en général. L'esprit ailleurs, je capture une bouteille sur la tablette de verre fixée au-dessus de la vasque en ardoise et la débouche. Mon Dieu... je vais finir par me transformer en la barge de Liaison Fatale ! Mes digressions se tarissent d'elles-mêmes face à l'odeur qui filme ma peau d'une pellicule d'Anton. Le pouvoir de l'olfactif est terrifiant tant il peut vous induire en erreur ou encore vous perdre dans des plaisirs d'une langueur folle. Respirer le contenu de son parfum me ramène à ces moments d'une rareté abrutissante où son corps m'est resté lointain malgré son abandon contre le mien. Mes sens s'échauffent, mon âme se disloque pour finir éparpillée un peu partout entre ces saletés de murs.

— Tu finiras par me rendre folle, soupiré-je en en versant une goutte sur mon poignet. Complètement dingue à la Misery.

Sans un bruit, je sors de là, l’habituelle nausée au bord des lèvres. Mes

jambes flageolent tandis que les gonds se referment derrière mon passage. Où peut-il bien se terrer ? Serait-il sorti sans que je ne m'en rende compte, trop occupée à me morfondre ? Déçue, mais quelque part en réalité soulagée, je vais pour repartir dans mon propre cachot grand luxe lorsqu'un léger bruit me retient. Tendant l'oreille, mon cœur tressaute dans ma cage thoracique en un triple salto arrière quand je reconnais le bruit étouffé en question. Un violoncelle. Concentrée, mes paupières s'abaissent une seconde afin d'apprécier le son limpide des cordes. Cette maison est un conte à elle toute seule. Après avoir eu l'impression de débarquer chez Barbe-Bleue puis celle de devenir le Dragon de la Belle, sans oublier mon boulot de Cendrillon, me voilà souris suivant la flûte enchantée du joueur de Hamelin. Décidément...

Pas une fois le doute ne s'insinue en moi dès lors que j'entrebâille le panneau au fond du couloir menant aux combles. Ces derniers étant, selon Anton, hors de ma « juridiction », je n'y ai jamais mis les pieds. Une marche craque sous mon passage, me figeant, pétrifiée, à l'idée qu'il me prenne sur le fait à l'espionner. Encore. Je préférerais bénéficier de quelques instants avant le deuxième round de cette nuit interminable. La fatigue conjuguée à l'adrénaline qui fait office d'amphétamine, je suis littéralement shootée et dans un état quasi second. Un mal de tête lancinant, la nuque raide, le corps en coton... Finalement, je me demande si la grippe ne serait pas un responsable beaucoup plus plausible au mal qui me donne le tournis que l'alcool... Toutefois, j'oublie la moindre de mes considérations, une fois arrivée en haut de l'escalier.

Une seconde porte est ouverte, l'espace entre les soubassements pentus de la charpente dans le noir si ce ne sont les rais timides de l'aurore mêlés aux quelques bougies disséminées çà et là. Loin d'avoir un but romantique ou cosy ou que sais-je, elles ne sont ici que pour pallier l'absence d'électricité. Ma raison a beau imaginer, mes émotions, elles, s'y trompent et voient ce qui n'existe pas. Ou, au contraire, beaucoup trop. Mes prunelles ne cherchent pas à s'habituer au manque de luminosité parce qu'elles sont déjà ancrées à leur seul point de mire.

Lui. Lui. Et encore lui.

(35) "Wicked", Boy Epic

Chapitre 32

Sélène

« Aussi simple qu'un baiser, nous trouverons une réponse. Laisse toutes tes peurs dans l'ombre derrière toi. Ne deviens pas un fantôme sans couleurs. Car tu es la plus belle peinture qu'ait jamais faite la vie. »

Aaron.

Dans un tout premier temps, mon attention se focalise uniquement sur la musique. Je la connais. Mon âme la reconnaît. Mon cœur également. Elle est beauté. Elle est douleur. Elle est salvatrice. Au-delà de ce sublime morceau envoûtant qu'est le Vocalise de Rachmaninov, je ressens sa musique à lui. Mes iris ne le voient pas encore, ne font que le deviner quelque part devant eux. Aveugles, ils ne perçoivent que le tempo de son instrument dont les cordes semblent être maltraitées pour en tirer une séduction folle confinant à celle de l'Enfer. Plongé dans la pénombre, seulement éclairé par les rais de lumière ténue, ce grenier me semble jouer le rôle de portail entre notre monde et celui où réside Anton Khassiev. L'endroit où enfin, il se dépouille de sa peau de crocodile pour laisser place à qui il est réellement. Ou a été un jour.

Le son grinçant de l'archet glissant sur les filins s'enroule autour de moi pour me relier à lui, glissant sur ma chair en manque constant de mon Russe. Grâce aux tonalités, je sens la souffrance de son âme se mettre au diapason de nos deux corps. Chaque son, chaque note qu'il produit se matérialise pour ne plus former qu'une seule et même entité. Un lourd manteau coulé sur ses épaules. La voie des sirènes. Entraînant ses victimes consentantes dans les profondeurs pour mieux les dévorer. Pétrifiée, je ne peux que rester là, statue de sel prête à s'effondrer, à l'écouter, priant pour qu'il sache me retenir et ne jamais me laisser m'échapper. Le souhait de fermer les yeux me tiraille, prenant le pas sur mon envie indélébile de m'abreuver de lui. Parce qu'à cet instant, il me tient au creux de ses mains jointes.

Sans me toucher, il est là. Partout. Autour de moi.

Les paupières closes, le violoncelle d'Anton me berce et endort mes sens. Mon corps grésillant d'un désir incendié ondule doucement au rythme sensuel et brut qu'il distille en moi. Et je les perçois. Sur moi. Ses mains… Ses paumes légèrement calleuses. Ses doigts fins et élégants. Ils sont là, sur ma peau en une caresse aérienne qui ne fait jamais que me frôler. Comment… comment fait-il ?

Anton ne m'a jamais réellement touchée et pourtant mon épiderme sait qui est son maître. Que les déesses du féminisme me dézinguent mais je le pense sincèrement. En y réfléchissant bien et ce, malgré l'heure tardive et ces saletés de nausées qui ne semblent pas vouloir me lâcher, j'avoue qu'un peu de mâle directif n'est pas pour me déplaire et savoir qu'il peut, à défaut de me faire rompre, me plier à distance est assez… excitant. Je crois d'ailleurs que le féminisme en question et ses petites sœurs résident également là… en ne se voilant pas la face. Son souffle fantôme est l'archet avec lequel il joue sur ma peau transie et moi, son instrument dont la pique acérée reste plantée au plus profond de mon ventre.

C'est odieux. Enivrant. Détestable. Fascinant.

Comment peut-on à la fois blesser et apaiser une âme ? un corps ?

Il me rend folle. Le frisson qui m'étreint me le prouve à chaque seconde qui passe. A son contact, je deviens irrationnelle, une putain de looseuse. Or, je n'échangerais plus ma place pour tout l'or du monde. Je me fous de ce qu'il a pu faire dans ce passé que j'ignore. Est-ce que le savoir est en réalité si important que cela ? Ces révélations me rendront-elles moins amoureuse ? bien sûr que non. Jamais. Eberluée, je me rends alors compte que ce Russe a réussi le tour de force d'annihiler ma curiosité maladive sous l'emprise de sa simple présence.

Soudain, le morceau qu'il jouait se tarit aussi légèrement qu'une plume pour faire place à un nouveau autrement plus brutal. Au lieu d'un parfait classique du genre, l'air claque sèchement de notes que j'assimile aussitôt au groupe de métal électro Hollywood. Undead ? Il est sérieux ? L'amertume voilée d'ironie de ce titre ne m'échappe pas. Au contraire. Un sourire éclot sur mes lèvres douloureuses d'avoir été trop pincées.

Et… et avec les premières notes de ce deuxième morceau vient le second temps.

Dans un second temps… eh bien dans ce second temps, sous l'impulsion de la violence qu'il évacue entre les murs, mes paupières se relèvent brusquement. Ainsi libérés, mes yeux, habitués au rayonnement discret des flammes des chandelles, appréhendent la foule de détails qui vient s'offrir à eux. Enfin je le vois. Lui. Dans toute cette folle splendeur qui est la sienne. A mi-chemin entre l'ange déchu et un démon sorti des entrailles de la Terre. L'espoir y'a-t-il la moindre place ? rien n'est moins sûr et pourtant… je n'ai jamais eu aussi peur de m'approcher du Ciel, préférant les peurs profondes qu'il essaie de dissimuler. Le mal est fait. Mon Mal. Issu de ce lien qui, malgré ce qu'il a pu m'asséner quelques heures plus tôt, nous unit lui et moi. Katarina… à cette minute, je ne la crains pas. Elle n'est pas ici, ne voit pas ce que moi, je ressens sans avoir besoin

de l’observer.

Habituée à la semi obscurité qui règne en maîtresse des lieux, il m’apparaît enfin. Assis sur un minuscule tabouret de fortune, il se tient de dos, à demi-nu, son violoncelle de bois noir veiné d’or calé entre ses cuisses. Les lueurs blanchâtres diffusent autour de sa personne un halo improbable de pureté sacrifiée, m’attirant tel un papillon innocent vers la flamme qui le consumera. Captivée, je rêve de m’approcher, de tendre la main pour ne serait-ce que l’effleurer ou au moins le contourner et l’admirer de tout mon saoul. Toutefois ces gestes, si futiles semblent-ils au commun des gens, me sont interdits jusqu’à l’insupportable. Droit comme un i, la totalité de ses muscles dorsaux roulent sous l’effort qu’il produit à jouer ainsi, comme si sa vie ne tenait plus qu’à un fil effiloché… Ses mouvements tour à tour saccadés ou d’un languide sans pareil me transpercent plus sûrement que le ferait le carreau d’une arbalète. Sa peau luisante, filmée de transpiration, scintille sous l’éclat des candélabres et je dois réprimer à m’en faire mal l’envie fulgurante d’en lécher le grain de la pointe de ma langue. Juste une seconde. Que je sache enfin quel peut en être le goût…

De fines veines gonflées se sont formées entre ses omoplates dont l'entrelac incroyablement fascinant part se perdre sur les fossettes creusées de ses reins visibles tellement son jean noir tombe bas sur sa taille. Assoiffée, je bois chaque élément qu’il m’offre inconsciemment et que je connais si peu. Si peu et si mal. Ses épaules contractées constellées d’éphélides. Ses hanches étroites. Ces marques grossières qui déchirent la pâleur de sa peau pour y danser en territoire conquis, narquoises. Certaines de ses mèches blanches, d’habitude si bien ordonnées, se sont plaquées, trempées, à la base de son cou et me mettent au défi d’y passer la main. D’où je me tiens, j’ai l’impression folle et totalement fausse, je le sais pertinemment, de voir perler sur sa nuque de minuscules gouttes de sueur… Le frisson que je devine aliéner sa chair se propage à la mienne dès lors qu’il entonne le tempo hypnotisant de Whole Lotta Love.

Jouer de son violoncelle le transcende. Littéralement. Physiquement. Anton exfiltre, le temps d’une nuit, de quelques accords en suspens, la pourriture qui le tétanise à l’accoutumée. Ces sentiments qu’il refuse de laisser s’épancher épurent son derme sanctifié par la musique. Impitoyables, ces émotions qu’il refoule le dévorent, abusent de son corps comme de son esprit aux abois pour mieux le broyer, ainsi étouffé entre leurs tentacules monstrueux. Il n’y a qu’ici, son archet courbé à la main qu’il arrive à les évacuer sans en crever. Je veux être son calice quand lui est mon cilice. J’ai trouvé l’amour là où je n’aurais jamais dû le percevoir mais qui suis-je pour le refuser ? personne. Parce que personne ne le peut, n’en a le droit. Alors je reste là comme une idiote dans l’encadrement de la porte. D’un geste machinal, je balaie mes digressions qui, depuis ma

rencontre avec Anton, ont tendance à polluer mon quotidien.

Délivrée, je remarque alors certains détails échappés à mon attention pourtant plus qu'affûtée. Une bouteille de Chivas aux trois quarts vide apparaît dans mon champ de vision. A ses pieds, elle aussi est de toute évidence son exutoire pour cette nuit totalement folle et hors de notre contrôle à tous les deux. Je suis là à l'espionner et lui devient fou à torturer ainsi sa lourde caisse de bois. Tout à coup, il se lève à demi pris dans la frénésie de sa musique. De ma position, j'aperçois le violoncelle tourner à plusieurs reprises sur sa pique et Anton en frapper le bois en une mesure désespérée de son poing convulsé autour de l'archet dont les fils se délitent au fur et à mesure qu'il joue. Fièvre. Chaleur. Folie. Son âme au bord de l'implosion qu'il tente par tous les moyens de canaliser. Une seconde, je me demande si je ne serais pas obligée d'appeler un exorciste… Toutefois, cet aspect délirant de sa personnalité me séduit comme il n'est pas permis.

Lui toujours maître de ses émotions, toujours si froid explose en une myriade d'éclats tous plus étincelants et mordants les uns que les autres. Tout à coup, je me sens de trop. Je comprends combien je suis une intruse dans ce grenier poussiéreux alors qu'il est totalement à découvert. Ses sens respirent la défiance, se relâchent enfin et moi, je suis là à l'épier sans le moindre remords. Enfin jusqu'à maintenant. Les bras jusque-là croisés, je les laisse couler le long de mes hanches, inertes. Je… je dois partir. Soudain lasse, je saisis enfin combien il était idiot de monter jusqu'ici. Dans cette maison, l'urgence n'existe pas et demain n'est pas un autre jour, mais seulement la continuité de la misère qui imprègne cette belle et si trompeuse demeure. L'adrénaline ainsi apaisée, la fatigue reprend ses droits. Reculant d'un pas pour m'esquiver en silence, j'oublie alors deux facteurs plus qu'importants. D'un, je n'ai pas de chance. Cette garce n'a jamais trouvé ma porte. De deux… de deux, cette saleté de vieille baraque en a après moi. Après m'avoir révélé les horreurs se tramant toutes les nuits dans ce salon qui tient plus du bar à entraîneuses pour Russe à la santé mentale déclinante, j'ai légèrement zappé qu'elle doit dater de Mathusalem et, qu'en bonne antiquité qui se respecte, son parquet grince. Et pour grincer, il grince. Fort. Bien trop fort.

Une fraction de seconde, l'espoir qu'il ne m'ait pas entendue, perdu dans les limbes de sa folie furieuse me ragaillardit. Mais… *hey Sélène, tu n'as pas oublié quelque chose ? la chance meuf… la chance*. La paume d'Anton s'abat sur les cordes de son violoncelle dont le dernier accord se meurt en un soupir qui n'est pas sans me rappeler celui ponctuant la fin de ses phrases. La sensualité de cet homme n'a ni début ni fin quand il s'agit de jouer au yoyo avec ma libido bridée

depuis trop longtemps. Son dos contracté ne me dit rien qui vaille, néanmoins je grimace et tente de me donner d'office une allure nonchalante. Il ne me voit peut-être pas, cependant je ne pourrais dire exactement pourquoi ni comment, mais je suis certaine qu'il a désormais pleinement conscience de ma petite personne.

— Tu m'espionnes Devouchka ? Encore.

Me tortillant d'un pied sur l'autre, je finis par poser la plante de l'un sur l'autre et croise à nouveau les bras sous ma poitrine menue, la rendant une peu plus opulente. Déboussolée, le bas-ventre soudain tailladé par une baïne brûlante, je tente d'occulter sa voix rauque aux accents aiguisés qui m'enroule dans un barbelé afin de m'attirer inexorablement à lui. A chacun de mes mouvements, je sens ses pointes acérées trancher dans le vif de ma peau. Bravache, je fais comme si de rien n'était et relève le menton, fière.

— Vous ne me connaissez pas encore ? je plaisante en tentant une percée légère.

User du vous est relativement mesquin. Alors que je ne souhaite que le sauver de lui-même, le besoin de le blesser refait surface. Le blesser, l'égratigner, qu'il lâche ces vannes qu'il maintient fermées d'une main de maître. Me tournant toujours le dos, il reste là assis, ses mains caressant peut-être la veine boisée de son instrument à cordes. Mon imagination n'a pas de limite, enveloppée dans le voile de ouate de ce cocon étouffant. Je recule d'un pas.

— Je suis fatigué, Sélène.

— Vous êtes saoul. Rien d'étonnant avec autant d'alcool dans les veines…

— Je ne suis jamais ivre. Jamais. Et arrête tes simagrées avec ce stupide vouvoiement bordel !

Mon ton vire à l'aigre, furieuse d'être reprise comme une gamine que je ne suis définitivement plus depuis le moment même où j'ai posé mes valises dans cette baraque.

— Vraiment ? Le contrôle hein… Toujours avoir le contrôle sur tout en toute circonstance n'est-ce pas M. Khassiev ? C'est bizarre, moi je me rappelle une certaine nuit dans le jardin d'hiver où le contrôle...

Et j'appuie sur ce dernier mot avec un sourire mauvais qu'il devine au vu de la soudaine contracture de sa nuque.

— … n'était plus que fumée. Le premier de toute une série d'ailleurs.

Je vais pour continuer de le houspiller quand de guerre lasse, je laisse tomber. Je n'en peux plus et lui ne se donne même pas la peine de se retourner. Aussi à quoi cela rime-t-il à cet instant ? L'urgence, encore une fois, n'existe pas ici. Sans pouvoir le retenir, un geste de pure exaspération m'échappe. Moi aussi, je suis saoulée… même si clairement, nous n'avons pas emprunté des voies

similaires. Hébétée de fatigue, je me retourne, bien décidée à plonger dans mes draps qui, eux, sauront m'accueillir quand mes jambes me lâchent, usées par l'épuisement. Mes muscles crispés, mon mollet heurté par une crampe monstrueuse, je n'ai plus aucune coordination et m'étale lamentablement sur le sol avec un couinement tout sauf flatteur.

Aidée de mes avant-bras sur lesquels je prends appui, je peine à me retourner pour m'asseoir et réprime un mouvement de recul en me retrouvant face à face avec Anton. Jamais je n'ai été aussi près si ce ne sont les rares moments de colère où il s'est emporté contre moi. Nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, il suffirait de si peu pour que la pointe de mon nez touche le sien… Si peu… Surprise par la vélocité avec laquelle il s'est retrouvé là, j'en oublie la douleur diffusée à toute ma jambe. Ses longues mains blanches striées de cicatrices blêmes virevoltent devant moi, ses doigts se mouvant avec grâce comme s'il jouait sur un clavier de piano imaginaire. Mon cœur se serre lorsque je réalise que s'il agit ainsi, c'est parce qu'il n'arrive pas à m'approcher plus. La frustration suinte de son corps glacé. Le combat qu'il se livre à lui-même me perturbe plus encore que le supplice fusant de mon articulation meurtrie. Mon besoin de le rassurer prend le pas à le voir lutter pour ne pas se tétaniser. Ma propre paume surplombe ses doigts sans jamais les toucher ou ne serait-ce que les frôler.

— Je vais bien.

Ma voix n'est plus qu'un murmure inaudible destiné à lui seul. Son regard bleuté s'est dilué, noir d'encre et ne cesse de dériver entre ma bouche et mon genou. Un filet de sang coule le long de mon tibia en un long sillon chaud et poisseux. Ma peau écorchée fait l'effet d'un hypnotiseur sur mon Russe dont les mâchoires serrées ne sont que le pâle reflet de la colère qui fait rage en son esprit.

— Tu saignes.

— Ce n'est rien Anton.

— Tu. Saignes, répète-t-il, obstiné.

Sa voix n'est plus qu'un feulement sourd qui prend son origine dans sa poitrine en proie à de violents grondements. Je comprends soudain que si Aliocha se trouvait ici il y a encore peu, il est reparti dans les limbes afin de laisser place à Anton. Anton à la carapace si dure, si épaisse qu'il devrait me faire peur. Au lieu de cela, je reste là, subjuguée par l'aspect primal qu'il dégage. Un animal. La sauvagerie brutale que je devine dans ses iris sombres, qui s'exsude de son ombre… est ahurissante. Mon propre corps se crispe et sans m'en rendre compte, l'instinct reprenant le dessus, il se tend pour chercher son toucher. Mon index vient cueillir rapidement la tâche rougeâtre avant de

s’essuyer sur la toile synthétique de mon short trop grand piqué à je-ne-sais-plus lequel de mes potes.

— Hop ! terminé ! Voilà, a plus rien, je ris doucement avant de me figer.

Mon rire se meurt dans ma gorge opprimée. Les yeux non pas écarquillés mais carrément exorbités, je le regarde plier l’échine. Avant même qu’un son étranglé ne franchisse la barrière de ma trachée, la soie de ses lèvres sur mon genou blessé me renverse. Prise de tremblements, un vertige dingue me poinçonne violemment. Je… je ne peux plus penser. Ne peux plus voir. Ne peux plus ressentir autre chose que sa bouche scandaleuse effleurant ma peau. Sa bouche, sa peau à lui… Je crois mourir. A petit feu. Dans une explosion folle. Fauchée une, deux, trois, mille fois. Les barbelés qui m’astreignent à lui se resserrent, labourent ma chair pour la faire exclusivement sienne.

Je… je ne sais plus rien. Sauf lui. Sauf Anton. Sauf Aliocha.

Un baiser. Furtif. Dingue. Fragile.

Une vague. Puissante. Destructrice. Délirante.

Statufiée, je ne bouge pas et ne peut que l’observer se rejeter en arrière après cette seconde folle. Estomaqué par son propre geste qu’il ne comprend de toute évidence pas, il me dévisage, la pulpe de ses lèvres ainsi que la ligne drue de son bouc taillé rougies par mon sang. Le mien. Une déferlante de chaleur me propulse loin de toute stratosphère quand un sentiment de bien-être m’envahit. Le voir ainsi marqué me procure un plaisir dingue et le désir de l’être à mon tour ruine tout ersatz de réflexion. Dans un silence de cathédrale, nous nous observons sans parvenir à réaliser l’énormité de son geste. Les minutes s’égrènent ainsi, entre songé éveillé et réalité déformée. Soudain, il se redresse, toujours à genoux, puis tend la main dans ma direction. Le dos de sa main effleure mon sein à-travers mon tee-shirt à l’effigie d’un de mes groupes préférés. Haletante, je gémis lorsque mon téton se fronce douloureusement, avide de son contact.

— Maïya kiska, tempête Anton, une perle de sang à l’une de ses commissures de l’avoir fendue d’un virulent coup de dents. Ya goriou jelaniem (36) .

Dilué par le désir, son regard se trouble lorsque, malhabile et tout doucement, je réponds après m’être éclaircie timidement la voix :

— Patsiloun minyia (37) , je soupire en me faisant violence pour ne pas me jeter à son cou. (Ne pas penser à ses mains sur mon corps. A mes mains sur son corps). Ya khatchou tibya patsilavat (38)…

— Devouchka… me réprimande Anton avec l’ombre d’un sourire étirant ses lèvres trop longues. Depuis quand… ? Et puis non, ne réponds pas.

Il se relève avec grâce puis retourne à son tabouret empoigner le manche de

son violoncelle avant de le caler à nouveau entre ses cuisses. Cet homme ne dort-il donc jamais ?

— Bonne nuit Anton.

J’arrive par je-ne-sais-quel moyen à donner le change et vais pour sortir en boitillant lorsque son accent slave remue mes entrailles.

— ça ne peut plus durer ainsi.

La main enroulée autour de la poignée, je vais la refermer puis me ravise afin de répondre autant pour lui que pour moi.

— Non. On ne peut pas, non.

(36) Je brûle de désir
(37) Embrasse-moi
(38) Moi, je veux t'embrasser

Chapitre 33

Sélène

« Tout ce que nous devons décider, c'est que faire du temps qui nous est imparti. »
Gandalf.

La nuit a été courte. Lorsque j'émerge au son du réveil enregistré sur mon portable, l'envie de le jeter se fracasser contre le mur me démange une seconde. Après une courte, très courte réflexion vu mon intellect ramené à cette heure au Q.I. d'une huître accrochée à son rocher, je me dédie et le repose sagement sur la table de chevet en l'injuriant toutefois copieusement. Je ne sais pas si je dois mettre en cause mon état de nerfs actuel dont la soupape est à deux doigts de sauter tel le bouchon d'une cocotte-minute mais je suis incroyablement vannée. Comme rarement je l'ai été auparavant. Ok. Je vieillis. Tout de même. Il fut un temps où je bossais puis sortais toute la nuit avant une bonne douche et de repartir au boulot et j'ai beau ne plus avoir vingt ans, je n'en suis pas loin. D'une main lasse, je frotte mon visage afin d'en chasser les ombres usées. Un sourire banane s'étale en purée sur mes traits tirés à la pensée de ses lèvres sur mon genou. Dramatique ? oh que oui. Pathétiquement amoureuse ou amoureuse pathétique, je ne saurais dire. De toute cette folie qui nous a enveloppés, je ne retiens rien. Si ce n'est cette sensation dingue d'un saut dans le vide. Sans corde. Sans élastique pour me retenir. Et que pour la ressentir encore une fois, je suis prête à revivre ce marasme d'émotions télescopées.

Cette foutue nausée qui ne me quitte plus au bord des lèvres, je m'engouffre sous la douche la plus chaude que cette Terre ait jamais versé avant de tourner les robinets en position froide, histoire de me revigorer. Un chapelet de jurons fuse dans la cabine tandis que je me trémousse instinctivement pour éviter l'eau gelée. Un quart d'heure plus tard et après avoir enfilé un jean assorti d'une marinière ainsi que d'une paire de bottines plates, je vais pour sortir lorsque je remarque un bout de papier plié en quatre glissé sous ma porte. Mon cœur balbutie, dératé, en reconnaissant l'écriture élégante de mon Russe, une fois le carré ouvert. Tremblants, mes doigts manquent de le faire tomber au sol et je dois prendre sur moi pour lire correctement sans laisser mon esprit fatigué dériver au gré de ses réflexions vaseuses. Alors comme ça, il est sorti…. Lui. Le grotesque de la situation me fait ricaner malgré moi. A la limite de l'agoraphobe,

Anton s’est tiré pour se tenir le plus loin de moi, j’en mettrais ma mimine au feu. Toutefois, mes propos sont aussitôt démentis par le reste de la courte missive. De tremblotante, je passe au stade supérieur, partagé entre joie et crainte. M’adossant au panneau de la porte grand ouvert, je relis à plusieurs reprises ses quelques mots qui trouvent immédiatement leur écho en moi. « Nous devons parler. Ce soir. »

Qu’entend-il par-là ? Va-t-il enfin me faire confiance et me délivrer ses secrets les plus obscurs ? Veut-il de moi ou, au contraire, me virer une bonne fois pour toutes, épuisé que je ne tienne jamais ma place ? Tout comme lui me susurre le diablotin fictif vautré négligemment sur mon épaule. Je froisse le papier et le glisse dans la poche arrière de mon pantalon avant de jeter un coup d’œil à la montre en titane ceignant mon poignet. Au Diable les corvées du jour ! Au point où nous en sommes, je m’octroie le droit de quitter quelques heures mon boulot. La poussière ne se fera pas la malle toute seule, ce genre de choses se saurait depuis longtemps. Si je dois le voir, si ce soir doit se jouer le sort de notre romance imaginaire et pourtant tragique, je dois d’abord m’assurer d’une chose. Attrapant mon sac par sa bandoulière, je sors en trombe de ma chambre et file. La partie de Monopoly est enclenchée et si je ne passe pas par la case départ, mon prochain arrêt me mènera sans aucun doute possible chez un coiffeur.

Je veux redevenir Devouchka. Non. Je veux être Sélène, tout simplement Sélène et non le spectre de cette autre femme.

***

Trois heures plus tard, me voilà non seulement de retour entre les murs de ma cage dorée mais affairée dans le salon. Du rock à fond les ballons, mes cheveux de nouveau bruns dissimulés sous un chèche noué pour tenter de les protéger avec un succès plus que limité, je suis à quatre pattes, le corps à moitié immergé dans l’âtre gigantesque bordant la pièce. Une brosse aux crins de métal fermement ancrée dans ma main, j’essaie d’évacuer le trop plein qui a tendance à polluer mon esprit et pour cela, rien de tel que l’exercice physique. L’adage doit être vrai parce que là tout de suite, il se vérifie. Je ne pense plus à Anton, aux évènements de la nuit dernière ou bien encore à la fameuse discussion qu’il souhaite nous voir tenir. A cet instant, tout ce qui me perturbe sont les particules de suie me tombant sur le palto.

— Non mais franchement Sélène, bougonné-je en toussant. Faire ça après le coiffeur. Y a que toi pour avoir des idées aussi foireuses… Quelle nase…

Mon bras commence sérieusement à être aussi lourd que du plomb, ma

gorge à me piquer, resserrée par la poussière qui l'obstrue et mes yeux larmoient. Lamentable. Toutefois je continue à frotter avec énergie. Une vraie putain de Cendrillon. Tout à coup, je suis tirée de mes interminables ronchonnements par une voix narquoise.

— Charmant spectacle que ce popotin qui bouge en rythme. Très divertissant.

L'accent chantant me fait savoir automatiquement à qui j'ai à faire. M'agenouillant une seconde, j'essuie mes paumes grisâtres sur la toile bleue de mon jean, époussète mon pull autrefois marin, tirant dorénavant plus sur l'aspect intemporel d'une serpillère puis finis par me relever pour faire face à l'intrus.

— Sachairi, je le salue froidement.

Un rictus gouailleur déforme son visage mangé par une fine barbe rousse. Gêné, il cache son désarroi en passant la main dans le champ de bataille qui lui sert de tignasse.

— J'ai eu un max de boulot ces derniers temps mais je suis là désormais, s'excuse-t-il avant de reprendre, les sourcils froncés, après s'être attardé un peu plus longtemps que le voudrait la politesse à me dévisager. Ça va Sélène ?

Les jambes cotonneuses, ma vue légèrement brouillée que je mets sur le compte du suif de la cheminée, j'élude sa question d'un geste vague avant de lui faire signe de me suivre dans la cuisine.

— On fait aller. J'imagine que ça pourrait être pire.

— Ça pourrait être mieux alors, plaisante-t-il avant de reprendre d'une voix douce : Assieds-toi.

Devant mon air surpris, il se justifie :

— Tu es quasiment une gamine.

— Oui et toi, je réponds en appuyant sur ce dernier mot, tu es un vieux briscard de quoi ? Trente, trente-deux ans ?

Un rire fait sursauter ses épaules prises dans sa veste de costume grise.

— Trente-trois, me corrige Sach dans un sourire espiègle. Et oui je suis un vieux de la vieille, c'est cela que l'on devient au contact d'Anton Khassiev.

— Ah ça… je soupire en prenant place sur une des chaises autour de la table, la main appuyée sur le bois.

Sa bonne humeur s'éteint à la vue de mon état de fatigue. Délaissant l'étui à cigarettes qu'il vient de sortir d'une de ses poches, il s'empare du cezve pour la préparation du café puis d'une poêle et d'œufs dans le réfrigérateur.

— Tu n'as pas pris de petit déjeuner je me trompe ? fait-il, perspicace.

– Non, tu ne te trompes pas. Je suis un peu… flagada ces derniers temps. L'effet Anton Khassiev aussi certainement.

— Ce Russe est insupportable à s'immiscer partout comme ça, ricane Sach.

D’un mouvement énergique de poignet, il remue les œufs pour en faire une espèce d’omelette brouillée. Le grésillement du beurre me fait saliver. Pourtant lorsqu’il me sert une part et fait glisser l’assiette devant moi, la faim s’est tue. Irrité, mon estomac joue au yoyo. Ma fourchette fermement serrée, je picore un peu sur les bords pour donner le change à l’avocat qui, sa tasse à la main, me scrute avec insistance.

— Tu es absolument sûre que tout va bien ? Tu as vraiment mauvaise mine petite. Sans parler du poids que tu as perdu depuis ma dernière visite.

Au lieu de répondre à une question qui elle aussi me fatigue, je bifurque et l’agresse en repoussant la porcelaine du plat de la main.

— Stop. Comment je vais ne te regarde pas. Anton est sorti, tu devrais repasser plus tard, ok ?

Une clope collée au coin de la bouche, il m’observe, ignorant royalement mes recommandations.

— Je sais. C’est moi qui lui ai rappelé son rendez-vous ce matin.

Alors comme ça, il ne m’esquivait pas ? Cela dit, en y réfléchissant bien, mon Russe n’est pas homme à fuir. Sa fragilité n’est qu’un esquif de cette force qui le tient debout.

— Rendez-vous ?

— Rendez-vous, confirme-t-il en ouvrant la porte arrière de la cuisine pour me laisser passer, un paquet de menthol écrasé dans mon poing. Sa visite trimestrielle chez le pneumologue. Pour sa tuberculose. Vu sa consommation de cigares, aucune de ces consultations n’est de trop.

— C’est le moins que l’on puisse dire. Je n’ai jamais vu quelqu’un fumer autant de ces… choses monstrueuses.

— Sans parler de l’odeur qu’il traîne ad vitam aeternam derrière lui.

Un sourire vient flotter sur mes lèvres tandis que, calée contre la balustrade en fer forgé de la terrasse, j’embrasse le parc du regard. Soumis aux températures hivernales, une espèce de langueur s’est emparée des lieux, les nimbant d’un voile brouillardeux. Il fait froid, pourtant, je ne le sens pas s’infiltrer sous la finesse de mon pull. Mon sang, ma peau ne sont pas redescendues d’un quelconque degré depuis ses lèvres.

— Il y a des semaines que l’on ne t’a pas vu, Monsieur l’avocat.

— Je sais.

— C’est plutôt succinct comme réponse, tu ne trouves pas ?

Sach inspire quelques bouffées de sa cigarette puis l’écrase d’un coup de talon avant d’en rallumer aussitôt une suivante. Une moue digne de Machiavel s’imprime sur ses traits.

— Qui le lui dira ? marmotte-t-il en rognant l’ongle de son pouce. Je suis

certain que tu n’as rien d’un cafard.

— Et j’aurais pensé que tu n’étais pas du genre rat à quitter le navire. Comme quoi, il ne faut présager de rien.

— Touché, se marre Sach en soufflant sur les bouts de son index et de son médius collés en un ersatz de flingue. Et coulé. Si je ne suis pas venu ces derniers temps, eh bien c’est à cause d’Anton.

— Anton ? Comment ça ?

Mes sourcils froncés, mon nez retroussé lui tirent un sourire indulgent que dément le sérieux de ses yeux. Silencieux, son regard se reporte une seconde sur le jardin puis deux et finalement, les minutes dérivent en un quart d’heure où nous admirons la beauté des saules moribonds et des bruyères odorantes. Lorsqu’il reprend enfin la parole, je tressaille, engourdie.

— Je… comment t’expliquer…

Prenant une inspiration, il lâche soudain en shootant dans un caillou :

— Il n’y a de place pour personne entre vous deux.

Les bras sur ma poitrine pour me protéger mécaniquement d’un froid que je ne crains pas, je me tourne de trois quarts vers lui, surprise. Son profil se découpe dans l’espèce de brume qui nous maintient dans un cocon. Lui aussi est sans âge. Ses traits sont poupins, mais la dureté qui les imprègne, elle, n’a rien d’enfantin. Une farandole de questions s’impose soudain à moi. Comment connaît-il Anton ? Connaissait-il d’ailleurs Aliocha ? Pourtant, mes lèvres restent scellées. De toute façon, il ne daignerait pas répondre à la moindre de mes interrogations. Alors je me tais et le laisse parler.

—Tu as pris la place qu’il n’occupait pas et Dieu sait qu’il en prend énormément sans s’en rendre compte. Et lui… il ne voit plus que toi.

— N’importe quoi, je le contre, ulcérée. Il me repousse tout le temps. A chaque seconde. Chaque minute.

— Parce qu’il est loin, très loin d’être un idiot, Sélène. Anton est… plus qu’amoché tu en conviendras. Il ne veut pas risquer de te mettre en danger.

— Je n’ai pas peur de lui.

C’est vrai. Il ne m’effraie pas. Enfin… il y a toujours cette petite pointe d’appréhension excitante qui noue mon bas-ventre lorsque je suis en sa présence mais… Avant que je ne poursuive mon fil de réflexion, Sach pose sa main sur mon épaule. Ses yeux pers trouvent les miens et ne veulent plus les quitter. Mes lèvres se pincent de mécontentement. Je lutte tellement pour qu’Anton trouve l’envie et la force de me toucher que tout autre contact me révulse. Ce qui est réellement troublant et vraiment, mais alors vraiment pas engageant.

— Encore une fois, tu as tort. Sélène, la méfiance doit t’être instinctive quand il s’agit de lui. Tu ne peux pas t’abandonner totalement. Il est clair que je

suis impressionné par cette maîtrise qu'il a gagnée au fil des années et au prix de beaucoup d'efforts. Mais…

— Mais ? je l'enjoins à continuer d'un ton péremptoire qui ne souffre aucun refus. Tu en as trop dit. Ne recule pas maintenant.

— Mais petite… Tu ne connais que peu de choses d'Anton.

— Je sais beaucoup de choses au contraire.

— Je te le concède, mais il te manque tellement de données jeune fille.

A ces derniers mots, j'explose. Littéralement parlant.

— Je ne suis plus une gamine depuis longtemps ! m'exclamé-je en me décalant de la rambarde, agacée. Je ne suis plus une enfant ! Je l'aime, bordel !

Cet aveu, je ne l'avais jamais formulé à voix haute. Et devant personne, à peine à moi-même. Cramoisie, légèrement honteuse, mon regard se détourne pour ne plus avoir à l'affronter. Ces mots, je les regrette déjà. Ils ne lui étaient pas destinés. Ces mots, j'aurais aimé les réserver au seul homme qui refusera peut-être à jamais de les assimiler. Oh il les entendrait mais sans écouter. Ma paume plaquée contre ma bouche, je tente de repousser la montée acide qui vient d'envahir mon palais. Sa présence rassurante m'entoure lorsque Sach se positionne dans mon dos sans pour autant me prendre dans ses bras. Nous ne sommes pas intimes et seul Anton nous réunit, mais je comprends à ce moment qu'il saura se montrer présent aussi pour moi.

— Je sais ça. Je l'ai même certainement su avant toi et de toute évidence avant lui mais Sélène… Tu te sens les épaules pour supporter la situation et peut-être les as-tu certes. Toutefois l'amour ne suffit pas toujours. Lors de son retour en France, me confie-t-il alors, lorsqu'il a revu son cousin, Vadim n'a pas réfléchi et a attrapé son bras…

Mon cœur se serre douloureusement. Parce que sans le savoir, je me doute déjà ce qui va suivre.

— Il aime Vadim. Ça doit être l'unique personne à laquelle il tient. Avant ton arrivée. Et pourtant, il lui a fracassé la mâchoire en le matraquant sans pouvoir s'arrêter. Il a fallu qu'Andrea et moi conjuguions nos forces pour le stopper. Alors oui je suis inquiet. Pour toi comme pour lui miss.

— Je vois…

Le soupir que sa révélation m'arrache est juste abyssal. Pourrait-il réellement me faire du mal ainsi que le suggère Sachairi ? Je refuse de le croire. Si je commence à me laisser distraire de mon but par ces pensées, nous n'avancerons pas. Jamais je ne pourrais l'obliger à regarder vers un futur hypothétique. Déjà compromise, notre histoire, si histoire il y a, exhale des vapeurs de soufre. Tout à coup, mon corps me lâche le temps infini d'une

minuscule seconde qui me paraît durer une éternité. Mon cœur s'accélère violemment, défonçant tel un marteau fou ma cage thoracique tandis qu'un de mes mollets est de nouveau pris de tels spasmes qu'il me faut m'appuyer contre le torse de l'ami d'Anton. Mon œil droit pris de nystagmus oscille, saccadé, dans son orbite. La colère, la peur de le perdre définitivement ou plutôt de ne jamais réussir à le trouver… L'Ecossais dans mon dos s'agite, s'efforce de me faire asseoir sur un des fauteuils bâchés du salon de jardin. Je rechigne et freine des quatre fers en plantant mes ongles dans sa manche.

— Ça va, c'est bon. Juste un éblouissement. Sach, c'est fini, je vais bien. Je vais bien ! protesté-je en haussant la voix de quelques octaves.

Ainsi imbriqués l'un à l'autre, nous ne nous rendons compte ni l'un ni l'autre de la silhouette, froide et altière, qui nous surplombe.

— Je dérange ?

Le ton affreusement cinglant de sa voix dont les accents slaves ne sont plus que des tessons me retourne un peu plus l'estomac. Cependant je me reprends et lui fais face, nonchalante. Réajustant mon pull horriblement sale, je lui lance avec une décontraction tout sauf naturelle :

— Et pourquoi imaginer nous déranger ? Je me sens barbouillée depuis quelques jours et ça a tendance à s'amplifier depuis hier soir.

A ma manière d'appuyer lourdement sur ce fait, il se rembrunit. Les bras croisés, son index sinuant sur l'ourlet de sa lèvre, il me jauge, pensif, avant de jeter un bref coup d'œil mauvais vers Sachairi puis, de nouveau, ses iris incroyables dévient sur ma personne. Il semble hésiter à prendre la parole mais je refuse qu'il le fasse maintenant. Dans l'état de nerfs qu'il présente, rien de bon ne ressortirait. Pour le moment, mieux vaut s'arrêter là et reprendre notre discussion lorsque nous serons seuls. Enfin reprendre… plutôt la commencer oui. Et qu'il ne croit pas y échapper. Sa note m'a offert un laisser-passer qu'il est hors de question d'abandonner. Quitte à en devenir aveugle, quitte à en avoir les oreilles qui saignent, je saurais d'une façon ou d'une autre ce qu'il cache. Ses souvenirs aussi immondes soient-ils m'appartiennent tout autant que lui l'est. A moi.

Aussi je me décale tranquillement, attrape mon paquet de cigarettes tombé sur le sol et monte les quelques marches menant à la maison. Une fois arrivée au niveau d'Anton, j'effectue un arrêt. Son profil menace de m'arracher un cri tellement le voir rester de marbre m'horripile. Je sais qu'il se contient, j'ai compris avec les explications de Sach que garder le contrôle pour mon Russe relève purement et simplement de la survie. L'instinct prenant une seconde le dessus, ma main va pour se poser sur son avant-bras lorsque je réalise l'énormité

de mon geste et reste en suspens avant de la faire revenir sagement se couler le long de ma cuisse. Ma bouche s’entrouvre dans le but de parler lorsque le gong de la porte d’entrée se fait entendre. Navrée, ma poitrine se gonfle sous l’inspiration puis se relâche en un soupir profond tandis que lui se contracte. Ses yeux se ferment un instant, ses lèvres s’écartent. L’impression folle qu’il récupère ainsi mon souffle pour l’emprisonner lui.

— Je vais voir, je fais laconique en entrant dans la maison.

Alors que la personne ne semble pas vouloir enlever son doigt de la sonnette à l’entendre en continu, je rouspète et ronchonne. Prête à incendier l’inopportun qui commence sérieusement à me taper sur le système à montrer ainsi tellement d’impatience, j’ouvre la lourde double-porte avec agacement pour me statufier.

— Vous !

Chapitre 34

Aliocha

« Tu ne sais jamais à quel point tu es fort jusqu'au jour où être fort reste ta seule option. »
Bob Marley.

Dix ans plus tôt. Prison de Black Dolphins, Oblast d'Orenbourg, Russie.

J'ai cru œuvrer par amour. Je l'ai vraiment cru. Pour lui prouver à quel point j'étais fou d'elle. En dépit de tout. Pour Katarina. Pour le clan. Pour cette famille que j'avais pensé trouver quand la mienne m'avait été enlevée si brutalement lorsque j'étais enfant. Même si l'un d'entre eux avait trahi. Même si l'un d'entre eux m'avait vendu pour un crime pour lequel j'étais innocent. J'étais loin de la vérité. Si loin… J'ai cru agir par amour, je n'avais agi que par dévotion. Aveuglement aussi. Deux notions aux antipodes de l'amour.

Et c'est pourquoi, pour ces raisons qui, en réalité, n'en sont pas, que je me retrouve ici aujourd'hui. Entre ces murs, ces grillages, ces barbelés… ces barreaux. Voilà maintenant dix semaines que l'on m'a traîné ici les poignets menottés, les chevilles également entravées. Battu. Brisé. Pulvérisé. Au sens propre comme au figuré. Je ne pensais que l'on pouvait anéantir si aisément un homme. Il faut croire qu'en dépit de ce qu'il venait de m'arriver ainsi que des trahisons en chaîne, je n'avais pas encore touché le fond. Aujourd'hui, la vie elle-même s'est chargée de me le faire comprendre. Que j'atteigne la basse-fosse et, pire encore, m'y enlise, embourbé dans une fange qui n'aurait pas dû être la mienne.

Je suis devenu ce qu'on appelle communément un « exemple ». Malgré mon statut de ressortissant français, mes origines russes ont primé. Décimé, j'ai été envoyé dans une des pires prisons existantes de par ce monde que je quitte un peu plus à chaque instant pour disparaître dans les ténèbres de l'hiver blanc de l'Oblast d'Orenburg. Adolescent, je me souviens d'avoir vu ce film de dingue sur les prisons turques, Midnight Express, et avoir halluciné devant l'écran de la télévision aux côtés d'un Vadim imperméable. Comment l'humain pouvait-il tomber ainsi dans la déchéance, la misère et la violence ? C'était impensable pour le gamin naïf que j'étais alors. Inimaginable qu'un jour, je devienne le héros tragique d'une de ces histoires de fou.

Et pourtant…

Et pourtant, la justice russe a fait de mon existence un cas d'école propre à refroidir les téméraires. L'étranger, le compatriote déraciné, membre honoraire d'un clan de musiciens bohémiens. J'ai payé cher ma dépendance *d'elle*. Mon tribut n'est que sang et désespoir. Amoureux ankylosé, adorateur à la limite du mystique, totalement fasciné dès lors que mes yeux s'étaient posés sur cette magnifique poupée russe, je l'avais suivie sans une once d'hésitation lorsqu'elle et les siens étaient repartis de France après la tournée estivale sur laquelle ils avaient été conviés. Violoncelliste transi, bohème humaniste, j'ai cru vivre un conte slave où non seulement notre amour s'épanouirait, mais aussi où je pourrais faire miennes ces racines russes maternelles que je ne connaissais plus et ce, malgré mon accent toujours bien présent.

Trois mois à sillonner les régions de ce pays fastueux aux dimensions pharamineuses qui avait vu naître ma mère.

Douze heures pathétiques à me faire avouer à coups d'interrogatoires musclés quelque chose dont je n'avais pas connaissance.

Cinq minutes à confesser par écrit des aveux dictés.

Deux semaines à attendre un procès spectacle perdu d'avance.

Vingt-sept heures à rejoindre mon nouveau domicile aux frontières du Kazakhstan, magnifique de désespérance.

Dix semaines à ne plus vivre.

Dix semaines à prendre la pleine mesure de ce qu'est réellement l'Enfer. Le vrai. Celui qui gèle votre peau et brûle vos entrailles. Celui qui rompt vos os et incendie votre esprit. Celui où la vie vous échappe, décampe sans demander son reste… Non. En fait, c'est totalement faux. Je n'ai jamais plus vécu qu'ici. Pourquoi ? Parce qu'ici, les minutes sont des heures. Les heures, des jours. Les semaines… les semaines, et bien elles deviennent des existences entières.

Les sens se décuplent. La mort suit nos pas à tous. Et chaque jour qui passe fait que l'instinct de préservation tue un peu plus ce qui a toujours fait que je suis moi. Aliocha. Ce mec un peu con sur les bords, trop doux, totalement à la masse, accro à sa musique. Cette dernière est d'ailleurs tout ce qu'il me reste même si ce n'est plus qu'un amer fantasme. Mon rempart imaginaire contre les atrocités, contre chaque putain de journée apportant son lot de souffrances. Le bouclier qui me tient éveillé pour ne pas tomber sous les coups d'un autre prisonnier ou d'un maton. Ainsi est ma réalité. Je représente la quintessence de ce que tous ici haïssent. Leur géhenne commune de l'Europe de l'Ouest, de ces régions qui attisent curiosité autant que rage. Et tous se font un devoir quotidien de me rappeler que je ne suis qu'un étranger en ces lieux. Une ombre encore plus spectrale que peut être la leur.

Oui, dix semaines à perdre qui je suis.

Dix semaines à tenter de survivre dans cette institution carcérale qu'est Black Dolphins. Installée au sein de l'Oblast d'Orenburg, dans le Sud de la Russie, là où l'hiver est glacial et neigeux, là où les étés n'existent pour ainsi dire pas. Entre les steppes des Raïons isolés de Pervomaïski, Bielaïevka, Kouvandyk et de Svetly. Je remercie tous les jours un Dieu absent que mes parents ne puissent me savoir ici, à apprendre ce que veut dire se retrouver face à des animaux. A en devenir un moi-même si je désire sauver ou plutôt préserver ce qui reste de ma pauvre carcasse.

Dix semaines à vivre dans une cellule de quatre mètres carrés avec deux voire trois ou quatre codétenus. A ne plus dormir si ce ne sont que quelques minutes grapillées par-ci, par-là. A se faire tabasser quand pourtant chacun de nos mouvements est épié par des caméras vingt-quatre heures sur vingt-quatre. A ne jamais sortir de cette boîte, de ce cercueil. Entre ces murs, il n'existe pas de cour, pas de cafétéria. Rien. Le néant le plus pur. Le monde se constitue de votre cage, point barre. A se faire défoncer la gueule quand des rondes sont pourtant effectuées tous les quarts d'heure. A, en guise d'exercice, marcher de quelques pas en avant puis en arrière dans une autre cellule le temps que la vôtre soit fouillée à la recherche d'articles de contrebande. A, ces fois symptomatiques où l'on peut enfin quitter son minuscule enfer qui paraît à la longue accueillant, marcher plié en deux maintenu par les gardiens, la vue obstruée par au mieux un bandeau, au pire un sac de jute afin de ne jamais appréhender un détail sur le fonctionnement de cette prison de très haute sécurité.

Jamais je n'aurais dû me retrouver dans cette taule où ne sont censés atterrir que des tueurs, des terroristes… soit les criminels les plus endurcis que peut compter la Russie. Néanmoins, je suis là. L'exemple que l'Ouest ne peut se croire au-dessus de l'Est. Un gardien a dit un jour en parlant de cette prison dont la statue de ce putain de Dauphin Noir nous nargue au-dehors que l'on ne s'échappait d'ici que mort. Je n'en suis pas certain. Plus le temps passe, plus je crois sincèrement que si nos dépouilles quittent cet endroit, le reste de nos âmes fracturées, elles, n'en partent jamais.

Jamais.

Dix semaines qui ont suffi à me transformer tous les jours, toutes les nuits un peu plus en une espèce de bête aux abois… Tout à coup, je suis tiré du fil de mes réflexions par le bruit d'une matraque résonnant contre les barreaux, me faisant ainsi sursauter. Mes sens ont beau s'être affûtés, ils doivent impérativement le devenir plus encore. Hors de question de subir à nouveau… Je

chasse la réminiscence de ces souvenirs au risque de m'en faire vomir puis soutiens l'attention du nouveau venu posée sur moi. Ici, baisser le regard est synonyme de reddition. Or, montrer un quelconque signe de faiblesse creuse votre tombe. Alors, même si l'on me roue de coups, je garde les yeux grands ouverts.

— T'as de la visite, Khassiev.

Me décollant de la cloison du fond de la cellule contre laquelle je suis adossé, histoire de pouvoir reposer mes cannes fatiguées et blessées, je m'approche, méfiant.

— Je croyais qu'il n'y avait aucune possibilité de visite ici ?

Le maton ricane derrière son casque de protection. Ses dents jaunies, son nez tuberculeux et ses petits iris porcins me filent la gerbe. Celui-là, je le connais. Gregor. Ce type est la pure caricature de sa profession. Répugnant, jouissant du mal qu'il procure ou à simplement nous mater nous écharper, il pue la mort. Littéralement parlant. Mes côtes douloureuses et toujours pas consolidées se souviennent encore de son traitement spécial pour me souhaiter la bienvenue. Comme partout sur cette foutue Terre, la lie humaine se trouve au sein de Dolphins. Heureusement, il existe aussi quelques personnes sur lesquels le Diable ne s'est pas penché. Gregor n'en fait pas partie, lui aurait sa place de l'autre côté de la barrière.

— Faut croire que t'as des amis qui savent y faire question bakchich p'tit merdeux. Allez, tu connais la consigne. Si tu te veux te servir de tes jolies mains de musicien à l'avenir, ironise-t-il, tu sais ce que t'as à faire ducon.

Les narines dilatées par la rage suintant de ma saleté de peau qui me fait tant souffrir, j'enroule mes doigts autour des barreaux le temps que ce salopard ouvre la cage. Mes articulations explosées sont la preuve de ce qu'est capable de réaliser un poing américain sur des mains maintenues… A peine la grille coulissée sur son rail, la brûlure de son espèce de batte fichée dans mes reins me fait suffoquer mais je ne tremble quasi pas. Seul un rictus grimaçant se diffuse sur mes traits creusés.

« Ne jamais leur donner ce qu'ils veulent sinon tu es mort, baisé jusqu'au trognon. Une fois est compréhensible. Deux fois, un aveu de faiblesse qu'il te faut enrayer. Trois fois et tu seras définitivement leur pute, Aliocha. Deviens « l'Autre », le nouveau. Celui susceptible de résister au Dauphin Noir. Une carapace. Une putain d'armure forgée dans les feux de l'Enfer. »

Les paroles d'Arcady, autre détenu emprisonné au nom du milieu mafieux qui m'a pris en pitié lors de mon arrivée, reviennent fronder à l'orée de ma mémoire. Mots sages pour combler les affres de maux tous plus violents que les

précédents. Et, afin d'être certain, que j'avais compris ce qu'il souhaitait m'inculquer, il m'avait ensuite cogné à mort pour faire entrer chacun de ses préceptes, chacune de ses paroles d'Evangile. Je ne les ai jamais oubliées. Au contraire. Aliocha se délite et naît tous les jours un peu plus cet Autre que je ne connais pas et qui m'effraie.

Lui reste froid. Lui est de marbre. Lui répond. Lui se venge. Lui n'est pas moi et moi, je deviens Lui.

Je suis de moins en moins moi pour être Lui.

Mon être, ma personnalité se morcelle à chaque seconde qui passe. Languide, miroir, imprévisible. Mortel.

Soudain, la sensation d'un sac en toile m'étouffant me ramène d'entre ces limbes, lisière de ce que je suis et serai bientôt entièrement, j'en ai conscience. Nouveau coup de bâton sur mon dos. Courbé par le manque de respiration, une main de fer enserrant mon échine, je me laisse guider. La privation d'équilibre, de sensoriel, les mains ainsi que la vue entravées par une paire de menottes et ce sac m'empêchent de saisir ne serait-ce qu'un minimum le chemin que l'on me fait suivre. Au bout de quelques secondes interminables, je me retrouve de nouveau propulsé contre un mur. Mes dents ripent sur ma lèvre inférieure et l'entaillent un peu plus qu'elle ne l'était déjà, conséquence malheureuse d'un rendez-vous avec un poing.

Ma cagoule de fortune enlevée, j'ai alors le choc de ma vie. Un trente-cinq tonnes me roulant dessus à pleine bourre. Mes paumes plaquées sur la surface polie, je me retrouve face… à moi. Voilà presque dix semaines que je ne me suis pas vu. Pas l'ombre d'un reflet. La violence que me procure l'image menace de me faire perdre la tête. Heureusement, l'Autre veille. L'Autre qui me fait redresser le menton, toiser d'un œil aussi féroce que glacial le gardien moqueur dans mon dos puis observer attentivement celui que je suis devenu. Les cheveux plus longs en bataille. Les traits aiguisés. Les ombres bistres creusant mes orbites. Mes yeux dilués par l'horreur. Ma bouche meurtrie. Mes joues couvertes d'une affreuse barbe mal taillée. Les quelques tatouages apparents boursoufflés par l'infection des techniques utilisées par d'autres prisonniers. Mon épiderme laissé à nu par endroits couvert de marques, rongé par des cicatrices à peine refermées pour la plupart. Mon œil gauche rogné par les restes d'un coquart violacé.

Bienvenue à Black Dolphins.

Le visage constellé de coupures et d'estafilades, je devrais me faire peur. Pourtant, il n'en est rien. Déconnecté de la réalité, mon esprit s'est déjà

défenestré. Il n'y a plus rien à sauver. Aussi, indifférent au spectacle que Gregor pensait m'offrir, je me tourne résolument face à la porte derrière laquelle, je le sais, se trouve mon visiteur. Une coulée d'espoir glisse de ma boîte de Pandore cadenassée quelque part dans ma tête, me faisant miroiter l'avocat totalement dingue que Vadim m'a dégoté. Un Ecossais exilé à Paris qui, par goût du risque, a tout laissé tomber pour me rejoindre ici. L'espérance est pourtant de courte durée. A la vue de l'homme assis, une fois le panneau ouvert, mon sang se met à bouillonner. Cependant, je ne bouge pas, me contentant de m'asseoir lourdement sur la chaise en plastique bancale. Le maton passe le lien de mes entraves dans les ornières prévues à cet effet. Un sourire éclatant vient balafrer mon faciès déformé. Les poignets croisés sur la table minuscule, je l'observe, m'abreuve de son air fermé, de ses iris émeraude vides d'émotions. En tous cas, de celles que j'aimerais y lire.

—Tu as bonne mine, Aliocha.

— Dix semaines de ce traitement de luxe. Une véritable cure de jouvence.

— Je vois ça.

Ses mots succincts me donnent envie de lui arracher son air impassible à coup de poings. Aussi je me mords la langue jusqu'à sentir le goût métallique du sang coller à mon palais. L'Autre murmure à mon oreille et répète sa sempiternelle litanie. « Languide, miroir, imprévisible. Mortel. »

— Mon avocat vous cherche depuis des semaines. Dingue cette facilité avec laquelle vous avez disparu après mon arrestation.

— On est en Russie, Aliocha. En Russie, pas en France. Le clan protège les siens avant tout.

— Et n'est-ce pas exactement ce que j'ai fait ? Protéger les miens ? Et toi ? Et vous ? Tu as trouvé qui ? Qui est responsable ? Le vrai ? Parce qu'on sait tous les deux que je n'y suis pour rien ! Tu le sais, non ? Blya Arsenyi, réponds !

Ma voix grince sur ses propres gonds. Gêné, il se trémousse une seconde avant de reprendre contenance et de me fusiller du regard. Les avant-bras calés sur la table, il s'incline vers moi.

— Arrête. Arrête tes conneries, Aliocha. C'était toi. Uniquement toi. Tu nous as trompé, tous autant que nous étions. Tu t'es servi de nous, de mon clan, de ma sœur. Personne d'autre ne peut l'avoir fait. Personne n'aurait pris un tel risque. Alors oui, j'ai opté pour la seule décision qui s'imposait pour la sauvegarde des miens. Toi, tu n'en fais pas partie. Tu es un étranger qui a cru être un caïd. Ta place est exactement là où tu es.

Sans plus me préoccuper de mes chaînes ni du fait que je devrais avant toute chose penser préservation, je vois rouge. Me cabrant, je me lève en renversant mon assise fragile. La pulpe fragile de mes lèvres à peine refermée, je la sens de

nouveau se déchirer tellement je hurle comme un dératé.

— Suka ! Tu m'as vendu, bordel ! Tu m'as vendu pour ton putain de clan à la con ! Jamais, jamais je ne l'aurais trahie, *elle* ! je crie en tirant sur mes liens pour m'en défaire et lui sauter à la gorge.

C'est là la seule et unique idée qui me vient. Qui me strangule, m'étouffe. Qui fait battre mon cœur mort quelques secondes plus tôt.

Arsenyi recule, furieux autant qu'effrayé, je devine la peur exsuder de sa peau. Il me pointe d'un doigt vengeur.

— C'est toi qui nous as trahi, qui l'a trahie elle ! Toi, Aliocha Khassiev !

Je vais pour répondre quand deux gardiens dont ce cher Gregor me sautent à la gorge. Pourtant, malgré les coups que je sens pleuvoir, l'adrénaline pulsant, je ne faiblis pas tout de suite… Jusqu'à ce qu'une de leurs matraques heurte ma pommette qui éclate sous l'impact. Je tombe, sonné, le poids de leurs rangers sur mes côtes à nouveau fêlées. Les paupières gonflées à demi-entrouvertes, je distingue la silhouette d'Arsenyi se profiler au-dessus de moi et cracher dans un français approximatif. Le visage de mon meilleur ami se déforme par l'afflux de haine qui nous contamine tous les deux.

— Regarde-toi ! Tu es devenu une saleté d'animal, Aliocha !

Il se baisse une seconde pour m'examiner de près puis recule vers la porte. On me soulève de force afin de m'emmener dans ce lieu qui me fait frémir d'avance à l'idée de la simple bassine d'eau à côté de laquelle repose une batterie reliée à ces électrodes de cauchemar. Je vais déguster sévère pour mon attitude… Toutefois, ce n'est rien comparé à l'horreur des derniers mots qu'il me balance avant de sortir sans attendre une quelconque réaction de ma part.

— Oui, je t'ai dénoncé. Bien sûr que je l'ai fait. Le clan n'allait pas payer pour un foutu étranger qui nous l'a faite à l'envers. Et comment je sais de source sûre que c'était toi ? Parce qu'*elle, elle* me l'a dit avant de... disparaître. A cause de toi. Tu l'as tuée, Aliocha. Tu nous l'as arrachée salopard ! avoue-le blya ! Je ne souhaite qu'une chose… Que tu crèves entre ces murs après avoir souffert. Encore et encore. Crève, putain !

Tandis que je me débats, féroce mais en vain, je comprends une chose. Une chose qui m'anéantit. C'est *elle*. Ça a toujours été *elle*. Aussitôt mon corps se relâche pour les laisser faire ce qu'ils en veulent. Un seul nom. Un unique prénom franchit mes lèvres.

— Katarina…

Destructeur, malfaisant et bizarrement protecteur, l'Autre prend alors le relais et m'annihile pour mieux me préserver.

Aliocha n’est plus.

Chapitre 35

Sélène

« Dès cet instant, elle t'a aimé et jusqu'à l'instant où elle mourra, elle continuera de t'aimer d'un amour absolu, d'un amour à toute épreuve. »
Game of Thones.

— Vous !

Je suis juste absolument abasourdie de retrouver cet homme sur le pas de notre porte à me fixer de son regard de chat. Ses yeux verts me toisent, chafouins et rieurs. Toutefois je ne m'y trompe pas une seule seconde. Une fois est permise, deux relèvent de l'idiotie. Or, je ne suis pas stupide. Sauf en ce qui concerne mon Boss. Je ne peux m'empêcher de jeter un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule et retiens difficilement un soupir de soulagement en constatant qu'il ne m'a pas suivie dans le vestibule. Réaliste, je sais pertinemment qu'il m'en voudra de ne rien lui avoir révéler de ma rencontre avec ce type. Je peux le sentir jusque dans chacun de mes os. Je n'ai rien à voir dans ce conflit, il ne concerne qu'eux deux. Ce mec m'a accostée dans l'unique but que je m'empresse de relater les faits à Anton. Pourquoi ? ça, je n'en sais strictement rien. Tout ce dont je me doute est… en vérité, pas grand-chose, je dois l'admettre. Seul son accent, ce tabac lourd, la mention à sa carrière de musicien me murmurent à quel point cet inconnu est une espèce de double perverti de l'homme qui m'a enchaînée. Nerveuse, je me tourne à nouveau vers lui, décidée à le faire décamper.

— Vous devez partir, je décrète en croisant les bras dans l'espoir de paraître bien plus déterminée que je suis réellement.

— Et sinon ?

Sa voix aux tonalités amusées me tire une moue salement agacée.

— Sinon, j'appelle les flics pour me plaindre qu'un barge à moitié pervers me poursuit depuis des jours.

— Vraiment ? ricane l'immense brun en s'accoudant au cadre de la porte d'entrée. Pervers ? Allez Sélèna… encore un peu plus et tu m'aurais offert ton string avant d'écarter les jambes.

Je manque m'étrangler à ses mots tellement ils puent la suffisance et une estime de soi drôlement mal placée.

— Dans tes rêves oui ! je grommelle en me forçant à ne pas hausser la voix

afin de ne pas attirer Anton. Je préfèrerais coucher avec le Diable ! et je m'appelle Sélène !

— Et Dieu lui sait à quel point tu ne désires que cela, hein *Sélène* ?

Il avance d'un pas et je dois lutter pour ne pas reculer. Si je montre le moindre début de faiblesse, il me bouffera en entrée-plat-dessert.

— Dommage que tu n'aies pas gardé tes cheveux blonds, tu aurais eu plus de chance de le faire flancher, bébé.

Son assurance n'est pas sans me rappeler celle de mon Russe, mais il n'en a clairement pas l'envergure. Toutefois son petit laïus me glace. Parce qu'en quelques mots, il vient tout simplement d'admettre m'espionner. Ou Anton. Quoi qu'il en soit, étant dans la sphère de mon astre brûlant, je suis dans sa ligne de mire. A en juger son regard dur malgré sa fausse bonhommie, son port de tête raide et son corps tendu, je devine aisément que pour atteindre mon patron, il n'hésitera pas à me shooter. Un frisson naît sur ma nuque pour dévaler mon épine dorsale et mourir sur mes reins. Mon attention se fixe sur ses mains. Ses mains aux doigts longs, fins et pourtant, je le pressens, puissants. Une seconde durant, j'étouffe à les imaginer serrer mon cou et m'arracher à Anton… Toutefois, aussi ravagée cette vision me rend-elle, je reprends rapidement conscience. Si le crocodile ne me fait pas peur, ce n'est pas un vulgaire crotale qui me fera chuter. Un poing calé sur ma hanche, je m'approche de lui jusqu'à ce que nous ne soyons plus séparés que par quelques pauvres centimètres. Mon index se fiche dans le cuir tanné de sa veste noire, mes yeux rivés aux siens.

— Tu cherches quoi là ? sifflé-je en tapotant son torse pour le faire reculer. A me faire peur ? Encore ? Tu n'as pas compris que si ça n'avait pas fonctionné la première fois, recommencer relevait de la connerie ? Je ne sais pas qui tu es, tu n'as même pas le courage de me dire ne serait-ce que ton prénom quand toi tu connais le mien et me fais comprendre que tu m'observes, je m'emporte, fidèle à moi-même. Il me semble t'avoir déjà dit que si tu voulais t'en prendre à mon Boss, tu prends tes couilles à deux mains et tu vas le trouver lui. Pas moi, c'est pigé, mec ? Alors maintenant tu te tailles fissa !

Mes tempes battent une saloperie de salsa du démon en beaucoup moins fun. Le tempo d'une violente migraine dont les céphalées se font de plus en plus virulentes depuis quelques jours me pourfend mais je ne lâche pas le mors. Hors de question. S'il perce à jour mon bluff, je suis marron. Bien évidemment que je n'en mène pas large. D'un, il est vraiment grand avec, brillant au fond de ses prunelles vertes, une lueur qui ne me dit rien qui vaille. De deux… de deux, si Anton débarque et nous surprend, je ne donne pas cher de ma peau. Or je l'aime bien. Elle m'accompagne depuis vingt-quatre ans et puis… et puis soyons

honnête, je risque très sincèrement de me faire pipi dessus. Nous commençons à peine à faire quelques avancées significatives et me dire que l'arrivée de cet intrus risque de tout broyer me tire un torrent de vague à l'âme. Je refuse que ce type, qu'importe qui il est, détruise les fragiles passerelles que nous avons établies, Anton et moi. D'instinct, je sais que ce Russe ne fera que souffler sur des braises incendiées qui, immédiatement, saperont l'ersatz de confiance qu'Anton possède. Puérile, je tape du pied, affreusement agacée. Après une intense inspiration, je prends de l'élan et plaque mes paumes sur son buste pour le faire reculer juste assez afin de fermer la porte. Peine perdue. Il bloque mes poignets d'une main de fer tout en marmottant une kyrielle de mots inaudibles.

— Lâche-moi connard… je gronde, coincée.

Son sourire éclatant me donne envie de le lui arracher avec mes ongles.

— Et si moi, je ne veux pas ? Tu me donnes quoi pour te laisser ? Voyons… Un baiser ?

— Crève…

— Une main aux fesses alors ?

Je vais pour répondre lorsque son regard se fait hivernal. Ses pupilles se dilatent, l'émeraude de ses yeux devient miroir. Deux lacs gelés. Ses iris ainsi étrécis, sa poigne se resserre, ses ongles enfoncés dans ma chair m'arrachant un léger cri de douleur. Je sais, non je sens qu'il est là. Dans mon dos. Des milliers de débris entrés par effraction lacèrent mon dos à la recherche du palpitant dans ma poitrine afin de mieux le pulvériser. D'un geste sec, j'essaie de libérer mon membre, mais dois me retenir de regimber tant il ne bouge pas d'un iota.

— Arsenyi.

Un mot. Un nom. Et sa voix coule en moi telle de la lave en fusion. Elle s'insinue absolument partout, provoquant une avalanche de frissons, un tombé de dominos pris dans la tourmente d'un effet papillon dévastateur. Mon poignet rendu à la liberté, je le masse une seconde sous l'œil goguenard dudit Arsenyi dont le rictus d'hyène découvre la dentition éblouissante. Reculant d'un bon mètre, je me retourne enfin, la respiration bloquée dans ma trachée, pour trouver Anton. Faussement nonchalant, une main enfouie dans la poche de son pantalon de costume, l'autre devant son visage à tenir le monstrueux cigare qu'il fume, il paraît si tranquille. Pourtant il n'en est rien. Je peux le voir aux ridules encadrant sa longue bouche ourlée que le fin bouc ne peut dissimuler ainsi qu'aux profonds sillons qui barrent son front. Son regard n'a plus rien de cette couleur que j'imagine être celle des mers du Sud. C'est celle des flammes de l'Enfer. Bleues, incandescentes, exterminatrices d'un mal dont lui aussi est atteint. Un sourire évanescent se forme sur ses lèvres avant de se faire incisif, bloqué par la haine qu'il transpire par chaque grain de sa chair tuméfiée. La pâleur de son teint

confine au cadavérique et un violent relent rageur contre cet inconnu m'aveugle. La démarche féline, il marche dans notre direction puis s'arrête à mes côtés. Sans n'avoir plus l'air de se soucier de l'homme qui lui ne nous quitte pas des yeux, il s'arrête une seconde à mon niveau. Sous mes yeux écarquillés, il attrape une mèche de mes cheveux et l'enroule autour de son index.

— Tellement mieux Devouchka, avoue-t-il dans un souffle qui me chatouille la peau. Nous réglerons ton mensonge plus tard.

— Par omission le mensonge, je tiens à préciser sur le même ton confidentiel.

Le reproche est quasi palpable dans les mots qu'il ne prononce pas. Pas encore du moins. La houle se profile dans la tempête de ses yeux, mais il ne cille pas. Stoïque, je le laisse faire puis l'observe se décaler afin de se planter devant notre interlocuteur, me protégeant de son corps.

— J'aurais dû me douter que c'était toi… Qui d'autre aurait pu déverser sa bile sur elle sinon toi mon ami.

Arsenyi m'adresse un coup d'œil aigu par-dessus l'épaule d'Anton sans se soucier de la langueur trop tranquille de son ancien frère. Il ne comprend pas. Cet homme croit connaître mon Russe, or ce qu'il en sait n'a pas l'air de coïncider avec ce qu'il est devenu. Lui, je suis certaine qu'il n'a jamais connu que mon Autre. Aliocha. Celui que Anton me cache sinon dans le secret de son violoncelle. Sa chrysalide fendue a laissé place à l'épaisse cuirasse du crocodile. Le venin que crache le crotale ne l'atteint pas. Il glisse sur lui, traque ses nerfs qui, ce gars l'ignore, sont forgés en acier trempé.

— Elle est mignonne, mais soyons francs une seconde, elle n'a rien de la splendeur de Katarina.

Les muscles dorsaux d'Anton se contractent avant de rouler sous sa veste coûteuse.

— Qu'est-ce que tu veux, Arsenyi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi après tant de temps ?

— Et pourquoi pas ?

— Parce que dix années se sont écoulées depuis notre dernière entrevue. Tu as eu tout le temps de te venger de moi. Voilà deux ans que j'ai quitté Dolphins. Deux ans.

— Je pourrais te débiter un tas de conneries sur le devoir, l'honneur du clan, le manque de temps ou, avec un sens de l'humour plus que douteux, que la ponctualité n'est définitivement pas mon point fort… mais je ne le ferais pas. Pas de ça entre nous *mon frère*. La vérité est que le proverbe comme quoi la vengeance est un plat qui se déguste froid est d'or.

Il s'avance de quelques pas jusqu'à se retrouver nez-à-nez avec Anton qui

ne bouge pas d'un millimètre. La fureur irradie de ce dernier à en faire grésiller sa peau.

— La vérité est que jusqu'à maintenant tu n'avais rien à perdre. Jusqu'à maintenant, répète-t-il en me renvoyant un sourire sinistre. Jusqu'à ce joli oisillon tombé de son nid.

Le corps de mon peroxydé se raidit, prêt à lui sauter à la gorge pour l'arracher à coup de dents. Sa tête s'incline sur sa droite, ses cervicales transies craquant dans une mélopée funèbre.

— Si tu la touches, si tu ne poses ne serait-ce qu'un putain d'ongle sur elle, si tu la regardes encore une fois d'un sale œil, je te tuerai.

— Droit au but ! s'exclame Arsenyi en croisant négligemment les bras, amusé. La prison t'a effectivement bien changé Aliocha. Ou devrais-je t'appeler Anton ? Tu peux faire croire ce que tu veux à qui tu veux M. Khassiev mais toi comme moi savons la vérité. Tu n'étais qu'un gamin trouillard et tu l'es toujours derrière tes airs troubles…

Il n'a pas terminé sa phrase qu'il se retrouve piégé contre le mur, à deux doigts de s'y faire littéralement encastrer. Sur la pointe de ses boots noires, il y est maintenu par la poigne de fer d'Anton. Ses doigts s'incrustent dans la peau de son cou, la jugulaire de son ancien ami gonfle à vue d'œil sous la pression de tenaille qu'il exerce sur sa gorge.. Je devrais frissonner de dégoût. Pourtant il n'y a dans mes veines, infusé dans chaque goutte de mon sang, que du désir liquide. Il est si… Je n'ai pas vraiment de mots pour décrire l'effet dingue que ce fou a sur moi. Son emprise est totale, à la limite de l'asservissement. Tout à coup, je me rends à quel point il n'existe plus de « sans lui » et moi aussi, j'ai peur. De lui. De moi. De ce nous qui n'en est pas un.

— Tu devrais me tuer Aliocha ou Anton ou qui tu veux, feule Arsenyi, son visage viré à l'écarlate. Tu devrais me crever parce que je ne te lâcherai plus. Ni toi ni ta Devouchka… Le poison dans tes veines déglinguées. Le ver dans la pomme. Tu ne seras jamais seul, je serai toujours là, conclut-il en appuyant son pouce de toutes ses forces sur l'espace tendre entre les sourcils de mon Boss. Toujours.

Anton s'approche et je dois tendre l'oreille pour entendre le filet de mots qu'il laisse échapper.

— Je ne te le redirai pas deux fois. Je te tuerai pour elle. Sans un soupçon de regret ou de remord.

Je veux intervenir. Je le souhaite réellement. Or mes pieds enracinés dans le sol en ont décidé autrement. Je suis mêlée à tout ça par la force des choses mais n'y ai pas ma place. Ahurie, je me rends alors compte que je ne suis qu'un

dommage dans la complexité des débris de leur histoire commune.

— Tu ne seras pas toujours là pour la protéger. Tu sais comment on règle les problèmes dans le clan non ? Rien ne filtre. Les soucis, on les détruit. Les vengeances, on les applique sans pitié. Œil pour œil mon ami. Tu nous l'as enlevée, on te prendra celle-là.

Un froid sibérien glace mes os de verre, prêts à se briser et redevenir poussière sous le poids de ce que sous-entendent les paroles cruelles de cet homme. Lui aussi est brisé moralement par la perte d'une personne chère que je crois deviner par-delà ses paroles sibyllines. Ce qu'il affirme sous réserve de sous-entendus est insupportable. Je sais, j'ai compris depuis longtemps ce à quoi avait été contraint Anton en prison pour se préserver. S'il veut un jour m'en faire part, je le laisserais faire. En aucun cas, je ne chercherais à en savoir plus sur ces violences qu'il a subi tout autant que celles que lui a engendré de cette façon. Je suis curieuse mais peureuse. Drôle de mélange… Cependant, je ne peux croire qu'il ait fait du mal sciemment à quelqu'un en dehors de la prison. Je ne peux pas, je ne veux pas… L'esprit embrouillé par la situation surréaliste que je suis en train de vivre, je m'écrie, la paume plaquée contre le mur pour ne pas m'affaler de tout mon long.

— Il n'a rien fait ! Rentrez chez vous d'où que vous veniez et laissez-nous tranquilles !

— Il a supprimé ma sœur ! La femme qu'il était censé aimer, qu'il était censé adorer !

Hébétée, je chancelle sous le poids des paroles qu'Arsenyi vient de hurler, la main enroulée autour du poignet d'Anton qui continue de le tenir emprisonné entre ses doigts. Sous le choc, je ne peux que regarder mon Russe comme si je le voyais pour la première fois. Malgré ces révélations, je n'arrive pas à l'imaginer faire *ça*.

Ça, c'est trop.

Ça, je ne peux l'intégrer.

Il ne peut faire du mal à la personne qu'il aime…. Si ? C'est trop. Je… je… j'ai besoin de quelques minutes. Quelques heures. Quelques jours. Pour faire le point. Pour fuir et me retrouver. Dire qu'il y a peu de temps, je ne pensais qu'à l'avancée prometteuse qu'était ce baiser… qui n'en était pas réellement un. J'apprends juste à aimer. C'est trop… Alors que je tourne les talons pour monter les marches de l'escalier aussi rapidement que mes jambes tremblotantes me le permettent, j'entends ces derniers mots, mais n'arrivent ni à les replacer dans leur temps, leur espace, leur sens tout simplement.

— Tu vis dans une vérité qui n'en est pas une Arsenyi. Crois-moi. Tu ne

sais rien. Tu n’as jamais rien su.

Chapitre 36

Aliocha / Anton

« Tomber est permis. Se relever est ordonné. »
Proverbe russe

Dix ans plus tôt, Oblast d'Orenburg, Russie.

Allongé sur l'espèce de couchette dure comme la pierre de ce qu'ils osent appeler lit, je gis sur le flanc. A « l'infirmerie » depuis maintenant trois jours après les conséquences désastreuses qu'a provoqué la venue du frère de Katarina, je réfléchis. Du moins j'essaie. Lorsque les douleurs de mon corps m'en laissent un minimum le temps. Abruti par les médicaments, anéanti par le poids de ce que m'ont fait comprendre les paroles d'Arsenyi, je ne cherche plus à maintenir ma tête hors de l'eau. A son opposé le plus strict, je souhaiterais en effet couler, me laisser submerger puis noyer par ces plombs lestés à mes chevilles. Cependant le Destin, lui, en a décidé tout autrement. Il aime jouer avec ma marionnette. Vicieux, il se repaît d'emmêler les fils dans l'unique but de me voir encaisser le plus de souffrance possible. Incapable de m'installer sur le dos, ma peau partiellement brûlée par les électrodes dont ces salopards ont usé en guise de plateau de jeu de Dames, un grognement sourd arrache ma trachée râpeuse d'être aussi assoiffée.

Le médecin en chef de la prison attire mon attention somnolente d'un discret raclement de gorge. Avec des gestes aussi précautionneux que possible, je me retourne dans l'autre sens et croise les bras. Dans l'impossibilité de soulever la tête, je me contente d'un vague mouvement du menton qui, si succinct soit-il, amène une grimace souffreteuse sur mon visage digne d'une toile de Dali.

— Da ?

— Visite.

Incapable de tenir la discussion, je continue, monocorde :

— Kto eto ? (39)

— Avocat.

— Spaciba . (40)

Usé jusqu'à la trame, je ne prends pas la peine de dire autre chose. C'est totalement inutile. Premièrement parce qu'il ne m'écouterait pas. Secundo, tout simplement car il n'est déjà plus là. Son bureau, que tous appellent l'aquarium,

donne une vue imprenable sur cette salle commune et sans aucune intimité où il essaie, avec les moyens du bord qui lui sont octroyés, de colmater les blessures que ses collègues par exemple infligent. Le souvenir de mon tout premier passage me revient et je dois batailler pour ne pas vomir mon estomac… et je ne parle pas de son contenu tant la réminiscence est violente mais bien de l'organe en lui-même. Un voile opaque se tisse devant mes yeux terrifiés. Les ombres, les fantômes de cette nuit-là déforment ma psyché pour la rendre totalement miroir à cette souffrance inimaginable.

Décidé à ne pas me laisser démonter encore une fois, je secoue la tête dans l'espoir ridicule de débarrasser ma peau de l'horreur que cette dernière a subie. Perdu dans mes pensées, je tressaille et manque tomber du brancard rudimentaire quand une main étrangère se pose sur mon bras nu. L'instinct de mort que j'ai développé ces dernières semaines revient alors en force. Oubliant mes côtes brisées, en dépit des brûlures dont mon dos a été si merveilleusement gratifié, je fiche mon poing dans la mâchoire de mon assaillant sans me soucier de la vague de gardes qui entre pour me dérouiller. A travers le filtre carmin de ma vision déformée, je reconnais alors l'intrus qui d'un geste rapide stoppe les matons tout en se massant le bas du visage. Il baragouine en russe quelques mots rudimentaires teintés d'un très fort accent écossais qui fait marrer les surveillants pénitenciers de cette taule de malheur. Surveillants qui, pour certains, tiennent la double casquette, voire triple de mafieux et de sacrés enfoirés.

Tandis qu'ils rejoignent le QG de l'infirmerie, leurs yeux de fouine focalisés sur nous, Sachairi Gunn tire un tabouret à roulettes jusqu'à ma couchette et s'assied, jambes croisées, mains sur le genou. Il réfléchit une minute, le temps de me laisser essayer de me redresser sans succès. Je retombe lamentablement sur l'oreiller dur comme la pierre.

— Joli tableau. Dali. Picasso. Enfin, t'as saisi le concept j'imagine.

Ce type a beau être avocat, toujours tiré à quatre épingles, on sent que ses origines sociales de grouillaud comme il me l'a expliqué à notre première rencontre ne le quittent jamais. Au contraire, elles sont le ciment de sa force, de ses convictions à la fois humanistes et foutrement salariales ainsi qu'il le dit. Mon affaire était trop tentante d'un point de vue professionnel mais aussi humain. Après des débuts difficiles où la méfiance et la rancœur ont percé de leur bile mes pensées et m'avoir laissé, stoïque, les déverser sur lui, je dois bien avouer qu'il est mon phare dans la tempête. Le seul qu'il m'est été donné d'entr'apercevoir dans les décombres de mon existence. Vadim est loin. Quant à sa cadette, nous sommes bien trop éloignés en âge pour avoir établi des rapports confidentiels et ma famille proche a été décimée dans un accident de voiture à

mes dix ans. Pathétique. Réellement pathétique. Son regard couleur mousse se pose sur moi à nouveau, évalue d'un œil critique les dommages visibles de mon corps à l'article de l'aliénation.

— C'est moche.

Un rire strident s'échappe d'entre mes lèvres sèches.

— On peut dire ça. T'as saisi l'idée toi aussi j'imagine.

Un sourire en coin naît sur son visage mangé par un chaume roux avant de disparaître, un nuage gris obscurcissant ses iris joueurs.

— Ils ont de nouveau pris la poudre d'escampette. Tu sais ce que c'est par ici… L'Omerta. Personne ne les a vus. Personne n'en a même entendu parler. A croire que cette saleté de clan n'a jamais existé.

— Parfois, j'en viens à me le demander… je marmonne, une grimace douloureuse grisant mes traits congestionnés.

La main de Sach va pour attraper mon poignet en signe de réconfort. Toutefois il se ravise après avoir noté la crispation involontaire de tout mon être. Ses doigts viennent alors gratter sa barbe.

— A croire surtout que cette bande de salopards ne sait pas ce qu'est l'honneur.

— A croire surtout que nous sommes tous de sacrés cons qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, grondé-je en m'obligeant, cette fois, à m'asseoir pour lui faire face.

Je veux qu'il comprenne exactement la requête dont je souhaite le missionner. Parce que je dois savoir. Il le faut. Ma défense attendra. De toute manière, mon sort, lui, est scellé.

— Lorsqu'Arsenyi est venu, je reprends, la voix hachée, j'ai cru un instant qu'il avait trouvé qui était le vrai fautif. La minute suivante, j'étais persuadé qu'il avait tout orchestré. Après tout, je venais d'apprendre que c'était lui qui m'a vendu à la Politsiya. Je le pensais mon frère, il ne l'était pas. Il n'est et ne sera jamais que le sien. À *elle*. Et la vérité est qu'il a agi par et pour elle. Pour elle putain !

Mes nerfs menacent de lâcher totalement quand je formule à voix haute cette réalité monstrueuse que j'ai démasquée.

— Katarina, je lance dans un feulement tailladant mes entrailles. Tout, absolument tout vient d'elle. C'est elle. Elle qui m'a dénoncé à Arsenyi. Elle qui m'a donné pour un crime dont elle est responsable. Elle qui… (Un râle me poinçonne de part en part) Elle qui a trahi ma confiance mais aussi celle des siens. La seule inconnue est pourquoi ? ça, je… Je n'arrive pas à comprendre.

Prononcer ces mots est un nouveau calvaire et m'apporte une réaction épidermique instantanée. Le duvet de ma nuque, les poils sur mes avant-bras se

dressent. Sach se pince les narines, les paupières plissées.

— Il nous faut du concret. Ce qui compte pour la justice ne sont pas les présomptions que tu as à propos de ça, de ci ou encore d'elle. À supposer que tu vois juste.

— Ce qui compte, le corrigé-je en sentant mon sang virer à la plus épaisse des couches de glace. Ce qui compte est la vérité. Soyons clairs, aussi bon avocat sois-tu, nous savons tous les deux que le jour où je sortirai, ce sera les pieds droit devant. Mais avant, je veux la vérité. J'en ai besoin. Prends-le comme la dernière volonté d'un condamné. Je dois savoir pourquoi Katarina a fait ça quand j'aurais fait n'importe quoi pour elle. N'importe quoi et crois-moi, ça n'a rien de paroles en l'air.

— Et comment sais-tu qu'elle est la responsable ?

Mes poings se serrent jusqu'à en convulser rageusement, mes ongles cassés enfoncés dans la chair de mes paumes.

— Elle a disparu.

— Je te l'ai dit, ils ont tous disparu.

— Je ne te parle pas du clan. Mais d'elle. Uniquement de Katarina comme il en a toujours été question. Arsenyi est persuadé que je l'ai tuée ou en l'occurrence fait flinguer d'une façon ou d'une autre pour qu'elle se taise je suppose. Alors que je ne connaissais personne en dehors du clan, je soupire en me forçant à ne pas mordre ma lèvre de dépit.

— La colère est mauvaise conseillère et pourrait filer une paire d'œillères à n'importe quel glandu. La preuve. Comment aurais-tu trouvé les moyens et physiques et financiers d'envoyer quelqu'un de l'extérieur la buter ? ridicule. Cela dit pourquoi se serait-elle tirée si elle n'avait rien à se reprocher ? Encore mieux, pourquoi s'est-elle barrée en te sachant payer à sa place ? commente Sach en tapotant le bout de son index contre sa tempe.

— Je sais ce que tu penses, Monsieur l'avocat. Que mon raisonnement est tout sauf construit.

— La douleur du corps conjuguée à celle de l'esprit n'est pas la meilleure des conseillères effectivement, reconnaît Sachairi, une grimace tordant son visage affable.

Un mal de tête virulent commence à pianoter dans l'intégralité de mon crâne avec la douceur des métalleux du Hellfest. Toutefois, cette conversation doit être clôturée maintenant alors que j'ai à peu près les idées claires. Surtout que l'on ne peut présager de la date délivrée du prochain laisser-passer de mon homme de loi. Ma main droite bandée – comme si de la simple gaze pouvait enrayer la souffrance d'avoir la quasi-totalité de ses phalanges fracturées – passe dans la masse de mes cheveux en désordre.

— Ils ont abandonné à la première solution, le seul coupable désigné pour à la fois soulager leur peine et ne pas incriminer un des leurs. Point barre. Tu dois comprendre une chose. Son clan adore Katarina. Elle est leur poupée comme elle a pu être la mienne. Gâtée, habituée à ce chacun obéisse à la moindre de ses volontés. En un mot : adulée. Pourquoi a-t-elle fait ce qu'elle a fait ? En sachant combien la sanction en cas d'échec serait cuisante ? C'est ça que tu dois trouver maître. Elle est là ta priorité.

Le regard de Sachairi se fait ombrageux. Sans tenir compte du dégoût que m'inspire son geste, il se rapproche au plus près de moi.

— Cha. Non. Ou encore… niet. Choisis ta langue. Ma priorité et ce, jusqu'à nouvel ordre, est que ton petit cul de franco-russe sorte d'entre ces murs. Toutefois, je te fais une promesse et Dieu sait qu'un Ecossais n'a qu'une parole et que cette pétasse est d'or. Tu sauras. Je la retrouverai et tu sauras la vérité.

Et j'ai su.

(39) Qui est-ce ?
(40) Merci

Chapitre 37

Sélène

« Aies confiance en mon amour
Laisse-moi entrer entre tes murs
Aies confiance
Mon amour te protégera des loups. »
Boy Epic.

La nausée. Le cœur au bord des lèvres. Je n'en peux plus. Abasourdie, plantée au milieu de l'entrée, je les vois mais ne les entends plus. Alors qu'il y a maintenant des semaines, voire des mois que ses secrets sont devenus ma seule et unique obsession, je ne tiens plus. Je suis pourtant à deux doigts de savoir enfin ce qui me perturbe tant, ce qui ravage mes synapses et les transforme en une foule de mini Anton gambadant joyeusement dans ma tête pour tout fracasser sur leur passage. Mais… je suis là. A refuser de l'écouter prononcer un mot. Je refuse ses confessions dans ces conditions. Dans la violence, la rudesse et la misère d'une amitié détruite. A écouter un étranger insinuer ou plutôt hurler que mon Russe a… Bordel ! je n'arrive même pas à répéter ses paroles. Que je sois naïve, j'en suis consciente, mais de là à avoir donné sans limites aucunes mon amour à un homme qui aurait supprimé celle que lui aimait plus que tout… Non, je ne puis le croire.

Les oreilles bourdonnantes en un moyen fantoche d'auto-défense comme de respect envers Anton, je vois celui-ci lâcher le cou de cet Arsenyi tout droit propulsé de son passé trouble. Il fait ensuite quelques pas en arrière afin de ne pas être tenté de terminer le travail. Ses lèvres bougent, mais je n'arrive plus à distinguer un seul traître mot. Parce que c'est trop. Trop à gérer. Même moi, je ne devrais pas être là. Alors je prends la seule décision que, pour le moment, je me sens apte à suivre. Je pars avant qu'ils n'en viennent au cœur de cette fureur que tous deux transpirent tant. S'il doit m'avouer quoi que ce soit, ce sera voulu et non des phrases volées au détour d'un règlement de comptes.

Zombie en perdition, je tourne les talons et ce faisant, me heurte au regard compatissant de Sach. Chacun en proie à ses propres démons, personne ne l'a vu se faufiler dans notre dos, ombre parmi les fantômes d'un passé trop douloureux. Les mains dans les poches, il ne loupe pas une miette du drame qui se joue. Son visage si doux s'est durci, ses mâchoires tressautant sous leur crispation

involontaire. Néanmoins, je crois déceler une espèce de quiétude soulagée. A croire qu'il s'était préparé à cette réunion interdite. Peut-être est-ce lui qui a raison. En gardien de cet ami si étrange, il sait certainement mieux que personne ce qui est susceptible de lui être bénéfique. L'abcès qui a pris naissance au creux d'Anton pour grossir jusqu'à tout empoisonner doit être crevé d'une manière ou d'une autre. Cependant, ce sera sans moi. Les vertiges ou encore le mal de crâne carabiné qui s'est logé au fin fond de ma tête ankylosent pour le moment toute envie de batailler contre une réalité sordide. Les doigts enroulés autour du bois de la rampe, je gravis pesamment une à une, les marches de l'escalier en bois tandis que des bribes me parviennent, assourdies par la distance qui s'allonge entre eux et moi.

— Tu n'as jamais rien pigé en dix ans Arsenyi… Dix ans, aveuglé par la colère. Dix ans si obnubilés que toi et les tiens n'avez rien entravé de la vérité. Je ne sais pas s'il faut en rire ou pleurer de consternation… Ce que je sais en revanche est que si tu l'approches elle, je vais…

N'y tenant plus, je plaque mes mains sur mes oreilles dans le but de ne plus les écouter et me précipite dans ma chambre. Une fois la porte de cette dernière soigneusement refermée, je contemple mon espace d'un œil mort. Tout à coup, l'afflux d'adrénaline libère l'état bancal de mes nerfs à fleur d'Anton. J'attrape alors ma valise et la jette sur le lit avec l'idée de rentrer chez mes parents me faire dorloter par maman et conseiller par mon père quand je m'arrête, contrariée par ma propre attitude. De nouveau, je me ravise et m'assieds sur l'épaisse couverture. Songeuse, je suis incapable de dire ce que je veux ou a fortiori ne souhaite pas. La canine plantée dans la lèvre, j'essuie du plat de la main mon front perlé d'une fine pellicule de sueur en repoussant rageusement le sac de toile. Non. Je ne m'enfuirai pas. Parce que je ne suis pas une girouette. Dire oui un jour puis la minute suivante hurler non ne me ressemble pas. Je me suis fixée un objectif et compte m'y tenir. Et puis… il est trop tard. Je l'aime. Aussi simple que ça.

Toutefois je dois occuper mon esprit vacillant et mon corps tout aussi blessé. Ne plus penser à ce qu'il se trame au-dessous. Ma place n'est pas en bas. Anton ne le souhaiterait pas, cloisonné comme il l'est. Depuis mon arrivée, il refuse de me révéler quoi que ce soit que je n'ai pas été d'abord débusquer à coups de truelle. Egoïste et curieuse maladive, je n'en ai jamais éprouvé le moindre remord. Certainement pas. Pour agir, il faut la connaissance. Toutefois… là, c'est différent. J'aurais l'impression de le trahir. Que je le pousse dans ses retranchements lorsque nous sommes seuls, il est clair que j'en suis adepte. L'observer perdre pied, se prendre en pleine gueule les spectres cachés dans les ombres de son passé, non. Je n'en ai pas le droit. Savoir équivaut à

prendre le pouvoir et il est absolument hors de question que je m'en empare à son détriment.

J'ai besoin de réaffecter mon attention pour ne plus penser à la scène qui doit se jouer au rez-de-chaussée. Un dérivatif. A cette seconde, je ne sais plus trop… Mes sentiments sont clairs, mes pensées en aucun cas. Ressentir et raisonner se trouvent parfois aux antipodes… Ce que je veux, ce qui m'est nécessaire et ce qui serait le meilleur pour ma santé physique comme mentale sont définitivement trois choses bien distinctes. C'est alors que je me rends enfin compte de l'état de la pièce qui m'a été attribuée à mon arrivée. Le bazar ambiant est à mon image à ce moment précis. Un bric-à-brac renversant. Il y en a absolument partout, une véritable houle déferlante. Des fringues gisent abandonnées çà et là, j'aperçois des produits de toilette en vrac sur la coiffeuse si délicate et constellée de poudre blush. Oh mon Dieu… Une grimace oscillant entre le choqué et le franchement dégoûté chiffonne mon visage lorsque je débusque un soutien-gorge pendouillant à la poignée de la baie vitrée. Après avoir troqué ma tenue contre un autre jean et un fin pull de cachemire noir, je me mets en branle et démarre une séance intensive de fitness basée sur ma soif soudaine d'ordre. Si je ne peux malheureusement ranger mes pensées dans de petites cases et qu'elles restent en pagaille, il n'en va pas de même avec ce bordel tout ce qu'il y a de concret. Ici, entre ces quatre murs, j'ai le contrôle. De l'extérieur, me voir m'agiter paraîtrait certainement dérisoire, voire ridicule quand ma vie n'est plus qu'un vaste champ de ruines dominée par l'ombre caniculaire de mon Crocodile. Or j'ai besoin d'un semblant de prise. Qu'importe sur quoi s'exerce-t-il.

J'en ai un besoin vital…

D'aussi loin que je m'en souvienne, je sais qui je suis, ce que je veux mais… mais pour la première fois de ma vie, je doute. De lui certes et, fait bien plus inquiétant, de moi. De mes désirs. De ma propension à pouvoir gérer le monstre carnivore qui bouffe mes entrailles. Alors oui je doute et j'ai peur. Pourquoi ? Parce qu'en dépit de ce que vient de plus qu'insinuer ce Arsenyi, je ne veux pas le fuir lui. Au contraire. Je le désire toujours autant et ça, c'est réellement terrifiant. L'envie est une fièvre. La passion, une folie. Mon amour pour Anton, quant à lui, est au-delà… il est hors limites. Enragé. Ardent. Fanatique. Je ne devrais penser qu'à me barrer de cette maison de malheur et tout ce à quoi je pense se nomme Anton. Aliocha, lui, je ne le connais pas.

Une exclamation colérique passe la barrière de mes lèvres fermées autour d'une cigarette. Irascible, un rien m'énerve et là, le rien en question devient particulièrement gargantuesque. Un monceau de vêtements dans les bras, un livre coincé dans le pli de mon cou et de l'épaule, je tangue jusqu'à mon lit sur

lequel je jette tout en vrac. D'un geste rapide, je rabats la couette pour tenter de retrouver mon peignoir rose. Il est réellement l'heure de procéder à un ménage de printemps dans cette tanière même si l'on est en l'occurrence en hiver. Plus rien n'est à sa foutue place et je commence à en avoir ras la casquette de devoir tout chercher des heures durant et encore, sans la certitude de mettre la main dessus. Il y a deux jours, mon gloss à la menthe. La semaine dernière, mon shampoing, me forçant ainsi à courir à droite à gauche toute nue afin de trouver de quoi laver ma tignasse emmêlée. Résider dans une maison aussi grande est un vrai désastre pour une bordélique telle que moi. Dépitée, je peste contre mon doudou perdu. Où peut-il bien être ?

— Baraque de merde, grondé-je en mettant un coup dans un de mes chaussons qui va s'écraser lamentablement au pied d'une des causeuses.

Toute à ma colère enfantine, je n'entends pas les gonds de la porte grincer légèrement lorsque cette dernière s'ouvre. La pile de cd que je viens de rassembler vole à son tour sur le matelas. Energique, je continue et me retourne pour m'emparer du valet en bois surchargé de vestes et étoles quand je me statufie. Il est là. Face à moi. Mon cœur tressaute, s'affole, s'abreuve de sa vue, se gorge de son parfum que viennent fleurer mes narines. Néanmoins, je prends sur moi et reste de marbre. Le visage d'Anton a revêtu son masque le plus impénétrable et rien ne se devine dans ses traits lisses. Sapé avec élégance, personne même pas moi ne pourrait croire qu'il vient de voir un fantôme de son passé ressurgir sur le pas de sa porte. Impassible, je me détourne et continue de ranger ou, tout du moins, d'envoyer pêle-mêle le reste de mes affaires sur mon lit.

— Sélène…

L'esprit fermé, je ne le laisse pas s'insinuer sous ma peau et résiste à son aura à mi-chemin entre le séducteur et le serial killer en mal de victime consentante. Si j'ai le malheur de poser mes yeux sur lui, je risque de m'effondrer. Il me tue. A petit feu. Ou encore en à peine un regard. Comme toujours… Tout et son contraire. Sans le regarder, je marmonne d'un ton rogue qui ne lui amène pas même un léger sourcillement.

— C'est toi ? Enfin vous ? Qui bougez mes affaires pour me faire enrager ? Ce serait bien votre trip ça…

— De quoi parles-tu, Sélène ?

Je l'envoie balader d'un geste sec de la main.

— Rien. Laissez. Y'en a marre de cette casbah de malheur, marmonné-je en attachant rapidement mes cheveux en un chignon bas et flouté. Marre de cette baraque qui s'amuse elle aussi à me faire tourner en bourrique… Jamais rien n'est à sa place ici et moi, moi je vais devenir cinglée ! Vous finirez par me

rendre folle toi ! Tes murs ! Tes secrets !

Moi qui hais l'hystérie et les démonstrations grandiloquentes, j'en suis pour mes frais comme dirait l'autre.

— Sélène… stop.

Perdue dans les affres de mon caprice nerveux, je ne prête pas attention à sa voix dont les intonations rauques devraient pourtant me mettre en garde. Sa carapace se fissure peut-être, mais en ce moment, c'est moi qui me fendille, qui m'éventre de l'intérieur pour ne laisser bientôt que mon cœur ensanglanté. Les prunelles embuées, je saisis ma brosse à cheveux et tape sur mon autre paume une espèce de tic-tac désagréable au possible. Elle aussi, je finis par m'en débarrasser d'un geste rageur. Mon attention se braque une nanoseconde sur lui, attirée par l'éclat de ses cheveux couleur neige, obnubilée par le bleu de ses iris fabuleux.

— Et alors ? Arsenyi c'est ça ? C'est réglé ? Il est reparti ? Sa sœur, hein… Je comprends mieux pourquoi il est venu me trouver cette fois-là au marché… Je savais bien qu'il ne cherchait qu'à vous atteindre en passant par moi comme si tu en avais quelque chose à faire… Je ne suis pas elle moi. J'en suis même loin. Très loin. Genre une stratosphère nous sépare, je soliloque en m'affairant sans relâche.

A croire que m'arrêter me terrasserait, prise entre les mailles de son filet d'acier dont les entrelacs percent ma peau fragile. Même si je le souhaitais, ce qui n'est pas le cas, je ne peux m'arrêter de babiller à tort et à travers. Mes pensées sortent en averse sans que je n'arrive à les assembler et tenir un discours construit. L'anarchie a le contrôle, je ne conduis absolument plus rien. Ni mes actes ni mes paroles. Ses sourcils froissés par l'irritation, son regard tournant à l'orage sont pourtant autant de signes que la tempête couve, qu'il serait temps pour moi d'atterrir. Mais je ne peux pas. M'arrêter équivaudrait à rendre des armes que je ne possède plus. Il me les a déjà volées depuis longtemps. Tellement longtemps.

— Alors c'est lui, je l'entends murmurer pour lui-même. Qui d'autre évidemment…

Ses poings se serrent, ses épaules se délient, prêtes à se battre.

— Dire qu'il était là et que je n'ai rien vu…

Les paupières de mon Russe se plissent avec force, sa bouche se tord avant de se relâcher en un souffle contrôlé.

— Il est parti. Pour le moment.

Je l'arrête de ma main ouverte.

— Je… Ce ne sont pas mes affaires mais les vôtres.

Un sourire étrange ourle mes lèvres sans que je ne sache pourquoi tandis que mes pensées refusent toujours de s'ordonner.

— Je dois terminer de ranger. Ça, ça c'est mon boulot. Je suis une gouvernante déplorable, geigné-je en soupirant, frustrée. Il n'y a qu'à voir l'état de ma piaule franchement. Je ne comprends pas pourquoi tu me gardes…

— Sélène…

Prise dans le tourbillon de mes pensées chaotiques, je ne perçois pas la mise en garde de mon simple prénom roulant sur sa langue.

— Je sais que je devrais attraper ma valise et me barrer… Je le sais mais je n'y arrive pas et ça m'agace… maugrée-je en saisissant une nuisette que je foule dans mon poing. Parce qu'on fait quoi là ? rien. On brasse du vent, on va droit dans le mur… mais non. Non ! non ! non ! Je suis là à te vouloir toi quand toi, tu ne veux pas de moi… Tu ne voudras jamais qu'elle ! Où qu'elle se trouve… elle est là et torpille le…

— Devouchka, ça suffit ! tonne Anton avec dureté. Ça suffit !

Le torrent de mes paroles sans queue ni tête se tarit au son de son timbre glacé. Celui-ci a le mérite immédiat de faire en sorte que mon esprit fracturé réintègre cette enveloppe charnelle tremblotante que je ne reconnais pas. Je n'ai jamais été une petite chose fragile. Jusqu'à lui. Cet homme a le don et le malheur de faire ressortir ce qu'il y a de pire en moi. Ou peut-être est-ce au contraire le meilleur ? En y réfléchissant, si je n'avais jamais éprouvé ces émotions perturbantes auparavant, il m'apparaît clair désormais que c'était dû à mon caractère sensiblement égoïste. Cette indifférence protectrice m'avait épargnée mon lot de désillusions. Cependant face à Anton, rien n'est assez fort. Grâce ou peut-être bien à cause de lui, je grandis enfin.

— Assez. Je te l'ai dit. On ne peut continuer ainsi. (Il inspire profondément, ses traits figés par une sécheresse agressive). Suis-moi.

Say something, Boy Epic

Say something, I'm giving up on you
I'll be the one if you want me to
Anywhere, I would've followed you
Say something, I'm giving up on you.
Dis quelque, je suis sur le point de renoncer
Je serai Lui si tu me veux aussi

Peu importe le lieu, je te suivrais
Dis quelque chose, je suis sur le point de renoncer.

And I am felling so small
It was over my head
I know nothing at all
Et je me sens si petit
C'était au-dessus de mes forces
Je ne sais plus rien du tout.

And I will stumble and fall
I'm still learning to love
Just starting to crawl.
Et je trébucherai, je tomberai
J'apprends encore à aimer
Je commence à peine à ramper.

Say something, I'm giving up on you
I'm sorry that I couldn't get to you
Anywhere, I would've followed you
Say something, I'm giving up on you
Dis quelque chose, je suis sur le point de renoncer
Je suis désolé si je n'ai pas su te comprendre
Peu importe le lieu, je te suivrais.

Say something, I'm giving up on you
Say something, I'm giving up on you
Say something…
Dis quelque chose, je suis sur le point de renoncer
Dis quelque chose, je suis sur le point de renoncer
Dis quelque chose…

Chapitre 38

Sélène

« On peut trouver le bonheur même dans les moments les plus sombres. Il suffit de se souvenir d'allumer la lumière. »

Albus Dumbledore

Avec une docilité qui n'a vraiment rien d'aisé pour moi, je suis Anton à travers les dédales de notre labyrinthe sans piper un seul mot, prenant soin de me mordre la langue afin de ne pas lâcher la montagne de questions qui se bouscule dans ma tête. Déconnectée, je ne réalise pas dans un premier temps où il m'emmène. Son pas alerte, trop rapide pour permettre à mes jambes de le suivre tranquillement, il me faut trottiner derrière lui pour ne pas perdre la cadence. Arrivée dans le vestibule, alors qu'il braque à droite pour rejoindre le salon puis le couloir arrière, je comprends. Mon Russe me guide à la seule pièce dans laquelle il semble se permettre d'être enfin lui. Si le petit salon est son Eden infernal, le jardin d'hiver lui offre la possibilité de relâcher cette tension inouïe qui l'étrangle.

A peine sommes-nous entrés dans le sanctuaire floral qu'il referme sèchement la porte dans notre dos. Et ensuite ? Que sommes-nous supposés faire ? dire ? Me dandinant mal à l'aise, je ne sais quel comportement adopter face à lui. Mes bras se croisent puis se défont avant que je ne passe la main dans mes cheveux, rouspétant quand mes doigts se coincent dans l'élastique. Seulement je n'ose pester trop fort alors qu'il tourne tel un lion en cage, sans que je ne puisse jamais entr'apercevoir son visage. Fébrile, il fait quelques pas puis se ravise, m'observe une seconde comme s'il allait enfin se décider à m'approcher et finalement, recule. Sa danse tout sauf fluide me donne le tournis. Le suivre était peut-être une énorme erreur… qu'évidemment je recommencerais cent fois s'il le fallait.

Anton prend alors place sur la méridienne de cuir noir avant de se relever d'un bond, en proie à un tourment auquel je n'ai pas accès. Il lutte. Contre lui. Certainement contre moi aussi si j'en juge la noirceur de ses iris indigo lorsque ces derniers se posent sur ma personne. Hésitant une seconde, irradiant d'une colère que je saisis mal, il se poste devant moi, silencieux. Sa hargne menace de

me contaminer. Je ne comprends pas ce que je fais ici. Ne comprends pas ce qu'il attend de moi. Pas du tout. Est-il furieux ? Contre moi ? Pour ce qu'il s'est passé avec le frère de Katarina ? Le doute est épuisant. Un soupir profond s'exhale d'entre mes lèvres. Son index vient s'enrouler autour d'une mèche échappée de mon chignon. Comme tout à l'heure. Deux fois en une seule journée… le ciel risque de se ramasser sur nos trombines.

— Tu es bien plus belle en brune Devouchka. Bien plus.

Plus rapide que je ne le souhaiterais, ma langue fourche.

— Pourtant, je ne suis pas blonde. Ni...

Pour une fois dans ma vie, je bride mon instinct et lui ordonne de se taire, chose qu'aussi incroyable que cela puisse paraître, il fait. Je n'ai qu'un seul désir. Lui hurler de toutes mes forces ces sentiments aiguisés que je dissimule bon gré, mal gré. Crier à pleins poumons les troubles passionnés qu'il m'inspire en dépit de moi. Sa bouche légèrement entrouverte comme pour me narguer de l'atteindre, son souffle abolit mes barrières, purifie mon derme en mal de sa peau. Ses yeux nuageux se soudent aux miens, inquisiteurs.

— Ni ? m'encourage Anton, son timbre dorénavant écorché par ses tonalités plus basses qu'à l'accoutumée.

Mes paupières papillonnent tellement je me sens écrasée par sa présence. Sa proximité me rend presque… timide. Parce qu'il est si près ? Ou parce qu'à peine deux heures plus tôt, un homme insinuait que mon Russe avait tué l'amour de sa vie ? Pourtant, je prends mon courage à deux mains. Personne ne dira jamais que moi, Sélène Baas, j'ai été froussarde. Il est trop tard pour me montrer effrayée alors que nous sommes là, tous les deux. Seuls.

— Ni *elle*.

Sa respiration s'accélère brutalement, me heurte de plein fouet.

— Je comprends tu sais, murmuré-je pour m'en convaincre quand mon cœur, lui, refuse catégoriquement cette donnée. C'était… c'était la femme que tu aimes et elle a disparu. Jamais tu… vous…

— Stop, Sélène. Stop. Arrête. Tu ne comprends rien.

— Et je suppose qu'il n'est pas question que tu m'expliques… je crache, agacée.

— Sertse maïyo (41)…

— Et n'essaies pas de m'endormir avec tes phrases impossibles à piger, grondé-je sifflant et moulinant des bras. Elles m'endorment, c'est pénible. Ta langue là… elle me charme avec ses intonations sexy et brutes…

Son air ironique me fait littéralement sortir de mes gonds. Un de ses sourcils s'arque, hautain et dans un même temps ravagé par ses propres doutes. Il s'amuse de me voir devenir folle, aussi dingue que lui… mais au-delà de ça,

Anton semble éminemment préoccupé par quelque chose que j'ignore.

— On dirait un chaton en colère…

Quoi ? Non mais… Non quoi ? je dois rêver, ce n'est pas possible autrement… Ou cauchemarder. Irritée comme jamais je ne crois l'avoir été auparavant, je me détourne et vais rebrousser chemin quand, pour finir, je me plante devant lui, histoire qu'il sache exactement ce à quoi s'en tenir.

— J'en ai assez, je déclare hors de moi. Done. Tu as raison. On arrête. Assez. A droite. A gauche. Deux pas en avant. Dix en arrière. Alors quand…

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase qu'effarée, je sens sa paume bâillonner ma bouche.

Sa paume. *Sa peau*. Sur la mienne.

Sa peau. Brûlante.

Sa peau. Sèche. Douce. Râpeuse là où sont les cales dues à la tenue de son archet.

Sa peau. Souple. Parfumée. Corrompue.

A même ma propre chair.

Moi.

Sur son visage, des émotions toutes plus violentes les unes que les autres déferlent en une épouvantable baïne, altérant ses traits. La souffrance, la volonté et je crois défaillir quand je pense deviner également un voile de faim d'une langueur dévorante. Le Crocodile… Un sourire funambule entre envie et supplice déchire son faciès marmoréen.

— On ne peut plus continuer ainsi, souffle Anton en me libérant de son emprise.

— Tu l'as déjà dit… et pas qu'une fois. Pourtant, nous sommes encore là.

Ma voix n'est plus qu'un murmure symptomatique de l'état d'effervescence dans lequel je me trouve. Il m'a fait grimper sur sa corde et sans filet, le risque d'exploser en plein vol devient à chaque seconde plus incontestable. Il recule alors d'un pas. Une unique foulée qui, pourtant, creuse un abîme dans ma poitrine. Mais je me trompe. Il ne feint plus.

— Si j'avoue avoir peur, suis-je moins homme ? Je suis terrifié à l'idée de te blesser Sélène. Terrifié que tu partes. Terrifié que tu restes. Mais tu dois savoir, tu le mérites, Devouchka. Avoir toutes les cartes en main avant de… Chut, me coupe Anton lorsque je m'apprête à prendre la parole. Laisse-moi parler. Je ne supporte pas que tu puisses t'éloigner mais… Ecoute-moi bien, Sélène. Je devrais te fuir. J'aurais dû le faire depuis des semaines. Seulement j'en suis incapable. Tu prends toute la place, à t'insinuer sous une chair que j'exècre. A t'obstiner à tenter de faire battre ce sale traître dans ma poitrine. Tu m'humanises Sélène quand je veux rester loin de ce monde. C'est juste… inacceptable.

Anton s’approche à nouveau de moi tandis que je demeure pétrifiée, à essayer d’assimiler le sens de ses mots. Devant moi, mes prunelles écarquillées contemplent, éberluées, ses doigts arachnéens déboutonner le gilet de costume noir qu’il porte avec tant d’élégance avant de s’attaquer à ceux de sa chemise qu’il laisse couler le long de ses bras fins. La douleur qui émane de l’intégralité de son être me cloue sur place, m’enchâssant brutalement à ce corps devenu son écueil. L’image d’un ange aux ailes arrachées me foudroie une seconde. Sa souffrance est palpable. Epaisse, elle émane de lui et s’enroule autour de moi, plante vivace et carnivore dont l’unique but est de m’asphyxier. Parce qu’elle est aussi mienne, que je ne peux qu’espérer arriver à la transcender un jour en un quelque chose non pas de sain mais de… de beau. Je ne sais pas trop ce qu’Anton a en tête mais… le voir agir ainsi uniquement pour moi est une délivrance autant qu’un déchirement d’une extrême violence.

— Anton… arrête, je le conjure, affolée.

Un pendentif du même onyx que sa chevalière brille sur son torse glabre et vient se loger dans le creux de son plexus sec, verrouillant mon regard pour mieux éviter le sien. Cependant, sa voix me ramène à lui et sa réalité.

— Ce qui est inacceptable sont les inepties avec lesquelles tu modèles ta jolie tête. Sur moi. Sur…

Il insuffle une bouffée d’air impressionnante qu’il relâche avec difficulté.

— Sur elle. Katarina. Tu crois savoir, tu ne sais rien. On est au bord du gouffre et soit on recule définitivement soit…

— Sauter. Je veux sauter… plonger… Ce que tu veux de moi, balbutié-je, je le ferai. Ce que tu peux me donner, je le prendrai. Je ne souhaite pas savoir, Anton… je veux te savoir toi.

La chair blême de son torse me tire une série de frissons qui dérive de mon épine dorsale jusqu’à la pointe de mes orteils recroquevillés. Il se croit difforme, je le trouve… magnifique. Il est tout ce que je désire, tout ce dont j’ai besoin. Avides et affamés, mes iris scannent sa peau, détaillent chaque centimètre qui m’est offert. La moindre de ses cicatrices courant sur son bas-ventre, ses obliques dessinées, l’orchidée noire et pourpre déployée sous son pectoral, l’insigne étoilée sur son épaule. Mélange fou de la finesse et de la sauvagerie humaines. L’après-midi touche à sa fin, nous confinant dans cet instant suspendu entre jour et crépuscule. Le manque de lumière, l’espèce de jungle autour de nous, les effluves odorants… j’ai l’impression odieusement délirante d’être Alice perdue dans son propre Pays des Merveilles. Baroque, sombre et pourtant si lumineux qu’il m’aveugle.

— Ce n’est certainement pas le bon choix, tu en es consciente ? me contre Anton, une lueur étrange dans ses billes diluées par… je ne sais même pas tant il

me perturbe.

— Mais c’est le mien.

— Mais c’est le tien.

Son souffle s’étrécit, ses épaules se contractent pendant qu’il se rapproche de moi, emplissant mon espace personnel de son parfum subtil et paradoxalement viril voilé d’un relent de tabac vanillé. Il est fou et déconcertant de voir à quel point nous dérivons de nos axes respectifs pour nous entrechoquer et nous confondre lorsqu’il s’agit de nos désirs… Tout à coup, je crois mourir lorsqu’au prix d’un effort meurtrier, sa main emprisonne la mienne pour la poser sur son torse haletant. Il la relâche tout aussi rapidement en titubant et va percuter une des consoles surchargées de plantes. Avalant l’air pour essayer de se calmer, il reste ainsi quelques secondes à reprendre vie. Son poing fermé s’écrase sur le plateau de verre du petit meuble qui se fissure sous l’impact. Son corps suinte de cette rage qui jamais ne le quitte sauf que l’heure n’est plus à tenter de la contenir. Il est trop tard pour cela. Bien trop tard. En deux enjambées, il revient et se plante droit devant moi, ferme et décidé. Ses doigts s’enlacent une nouvelle fois aux miens et s’enracinent à sa poitrine.

— Je, je ne peux mentir là, feule mon Russe en tenant ma paume contre sa peau légèrement transpirante. Pas quand tu me... Un toucher, une question. Une question, une réponse.

Grisée par la sensation du grain pâle, je ne peux empêcher mes ongles de s’y crocheter afin de m’enivrer de ce qu’il me laisse lui faire. La transgression a ce goût divin du désespoir béatifié sur ma langue.

— Et pour commencer, je vais répondre à ces interrogations muettes qui te polluent tant, gronde Anton, ses mots hachés par la maîtrise folle qu’il s’impose.

Ses deux mains se serrent et se desserrent sur mes doigts arrimés à lui, sa pomme d’Adam tressaute avec une violence rare, mais égoïste, je n’en tiens pas compte. Si je lui laisse la moindre porte de sortie, rien ne peut me garantir d’accéder une autre fois à cet homme étrange qui est le mien. Le toucher ainsi me désagrège, me disloque en des milliers et des milliers de particules tour à tour acérées ou d’une fragilité cassante.

— Je n’aimais pas Katarina, je l’adulais. Crois-moi, Devouchka, j’ai mis un temps infini à faire la différence, me révèle-t-il alors avec une franchise qui, visiblement, lui coûte et me déconcerte.

Pourquoi lui qui verrouillait tout ce qui était susceptible de m’en apprendre plus me donne lui-même les clés ? Que s’est-il passé pendant que j’étais dans ma chambre ?

— Elle est et sera toujours ancrée en moi. Sera à jamais mon fardeau. J’ai vécu l’enfer à cause d’elle et creusé ma tombe en lui cédant tout. Tout. A m’en

perdre moi. Je n'ai jamais réussi à me retrouver, je suis juste tombé toujours plus bas. La jeunesse, l'insouciance… il m'arrive encore de me demander comment je n'ai rien vu venir, grince Anton en tenant ma main contre son buste à la chair hérissée par mon contact. Va savoir.

Tout à trac, il la lâche et ses yeux, jusque-là fixés aux miens ne peuvent plus s'en détacher. Ils observent ma paume restée plaquée contre sa peau luisante. Un toucher, une réponse. Mes doigts se décollent pour ne plus que l'effleurer et filent sur son cou haletant auquel ils s'ancrent. Mon pouls s'affole, la pression de sa jugulaire gonfle sous l'impact traumatisant de mon derme sur le sien. Debout, l'un face à l'autre, à la fois bourreaux et victimes, nous nous affrontons, nous lions, nous repoussons… fusionnons.

— Alors… tu ne l'aimes pas ?

L'inspiration qu'il prend alors me fait craindre qu'il implose entre mes bras mais non. Au lieu de cela, les battements disparates de son cœur s'harmonisent pour mieux repartir de plus belle. L'obscurité de ses pupilles gagne le bleu de ses yeux.

— L'aimer ? Je la hais et ceux qui disent que l'amour et la haine sont semblables n'ont jamais éprouvé l'un ou l'autre, tu peux me croire.

Sa bouche s'étire en un sourire languide contrastant d'avec la dureté de ses traits.

— Elle, elle est l'Enfer. Toi, Sélène Baas, tu as le goût de la rédemption.

Un rictus habille ses lèvres ourlées. Railleur, douloureux et possessif. Il attend. Il m'attend moi. Laissant ma main droite sur la naissance de sa gorge, la gauche se pose délicatement sur son bas-ventre abîmé sans quitter son regard du mien. Je ne veux pas risquer de manquer quoi que ce soit. Ni un éclat. Ni une ombre.

— Pourquoi ?

Aucun mot de plus n'est utile. A son regard fermé, je sais parfaitement que ce sujet-là, celui de ses sentiments envers cette femme, est clos, hermétique.

— Je ne suis pas un monstre, un serial-killer ou je-ne-sais quoi Sélène. Juste un pauvre type au mauvais endroit, au mauvais moment. Tout simplement. Un pauvre cave dénoncé à la Politsïya pour… avoir trafiqué de l'ambre. Nous…

Sa respiration se bloque une seconde quand je ne peux m'empêcher de caresser sa peau fine et de souligner la boursoufflure d'une de ses cicatrices. Il reprend, les muscles bandés par une colère qui irradie littéralement de lui.

— Nous étions en représentation à Kaliningrad. Un concert parmi tant d'autres. J'y jouais en binôme avec Arsenyi. Lui au violon et moi avec…

— Ton violoncelle.

— Da. Kat… Katarina, elle, était pianiste. Sa famille est ce qu'on appelle

par chez eux un clan. Des musiciens itinérants. L'enclave de Kaliningrad est connue pour être le pôle de ce trafic. A la frontière de la Pologne et la Lituanie. Je te parle de dizaines de millions de dollars brassés grâce à l'ambre, pas d'une simple revente à la sauvette. On appelle ça « une situation à la russe », anhèle-t-il avec un ricanement sinistre, partagé entre les horreurs passées et l'effort quasi surhumain qu'il subit à cet instant. Là-bas, c'est une véritable mafia qui s'est organisée depuis des décennies. Ramasser un putain de morceau sur la plage est prohibé et passable de sanctions sévères, Sélène. Ce jour-là, il y a eu une descente sur dénonciation soi-disant anonyme. Les flics n'ont pas retrouvé un morceau, mais des pierres entières dans mes valises. Des dizaines de kilos. Arrêté, j'ai été jugé il y a onze ans maintenant et j'ai pris cher pour démontrer qu'un Occidental de l'Ouest n'avait pas aucun droit sur ces terres.

Ma main se déplace et vient se loger sur le fameux creux de son plexus, mes doigts s'emmêlant dans les mailles de sa chaîne en argent. Dissimulé par le pendentif, une marque ronde dont la peau flétrie meurtrit mon cœur. L'envie de me pencher dans le but de poser mes lèvres dessus me dévore. Toutefois, je ne bouge pas d'un cil.

— Pourquoi ?

Ce mot est devenu mon mantra. Mon Saint Graal. Mon Tout.

— Parce qu'elle voulait quitter les siens. Parce qu'elle attendait de moi que je lui offre une autre existence. Parce que je n'ai pas compris, que je n'ai pas su l'entendre. Parce que je n'ai vu là qu'un énième de ses caprices. Parce que, puérile, elle s'est juste vengée de le lui avoir refusé. Parce que c'est aussi dramatiquement stupide que cela. Parfois le sort le plus cruel n'est dicté que par une idiotie enfantine. C'est le cas ici. Elle m'a tué ce jour-là. En cachant ces pierres. En me dénonçant comme un traître auprès des siens. Elle a scellé mon destin. Et le sien, conclut sombrement Anton. Pour des chimères.

— Tant d'atrocités pour si peu… Désolation, désespoir pour un enfantillage ? Pour un caprice ? Elle ne t'aimait pas, affirmé-je alors, les narines dilatées par la colère.

-— Niet. Non, elle ne m'aimait pas. J'étais un moyen pour Katarina, pas une fin.

J'ai beau le scruter afin d'essayer d'interpréter chaque micro-expression qui obscurcit son visage, je ne discerne rien. Aucune émotion. Ni colère, ni tristesse, ni rien. J'imagine qu'en plus d'une décennie, il a fait le tour du problème des dizaines de milliers de fois mais ce n'est pas mon cas. Je suis anéantie. Et furieuse. L'envie d'avoir cette garce devant moi et lui arracher la tête s'impose. Même salissant, je serais certaine d'en tirer un plaisir maximum… La question suivante fuse alors que mon index longe sa mâchoire crispée, remonte la courbe

de son oreille et vient terminer sa course sur sa tempe battant une cadence endiablée.

— Où est-elle Anton ?

Ses paupières se ferment d'un coup et se plissent sous le coup de la lutte qu'il subit.

— Plus là.

C'est tout ce qu'il me concèdera j'en suis persuadée. Très bien, je ne le forcerais pas même si cette fuite n'a rien de rassurant au vu des accusations proférées contre lui. Sans parler de l'éclat fiévreux que j'aperçois au moment où ses yeux s'ouvrent de nouveau sur moi. Pourtant je n'insiste pas. Ce serait vain. Mon doigt tremblotant frôle l'espace entre ses sourcils bruns dans l'espoir d'apaiser la ride du lion profonde qui sillonne sa peau. Il est si près… C'est une véritable torture de ne pouvoir l'enlacer, de me fondre en lui ou que lui ne s'enfonce pas en moi alors que nous sommes si proches… Ma chair le maltraite et la sienne me guérit de mes doutes.

— Une autre question, je souffle doucement. Le poignard gravé sur ton cou… Je sais ce qu'il veut dire Anton. Tu…

— Un gardien. Personne n'a jamais su qui l'avait tué, avoue-t-il en sifflant entre ses dents serrées en un étau morbide. Gregor. Ne me demande pas pourquoi, Devouchka. S'il te plaît. Pas ça.

Prudente, je fais immédiatement marche arrière. J'aimerais l'interroger sur son besoin de disparaître aux yeux du monde ou encore pourquoi il rejette tant le contact humain. Pourquoi sans être une maladie irréversible, il s'y refuse tout simplement. Toutefois, je ne le ferai pas. Les réponses à ces questions m'effraient trop parce que justement, elles se dressent dans leur atrocité. L'Humain lui fait horreur, voilà tout. Mon médius suit son nez en même temps que je parle.

— Pourquoi ?

Cette fois, je sens qu'il me faut préciser ma pensée.

— Pourquoi t'infliger tout ça ? Les photos d'elle, celles de tes blessures ? Et pourquoi ces deux nanas ? Pourquoi ?

La pointe de sa langue humecte sa lèvre asséchée, ses prunelles soudain durcies fixant mon visage brûlé par l'intensité de ce miroir déformé.

— J'en ai besoin. Pour ne pas oublier.

— Comment le pourrais-tu ?

Un sourire féroce retrousse les commissures de sa bouche.

— Tu n'as pas bougé, ahane mon Russe en essuyant ses paumes que je devine moites sur la toile de son jean. Pas de toucher, pas de question.

Je souligne sa pommette et, de l'ongle, appuie là où se trouve la fossette qui

creuse sa joue.

— Comment ?

Le reptile sous sa peau se meut sous mes yeux ébahis. Je jurerais le voir onduler et figer le visage fermé, languide de mon Russe.

— Toutes ces choses me rappellent mon quotidien à Dolphins. Chaque mauvais traitement. Chaque passage à tabac. Chaque tatouage exécuté pour ma survie, gravé avec une aiguille dégueulasse et du caoutchouc cramé en guise de pigment. Tu ne peux pas comprendre Devouchka et c'est heureux.

— Mais pourquoi *elles* ? fais-je tandis que je frôle ensuite l'arête de sa hanche avant de poser franchement ma main à plat sur ses côtes visibles. Mais elles ? Pourquoi elles ? j'insiste lourdement. Je veux réellement croire que tu ne les touches pas mais… tu avoueras que c'est plutôt dur à croire.

La fin de ma phrase meurt dans un soupir.

— Sélène… Que veux-tu que je te dise ?

Rien. En réalité, je sais pourquoi elles sont là. Nous avons tous des besoins et chacun essaie de parer à ses envies, ses démons aussi bien qu'il le peut. Lui… est juste un peu plus « particulier ». Déboussolée, moi qui pour toute excentricité sexuelle ai baisé dans une salle de classe de mon ancien lycée, j'essaie de mettre des mots sur ses actes. Ces derniers en soi ne me choquent pas. Cela n'a rien à voir. Non ma gêne se situe autre part, planqué sous une couche de crasse mentale et débilitante.

— Tu dis ne pas l'aimer, mais tu te perds toutes les nuits avec ces deux femmes qui sont le reflet de… d'elle, lui fais-je remarquer en évitant soigneusement de prononcer ce prénom qu'il ne supporte pas dans une autre bouche. Tu dis ne pas l'aimer mais tu fais tout pour la retrouver.

— Je ne peux pas tout expliquer, Devouchka. C'est… juste ainsi. Tous les pourquoi ne sont pas faits pour être compris. Parfois ils sont là, c'est tout. Peut-être que je voudrais qu'elle subisse mon Enfer. Peut-être que Dolphin m'a désaxé. Plus rien n'a de sens depuis tant d'années… Je n'en sais rien, soupire Anton en faisant craquer ses cervicales contractées par l'effort.

Cette fois, mes bras retombent le long de mes hanches, mes poings convulsés. Nuageux, mes yeux l'évitent pour cacher la frustration et la rancœur qu'il risquerait sinon d'y lire.

— Peut-être parce que tu as besoin d'elle, de son image pour arriver à… tu sais, quoi, je marmonne, les joues rosies quand, pourtant, je n'ai rien d'une midinette apeurée.

Non, ce qui incendie mes joues est l'amertume toxique de penser qu'il ait besoin de cette femme à ce point afin de satisfaire sa colère mais aussi ses envies physiques. Quoi qu'il fasse, Katarina rôde et ça m'est intolérable. Tout à coup,

une sensation de chaleur si intense que j'ai l'impression de littéralement m'enflammer me fait lever le regard. Anton est là, quasiment contre moi désormais. Sa peau si glacée qu'elle me brûle n'est plus qu'à… Le fil de mes pensées s'interrompt quand il reprend la parole. Sa voix, son accent… absolument tout de lui me fait vibrer au point que moi aussi, je souffre. Je souffre qu'il soit si près, je souffre de ne pouvoir… Sa voix est du verre pilé dans ma gorge, la proximité de son corps un acide qui me ronge.

— Sélène… connais-tu la différence entre l'orgasme et la jouissance ?

Je le regarde, interdite.

— De quoi ?

— La différence entre l'orgasme et la jouissance, Devouchka…

Sa voix se trouble ou serait-ce mes sens qui me jouent des tours ?

— L'orgasme… il est la réponse mécanique au paroxysme de l'envie sexuelle…

Ses iris aux paupières alourdies longent paresseusement la ligne de mon cou avant de stopper sa course sur ma bouche soudain sèche. Ma langue sibile machinalement sur mes lèvres et je ne me rends compte de mon geste qu'à ses yeux illuminés de cette noirceur indolente qui n'est qu'à lui. Sous le poids de son attention, je retiens à grand-peine un gémissement.

— Jouir… reprend mon homme du froid. Sélène, c'est différent. Bien plus profond.

Mon corps entier tremble tout autant que cette âme qui n'aspire qu'à lui appartenir.

— Ce n'est pas qu'éprouver du plaisir, c'est autrement insidieux… Une tension. Une « houle sombre » comme l'a écrit Lawrence. Un don de soi. L'abandon d'un corps, d'une passion et parfois, si l'on gagne, d'une âme.

Je meurs. Littéralement. Physiquement. Parce que son index se pose à la naissance de ma poitrine et, même si un pull nous sépare, je le sens. Sur moi. M'envahir. Rencontrer mon cœur. Les choses n'arrivent pas par hasard. Ce dernier n'existe pas. Lui oui. Moi également. Parce que nous sommes liés. Au-delà du mal et de l'obscurité.

— Je suis un homme maïya kiska. Un homme qui rejoue une mascarade de tentation. Ces nuits ne sont rien. Elles soulagent un mal en en attisant un autre. Jusqu'à toi. Cette nuit ici même il y a quelques semaines. Et encore, pas tout à fait… Je n'ai pas touché une femme en presque onze ans.

Ses doigts noueux se referment sur mon pull et, d'un mouvement sec, m'attirent contre lui.

— N'ai ni baisé, ni fais l'amour.

Ses lèvres sont à un souffle des miennes.

— Jusqu’à maintenant. Avec toi. En toi.

(41) Mon coeur

Chapitre 39

Sélène

« Je peux être ton remède
Je te donnerai tout si tu me le demandes
Dis-moi que tu veux plus
Et je te ramènerai d'entre tes cendres. »
Boy Epic.

— Quoi ? je balbutie, abasourdie par ce que je pense avoir entendu. Quoi ?

J'ai dû me tromper. Je ne peux que m'être trompée. Et je m'emberlificote encore toute seule comme une grande... Comment pourrait-il en être autrement ?

Des semaines, des mois que son ombre me dévore pour toujours à la fin me laisser sur le carreau. Des semaines, des mois que cette haine du contact nous traumatise avant de nous éloigner. Des semaines, des mois que je le désire. En vain. Je finis toujours écrabouillée à attendre un déclic qui jamais ne vient. Alors oui… Quoi ?

Sous le choc, partagée entre la crainte d'avoir compris de travers et l'euphorie folle, je le dévisage, les yeux si ronds que je dois ressembler à cet instant à un pokémon.

— Tu as très bien entendu, Devouchka.

Cet homme et sa faculté de deviner ce qui se trame dans ma petite tête sont prodigieusement agaçants… Toutefois, je n'en tiens pas compte longtemps. Sa voix… Sa voix n'est plus qu'un long feulement absolument renversant. Un animal aux abois. Presque collés l'un à l'autre sans pour autant l'être, je suis à mi-chemin entre l'Enfer et le Paradis. Je crois qu'avec lui, il ne peut en être autrement.

Le fil de mon funambule. Si c'est ça être au Purgatoire… Ne me sauvez pas. Abandonnez-moi ici, entre les bras de mon crocodile. Comme tout le monde, je hais les cauchemars. Je n'ai non plus aucun goût pour les contes. Je ne souhaite que l'entre-deux. Mes montagnes russes personnelles. Le goût de ses cendres sur la pointe de ma langue.

— Sinon cours, maïya liouboff. Maintenant.

Mes yeux s'accrochent aux siens et je tressaille en battant des paupières, persuadée d'avoir une hallucination lorsque le noir de ses pupilles paraît s'être dilué dans l'entièreté de ses iris bleus. Mon menton se relève fièrement quand

ma bouche s’étire en un long sourire à la fois langoureux et juste… affamé.

— Non. Bien sûr que non. Je t’attends depuis si longtemps... Je ne bouge pas. Encore moins à cet instant qu’il y a deux minutes, une heure, hier.

La commissure droite de ses lèvres pleines tremble une seconde en un rictus carnivore.

— Sélène, gronde Anton en cognant du bout de ses bottes mes orteils nus. Tu dois prendre conscience d’une chose. Je ne peux pas, souffle-t-il en un murmure contradictoire d’un directif qui me fait frissonner. Cet homme manie décidément les opposés comme personne. Je ne peux pas te faire l’amour comme toi, tu l’envisages. Alors la question est : me fais-tu confiance, Devouchka ? Assez confiance pour me laisser user de toi ?

— Oui.

Ce simple mot prononcé avec sincérité sans parler de toute la foi dont je suis capable le perturbe une seconde. Sa pomme d’Adam tressaute violemment, son poing gauche se convulse. D’un calme vaguement maîtrisé, il ne sourit plus. Au contraire. Ses prunelles assombries par le désir et l’effroi, l’envie et la colère me scrutent avec intensité. La confiance ne fait plus partie de son vocabulaire, il va pourtant devoir l’accepter. Je ne suis pas les autres, ne le serai jamais.

Je suis moi. Sélène.

Je veux tout. Je ne veux que lui. Parce que Anton est ce Tout. Positif et Négatif. Deux forces éternelles qui se confrontent sans savoir exister séparées et, après son lot de révélations, je commence à me dire qu’il peut en aller de même pour lui. Que je peux lui être cet indispensable.

— Tu devrais réfléchir.

— Et te laisser une porte de sortie ? Certainement pas. Oui, j’ai confiance. Regarde-moi bien. Anton, j’ai confiance en toi, le coupé-je d’un ton ferme. Oui. Oui. Oui !

Il déglutit difficilement mais se reprend tout aussi vite. Couleur pétrole, son regard se durcit.

— Lève les bras, m’ordonne mon Russe, son accent à couper au couteau démultiplié par le torrent d’émotions qui le comprime.

Poupée volontaire et frissonnante, je lui obéis, mon attention uniquement déterminée sur lui. Le monde autour pourrait s’effondrer que je ne verrais jamais que lui. Encore et toujours. Cet homme mince à l’aura destructrice. Sans ajouter quoi que ce soit qui serait de toute façon superflu, alors qu’il est toujours à demi-nu, Anton attrape les bords de mon pull. D’un geste gracile, mais d’une sécheresse absolue, il m’en débarrasse avant de le jeter un peu plus loin. Il se baisse en longeant mon corps tremblant sans jamais poser sur ma peau ne serait-ce que la tranche d’un ongle. Il est là. Agenouillé devant moi, uniquement vêtu

de son jean et pourtant… Et pourtant, je me sens littéralement assiégée. Il s'immisce absolument partout sur et sous ma chair. Prends possession de tout ce que son passage ravage. Une flambée de désir me submerge et l'envie de plonger mes mains dans ses cheveux décolorés me mord violemment le cœur. Le besoin de le sentir enfoui dans mon ventre, qu'il me poignarde avec délice et perde ses horreurs en moi me fait vaciller.

Ses paumes s'abattent sur mes cuisses toujours couvertes afin de m'empêcher de m'affaisser mais aussi dans un élan dominateur qui m'arrache un soupir impudique. Je ne peux voir son visage dissimulé sciemment derrière ses mèches blanches totalement anarchiques. Il est si… Le fil de mes pensées se délite lorsqu'il s'attaque au bouton de mon pantalon. Mon abdomen se creuse instinctivement de manière à faire obstacle à son derme de trouver le mien. Par habitude ? ou par la peur qu'Anton ne m'échappe s'il venait à me toucher ? Je ne saurais le dire, il me bouleverse tant… Tout à coup, il m'arrête d'un mouvement sec en m'attirant brutalement à lui de son index crocheté dans la ceinture de mon jean.

— Laisse-moi faire. Laisse-toi faire, me rabroue-t-il, son timbre éraillé comme s'il avait fumé une boîte entière de ces cigares que j'ai appris à apprécier au fur et à mesure de ces mois passés avec lui.

Comment fait-il ? comment fait-il pour se montrer si… conquérant en étant lui, perclus de doutes aussi vicieux ? Je n'ai pas le temps de répliquer une réponse bien sentie que ses doigts sinuent sur mes hanches, aériens, puis se faufilent dans les passants de mon slim avant de l'abaisser franchement. Une fois le tissu à mes pieds, je l'enjambe sans qu'il n'ait à me le dire ou besoin de me regarder. Libérée de ce carcan, je l'envoie valser dans un petit ricanement nerveux. Je suis là, devant lui, en soutien-gorge poudré et string tandis que, toujours à genoux et néanmoins immensément… infernal, il m'observe. Un instant à des années-lumière, je ne peux que remercier intérieurement n'importe quelle puissance supérieure pour être épilée, crémée et tutti quanti. Il aurait plus manqué que je ressemble à Chewbacca… être parée à toute éventualité, voilà le premier des Commandements selon ma sœur Léo.

Soudain, je suis rappelée à moi par le poids d'un regard. Un regard qui sent le soufre. Volcanique… mais surtout… vorace. La prémonition me poussant à ne pas chercher de contact devient alors de plus en plus ingérable alors que son visage levé vers moi et son incisive triturant la pulpe de sa lèvre me rendent folle. Le cœur palpitant à tout casser, mon épiderme en transe, mon esprit ainsi que mon âme risquent bien de se rompre à tout moment. Ma respiration accélère, tape un sprint dans sa course dingue quand le souffle d'Anton, lui, ralentit comme pour s'extirper de son corps maltraité.

Sans me quitter de ses yeux océaniques dont la houle tempêtueuse me donne le tournis, mon Russe prend une inspiration qui, une seconde, me fait craindre qu'il n'implose. Et là… le choc. Absolu. Je pense mourir. Non. En fait, je suis certaine de crever là tant la fièvre court dans mon sang. Tant ma peau se voile d'un film de sueur froide quand j'ai l'impression de brûler. Tant ma langue me picote à l'idée de suivre de sa pointe la ligne de son plexus. Un violent spasme me fait courber l'échine et menace me faire tomber lorsque ses mains s'enroulent autour de mes chevilles. Un aiguillon d'angoisse se soude à mes prunelles survoltées lorsque nos regards s'enchâssent l'un à l'autre. Les paupières d'Anton se ferment une seconde avant de se rouvrir brutalement. Ses pupilles dilatées et nuageuses sont les prémices d'un danger qu'il me tarde de subir, d'affronter. Je vais pour parler, dire quelque chose que ce soit de sensé ou bien de drôle mais… mais rien. Incapable d'articuler un seul traître mot, je me contente de le dévorer des yeux alors que lui se reconcentre sur mes jambes.

Ses paumes remontent doucement mes mollets, bouillantes et quasi immatérielles sur ma peau. Serpentant sur mes courbes alors que j'halète, pantelante de désir pour mon fou de la reine, elles effleurent le pli arrière de mes genoux, y tracent quelques arabesques invisibles avant de frôler mes cuisses puis mes hanches. Il n'y a pas un bruit dans le cocon du jardin d'hiver. Seuls nos souffles pesants emmêlés dictent un rythme qui donne une mélopée délicate et entêtante. Je peux l'entendre. Elle a le son du violoncelle de mon Russe. Des tonalités arrachées à la sueur et au sang de cet homme inabordable. Mes mains battent dans le vide pour tenter de se retenir à l'air épais distillé de la pièce, mais l'impact des siennes plaquées sur mes fesses nues me ramènent de suite à la réalité. Cette fois, je ne cherche pas à taire le gémissement qui s'écoule de ma gorge serrée. Je ne l'en empêche pas car en réalité, je voudrais crier. Hurler à pleins poumons et libérer la tension qui noue l'intégralité de mon corps.

— Ne bouge pas, Devouchka, me rappelle à l'ordre Anton, les sourcils je le devine froncés.

— Je fais ce que je veux, grogné-je en esquissant un sourire qu'il ne peut voir.

— Pas maintenant, conclut-il dans un soupir qui, à peine expiré, s'enroule autour de moi pour ne plus jamais relâcher son emprise.

Habiles en dépit de leur léger tremblement, ses doigts forcent la barrière de dentelle de mon string pastel puis le font dégringoler à son tour. On y est. Je suis nue. Nue face à lui. Face à son visage levé vers moi. L'orage dessiné sur ses traits contractés ombre son regard Caraïbes… Chacun de ces détails tacle violemment ma volonté, détruit tout ce qui n'est pas Anton. En réponse spontanée, ma langue vient lécher ma lèvre inférieure lorsqu'il se relève en

caressant mes flancs à la chair hérissée. Je crois qu'il va me parler quand il s'incline vers moi mais non. Son corps et son parfum aux effluves enivrants envahissent alors mon espace vital. Au lieu de ça, il dégrafe mon dessous et le fait couler le long de mes bras ballants. Seuls ses pouces froissent ma peau à vif. Le besoin qu'il me prenne me transperce aussi férocement que si j'étais prisonnière de l'étau d'un piège à loup. L'envie devient de plus en plus viscérale… Crocheté au bout de son majeur, mon soutien-gorge de dentelle se balance avant de finir échoué à son tour sur le sol carrelé. L'orchidée épanouie sur son torse me nargue d'en tracer les contours du bout des doigts. Son index se pose au-dessus de mon nombril et trace la ligne la plus incandescente qu'il ne m'est jamais été donné de sentir. Il suit ainsi le mince contour de mon sein jusqu'à trouver mon mamelon qui s'érige sous sa torture. Son autre main défait alors précautionneusement mon chignon, permettant à la masse de mes cheveux de s'ébattre sur mes épaules.

J'ai compris. Il cherche à me tuer. D'où cette lenteur languide digne de mon Crocodile.

Ma respiration se tarit dans ma poitrine. S'il ne me… je risque de passer l'arme à gauche. Pourtant même là, il me manque. Présent, son absence est terrifiante. Jeune, n'ayant expérimenté jusque-là que des relations rapides ou des coups d'un soir, cette tentation, cet éréthisme qu'il me fait vivre, je ne les connais pas. Je ne sais comment réagir, comment répondre. Affectée, une larme de privation dévale ma joue. J'ai si monstrueusement envie de lui… Dix ans. Dix, presque onze ans qu'il n'a pas touché une femme. Et c'est moi qu'il a choisie… La trachée serrée, je le contemple, statue de cire imparfaite quand tout à coup, un cri m'échappe lorsque l'impression qu'un poids lourd me bascule rudement à terre me coupe la respiration. Une plainte s'exhale d'entre mes lèvres tuméfiées. Je vais ouvrir la bouche mais aucun son n'en sort. Deux serres empoignent alors mes bras puis me soulèvent afin de me retourner sur le ventre. Ma joue brûlante plaquée contre le dallage, je reste muette, tétanisée quand la soie tranchante de ses lèvres se pose sur ma nuque. Nue sur le carrelage, ni le froid, ni le plancher dur ne m'atteignent.

— Confiance, Devouchka, martèle-t-il, sa voix décousue et saccadée. N'oublie pas…

Je ne réponds pas. Tout ce que je ressens réside dans la sensation de son corps minéral sur le mien. Sa bouche rageuse qui dévale ma colonne. Ses mains épinglant les miennes sur le sol de manière à ce que je ne sois pas tentée de les poser sur lui. La pointe de ses mèches neigeuses traînant sur ma chair. A fleur de lui, je reprends vie et me mets à ruer sous Anton. Mes reins se creusent, nos doigts s'entrelacent. Je me cabre, mes cuisses s'écartent qu'il puisse me

posséder. Ses dents éraflent la naissance de mes fesses qu'instinctivement je bombe pour mieux savourer son contact La douceur empreinte de crainte dont il a fait preuve jusqu'ici a laissé place à un animal sauvage qui me consume. Littéralement. Mon Russe est partout. Sur moi. Autour de moi. Son souffle transformé en une espèce de grondement qui m'abîme. Et bientôt…bientôt enfin il sera en moi.

Coinçant d'une main mes deux poignets au-dessus de ma tête, il descend son jean, je l'imagine sous ses fesses, pour me pénétrer ensuite d'une seule poussée impérieuse, teintée de cette colère qui jamais ne le quitte. Dans une plainte doublée d'un soupir, ma tête part en avant puis se renverse brusquement en arrière et vient taper sa pommette. Nous n'avons plus rien de deux âmes à la recherche l'une de l'autre. Deux peaux sauvages perdues, voilà ce que nous sommes... Son corps ondule sur le mien, imposant un rythme si lent qu'il en devient blessant avant de prendre de l'ampleur. Relâchant son étau pour caler ses coudes de chaque côté de ma tête, Anton bouge si vite, si durement que mon ventre se crispe et se contracte autour de lui. Sa paume posée dorénavant en étoile sur mon dos pour me clouer au sol, il va-et-vient, frénétique… Se bat contre lui. Lutte contre moi. Nous impose cette distance qui me tue, uniquement entrecoupées de nos cris. Il rugit de douleur, je sanglote de délice, perdue dans des rêves qui n'en sont plus. L'atmosphère moite de la pièce n'est plus troublée que par le son de nos gémissements emmêlés, de nos chairs claquants, mes hanches calquées à la bascule de son bassin.

Et je tremble de plaisir. Et j'ai mal. Partout. Au cœur. A l'âme. A ce corps. A tout ce qui ne m'appartient plus afin de n'être qu'à lui. Anton Khassiev s'approprie tout. Détruit tout. Absolument tout. Je souffre de ne pas le sentir totalement à moi, entravé par cette gangrène qui le ronge malgré tout, je peux l'entendre à la symphonie de ses soupirs tourmentés dans mon dos. Ne pas le toucher décuple toutes ces sensations qui me dévorent. Parce que je sais qu'il ne m'embrassera pas. Pas aujourd'hui. Peut-être jamais. Cependant… je ne changerais rien si c'était à refaire. Rien.

— Devoushka…izvinitie…(42)

Ses lèvres se scellent dans le creux de mes omoplates tandis que, une de ses mains toujours en appui sur le sol froid, l'autre enserre maintenant ma gorge. Ma respiration se bloque puis se relâche à l'allure des battements de son cœur contre mon dos et de son sexe massant, assaillant pesamment le mien. Fragile et dévastatrice, une vague de plaisir se noue dans mon bas-ventre pour lécher chacun de mes membres, chaque grain de ma peau avant d'exploser en des milliers de bris de verre fulgurants qui nous lacèrent tous deux avec volupté. Griffant le sol de mes ongles sans réussir à m'y enraciner, je laisse l'orgasme se

mêler à la jouissance folle qu’il me donne et m’y abandonne en un long gémissement, comprenant soudain alors qu’il se fige en moi ce qu’il a tenté de m’inculquer un peu plus tôt.

L’abandon. La « houle sombre ». Il est trop tard pour nous deux. Match nul. Ex-aequo dans une lutte qui n’en est plus une depuis si longtemps. Un sourire paresseux déchire mon visage. Parce qu’il est à moi. Enfin. Même s’il se retire déjà de mon corps. Même s’il roule loin de moi au lieu de me prendre dans ses bras.

Même si lui. Même si moi.

Wicked, Boy Epic

When we lose touch
Quand on perd nos attaches
Words burn to the ground
Les mots brûlent jusqu'au sol
You're always fighting love
Tu te bats toujours contre l'amour
I'm always upside down
Je suis toujours sens dessus dessous
The chase it keeps me goin'
La chasse continue de me faire bouger
Shut up and kiss me now
Maintenant tais-toi et embrasse moi
I feel you always deep
Je te sens toujours profondément
You like this Filthy beat
Tu aimes ce battement sale

We make love in melodies
On fait l'amour en musiques
Love in melodies
L'amour en musiques
We make love in melodies
On fait l'amour en musiques
Oh yeah

Oh oui
We make love in melodies
On fait l'amour en musiques
Love in melodies
L'amour en musiques
Oh

No I don't want anyone else
Non, je ne veux personne d'autre
To look at you the way I do
Pour te regarder comme je le fais
Can't keep my hands to myself
Je ne peux pas garder mes mains sur moi
Give me Filthy melodies
Donne-moi de sales musiques
Honey trust yourself
Chérie crois en toi
Never mind what you heard about me
N'écoute pas ce que tu as entendu sur moi
Can't keep our hands to ourselves
On ne peut pas rester seuls dans nos coins

We make love in melodies
On fait l'amour en musiques
Love in melodies
L'amour en musiques
We make love in melodies
On fait l'amour en musiques
Oh yeah
Oh oui
We make love in melodies
On fait l'amour en musiques
Love in melodies
L'amour en musiques

(42) Pardon

Chapitre 40

Sélène

« Ce que l'on fait dans sa vie résonne pour l'éternité. »
Maximus

Il existe quantité de réveils. Bon. Mauvais. Energique ou bien encore vaseux à souhait comme ceux suivant une soirée passée à picoler. Excité et cotonneux. Autant de réveils que de nuits. Rêveurs ou cauchemardeux. Et… et il y a ce réveil. Celui-là, je ne le connais pas et je sais déjà qu'il ne reviendra jamais.

Parce qu'il est unique. Il appartient à la fois au passé, à mon présent et déterminera également mon futur, je n'ai aucune espèce de doute à ce sujet. Aucun.

Parce que. Parce que. Parce que… Parce que lui. Parce que les quelques secondes qu'il a fallu à mes yeux pour s'ouvrir de nouveau sur le monde, parce que les minutes nécessaires à raviver ma conscience explosée, je suis passée par absolument l'infini de toutes ces phases.

Allongée, seul le bout de mon nez dépasse de la couette vert amande tirée sur mon corps alangui encore perclus des violentes douceurs de ce qu'il a subi plusieurs heures auparavant. Déboussolé, mon esprit baguenaude. Il dérive au gré des sensations qui se rappellent à moi en un mélange de vagues à la fois puissantes et d'une rare délicatesse. L'impression d'être la cerise flamboyante d'une cigarette rougeoyante… Je me consume à la vitesse des inspirations d'Anton qui, pourtant fantômes, caressent encore mon dos. J'avais raison. Il fait l'amour comme il joue de son violoncelle. Avec dureté et douceur. Brutalité et passion.

Dans mon poing fermé se froisse le coton du drap sur lequel je me repose, me sortant un instant de ma rêverie teintée d'érotisme, de convoitise et d'incompréhension je dois l'avouer. Un moment m'est nécessaire pour me souvenir de quelle manière j'ai atterri dans mon lit alors que je gisais sur le carrelage d'une froideur abyssale du jardin d'hiver, perdue au milieu des plantes aux effluves insistants. Son parfum à lui revient chatouiller mes narines, un sourire éclot sur mon visage fatigué mais toutefois épanoui. Il ne s'est pas enfui. Contrairement à cette première intimité il y a quelques semaines, il est resté. Loin de moi, certes, mais là tout de même. Dans mon ombre. Je me rappelle. Ses

mains… Ses doigts fuselés qui m'ont rhabillée en prenant soin de ne jamais se poser sur ma peau. Comment, tel Orphée, il m'a raccompagnée à ma chambre sans un seul regard en arrière. Pas un seul mot. Il n'en avait pas besoin pour que je comprenne. La seule chose qu'il m'importe est qu'il n'a pas battu en retraite, qu'Anton n'a pas tenté de m'éloigner à coup de blessures volontaires. Le reste est secondaire car possible. Oui, ce matin, alors que l'aurore n'est encore qu'illusoire, tout est possible et je ne suis pas certaine d'avoir un jour tant apprécié la connotation délicieuse d'un mot si simple. « Possible et peut-être » sont deux termes que j'ai appris à apprivoiser et aimer alors que je suis une femme de « il faut et je veux ».

En sueur malgré l'air plus que frais de la pièce, je m'assieds en sursaut tout en me drapant dans le lourd édredon. D'abord aveugle, mon regard s'habitue rapidement à la pénombre ambiancée des derniers rayons lunaires. La brise hivernale que permet la porte-fenêtre légèrement entrouverte fait se couvrir mon épiderme d'une chair de poule délictueuse. Un instant, mes yeux restent happés par le voile vaporeux des rideaux blancs, offrant un répit salutaire à mon âme en mal de mon Russe ainsi qu'à mon corps dévoré par la fougue affreusement languide dont il a fait preuve. Euphorique et pour autant aliénée par l'insatisfaction, je m'autorise cette tierce pour remettre de l'ordre dans mes idées. Cependant, incapable de me concentrer sur autre chose que son ventre épousant mes reins, de ses lèvres sur ma nuque, mes sourcils se haussent tandis que je secoue la tête, indécise.

Revenue à moi-même, je reprends mon inspection de la chambre, orpheline de sa présence éclipsée. Quand est-il parti ? A-t-il attendu le petit matin ou dès mon sommeil amorcé ? Déçue d'être seule même si je savais pertinemment qu'il ne passerait pas la nuit avec moi, je soupire profondément en frottant la chair transie de mes bras. Oui, je suis frustrée parce que je suis tout bonnement humaine et que l'espoir ne sera jamais vain chez moi. Si celui-ci me quittait alors que mon cœur n'arrive pas à battre autrement que pour lui, je serais perdue, bonne pour l'asile. Dans les heures si sombres qui hantent les pas d'Anton et, par conséquent les miens, il est mon seul rempart contre la folie, la solitude et la désespérance amoureuse. C'est à la fois triste et heureux ; foutrement glacial et torride… Tout et son contraire. Tout à coup, un bruit diffus me tire de mes réflexions embrouillardées en ce début de journée ou fin de nuit, je ne sais même pas comment qualifier cette bulle suspendue. Non… pas bulle. Cette brume. Car il s'agit bien de cela. Du brouillard. Une brume épaisse et corrosive qui nous étouffe et tente de nous perdre dans un putain de dédale labyrinthique que je me refuse d'emprunter sans mes miettes de pain ou mon fil d'Anton. Je nous en ramènerais tous les deux s'il le faut. Un coup d'œil sur ma droite m'arrache un

léger gémissement incontrôlable. La honte. Je le croyais parti… Rien de plus faux visiblement. Il a tiré un peu plus loin l'énorme fauteuil à oreilles d'habitude au pied de mon lit pour imposer une certaine distance mais qu'importe. Il est là.

Là.

Ses longues jambes croisées avec style, son coude calé sur l'accoudoir et le menton dans le creux de sa paume, il m'observe en silence. Un frisson recroqueville mes orteils par automatisme. Sans m'être vue, je suis persuadée d'avoir le look d'une pochetronne au sortir du Studio 54 un soir d'orgie. Contrairement aux films ou bien encore aux romances livresques, je n'ai rien d'une princesse après une nuit agitée… reposante également ceci étant dit. Mes cheveux doivent ressembler à un nid de rapaces à l'abandon et mon visage chiffonné à… bah à un vieux chiffon essoré justement. Anton lui… il est abyssale d'élégance. A la russe. Seules ses mèches peroxydées en bataille sont un indicateur visible de… Mon sang se retourne dans mes veines à la simple évocation de mon corps sous le sien. Aussi je chasse ces sensations d'un revers de main nerveux et le mate à mon tour sans aucune espèce de gêne. Indécise, je ne sais si je dois bouger, parler, esquisser un simple mouvement… si ce que j'espère n'est pas au final qu'une espèce de mirage déchirant. Je ne crois pas qu'il nous soit réellement nécessaire de prononcer une seule parole. Pour dire quoi de toute façon ? Quelque chose de conventionnel ? Pitié non, je ne le supporterais pas… Il n'y a rien de banal entre nous deux. Bancal, oui. Une seule consonne qui change radicalement tout, faisant passer de l'ordinaire à la folie de ce quotidien hallucinant qui est le nôtre.

Ses iris semblent pâlis par rapport à leur teinte habituelle si soutenue, ses traits creusés par la fatigue qu'elle soit physique ou bien encore psychique. J'aimerais tant qu'il se dévoile à moi, me fasse part de ces ombres qui le poursuivent inlassablement… Les questions qui me pressent le cœur, je les garde pour moi, mais combien de temps avant qu'elles ne détruisent le lien fragile qu'il a consenti à tisser entre nous ? Combien ? Mon Russe m'a retourné le cerveau, je ne suis pas moins pétrie des interrogations qu'a fait naître l'autre salopard. J'ai beau tenter de me convaincre du contraire, j'ai beau m'horrifier à l'idée de n'en tenir aucun grief au vu de ce qu'il m'a révélé sous la torture de ma paume, les faits sont là. Je veux, j'ai besoin de savoir. C'est de sa confiance dont j'ai besoin en réalité. Qu'il me donne la seule chose dont il ne se sent pas prêt à se séparer. C'est à lui, à lui seul de m'en faire don. Ça, je ne peux clairement pas la lui extirper comme l'entièreté de cette vérité qu'il distille au compte-gouttes. Katarina a disparu… Qu'entend-il par-là ? à jouer ainsi sur les mots, leur sens et leur contresens, il me flingue. Nonchalante, je m'appuie sur mes bras tendus en arrière. La tête penchée de côté, mes dents jouant à triturer ma lèvre, je le

regarde par-dessous mes paupières alourdies par le sommeil et l'envie.

— Tu sais que regarder les gens dormir relève de le psychopathie, Monsieur Khassiev ?

Son index sinue sur sa bouche une seconde avant de répondre, un de ses sourcils arqués par une ironie froide.

— Vraiment ?

— Vraiment, répliqué-je en me débarrassant de mon pull, m'emmêlant dans les manches avant d'en sortir enfin la tête.

Ses prunelles s'assombrissent, je le devine plutôt que ne le vois en raison de la semi-obscurité. Mes seins durcissent sous le coton de mon débardeur, réponse primitive à son corps tendu. Toutefois, son air pensif me tire une grimace boudeuse. Je vais pour parler lorsque sa voix suave aux intonations me prend au dépourvu.

— Je dois m'absenter en matinée, marmonne-t-il en se levant du fauteuil. En réalité… (Il jette un œil à sa montre) Il est six heures, je ne vais pas tarder à partir. Tu… n'as qu'à… faire ce que tu as à faire. On se verra plus tard, Sélène.

Il est sérieux ? Sélène ? Où est passé Devouchka ? La frontière qu'il instaure entre nous est si compacte et nébuleuse qu'un burin serait nécessaire à sa démolition. Pourquoi est-il resté à mes côtés dans ce cas ? Une ondée gelée mord mon ventre toutefois je retiens une moue de dépit qui essaie désespérément de s'incruster sur mon visage grimaçant. Hors de question d'un, le laisser faire et surtout là tout de suite, de lui montrer à quel point il sait m'atteindre. Anton a bien assez de pouvoir sur moi. Au contraire, j'élude d'un haussement d'épaules significatif. Il est resté cette nuit après m'avoir fait l'amour et malgré cela, sa froideur tient de la calotte glacière. Mes nerfs fondent comme la banquise. Sauf que moi, je ne suis pas une saleté de manchot et que la noyade n'est pas loin si je n'y prends pas garde.

— Tu n'as pas à te justifier. Tu as tes affaires, j'ai les miennes. Chaque chose a sa place et une place pour chaque chose, hein…

Sa main enroulée autour de la poignée de la porte, il se retourne à demi et me scanne une seconde, inquisiteur. Mon débit hachuré, mon discours sans aucun sens semblent avoir prise sur lui. Ravisé, il referme doucement le panneau de bois, applique dessus sa paume le temps d'inspirer une bouffée d'air impressionnante puis fait volte-face. Son regard planté dans le mien, le faciès, comme à son habitude, inexpressif, il traverse la pièce et se poste au bord du matelas. Ses doigts viennent fourrager dans la masse désordonnée de ses cheveux neigeux. Me tortillant sur mon lit, à la fois d'inconfort et par l'envie que j'ai de lui sauter dessus, je le regarde faire, méfiante. Le chaud, le froid... j'en ai ma claque. Ma claque. Son médius se pose, aérien, sur la pointe de mon orteil

caché par la couette. Ses prunelles bleutées s'ancrent aux miennes pour ne plus les lâcher.

— J'ai quelques détails à définir avec Sach pour régler une bonne fois pour toutes le cas d'Arsenyi.

Je me raidis instinctivement à la mention de son ancien meilleur ami. Un sourire effroyablement hivernal déforme ses traits.

— Il appartiendra ensuite au passé.

— Vraiment ? je lance en regrettant de ne pas savoir tourner sept fois ma langue dans ma bouche.

Je préférerais le faire dans la sienne dans ce cas. Un sourire perce son visage lisse de toute expression.

— Tu as perdu ton sens du verbe Sélène… Vraiment.

Anton Khassiev qui plaisante. C'est officiel, nous sommes dans un monde parallèle. Je me recule sur le matelas pour tenter d'échapper à je ne sais trop quoi mais qui incendie mes entrailles. Le poids écrasant de cette colère qui jamais ne le laisse en paix me submerge.

— Je ne peux rien te promettre, Sélène. Rien.

— Je sais, soufflé-je sans arriver à détacher mes yeux de ses doigts qui jouent avec le tissu sur mes jambes.

Son timbre profond et foutrement chaud me fait frissonner. Il est là sous ma peau à inciser, laminer, lacérer…

— ça ne veut rien dire.

— Rien.

Chaque mot prononcé est un mensonge. Chaque mensonge, une lame enfoncée adroitement entre mes côtes qu'il refuse de guérir. Cependant, en mon for très intérieur, je souris. Parce qu'il ne dit que des conneries. Parce que c'est lui. Et surtout parce que ses doigts ne peuvent s'empêcher de batifoler sur mon édredon.

Je suis venue. Bon gré, mal gré.

J'ai vu. Ah ça oui, pour voir, j'ai vu.

Et j'ai vaincu. Ouin, enfin ça… c'est en cours hein…

Il reprend d'une voix assurée qui me donne envie de lui sauter dessus et de le griffer jusqu'à ce que ses esprits lui soient rendus. Un chat face au crocodile.

— Je ne peux rien promettre, je n'ai rien à offrir à qui que ce soit. Ne me demande rien.

— Je sais. Et je ne t'ai rien demandé, fais-je le menton relevé en un ersatz d'auto-défense calqué sur une attaque digne d'un minuscule chaton en réalité.

— Niet, en effet. Tu avais le droit de savoir Devouchka. Tu le méritais plus que personne mais je refuse que tu te fasses des idées.

Sans qu'il ne s'en aperçoive réellement pris dans la tourmente des sensations qui l'étranglent, Anton ne se rend même pas compte que son poing refermé autour de ma courtepointe la tire doucement mais sûrement. Il parle de retenue, prêche un statut quo que son âme, elle, nie. Le chuintement du coton luxueux sur ma peau est d'une douceur renversante de brutalité. Il revient à la réalité lorsqu'il dévisage mes jambes désormais nues. Seule une culotte passée après une douche prise dans un état proche du semi-coma me protège de son regard soudain insatiable. Un véritable crève-la-faim. Consciente du pouvoir du chaton qui miaule une samba endiablée entre mes synapses, je fais mine de ne rien voir et presse mes cuisses l'une contre l'autre.

— Je ne te demande rien. N'espère rien, je triche éhontément. Rien comme tu dis si bien.

Anton ne répond pas, obnubilé par son index qui s'est posé, malgré lui j'en suis certaine, à la naissance des orteils de mon pied droit. Je le sens à peine frôler ma chair, mais ne peux m'empêcher de frissonner lorsque tout à ses pensées, il ne prononce pas un mot. Au lieu de cela, son doigt s'aventure au prix d'un effort qu'il ne semble pas tant lui coûter. Le matelas s'affaisse sous son poids lorsqu'un de ses genoux prend appui dessus afin de mieux suivre le chemin de mes courbes. Seul son ongle pèse un peu sur ma peau. Arrivé à la lisière de mon dessous, il cesse sa route sur l'élastique. Haletante, je relève la tête et me heurte à ses iris brûlants qui eux, ne peuvent démentir ces flux de désir qui nous relient tous les deux. Mes jambes se décroisent légèrement. Mon cœur bat à se rompre. Mon sang bout. Mon entrecuisse devient un brasier infernal pulsant cette mélopée obsédante qu'Anton joue pour moi. C'est ça mourir de désir. C'est exactement ça. Se désagréger de plaisir. Etre désarticulée par l'envie. Et pour terminer… en redemander toujours plus. Hésitant alors que je succombe sans échapper à son regard rivé sur mes lèvres qui se ferment et se rouvrent dans l'espoir d'emprisonner cet air qui me manque, il trace une aubade silencieuse sur mon pubis à peine couvert et tout à fait sans défense face à lui. En feu, je l'observe faire. J'étudie son doigt aussi léger qu'une plume m'envahir alors qu'il me touche à peine. Il s'incline vers moi, accentue son geste qui me rend folle et murmure, son souffle frôlant le pavillon de mon oreille.

— Ne me demande rien.

Il se relève et remet de l'ordre dans ses fringues puantes de classe. D'un pas sûr, Anton rejoint la porte, l'ouvre puis, du seuil, se retourne vers moi. Les yeux étincelants, un sourire carnivore s'épanouit sur son visage austère. Je crois me transformer en flaque quand il mordille son index, celui-là même avec lequel il a traumatisé ma chair quelques secondes plus tôt.

— Ne demande rien, répète-t-il, minéral de dureté. Exige.

Chapitre 41

Sélène

« -Mina, vous serez comme moi condamnée à errer dans les ombres de l'Enfer pour toute l'Eternité. Je vous aime trop pour vous damner. — Alors, emmenez-moi loin de ce monde de mort. »

Dracula.

Trois heures après le départ d'Anton, me voilà levée, de nouveau passée sous la douche histoire d'avoir les idées claires après notre petit interlude matinal et affairée à mes tâches sitôt mon petit déjeuné avalé. Enfin avalé… je ne suis pas sûre que ce soit là le terme approprié lorsqu'il ne s'agit que d'un café ou de la moitié d'une tasse pour être précise. Moi qui ai toujours eu l'appétit d'un orc tout droit sorti du Hobbit le matin, voilà que je picore à peine plus qu'un petit oiseau sur sa branche. Adieu veau, vache, cochon ou plutôt tartines, chocolat chaud et Nutella… ou confiture… ou bien encore le must du must, du pain enduit de beurre salé puis de pâte à tartiner. Comme le dit si bien ce philosophe de Karadoc dans Kaamelott « le gras, c'est la vie ». Au lieu de la faim, la nausée accompagne chacun de mes pas. D'abord mise sur le compte de ma soirée picole, les jours m'ont forcée à me montrer réaliste. Ce n'est pas l'alcool qui joue au yoyo avec mon estomac, il s'agirait plutôt de la contrariété et du stress qui se traduisent ainsi. Sans parler des céphalées. Ces garces, elles, jouent à la marelle avec mes neurones et mes synapses. Heureusement pour ma couenne, je suis une tenace et ce ne sont pas ces quelques petits soucis qui vont me gâcher la vie. J'ai bien assez de problèmes comme ça à gérer pour me laisser abattre…

Alors, je suis mon cap et l'important à cet instant est le travail pour lequel j'ai emménagé entre ces murs. Aussi, à peine ma boisson chaude vidée, j'enfile ma casquette de super Cosette et pars traquer la poussière, ranger les pièces tellement figées dans le temps de cette maison sans âge que même une rave ne pourrait en venir à bout ou bien encore lancer quelques lessives. Alors que j'engouffre les vêtements trempés dans le sèche-linge, un sourire fleurit sur mes lèvres. Jamais je n'aurais pu penser qu'un jour, j'aimerais ou plutôt apprécierais – n'exagérons rien – exécuter ce type d'occupations ménagères. Pourtant c'est le cas. Déjà parce qu'ainsi, je ne peux ruminer des heures durant sur ce qu'il conviendrait de faire. Ensuite je dois bien avouer que me rendre compte que

Anton ne me donne jamais la totalité de ses fringues me fait diablement rire. Ricaner serait d'ailleurs un terme plus adéquat. Cela étant dit, je l'en remercie grandement. Tomber amoureuse de son patron en ayant à laver ses chaussettes sales serait sommes toutes beaucoup moins… quel serait le bon mot ? glamour ? romantique ? Bref. Beaucoup, beaucoup moins.

L'aiguille tourne et toujours pas de trace de mon Russe. L'angoisse se succède au questionnement. L'anarchie règne totalement dans mes pensées. Une cigarette calée sur l'oreille, je refoule l'envie d'aller la griller sur la terrasse lorsqu'un violent spasme me plie littéralement en deux. La respiration coupée, la panière serrée entre mes bras m'échappe, ces derniers battant l'air pour essayer de récupérer l'usage de mes poumons. D'une main tremblotante, je rassemble les quelques vêtements éparpillés au sol et, une fois mon geste accompli, la pose sur le canapé beige du salon avant de me diriger vers l'entrée puis l'escalier. Les doigts enroulés aussi fermement que possible autour de la rampe, je monte une à une, les marches menant à l'étage. A chaque pallier, les forces me manquent et je dois marquer l'arrêt. Presque arrivée à ma chambre, ma paume se plaque sur le mur, transpirante d'une sueur gelée délirante.

— Allez Babe… bouge tes grosses miches pour Lélène… je grommelle d'une voix hachée.

Je ne prie pas mais là… j'admets volontiers que l'idée me paraît soudain envisageable. La seule chose qui transperce le voile de mon état vaseux est que je ne souhaite qu'une seule chose. Appeler maman. Me faire câliner sous mon vieux plaid Oggy et les Cafards avec un bol de sa soupe miracle, celle que ma mère ne fait qu'en cas d'urgence médicale. La grippe, la gastro… qu'importe soit le virus qui m'épingle ainsi, il est d'une rare virulence. Une seconde, j'ai envie de rire… De pleurer de rire. Mon corps se met au diapason de mon esprit révulsé par les épreuves qui s'imposent à nous. Toutefois, je sais bien que je n'appellerais personne, mais finirais par me rouler en boule sous ma couette en attendant que la tempête passe et trépasse. Je ne veux pas partir d'ici. Je ne veux pas quitter ma maison, ma cage, mon refuge. Le seul endroit où se terre l'homme capable de faire battre mon cœur si fort que j'ai l'impression dingue qu'il va s'arracher de ma poitrine convulsée. Rien que de penser à le laisser seul ici renforce le malaise qui abat mes défenses plus que relatives. Non décidément, je ne peux même pas effleurer cette simple idée. Ce ne serait que folie de penser à m'éloigner de lui… Je dois juste… je dois juste l'attendre. M'allonger une seconde et l'attendre.

Arrivée dans mon sanctuaire, je me déchausse puis entreprends de déboutonner mon pantalon trop serré pour l'échanger contre un bas de pyjama en espèce de pilou-pilou tout sauf sexy. Ma taille menue s'est encore affinée et je

dois serrer les cordons en un solide double nœud avant d'enfiler un débardeur ainsi qu'un gilet si vieux qu'il me fait immanquablement penser à celui qu'offre Anémone à Thierry Lhermitte dans le Père Noël est une ordure. Une vraie serpillère grisâtre et sans forme bardée de petits trous de cigarettes et, soyons franche, à cause des joints que j'ai pu fumer. Mes cheveux relevés, une paire d'énormes chaussettes-chaussons aux pieds, je m'assieds enfin sur le matelas moelleux. La peur cumulée à la fatigue m'étreint une minute. Jamais je ne me suis sentie si mal. Les haut-le-cœur, je connais comme tout à chacun, mais les vertiges et cette sensation abominable de ne plus être maîtresse de mon corps sont terrifiants. Poser un pied l'un devant l'autre relève de l'exploit. Même assise là, je n'arrive pas à me motiver à simplement basculer afin de poser ma tête sur l'oreiller. Ma peau est du papier de verre, mes yeux piqués par le sable qui semble s'y être incrusté.

Epuisée, je me laisse enfin aller. Jamais être allongée ne m'a paru si doux… Jamais… Jam…

Soudain, une main fraîche sur mon front semble vouloir à tout prix me tirer des limbes. Une voix. Des murmures qui me hantent… ils cherchent à m'attirer inexorablement à eux, mais les rejoindre me parait insurmontable. Des mots que je suis incapable de comprendre. Gutturaux avec un accent rauque qui me tire un chapelet de frissons.

Le Néant. Le Vide. Le Rien.

De la torpeur ouatée dans laquelle je baigne, je crois entendre ce surnom que j'en suis venue à chérir. Il est enfin de retour… pourtant je n'arrive pas à reconnaître sa présence. Même les yeux clos et la conscience partie faire la belle, je sais toujours lorsqu'il s'agit de mon Russe. Privée de son toucher, mes autres sens se sont accordés tels les filins de son violoncelle pour faire en sorte qu'il soit mien. Je sais son parfum, son pas feutré. Cette aura démesurée et colossale qui est la sienne.

Or là… quelque chose ne va décidément pas.

Fiévreuse, mes paupières s'ouvrent avec difficulté pour me heurter à une paire d'iris bleus et surtout… indubitablement féminine. Ma vue trouble n'arrive pas à assimiler ce que je crois voir. Pourquoi ? Parce que c'est juste impossible. Avec peine, je me rassois péniblement sur le lit, la couette serrée contre ma poitrine haletante d'avoir été réveillée avec ce sentiment prégnant de peur. Le tissu convulsé dans ma main gauche, les yeux plissés afin de chasser un tant soit peu la brouille qui les habille, je tends la droite pour tenter de comprendre s'il s'agit toujours d'un rêve particulièrement désagréable ou au contraire d'une

réalité farfelue. En proie à l'intangible, j'ai l'impression de faire face à mon « ça » personnel, ce clown horrifique, personnage de Stephen King. Bon… en dépit de ma vue déformée par la brûlure de la maladie, en guise de marionnette, il est plus question ici d'une magnifique poupée.

De longs cheveux si blonds qu'ils ne sont pas sans me rappeler la neige éternelle de mon Russe. D'immenses prunelles d'un bleu si clair qu'il en paraît supranaturel. Une bouche charnue et parfaitement proportionnée. Des traits que je distingue racés et ciselés par Rodin. Un frisson me mord alors l'âme. Ce n'est pas possible… L'apparition éthérée s'incline alors juste assez devant moi pour murmurer en chantonnant à mon oreille d'un air moqueur.

— Sélèèèèène… Allez, tu sais qui je suis… Sélène…

Ma tête se secoue frénétiquement en signe de dénégation et, d'instinct, je cherche à reculer pour éviter tout contact avec mon ça. Qui crois-je berner ? pas moi en tout cas. Je suis bien trop faible pour résister. Face à son attraction vénéneuse, je perds pied, patience et raison de me battre. L'étau qui comprime mon cœur se resserre jusqu'à m'étouffer. Aussi je ferme une seconde les yeux afin de me soustraire à son regard trop pâle et me laisse bercer par le ressac d'une houle imaginaire. Malheureusement pour moi, ça ne me laisse pas faire. Sa paume se pose sur le matelas, tout à côté de ma hanche, lui permettant ainsi de suivre mon mouvement de fuite en avant… en arrière.

— Allez… dis-le. Tu verras, tu te sentiras mieux après. Suis-je là ou pas ? M'a-t-il fait disparaître ? Ou ai-je disparu ?

— J'ai de la fièvre, je hoquète, nauséeuse. J'ai de la fièvre et je délire voilà tout. Elle n'est pas là. Moi oui. Moi oui. Moi oui.

Ma doléance lui arrache un grincement railleur. Son ton, de moqueur, vire au sarcasme dégoulinant d'une haine mal contenue. La même que celle qui irradie chacune de mes cellules.

— Voilà tout ? Ce ne sera jamais tout Sélène. Il est à moi. Qu'il soit Anton, qu'il soit Aliocha… il m'appartient. Je le possède depuis toujours. Son cœur malade. Son âme empoisonnée. Son corps meurtri… tout est à moi. Je le tiens dans le creux de ma main et il suffirait que je resserre légèrement ma prise pour qu'à son tour, il ne soit plus que du vent. Tu le sens, j'en suis certaine. Toi, tu n'es rien. Croire le contraire est une utopie qui te mènera droit à la tombe… Devouchka.

Un regain de combativité se fraie un chemin entre mes neurones malades. Aussi, je me redresse pour faire face à ce fantôme qui décidément ne veut pas lâcher prise jusque dans mes hallucinations ou mes cauchemars.

— Je t'éradiquerai, ahané-je, ma respiration hachée par la colère de le voir ainsi menacé.

Parce que je sais. Je sais que même si cette vision pervertie n'est que l'incarnation de ces doutes qui rognent mon esprit, ces derniers n'en sont pas moins présents.

— Morceau par morceau, fibre par fibre s'il le faut.

Un petit rire perlé me heurte alors. Séductrice et manipulatrice. Voilà ce qu'est cette femme ou encore son spectre qui a envoyé en enfer l'homme dont elle était censée être amoureuse. La vérité est toute autre.

— Maïya kiska… tu ne peux pas. Il a besoin de moi pour vivre. Pour survivre. Cette haine qu'il croit ressentir est le seul moteur qui le force à se lever, à exister. Toi… tu n'es rien. Regarde-moi. Regarde-toi. Tu es un chaton quand je suis le fluide qui le maintient en vie. Va-t'en avant que toi aussi, tu ne finisses par disparaître, avant qu'il ne te contamine… conclut-elle avant de reculer de quelques pas pour me dominer de toute sa hauteur.

Quelque chose ne va pas.

Katarina est si… réelle. C'en est odieux de réalisme. Son regard limpide. Ses ongles trop longs et laqués de rouge. Tous ces détails que je n'arrive à apercevoir qu'à-travers ce putain de coton aliénant. Tout à coup, les effluves de son parfum poudré m'agressent les narines. Comment je peux imaginer son odeur ? Vacillante, m'aidant de mes doigts crispés sur le drap housse, je me relève à demi et, une fois debout, tend à nouveau la main pour tenter cette fois de la toucher. Sans succès.

— Tu ne l'aimes pas.

— Là n'est pas la question. Je refuse que l'on prenne mes affaires. Tu vas casser mon jouet petite fille. Et tu te trompes. Tellement… Bien sûr que j'ai des sentiments pour lui… bien au-delà de ce que tu ne pourrais jamais imaginer. Entre lui et moi, c'est à la vie, à la mort.

Ses mots s'infiltrent sous ma peau ultrasensible avec la violence d'un tsunami, révélateurs d'une vérité que je suis en mal d'appréhender dans toute leur horreur tellement je suis délirante.

Quelque chose ne va pas. Vraiment pas.

Je sais que quelque chose… Je vais pour parler quand soudain, mes jambes me lâchent tout comme ma conscience qui n'enregistre que le ricanement scrutateur de mon ça. Seule la pointe de ses escarpins écarlates m'apparaît encore alors que mes paupières se ferment malgré la lutte intestine que mon esprit leur livre. Ma tête, qui a percuté le plancher dur de ma chambre, me fait atrocement souffrir. Ne tenant plus, je sombre. Dans ce monde trop noir qui peuple ses cauchemars à lui et qui sont également devenus les miens.

Je sombre…

Chapitre 42

Sélène

« Combien de fois j'ai chéri mes démons pour qu'ils reviennent. »
Orelsan.

Une porte claque quelque part dans la maison. A première vue, je parierais qu'il s'agit de celle de l'entrée principale. Il me semble en tout cas… Mon Dieu, faites que ce soit lui, que ce soit Anton. J'ai besoin de le voir, un besoin urgent, voire vital. Qui cela pourrait-il être sinon lui cela dit ? Personne ne débarque jamais dans cette saloperie de taule de luxe… Bon. Mis à part les indésirables fantômes du passé et les hallucinations intempestives, fruits de ma conscience révoltée si j'en crois la séance de Poltergeist que je viens juste de vivre.

J'essaie de me lever, sans succès. Mince, je suis juste incapable de bouger un orteil… Mes membres ne m'obéissent plus tout comme je n'ai aucun pouvoir sur mon esprit qui, lui aussi, divague. Pour être honnête, il faut bien avouer que toute cette affaire craint un max… mais genre max de max. Etalée sur le parquet de ma chambre telle une crêpe trop cuite mal réceptionnée hors de sa poêle, la douleur se diffuse dans chacune de mes articulations, la moindre de mes cellules. Je suis malade ok, mais à ce point, je ne l'avais jamais expérimenté auparavant. Une petite voix vicieuse me susurre que ces symptômes ne sont pas uniquement physiques. La honte ? La culpabilité d'être tombée amoureuse d'un homme qui a commis l'impensable afin de se venger d'une femme qui l'a trompé ? Peut-être. Certainement même. Pourtant pour être franche, je n'en ressens à première vue aucun remord. J'aurais dû courir loin, prendre mes jambes à mon cou dès lors que les soupçons sur son rôle dans la disparition de cette femme, si garce soit-elle, m'avaient effleurée mais non. Au contraire. Etrangement, il ne m'en est apparu alors que plus humain… Son masque a enfin chuté ou au moins glissé pour dévoiler ce qu'il cache, cette fange enfouie depuis bien trop longtemps à le contaminer lentement mais sûrement. Il est une cible si difficile à atteindre, dissimulée par tant d'ombres gravitant autour de lui dans des jeux de fumée impossibles à éradiquer de manière claire et définitive...

Une voix résonne jusqu'à moi, étouffée par la distance et ma caboche dans le cirage. Je ne réussis à l'entendre qu'au-travers d'épaisses couches de conscience malmenée. Toutefois, elle se rapproche de cet endroit de malheur… Le son de pas sur le bois craquelant des marches du vieil escalier me parvient.

De mon brouillard, je parviens malgré tout à comprendre qu'il ne s'agit pas de mon Russe. Si la voix s'est éteinte, je ne reconnais pas sa démarche souple. En raison de ce que j'imagine être son séjour à Dolphins, sa façon de marcher est différente de tous ceux que je peux côtoyer dans mon quotidien. Feutrée, invisible… féline. Là je ressens chaque foulée, empesantie par une paire de ce que je distingue bientôt comme étant des Doc Martins en cuir retourné légèrement éraflées.

Avec difficulté, ma tête se soulève de quelques centimètres afin de permettre à mon regard de remonter un jean brut, une veste de cuir élimée puis finalement une crinière de jais surplombant des yeux pers flamboyants derrière leur monture noire. Un friselis me transit l'échine, tirant la révérence de toute forme de dignité vu ma position de flaque à ses pieds. Mes ongles griffent le plancher dans l'espoir improbable de m'esquiver, mon incisive se plante de dépit dans la pulpe de ma lèvre inférieure. Je sens poindre des larmes de frustration que je refuse cependant de laisser couler. Un rire discret transperce l'atmosphère alourdie de la pièce et mon front cogne à nouveau le sol, dépitée autant qu'à bout de forces. Celles-ci ont beau revenir petit à petit, elles n'en demeurent pas moins sacrément amoindries. Je n'ai même pas la force de ramper à la Rambo sous ses barbelés pour essayer d'échapper au sort que ce salopard de Russe me réserve… Impuissante, je ne vais pouvoir que subir mon destin remis entre les mains d'un homme ivre de vengeance.

Su- Per.

— Putain de guerre… je grommelle, le nez contre le bois vernis.

Soudain, mon corps se raidit lorsque je le sens s'accroupir à mes côtés. Les avant-bras calés sur ses cuisses, il me dévisage une minute, silencieux. A se demander sans doute à quelle sauce il va me bouffer… Va-t-il épingler mon corps ensanglanté sur la porte d'entrée ? Se faire un manteau en peau de Sélène ? Me servir au dîner d'Anton, à la mode steak tartare ? à bout de logique, je ricane bêtement. Un tas d'idées aussi farfelues que terrorisantes me cloue au plancher dur tandis qu'il prend son temps dans le but d'évaluer une situation tout ce qu'il y a de plus scabreuse.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi petit colibri ?

D'un geste machinal, il remet une mèche de mes cheveux derrière mon oreille en laissant ensuite son index glisser le long ma pommette un peu trop longtemps à mon goût.

— Ou serais-tu un coucou ? Après tout, il faut croire que tu as réussi à déloger ma sœur de l'Enfer selon Aliocha… Qu'as-tu donc ? Quel est ce plus ? Le goût d'un baiser ? D'une caresse ? Quoi ?

— La rédemption, je souffle en tirant une légère grimace, la brûlure du

parquet contre ma joue s'imprégnant un peu plus à chaque respiration.

— Oh… la rédemption. Un joyau en ces temps troubles. Tu n'as pas peur que ce ne soit que l'annonce d'une romance tragique ? il est rare que ces histoires-là perdurent.

Je hausse les épaules, lui n'ajoute rien, perdu dans ses propres pensées. Sa main fourrage dans la masse obscure de sa tignasse en en faisant un véritable champ de bataille, parfait reflet de celui que je devine du coin de l'œil. Lui non plus n'a pas l'air de savoir où il en est exactement… Sans un mot, il se penche vers moi et faufile un bras sous mes épaules puis le second sous mes genoux. D'un tour de reins, il nous relève tous les deux comme si je ne pesais pas plus lourd qu'une plume fragile. Un sourire éblouissant ourle ses lèvres dessinées tandis qu'il réajuste sa prise sur mon corps trop faible pour que je puisse tenter quoi que ce soit afin de me soustraire à son emprise. J'en suis toujours à me poser une multitude de questions qui reste muettes tant je suis littéralement épuisée quand, à ma grande surprise, il se stoppe au bout de trois ou quatre pas et me dépose sur mon lit avant de tirer l'édredon avec délicatesse. S'asseyant sur le bord du matelas, il me regarde, l'air grave.

— Je ne suis pas un mauvais gars, Sélène. Aucun de nous ne le serait si je m'en réfère à ce qu'ont osé me sortir ce salopard peroxydé et son ami l'avocat, soupire Arsenyi en ôtant ses lunettes afin de les nettoyer en un geste tout à fait machinal. Pas mauvais, non. Juste un mec qui vit avec la soif de vengeance depuis presque onze ans. Onze années, reprend-il en écarquillant les yeux comme s'il n'y croyait pas lui-même. C'est dingue quand on prend le temps de s'arrêter sur toute cette merde deux secondes… Onze années que l'on vit tous en taule.

— Il y en a des plus dures que d'autres, remarqué-je avec un frisson. Ne comparez pas ce qui ne l'est pas. Qu'est-ce que vous comptez faire de moi ? Anton ne…

— Shhh… m'interrompt le grand brun avec un sourire indulgent. Tu ne comprends pas petite. Tu n'es qu'une enfant qui a vécu une vie tout ce qu'il y a de plus normale, je me trompe ? Ton existence se lit sur tes traits, Devouchka. D'ailleurs… sais-tu ce que ce mot veut dire ?

Devant mon absence de réaction, il continue.

— Il signifie « jeune fille ». C'est ce que tu es, gamine. Une âme comme qui dirait… propre, sans tâche. Celle d'Aliocha, elle… elle est brisée. Un putain de kaléidoscope de teintes grisâtres pour ne pas dire noires. Comme l'est la mienne, pour encore d'autres raisons. Je veux la justice Sélène. Pour ma sœur. Pour Katarina. Toi, je ne te veux pas de mal. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te bouffer.

— Ce n’est pas que ce vous disiez hier, j’ahane doucement en tentant une espèce de roulé-boulé qui se finit en… rien du tout si ce n’est à m’enfoncer un peu plus dans les énormes oreillers dont mon lit est bardé.

— C’est vrai, ricane Arsenyi en chaussant à nouveau ses carreaux. Tout à fait vrai. Mais cet avocat, qui a décidément bien choisi sa carrière soit dit en passant, m’a convaincu d’attendre aujourd’hui et puis le bluff fait partie de la partie que nous jouons, Aliocha et moi, et ce depuis tellement d’années. Quelles révélations fracassantes pense-t-il pouvoir m’asséner ? Je suis curieux et plus à quelques heures près désormais.

— Pour quoi ? Détruire encore une fois sa vie ? Plus encore que vous ne l’avez déjà fait, vous et votre sœur ? Est-ce seulement possible ? Très sincèrement, j’en doute.

— Il nous avait trahi. Il méritait son sort. On ne tourne pas le dos au clan lorsqu’il vous accueille.

Sa voix n’est plus qu’un grincement sinistre. Pourtant, je ne démords pas. Ce ne serait pas rendre justice à l’homme qui hante la moindre de mes synapses.

— Comme lui a pourtant tourné le sien à Anton ? C’est quoi ce clan ? Des musiciens bohémiens, c’est ça ? Je comprends que vous ayez appris à vivre seulement pour vous, entre vous mais… mais il est temps de passer à un autre mode de fonctionnement, non ? Il n’avait rien fait, je rugis avec tant de force que je me fais penser à un petit chaton crachotant face au matou malabar du quartier. C’était elle. Katarina… Elle qui a tout organisé ! Elle qui vous a tous tourné le dos et pourquoi ? Un caprice ? S’éloigner de vous et de votre clan si bienveillant, si protecteur envers les siens ! Vous avez envoyé Anton dans cet Enfer pour assouvir la vengeance d’une gamine trop gâtée à qui on avait refusé sa énième volonté ! Des vies gâchées pour du vide… le Néant ! Voilà tout !

Un violent haut-le-cœur le saisit. La vérité… Dure à encaisser, elle peut se montrer aussi salvatrice que destructrice. Une force aux pôles complémentaires ou contraires, c’est selon. Selon la situation, selon le moment, selon qui elle concerne. S’il s’agissait de mon Russe face à moi, face à cette entité tentaculaire, je saurais d’instinct sa réaction. Il l’affronterait comme toutes les épreuves vécues jusqu’à maintenant qu’il a su braver sans jamais se briser totalement. Mais celui-ci… Je ne peux anticiper la manière dont il compte la gérer. Garder ses œillères ou au contraire les arracher afin de retrouver la vue malgré la souffrance qu’un tel acte peut engendrer. Devenir un monstre ou récupérer une partie de sa propre âme ?

Un gémissement s’échappe de ma trachée comprimée lorsqu’il s’abat de tout son poids sur moi. Une main calée de chaque côté, il me regarde avec une intensité affreusement dérangeante comme s’il me sondait afin de débusquer le

vrai du faux. Grand bien lui fasse. Je n'ai jamais eu peur de la réalité. Le savoir est le pouvoir, deux notions intrinsèquement liées. Alors, je ne bouge pas. Parce que d'un, je ne le peux pas, trop crevée. Et de deux… et de deux, ce n'est pas le moment. Il doit comprendre que je ne mens pas. Se faire enfin une raison sur cette sœur adorée telle une Madone mais qui n'en a jamais eu que le visage angélique.

— Je ne raconte pas de cracks.

— Comment en être sûr ? maugréé-t-il plus pour lui-même qu'autre chose.

Son médius et son annulaire se posent sous mon menton pour m'obliger à lever les yeux et les enraciner dans les siens en dépit de la fatigue.

— Comment ? Comment être certain que ce joli minois ne débite pas que des conneries ? Je devrais te croire plutôt que la parole de ma sœur disparue ?

Fatiguée au-delà de l'humainement possible, le vouvoiement cède sa place à un tu franc et zesté d'un filet hargneux.

— Et comment aurait-il fait pour la faire taire alors que ses seules attaches étaient votre clan, hein gros malin ? je fais dans un élan désespéré afin de le persuader. Comment ? La colère, la peine… elles t'empêchent de réfléchir correctement depuis bien trop longtemps…

Ses mains dérivent jusqu'à mes épaules qu'il empoigne avec rudesse. Son visage congestionné est le témoin de la lutte intestine qu'il se livre. Toutefois, il apparaît évident qu'il n'escompte pas baisser les armes sans combattre pour garder le souvenir de sa sœur chérie intact. Une plainte étouffée franchit la barrière de mes lèvres exsangues et je vais pour tenter de le raisonner lorsqu'il m'est soudain arraché et va rouler sur le sol un peu plus loin.

A quelques pas de moi se tient Anton.

Enfin, il est là.

Avec moi.

Chapitre 43

Sélène

« Le coup le plus rusé que le diable ait réussi, c'est de convaincre tout le monde qu'il n'existe pas. »
Verbal, Usual Suspect.

Dieu merci, il est rentré. Enfin… je ne suis pas certaine de devoir remercier une quelconque puissance supérieure lorsque l'éclat de ses iris meurtriers fouette mes sangs comme mes sens affamés de lui. A l'affût de tout ce qui me permettrait de mieux l'appréhender, je m'affole à le voir si calme. Les eaux trompeuses d'un fjord recouvert d'une couche de glace. Un pauvre fou penserait pouvoir la traverser sans dommages quand moi, je sais. Le moindre pas sur ce si tentant miroir et c'est la mort n'attendant qu'un seul signe d'inattention pour vous engloutir à jamais dans ses profondeurs.

D'un froid confinant à la congère, rigide telle la Faucheuse, il surplombe son ancien frère roulé en boule au sol. Vêtu avec ce soin coutumier qui le caractérise, ses mèches lactescentes au point de former un halo aveuglant, il m'éblouit. Son élégance innée contraste follement avec la colère irradiant de ses traits figés, de son corps contracté. Sa hargne, bouffée d'hostilité pure, s'épanouit littéralement hors de lui. Bilieuse, elle s'échappe de mon Russe en de puissantes volutes opaques et tranchantes, implosant l'air écœuré de la chambre. Déchaîné et pourtant de marbre, il semble glisser jusqu'à Arsenyi et je ne peux qu'assister, impuissante, à l'éclosion d'une fureur depuis trop longtemps bridée contre l'homme à terre. Je voudrais l'arrêter que je ne le pourrais pas… Personne n'en aurait le pouvoir.

Personne.

Le bourrant de coups de pieds assassins, je le contemple hébétée se baisser ensuite pour l'attraper par le col d'une main et fracasser l'arête de son coude sur sa mâchoire. Avec un débit semblable à un déluge, il marmonne à son attention des phrases en russe que je suis bien incapable de saisir. Mon Dieu que j'ai mal… Je souffre pour lui alors que les coups pleuvent férocement. Oui, j'ai mal. Pour cette amertume qu'il a de vissée au corps et à l'âme. Néanmoins à cet instant, je comprends comme jamais auparavant qui est mon Crocodile. Il est là.

Puissant. Implacable. Qui jamais ne relâche son étau.

— Ne la touche pas ! Jamais, tu m'entends ? Jamais !

Hallucinés, mes yeux s'écarquillent jusqu'à en sortir pratiquement de leurs orbites tellement j'ai l'impression d'avoir été propulsée en plein cauchemar. Le pire dans tout ça ? Le pire est que je ne crains pas sa violence. Je ne crains pas qu'il blesse Arsenyi car je m'en moque éperdument même si je ne devrais pas. Non, ce qui m'effraie est ce qui serait susceptible de lui arriver à lui s'il allait trop loin…

— Assez, je murmure sans arriver à l'atteindre, pris dans la tourmente de ressentiments inhumés depuis si longtemps que le poids de ces secrets jaillit maintenant tel un geyser.

Au prix d'un effort incroyable, je parviens à me redresser, ma main agrippée à l'oreiller moelleux me servant de cale.

— Assez ! Anton !

Alors qu'il m'ignore toujours, un seul nom borde mes lèvres et coule sans que je ne puisse le retenir.

— Aliocha !

La pièce se fige. L'air se raréfie pour ne plus nous entourer que d'un violent courant électrique. La menace d'un ouragan se profile dans ma chambre tout à coup en proie à un flagrant manque d'air, manquant nous étouffer dans le poing convulsé de sa rage. La foudre est à deux doigts puis un de s'abattre sur nous, pulvérisant tout sur son passage, ne faisant plus aucune différence entre les âmes qui peuplent ces murs. Ses iris bleus suintent d'une haine si viscérale que le léger duvet de ma nuque se froisse. Je viens de le blesser en toute connaissance de cause, nous en sommes tous deux amèrement conscients. Cependant, il n'a pas le temps de rétorquer un mot, sa bouche trop longue pincée en un rictus détestable, que la voix de Sachairi claque durement.

— Ça suffit galla !

Un dictionnaire ne m'est pas nécessaire pour savoir qu'il vient d'insulter l'un ou l'autre, voire les deux ou même nous trois. Epuisée, je retombe contre le traversin. Alors qu'il se tend à nouveau prêt à finir son œuvre de destruction, Anton se tourne vers moi, attiré par le geignement que je laisse s'écouler. Une lueur inquiète perfusée d'une peur dont je ne saisis pas l'origine renverse la colère dans son regard. D'un coup d'œil doublé d'un signe de tête silencieux, il intime à Arsenyi de rester au sol tandis qu'il m'approche. Sa main se tend vers moi dans l'intention de la poser sur mon front, toutefois son geste se suspend, désarmé face à cette peau qu'il a pourtant fait sienne la nuit dernière. Je n'ai pas le temps de le rassurer que le timbre du frère de Katarina surgit entre nous, narquois.

— Regarde-toi, incapable de poser ne serait-ce que le petit doigt sur elle… Tu es pathétique.

Mon regard fiévreux s'ancre au sien, stupéfiant de ces émotions qu'il se refuse à laisser paraître.

— Moi, je chuchote. Pas lui. Moi. Rappelle-toi ce que tu m'as dit il y a quelques heures. En finir, Anton. En finir avec lui, avec son clan. Avec le passé. Faire table rase. Tu n'es pas un monstre… mais lui non plus, soupiré-je à contrecœur, déchirée de le voir reculer tel un animal traqué.

— Vas-y écoute cette gamine, crache Arsenyi en essuyant d'un revers de manche le filet de sang perlant au coin de sa bouche. Crève-moi parce que je ne te lâcherai pas jusqu'à ce que tu avoues. Qu'importe ce que je dois faire, je le ferai.

Il se relève et titubant, se plante devant Anton, provocateur. Son front n'est plus qu'à quelques centimètres de celui de mon Russe puis le percute sans douceur en un geste ultime de défi. Cependant Anton n'en tient pas compte, obnubilé par sa rage. Destruction est le maître mot de cet homme à cet instant T, tout comme vengeance est celui de son ancien ami. Le minuscule espoir que j'ai eu de raisonner ce dernier semble se dissoudre à vitesse grand V.

— Mais dis-lui, bordel ! tonne Sach légèrement en retrait sur le pas de la porte, le visage livide. Y en marre de ces conneries !

Les narines dilatées, le souffle apoplectique et sifflant, Anton s'entête et avance d'un pas pour faire reculer Arsenyi. La colère est décidément le moteur qui lui fait oublier certains de ses démons pour en alimenter d'autres.

— Quoi ? Lui dire quoi ?

— Anton ! Stop galla !

— Elle a disparu. Point barre. Il n'y a rien à ajouter de plus.

— Rien à ajouter ? répète Arsenyi dans un hurlement blessé en tentant d'harponner mon homme qui d'un mouvement gracile l'esquive avec une facilité déconcertante. C'est de ma sœur dont tu parles là !

L'instinct de mort prenant le pas sur la préservation, Anton accroche sa nuque afin de l'attirer vers lui d'un geste sec. Ses mâchoires claquent durement contre son oreille.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Je sais très exactement qui elle est. Contrairement à toi.

— Merde Anton ! Si tu ne le fais pas, je m'en chargerai, intervient Sachairi en prenant place dans le fauteuil au pied de mon lit. C'est bon. Il n'y a plus que toi qui sois visé. Je suis ton ami tu le sais, mais là déconne pas. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le au moins pour elle. Dis-le-lui.

— Me dire quoi ?

— Lui dire quoi ? je souffle, les sourcils arqués par la surprise.

Ma voix devenue fluette à cause de la fatigue tant physique que nerveuse ankylose les récriminations d'Anton, l'empêchant de le chicaner plus. Elle finit même par le terrasser lorsque, tournant la tête pour éviter son regard limpide, j'assène :

— J'en ai besoin moi aussi… J'ai rêvé d'elle, murmuré-je, affreusement gênée. Ou plutôt halluciné. Elle semblait si réelle, je jurerais qu'elle m'a touchée.

Mon courage pris à deux mains, mes yeux trouvent les siens :

— Quoi que tu aies à dire… tu sais.

Je ne veux pas prononcer un seul autre mot en présence d'autres que nous deux. Sans parler de l'impact qu'ils pourraient avoir sur lui, sur moi. Toutefois… je sais qu'il sait. Que j'ai foi en lui quoi qu'il puisse avouer. Qu'il est trop tard pour m'enfuir loin de lui. Mais j'ai besoin de lumière dans cette obscurité, même ténue. Je veux sa confiance parce que le sens unique… très peu pour moi. Quitte à paraître sciemment crédule. Désireux de mettre de la distance entre sa personne et Arsenyi, Anton recule jusqu'à ce que l'arrière de ses genoux bute contre le matelas sur lequel je repose. Sa paume flotte comme en apesanteur quelques secondes avant de s'enfoncer dans la poche arrière de son jean noir. Il croise finalement les bras, une minute mutique, avant d'enfin se dérider.

— Elle a disparu.

— Arrête de jouer sur les mots, grince Arsenyi, ses poings serrés le long de ses cuisses.

— Je ne joue pas. Je dis qu'elle a disparu parce que c'est le cas.

— Ne joue pas sur les mots suka !

— Je ne le fais pas dibil.

Inspirant un grand coup, il lâche d'une voix sans timbre dont le léger soupir attise ma peau.

— Elle a réellement disparu et de son plein gré. Arsenyi, elle voulait quitter le clan, mener une vie sédentaire que ta sœur pensait plus faite pour elle. Sauf que si tu te montres honnête, tu reconnaîtras qu'il ne s'agissait que d'un enfantillage de plus. La lubie du mois. J'ai refusé. Vous étiez ma… notre famille. Lorsque nous avons posé nos valises à Kaliningrad, elle a trouvé une épaule compatissante, un pauvre mec à qui elle a retourné le cerveau comme elle a toujours su faire. Un de ses très nombreux talents.

Le frère de Katarina ouvre la bouche dans le but de protester quand ses épaules s'affaissent. La pâleur de son teint cireux, l'étincelle brasillant au fond de ses iris verts parlent pour lui. Ses œillères se desserrent.

— Elle savait mener sa barque et son monde, je ne peux pas dire le contraire c'est certain.

— Elle sait mener son monde, le coupe Sach afin de corriger le Russe.

Celui-ci s'empourpre. Un véritable feu de joie. Il va pour répliquer quand Anton le fait taire d'un revers de main.

— Arsenyi, il est temps que tu ouvres les yeux. Ta sœur… J'étais littéralement fou d'elle, hypnotisé. J'étais comme toi, ne voulant rien voir mais… c'est elle qui a volé cet ambre, aidée par ce type et quand elle a eu peur des répercussions, Kat m'a balancé. Elle a eu peur, répète-t-il, sombre. De la Politsïya. De la réaction du clan. Alors elle a décidé de faire de deux pierres, une unique frappe. Se protéger et m'incriminer pour se venger d'une situation qu'elle pensait être ma faute.

— Ce sont des conneries, feule le brun. Des conneries !

— Niet.

Un seul mot qui déchire l'air, embrase les sens et perfore les raisons vacillantes qui se disputent ici.

— Alors pourquoi elle se serait volatilisée une fois toi en cabane hein ?

Au bord de l'exaspération, Anton hausse le ton.

— Tu m'écoutes ou non ? Elle ne voulait pas de moi, mais de vous non plus ! Elle ne pensait qu'à se barrer ! Je doute, non je sais, qu'elle n'a pas pensé une seconde à l'étendue du mal qu'elle provoquait. Katarina n'a suivi que ses propres désirs, comme toujours. Les conséquences, elle n'en avait strictement rien à faire.

Avant que Arsenyi ne cherche à le contrer, il poursuit d'un ton atrocement neutre :

— Que ce soit moi, toi, les tiens, elle n'en avait rien à carrer. Elle voulait se venger de moi ? elle l'a fait. Elle voulait se tirer loin de vous ? elle vous a échappé. C'est ça ta sœur. Il n'y a que Katarina qui compte pour Katarina. Comment je peux en être aussi sûr, c'est ça ? fait Anton, un rictus prédateur figé sur ses lèvres. Parce que j'ai missionné Sach pour dénicher la vérité et qu'il a trouvé son putain de complice sans parler…

Son regard me trouve une seconde avant de se détourner pour s'implanter une fois encore dans celui d'Arsenyi.

— Sans parler qu'elle est venue quelques mois après mon arrivée au sanatorium. Comment elle m'a trouvé ? je n'en sais rien. Sans plus un copeck, à sec, elle est revenue. Après avoir lâché un vieux beau bourré de fric qu'elle a ponctionné jusqu'à l'os, jusqu'à ce qu'il termine entre quatre planches si tu vois ce que je veux dire. Dommage pour elle, son amant n'était pas si con et ne l'a pas couchée sur son testament.

Il redresse le menton, arrogant comme toujours.

— Je l'ai envoyée se faire foutre ailleurs. Dans un autre lit. Loin de moi. Et avant que tu poses la question, je n'en éprouve aucun remord. Qu'elle soit sous les ponts, qu'elle vende son cul… ça la regarde. J'ai encore besoin d'elle oui c'est vrai. Pour me rappeler à quel point je la hais. A quel point j'ai été plus que con. Mais je ne lui ai fait aucun mal.

Ces dernières paroles me sont destinées. Que je comprenne bien ce qu'il en est de sa relation avec cette garce russe.

— Et elle est où maintenant ?

— Je n'en sais rien. Sach m'a accompagné pour t'emmener à son bureau. Il te donnera l'intégralité des infos dont il dispose. Ensuite, retrouve-la, ne la retrouve-pas, je m'en lave les mains. Tu n'as plus rien à faire chez moi. La boucle est bouclée. A cet instant précis.

Une légère inflexion dans sa voix me fait tiquer. Est-ce la fatigue ? peut-être. Toutefois, le regard aigu dont je l'enveloppe note la position défensive de son corps et, lorsqu'il tourne son visage vers moi, je ne peux que remarquer la lueur étrange qui l'habille. Quelque chose me chagrine dans les explications que vient de poser Anton. Comme s'il manquait une information capitale. Absolument capitale. Elle est là à portée de main… Je peux la toucher du doigt sans pour autant y arriver… Je dois très certainement me faire des idées. Pourquoi ne dirait-il pas tout ? C'est le moment ou jamais de tourner la page une bonne fois pour toutes. Est-ce à propos d'elle ? Après tout, il s'agit toujours de Katarina… Sach se lève et, après avoir salué Anton d'un mouvement de tête, enjoint un Arsenyi vaincu à le suivre. Cependant, Anton coupe leur retraite vers la porte. Son index suit distraitement la ligne anguleuse de sa mâchoire quand il souffle d'un ton polaire qui me tire un frisson tant il est porteur de promesses tout à fait macabres.

— Si tu reviens, si l'un des tiens se pointe ici, si vous approchez Sélène, je… tu sauras en quoi le Dauphin Noir m'a réellement changé. Si tu oses la revoir, si tu ne penses même qu'à parler à Sélène… je te briserai la nuque.

Hopeless, Boy Epic

All I wanted

Tout ce que je voulais

All I wanted was to make you mine
Tout ce que je voulais était te faire mienne
I never wanted
Je n’ai jamais voulu
I never wanted to say goodbye
Je n’ai jamais voulu te dire adieu
No lie, I'm afraid to kiss the sky
Pas de mensonge, j’ai peur d’embrasser le ciel
I don't wanna close my eyes
Je ne veux pas fermer mes yeux
I've got nothing to lose
Je n’ai rien à perdre
Just myself into you
Juste moi en toi.

This is that hopeless
C’est ça ce désespoir
Tragic romance, me and you
Romance tragique, toi et moi
We're waiting for something
Nous attendons quelque chose
Same desperate feeling, as lovers do
Les mêmes sentiments désespérés que les amants ont
I know that you're scared
Je sais que tu as peur
I was scared too
J’avais peur aussi
Until I met you
Jusqu’à ce que je te rencontre
And if we are hopeless, beautifully tragic
Et si nous sommes sans espoir aucun, magnifiquement tragiques
I still love you
Je t’aime toujours

Live in the moment
Vis le moment
Live in the moment with me tonight
Vis me moment présent avec moi ce soir
We can make it

Nous pouvons le faire
We can make it ride or die
Nous pouvons le faire, avancer ou mourir
No lie, if this is a dream
Pas de mensonge, si c’est un rêve
I'm falling, breaking my teeth
Je chute, brisant mes dents
Fighting just to breathe
Luttant pour juste respirer
Just to get to you
Juste pour t’atteindre.

This is that hopeless
C’est ça ce désespoir
Tragic romance, me and you
Tragique romance, toi et moi
We're waiting for something
Nous attendons quelque chose
Same desperate feeling, as lovers do
Les mêmes sentiments désespérés qu’ont les amants
I know that you're scared
Je sais que tu as peur
I was scared too
J’avais peur aussi
Until I met you
Jusqu’à ce que je te rencontre
And if we are hopeless, beautifully tragic
Et si nous sommes désespérés, magnifiquement tragiques
I still love you
Je t’aime toujours

This is that hopeless
C’est ça ce désespoir
Tragic romance, me and you
Romance tragique, toi et moi
We're waiting for something
Nous attendons quelque chose
Same desperate feeling, as lovers do
Les mêmes sentiments désespérés qu’ont les amants

I know that you're scared
Je sais que tu as peur
I was scared too
J’avais peur aussi
Until I met you
Jusqu’à ce que je te rencontre
And if we are hopeless, beautifully tragic
Et si nous sommes désespérés, magnifiquement tragiques
I still love you
Je t’aime toujours.

Chapitre 44

Vadim

« C’est une personne, la vie, une personne qu’il faut prendre comme une partenaire. Entrer dans la valse, dans ses tourbillons, parfois elle te fait boire la tasse et tu crois que tu vas mourir et puis elle t’attrape par les cheveux et te dépose plus loin. Parfois elle t’écrase les pieds, parfois elle te fait valser. Il faut entrer dans la vie comme on entre dans une danse. Ne pas arrêter le mouvement en pleurant sur soi, en accusant les autres, en buvant, en prenant des petites pilules pour amortir le choc. Valser, valser, valser. Franchir les épreuves qu’elle t’envoie pour te rendre plus forte, plus déterminée. » Katherine Pancol, les yeux jaunes des crocodiles.

C’est vrai. Et à la fois non.

Vrai. Parce que de chaque chute, on espère une renaissance. De chaque renaissance, la beauté d’un printemps à peine éclos.

Faux. Parce que se relever dépend de tellement de paramètres et que parfois, parfois l’âme est brisée à un point tel qu’elle ne peut être réparée.

Cependant, j’ai la foi. Moi. Celui qui a pourtant tout fait pour se noyer dans les eaux noires de l’oubli et de la haine. Parce qu’il suffit d’une plume. Une fleur. Dans mon cas, une Vénéneuse aux courbes affriolantes qui à force de volonté et on peut le dire d’idées totalement folles m’a relevé et reconstruit morceau par morceau, aidée de mon double, ce grand con de rouquin à la personnalité totalement détraquée.

Enclenchant le clignotant de ma vieille Golf déglinguée, je bifurque dans l’allée remontant la maison de famille de mon cousin. Sans plus aucune nouvelle d’Anton depuis des semaines, il est temps pour moi de prendre le taureau par les cornes. Je ne suis pas con, je sais pertinemment qu’il avait besoin d’espace entre nous deux. Depuis ce fameux jour où notre discussion au téléphone à propos de Sélène a tourné à l’aigre, j’ai pris soin de passer sous son radar. Ses menaces sont rarement des paroles en l’air, pour ne pas dire jamais. Il m’est apparu clair à la seconde où il les a proférées que je risquais de me retrouver une fois encore la mâchoire en vrac si je pointais ma gueule de toxico chez lui. Dans sa putain de cage qu’il refuse de quitter.

Cette saloperie de maison est le reflet parfait de ce qu’a toujours été notre situation familiale. Un extérieur attrayant, un noyau perverti par les drames. A

mesure que je remonte vers la demeure de pierres, mon échine se glace. Une foule de souvenirs me prend à la gorge, m'étranglant dans son poing de nos souffrances enfantines et adolescentes. Je me rappelle nous gamins lorsqu'il venait passer l'hiver entre ces murs pour éviter la rigueur obsédante de la si charmante Russie. La mort de ses parents et sa venue définitive en France, confié aux bons soins de notre grand-tante septuagénaire Yelena. Comment avait-on pu confier un gosse de douze ans à une vieille dame certes affectueuse mais complètement à la masse ? La rafale continue, impitoyable. La fuite de ma mère. Nos jeux dans le parc. Les parties de cache-cache pour fumer nos premières cigarettes ou bien tirer sur des joints collés n'importe comment. Son indéfectible soutien lorsque j'ai commencé mes conneries. Sa rencontre avec cette garce de poupée russe. Et mon inaction face à tout ce que je savais être une belle merde à l'époque. Son départ précipité. La prison.

De contact pourtant méfiant, je l'ai laissé s'embarquer dans un traquenard sans rien faire malgré mes doutes. Oh bien sûr, jamais je n'aurais pensé qu'il puisse en arriver là… Bordel, je n'ai même pas de mots pour exprimer la haine qui m'oppresse à cet instant et me pousse à la suffocation. J'étais jeune. Et con. La seule chose qui m'importait alors était qu'enfin, je pourrais m'adonner à ces vices qui me consumaient sans ce garde-fou qu'était alors Aliocha. Aliocha… Rien que prononcer son prénom m'écorche la bouche, la trachée, l'âme. Penser à lui me ramène aussitôt à l'image d'un jeune homme doux et passionné aux cheveux noirs comme le jais, aux immenses yeux bleus débordant de confiance amusée. Un musicien à la sensibilité exacerbée, concertiste hors pair, frôlant le génie dont les traits juvéniles attiraient la lumière et les regards. De violentes pulsions meurtrières montent par bouffées, enflamment mon sang marqué par le sceau du malheur de notre lignée familiale. Cependant, je me reprends, mon masque d'impassibilité tente de calfeutrer mon visage fermé. Je ne souhaite pas qu'il lise ces regrets inscrits sur ma gueule. Je sais trop combien il se murerait plus encore dans l'obscurité nocive de ce qu'il a fait de sa vie. Alors je la ferme. Aucune remarque sur ce code vestimentaire qui est devenue sa carapace. Sur ses cheveux immaculés. Sur tout ce qui lui permet de se dissimuler.

Plus rien ne le touche. Plus personne. Je dois certainement être ce qui se rapproche le plus d'un proche et encore… Jusqu'à elle. Je l'ai compris ce fameux soir au Trèfle à sa façon de me questionner et de m'écouter sans sourciller lui déballer une minuscule partie de la vérité. Personnellement, je ne supporterais pas dans mon quotidien cette petite bombe d'énergie prête à tout pour obtenir ce qu'elle désire. Lunaire, je n'aime apprivoiser que le poison sombre et insidieux de cette femme qui est la mienne. Sa langueur, sa douceur opaque, ses… Stop. Focus Vadim. Il n'est pas question de toi ici, ni de Capucine.

Néanmoins… je comprends qu'il n'en va pas de même pour cet Anton qui, roi des voleurs, a dérobé la vie de mon cousin. Il a chuté si bas, si loin, privé si longtemps de la brûlure du soleil que seul son astre peut l'atteindre dans les ténèbres ombrageuses qui sont les siennes.

Arrivé sur la nappe de gravillons rougeâtres bordant l'entrée de la demeure trop fastueuse, je coupe les gaz et inspire, les mains serrées autour du volant de cuir râpeux. Mes narines se dilatent au gré de mes respirations hachées. J'extirpe ensuite une roulée de la poche de mon sweat noir à capuche pour la caler à la commissure de mes lèvres fines. Une fois allumée, je me laisse aller contre le dossier une seconde. La tête renversée en arrière, je respire à pleins poumons l'air de l'habitacle enfumé. Conscient de ce qu'il m'attend, je savoure le calme avant la tempête. L'aquarium me file le tournis et, un instant, je repars dans les voluptés de mes propres démons toxiques. Avant d'en sentir le goût défier mes veines redevenues saines, je sors rapidement puis consulte l'heure. Mes sourcils se froncent en constatant combien j'ai pris mon temps pour arriver jusqu'ici. Bouger mon cul n'a pas été simple, particulièrement le faire seul sans que mon Amour ou mon taré de frère ne veuille m'accompagner. Après avoir longuement tergiversé, mon inquiétude a repris le dessus. En peine pour mon cousin parce que la nature volontaire de Sélène l'emmènera forcément à tenter de se calfeutrer dans ses retranchements. Anxieux pour cette petite diablesse car il risque de l'entraîner là où elle ne penserait jamais aller, tellement bas qu'elle pourrait remonter.

Une fois fin prêt, j'entreprends de faire le tour de la maison dont la sérénité apparente ne m'apporte qu'un lot de frissons misérables sur l'échine. Je vais pour rejoindre la porte arrière de la cuisine lorsque des voix étouffées m'arrêtent en plein élan. Pas du genre à espionner, je me retrouve pourtant comme un con à monter doucement les quelques marches de la terrasse prolongeant le salon principal. La porte-fenêtre ouverte à l'espagnolette dont le voilage transparent volète au gré de la bise hivernale étonnamment douce, je ne peux que bloquer face à la scène sous mes yeux. Ma tête penche sur le droite, incapable d'appréhender la vision incroyablement… banale qui se déroule sous mes yeux. Un sentiment d'une chaleur grégeoise éclate dans mes entrailles pour ensuite lécher chacun de mes membres, chacun de mes os. Sur le cul, je ne peux qu'être littéralement ébahi par l'anodin tout à fait extraordinaire se dégageant de ce moment que je refuse de briser au risque de le laisser s'évanouir en fumée.

La voix de Sélène me parvient la première, me faisant tiquer. Sensible aux tonalités en ma qualité de musicien, je ne peux que grincer des dents lorsque son timbre lent et hachuré me heurte. Elle si vive et espiègle semble avoir quelques difficultés à tenir son élocution. A son tour, celle d'Alioch… d'Anton résonne

jusqu'à moi, aussi inflexible et suave qu'à l'accoutumée. La petite sœur de Léo repose sur une des méridiennes installées face à l'âtre, adossée à une multitude d'énormes coussins colorés, emmitouflée sous plusieurs plaids dont le dernier déchire ma vue et mon sens de l'esthétique. D'un bleu délavé tirant sur le turquoise avec un chat potelé de la même couleur accompagné de… mes yeux se plissent, horrifiés… et de trois espèces de cafards, cette couverture est absolument immonde. Et pas dans le sens d'une œuvre plastique dont la laideur fait la beauté. Non. Elle est juste affreuse et je m'étonne que mon cousin n'ait pas eu un infarctus de laisser ce… machin entrer dans son salon. D'où je me tiens, je ne peux que remarquer l'air fatigué tirant ses traits pâlis. Cependant, une aura douce nimbe ce petit lutin d'habitude sur-vitaminé, filtrant ainsi toute obscurité sur son passage. Elle me fait incontestablement penser à un soleil d'hiver. Eclatant de lumière. Balayant d'un revers les nuages lourds barrant son chemin. A demi-allongée sur la bergère, une assiette pleine de pâtisseries en tous genres posée sur son abdomen, elle chipote pour grignoter quelques bouchées afin de faire plaisir à l'homme installé sur le sofa.

Alors que Sélène, elle, est alanguie, lui se tient droit comme un i, impassible. Concentré sur le violoncelle électrique calé entre ses cuisses dont il ajuste les cordes, Anton semble l'ignorer ou tout du moins essaie en grommelant de temps à autre à son attention quelques mots censés la faire se taire. Peine perdue de toute évidence… Un sourire niais s'étale sur ma tronche quand je l'entends s'exclamer, excédé.

— Dors Sélène ! chut !

Et la petite peste de répondre après lui avoir tiré la langue en prenant soin qu'il ne la voit pas.

— Tu veux que je dorme, tu veux que je mange… Je ne peux faire les deux Monsieur Khassiev, s'amuse-t-elle en lançant en l'air d'une pichenette un biscuit qui va rouler au pied de son canapé. Décide-toi une bonne fois pour toutes.

— Tu sais ce qu'a dit le médecin Devouchka. Repos et nourriture.

Docteur ? Mes yeux se plissent de mécontentement. Capucine va me faire la peau si sa protégée revient de son séjour malade et apathique. Je l'avais bien dit que l'envoyer ici était une fausse bonne idée.

— Anton…

— Qu'y-a-t-il encore ?

Le ton exaspéré de sa voix me tire une grimace, m'empêchant d'éclater de rire.

— Tu connais le principe du portrait chinois ? Il s'agit de mieux se connaître par le biais de questions. Bon je commence… Si tu étais une couleur, tu serais laquelle à ton avis ?

— De ?

— Une couleur, tu sais. Moi, je serais du bleu… électrique ou Roy. Ou du vert. Parfois du rose aussi. Et toi ? Allez réponds…

Son ton suppliant a raison de l'incrédulité de mon cousin. Personne n'a jamais eu prise sur lui et voilà que cette petite chose, elle, y arrive. Hallucinant.

— Noir, répond-il laconique en faisant claquer un accord de son instrument.

— Non, tu serais du rouge, décrète Sélène dans une quinte de toux. Ensuite. Quel alcool ? Trop facile. De la vodka. Glacée et brûlante. Moi je serais…

— Du café, coupe Anton avec une pointe de malveillance. Amer et long en bouche.

— Très drôle, couine sa soi-disant intendante. Long en bouche… Monsieur Khassiev ferait-il de l'humour graveleux ?

— Certainement pas.

— Bon. On reprend. Pas la peine de souffler hein… Quelle friandise ?

— Devouchka !

— Un roudoudou, continue-t-elle, impitoyable. Sucré. Pétillant. Et dont les bords tranchants cisaillent les lèvres. Et moi à ton avis ?

— Ya bolyen… (43) grogne mon cousin avant d'asséner : un caramel. Qui colle aux dents et arrive même à en casser.

— Mouais. Une dernière avant que tu ne sois tenté de m'étrangler avec une corde de ton violoncelle… Quel animal ?

D'une même voix étouffée, tous les deux soufflent :

— Un crocodile.

Le long regard qu'ils échangent me laisse pantois. Il y a quelque chose, un lien brut et langoureux entre eux qui les enchaîne et refuse de les en libérer.

— Et moi ? demande Sélène en tentant de détourner la conversation, gênée. Et moi, je serais une biche.

— Niet. Tu n'as rien d'une biche. Rien du tout. Tu es fragile et douce oui… mais fonceuse et incroyablement têtue. Tu es toi. Devouchka.

Un silence lourd de sens s'impose alors dans le salon et je commence sérieusement à me sentir mal à l'aise de les épier ainsi, dans une putain d'intimité qui n'appartient qu'à eux.

— Anton… joue-moi une berceuse.

— Quoi ?

Elle se tortille pour se positionner face à lui, sur le flanc. Les mains jointes reposant sous sa joue, elle dévore mon cousin, ses yeux fiévreux fixés sur lui qui n'en tient pas compte. Je devine que cette gosse cherche un sens à l'amour que je sens exsuder de son être entier pour aller s'enrouler autour de celui de mon

cousin. Pourtant invisibles, je vois ses sentiments tenter de s'ancrer à lui, à son corps abîmé, à son âme défoncée par les horreurs. Les iris clairs d'Anton l'effleurent une seconde puis il empoigne l'archet d'une main sûre.

— Et que veux-tu maïya kiska ?

Sélène retombe contre les oreillers, visiblement épuisée.

— Je ne sais pas. Étonne-moi. Dessine-moi un mouton musical, pouffe-t-elle avant de tousser.

Il ne répond pas, son attention perdue quelque part où il est le seul à se rendre. D'un geste machinal, je pioche une énième cigarette, caché à leur vue sans en ressentir une once de culpabilité. Le voir vivre un semblant de vie vaut tous les remords du monde. Les paupières closes, appuyé contre le mur, je reste là, aveugle, à écouter les battements de son cœur s'enraciner au commun des mortels grâce à cette gamine un peu peste sur les bords. Putain de mélopée… Bientôt son instrument perce l'ambiance cotonneuse de la pièce. Grinçant, dissonant et malgré tout foutrement sexy. Il entame alors les premières notes d'une pure passion, le Tango en Skai de Roland Dyes, avant de couler sans en avoir l'air sur l'Adagio d'Albinoni. Quel gâchis que ce talent avorté…

Mon épiderme se hérisse, mon âme ribouldingue comme le dirait Capucine. Tout à coup, je suis ramené brutalement à moi quand il dérape volontairement pour faire taire son violoncelle sous les huées d'une Sélène capricieuse. Un coup d'œil à l'intérieur manque me faire rire. Son archet à sa place dans son étui, son engin remisé sur sa cale, mon bien trop blond cousin est assis, ses jambes croisées avec distinction. Un verre au liquide ambré que je n'avais pas remarqué auparavant sur la console à sa droite, il tient un livre, traité indigeste sur la mythologie russe tandis qu'elle piaille de sous son cocon protecteur. L'air sévère qu'il arbore est contrebalancé par le rictus invisible qui éventre son faciès de cire. Exaspérée, elle fait voler les couvertures et s'assied tant bien que mal. D'un coup de talon, j'écrase le mégot de ma tige tandis qu'elle abandonne l'idée de se lever et s'écrie, dépitée.

— Si tu m'ignores, je me déshabille.

Pris au dépourvu même pétri de soupçons quant à l'essence de leur relation, je manque de m'étrangler devant sa manière d'agir.

— Je lis, je te réponds. Tu vois que je ne t'ignore pas, Sélène.

— Non, tu m'ignores je te dis, s'entête-t-elle en ramenant ses cheveux en une queue de cheval épouvantable.

— Niet. Tais-toi. Rallonge-toi et dors.

— Si tu continues…

Son visage se peint d'un air malicieux qui trouve sa culminance lorsqu'elle mordille le gras du bout de son index. Gamine certes mais sacrément rusée. Une

Rousselki dans toute sa splendeur.

— Si tu continues… je ne sais pas… je pourrais me faire jouir. Toute seule.

Les prunelles froides d'Anton butent sur leur prétendue lecture mais il ne bouge tout d'abord pas. Cet homme a un sang plus glacial que celui d'un reptile. Levant la tête, son regard évanescent serpente sur elle, ondoie le long de ses courbes sans qu'un tic ne déchire ses traits. Son bouquin dorénavant sur l'accoudoir, il croise les bras, son majeur lissant la pulpe de sa lèvre inférieure. Silencieux, il l'observe alors qu'elle s'échine à déboutonner son corsage. Mon cousin a des nerfs en acier trempé. Inoxydables.

— Pas un orgasme, hein… Je te parle bien de jouissance. Pour ton plaisir de me voir faire et le mien de te savoir fantasmer… Tu vois, je retiens les leçons.

— Quand ça t'arrange, Devouchka.

— Oui, pouffe Sélène en crachotant tel un chaton sans griffes. Oui, ce n'est pas faux… Mais l'un n'empêche pas l'autre.

— Encore une fois, niet. D'autant plus quand un fouineur nous épie depuis un moment de derrière la fenêtre. Crever les yeux de mon cousin m'ennuie assez.

Les joues rougies, la cadette de ma pote Léo rabat les pans de sa blouse bleue en riant comme une dératée.

— Quoi ?

Eh merde. Grillé.

(43) Je ne me sens pas bien

Chapitre 45

Anton

« Je l'ai dans ma tête comme une mélodie
Alors mes envies dansent. »
Grand Corps Malade.

Nous ne sommes plus que nous deux dans mon bureau à l'abri de ma trop curieuse Devouchka partie s'allonger à l'étage. Mon regard s'égare un instant sur le décorum austère de cette pièce qui pour le coup porte mon empreinte. Elle me respire, de son mobilier noir aux quelques esquisses au fusain accrochées çà et là. Debout face à l'immense baie vitrée, Vadim est égal à lui-même. Ses cheveux bruns coulant sur ses épaules encadrent son visage émacié par les abus passés. Un sourire éthéré flotte sur ses lèvres fines tandis qu'il fume tranquillement, l'air absent. Son corps aux déliés secs est tendu, prêt à la moindre occasion démentant ainsi cette langueur horripilante qui le caractérise. Voilà bien quelque chose qui est propre à notre famille. La logique trompeuse, ce faux-abandon dont nous semblons avoir été modelés. Rien n'est plus chimérique. Nous ne sommes que contrefaçon et apparences.

Assis dans un fauteuil club noir, je l'observe une seconde en regrettant sa venue. J'ai beau aimer cet homme, il n'en reste pas moins un intrus dans ma cage. La seule qui a réussi le tour de force d'en devenir elle aussi la prisonnière est Sélène. Elle a apprivoisé la maison sans se rendre compte qu'elle en devenait également sa victime consentante. A cette idée, une flambée d'excitation dévore mon bas-ventre comme elle seule en est capable. C'est odieux. Frustrant… Enivrant. La laisser s'immiscer ainsi partout sous ma peau, se mêler à mon sang, envahir mon âme malade… tout ceci est un véritable fléau. La crainte de l'abuser aussi bien physiquement que moralement devrait avoir raison de moi mais j'en suis juste incapable. Elle me consume. Je veux… non j'ai besoin de me gorger de Sélène avant qu'elle ne se lasse d'un tel poids mort. Parce qu'à un moment ou l'autre, ma Rousselki ne supportera plus mon fantôme. Pris d'une impulsion, je me lève et vais me poster aux côtés de Dima. Un de mes trop nombreux cigares calés entre mes doigts, je croise les bras sur mon torse fin et laisse mon regard dériver sur les beautés froides du parc.

— J'ai hésité un moment avant de me pointer ici.

—J’imagine bien. (Une respiration se bloque dans ma gorge, refusant de s’épancher.) Tu as bien fait, admis-je avec un léger regret.

— Vraiment ? lance le brun à ma gauche avec une pointe de sarcasme. Ça doit t’arracher la gueule de l’avouer.

— Toute en élégance, grondé-je après avoir tiré une bouffée de nicotine chargée. Décidément, tu es au courant que ce rouquin déteint sur toi ? C’est de pire en pire.

Un rictus gouailleur étire les commissures de sa bouche à demi dissimulée par la barbe relativement épaisse qu’il arbore dorénavant.

— J’en ai autant à ton sujet kousièn. Tout autant. Franchement, tu m’aurais attrapé quelques mois plus tôt à squatter ainsi…

— J’aurais sûrement brisé chacune de tes rotules en y prenant énormément de plaisir, je conclus, sombre.

Vadim a raison. Moi également. Il est le mieux placé pour savoir de quoi il retourne. Toujours sur le qui-vive, sans la présence de ma Devouchka, je ne peux dire avec certitude que j’aurais su me maîtriser. Nous en sommes tous les deux conscients quand elle, elle n’a fait que rire et se moquer de lui avant de monter se reposer dans sa chambre.

— Comme ma mâchoire ? fait Vadim en frottant exagérément le bas de son visage.

— Hilarant, commenté-je sans toutefois lui faire l’honneur de l’ombre d’un sourire.

Se retournant afin de faire face à l’intérieur de la pièce qu’il embrasse d’un œil indolent, il se tait une seconde et en profite pour vider son verre de Bourbon. La chaleur maltée le fait grimacer puis souffler doucement.

— Excellent, comme toujours.

Il fait rouler le cristal entre ses doigts, emprunté, avant de se lancer d’une voix qu’il espère assurée. Nous sommes faits du même bois. Une essence semblable coule dans nos veines meurtries. Alors je sais à quel point il est difficile pour lui de débloquer les mots qui obstruent sa gorge. Cependant, je ne l’aide pas. À lui de gérer ce qu’il a engendré.

— Ecoute Anton… (ses yeux pâles s’enchâssent aux miens) Putain je n’aurais jamais misé sur elle…

Mon regard se durcit, miroir du sentiment rageur qui se rebiffe sous la surface.

— Elle ?

Pourtant pas dupe, il ne tient pas compte de l’avertissement qu’il devine dans ma voix d’où perce une colère quasi palpable. Il me connaît trop pour ignorer ce que je cache.

— Oui, assure-t-il d’un ton ferme. Elle. Sélène. Jamais je n’aurais pensé qu’elle sache t’atteindre. Tu es tellement loin désormais Kousièn. Le reconnaître ne va pas la tuer tu sais.

— Ah oui ? je crache en même temps que la fumée opaque de mon cigare qui vient polluer l’espace. Vraiment ? Et que sais-tu ? Que sais-tu réellement ?

Sa main flotte un instant entre nos deux corps, incapable de prendre sur lui le risque de me toucher. Parce que s’il existe une chose dont il est on-ne-peut plus au courant, c’est bien celle-ci. Le danger d’un contact. L’implosion de mes nerfs à fleur de rage. La douleur.

— C’est ça que tu lui souhaites ? être constamment sur le qui-vive ? Craindre la moindre de mes réactions ?

— Anton… Je sais ce que souffrir veut dire. Autant que faire souffrir. Tu en as été témoin, non ? Comment j’étais… Ce que je leur ai fait à… elle, à lui. Ma femme et mon frère. Alors, continue-t-il intraitable, ne me parle pas à moi de risques. Seulement parfois, le risque majeur est de ne pas aller au-delà de ses limites. On n’existe pas pour mourir. On existe pour vivre. C’est cette différence que tu as oubliée. Et pourtant elle est d’un putain important. Toi, tu as dû apprendre à survivre et tu es resté bloqué sur ce mode.

Mon corps se tend instinctivement en comprenant où il souhaite m’emmener.

— Ne va pas sur ce terrain-là Dima.

— Tu n’es plus à Black Dolphin Anton. Il est loin derrière toi. Bordel, tu n’as que trente-deux ans !

— Elle est si jeune, je lâche tout à coup sans même le vouloir réellement. Et moi si cabossé.

— Elle est jeune et sait exactement ce qu’elle veut, me contre Vadim. En l’occurrence aussi étrange que cela soit, il est clair que c’est toi qui te trouves dans son collimateur. Pourquoi ? mystère. Après tout pourquoi une femme comme Capucine a posé les yeux sur moi ? Mais le fait est là. Point. Ce n’était pas Katarina, c’est elle.

Je vide un second verre d’une traite sans le regarder. Sa présence me fatigue. J’en ai assez. N’espère qu’un peu de solitude et n’avoir pour compagnie ce soir que les moments d’un assommant parfait passés cet après-midi avec Sélène.

— ça ne peut durer.

— Anton…

Je relève la tête pour le regarder bien en face.

— Elle fait des projets. Pense à aller à la fac en septembre.

— Et ?

— Et je ne fais pas de projets, moi. Elle a sa vie à faire. Je devrais lui dire de partir et blya… je n'y arrive pas. On se complaît tous les deux dans cette espèce de brouillard acéré et je refuse qu'elle soit blessée d'une manière ou d'une autre. Pourtant j'y retourne. A chaque fois. Elle est partout… absolument partout, soupiré-je en décapitant sèchement le bout d'un autre cigare.

— C'est beau les projets, Anton. C'est humain.

— Depuis quand tu es aussi optimiste, toi ? raillé-je après avoir calé le barreau de chaise entre mes lèvres sans toutefois l'allumer. Tu en fais beaucoup des projets ? Avec ta nana et ton pote ? Hein ? Tu penses à l'avenir quand tu la baises en duo avec le barman ?

Un éclair de colère pure traverse ses billes hivernales. Enfin... ce Vadim-là, je le connais. Un retour fugace de l'homme primal qu'il a été si longtemps. Une brute sous les traits immatériels d'un écorché. Ses poings se compriment une seconde avant de se desserrer. Ses paumes se collent alors à la toile de son jean usé jusqu'à la corde. Il inspire puis expire en contrôlant sa respiration.

— En fait, ça m'arrive d'y penser oui.

— On n'a rien à offrir dans notre famille.

— En réalité… nos parents eux n'avaient rien à offrir. Que ce soit involontaire ou non. Rien n'est complètement perdu pour nous. Faut juste qu'on arrive à s'ancrer à ceux qui tiennent à nous. Et puis vivre au jour le jour n'a rien de désagréable. Personne et surtout pas cette gamine te demande de devenir quelqu'un que tu n'aies pas, je me trompe ? Alors quoi ? Il est où le souci ?

Ses paupières se plissent, une moue moqueuse marque son visage.

— Sois honnête Anton et je te jure de me barrer dans la seconde.

N'y tenant plus, je l'attrape par son sweat et l'encastre contre le mur, le coton du pull froissé dans mon poing. Un sourire perce ses traits. On fait ce que l'on connaît de mieux de par chez nous. La violence. Pas forcément malveillante mais nécessaire pour nous exprimer. Loyale et malsaine, elle se fiche dans chacun de nos pas. Même si nos raisons ne se rejoignent pas, la forme prévaut sur le fond après tout. Mes veines se dilatent de rage.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que je n'éprouve aucune culpabilité à profiter d'elle ?

— Profiter d'elle ? Tocha, Sélène n'a rien d'une oie blanche. Elle sait parfaitement ce qu'elle fait, où elle met les pieds.

Blasé, je relâche ma prise et allume une nouvelle fois un énième cadeau pour mes poumons qui finiront, à ce rythme, par m'abandonner rapidement sans que j'en éprouve la moindre préoccupation. Il y a si longtemps que je vis en équilibre, un pied dans chaque monde.

— Justement non. Et c'est heureux Dima. Je devrais culpabiliser mais non,

je profite d'elle. Encore. Et encore. Je la trompe. Elle pense me sauver… C'est impossible, il n'y plus rien à secourir mais je n'arrive pas à la démystifier. Parce que j'en veux toujours plus. Et tu sais l'ironique dans tout ça ? J'ai fait dix ans de taule pour un vol que je n'ai pas commis. Je n'ai jamais eu l'âme d'un voleur. Même lorsque nous étions ребёнок (44) , ces gamins livrés à eux-mêmes, c'est toi qui volais les bonbons à Tetka (45) Yelena tu te souviens ? J'avais beau être le plus vieux, tu étais le plus effronté kousièn. Elle, elle m'a transformé en voleur, je souffle en expectorant une nouvelle bouffée épaisse de fumée. Je vole son temps.

— Je suis souvent à côté de la plaque, fredonne doucement Vadim avant de se tourner vers moi, soudain incisif. Sauf en ce qui concerne Capucine ou Andrea. Sauf en ce qui te concerne toi, azarnoï. (46)

— Moi gamin ? On croit rêver… azarnoï .

Je le regarde, un sourcil arqué par l'ironie, mes épaules crispées depuis son arrivée se délassent une seconde. Pourtant, je ne devrais pas être étonné. Il en a toujours été ainsi entre nous. Il est là, moi aussi. Si nous ne nous fréquentons que dans de rares cas, les coups durs nous ont toujours réunis. De gré ou de force. Dima me connaît aussi bien qu'il est possible. Même s'il ne peut appréhender ce que j'ai vécu, il reste dans l'œil de la tempête. Si Anton lui est relativement supportable, il a aimé, et j'en suis conscient, Aliocha. Ses paupières se plissent, Vadim cherche à décrypter quelque chose dont il devine l'esquisse mais qu'il ne comprend pas.

— Il y a autre chose, n'est-ce pas ? Que caches-tu Tocha ? Je sens que tu es contrarié. Je veux dire… encore plus que tu ne peux l'être en temps normal. Il y a plus. En plus de ce qui fait que tu es… toi.

Le regard aigu dont il me gratifie tout comme sa voix teintée de soupçons et dégoulinante d'un certain sarcasme ne m'impressionnent pas certes, mais le sentir fouiller ainsi commence à sérieusement me porter sur les nerfs. Il est hors de question que qui ou quoi que ce soit ne me force à dévoiler ces ombres qui n'appartiennent qu'à moi. Désireux de le voir s'en aller, je lâche, vipérin.

— Tu n'as pas mieux à faire ?

Devant son manque de réaction, un rictus incurve mes lèvres malgré moi.

— Sale con de Polonais.

— Russe à la con.

Une demi-vérité. Une demi-vérité pour le voir déguerpir vaut bien ce sacrifice. Avant que la colère ne noie le peu de contenance qu'il me reste depuis la visite d'Arsenyi. D'un geste sec, je lui tourne le dos pour écraser mon cigare.

— Tak . (47) Très bien. Disons… disons que parfois, je commence à ne plus tout à fait distinguer la réalité de…

Je lui fais face de nouveau, les traits durcis de mon visage impénétrables.

— de certaines… de ce que certains appelleraient hallucinations, j'imagine. C'est tout.

— C'est tout ? ironise mon cousin sans porter aucun jugement. Il s'adosse à la porte toujours fermée et me dévisage, l'air grave. C'est tout ? Ne me bourre pas cet œil Tocha. Je sais à quoi tu penses et ça n'a rien de comparable. Je doute que tu sois camé comme je l'étais quand les cauchemars prenaient le pas sur tout le reste.

— Ecoute, je soupire dans un grincement, à bout. Ecoute-moi bien parce qu'ensuite non seulement tu vas te tirer chez toi, mais ce sera la dernière fois que nous aborderons ce sujet. Ça fait très longtemps que je vis avec. Des années. J'ai appris à cohabiter avec elles et je peux même dire avoir compris comment les faire miennes. A jouer avec ces peurs. Comment leur faire prendre juste assez vie pour ne pas perdre la raison. De quelle manière les transcender. Ne me demande pas de quelle façon Dima. Il faut juste… que je reprenne le dessus. Comme toujours. C'est ainsi que ma vie se déroule depuis dix ans. A rester en éveil. Maintenant… tu devrais partir.

Ces derniers mots qui s'exhalent de ma poitrine en un feulement rauque l'arrachent du panneau et l'obligent à l'ouvrir. Sa main passe dans ses cheveux, les réarrangeant en un bordel sans nom. Ses iris pâles me scrutent sans qu'une seules de ses émotions ne me parvienne. Nous sommes deux compétiteurs hors pair à ce jeu des faux-semblants. Il va pour sortir quand, pris d'une impulsion, il me lance :

— Tu ne veux pas aller jouer ce soir ?

— Je t'ai assez vu. Et puis, Sélène a encore besoin de repos. Elle est malade depuis quelques jours.

— Un trop plein d'Anton peut-être ? raille-t-il en repêchant ses clés dans la poche de cette horreur de jean qu'il porte. Sa sœur pourrait venir…

— Niet. Certainement pas, je réponds d'un ton farouche qui ne lui laisse aucune ouverture.

A la pensée d'un ou d'une autre que moi veillant sur ma Rousselki après son malaise quelques jours plus tôt, je me sens totalement à la merci de ces violentes émanations de démence froide qui me guettent lorsqu'il s'agit d'elle.

— Ok. Pourquoi pas demain ? Vendredi ?

Un sourire fauve prend naissance sur mes lèvres pour éclairer, sombre ivresse, mon visage.

— Niet. J'ai… des projets.

(44) Enfant

(45) Tante
(46) Gamin
(47) Ok

Chapitre 46

Sélène

« Je suis une île
Et tu es l'océan.
Nous sommes si proches
Nous nous touchons
Complètement entourés.
Mais je ne peux pas t'avoir
Ainsi que je l'aimerais.
Parce que je suis une île
Et toi l'océan.
Non, je ne peux t'avoir
Sans me noyer.
Mon souffle s'étiole
Je ne peux plus l'attraper.
Mon cœur est brisé.
Je sens les vagues se fracasser […]
Parce que je suis une île
Et toi, l'océan […]
Je fais partie de ton monde
Mais ne peux t'avoir.
Je ne peux t'aimer
Sans me perdre moi. »
Svrcina, Island.

Dans la cuisine à manier la cafetière turque afin de me verser une tasse de café après des jours de restriction, ordres du médecin oblige, je m'appuie les reins calés contre l'énorme table dans l'espoir de soulager le début de migraine que je sens poindre. Une semaine à me reposer ainsi sans être autorisée à avaler plus que de la soupe et quelques biscuits secs chipés a eu raison de cette saleté de virus mais aussi de moi. Je hais l'inactivité, je déteste rester au lit… du moins sans y faire rien de plus que dormir, je rectifie avec un gloussement. L'ennui est mortel. Il s'incruste et fait de votre vie un enfer sans nom. Enfin admise à reprendre le boulot, je crois rêver tant bouger me fait du bien. J'en bénirais presque chiffons et plumeau. Ok. Presque. Parce que franchement, au bout d'une

heure à m’agiter sur mes gambettes cotonneuses, je lutte déjà pour ne pas filer sous ma couette piquer un petit roupillon. Heureusement, prendre sur moi pour me propulser au-delà des a priori ou bien encore de ma propre volonté est une qualité familiale. Choyées par nos parents, aimées et toujours soutenues, nous savons faire preuve d’une détermination sans faille. Parfois à bon escient. Parfois non. Il me suffit de penser à mes sœurs pour illustrer ma réflexion. Marilou est le pendant négatif tandis que Léo en est le symbole éclatant. Et quelque part entre les deux, il y a moi. A mi-chemin. Je ne suis pas certaine que mes parents apprécieraient de me voir prisonnière de ce brouillard. J’en viendrais à remercier le karma moi qui n’y accorde qu’un très vague intérêt de les savoir sur un paquebot de croisière. Tout est plus simple en leur absence. J’ai déjà du mal à me gérer, sans parler d’Anton… Alors si je devais en plus prendre compte de leurs états d’âme, je serais bonne pour un séjour en HP…

Ma tasse fumante entre les doigts, je bois petites gorgées par petites gorgées, histoire d’apprécier son goût corsé et de ne pas me brûler. Répertoriant les tâches qu’il me reste à accomplir et que mon Boss a consenti à me laisser effectuer avant d’avoir quartier libre pour la soirée, je frissonne lorsque la piqûre d’un regard attise l’ondée incendiaire qui dégringole le long de ma colonne. Me faisant violence pour ne pas me retourner, je souris en plongeant le nez dans mon énorme mug à l’effigie des zinzins de l’Espace. Encore une horreur propre à terrifier mon Russe lorsqu’il franchit le seuil de cette pièce…

— Je devrais jeter ce truc, retentit sa voix dans mon dos.

Ses inflexions rudes ne manquent pas de me faire un effet dingue comme à son habitude. Cependant, je ne bouge toujours pas. Seule ma tête se penche légèrement sur la gauche de manière à lui laisser entrevoir mon profil indigné.

— Si tu y touches, je…

— Tu ?

— Je fais grève.

— Mon estomac t’en remercierait certainement, Devouchka. Je ne savais pas que l’on pouvait aussi mal cuisiner.

Cette fois piquée au vif, je fais volte-face et me retrouve pile confrontée à la situation que j’essayais tant bien que mal d’éviter. Noyée. A me débattre dans les eaux trompeuses de ses iris Caraïbes. Suffocante, je sens déjà mon cœur s’affoler dans sa cage et ruer pour tenter d’échapper à son empreinte. Ces derniers jours et ma condition ont fait qu’une espèce de cessez-le-feu s’est installé entre nous, engourdissant mes sens et l’agressivité fictive si prégnante des murs de notre prison. Pourtant… je ne peux affirmer aimer ce statuquo. Cette latence entre nous, je crois ne pas l’apprécier. Oh dans un tout premier temps, l’absence de drames, de tensions m’a permis de faire abstraction de tout ce qui ne concernait

pas ma guérison mais… mais ce n'est tellement pas lui que je me fais figure d'une étrangère face à un inconnu. Un inconnu qui a passé le plus clair de son temps à éviter ma chambre ou à faire office d'un garde-malade franchement rébarbatif. Le voir est une torture tant je veux tout de lui et Anton, lui, n'y prête pas attention. J'en viens à me demander encore une fois si mes sentiments l'atteignent… Ma tête sait que oui, que jamais il ne m'aurait touchée si tel n'était pas le cas. Toutefois entre l'esprit et le cœur, il existe mille différences qui polluent absolument tout. La distance, les barrières et les émotions entravent souvent la perception que nous pouvons avoir de l'autre.

De nouveau sur pieds, je ne souhaite qu'une chose. Qu'il arrête de me protéger. De me protéger de lui. Nonchalant et néanmoins sévère, il avance jusqu'à moi puis me contourne afin de me faire face. Les battements de mon palpitant ont alors un raté. Comme toujours… c'en est juste révoltant. Je n'ai jamais été attirée par le genre dandy mais là… Il semble tellement hors de notre époque, hors du temps que ma peau se froisse automatiquement à la pensée de celle qu'il dissimule si bien au regard des autres. En prenant soin de ne jamais se faire rencontrer nos épidermes, il m'ôte la tasse du bout des doigts et s'incline vers moi pour déposer la porcelaine sur la table contre laquelle je me tiens. Son parfum m'envahit aussitôt. Ses effluves serpentent sur ma chair avide, sinuent avec la délicatesse d'un papier de verre puis finissent leur course en s'infiltrant sans aucune douceur dans mes veines pour devenir le sang qui se sclérose sans sa présence. Mes ongles griffent le bois de la table en un vain espoir de rester insensible. Mais voilà… Le cœur est indocile. A moi. A tout ce qui fait que je ne peux l'ignorer. Il ne se relève pas totalement. A demi fléchi contre moi, son souffle léger fleurant le tabac, le café et une pointe de malt percute le lobe de mon oreille pour venir lécher la ligne de mon cou. C'est officiel… plusieurs de mes ongles se sont cassés sous la pression. J'en viens même à me demander si un ou deux ne se sont pas tout bonnement arrachés, restés plantés dans le merisier.

— Va te changer Sélène. Tu me réserves ta soirée.

Je me maudis quand le murmure caressant de sa voix me fait chanceler. D'aussi près, non seulement je le sens mais le ressens. Totalement. Il est autant moi que… moi. C'est atroce. Alors, je fais la seule chose qui me permette de sauvegarder un minimum les apparences… Je triche, menteuse, et avance ma reine en diagonale de son roi.

— Et puis quoi ? je plaisante, moqueuse. Tu vas m'emmener dîner dehors et danser en boîte Monsieur Khassiev ? je grimace, tout à coup songeuse. Mince, comment ça me manque de ne plus danser…

— Devouchka… soupire Anton, rembruni en reculant d'un pas pour se planter face à moi, ses prunelles d'un bleu limpide étincelants d'éclats diamantins qui me dévorent. Ne peux-tu juste pas… suivre le mouvement ?

— C'est vrai que ça, c'est tout à fait ton genre de « suivre le mouvement », je répète en mimant une paire de guillemets. Ok, ok… t'as gagné, j'y vais.

Alors qu'il s'apprête à reculer afin de me laisser toute latitude pour passer, je le devance en me faufilant sous son bras tendu appuyé contre la table.

— Il va t'être compliqué de me sustenter. J'ai l'estomac dans les talons moi. Je boufferais un lion…

Je le regarde par-dessus mon épaule et, après un clin d'œil accompagné d'une langue tirée en bonne et due forme, conclus :

— … ou un Crocodile.

Je virevolte sur moi-même et continue à reculons. Mes mâchoires claquent violemment, une moue féroce peinte sur mes traits poupins.

— J'ai l'âme d'une carnivore ce soir.

Que chante Jared Leto déjà ? ah oui ! « Je suis un homme en feu et toi, un violent désir » … oui voilà, Anton est tout cela pour moi et ce soir, quoi qu'il ait prévu, je compte bien me brûler les ailes.

***

Enveloppée dans un drap de bain à défaut de mon vieux peignoir sur lequel je n'arrive pas à mettre la main, je frotte vigoureusement ma peau humide en déplorant après mon hâle naturel. Malgré ma mini-envie de pour une fois me prélasser dans un bain, j'ai pourtant rapidement renoncé à l'idée. Débordant d'énergie, il m'a juste été impossible de m'imaginer macérer des heures durant dans l'eau mousseuse. Les sirènes, je les préfère rouquines chez Disney et les homards dans mon assiette. Mon état de fatigue réclamait pourtant cette pause aquatique à grands cris mais non, rien n'y a fait. Un jet d'eau brûlant suivi d'un glacé m'a toujours ragaillardie et il en va encore de même ce soir. Alors que je stagne, nue, devant mon armoire sans savoir comment m'habiller, je m'oblige à chasser la foule de questions qui embourbe mon esprit. Ce n'est pas par manque de confiance, mais m'en remettre à cent pour cent entre ses mains… c'est tout autant flippant que grisant. L'imaginer de nouveau dans un pub, une boîte ou même tout simplement un restaurant est grotesque. Anton s'est tellement emmuré dans sa solitude qu'il ne supporte aucun contact tant physique que tout simplement… humain. La preuve. Je n'ai qu'à penser à ce fameux soir où je l'ai vu jouer, dissimulé derrière sa capuche. La première fois où il m'est réellement apparu. L'ironie d'un tel contresens amène un sourire flotter sur mes lèvres

pâlies par la maladie.

Embrouillée par ce que je sais et, pire encore, ne sais pas, je tape du pied, agacée. Me focalisant sur le contenu de ma penderie, je commence à en vider consciencieusement le contenu sur le sol sans arrêter de pester. Où est-elle encore ? Persuadée d'avoir apporté dans mes bagages ma robe noire, j'envoie tout valser sans réussir à la trouver. Je sais l'avoir emmenée. Les nanas prennent toujours avec elles LA petite robe noire. L'intemporelle. Encore… Mon côté bordélique empire de jour en jour, c'en est épuisant. C'est dire combien je m'use moi-même. Déçue, je finis par attraper une minirobe bustier d'un beau vert émeraude qui, selon ma sœur, n'est pas sans rappeler celui de mes yeux. Mouais… Personnellement, tout ce que je remarque une fois mes dessous et ladite robe enfilés est que ma perte de poids a l'air de s'être concentrée sur ma poitrine. J'ai beau la remonter à pleines pognes, rien n'y fait. Ces deux salopards restent toujours aussi petits. Je paierais cher pour qu'ils ressemblent à ceux de Capucine. Heuuu quoiqu'en fait un peu moins volumineux quand même… Quelle femme est satisfaite de ce qu'elle a ? Pas moi en tout cas. Bref. Soliloquer ne servira à rien si ce n'est à me stresser plus que je ne le suis déjà. Mes cheveux brossés et, après une grande discussion avec mon miroir, laissés libre, je parfais ma tenue en me maquillant légèrement. Les yeux fardés, un peu de blush pour laisser paraître un semblant de bonne mine et une couche de rose sur les lèvres plus tard, je chausse une paire d'escarpins et prends mon courage à deux mains pour me lancer au lieu de me cacher sous mon lit.

La porte refermée derrière moi, engagée dans l'escalier, le son diffus d'une chanson me parvient. Il est si rare d'entendre dans cette maison une autre musique que celle offerte par son violoncelle qu'une minute j'en reste interdite. La main sur la rampe, stoppée dans mon élan, je savoure ce semblant de normalité. Les yeux fermés pour mieux m'imprégner, je reconnais sans peine la voix incroyable d'Aurora. Winter bird, une de mes préférées… Comment a-t-il su ? Ce ne peut être une coïncidence, n'exagérons pas non plus le pouvoir de ce nous qui nous appartient. Le pays des contes de fées n'a certainement pas élu domicile entre ces murs de désolation luxueuse. Je reprends seulement conscience lorsque le morceau suivant s'enclenche. Mon cœur palpite à tout va. Roo Panes, lullaby love. Le son du violoncelle, la voix grave… mon derme se couvre de chair de poule. Mes paupières se rouvrent alors. Il est temps. Me faisant violence pour ne pas me précipiter dans l'escalier, je descends à peu près dignement en tortillant du popotin en rythme.

Arrivée sur le seuil du salon, je me statufie. Tout sauf stupide – enfin… pas totalement – je sais très bien qu'il m'a devinée dans son dos. Rien ni personne ne

peut surprendre cet homme. Et surtout pas moi. Mon Russe se retourne enfin, un sourire discret éclairant ses traits froids. Mon cœur se serre comme à chaque fois que mon regard se pose sur lui. Si j'ai des doutes sur la possibilité d'un devenir avec lui, je n'en ai revanche aucun sur ce qu'il provoque et que je ne pense pouvoir un jour ressentir pour un autre homme. L'heure des choix est définitivement passée et avec elle, le moindre retour en arrière. Aussi je prendrais ce qu'il me donne, m'en enivrerais jusqu'à la lie et le forcerais à ne jamais plus voir que moi. J'ai la foi. J'ai la foi parce que je l'aime. C'est dit. Je l'aime. Lui. Sa folie. Ses ombres et ses démons. Sa peau meurtrie. Son cœur estropié. Son âme bousillée. Et cette minuscule étincelle brasillant qui, elle, n'appartient qu'à moi. À moi seule.

Prends garde à toi Anton Khassiev… Si tu penses être le monstre de notre histoire, j'en serais l'héroïne qui t'apprivoisera.

Mes yeux se gorgent de chaque détail, de ses cheveux blanchis et lissés à ses mains élégantes dont le majeur droit est ceint de sa chevalière d'onyx. Comme toujours, il est incroyable de raffinement. Une espèce de classe à l'ancienne zestée d'une touche de baroque qui m'éblouit, m'intrigue et me fait un effet absolument dingue. L'austérité de sa chemise blanche boutonnée jusqu'au col et portée sur un gilet noir est contrebalancée par les diamants qu'il arbore à chaque oreille ou bien encore son jean cigarette. Quant à l'espèce de chaînette qu'il porte en cravate… un frisson me parcourt des pieds à la tête avec une effroyable lenteur. Il est parfait. Parfait pour moi.

Ses yeux froids se réchauffent et ma peau avec. Se décalant de quelques pas, il écrase sa cigarette d'un mouvement sec dans le cendrier se trouvant sur la table dressée. Dressée pour deux. Un ricanement m'échappe. Du haut de mes vingt-quatre ans, très honnêtement le summum qu'un mec m'ait offert comme soirée c'est un chinois suivi d'un ciné ou d'une nuit à me dandiner au milieu de corps transpirants. Pas… ça. Je ne suis même pas certaine de savoir comment me comporter parce que oui, je dois bien l'avouer… je suis foutrement intimidée. Moi. Sélène Baas. J'ai pourtant grandi dans un milieu aisé, voire même bien bourgeois, mais lui rien ne m'avait préparée à devoir y faire face. C'est comme d'être aveuglée par la lune. Rien ne peut t'en protéger. Ne souhaitant pas être prise au dépourvu, je croise les bras avec la volonté de gonfler ma poitrine menue et l'observe, l'ombre d'un sourire matois flottant sur mes lèvres.

— Une cigarette ? Qu'avez-vous fait de mon patron ?

Sans répondre d'office, Anton prend le temps de saisir une carafe gorgée de liquide sirupeux et vermeil avant d'en verser dans deux verres que je sais, pour les avoir briqués, être des merveilles de cristal ciselé. Une fois sa tâche accomplie, il me rejoint en deux enjambées et m'en tend un dont je m'empare

délicatement.

— De temps à autre, il faut croire qu'un peu de légèreté n'est pas pour me déplaire.

Un coup d'œil rapide me permet d'entrevoir la montagne de mégots écrasés. Une grimace retrousse mon nez.

— Tu vas finir par cracher un de tes poumons et ce ne sera pas une image, tu le sais ?

Devant son air tout sauf concerné et le léger haussement d'épaules qui s'ensuit, je reprends après avoir avalé une gorgée de cet excellent cru qu'il vient de nous servir.

— Encore faut-il s'en soucier, j'imagine.

Encore une lampée. Avec un peu de chance, je serais saoule avant la fin voire même le début de la soirée…

— Je te trouve bien nerveuse, Devouchka.

Mes yeux se lèvent au ciel avant que je ne puisse l'en empêcher, ma bouche s'incurve en un rictus moqueur.

— Ah oui ? On se demande bien pourquoi… Il est vrai que je suis tous les jours invitée à une soirée privée avec mon Boss à moitié psychotique sur les bords…

Prise dans le fil de mes réflexions, je sursaute lorsque je relève la tête et m'aperçois qu'il s'est rapproché de moi pour n'être plus qu'à quelques centimètres. L'indigo de ses iris flamboie, mer du Sud en proie aux flammes. La minuscule cicatrice qui longe sa pommette me défie, joueuse, d'en suivre le tracé du bout du doigt. Sa mâchoire tressaute à force de se contracter et je ne peux qu'admirer le roulis agité de son articulation dissimulée sous le fin chaume brun de ses joues creuses.

— Tu as peur de moi, Sélène ?

Sa voix résonne partout. Comme d'habitude. Autour de moi. En moi. Son timbre à vif se répercute telle une boule de flipper folle furieuse incapable de trouver comment s'en sortir. Mes doigts tapotent doucement le cristal dans l'espoir d'y trouver le dérivatif nécessaire à l'excès de tension qui prend naissance dans mon bas-ventre. Pourtant sourd, le bruit agaçant paraît s'amplifier à chaque coup d'ongle. Une mélodie au tempo de l'électricité qui, à chaque mouvement, prend, elle aussi de l'ampleur pour mieux me massacrer, foudroyée.

— Honnêtement ?

Je fais mine de réfléchir une seconde avant d'admettre.

— Un peu certainement. On ne peut pas dire que tu sois un modèle courant. Ensuite…

Mon regard accroche le sien puis, sciemment, mon pouce se porte à ma lèvre pour en esquiver l'humidité due au vin.

— Ensuite non. Je ne te crains pas, je crains pour toi. La différence est un gouffre.

Ma main se porte ensuite à sa joue. Sans le toucher, je sais qu'il en sent la chaleur diffuse.

— Ce que je crains, je reprends d'un ton assuré et pourtant voilé, ce sont les ombres dans tes yeux. Ce que je crains, ce sont les mensonges que je devine, les secrets que tu gardes encore enfouis ici.

Après avoir déposé mon verre de vin sur une des consoles, mon autre paume s'arrête à peu de son torse, à l'endroit où se cache son cœur palpitant.

— Ce que je crains, c'est le calme avant la tempête que tu t'imposes. Marcher sur des braises ne m'effraie pas, Anton. Les contourner beaucoup plus. Je ne sais pas ce que tu tentes encore de cacher. Je sais juste que c'est le cas.

Sa bouche s'entrouvre pour protester, mais finalement, il se ravise conscient que ce n'est là que la stricte vérité. Au lieu de parler tout de suite, son index ferre une mèche de mes cheveux et la glisse derrière mon oreille en se rapprochant toujours un peu plus sans jamais capter ma peau.

— La folie ne te fait pas peur ? Soit tu es folle, soit…

La suite reste suspendue, aucun de nous n'est en mesure de prononcer des mots qui se répandront en nous avec la force d'un tsunami.

— Elle pourrait te dévorer vivante… me prévient Anton, sa voix douce baissée de plusieurs octaves pour ne plus être qu'un chuintement brisant ma chair insatiable.

— Je n'ai peur que des monstres sous mon lit, chuchoté-je en m'ancrant à ses pupilles dont le spectacle dilaté me réjouit. Es-tu ce monstre ? ou celui qui hante ma couche ?

— Tu es ma ptitsa, Devoushka, soupire mon Russe avec un sourire qui s'ourle d'un clair-obscur éblouissant.

— Petisa ?

— Ptitsa, répète Anton, songeur en me guignant d'un œil languide. Ou mon Alkonost… un peu des deux. Cet Oiseau de Feu, quasiment impossible à trouver, venue pour guider les âmes perdues. « Ayant vu de tels miracles, je n'ai plus peur de mourir, et ne regrette guère mon existence orpheline. »

Ne sachant quoi répondre, je reste silencieuse m'imprégnant de sa chaleur saupoudrée de cette folie qui n'appartient plus qu'à nous deux. Les nuages baignant ses iris transis se dissipent pour laisser place à l'azur comme s'il sortait d'une transe connue de lui seul.

— Tu as faim, Devouchka ?

Oui. Je suis affamée. Mais pas des mets préparés sur cette table. J’ai faim de lui. De sa peau. De le sentir enfoui en moi. Une vraie morfale en puissance et ce qui est à la limite de me faire enrager est qu’il le sait pertinemment. Preuve en est son sourire railleur. Heureusement pour lui, je respire la même envie teintée de cette amertume passionnée qui est sienne dès qu’il s’agit de nos chairs. La table dressée dans son dos me tire une moue qui se change en sourire lorsqu’une nouvelle chanson s’enclenche. Mes hanches ondulent sans que je n’en fasse cas, mes yeux se ferment afin d’échapper une seconde à l’ambiance typiquement écrasante du salon. De cette maison de fous où nous avançons l’un et l’autre. Parfois en rythme, souvent à contresens.

— Danse avec moi.

Chapitre 47

Sélène

*« **You’re not such an easy target***
Tu n’es pas une cible si aisée
One minute I know you, and then I don’t
Une minute je te connais, et ensuite non
Hello, who are you ?
Salut, qui es-tu ?
Who are you ?
Qui es-tu ? »
Svrcina, Hello who are you.

Mes yeux se rouvrent, arrondis par la surprise. Oubliés la séduction et le glamour parce que là, je dois plutôt faire figure d’une carpe sortie de l’eau qui se débat pour tenter de respirer à l’air libre. Les poissons respirent-ils d’ailleurs ? Je sors de ma léthargie tout sauf constructive quand il se penche et murmure à mon oreille en m’enlevant mon verre des mains.

— Danse avec moi, maïya dragatsennaïa … (48)

—Je ne le connais pas celui-là… haleté-je, le cœur cognant si fort dans sa cage que ma main calée contre ma poitrine me semble avoir été attaquée par un marteau-piqueur.

— Maïya zolatka … (49) c’est heureux crois-moi. J’aime autant que tu n’en cherches pas la traduction, souffle Anton alors qu’il dispose sur une antique platine un trente-trois tours.

Le diamant une fois posé sur le disque, les craquements de ce dernier se font entendre, chauds et prédicateurs. Les premières notes de Lullaby de The Cure retentissent. Ohhhh Gosh… Existe-t-il plus monstrueusement sexy que cette chanson ? Je ne suis même plus sûre de savoir aligner deux pas tant sa présence couplée à cette voix crachée par les baffles me dézinguent. De part en part. Pourtant… en dépit de cette chaleur qui bouffe mes tripes, malgré mon Q.I. proche de celui d’un mollusque, la volonté, le besoin de bouger annihile le reste de mes fausses inhibitions. Mes yeux se ferment afin d’apprécier chaque seconde de ce moment tout à fait exceptionnel.

— Danse, chuchote le timbre soupirant d’Anton quelque part autour de

moi.

Je jurerais qu’il est à ma droite…

Mes hanches ondulent doucement au gré de la voix de Robert Smith. Instinctivement mes bras s’enroulent au-dessus de ma tête, s’emmêlent avant de se déployer de part et d’autre pour sinuer le long de mes flancs.

— Pour moi, danse.

… Non il est à gauche. Je sens son corps entourer le mien.

— jizn' maïa . (50)

… Derrière moi…

… Devant…

N’en pouvant plus, mes paupières se plissent fortement avant de s’ouvrir. Mécontente, je veux le voir, le sentir ainsi me rendant plus dingue qu’autre chose. Un frisson s’étale sur ma nuque puis dégringole chacun de mes membres. De mon dos, il glisse pour venir se placer devant moi. Un flash m’électrise. Une cigarette pointée vers le ciel coincée au coin de sa bouche, le voir bouger m’aveugle. Il ne manque plus qu’un borsalino et ma vision se teintant de noir et blanc pour l’imaginer dans un vieux rad des années cinquante. Il est… les mots m’échappent. Je me reprends quand son regard alourdi m’effleure, m’invitant à le rejoindre. L’esprit chahuté, un sourire étire mes lèvres, mon incisive s’y plante. Oublier. Le temps d’une soirée. Un court répit certes, sans la distance de ces derniers jours imposée par ma maladie. Je ne sais pas exactement ce pour quoi il m’offre cet interlude mais hors de question de ne pas en profiter. Alors je laisse couler… Les soucis, les problèmes, les interrogations, tout ce maelström de sensations, d’émotions qui nous étouffe dans son poing vengeur glisse sur ma peau.

Dans son dos alors qu’il ondoie en gestes tour à tour souples ou hachés, je le suis en balançant mes hanches, mes mains serpentant sur mes courbes, histoire de l’aguicher. Jamais nos peaux ne s’effleurent, mais pour autant elles s’attirent au plus près, se repoussent et reviennent impactées par ces sentiments qui éclatent entre nous en un véritable feu d’artifices. Cette fois, c’est à moi de lui tourner le dos, ma chair à nu filmée d’une fine pellicule de sueur tandis qu’un autre rythme s’impose à nous. Plus soutenu et malgré tout incroyablement langoureux, je chaloupe en harmonie avec son tempo débridé, rendue à demi-folle de le savoir là à serpenter autour de moi comme un reptile autour de sa victime ultra consentante. Anton s’éloigne quand je me retourne, s’esquive en faisant un demi-tour sur lui-même, ses épaules tressautant avec une classe folle. Mes bras s’élancent à nouveau au-dessus de ma tête, mes mains entrelacées tandis qu’il revient presque contre mes reins. Son souffle caresse mes omoplates, quelques-unes de ses mèches balaient mon cou où ma jugulaire bat, chaotique.

— Ferme les yeux, Devouchka.

Sans chercher une minute à le contredire, mes paupières se rabattent. Frissonnante, dans l'expectative de je ne sais pas réellement quoi, je me mords violemment l'intérieur de la joue quand sa voix me tue.

— Sens mes mains sur toi… mes doigts qui t'effleurent, ma peau qui te frôle Sélène… Je suis là. Partout. Ma paume qui remonte ta robe sur ta cuisse… dévoile tes seins… affole ton ventre…

D'un coup de talon, il bifurque avec grâce pour s'emparer de son verre et en boire une rasade sans cesser de m'observer d'une telle façon absolument impudique et lascive que mes joues s'embrasent. Mon abdomen, non mon corps entier se contracte au mirage obscène de tout ce qu'il m'inspire à cet instant. Le souvenir de son corps contre le mien me flingue. Encore. Il avance et je recule automatiquement. Une fois terminé, il se débarrasse du mégot en le jetant dans sa coupe et abandonne cette dernière sur un antique guéridon. Sa voix me renverse dans un de ses soupirs dont je suis folle.

— Enlève-la, Sélène… Ta robe…

Mes mains partent se placer sous la masse de mes cheveux pour les relever en un geste suggestif et les rabattre sur mon épaule pendant qu'il me captive en enchaînant plusieurs pas d'une lenteur suave autour de moi. Emoustillée, je le reluque – il n'y a pas d'autres mots – alors qu'il m'entraîne dans un tourbillon sensoriel d'une sensualité trouble. En mesure sur un hot jazz, il cille et se déplace sans qu'un seul tic ne trahisse ses traits figés par une froideur abyssale. Ce qui, je peux l'admettre, me fait totalement chavirer. Ce mélange dingue de retenue glacée et d'ivresse incendiée, de sévérité austère et d'érotisme… Oui il m'aliène, je bouillonne de désir pour cet homme au tempérament si changeant que j'ai l'impression de vivre dans un ouragan permanent.

Et j'adore ça.

— Ta robe Devouchka, me met-il à l'amende d'un ton rude qui couvre ma peau d'une vague d'odieux picotements.

Même sans me toucher, il assujettit ma peau à sa domination. Mais je m'en fiche. Parce qu'il est tout autant en mon pouvoir. Plus aucun doute à ce sujet ne subsiste dans mon esprit. Je n'ai qu'à voir ce qu'il fait ce soir, comment Anton tente de m'offrir un semblant de normalité qui, en sa présence, ne l'est absolument plus. En sa compagnie, tout relève de l'extraordinaire.

Et j'adore ça.

Parce que je suis spéciale à ses yeux et qu'il me le prouve à chaque seconde. Volontairement ou non. Mes doigts agrippent la fermeture arrière de ma robe avant que je n'abandonne, un sourire provocateur aux lèvres. Le buste en avant afin de lui donner une vue plongeante de mon mince décolleté souligné par le

bustier, je souffle un baiser dans sa direction, mutine. Je me retourne ensuite en le lorgnant par-dessus mon épaule.

— Si tu me veux nue… prends-la toi-même.

Quitte.

Ou.

Double.

Au jeu du poker menteur, il triche et je bluffe. Dans l'attente, j'essaie de ne pas laisser mes jambes trembler. Discrètement, mes deux mains agrippent la console laquée de noir devant moi. S'il ne m'approche pas tout de suite, je risque l'avc. Quelques minutes mutiques d'un silence assourdissant poinçonnent l'atmosphère et je pense réellement m'affaisser quand soudain, l'air se sature de satisfaction, d'insécurité et de convoitise. Un gémissement plaintif s'échappe d'entre mes lèvres dès lors que le bout de ses doigts se posent sur le tissu chamarré dont ma peau est parée. Il ne la touche pas, mais leur trace remontant lentement l'étoffe sur mes cuisses n'est qu'une traînée de cendres qui dévore tout sur son passage. La chaleur de son corps derrière moi allume un brasier dans mes reins que rien sinon lui ne pourra éteindre. Ma respiration chahute la sienne pour essayer d'en voler l'essence et se l'approprier à moins que ce ne soit le contraire.

Tout à coup, je le sens se raidir, crispé, puis enfin, ses paumes se plaquent sur la rondeur de mes fesses à-travers ma robe qui fait office de garde-fou. Mes sens piaffant d'attente confinant à la douleur, je tourne la tête de côté de manière à entr'apercevoir ses traits qu'il me refuse. La souffrance bataille l'envie sur son visage torturé. Je prie qu'il transgressera encore une fois ses propres règles. D'abord silencieuse, je vais pour prendre la parole d'une voix à peine maîtrisée quand ses mains quittent mon postérieur pour longer mon dos et venir accrocher la fermeture éclair de ma robe. Sa voix déchire l'air, sombre et chafouine.

—Tu as peut-être faim, Devouchka… susurre-t-il à mon oreille, son geste suspendu.

Un grondement tout sauf classe s'étire de ma poitrine pantelante.

— N'y pense pas. Même une seconde, Monsieur Khassiev. Si tu ne m'enlèves pas cette saleté, je me retourne et c'est moi qui t'arrache tes fringues de dandy !

— Dandy ? murmure Anton en dégageant doucement ma nuque nouée par l'appréhension et le désir que son souffle sur mon épiderme attise. Vraiment ?

— Arrête… on dirait Mister Gray et je ne parle pas de Christian mais de Dorian…

— Je ne connais pas de Christian, me coupe mon Russe dans mon dos.

Dorian Gray… pourriture et beauté. Je suppose qu'il y a là une part de vérité.

Le bruit du zip lorsqu'il la délace me tire un frisson agréable d'anticipation, m'empêchant ainsi de rétorquer le moindre mot. Je retiens le haut de ma robe prête à tomber à mes pieds et me retourne dans l'espace de ses bras en prenant soin d'éviter son contact même si j'en crève d'envie. Il m'apparaît impératif que lui prenne la décision de me toucher ou non. Parce qu'à chaque fois qu'Anton le fait, il réaffirme ce qu'il tait. Ce que moi, je rêve de lui hurler en le secouant comme un prunier une nuit de tempête. Nos visages sont si proches… c'est atroce de le sentir si près et en même temps totalement inaccessible. Un instant, une de ces nausées devenues coutumières me prend violemment à la gorge et la tête me tourne. Sans réfléchir, j'agrippe ses avant-bras pour ne pas m'affaler sur le plancher. Horrifiée, je saisis alors l'inconséquence de mon geste et relève les yeux qui trouvent sans difficulté les siens. La colère s'y débat aux prises avec sa conscience. Sa bouche se pince, ses narines se dilatent mais pas un mot, pas un geste ne le trahit. Avec délicatesse, je retire mes mains de ses muscles bandés.

— Je suis désolée, je balbutie, furieuse de me trouver idiote à ne pas savoir de quelle manière réagir.

Le regard baissé, je sursaute, surprise, lorsque son front bute contre le mien.

— Niet. Pas d'excuse, Devouchka. Ou alors c'est moi qui devrais t'en présenter j'imagine pour la galère dans laquelle tu es embarquée, Sélène. Il aurait mieux valu pour toi ne jamais venir ici.

Ses paroles à la limite de la congère déchirent ma poitrine, mais je n'en tiens pas compte et les laisse volontairement de côté. Il a beau être aussi aimable qu'un glaçon, moi je sais à quoi m'en tenir. Les apparences sont parfois trompeuses. Il en est la parfaite démonstration.

— Et rater ça ? jamais, je pouffe dans un petit rire étouffé avant de reprendre, sérieuse, mes iris noyés dans les siens. Et te rater toi ? Ja-mais.

Tétanisée, je le regarde se rapprocher plus encore. Ses lèvres, sa bouche trop longue et toujours trop pincée que je rêve de la lisser de mon pouce, n'ont jamais été aussi proches des miennes. Je déglutis, toxico en manque d'une sensation que je ne connais même pas. Oscar Wilde a raison. Je veux me perdre, succomber à cette tentation. A la tentation que cet homme est pour moi. Mon cœur bat la chamade à tel point que je pourrais jurer l'avoir vu s'extraire de sa cage pour s'enfuir rapido-presto… Les secondes s'égrènent… Mon pouls s'emballe… Son parfum m'envahit…

Je vais crever si tu ne m'embrasses pas.

Incliné vers moi, son grand corps prêt à recouvrir le mien, son ombre s’étale sur la mienne comme pour déjà posséder quelque chose de moi. Il s’empare alors de l’ourlet de mon bustier et me force ainsi à lâcher mon vêtement, son autre main ancrée au bois de la console contre laquelle je suis acculée. Le tissu glisse sur mes seins tendus, agace leurs pointes érigées, gorgées de désir. Je tressaille, haletante, quand mes mamelons entrent en contact avec son gilet. Un lourd soupir pourfend mon buste, menaçant de me transformer en abricot décrépi tant l’air semble s’être raréfié. Son corps m’est si étranger que ce simple contact me rend folle. Ma robe abaissée sur mes hanches, je défaille et retiens difficilement le besoin d’attraper sa taille étroite. Ma tête bascule en arrière, mon souffle se déploie, mes yeux à demi-fermés tant ma libido est à l’apogée de sa concupiscence. Ses traits marmoréens figés dans le granit sont ravagés par le doute et cette lascivité qu’il sait si bien cacher. Ou qu’il ne garde que pour moi. Cette simple idée m’arrache un geignement enroué de plaisir.

Je vais crever si tu…

— Oh merde ! désolée !

(48) Mon trésor
(49) Ma précieuse
(50) Ma vie

Chapitre 48

Sélène

« Joue pas,
Joue pas comme ça.
Tu sais, tu sais jamais
Jusqu'où ça ira… de jouer avec moi. »
Joniece Jamison, Joue pas.

— Oh merde ! Désolée !

Dépouillée de ma transe par une rafale de mots sortie de nulle part, je suis à un cheveu de m'étaler par terre et me rompre le cou en me débattant. Mes yeux écarquillés par la honte d'être surprise à moitié nue et la colère absolue d'avoir été si proche d'enfin sentir la brûlure d'un baiser, je me redresse difficilement. Se faisant, je me tords la cheville sur ces putains d'escarpins trop hauts et tente de recouvrir mes seins à l'air avec mon bout de tissu vert quand je me rends compte m'être accrochée à la poignée de porte contre laquelle j'ai trouvé refuge. Je fusille du regard l'intruse dont les joues empourprées démontrent que je ne suis certainement pas la seule à me sentir mal à l'aise. Avec un geste emprunté, je farfouille dans la masse de mes cheveux qui ne ressemblent plus à rien et me mets à rire en lâchant ma robe qui joue aux filles de l'air et échoue de nouveau lamentablement sur mes reins. Lust se joint à moi et bientôt le salon n'est plus qu'un vaste concert de gloussements de dindes désaccordés.

— Sélène, gronde la voix autoritaire d'Anton qui me commande sans avoir besoin de le dire à voix haute de recouvrir ma poitrine dénudée.

Il se tourne ensuite vers Lust, l'air sévère.

— Que fais-tu là ? Cette pièce ne t'est pas autorisée.

Se dandinant, l'air gênée, elle braque son regard sur lui en évitant soigneusement de croiser le mien. Je le sens mal…

— Et bien, je t'attendais pour… J'avais besoin de récupérer quelque chose dans la buanderie pour la séance… Pour cette nuit.

La douche froide. Glacée. Congelée. Un boa s'est logé autour de mon cœur et s'enroule autour, l'étouffant tout doucement de manière à ce que je ne puisse plus sentir que ses anneaux violer mon souffle. Mes poings se serrent, convulsifs, et je dois résister à l'envie d'enfoncer mes dents dans l'un d'eux à

défaut de hurler de tout mon saoul. Au lieu de ça, je me contente de rester là, les bras ballants, une pointe de malveillance s'enracinant à mon cœur. A me demander s'il ne s'est jamais agi que d'un jeu. A croire que peut-être ce n'est là qu'une plaisanterie cruelle. Véloce, je le contourne afin de me poster entre eux deux sans me soucier une minute de ma robe qui coule dangereusement sur ma peau mise à nu. Je scrute la stripteaseuse puis tourne la tête pour scanner à son tour mon Russe. Comme si une simple observation allait tout résoudre...

— Devouchka.

Le menton relevé avec hauteur en guise de mécanisme de défense, je dévisage Lust avec l'envie de lui arracher ses extensions blondasses quand deux secondes plus tôt je riais encore avec elle. Parce que deux secondes auparavant, je ne savais pas qu'elle et sa copine la garce venaient encore entre ces murs alors que la maladie m'enfermait dans ma chambre. Parce que deux secondes auparavant, je ne me serais jamais imaginée que lui pourrait… Elles deux, je vais m'en faire des putains de guirlandes. Quant à lui… La rage m'écrase, m'asphyxie dans son écrin de rancœur teintée de folie furieuse. Je l'aime. Je l'aime comme une dingue et Anton lui… Ma bouche s'ouvre puis se ferme sans qu'un seul son ne se fraye un chemin. Si la froideur est sa marque de fabrique, mon sang n'est plus que lave. Penser à lui en train de les mater danser… se déshabiller… se caresser… Un violent haut-le-cœur me ramène sur Terre. Ça faisait longtemps tiens.

Je vais le bouffer. Vivant. Bouffer son cœur saignant et encore chaud, palpitant.

Incandescente, je m'adresse à une Lust embarrassée. La voix hachée, l'œil féroce, je crache et feule par la colère qui m'inonde littéralement.

— Tu étais là hier et avant-hier ?

— Sélène...

Je me retourne à demi vers Anton, l'index levé dans le but de le faire taire.

— Stop. Stop. Tais-toi, sifflé-je entre mes dents, sibilant de colère avant de nouveau faire face à la blonde. Alors ? Tu continues de venir ici ? Pas besoin de me pondre une thèse-antithèse-synthèse. C'est oui ou c'est non, point barre.

Je sais que je l'agresse sans qu'elle, elle y soit réellement pour quoi que ce soit, mais une chose est certaine, je n'en ai strictement rien à carrer. Rien de rien. N'attendant pas sa réponse, je me fige lorsqu'en me tournant vers mon Russe, je devine un sourire sarcastique se peindre sur ses lèvres. Et en plus, il ose se foutre de moi ? à croire qu'il ne me connaît pas tant que ça… Là tout de suite la seule pensée, et fixe, qui réussit à percer le voile de ma fureur est l'idée de lui en faire baver. Mon imagination fertile battant la campagne, je me vois déjà le mater, une chaîne métallique enroulée autour de son cou et tirée par mes soins, sa belle

gueule crispée. Vu son instinct de survie frisant la note maximum, il se débattrait mais finirait dans ma toile.

— Tu ne les as pas renvoyées, je constate atterrée. Ma paume se plaque sur ma bouche pour endiguer le flot d'injures qui ronronne d'éclater au grand jour.

L'éclat fiévreux de ses iris étincelants me rappelle soudain à qui je parle ainsi. A quel point il n'est pas comme les autres et combien la méfiance n'est pas un concept à prendre à la légère avec cet homme. Sa bouche se distend en un rictus tailladant son visage si différent d'il y a encore quelques minutes. Sa langue humecte ses lèvres, passe sur ses incisives supérieures sans que je ne réussisse à me détourner. Je suis pratiquement sûre qu'il évalue sa proie. Moi. Un friselis incroyable naît sur ma nuque avec la sensation folle d'être une rose rouge dont il arrache consciencieusement chaque pétale. Le broie. Et le laisse filer entre ses doigts. Toutefois, je ne suis pas du genre à me rendre sans combattre. Il ne sait pas à qui il a à faire… Je suis Sélène Baas. Il ne m'effraie pas. Enfin si un peu… Il s'avance d'un pas puis s'arrête, les mains dans les poches avec cette assurance innée qui est la sienne. Seul son accent filant dont la tendance à appuyer plus encore les consonnes est révélateur de la tension qui pulse sous sa peau. Réflexion faite, je ne suis pas certaine de le connaître. Je croyais que oui mais il a suffi d'une seconde pour basculer face à l'inconnu. Un étranger dont le regard m'enivre, m'obsède, me construit et me détruit…

— Je ne me justifierai pas, Sélène. Et encore moins ici, comme ça.

Sa réponse ne me satisfait pas, loin de là. Au contraire. Exaspérée, sans penser au ridicule de ma tenue ou à mon corps exposé, je laisse échapper une espèce d'hululement de frustration. Je n'ai jamais été amoureuse. Il est le premier et je commence à craindre qu'il ne soit le seul. Qui pourrait passer derrière lui ? qui pour l'envisager ? qui pour oser tenter de tenir la comparaison ? Je suis impuissante face à la déferlante de ces sentiments odieux et lui n'arrange rien, ne le fera jamais d'ailleurs. Encore ici, il me le prouve. Anton n'essaie même pas d'atténuer la houle qui enfle à chaque ressac qui passe quand moi, je crois devenir cinglée. Il a raison. Je suis si jeune… et lui si usé. J'envoie mon pied taper contre un fauteuil club et manque ma cible. Résultat des courses mon escarpin s'envole, Lust rougit encore plus si bien que j'ai peur un fugace instant qu'elle ne soit prise de combustion spontanée et Anton se contente de me fixer sévèrement avec une telle froideur que j'ai bien envie de lui arracher les yeux pour m'en faire… je sais même pas quoi. Furieuse et affreusement mal, je lâche l'affaire pour le moment. Qu'ils se démerdent.

Ou pas.

— Tes putains de cicatrices te vont bien finalement, je crache, venimeuse. Elles sont aussi noires que ton âme. Cette peau que tu caches… c'est vrai, elle a un goût de cendres. Alors tu sais quoi ? je conclus avec un moulinet désabusé du bras, va les retrouver. Joue à la poupée russe. Baise-les même si ça te chante ou ne les baise pas… J'en ai rien à foutre. Je suis peut-être une gamine, mais moi, je sais ce que je veux.

Mes iris se plantent dans les siens, acérés.

— Ce que je voulais devrais-je dire.

A peine prononcées, je regrette déjà mes paroles. Parce qu'elles ne reflètent en rien ma réflexion. Ces mots ne sont destinés qu'à faire souffrir, à l'atteindre via les seules faiblesses qui ont le pouvoir de le mettre à terre, du moins à mon avis. L'obscurité de ses pupilles se dilatent jusqu'à ce que ses yeux ne me fassent plus penser qu'à une nappe de pétrole, visqueuse et nauséabonde. Je suis allée trop loin, beaucoup trop loin. Sans en penser un traître mot. Mais l'amour fait tellement mal que parfois y croire ne suffit plus. Seul blesser et faire mal deviennent des leitmotivs acceptables. Prudente dès lors que les flammes dansant dans ses prunelles bleues ne me semblent plus du tout fictives, j'amorce un retrait stratégique vers le couloir et donc l'escalier béni menant à ma chambre où je souhaite me calfeutrer bien sagement en attendant que l'orage s'éloigne. Ou plutôt éclate violemment. Me déplaçant de biais, je me fais figure d'un crabe prêt à s'enterrer dans le sable pour échapper aux pêcheurs du dimanche. Plus je l'observe – je ne vais certainement pas quitter des yeux la bête furieuse que je viens de très légèrement agacer… Folle mais pas suicidaire comme dirait ma copine Karys – … plus je l'observe, plus j'ai l'impression de voir se refléter dans ses billes indigo un tas d'os empilés qui ne peuvent qu'être les miens. Droit, glacial, il est au-delà de la colère. La rage qui fait bouillir le sang d'Anton ne le rend plus que froid, gelé de l'intérieur.

— Va-t'en.

Trois consonnes. Deux voyelles. Cinq lettres qui me pétrifient et m'angoissent. Il ne veut plus de moi. Ma fierté m'empêche de rendre le contenu succinct de mon estomac sur les tapis berbères. Je relève la tête, les regarde sans piper un mot. Comment les choses peuvent-elles virer à un tel n'importe quoi en deux temps, trois mouvements ?

— Très bien. Je serais partie…

— Pas toi, gronde la voix de mon Russe, écorchée et nerveuse.

Estomaquée, je le regarde congédier Lust d'un mouvement à peine perceptible de la main. La petite souris intrusive m'adresse un sourire contrit avant de filer sans demander son reste. La porte d'entrée claque que me voilà enfin dans le vestibulaire prête à courir m'enfermer dans ma tour loin de mon

Barbe-Bleue.

— Devouchka !

Alors là, il peut toujours aller se faire voir au pays des Petits Poneys… S'il croit que je vais le rejoindre et remettre ma vie entre ses mains… Ces dernières ont beau être fines avec de longs doigts fuselés que j'imagine parfaitement parcourir mon corps, il n'en reste pas moins qu'à son ton, au vu de ce que je viens de lui balancer, je risque de ne pas être à la noce. Une espèce de prémonition fondée sur la logique de situation et du personnage.

— Reviens ici.

Il ne crie même pas. A l'opposé, son timbre est d'une douceur séductrice tout à fait persuasive. Sauf pour moi. Il me fait penser aux Sirènes attirant leurs proies par leur chant pour les mener à la mort.

— Tu peux te brosser le Russcof, je rumine entre mes dents en prenant une impulsion afin de m'élancer dans l'escalier.

Mal m'en prend. Très mal. J'aurais dû me souvenir. Me rappeler quel est le seul sentiment capable d'engendrer le contact chez Anton. Cette unique affliction dont ses veines sont à présent obstruées.

Sa nature colérique. Ce trouble permanent qu'il sait dissimuler au quotidien sauf en de rares occasions. Comme à cet instant.

Un étau se referme sur le haut de ma cheville, m'abattant contre les marches. Hors de moi, je griffe et piaffe autant pour lui échapper que parce que révoltée contre moi-même de me sentir si affreusement bouleversée.

Inexcusable.

A genoux sur une marche, ma main agrippe un des barreaux de la rambarde à ma gauche, je tente de me relever quand, m'attrapant par le tissu lâche de ma robe dézippée, il m'attire brutalement contre son torse. Le désir me mord le ventre, la nuque.

Inavouable.

Cabrée contre lui, ma paume droite trouve l'autre garde-fou et, ainsi maintenue de chaque côté, je tente une percée en avant pour gagner quelques marches. Peine perdue. Sans qu'il ne s'en soit rendu compte, j'en suis certaine, son bras s'enroule étroitement autour de ma taille. D'une impulsion, il se remet debout, recule et nous propulse contre le mur adjacent.

Inqualifiable.

Ensorcelée par le brouillard ténébreux dans lequel il nous a plongé tous les deux, je me retrouve acculée entre son corps bouillant et la cloison froide. Ses doigts enserrent ma nuque pour garder ma joue brûlante contre la pierre tandis que les autres ceignent mes poignets et les menottent, cloués au-dessus de ma tête. Sa respiration heurte ma peau sensible, la déchiquette sans pitié. Sentir le tissu de ses fringues contre mon dos froisse mon épiderme à vif.

J'ai tellement envie de lui. Tellement… et en même temps, je souhaiterais meurtrir son visage à coups d'ongles pour ce qu'il a osé faire. Me faire. Nous faire.

— Je voudrais être ce héros tragique que tu attends mais je ne le suis pas.

Il se presse contre moi une seconde avant de rétablir une distance tout sauf raisonnable.

— Je voudrais être à la hauteur mais je ne le suis pas.

Ses lèvres se posent sur la naissance de mes cheveux dégagés sur mon épaule par ses soins.

—Tu as raison Devouchka. Je suis cendres, je suis ombre. Et je te veux toi. Anéantis-les moï angel.

— Laisse-moi…

Ma voix n'est plus qu'un sombre chuchotement perdu quelque part entre nos deux corps luttant à contre-courant de nos cœurs. Une plainte langoureuse s'exhale de ma poitrine lorsque je sens son érection logée entre mes fesses s'appuyer plus encore pour mieux se nicher. A sa place.

— Est-ce réellement ce que tu attends ?

Je ne réponds pas, trop délirante.

Que suis-je en droit de vouloir ?

— Pulvérise-les, murmure Anton.

En même temps que ses mots m'atteignent de plein fouet, il libère mes mains que pourtant je suis incapable de baisser. Aérien, son index longe mes bras, frôle la ligne de mon épaule puis ma nuque… ma colonne frissonnante…

Rien ?

Ses doigts agrippent l'étoffe de ma robe et, d'un mouvement autoritaire, la tirent de façon à l'envoyer chuter à mes pieds. Comment peut-on être à la fois si brutal, si brusque et pour autant d'une délicatesse ? Toujours tout et son contraire.

—Tu finiras par me rendre folle…

— Tu finiras par me tuer, Devouchka.

Un long frisson dévale mon échine, meurt entre mes cuisses prises de tremblements. Mon sexe se pare d'un voile d'humidité rien qu'à sentir la trace

incendiée qu'il laisse à son passage sur ma chair...

Je l'entends dans mon dos marmonner des phrases en russe avec un tel débit hachuré que je comprends alors à quel point il oscille, furieux et exalté d'une passion frisant l'incendie tant elle est hivernale.

Il a besoin de moi. A envie de moi. Comme moi de lui. Aussitôt mon corps contracté se relâche sans pour autant quitter la position qu'il désire, plaquée contre la paroi. Nue. Jambes écartées. Offerte à la moindre de ses folies. Mes seins nus frottent douloureusement contre les pierres mais je m'en contrefous. Seul Anton compte. Une de ses mains se faufile dans mes cheveux, les enroulant dans son poing tandis que de l'autre, il se débraguette et descend son jean d'un foutu mouvement lascif du bassin. Un cri de plaisir mâtiné d'un aiguillon pervers de douleur franchit la barrière de mes lèvres lorsqu'il s'enfonce en moi d'une seule et unique poussée en tirant mes mèches emprisonnées. Comme frappée de démence, je griffe le mur, mes hanches basculent à sa recherche lorsqu'il me quitte un peu pour mieux me reprendre.

Me reprendre et me posséder. Brutalement. Sa hargne contre la mienne.

Sa main rejoint la mienne sur le mur, se pose dessus, entrelaçant nos doigts quand l'autre maintient ma tête contre la façade. Son front percute lourdement mon oreille pendant que ses coups de reins rageurs s'intensifient.

— Ya tibia lioubliou suka (51)… grince-t-il essoufflé.

Je… Quoi ? Je n'ai pas le temps de tenter de lui demander une explication sur le sens de ces mots. Affolée, je le sens se retirer de mon ventre. Non… non… pas ça… Mon crâne part en arrière, percute son épaule sans qu'il ne dise quelque chose. Seul son corps crispé est le témoin du combat qu'il s'inflige. Ses ongles lacèrent la peau de mes hanches quand son sexe s'insinue de nouveau entre mes lèvres pour m'envahir. Cambrée, désagrégée dans un plaisir tourmenté, je meurs quand il vient martyriser mon clitoris. Un de ses coups de boutoir, plus violent que les autres, me fait heurter douloureusement le mur mais je m'en fous. Son visage ancré à la ligne de ma nuque transpirante, ses mains cramponnées à la rondeur de ma taille, il se débat avec ses démons en se perdant en moi, ruiné. Dépossédé de sa haine qui est la seule entité qu'il sait maîtriser.

— Ya tibia lioubliou jizn'maïa (52) , gronde Anton en projetant son bassin contre mes fesses. Ya tibia lioubliou…

Sans relâche, il continue d'asséner ces sons étranges, sa bouche effleurant à chaque mouvement la peau moite de mon dos, en cadence avec ses doigts jouant en moi, avec…

— Qu'est-ce que…

D’un geste, mon Russe me bâillonne. Il suçote le lobe de mon oreille avant de planter ses dents dans la rondeur de mon épaule.

— ça veut dire, souffle Anton d’une voix sourde. Ça veut dire que tu es absolument partout. Ça veut dire que tu as annihilé le reste. Ça veut dire que… que le Dauphin Noir n’est plus la première chose à laquelle je pense en me levant.

Une poussée brutale m’emporte loin, un cri m’étrangle tandis que lui rugit, fauve blessé.

— En me couchant. Da. C’est ça. Partout. Et que je ne suis pas certain d’aimer ça.

A peine sa phrase est-elle terminée que l’orgasme m’emporte. Eclatant chaque synapse. Explosant tout… ma colère, sa rage. Dans un sursaut, je jouis longuement avant de m’affaler contre son torse, la respiration saccadée. Le pouls emballé dans une cavalcade frénétique, je meurs mille fois et mille fois il me ramène à la vie. Un sourire épuisé s’épanouit sur mon visage alors que le sien et la nuit qui y fronde me sont invisibles. Un jour peut-être finira-t-il par me faire face et alors, je sentirais enfin ses lèvres sur les miennes.

— Elles ne sont pas venues depuis que nous avons fait l’amour. La première fois, précise-t-il en creusant le ventre pour éviter d’épouser la cambrure de mes reins.

Il se détache de mon corps, m’obligeant ainsi à me retenir au mur. Mon ventre comme mon cœur se tordent au gré de ses paroles.

— Devouchka, je ne sais pas pour quelle raison Lust était ici.

Je m’adosse au béton ciré, insensible au fait d’être nue quand lui est déjà rhabillé. Et avec classe. Je rêve… Ce mec est totalement barré. Mon regard effleure le sien, eaux glacées, le caresse. Je ne peux me montrer frontale, mes forces m’ayant désertées.

— Alors pourquoi n’as-tu rien dit ?

Le coin droit de sa bouche remonte, prise d’un tic ironique. Il finit de boutonner son gilet, passe sa main dans sa tignasse blanche.

— Parce que personne ne me dicte ma conduite, Sélène. Personne. Ni les autres, ni toi. On m’a assez donné d’ordre pour une vie.

Pourtant c’est exactement ce que je vais faire. Et pas plus tard que tout de suite. Mes yeux trouvent les siens, une pointe de malveillance trouble le lac de mes eaux vertes. S’il l’a remarqué, rien ne peut me le confirmer tant il reste d’un stoïcisme impressionnant. Mon index tremble quand, une fois plantée toujours nue devant lui, je replace correctement une de ses mèches neigeuses. Cette fois-ci, c’est à mon tour de me lancer dans le vide.

D’exiger.

— Dors avec moi.

(51) Je t'aime, putain
(52) Je t'aime, ma vie

Chapitre 49

Anton

« Pourquoi je ferais une chose pareille ? j'ai choisi de ne pas choisir la vie. J'ai choisi autre chose. »

Renton, Trainspotting.

J'ai mal.

Quelque part, perception diffuse, je souffre. Je ne sais comment ni vraiment où mais la douleur est là. A la fois tapie et explosive. Pourquoi maintenant ? L'expliquer, le comprendre… non, ça je ne peux pas. Tout ce que je perçois est que la chaleur est insoutenable. Aucune bribe d'air ne passe dans l'étoupe où je me trouve. Harassé, moulu, mon corps est comme suspendu dans une espèce d'œdème monstrueux et si lourd qu'il m'entraîne vers le fond.

Je vais crever… Ici. Là. Où que je sois.

De retour à Black Dolphins ? Et si je ne l'avais jamais quittée ? Si ma sortie, si ma convalescence… si Sélène n'étaient qu'une série de mirages ? Une hallucination issue de mon cerveau atteint ? Un frisson désagréable me saisit. Anxieux, j'essaie de bouger mais je ne suis pas en état. Quelque chose m'en empêche. Un poids qui me cloue immobile. Une masse chaude qui me glace jusqu'aux os. C'est ça… je suis dans ma cellule. Vivotant entre quatre mecs. A dormir debout. A manger debout. A mourir debout. Malgré les années qui s'écoulent, je les sens toujours. Chacun d'eux. Chacun de leurs touchers. Leurs mains… leurs épaules… tous ces contacts permanents, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Leurs peaux, leur haleine, ces fripes immondes dont nous étions vêtus. Collés par la transpiration, mes cheveux immaculés, d'une blancheur synonyme de cette pureté évadée, se couvrent à nouveau de cette crasse qui m'a tant collé à la peau. Les relents de poussière m'étranglent, le parfum frais de la peinture bon marché taillade mon odorat. La saleté s'abreuve de ma chair, de mon âme fracturée. Je me rappelle tout. Les abus. Les humiliations mentales. Les traumatismes corporels.

Tout.

Parce qu'à chaque toucher, ma peau a appris à s'embraser, polluée.

Parce qu'à chaque toucher, je me liquéfie, gelé de l'intérieur.

Mon cœur bat à toute allure, mon pouls s'envole avant de ralentir jusqu'à

avoir l’impression que lui aussi va s’éteindre définitivement. Je veux disparaître. Me dissoudre et que jamais personne ne pose la main sur cette chair que je hais. Une sueur froide couvre désormais la totalité de mon épiderme transi, mes anciennes blessures se rouvrent avec une lenteur effroyable. Mes os cassés il y a si longtemps se broient à nouveau à cause de la pression, mes cicatrices s’éventrent sous la contrainte.

J’ai eu tort… Je ne peux pas vivre normalement. Le vouloir, le souhaiter ne suffit pas. Où je me trouve, qui je suis maintenant, quel homme j’ai pu être… tout ça importe peu. Parce que j’ai déjà vécu trop d’existences. Celle d’Aliocha. Celle d’Anton. Et celle que pour elle, je voudrais tenter. Or, je ne suis qu’un fantôme s’aliénant trois personnalités luttant à contre-sens pour leur survie. Et Sélène… elle est cette fumée que je tente d’emprisonner entre mes bras, mais qui invariablement s’estompe dès que nos peaux se retrouvent.

Je veux disparaître… M’effriter et terminer sable, glissant entre ses doigts à elle, ma Rousselki. Sombrer, noyé dans les eaux profondes de ses deux mares au Diable couleur d’émeraude. M’évanouir comme si jamais je n’avais foulé cette terre aride.

Ma bouche s’assèche au point que même ma langue ne peut plus l’humecter. Aucun son n’arrive à s’exhaler de mon torse trop mince.

Je suis silence. Je suis cendres.

La fièvre glaciale qui me tenaille resserre l’étau autour de ma gorge quand la sensation sur mon épiderme se densifie. L’angoisse irrationnelle qui me tient dans sa poigne d’acier n’a rien de palpable. Néanmoins elle se déploie, ange noir, pour mieux me briser et me torpiller. Ma nuque se raidit, mes épaules également tant mon corps entier se prépare au combat. Je dois me défendre. Je dois… Je dois… Mutique alors que mes lèvres entrouvertes essaient de laisser filtrer le hurlement de rage pure qui me musèle, mes membres jusque-là inertes trouvent un regain d’énergie. Ils s’agitent, animés par l’instinct de préservation que j’ai développé durant toutes ces années.

Je veux disparaître… Retrouver un ersatz de sérénité. Quitte à n’être plus que du vent. Emporté au loin.

La pression sur mon flanc s’accentue. D’aérienne, elle se transforme en arachnide pour mieux m’enferrer dans sa toile et danse sur ma peau, étoile à cinq branches... La gravité de ce fardeau étranger est accablante. Je me sens tel de l’essence dans un monde en flammes. Je voudrais tant être cet homme qu’elle attend de moi mais je ne peux pas. Ne pourrai jamais. Parce qu’elle n’a vu que la surface et que ce qui se cache dessous la salirait. Elle est mon secret.

Figé, je ne peux bouger lorsqu’une goutte d’eau naît sur le creux de mon sternum puis dégringole le long de mon ventre creusé par l’appréhension.

Comme si elle sinuait sur les lignes de mes tatouages exécutés à la hâte dans la peine et la misère, pour me rappeler en cette nuit avec elle que je ne me suis jamais autant trompé. Suka… J'y ai cru. Dépasser mes erreurs, transcender la peur.

Ma raison est à son tour prise de tremblements à mesure que la chose serpente et s'épanouit sur ma poitrine. Quand elle arrive enfin à la base de mon cou et effleure ma pomme d'Adam, mes limites sont atteintes. Elles sont sur moi. Des dizaines, des centaines de mains qui m'ankylosent et me paralysent. Griffant. Lacérant. Palpant. Un grondement rauque écorche ma gorge. Pris d'un accès impulsif de conservation, mes paupières s'ouvrent enfin. D'un mouvement brusque, je me libère en rejetant l'intrus, recule avant de rouler et chuter lourdement. L'arrière de ma tête cogne le sol. Avec un feulement si long qu'il déchire ma trachée, je me rabats sur le ventre, égratignant le plancher pour m'y enterrer. Mon esprit affronte quelque chose d'intangible. Moi. Mon corps convulse tandis que je rampe sur plusieurs pas, mon front heurte à son tour ce que je crois reconnaître comme du bois. Je ne suis donc pas parqué au Dauphin Noir... Un gémissement de soulagement étouffé par la panique, je me retourne et dois cacher mes yeux blessés quand une lumière artificielle inonde l'endroit où je me terre. Je me replie encore plus loin en trébuchant pour finir acculé contre une surface froide. Une fenêtre ? Alors non je ne suis vraiment pas au Dauphin Noir…

La première chose que distingue mon inconscient de ce mauvais rêve assourdissant est son parfum. Il embaume l'espace, le fait sien et me renvoie au velours de la peau de son dos lovée contre mon torse. Ses effluences n'ont rien de comparable, n'appartiennent qu'à elle. Dans une tentative malheureuse de la trouver, je la respire à pleins poumons à défaut de la voir. Ce n'est pas une simple odeur… je la goûte. Elle a l'arôme sucré de l'espoir. L'amertume de la folie. L'onctuosité des senteurs d'un jardin d'hiver... La liberté d'un oiseau moqueur.

La seconde s'enclenche dès lors que mes yeux se décident enfin à s'ouvrir et viennent se percuter à Sélène. Assise, échouée au milieu de son lit tenant serré contre son buste le drap, ses longs cheveux bruns en bataille, elle est… éclatante de beauté. Inonde la chambre de ses étincelles. Rayonne. Ses grands yeux verts encore embués par le sommeil que je viens de lui dérober, elle me dévisage, interloquée. Quand enfin elle comprend. Lâchant le tissu impudique qui retombe sur ses cuisses, sa main se porte à sa bouche purpurine. Ses prunelles d'eau s'arrondissent, écarquillées par l'horreur devant le tableau pitoyable que je lui offre. Pourtant, je n'arrive pas à détacher mon regard jusqu'à ce qu'un infime mouvement d'elle me détourne, dégoûté de moi-même. J'ai voulu toucher du

doigt un putain de ciel et je me suis brûlé, ramené à la conscience par ces ombres qui n'en finiront jamais de rôder autour de moi.

— Je… Je ne voulais pas te toucher, balbutie Sélène, un sanglot dans sa voix cassée. J'ai fait attention à ne pas toucher ta peau mais je me suis endormie… Anton…

Incapable de bouger, mes jambes se replient afin de me permettre de caler mes avant-bras sur mes genoux encore tremblants. De profil, je frotte d'une main énergique mon visage épuisé. Un bruissement soyeux me fait jeter un œil vers le lit sur lequel je m'attends à la retrouver effrayée. C'est bien mal la connaître.

Bien mal.

Ma paume cachant mes lèvres exsangues, je l'observe sans réussir à me convaincre de m'en détourner totalement. Eberlué, mon front se plisse quand elle repousse la couverture d'un geste décidé puis crapahute hors du matelas pour me rejoindre, glissant à genoux jusque devant moi. Nue, elle demeure là, muette, ses jambes halées sagement ramenées sous ses fesses et me regarde sans détour. Mes iris caressent chaque ligne scandaleusement indécente de son corps menu. Comment a-t-elle pu me laisser la… toucher ? L'absurdité de la situation est atroce. Un ricanement franchit la barrière close de mes lèvres quand tout à coup, je me bloque.

D'abord un frôlement si fugace sur ma pommette que je crois l'avoir imaginé jusqu'à ce que ma vue se heurte à la vision de son bras tendu. Mon estomac fait un bond.

— Tu devrais partir.

Puis un effleurement qui, cette fois, s'abandonne une seconde de plus sur l'ourlet surplombant ma lèvre supérieure. Mes épaules se contractent.

— Pourquoi ?

Un seul mot. Innocent et porteur d'une telle candeur qu'il me pourfend.

— Je ne suis pas bon pour toi, Devouchka. Je suis toxique.

— Ah.

Pas une parole de plus de mon expansive intendante. Rien. Le bout de ses doigts sur le fil de ma mâchoire s'accentue afin de m'obliger à la regarder droit dans les yeux. Ses prunelles sont deux lacs tranquilles, nullement perturbés par ce qu'il est en train de passer. Inconscience ? Ou plus dingue, une foi inébranlable ? Son index en suit l'angulosité puis s'arrête sur mon menton et vint stopper sa course sur ma bouche qu'elle cajole de son pouce. Un sourire timide mais courageux éclot sur ses traits sereins. En dépit du violent frisson, de la tempête qui se forme dans mes entrailles, je ne bouge pas.

— Je ne crois pas que cela soit si simple, souffle Sélène avec une petite moue coquine et étrangement sérieuse.

Sa peau est si douce, son contact lui rugueux. Et pourtant… tel du papier de verre, par ses caresses elle met à nu mon être, le purifie de tout ce qui n'est pas elle. Mon regard ne peut plus quitter le mouvement de ses lèvres, de sa gorge diaphane déglutissant à mesure que ses doigts s'égarent sur ma peau. A mon tour, les mots me manquent.

— Ah.

Un sourire éclaire son visage, illumine son regard aussi étincelant que deux Tsavérites.

— Ah, confirme ma Rousselki avec un soupçon d'ironie. Et tu sais pourquoi ?

Ses iris plongent dans les miens et s'y ancrent.

— Parce que… je suis là. Parce que je suis égoïste et morveuse au point de refuser que tu me refoules. Parce que…

Sa voix prend un timbre plus suave, presque ronronnant tandis qu'elle s'insinue entre mes jambes écartées sans toutefois se lover contre moi.

— Parce que l'amour est insensé. Je n'ai peur de rien. N'ai besoin de rien. Sauf de toi. Et que j'essaierai une, dix, cent fois s'il le faut pour que tu sois entièrement à moi. Je suis… têtue, tu devrais le savoir Anton.

Se rend-elle compte d'à quel point elle est cruelle ? Non, bien sûr que non.

— Tu es complètement folle.

— Alors nous serons deux. C'est bien deux…

Un éclair de lucidité mêlée d'une ire terrorisée s'empare de moi quand je remarque enfin avoir agrippé sa taille si fine. Mes longues mains arrimées à la chair tendre de ses hanches, je la tire vers moi d'un mouvement sec sans prononcer un traître mot ni lui donner une quelconque porte de sortie. De toute façon, cette ouverture, il y a longtemps qu'elle a été murée. Le choix n'en est plus un. Pour aucun de nous deux. La colère que j'éprouve me permet encore de m'emparer d'elle et Sélène, inconsciente du mal qu'elle alimente et balaie en un même temps, me laisse faire. La pulpe de mes doigts effleure les boursoufflures que ces derniers lui ont déjà occasionné un peu plus tôt. Une flambée rageuse manque m'étouffer. Contre moi bien évidemment de l'avoir blessée. Encore. Mais aussi contre elle de me laisser faire et pire, d'en redemander. Toutefois, ce sentiment néfaste s'efface tel du sel face au vent au son de sa voix rauque. De désir pour moi. D'amour pour moi.

— Ce n'est rien. Ces marques sont à moi. Je t'interdis de ne serait-ce que souhaiter les voir partir.

Je ne peux plus envisager de la perdre. Elle n'est qu'à moi, entourée de mes ombres. Démystifiant mon Enfer. Enflammant tout sur son passage. A la hauteur de sa poitrine nue, mon visage choit sur la rondeur de ses seins, mes bras

s’enroulent autour de ses hanches et je la serre contre moi. A en perdre haleine. A l’étouffer. Ses poignets se nouent sur ma nuque tandis que je m’enfouis dans le vallonné satiné.

Je veux disparaître...

En Sélène. Au creux d’elle.

Chapitre 50

Sélène

« Je ne voudrais pas crever avant d'avoir usé sa bouche avec ma bouche, son corps avec mes mains, le reste avec mes yeux. »
Boris Vian.

— Tu es complètement dingue, tu le sais ça ?

— ça c'est un fait avéré chérie. Quelle idée de tomber love d'un fondu du caisson ?

— Et sinon, on parle du ténébreux là-bas ? Le patron, je ne me trompe pas ? je crie en me penchant vers mon amie pour désigner d'un mouvement du menton le brun immense derrière son comptoir dont les yeux laser ne quittent pas Karys d'une semelle.

— Je ne vois pas de qui tu parles… fait-elle en se renfonçant dans le dossier de la banquette couleur framboise, les bras croisés sur sa petite robe noire au décolleté… pigeonnant. Je rends tous les mecs dingues. Ça aussi, c'est un fait avéré.

Mouais. A d'autres. Pour changer subtilement de sujet…

— Je suis définitivement jalouse de tes gros seins, je me plains après avoir avalé d'une lampée mon cocktail. Tu as pris des formes et ça te va comme un gant et blablabla mais oui, oui, je suis affreusement jalouse.

La belle brune à mes côtés pouffe avant de se rembrunir en croisant, j'en mettrais ma main au feu, le regard de l'autre type qui semble maintenant se prendre la tête avec un mec ayant de toute évidence abusé de l'alcool.

— Tu veux en parler ? lui murmuré-je à l'oreille, ma main enroulée autour de son avant-bras.

Elle tressaille et pendant une seconde, je crois qu'elle va s'ouvrir et me livrer ce qui pèse sur son cœur mais elle se reprend rapidement. Une flamme danse dans son regard, le teintant d'orage.

— Non, soupire-t-elle après avoir lissé d'une main sa queue-de-cheval haute. Il n'y a rien à dire. Tu me connais, non ? ça va toujours. Un sourire et ça repart. Mais toi, continue-t-elle en me désignant du doigt en un geste absolument… Karyesque. Des mois que personne n'entend plus parler de toi, que tu te terres dans ta cambrousse !

Un grand éclat de rire me secoue, m'arrachant des larmes hystériques.

— Miss K. Saint Maur des Fossés, la campagne ? C’est la proche banlieue, voyons !

Un frisson exagéré froisse ses traits ivoirins, ses grands yeux verts écarquillés par le dégoût.

— La banlieue… Rien que ce mot est une injure, grogne-t-elle, sarcastique. Ça ne te manque pas de sortir à n’importe quelle heure pour faire n’importe quoi ?

Assise sur un énorme pouf d’un blanc immaculé au point d’en faire mal aux mirettes avec la violence des stroboscopes, je réfléchis une seconde. Le coude calé sur mon genou, les jambes croisées, je la fixe, mon menton dans le creux de ma paume. Je ne réponds pas de suite afin de prendre le temps de soupeser sa question, les tenants et les aboutissants.

— Tu vas me prendre pour une dingue mais cette baraque… Elle est différente de tout ce que j’ai pu connaître. Elle est… vivante. Se nourrit des émotions, du désespoir de ses habitants et les façonne à son image. Pourtant je ne me verrais nulle part ailleurs. C’est étrange. Alors non, la capitale ne me manque pas et pire encore, ma famille de moins en moins sans parler de…

Je me stoppe, les joues rougies par l’embarras. Seulement, j’ai oublié qui j’ai en face de moi. Cette fille a le flair le plus pointu du monde et jamais ne lâche son os à ronger pour peu qu’elle l’attrape. Empathe jusqu’au bout des ongles, elle se met à rire en buvant une longue gorgée de son mojito, sa paille fluo entre ses lèvres pulpeuses.

— Beau loupé Séssé ! Je te félicite ! C’est ce qui s’appelle un lapsus révélateur. Et oui, je te confirme, tu as aussi oublié les amis, ricane-t-elle un chouia trop fort pour que je ne comprenne pas qu’elle tente d’occulter quelque chose qu’elle préfère taire.

Je refuse de la brusquer, aussi je me mets à glousser moi aussi, l’alcool aidant. J’imagine la tête de mon Russe s’il me voit encore rentrer dans cet état… et je pouffe. Encore et encore. Soudain mon hilarité se tarit quand une ombre nous surplombe alors que mon amie va pour parler. Furieux, le barman jette quasiment une nouvelle tournée de boissons sur la minuscule table où nous végétons, décoche une rafale de flèches à la belle brune dont le visage flambe littéralement. La main aux ongles manucurés de Karys s’agite comme s’il s’agissait d’un moustique particulièrement désagréable.

— Ne fais pas attention à lui ou fais comme Milyia. Dégaine le mini-caleb.

— Le mini-caleb ?

Et là, je la vois tendre au ralenti son majeur puis l’embrasser en direction de l’homme qui nous surplombe. Elle tchipe ensuite, un sourcil arqué par la raillerie puis me dévisage.

— Le mini-c.

— Hinnn… attends voir et dis-moi si j’ai bon, je hurle en brandissant à mon tour mon médius. Comme ça ?

— Par-fait.

— Avoir une injure à son nom c’est un luxe que peu peuvent se targuer d’avoir…

— Une troisième peste, y en avait pas assez dans le coin, gronde le dénommé Caleb avant de darder son regard de braises incandescentes dans celui, amusé, de ma copine. Faut qu’on se voie.

— On verra. Je suis occupée pour le moment. Trucs de filles, tu sais… règles, tampons et taille de sextoys…

Sous nos pépiements exagérés de dindes, il préfère battre en retraite sans nous adresser ne serait-ce qu’un regard. Ma tête se penche de côté pour le suivre avant de rouler des yeux à l’attention de Karys.

— Sacré petit cul.

— Tu peux le dire… ronronne-t-elle.

Mon amie se rencogne une fois de plus contre le sofa et me jauge de pieds en cap. Cette fois, elle ne paraît plus rieuse ni distraite mais bel et bien sérieuse. Du bout des doigts, elle tapote son avant-bras, un de ses escarpins aux talons vertigineux se balance dans le vide. Les rouages de son esprit rusé tournent à plein régime afin de me déchiffrer, j’en suis parfaitement consciente. Dans un élan que je sais d’avance infructueux parce qu’en réalité j’ai besoin de ses conseils avisés, je tente de détourner la conversation.

— Où est-elle d’ailleurs ? Milyia ?

— Dans la tanière de son loup, quoi d’autre ?

Le sourire qui s’épanouit sur son visage est révélateur des sentiments particuliers qu’elle réserve à sa meilleure amie. Je peux y lire la tendresse, la joie… En un mot comme en dix, l’amour.

— Revenons-en à ce pour quoi au bout de mois et de mois, tu réapparais comme une fleur.

Sa bouche se plisse, son nez se retrousse.

— Pas vraiment de première fraîcheur la fleur d’ailleurs… Tu es toujours canon mais tu n’as pas bonne mine Séssé chérie.

Comme si mon corps souhaitait confirmer ses paroles, une quinte de toux que j’ai un mal énorme à endiguer me saisit. Mon index se lève pour l’empêcher de se ruer sur moi et je tente d’expectorer ce mal qui me poursuit depuis des semaines et qui, je dois l’avouer, ne va pas en s’arrangeant. J’attrape la serviette sur laquelle le grand con a posé ma vodka citron et la porte à ma bouche. Un rapide coup d’œil instinctif me donne la nausée lorsque j’aperçois une traînée

rougeâtre dans le creux du papier. Prompte, je le fourre dans la poche de mon slim en simili cuir rouge. Mon corps se détériore à vitesse grand V sans que le médecin qui pourtant m'abreuve de médocs en tous genres ne comprenne ce dont il retourne.

— Tu es certaine que ça va ? fait Karys, méfiante.

— ça va. Tu sais ce que c'est… l'arrière-saison de la gastro.

— Et l'arrière-saison des conneries à haut débit apparemment. Tu ne me diras rien de plus, je n'insiste pas mais fais attention. Tu as réellement une sale tronche.

— Merci du compliment.

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ? Dis-moi tout avant que je ne sois complètement saoule, lance-t-clle avant de vider son verre et, d'un geste, d'en appeler un autre au fameux Caleb qui, l'air de rien, la surveille comme du lait sur le feu, à croire qu'il craigne qu'elle ne s'évapore. (Ce qui saurait arriver incessamment sous peu…) Laisse-moi résumer le topo que tu m'as dressé tout à l'heure. Ton Boss le Russe. Tu es donc amoureuse de lui. Pas besoin d'avoir fait quinze ans d'études pour le comprendre, m'affirme Karys sans sourciller. Ça crève les yeux. Sauf qu'il est barge, qu'il sort de dix piges de taule dans une prison soviétique qui tient plus de la torture qu'autre chose, d'un an de sanatorium, qu'il refuse d'être touché, d'établir le moindre contact, que pendant des semaines tu as cru qu'il avait flingué son ex et… ah oui ! Pour terminer ce charmant tableau, il t'a enfin tout révélé et vous avez baisé après des mois de ceinture. J'ai fait l'impasse sur quelque chose ou j'ai bon ? Alors quoi ? Si enfin il s'est décidé à jouer de la braguette, qu'est-ce qui te pèse autant ?

— Mmmmm… Comment dire… C'est une impression qui me poursuit, je ne sais pas comment l'expliquer autrement. Je suis certaine qu'il ne m'a pas tout dit. Je le sens. Là.

Mon poing frappe ma poitrine.

— Hey Hamlet, c'est sur une scène ma licorne. S'il te cache un truc, n'importe quoi, tu dois le découvrir sinon ça ne fonctionnera jamais. Une relation ne peut durer si elle part sur des fondations fragiles. Il n'y a pas pire que les mensonges et les non-dits Sélène. Tu peux me croire… Je parle d'expérience.

Après une seconde de silence, elle reprend dans un sourire :

— Tu dois lui faire cracher le morceau.

— Il est si… insaisissable, je soupire en fourrant un chewing-gum à la menthe dans ma bouche d'un air las. Putain tu sais qu'il me tuerait s'il savait que je t'ai tout raconté…

Karys se penche vers moi, ses traits de porcelaine tendus en une moue

décidée de combattante de catch professionnelle.

— Tu avais besoin de t'épancher en toute sécurité, de sortir de ta prison dorée et puis je le ne connais pas, l'honneur est sauf… Quant au reste, tu parles ! Je t'ai connue plus coriace Séssé. Il ne veut rien te dire ? Fais-le craquer. Utilise ton corps, c'est ta meilleure arme. Soumets-le. Fais la grève du sexe.

— Je te rappelle qu'Anton n'a pas fait l'amour pendant dix ans, je grimace en levant les yeux au ciel. Il ne va pas se laisser avoir si facilement.

— Aucun homme ne résiste, articule Karys en léchant sa lèvre supérieure. Aucun. La preuve, il a quand même son « petit salon privé ». Sans parler de ses manies d'après ce que tu m'as dit.

Sa manière de mimer des guillemets me tire un petit rire. Après tout, elle n'a pas tort.

— Regarde. Preuve en image. Je te la fais courte.

Les yeux ronds comme des soucoupes, écarlate à force de ricaner, je l'observe se renverser contre le dossier de la banquette. Seins en avant, tête en arrière, elle laisse échapper un profond gémissement qui fait se retourner une tablée de mecs dans son dos. Lascive, une salve de plaintes séductrices s'enchaîne comme si elle jouissait… bruyamment. Tout à coup, elle s'arrête, se redresse avant de se retourner en s'exclamant, sérieuse tel un pape.

— Hey les pervers, arrêtez de fantasmer et allez retrouver vos meufs !

De nouveau face à moi, elle sourit.

— Tu as saisi le concept ? C'est un homme. Rien d'autre à dire.

Une vérité m'atteint à mesure que ses mots trouvent leur chemin en moi. La culpabilité d'avoir tout déballé à Karys s'éteint peu à peu. Elle a raison comme souvent d'ailleurs, en particulier quand il n'est pas question d'elle. Non seulement je veux découvrir ce qu'il me cache si bien mais il y a autre chose. Ma jolie brune a mis le doigt dessus. Le petit salon. Je veux faire comprendre à Anton que ses jeux si je puis les appeler ainsi n'ont rien de dégradant. Du moment qu'il les joue avec la bonne personne. Moi en l'occurrence. Il n'a plus besoin de ces deux femmes. Il n'a plus besoin de l'image déformée de celle qui l'a trompé si violemment. Elle n'est plus rien. Que de la fumée d'un passé qu'il lui convient de refermer une bonne fois pour toutes. J'attrape mon verre et le choque contre le sien, soudain joyeuse. Je ne sais pas si c'est l'alcool ou l'optimisme débordant de Karys qui agit sur moi mais j'ai la foi.

Une heure et un mal de crâne plus tard, alors que je suis sur le départ et après qu'un Uber soit venu cueillir mon amie aux limites de l'ivresse, je fais un détour avant de moi aussi rentrer moi aussi. Une fois devant le bar, je m'y accoude et appelle le patron avec un sifflement peu flatteur je dois bien l'admettre. Planté devant moi, il me scrute, les bras croisés. Sans prononcer un

mot. Ok. Ce mec doit être muet sauf quand il s'agit de ma copine de toute évidence. Prenant appui sur la barre métallique au bas du zinc, je me penche et lui assène un coup avec ma pochette qu'il ne le voie venir.

— Si tu fais mal à ma pote, je t'arrache les burnes, je braille en manquant m'étaler au sol quand mon escarpin se coince. Ou mieux, j'appelle mon mec… Un, il est russe, je compte sur mes doigts déployés. Deux, il est russe… Non ça je l'ai déjà dit… Bon alors deux bis, il a fait de la taule et pas genre dans un quatre étoiles hein... Et trois ou quatre, je sais plus… il a déjà buté un type alors tape la méf' le canon, pigé ?

Je n'attends pas sa réponse et m'en vais vers la sortie en tanguant pour m'engouffrer dans un des taxis qui longent le trottoir devant le Lampone. Un soupir fend ma poitrine en deux à mesure que la nausée habituelle s'accouple à ma migraine afin de devenir une saleté de monstre à deux têtes. Je veux mon lit moelleux, la sécurité de ma chambre et surtout je veux Anton. Dès lors que je me retrouve face à la maison, la berline repartie, je jette un coup d'œil à la casbah dont les lumières sont toutes éteintes. D'une main peu sûre, j'ôte mes chaussures dont les talons sont le Sheitan à cet instant précis et grimpe les quelques marches en injuriant le sol gelé. Après plusieurs tentatives infructueuses, j'arrive enfin à enclencher ma clé dans la serrure et à faire en sorte d'ouvrir le lourd panneau de bois qui semble vouloir se fighter contre moi. Je glisse sur le carrelage de l'entrée et me serais étalée comme une crêpe si la poignée prise dans la ceinture de mon pantalon ne m'en avait pas empêchée… Youhou ! Sauf que… je n'arrive pas à me libérer de la poignée de métal.

Fuck.

Soudain, le plafonnier vomit un torrent de lumière qui m'arrache un grognement tout sauf sexy. La séduction, ce ne sera pas pour cette nuit… Je me dévisse le cou et découvre mon Russe accoudé à la rambarde de l'immense escalier. Un frisson lèche ma peau, j'humecte ma bouche d'un coup de langue. Il est si… mon Dieu rien qu'à le voir ainsi avec son air réprobateur, son corps fin, ses yeux d'Arctique… mes ovaires dansent le tango.

— Saluuuuuut Mister Khassiev, je roucoule en tentant de conserver et mon équilibre et un minimum de dignité bloquée ainsi.

Ses bras se croisent, son index vient lisser sa putain de lèvre que je rêve de croquer. Il doit avoisiner les quatre heures du mat révolues, je suis ivre, hormonalement chargée et le voir ainsi habillé nickel si ce ne sont son gilet et les premiers boutons de sa chemise blanche ouverts n'aident carrément pas.

RIP mes ovaires. Ils ont littéralement explosé face à une surdose de sexytude à la russe.

— Tu pourrais peut-être, je ne sais pas moi, m'aider par exemple ? je grommelle, la voix pâteuse.

— Je pourrais, en convient Anton, son timbre si suave qu'une décharge électrique me secoue violemment. Ou alors je pourrais aussi te laisser là, Devouchka. Quelques heures sur le sol te feraient comprendre que te voir rentrer ainsi n'est plus une option.

— Et pourquoi ? boudé-je en tapant le sol de mon pied nu. J'avais besoin de décompresser. C'est tout.

Il s'avance vers moi et malgré la brume dans laquelle je baigne, l'acuité que j'ai de lui, elle, ne s'est pas endormie face à l'abus de cocktails. Au contraire.

— ça je le conçois. Ce qu'en revanche, j'ai plus de mal à admettre est le danger dans lequel tu te fourres à revenir seule dans de tels états.

— Et quoi ? tu serais venu me chercher ? je me braque face à l'impassibilité qu'il dégage en vagues écrasantes. Tu ne sors pas pour éviter les contacts avec le monde ou si tu dois le faire, tu te caches aux yeux de l'extérieur.

— Qu'est-ce que tu crois ? Evidemment.

Ce simple mot abat mes défenses affaiblies. Une chape de plomb fond sur mes épaules. Je lâche ma pochette qui va s'abandonner un peu plus loin ainsi que mes escarpins. Mes yeux douloureux plongent dans les siens, Caraïbes. Avec la conscience de bientôt me scratcher, je cille dangereusement.

— Je suis si fatiguée…

Avant que je ne m'effondre, deux bras me soulèvent et m'entraînent contre un torse sec dont les effluves de tabac épicé m'arrachent un soupir de plaisir. Ma tête se cale dans son cou sans que je ne cherche à préserver sa phobie. Pas ce soir. Je ne peux pas et s'il arrive à se surpasser lorsqu'il s'agit de moi… alors je ne chercherais pas plus loin. Mes poignets se nouent sur sa nuque, mon nez le respire à pleins poumons. Une plainte satisfaite s'exhale d'entre mes lèvres. Sans sourciller, il me porte jusque dans ma chambre en grondant un tas de blabla russe que je suis ravie pour le coup de ne pas connaître, certaine de ne pas avoir le beau rôle. Une fois sur le lit, tandis que son ombre s'étale sur mon corps qu'elle surplombe, je l'observe, les paupières à demi-closes par le désir qui désagrège mes reins. Mes mains essaient de déboutonner mon pantalon trop serré, sans succès. Avec un soupir qui relève plus d'un grognement, Anton s'incline vers moi, son genou ancré dans le matelas. Ses doigts repoussent les miens et parviennent eux à en dégrafer l'attache. Le faux cuir glisse sur mes jambes pour me laisser juste vêtue de mon string en dentelle rose. Sans jamais toucher ma peau qui ne demande que lui, il s'attaque ensuite à mon épais gilet puis mon

caraco de soie. C’est odieux. Son épiderme ne me frôle jamais mais il est là. Seul son souffle balayant ma chair transit mon être. Je pourrais presque en jouir.

— Tu n’as pas envie de moi, je me plains en me tortillant.

Son regard autoritaire me cloue sur le matelas. Echouée en étoile, je n’ose plus bouger d’un cil. Seules mes cuisses frottent l’une contre l’autre dans l’espoir de soulager la tension qui me dévore. Je vais pour parler quand la sensation de son index posé à la lisière de mon soutien-gorge me tire un halètement. Il chemine sur mon abdomen, coure sur mon ventre creusé, se crochète à l’élastique de mon dessous qui risque la combustion spontanée s’il continue ainsi. Il passe enfin sous le tissu, je me tends. Anton se penche alors vers moi, son regard indigo planté dans le mien. Cambrée, je sens son doigt effleurer mon sexe puis… plus rien.

— Et maintenant dors Devouchka.

What ?!

Un rire affreusement moqueur emplit ma chambre désormais plongée dans le noir. Même si la frustration me rend folle, un sourire léger fleurit sur mes lèvres. Un, parce que je sais qu’il n’est pas parti. Mon Russe est là dans ce fauteuil, gardien de mon sommeil. Et de deux… parce que…

— Je t’aime.

Qui ? Que ? Quoi ? Qui a dit ça ? Lui ? Moi ? Moi ? Lui ? Peu importe…

Foolish, Boy Epic

You took my breath, my one last chance
Tu as pris mon souffle, ma dernière chance
I let you take my hand and away we go
Je t’ai laissée prendre ma main et où on va
I'll follow your hair where the wind blows
Je suivrais tes cheveux que le vent souffle
And you came around, my body froze
Et tu es autour, mon corps gèle
I didn't make a sound
Je n’ai pas fait un bruit
You could hear my bones
Tu peux entendre mes os

Crumble and break, from my beating heart
Craquer et casser, par mon cœur battant
That much I can take
C’est plus que je ne peux endurer
but that look you gave
mais c’est ce que tu as donné.

I've been down in this devil town too much
J’ai été trop longtemps en bas dans cette ville démoniaque
Trying to find a way to change my luck
Essayant de trouver un chemin pour changer ma chance
Maybe meet someone, fall in love
Peut-être rencontrer quelqu’un, tomber amoureux

But everyone knows
Mais tout le monde sait
Love is foolish, but we do it, just to feel it
L’amour est insensé mais on le fait, juste pour le ressentir […]

I'll never forget that moment we kissed
Je n’oublierai jamais ce moment où nous nous sommes embrassés
You held my hand, looked at me and said
Tu as pris ma main, m’as regardé et m’as dit
Every passing minute is another chance
Chaque minute passée est une autre chance
To turn it all around
De tourner tout ça
And I just know if I don't make a sound
Et je sais juste que si je ne fais aucun bruit
I'll feel my bones, crumble and break
Je sentirai mes os craquer et se casser
From this defeated heart
De ce cœur défectueux
I go for you with everything I've got
Je vais avec toi avec tout ce que j’ai […]

Love is foolish, but we do it, just to feel it
L’amour est insensé mais on le fait, juste pour le ressentir
I've been down in this devil town too much

J’ai été trop longtemps en bas dans cette ville démoniaque
Trying to find a way to change my luck
Essayant de trouver un chemin pour changer ma chance
Maybe meet someone, fall in love
Peut-être rencontrer quelqu’un, tomber amoureux

I don't care if we grow old
Je m’en fous si on vieillit
I just want you to hold
Je veux juste que tu tiennes
I'll go for you with everything I've got
Je viendrais avec toi avec tout ce que possède
I'll follow your hair where the wind blows
Je suivrais tes cheveux que le vent souffle

But everyone knows
Mais tout le monde sait
Love is foolish, but we do it, just to feel it
L’amour est insensé mais on le fait, juste pour le ressentir.

Chapitre 51

Sélène

« Je te veux toujours, mais pas pour ton côté diabolique
Pas pour ta vie hantée, seulement pour toi
Alors dis-moi pourquoi je marchande avec ton côté diabolique
Je marchande avec ton esprit dangereux, mais jamais avec toi
Qui va te sauver maintenant, qui va te sauver ? »
Foxes, Devil Side.

Essoufflée mais satisfaite, je jette un coup d'œil circulaire pour englober la totalité de la pièce dans laquelle je me suis escrimée toute la sainte journée. Avec ma santé qui joue au yoyo ces dernières semaines et la fatigue au rendez-vous, la tâche ne s'est pas révélée des plus simples. Comme d'éloigner Anton de la maison. Heureusement pour moi, mes anges gardiens ne se sont pas défilés malgré la possible tempête que mes actes présents pourraient engendrer dans un futur relativement proche. Grâce à Sach et au départ d'Arsenyi pour sa mère patrie afin de rendre compte de ses dernières trouvailles, je suis libérée de mon boss depuis quelques heures. Un friselis désagréable se moque de ma peau transpirante lorsque la vision du frère de Katarina s'impose à moi. Si la menace de la vengeance de son putain de clan s'est éloignée, je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'il en va de même pour sa sœur. L'impression qu'elle est là quelque part, dissimulée dans l'ombre ne me quitte pas. Son fantôme hante les pas de mon Russe et par extension les miens. Sans parler de cet étrange malaise qui s'est accru depuis l'espèce d'hallu dont j'ai été victime. Elle semblait si réelle… Je sens encore sa respiration courir sur ma peau… Je hausse les épaules pour tenter de les dénouer de la tension que toute mention à cette garce fait naître. Si je l'avais devant moi, je l'attraperais par sa tignasse de top-model avant de lui faire sa fête en réajustant son portrait à coups de talons.

Chassant mes pensées toxiques, je me concentre à nouveau sur ce que Vadim et Andrea ont entrepris sous ma houlette. Grâce à ma discussion avec ma copine Karys, je vois désormais plus clair et une idée folle a germé dans mon esprit occupé en totalité par Anton. Certainement démentielle, carrément déraillée de toute réflexion, il est hors de question pourtant que j'en dévie. Pourquoi ? Parce qu'il doit comprendre ainsi que je l'ai dit à mon amie que ce qu'il estime des travers et que j'ai jugé odieux dans un premier temps ne sont

finalement que des jeux un peu… particuliers. Mon Russe n'a rien de conventionnel et, même s'il transcende ses démons pour moi, je veux qu'il comprenne que je suis là. Que ce qu'il estime bancal et pervers n'est qu'un pan de sa vie auquel il a le droit du moment que la bonne personne l'accompagne. Que son obsession de se rappeler ses erreurs, les mensonges, la trahison ou bien encore le mal peut devenir une source inépuisable de plaisir, de désir… d'amour.

Parce qu'avec moi. Parce que je l'aime. Parce que, que ce soit sa haine de lui-même, des autres, son indifférence… toutes ses sensations, toutes ses émotions, je les veux. Non pour chuter avec lui mais pour les éradiquer une à une. Extirper un poison qui n'a que trop fait de dégâts. Done. J'ai mon compte. Non seulement je vais le lui faire comprendre, quitte à le frapper avec la masse de Nicky Larson, mais en plus je finirais par savoir ce qu'il tente encore de me dissimuler. Je suis peut-être jeune mais pas une cruche, Dieu merci.

Tout à coup, un coup d'épaule me fait littéralement décoller. En réalité, il s'agirait plutôt d'un coup de reins tellement cette espèce d'ours à la tignasse feu est immense quand moi, je me fais de plus en plus l'effet d'être une minipousse en puissance. Le plat de ma main vient frotter mon bras douloureux. Andrea se juche sur une des consoles précieuses du petit salon et me mate sans l'ombre d'un remord, se foutant royalement des mitraillettes qui ont remplacé mes yeux.

— Tu sais qu'il va te dégommer de nous avoir fait entrer dans son sanctuaire de merde ? ricane le barman après avoir vidé d'une seule traite la bouteille de Corona qu'il jette ensuite négligemment au sol.

— Peut-être. Certainement même, j'admets en épongeant mon front voilé d'une fine pellicule de sueur froide. Mais ça en vaut la peine.

Après avoir refermé le dernier carton, Vadim, silencieux depuis son arrivée, vient s'installer à nos côtés. Les reins calés contre le buffet de style baroque laqué de noir, il décapsule à son tour une bière avant de la poser précautionneusement puis allume une cigarette après l'avoir roulée.

— J'espère que tu as raison, renchérit-il en tirant une bouffée de nicotine. Je l'espère sincèrement.

Econome de gestes comme de paroles, il se tait et savoure la brûlure de ses poumons. Son regard perdu montre à quel point il est déjà loin, l'esprit très certainement aux aguets de sa Capucine. Andrea avale une gorgée de sa seconde bouteille quand il me dévisage du coin de l'œil, chafouin.

— Tu nous en voudras pas pépète, on va décoller rapido. Ce n'est pas que je ne veux pas voir la Princesse des Glaces mais ce qui est sûr est que nous trouver là ne va pas le faire couiner Libérée je-ne-sais-plus-quoi… Ce serait plutôt du genre à nous enterrer à la cave.

— Il est comme l’océan, sourit Vadim, sinistre.

Ok. Là, je suis paumée. Ce mec a de telles références, de telles images et métaphores dans la tête qu’il est impossible de le suivre correctement.

— Il est sans pitié.

Sauf pour son double de toute évidence. Ils avancent ensemble tous les deux depuis si longtemps qu’ils ne forment qu’une seule entité à laquelle a fusionné une troisième facette, féminine celle-là. Cela étant dit, ils n’ont pas tort. Mieux vaut qu’ils mettent les voiles avant son retour. Je ne suis déjà pas certaine que mon initiative passe… Alors savoir que d’autres ont mis les pieds dans son antre risque de présenter quelques retours de bâton assez… virulents. Je sais qu’il ne me fera pas de mal. Eux en revanche… Rien n’est moins sûr. Je les regarde se rhabiller en vitesse puis passer à mes côtés pour sortir. Vadim presse mon bras avec un sourire éthéré sans prononcer un seul mot de plus, il n’en a pas besoin pour me faire comprendre qu’il me faut rester prudente et garder la foi. Quand Andrea se décide enfin à bouger, j’ai du mal à réprimer un mouvement de recul lorsqu’avec un clin d’œil coquin, il m’entoure de son bras et me claque une bise sonore sur la tempe.

— Courage gamine, chuchote l’immense roux contre ma peau. Ça vaut le coup de se battre, crois-moi. Pas de regret. Que des remords.

Une fois que le bruit du moteur m’assure qu’ils ont décanillé, je reste là les bras ballants à siroter une tasse fumante de ce café turc auquel je suis devenue, à l’instar d’Anton, accro. Son goût brut, amer qui ne s’efface que longtemps après, me plaît de plus en plus. Un sourire léger incurve les commissures de ma bouche en me rappelant une certaine discussion autour d’un portrait chinois… Toutefois, je ne reste pas longtemps à rêvasser. Il faut que tout soit prêt avant le retour de mon Croco. L’examen minutieux du salon me tire un soupir réjoui. Les pans de murs nus de leurs photographies malsaines paraissent soudain beaucoup moins menaçants sans la vue des scarifications dont son corps est perclus. Sans parler des clichés de cette garce. Bon. A la décharge d’Anton, les cadres arrachés de la cloison gisaient par terre. Un grognement de mécontentement monte de ma poitrine. Les trouver là au lieu d’être dans la poubelle n’a pas été pour me plaire. Clairement. Comme s’ils étaient le signe indiscutable qu’Anton n’arrivait pas à tourner la page d’un livre beaucoup trop lourd. Les sofas ont été remplacés par un lit trouvé dans une des chambres d’amis et les méridiennes repoussées. Une rougeur embrase mon front au souvenir des sifflements de ces deux Affreux quand ils ont bougé le sommier puis le matelas. La barre de pole dance, elle, est toujours là, unique vestige que j’ai consenti à garder entre ces murs et devant laquelle j’ai disposé un fauteuil à moins d’un mètre.

Je veux qu'il le voie. Mon corps. Je veux qu'il le sente. Le désir. Je veux qu'il l'entende. La passion tambouriner dans ses veines. Je veux qu'il la goûte. La confiance. Je veux qu'il le touche… Mon amour.

Une petite coiffeuse en ébène couverte de cosmétiques jouxte l'énorme lit ramenée par les bons soins des garçons. Nécessaire à ma petite mise en scène, une panière est abandonnée au pied, une couverture fine posée dessus pour en dissimuler le contenu prête à succomber à mes idées toutes plus scandaleuses les unes que les autres. Tout est en ordre. Mis à part mon homme lui-même… Refermant la porte derrière moi, je fonce pour m'enfermer dans ma chambre. La pendule murale consultée, je commence à paniquer lorsque je me rends compte que Sach ne devrait plus pouvoir garder Anton très longtemps loin de la maison. Aussi, je file sous la douche me laver férocement jusqu'à ce que ma peau vire au rouge puis, après un séchage énergique, stagne quelques minutes devant ma penderie. Toujours pas de robe noire… J'ai dû taper une énième hallu le moment où je me suis persuadée l'avoir fourrée dans ma valise. Pas grave. Show must go on. J'enfile rapidement un ensemble de dessous que de toute façon, je ne garderai logiquement pas très longtemps puis une paire de collants sous une robe pull grise toute simple. Mes cheveux bardés d'épingles pour les faire tenir en un chignon flou étant donné que faire mieux m'est totalement impossible, je dévale l'escalier. Se dépêcher ne m'est pas bénéfique. La tête me tourne violemment. Une main sur le plat de la table pour ne pas ciller, je tire une chaise et m'assois. Une minute, j'hésite à faire couler de nouveau un café, mais finalement m'abstiens quand une nausée plus marquée que les autres me tord le ventre. Le cœur au bord des lèvres par le stress, j'angoisse. Et s'il me haïssait d'avoir fait entrer du monde dans son obscurité ? S'il trouvait ma démarche totalement insensée, voire idiote ?

Mon Dieu…

Mon pouls se lance dans une folle cavalcade. Et s'il voulait me voir quitter la maison ? Je ne supporterais pas que, lassé de mes frasques, il exige de mon renvoi. De sa maison comme de ses bras. Même si techniquement, je n'y suis que par intermittence. Une petite voix me murmure alors qu'il en sera à jamais ainsi. Si Anton ne pète pas une durite ce soir, la vie avec lui ne sera jamais un long fleuve tranquille. Jamais mon Russe ne sera du genre promenade au clair de lune ou à s'enlacer sur une peau de bête… Bon. Réfléchissons calmement. Parce que tout d'abord, les balades, mis à part dans Rivoli, je n'en suis pas addict. Ensuite, je ne suis peut-être pas végétarienne ou végan, mais les animaux sont mes amis quand je ne les porte pas aux pieds ou en sacs à main. Et puis les peaux d'ours c'est d'un kitch… Je n'ai pas le choix. Karys me l'a bien fait comprendre. Les secrets sont des poids morts. Mes ongles pour une fois

manucurés jouent la samba sur le bois de la table de la cuisine, mes yeux rivés sur l'heure indiquée par mon portable. Le temps s'égrène avec une infinie lenteur. Pourtant à chaque minute qui passe, mon cœur rate un battement. Autant dire que s'il tarde de trop, je finirais exsangue sur le carrelage et qu'il ne trouvera plus que mon corps inanimé…

Morte d'avoir trop attendu. Ou pas assez. Ou d'avoir pris ses rêves pour des réalités.

En guise de mauvais présage, au moment même où la porte s'ouvre puis claque, je me tourne avec une telle brusquerie que ma hanche heurte ma tasse fétiche d'un mauvais goût absolu à l'effigie des Zinzins de l'Espace. Sous mon regard effaré, je la vois comme au ralenti se briser sur le sol. Ma paume se plaque sur ma bouche, mes yeux se gorgent de larmes. Relevant la tête quand l'ombre d'Anton se dessine, je ne peux retenir un sanglot en reniflant. Je glisse de ma chaise et, à genoux, ramasse les tessons de porcelaine sans me soucier de possibles égratignures.

— C'est nul, je chouine courroucée par ma maladresse autant que triste, vraiment à chier. Ma sœur me l'avait offerte quand j'avais douze ans. Je ne parle pas de Léo mais de cette connasse coincée de Marilou ! m'écrié-je, une fois debout avant de jeter le cadavre à la poubelle. Et vu comment se déroulent les choses, elle ne risque pas de me faire un autre cadeau !

Droit comme un i, ses mains calées au fond de ses poches, il me scrute en silence, laissant s'épancher mon accès de colère. Voilà aussi pourquoi je suis folle de cet homme. La glace qui enserre son cœur bouillant. Sa manière de savoir me laisser dériver quand il le faut ou au contraire m'affronter. En l'occurrence à cet instant, la scène doit lui sembler quelque peu risible si j'en crois son putain de sourcil arqué. Si je pouvais, je le giflerais. Avant de l'embrasser. Ou dans l'autre sens, je ne me suis pas encore décidée. Evidemment. Il ne peut comprendre que je suis un chouia sur les nerfs et pas qu'à cause de mon mug perdu. Mes entrailles se tortillent alors que son aura commence son œuvre folle d'appropriation sur mon corps comme mon âme. Pourtant invisibles, je sens ses filets se déployer autour de moi, m'envelopper pour mieux m'attirer à lui. Mes prunelles accrochent les siennes, je m'avance jusqu'à me retrouver face à lui, séparés par quelques petits pas. Inspirant une goulée d'air frais, je murmure en tirant sur sa manchette.

— J'aimerais que tu me suives. Mais tu dois me promettre de ne pas…

Ses sourcils se froncent, ses iris soudain miroir.

— Qu'est-ce que tu as fait, Devouchka ?

Sans pouvoir m'en empêcher, je marmonne, indignée.

— Tout de suite tu penses que j'ai dû faire une bêt…

Je me mors la langue, consciente que pour cette fois, il a mis dans le mille.
— Tu vas voir. Mais promets-moi.
— Que veux-tu que je te promette ?
Un sourire timide étire mes lèvres.
— De ne pas oublier.
— Ne pas oublier quoi ? s’exaspère Anton, les narines dilatées.
— Que je l’ai fait pour toi. Uniquement pour toi.

Chapitre 52

Sélène

« Des fois, j'ai l'impression que je dois
M'enfuir, que je dois
M'échapper
De la souffrance que tu as mis dans mon cœur
L'amour que nous partageons
Ne semble aller nulle part
J'ai perdu mes lumières »
Marylin Manson, Tainted Love.

— Niet.

Mes paupières se ferment une seconde et j'inspire, dos à mon Russe stoppé des quatre fers. L'incompréhension se dispute le terrain à la colère dans son esprit, je peux le percevoir sans même un regard. Silencieux, il m'a suivie dans l'escalier, montant chaque marche avec toujours un peu plus de défiance. Celle-ci s'est exsudée de lui en de profonds sillons emplis de cette rage froide qui le caractérise pour exploser lorsque mes pas nous ont mené face à cette porte maudite. Ma paume se pose en douceur sur le panneau, en caresse les veines boisées avec un sourire fantôme. Je dois la jouer fine. Après tout, je savais d'instinct que la partie serait serrée. Cet homme est têtu pour ne pas dire obtus. Nous sommes dissemblables sur bien des points mais identiques en ce qui concerne celui-là.

— Tu sais… J'ai toujours pensé que les trucs d'âmes sœurs, c'était des conneries. On s'aime, on se quitte. Ainsi va la vie. Une relation se construit, s'alimente. Au mieux je pensais que la passion laissait place à la tendresse d'une vie passée ensemble.

Je me retourne et lui fais face en m'adossant contre la porte, les mains croisées sur mes fesses, mes yeux dans les siens dont la colère froide reflue en vagues successives.

— Jusqu'à toi. C'est bizarre, hein ? Sûrement ridicule même. Je te rassure, je ne vais pas me mettre à aimer les licornes. Je préfère, et de loin, les vilains crocodiles, je ris en penchant la tête de côté. Ce que je veux te faire comprendre, Anton… Là, dans ce couloir, est que je t'aime. Voilà c'est dit. Je t'aime une fois. Je t'aimerai deux fois. Mille fois. J'aime tes yeux. Ta voix. Cette bouche que tu

me refuses. Tes mains.

Je me rapproche d'un pas, jusqu'à ce que le bout de nos chaussures se touchent. Mon index vient alors frôler le tissu de sa chemise, aérien.

— Et même ces cicatrices que tu hais, moi j'en suis amoureuse. Alors quoique tu décides. De me suivre. De me laisser là comme une conne. Je t'aimerai. Toujours. Mais laisse-toi faire. Rien qu'une fois. Ce n'est pas un ordre, c'est une requête. Laisse-moi te montrer. Parce que ta haine, ta méfiance… Ce n'est plus possible. Ni pour toi, ni pour moi.

Me hissant sur la pointe des pieds, mes lèvres quasiment sur sa bouche, je souffle.

— Ni pour nous. Ya tibya lioubliou.

Ses iris s'assombrissent à mesure que mes paroles tracent leur chemin. Il cille une nanoseconde avant de se reprendre et, à son tour, fait un pas vers moi, m'obligeant à me pressurer contre la porte. Sa main s'abat violemment sur le bois avant qu'il ne recommence cette fois en l'écrasant de son poing serré. Son haleine mentholée mâtinée d'un zeste de café et de malt m'envahit. D'abord mon sens olfactif. Puis sa respiration hachée paralyse mes membres en une espèce de transe langoureuse. Ses prunelles tempêtueuses fouillent mon visage, tentent de démêler le vrai du faux même s'il sait au fond de lui que je ne mens, ni ne m'amuse. Ses mâchoires tressautent, agitées par un tic nerveux dont je me désole d'être l'origine. Mais s'il le fallait, je recommencerais.

Une fois. Deux fois. Mille fois.

Anton s'incline encore un peu plus et je crois devenir folle quand sa tête chute dans le creux de mon cou sans pour autant toucher ma peau. Il me respire, aspire mes forces et se les approprie. M'empoisonne quand je veux le délivrer. La soie de ses mèches peroxydées m'ankylose, accable mes projets. Tout à coup, il se redresse et recule comme si la proximité de mon corps le brûlait. Cependant, en dépit du fait qu'il n'articule pas une seule syllabe, je comprends. Ma poitrine se gonfle de contentement, un soupir de soulagement m'échappe. Je me retourne doucement et, une fois la porte déverrouillée sans même qu'il ne paraisse étonné que la clenche s'abaisse sans l'aide d'une clé, entre puis m'efface dans le but de lui laisser le champ libre. Répugné, il effectue le premier pas à grand-peine et se fige une fois de l'autre côté du seuil. Ses narines se dilatent sous l'effet de la stupéfaction autant que de l'ire qui le mord, impitoyable. Il scanne lentement cette pièce dont il a fait son antre. Avance au milieu du salon, fait craquer ses vertèbres. Touche du bout du médius la coiffeuse, ses paupières se plissent. Longe le bas du lit, ses lèvres pleines se pincent. Puis se tourne vers moi, l'air sévère. Et moi, je fonds.

Un peu… de crainte.

Beaucoup… de délice.

Passionnément… d'interdit.

A la folie… de désir.

Pas du tout… de regret.

Sa main passe dans ses cheveux, les lisse en arrière, toujours muet. Soudain, elle fuse et envoie se fracasser au sol les babioles juchées sur une des consoles. Je sursaute mais reste immobile. Le teint crayeux, mon Russe me dévisage alors tandis qu'il extirpe de la poche de son gilet un cigare qu'il fiche à sa commissure droite sans l'allumer. Econome de paroles, économe de gestes. Et moi, j'ai la foutue impression de me retrouver dans les eaux noires d'un bayou à essayer de réchapper à des crocodiles affamés. Ils dansent une foutue ronde autour de mon corps de plus en plus lourd, m'hypnotisent… Parce qu'il est partout. Comme toujours. Moi, j'essaie de ne pas étouffer, de survivre, lui me dévore. Et j'adore ça. Mes tremblements incontrôlés. Mon pouls arraché de sa carotide. Prenant mon courage à deux mains, je me décide enfin à parler quand il me devance.

— Qu'est-ce que tu as fait, Devouchka ?

Sa voix douce aux reflets rauques m'écorche autant qu'elle me caresse.

— J'ai fait que je t'aime, Anton. J'ai fait que tu vas devoir comprendre que ce qu'il se passe ici, ce que tu crois être tellement mauvais ne l'est que parce que tes raisons sont, elles, perverties par ta colère. Egalement parce que tes partenaires, grondé-je avec une moue agacée, n'en sont pas. Elles ne sont pas bonnes pour toi. Moi oui. Moi, je le suis. Le plaisir que tu tires de ta souffrance affichée au mur, de la trahison avec ces deux nanas grimées en… *elle*. Tout ça c'est du vent, faussé par l'image que tu as de toi et du monde. Avec moi, il ne s'agira jamais que d'amour, de confiance. Du plaisir sans aucune espèce de douleur. Parfois de la colère. Mais jamais du mal. C'est ça que je veux t'offrir. Tu penses devoir ne pas oublier tes horreurs. Tu fais fausse route. Ce dont tu dois te rappeler… c'est moi. Vadim. L'amitié indéfectible de Sach. Ils feraient tout pour toi, tu sais.

Anton m'observe de haut en bas, une de ses mains dans la poche, l'autre triturant le bas de son gilet. Son air arrogant n'est pas pour me plaire même s'il est avant tout question d'un mécanisme d'autoprotection, tout comme peut l'être sa tenue toujours impeccable ou bien encore la distance qu'il impose à quiconque.

— Je ne changerais pas. Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Et en réalité, je ne le souhaite en aucun cas.

— Personne ne te le demande justement et surtout pas moi. Ce que je souhaite moi, non ce que j'exige, insisté-je en lui rappelant ses propres mots d'une certaine nuit. Ce que j'exige donc est que tu… t'ajustes, dirons-nous.

— Tu es folle, soupire mon Russe.

— Il y a des choses qui ne changent pas que veux-tu et puis… J'ai appris du meilleur à ce jeu-là, je réponds, une moue coquine peinte sur mes traits fatigués.

Il me surplombe, son corps fin et élancé si près du mien que sa chaleur se communique au mien.

— Quand je pense qu'ils ont osé t'aider. Je vais les démembrer un par un.

Devant ma mine déconfite, un rictus chafouin perce son faciès de marbre.

— Allons, Devouchka, ne me prends pas pour plus con que je ne le suis. Menue comme tu es, je te vois mal transbahuter seule cet énorme lit.

— Anton Khassiev ! Je suis outrée de ce vocabulaire ! m'écrié-je en portant la main à ma poitrine, faussement choquée. Je vais…

Tout à coup, je m'interromps en le voyant, d'un mouvement d'épaules gracile, se délester de sa veste cintrée pour l'abandonner sur le matelas.

— Tu disais ?

Son timbre de velours s'insinue sous mon épiderme et serpente jusqu'à mon ventre qu'il embrase avant de venir couler, lave brûlante, entre mes cuisses. Un léger gémissement meurt dans ma trachée oppressée. Bien. Je suis vraiment mal barrée. Comment je vais tenir s'il m'aguiche au moindre élan ? Je ne suis même pas persuadée qu'il se rende compte d'à quel point il me frustre autant qu'il me rend dingue…

— Qu'attends-tu de moi, Sélène Baas ?

Entendre mon nom complet rouler sur sa langue, s'érailler à son accent rugueux et trembler sous sa manière de heurter les consonnes est à deux doigts de me faire perdre de vue mon but pour me jeter sur lui. Le souvenir sensoriel de son bas-ventre épousant mes fesses me donne le vertige. Cependant, je me reprends rapidement. L'enjeu est bien trop grand. Je m'approche de lui, m'arrêtant juste devant lui.

— Je veux que tu t'asseyes pendant que je me prépare, chuchoté-je d'une voix suave à son oreille. Que je me prépare pour toi. Ainsi que tu l'aimes.

Un sourire fleurit sur mes lèvres et je me fais séductrice.

— Je veux que tu joues pour moi pendant ce temps. Ensuite… Je te démontrerai combien certains jeux peuvent être tout sauf vicieux quand tu t'exposes… avec moi. La confiance, Anton… La confiance.

— Tu veux beaucoup de choses, Devouchka, me répond-il sur le même ton confidentiel.

Sa manière de lécher ses incisives si… carnassière me procure une série de frissons. Mutine, je pouffe en reculant d'un pas. Mes yeux trouvent les siens, je le toise, railleuse.

— Du courage ?

Sans plus attendre de réponse de sa part, je décide de passer outre son approbation. Après tout, depuis que je suis entre ces murs, ce ne serait pas la première fois… Aussi vais-je prendre place devant la coiffeuse. De profil à Anton qui n'a pas bougé d'un cil et se contente de me lorgner, j'inspire une longue bouffée d'air. Courage Sélène. Je passe ma robe par-dessus ma tête puis l'abandonne sur le sol avant de me délester de mes collants et de mes sous-vêtements de coton blanc sans plus de cérémonie. Nue, je m'assieds face à lui sur le tabouret rectangulaire. Les jambes croisées, en appui sur mes bras tendus et le buste ainsi en avant, je le dévisage.

— Scandaleuse et indécente. Un duo incendiaire.

Ces deux mots laconiques me tirent un sourire tentateur.

— Sulfureux et hivernal. Un combo explosif.

D'un geste vif, il attrape le violoncelle bloqué sur sa cale et s'installe sur le fauteuil, l'archet bloqué sous l'aisselle. Son regard indolent vissé au mien, il gratte une corde avec son ongle et visiblement satisfait, fait glisser la baguette dessus. Son mouvement ample est empreint de tant de sensualité nonchalante que mes orteils se recroquevillent dans les poils du tapis persan. Les premières notes du Prélude de Bach prennent possession de la pièce tandis que les traits de mon Russe transfigurent le plaisir que jouer lui procure. Ses mèches retombent souplement sur son front, sa bouche trop longue s'étire avec délicatesse, ses iris embués d'orages et d'éclaircies.

Je t'aime une fois. Je t'aimerai deux fois. Mille fois…

Nos regards s'accrochent une seconde puis je me détourne pour user à mon tour de mon propre instrument ainsi que le dirait Karys. Mon corps. Sans plus me préoccuper d'Anton alors que je n'ai conscience que de lui, je me retourne et découvre mon profil dans la psyché du petit meuble féminin. Le visage face à moi me choque. Le teint pâle, les pommettes rosies, mes yeux cerclés paraissent immenses tellement ils sont fiévreux dans la lumière tamisée. Mes lèvres rougies n'aspirent qu'à ces baisers qu'il est incapable de m'offrir. L'âme bercée par la musique qui s'intensifie à mesure que les coups d'archet d'Anton s'envolent, frénétiques, j'ôte les épingles tenant mon chignon et regarde ma chevelure couler sur mes épaules dénudées avant de filmer ma bouche de rouge. La baguette dérape, mes sens également quand je croise le regard sombre d'Anton dans le miroir. Sa paume s'abat brutalement sur la caisse, m'arrachant un petit sourire paresseux. Je fais mine de ne pas le voir, son instrument tenu entre ses cuisses, allumer son cigare avant de déboutonner son gilet et de s'en débarrasser d'un geste las. Mon cœur manque un battement, mes membres s'engourdissent. Un instant, j'imagine l'orchidée tatouée sur son torse, sa peau blême striée de ces marques affreusement belles dissimulées sous sa chemise. Qui sont à moi. Je

n’ai jamais été jalouse mais lui… lui, il m’appartient. J’ai désormais un instinct de possession comment dire… ultra développé. Spontanément ma main s’enroule autour de ma gorge puis sinue jusqu’à la naissance de mes seins sensibles d’être aussi tendus, la sienne suit le même chemin sur son propre cou. Un nuage de bouffée blanchâtre s’immisce entre nous voilant ses traits. Toutefois dans les vapeurs je le devine s’agiter avant que son attitude languide ne reprenne le dessus.

La masse de mes boucles ramassée sur l’épaule, j’accroche deux pendants à mes oreilles puis reprends ma place initiale de profil à lui. Penchée, j’attrape un soutien-gorge dont, une fois fixé, les corbeilles réhaussent délicatement le renflement de ma poitrine menue. Les dentelles noires se fondent sur ma peau, la soie émeraude l’habille à la couleur de mes yeux. Les notes du violoncelle s’élancent à nouveau, m’accompagnant d’un rythme à la fois obsédant et... inquiétant. Un coup d’œil suffit à me porter aux limites de la folie. Qui possède qui ? Lequel a pris le dessus ? Je serais bien en mal de le déterminer et lui aussi… Ses iris chargés d’électricité, zébrés d’éclairs me couvent pendant que ses mains fines courent sur son énorme instrument.

Son barreau de chaise planté entre ses dents d’une blancheur prédatrice, il se lève afin de s’acharner sur le pauvre violoncelle, martyrisant ses cordes, violentant la grosse caisse quand j’enfile string et porte-jarretelle, son front perlé d’une sueur que je sais d’instinct glacée. Je n’ai jamais eu l’habitude de porter de telles pièces de lingerie par peur du ridicule. Or dans son regard, je me sens tellement sexy. Non. Tellement sensuelle. Follement désirée. Oui, c’est ça… follement désirée. Il délaisse son instru pour se jucher sur l’accoudoir de son fauteuil, ses yeux rivés sur chacun de mes gestes. Je passe un bas, il croise les jambes et s’accoude, son cigare lâchement tenu entre ses doigts fuselés. Le second bas de soie noire, Anton se mord le gras du pouce. Je rattache lentement chacun d’eux aux élastiques de mon autre dessous, il écrase son mégot saisi entre son pouce et l’index après une dernière brûlure, plante sa main dans la neige de ses cheveux, croque la tranche de sa paume. Un sourire effroyable de convoitise frôle ses lèvres quand je chausse les escarpins vertigineux à la fameuse semelle rouge que m’a dépanné Karys. Me tournant à demi sur mon assise, j’attrape un loup en dentelle noire et l’appose sur mes yeux en dépit du feulement qui fend sa poitrine. Une minute, nous nous affrontons du regard. Le mien derrière mon masque. Le sien incendié, rageur de me voir porter ce bout de tissu. Il abdique.

— Ti preekrahsnah vigleedeesh. (53)

Une fois debout sur mes échasses, j’essaie tant bien que mal de marcher avec grâce jusqu’à la platine et embraye le disque préparé pour. La voix

envoûtante de Lana Del Rey s’évade des enceintes et entonne les premiers vers de Blue Jean. A croire que cette chanson nous était prédestinée. A tous les deux. Sans le lâcher du regard alors qu’il reste impassible, je m’agenouille et glisse vers lui pour me stopper entre ses jambes qu’il a inconsciemment écarté. Je suis à ses pieds et pourtant… c’est lui qui est totalement en mon pouvoir. Ephémère dans le creux de ma paume. Celle-ci plantée sur le sol, j’agrippe ce que j’avais également préparé dans l’espoir qu’il me suive et, me surélevant, dépose l’objet dans ses mains. Frappé de compréhension, il secoue farouchement la tête.

— Devouchka… niet.

Mes doigts se referment sur les siens, les broient durement quand son visage se froisse, luttant pour ne pas les retirer.

— La confiance. L’amour, répété-je encore une fois, patiente. Elle va dans les deux sens. Fais table rase. Remplace ces horreurs et si tu le souhaites… par moi.

Je conclus ma phrase dans un soupir et, de nouveau assise les fesses sur les talons, me renverse au son des paroles de cette chanson qui me transperce.

« Promise you'll remember that your mine
Promets-moi de te souvenir que tu m'appartiens
Baby can you see through the tears?
Bébé peux-tu voir à travers les larmes ?
Love you more
Je t'aime plus
Than those bitches before
Que les salopes avant moi
Say you'll remember -oh baby
Dis que tu t'en souviendras -oh bébé »

Je n’ai plus peur qu’il se moque, qu’il m’abandonne. Je ne me trouve même plus stupide. Je me sens ainsi qu’il me voit. Scandaleuse et indécente. L’arrière de ma tête bute contre le parquet, je me cambre, les paumes plaquées sur mes flancs avant de venir empoigner ma poitrine prise dans le carcan de lingerie. Je n’ai pas besoin de le voir pour savoir dans quel état il se trouve. Parce que je le ressens. Il se déploie tout autour de moi. N’est qu’une nappe de brouillard épaisse et atrocement délicieuse. Un voile si dense que j’ai l’impression que des centaines de mains me touchent. Tour à tour harmonieuses ou bien tortionnaires, elles me mordent… me saccagent… me font renaître. A cet instant, je suis lui souffrant du moindre contact sur ma peau haletante. Les paupières fermées sous mon loup, j’ondule au gré du tempo grisant.

Soudain un éclair blanc déchire la semi-pénombre du salon. Un sourire perle sur mon visage quand un second puis un troisième s'enclenchent. Encore un autre. Et un autre quand je chavire à plat ventre et ramène mes genoux sous mon abdomen. Je remue, chaloupe, me caresse sous l'expertise de son œil acéré. Ses traits crispés, sa respiration pesante, la tension que je lis dans ses membres tandis qu'il tourne autour de moi me fait perdre toute notion. Lorsqu'une fois de plus, je me retrouve sur le dos, cambrée de manière à tenir sur mes omoplates, mes bras repliés coulant sur les lignes de mes épaules, les fesses décollées du sol, il m'enjambe, l'appareil photo à la main. Derrière la frange de mes cils, je l'observe me mitrailler tandis que je me trémousse, lascive, sur les tentures. Ses pupilles dilatées semblent avoir été empoisonnées par une dose massive de pétrole, provoquant ainsi un contraste dingue avec le désordre de ses mèches blanches en bataille. Anton se laisse alors tomber à genoux de part et d'autre de moi sans émettre une plainte, trop obnubilé par son matraquage en règle. Mon épiderme se pare d'une vague de ravissement à sentir le poids de son corps même si des couches de vêtements nous séparent. L'appareil vire un peu plus loin, ses paumes s'abattent de chaque côté de mon visage. Pas totalement assis sur mon bassin, ses hanches comme en suspension, ses billes bleues me pillent sans aucune pitié.

— Ya vlyoobeelsya ftibya . (54)

Le murmure de sa voix me fait frissonner et geindre en même temps. Là, à cet instant précis ces conneries d'âmes-sœur… putain j'y crois. Juste là. Maintenant. Jamais plus, je ne pourrais toucher une autre peau même si lui me refuse la sienne. Je ne peux imaginer me donner à un autre homme. Mon Dieu… je suis en train de me noyer dans de l'eau de rose… Seulement, j'ai beau tenter de me moquer de moi-même, je n'en reste pas moins consciente que personne ne passera derrière lui. Demain comme dans dix ans. A ce moment, je le crois, en suis plus que certaine.

—Ya nye magoo zheet' byes tibya … (55)

— Je ne comprends rien, je souffle, un tantinet frustrée de ne pas arriver à mettre un sens sur ces mots qu'il me susurre.

— Je te l'ai déjà dit. Tu n'as pas besoin de comprendre, maïya kiska.

Occultant son ton péremptoire, je n'ai de conscience que pour sa main. Elle s'arrête à quelques pauvres centimètres de mon ventre creusé, si près que sa chaleur se communique à mon derme transi. Ses doigts s'écartent pour suivre au plus près de ma peau la courbe de mon sein lorsqu'il se penche vers mon visage. Je brûle… Son regard m'ausculte littéralement comme s'il cherchait pourquoi et comment je suis devenue indispensable à son équilibre. Je me fige de peur que le

Crocodile ne se jette sur moi et ne me fauche d'un de ces fameux coups dont il a le secret. Ses yeux s'écarquillent de surprise. A croire qu'il vient de découvrir la formule de la jeunesse éternelle rien qu'à me contempler.

— Mnye tibya nye hvatayit … (56)

J'ouvre la bouche pour parler, essayer de rétorquer quelque chose de spirituel ou à défaut de pas trop sirupeux… quand… il me cloue sur place… Sa paume se campe sur ma gorge, l'enserre avant de remonter sur mon menton, son index et son majeur entre mes lèvres. Je n'ai pas le temps de réaliser qu'il s'est déjà remis debout d'une torsion de reins. Il attrape alors mon bras sous mon regard stupéfait et me relève brusquement. Face à lui, trémulant sur mes jambes cotonneuses, il m'enjoint d'un signe de tête à me retourner et me fait m'écrouler à plat ventre sur le lit. L'esprit en pilote automatique, je frémis, rien qu'à l'imaginer enfoui au plus profond de moi. Mes poings convulsés chiffonnent les draps frais quand il s'abat dans mon dos. Pourtant quelque chose diffère. L'ambiance feutrée, le désir grondant de nos deux poitrines, la mise en scène… je ne peux le définir clairement. La seule chose dont je suis certaine est que lui est… ou n'est pas… Sa main à nouveau sur mon cou telle une liane, son autre bras s'enroule autour de ma taille pour tirer mon fessier contre son bas-ventre. Son souffle se perd dans mon dos, ses dents cisaillent la rondeur de mon épaule puis… plus rien. Je ne le sens plus. Le bruissement d'un tissu me tire de mes pensées mais je n'ose bouger quand sa voix caressante s'impose.

— Retourne-toi Devouchka.

Fuck off le féminisme. J'obtempère…

… et crois crever quand je le vois campé fermement devant moi. Torse nu. Puis bientôt en totalité, ses yeux couleur Caraïbes brillants de fièvre. Il approche et je recule d'instinct sur le lit. Pourquoi ? je ne saurais le dire. Peut-être parce que son corps entièrement dénudé m'intimide tout à coup. Toutefois il ne me laisse pas le temps de m'appesantir qu'il attrape mes chevilles et me tire vers lui d'un mouvement sec. Ses doigts courent sur mes jambes, s'accrochent dans les élastiques de mes jarretelles qu'ils détachent sans pour autant en libérer ma chair. Mes hanches se soulèvent d'elles-mêmes, obéissent à cet air impérieux et si sombre qui habille ses traits afin qu'il puisse faire glisser mon string qu'il jette ensuite sur le parquet. A nouveau debout, il me colle brutalement à son torse d'une pression dans le dos, nos peaux voilées de sueur se percutent comme s'il craignait de me repousser. Ma taille ainsi ceinte, son autre main saisit ma nuque telle une pince, me faisant basculer dans le creux de son bras.

Déflagration. Ses lèvres se posent sur les miennes. Enfin se posent... Les assaillent. Combustion. Les brutalisent… les violentent. J'avais raison. Les sentir, j'en meurs. Littéralement. Des milliers de fragments de lui qui explosent

pour se ficher en moi. Sous ma peau. Dans mon cœur. Son ombre me tétanise, les pulsations de mon sang sont comme prises de convulsion. Elles sont si douces et si agressives à la fois. Affamée, sa bouche s'empare d'un simple baiser de tout ce qui me constitue. Me soumet et me révolte. Puis sa langue. Avide, sibilante et foutrement lascive. Elle me conquiert, trouve la mienne, s'enroule, glisse contre avant de la quitter et de la retrouver.

Un accès de colère me pourfend et je le mords, tirant sa lèvre entre mes dents pendant que mes mains s'arriment violemment à ses cheveux. Tellement de peine, tellement… Anton riposte, lui aussi pris d'une frénésie incontrôlée. Un grondement sourd fissure sa trachée quand il m'attrape sous les fesses et me soulève. Mes jambes l'encerclent, je m'enivre de son corps contre le mien. De sa peau sous la mienne… Tout à coup, je tressaille lorsqu'une fois mes poignets sur sa nuque, mes ongles frôlent les cicatrices d'électrocution sur ses omoplates. Il se glace, statufié et me scrute pour jauger de mes réactions. Son cœur palpite si fort contre mon sein qu'il me semble nous relier l'un à l'autre. Je les effleure amoureusement du bout des doigts et me presse encore plus fort contre lui. Ma bouche trouve la sienne qu'elle embrasse, dévie sur sa pommette et trouve enfin le diamant planté dans le lobe de son oreille qu'elle mordille doucement.

— Elles ne t'appartiennent plus, elles sont à moi. Toutes.

Avançant d'un pas jusqu'à buter de nouveau contre le matelas, il me propulse dessus et se met à califourchon sur moi. Ses traits sont tirés, je peux percevoir dans chacun d'eux la lutte qu'il oppose à ses propres penchants. Dénaturé entre le nécessaire de se retrancher derrière sa solitude et le besoin de me prendre. Pas de me baiser mais bien de me faire l'amour. Parce qu'il n'y a pas de preuve plus flagrante, à cette minute. Cabrée contre lui, les bras au-dessus de ma tête, je feule de plaisir en sentant ses lèvres tracer une ligne incandescente jusqu'à mon bas-ventre avant de remonter entre mes seins qu'il cajole doucement. Soudain, il se redresse, agrippe mes hanches et m'attire à lui. Mes chevilles s'entortillent sur ses reins cambrés tandis qu'il soulève mes fesses et me pénètre pour me sceller à lui. Gémissante, je dois m'enraciner à quelque chose afin de ne pas perdre pied tant le plaisir me tue. Fébriles, mes doigts s'enfouissent dans ses cheveux, ses lèvres de nouveau sur les miennes. Comme si elles ne pouvaient plus s'en défaire, il m'embrasse, torture ma bouche gonflée, son sexe massant le mien en un rythme lent qui me ravage et me désagrège atome par atome. Oui, je vais crever… Ses paumes plaquées sur ma peau hérissée, il s'agenouille et me possède férocement, ses iris cobalt à demi-fermés soudés à mes yeux. Pourtant je les veux grands ouverts. Je veux le voir. Qu'il soit mon ancre pour ne pas sombrer. Lorsque ses paupières s'abaissent une seconde sous le coup des ondes de plaisir qui se propagent à nos deux corps

entrelacés, je le renverse à son tour et le chevauche. Son attention se bloque un instant sur mes seins tendus vers lui, ses médius en dessinant leur courbe mince avant de me lorgner d'un œil faussement indolent. Je pourrais croire avoir le contrôle. Rien ne serait plus faux mais voilà… Sa confiance en moi est totale, quasi primaire.

— Ne m'abandonne pas, regarde-moi… je halète tandis que je monte et descend doucement le long de son sexe planté au plus profond de mon ventre, ma voix hachurée des mille morts qu'il me délivre. Ne me laisse pas. Regarde-moi, ordonné-je en le prenant en moi de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Sa main quitte mes reins, presse l'espace entre mes omoplates afin de m'aplatir contre lui. Il a compris sans avoir besoin de plus de mots. Sait quoi dire. Sait de qui j'ai peur même si ce n'est plus qu'un fantôme…

— Je te vois, Devouchka. Je ne vois que toi, Sélène.

Et je meurs. De plaisir. De bonheur. Les deux teintés de ce malheur qui frôle mon homme. Qui l'obscurcira toujours. Mais je m'en contrefous.

Echec.

(53) Tu es renversante
(54) Je suis amoureux de toi
(55) Je ne peux pas vivre sans toi
(56) J'ai besoin de toi

Chapitre 53

Sélène

« Aime-moi ou déteste-moi, les deux sont en ma faveur. Si tu m'aimes, je serai toujours dans ton cœur. Si tu me détestes, je serai toujours dans ton esprit. »

William Shakespeare.

On raconte que Dieu a façonné la Terre en sept jours. Une semaine. Pour créer. Modeler. Aimer.

Sept jours. Et sept nuits.

Voilà le temps passé depuis cet instant où nous sommes entrés dans le petit salon. Alors que je pensais le voir réinvestir les lieux transformés, Anton n'a plus mis les pieds à l'intérieur. Malgré tout, cette pièce n'est porteuse pour lui que de ses traumatismes. Or me mélanger à son désespoir ou sa rage lui est insupportable. La seule différence est qu'il n'existe plus aucun substitut. Je suis la seule à le hanter. Ses pas. Son lit. Enfin… le mien. Un sourire coquin perce mon visage. Bon. Soyons honnêtes. Nous ne baisons pas comme des lapins… On parle d'Anton là. Tout est plus… plus. Ou alors disons que ce lapin-là est très particulier.

Il me prend. Je le possède. Chaque nuit, chaque journée qui passe. Avec l'impression dingue de me faire faire l'amour par trois personnalités distinctes regroupées en un seul homme. Parfois insatiable de ma peau, il est partout à la fois. A croire qu'il ne cherche qu'à se fondre en moi. Cette entité-là, à la chaleur étouffante, diffuse et si légère qu'un seul mouvement de travers le fait fuir, je suis persuadée qu'il s'agit d'Aliocha. Parfois insaisissable, le toucher n'est qu'une ombre et là, je reconnais mon Anton. Sans aucun doute possible. Il ne se dévêt pas, m'enserre entre ses griffes, me domine. Parfois, il devient la somme des deux premiers et dans ces moments, je meurs. De plaisir, d'impatience et d'une certaine frénésie à le vouloir lui. A tout faire pour qu'il ne m'échappe pas. Vivre à ses côtés, c'est… comme de descendre des rapides en rafting sans en avoir jamais fait auparavant. Grisant, jouissif et tellement addictif. Sans y prêter attention, je murmure en allumant une cigarette une réplique de Roméo et Juliette qui semble avoir été écrite pour lui. Roméo peut aller se rhabiller, il ne fait pas le poids.

— « Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons rose, Par n'importe

quel autre nom sentirait toujours aussi bon. »

Quand je disais que ces vers avaient été écrits pour lui… Qu'il soit Anton, Aliocha, Jack Frost… il est et restera mon Russe.

La seule ombre dans mon immense tableau à la Dali zesté d'une bonne dose de Pollock, sans parler de cette petite touche à la Van Gogh qui fait toute la différence, est que jamais il n'a tenté de dormir à nouveau à mes côtés. Le sommeil l'a déserté depuis pratiquement onze longues années. J'aurais tant aimé faire en sorte de lui apporter cette sérénité qui lui manque… Un jour peut-être. Mais pas pour le moment. Ce Russe obtus refuse tout compromis. S'il consent à rester dans ma chambre, ce n'est que dans le fauteuil tiré près de mon lit. Les heures passent et sa présence me mord à chaque fois. Parce que je sais. Il m'envisage, soupèse chaque infime mouvement, jalouse le drap sur ma peau, gronde dès qu'un de ces trop nombreux symptômes de fatigue s'empare de moi. Voilà pourquoi il y a une semaine que je m'épuise à lui faire entendre raison. Que je n'ai rien et qu'il me faut travailler. Un soupir s'étire de ma poitrine tandis que j'essuie mes paumes sur mon jean, assise devant l'îlot central de la cuisine. Heureusement pour moi, Sach a trouvé le moyen de le débusquer de la maison pour quelques heures. Ma joie est de courte durée et mon sourire s'étiole en un vilain rictus quand la raison de cette absence me revient. Encore ce foutu clan. Je pensais la question archivée. Il faut croire que j'étais trop optimiste. Si Arsenyi a décidé de le croire ou plus précisément les preuves fournies par Sach des traces du passage de sa sœur à travers l'Europe et poussé par les souvenirs du caractère odieusement gâté de sa cadette, il n'en est pas de même pour sa famille. Les Anciens ne voient apparemment pas les choses de la même façon et « souhaitent » rencontrer mon homme sur sa terre natale afin qu'il s'exprime devant leur espèce de tribunal fantoche. Ils n'accordent aucun crédit pour la tonne de papiers rassemblée par un avocat plus ou moins véreux à sa solde selon eux. Un frisson s'étale le long de ma colonne quand la discussion de la veille entre Anton et Sachairi à ce sujet me revient. Savoir qu'il pense à souscrire à leurs exigences nous révolte, l'Ecossais et moi. J'ai peur à l'idée qu'il ne quitte jamais plus ce pays qui ne lui a jamais apporté que misère et désespoir. Et la raison pour laquelle il compte le faire me tue. Pour moi. Pour ma sécurité. Les imaginer dans notre ombre, dans chacun de nos pas le font bouillir. Seulement… il a failli ne pas en revenir la première fois. Onze ans lui ont été nécessaires. Qui dit que là, il reviendra ? Et bien évidemment évoquer l'éventualité de l'accompagner l'a rendu… dingue. J'ai bien cru qu'il allait se faire un manteau en peau de Sélène. Ou avec celle de son avocat qui semblait appuyer cette possibilité, mon corps lui procurant encore quelque utilité il faut croire.

Coinçant une menthol entre mes lèvres, je repousse l'assiette posée devant

moi. Mon nez se retrousse, pris de dégoût pour les fruits coupés alors qu'il n'y a qu'eux qui ne retournent pas mon estomac depuis quelques semaines. Mon état se dégrade sans que rien n'y fasse et le fait que je repousse sans cesse mes rendez-vous dans le dos d'Anton ne doit pas améliorer la situation, j'en suis consciente. Le problème est que sortir me répugne. Le laisser seul me répugne. Croiser du monde me répugne. Oh Gosh… je me transforme lentement mais sûrement en une Anton… ou une Antonette ? Bref. Je fais n'importe quoi. La santé est LE sujet qui me paralyse. Profondément. La réminiscence de ma Nana à l'hôpital me cloue sur ma chaise. Entrée pour une infection bénigne. Enterrée pour y avoir contracté une septicémie. La panique m'ankylose et finira par m'enquiller entre quatre planches si je continue sur cette voie sans issue.

Conneries :1 – Sélène, la reine de l'inattention et des coups foireux en tous genres :0.

A ne pas dépasser ses peurs, on a l'âme, ou du moins un de ses pans tailladés qui s'affaisse. La preuve par neuf comme on dit ? Anton est devenu… Anton, cet homme inaccessible, y compris à lui-même. Ma sœur Marilou devenue un spectre face à la peur de perdre un confort matériel si… inconséquent. Moi. Tout simplement moi. En train de dépérir, tout ça pour ne pas mettre les pieds dans les couloirs d'un cabinet médical. Les seules personnes que je connais ayant réussi à dépasser leurs phobies et le poids des secrets sont Vadim, l'affreux rouquin et leur belle brune. Pourquoi ? Parce qu'ils ont accepté. Leurs failles, leurs blessures, leurs forces. Je ne suis pas comme ça moi. Je suis têtue, souvent moqueuse, agressive de temps à autre, parfois capricieuse. Une vraie gamine la plupart du temps.

— Tu devrais manger quelque chose, tu es si mince que l'on pourrait te briser en mille morceaux.

Surprise, je me retourne pour me retrouver nez-à-nez avec Lust. Encore une fois. Décidément, elle est partout celle-là et en particulier là où l'on ne l'attend pas. L'envie de lui fourrer le bout pointu de ma botte dans le fondement me démange. La stripteaseuse doit sentir les raisins de ma colère s'épanouir autour d'elle. En un geste d'apaisement, ses paumes se lèvent en guise de rempart entre nous deux. Son visage empreint de douceur amorce une tentative de rapprochement qui aurait tendance à faire tomber mes barrières. Après tout, si une de ces deux pantomimes de Katarina est aimable, c'est bien elle. Contrairement à Dream qui, malgré sa manière bien à elle de m'aider, reste toujours d'un caractère con et prétentieux, Lust, elle, n'est que sourire et gentillesse. Attrapant mon mégot entre le pouce et l'index, je tire une énorme bouffée avant de l'écraser sèchement. Je pivote sur le tabouret et de la main, l'enjoins à prendre place. Sans un mot. Avec un air tout sauf sympathique lui.

Une fois son magnifique cul assis, je la reluque, mon visage calé contre mon poing fermé. Elle se tortille une seconde, mal à l'aise et, je devrais avoir honte d'en tirer un certain plaisir. Au bout de quelques secondes de ce traitement, je prends pitié et romps le silence.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Il nous reste quelques affaires ici et puis, je voulais en profiter pour récupérer les gages que nous devait Anton. Lui faire mes adieux aussi, souffle-t-elle, sa voix soudain en sourdine.

— Tes adieux ?

Jusque-là les yeux baissés, elle relève la tête et les plante dans les miens comme si elle tentait de les sonder pour évaluer ce que j'avais dans le bide. Seulement j'ai beau avoir la tronche d'une nana qui n'aurait pas dormi depuis des jours alors qu'en réalité, je dors, sieste et tutti quanti, mes forces se décuplent quand il est question de cette maison et plus encore de son propriétaire. Si je n'ai pas la moelle pour être la lionne, le rôle de la hyène chassant la reine de la savane pour bouffer son casse-dalle me convient tout à fait. Un de ses sourcils épilés à la perfection se hausse, amusé.

— Ne me mords pas, scande-t-elle en agitant une serviette en papier blanc comme drapeau de pourparlers, je ne suis pas là pour provoquer la moindre tension ou problème. Bien au contraire.

— Tu avoueras que tu as le chic pour te trouver toujours au mauvais endroit, maugréé-je en mordillant la tranche de mon index.

— Oui mais… Bref, convient Lust d'un ton sec qui ne lui ressemble pas. On ne va pas épiloguer trois heures comme on dit. Tout ça pour dire que tu ne nous verras plus. Nous ne sommes plus que des… souvenirs on pourrait dire.

Le poids dans mon estomac s'allège même si je n'en montre aucun signe.

— Vraiment ?

— Vraiment, confirme la blonde, ses iris à nouveau pétillants. Je te l'avais dit que nous entendions parler de toi nuit après nuit. Il était comme obsédé par toi. Nous…

Ses épaules se haussent, fatalistes.

— Nous, nous ne sommes que des ombres. Des dérivatifs. Des reliquats négligeables. Je ne suis même pas certaines qu'il sache qui est qui en réalité, fait-elle dans un petit rire forcé. Nous n'étions que des pantins destinés à jouer des rôles. Le sien. Celui de cette poupée. La Russe. Et puis tu es arrivée… et la situation a changé. Evolué peut-être, qui le sait ? Son petit musée des horreurs est resté tel quel, nous aussi mais pas lui. Nous étions toujours là, le fantôme également mais pas lui. Lui, il essayait déjà de te suivre même s'il se pense trop amoché. Faut croire que finalement, il a réussi à dépasser son dégoût.

Elle se lève et se campe devant l'immense gazinière, allume un de ses feux avant d'y poser la cafetière turque. Piochant la quantité de marc nécessaire, elle reprend, une pointe d'amertume transperçant son timbre limpide.

— Je ne suis pas jalouse, épargne-moi ce ressentiment. Je dirai même que je suis heureuse qu'il ait trouvé quelqu'un capable de l'atteindre, me confie-t-elle avec un sourire éblouissant. Et puis, tu sais j'ai déjà un mec. David, un photographe. Autrement moins compliqué que ce Russe déglingué.

— Message reçu cinq sur cinq.

— Je ne suis pas jalouse. C'est juste que… il est attirant. Je ne parle pas tant de son physique que de cette aura qui déteint sur ceux gravitant dans son orbite. Tu sais… une espèce de brouillard tournant la tête de qui a le malheur de l'approcher. Je suis sûre que tu vois exactement ce que j'essaie de t'expliquer.

— On peut dire ça... je grommelle en croquant un quartier de pomme.

Le son de son rire carillonnant entre les murs de la cuisine me fait sourire, je dois l'avouer.

— On peut dire ça mais toi, il te cherche, te suit… Je suis encore sur le cul de ce coup de maître. Un café ? me propose Lust en déposant une tasse sans attendre de réponse devant moi.

Elle se rassied élégamment, ramène sa sublime chevelure lustrée et si brillante puis boit une gorgée de sa boisson chaude avec délicatesse.

— J'ai un faible pour le thé, moi mais toi, tu es comme lui à t'enquiller des litres de ce pétrole ! glousse-t-elle. Je doute que nous revenions un jour dans cette maison. C'est étrange… Je ne suis pas fan de cet endroit. L'ambiance est pesante, l'atmosphère… gangrénée. Pourtant on répugne à le quitter. Comme son proprio.

Elle termine le contenu de son mug puis me regarde l'avaler à mon tour sans prononcer un mot. Son regard attentif ne dérive pas une seule seconde de mes gestes alourdis par l'angoisse et cette ouate qui m'étouffe de nouveau. Ce sentiment m'arrive de plus en plus… Je nage et dérive, l'esprit comme ensuqué à l'éther, n'arrivant plus à tergiverser face à la jolie blondie. J'observe Lust se lever, me dédier son plus beau sourire et ramasser son sac à main sur la table en bois.

— Je reviendrai. Tu es seule et je doute que le sieur des lieux apprécie de me voir chez lui en son absence, ricane la stripteaseuse, ses magnifiques yeux bleus levés au ciel. Il risquerait de m'en faire baver… comme la dernière fois. Seigneur ! Quel savon il m'a passée !

Sa main presse mon avant-bras, ses ongles râpent ma peau couverte d'une sueur gelée qui me pétrifie.

— Prends soin de toi Sélène et fais attention à toi. Ne te laisse pas dévorer.

Je ne l’entends pas réellement quitter la maison. Pourtant, je sais qu’elle n’est plus là. Mon corps s’engourdit, mon esprit part à vau-l’eau. Me tenant de la paume contre l’îlot, je me lève en vacillant et me dirige vers l’escalier. Mon portable dans ma chambre. J’ai besoin de… Les formes autour de moi, que ce soient les meubles ou encore les contours des pièces, se diluent, se fluidifient, se modifient… Je dois appeler… Je dois appeler quelqu’un je crois… Ne me sens pas bien… Effrayée, je comprends que ça ne va vraiment pas cette fois. Parce que je n’entends pas l’archet imaginaire glisser sur le cordes… je le vois. Pas la baguette mais le son. Il coule sur mon épiderme… son grincement l’écorche… Les secondes ou les minutes… ou bien les heures peut-être sont terrifiantes. Parce que j’entends le blanc cassé des murs se moquer de moi, de mes sentiments pour lui… Mes sens confus se heurtent les uns aux autres tandis que j’essaie de monter péniblement les marches. Je ne vois pas, j’entends. Je n’entends pas, je goûte. Je… La situation m’échappe, se délite malgré mes efforts de la retenir. Rien n’y fait. Je sombre. Ma tête trop lourde ne tient pas le choc face à mon corps qui, lui, flotte… Je me désagrège… de terreur. De plaisir quand l’image d’Anton me foudroie. A peine le pied posé sur le palier du premier étage… tout disparaît.

Je chute. Tête la première.

Tout disparaît.

Mes ongles griffent le parquet luxueux. L’odeur du parfum d’Anton me perfore à trop hurler, à trop se répercuter à l’intérieur de moi.

Tout disparaît.

Le bruit de pas montant à leur tour me rassure. Enfin je crois. Puis plus du tout quand au lieu des bottes de mon Russe, j’entrevois… des escarpins. Une violente douleur dans l’abdomen m’arrache un cri. J’essaie de forcer mon regard à s’ancrer à l’apparition. Grande, élancée, magnifique… D’immenses yeux bleus, une peau de porcelaine… une bouche cerise, des pommettes racées… Une quinte de toux menace mes poumons asphyxiés.

— Katarina…

Tout…

Disparaît…

Chapitre 54

Sélène

« J’ai vu ce regard dans tes yeux
Il rend aveugle
Coupe-moi profondément, les secrets et les mensonges
Eclatent en silence.
Sens la colère se refermer
Toute résistance est inutile
Nulle part où se réfugier de ce carnage
Nulle part pour se cacher de cette folie, folie, folie. »
Ruelle, Madness.

Je suis quelque part. Entre rêve. Réalité. Et cauchemar. Quelque part où lui n’est pas. Où je suis seule. Où j’ai froid. Où mon corps ne m’appartient plus vraiment. Où ma raison se tétanise. J’essaie de bouger, de hurler… rien. Chacun de mes membres est bloqué, mon esprit compressé par quelque chose d’intangible qui me terrifie comme rien auparavant.

La seule chose dont je prends conscience est une présence qui se veut de plus en plus prégnante. De plus en plus menaçante. Et qu’elle est là. Tout près de moi. Si proche que mon cœur s’emballe sans que je ne puisse rien faire. Elle me dompte, me soumet. Une hallucination ? Je ne crois pas… enfin peut-être… je ne pige plus rien. Si ce n’est à peine mon nom… Uniquement le sien à lui. Un poids a l’air d’avoir trouvé refuge sur ma poitrine, m’empêchant de respirer. Un fil invisible m’étrangle, resserre ses liens qui blessent ma peau.

Pourtant… pourtant je sais, je suis certaine qu’il n’y a rien emprisonnant mon cou. Cette sensation est immatérielle. La panique me capture alors. L’épouvante me cloue sur… Mes doigts palpent la matière sur laquelle je repose. Je ne suis plus sur le sol. J’imagine que c’est déjà un bon point. Du moins je l’espère…

Mes pensées s’emmêlent, mon attention a du mal à se concentrer sur quoi que ce soit… Un instant, je crois reconnaître le tissu de mes draps mais n’en suis pas sûre, mes yeux refusant obstinément de s’ouvrir. Tâtonnant à l’aveugle, je trépigne intérieurement lorsque je me rends compte m’être trompée. Je ne suis pas dans un lit mais… L’étoffe douce et gonflée comme s’il y avait de la mousse

sous ce que j'identifie être de la soie à première vue élimée me déroute quand un fait me saute alors à la conscience. Mon corps. Je réalise ne pas être allongée mais affalée dans un fauteuil. Pas n'importe lequel. LE fauteuil. Celui d'où Anton m'a observée, scrutée, caressée de ses iris d'hiver… Cette observation me tire un premier frisson suivi d'un second tandis que mon odorat se gorge malgré lui des effluves de cigare froid, de parfums capiteux et de malt épicé. Les sensations perlent de mon épiderme mordu par la peur irraisonnée de me retrouver dans cette pièce sans savoir comment. Parce que je sais dorénavant où je me trouve. J'ai suffisamment traqué cet endroit, d'abord par curiosité, puis par convoitise et pour terminer par volonté d'aider Anton à sortir de ses méandres.

Je ne devrais pas être là. Lui ne m'aurait jamais emmenée ici. Sans savoir exactement pourquoi, je suis certaine que ma présence dans le petit salon n'est pas souhaitable. Pas comme ça en tout cas. Sans réfléchir, des pensées morbides m'envahissent. Je vais mourir ? Y passer ? Là. Sans le revoir… Mon acuité pas complètement endormie, j'essaie tant bien que mal de rassembler mes forces. Ma propre chair ne me piégera pas, je le refuse et plus encore quand la sensibilité étrange que rien de tout ceci n'est naturel me taraude du brouillard épais dans lequel je baigne.

Un souffle inconnu perfore le voile cotonneux qui m'enveloppe tel un cocon étouffant. Une respiration hachée… à moins que ce ne soit la mienne ? Une voix éthérée sortie des profondeurs… Je ne capte pas ce qu'elle murmure. Ses mots me demeurent étrangers, seule leur musicalité me secoue. Obligeant mes sens à réintégrer ce corps qui me fait défaut, je cherche à agripper le moindre lambeau de perception qu'il me reste. Je devine un halo sombre au-travers de mes iris clos, un grincement me rappelle celui des lattes du parquet de cette saleté de baraque qui respire… L'ombre se rapproche, me guette, m'épie. Me fixe pour se décider s'il est temps de passer ou non à l'attaque. La masse invisible sur ma poitrine noie mes poumons, broie ma cage thoracique. Finalement je la sens se retirer plus loin, insensible à ma détresse. La lucidité reflue doucement, je reviens à la surface de ce monde inconnu où seule la misère règne. Mes paupières se soulèvent avec difficulté tant la lumière agresse mes yeux. Pourtant tamisée, la clarté artificielle me donne une impression bizarre… d'hystérie. J'en perds mes mots, encore en proie à un délirium moitié paranoïaque, moitié réaliste. Penser à Anton, à ma famille me sert de tremplin pour échapper à la noirceur dans laquelle je me trouve, comateuse.

Je m'accroche et réussis à planter mon attention. Mon regard assommé passe en revue la foule de ces détails qui, loin de me rassurer, m'enferre dans une bulle suffocante. Les murs blancs criblés des clous dénudés de leurs précédentes photographies, les meubles baroques laqués de noir et pigmentés

d’or à la mode russe, la barre de pole dance… Une grimace tord mes traits lorsque je m’évertue à remuer, sans succès. Une douleur aigue se distille dans chacun de mes os, je pourrais jurer avoir été écrabouillée par un rouleau compresseur. Le pressentiment d’avoir été rouée de coups me mord le ventre. Rien à foutre. Je passe tant bien que mal outre afin de me focaliser sur le danger imminent ou tout du moins, d’essayer.

L’important, l’immédiat est d’identifier la menace qui couve. Ensuite de me barrer. Là ce n’est pas gagné en revanche… les seuls disposés à m’obéir étant mes dix doigts et encore mon pouce droit joue au Caballero tant il tressaute, pris de tics incontrôlables. Soudain, je suis tirée de ma torpeur par une voix. Féminine. L’obscurité se dissipe et me révèle la silhouette d’une femme occupée à s’admirer sous toutes les coutures dans la psyché de la coiffeuse installée par Vadim et Andrea quelques jours plus tôt. Dos à moi, je n’aperçois dans un premier temps que sa chevelure d’un blond lumineux cascader sur ses reins. Svelte, la taille d’une guêpe au dard acéré, elle doit me dépasser d’au minimum deux bonnes têtes. En parlant de ça… la mienne me lance atrocement. Une boîte entière de doliprane saupoudré de codéine et d’une bonne bouteille de tequila ne serait pas du luxe. Incapable de fixer un ersatz de concentration, je refuse cependant de courber l’échine. Ce serait bien mal me juger. Tout à coup, un timbre velouté mâtiné d’accent slave me pourfend.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas ce qu’il lui trouve à elle… Pourquoi ? J’ai tout fait, tout ce qu’il désirait et pourtant je ne lui suffis plus… C’est elle qu’il veut, qu’il aime… Qui il veut, ça je peux l’être… Je le suis déjà…

Horrifiée, j’agrippe férocement les accoudoirs du fauteuil mais n’arrive qu’à ressembler à une tortue échouée sur le dos. Je tremble, je bouge et pourtant rien n’y fait. Je m’épuise pour rien. Comment est-ce possible ? Katarina… Alors je n’avais pas halluciné cette fois-là dans ma chambre… La fièvre n’avait pas matérialisé mon cauchemar ou bien encore ma culpabilité de ne ressentir que du vide à l’idée qu’Anton ait pu zigouiller cette garce. Ma jambe droite fuse et tape dans le vide comme si je n’étais plus maîtresse de la coordination de mes mouvements. Est-ce ça mourir ? Mon crâne roule contre une des oreilles de l’antique assise, mon regard perdu se heurte à celui dans le miroir qui me scanne. Bleus, ces yeux interrogateurs sont d’une innocence limpide. A première vue. Parce qu’à bien polariser dessus, la trace narquoise qui se cache tapie est, elle, tout ce qu’il y a de plus rusé et zestée d’un soupçon de folie pure absolument terrifiant. Le néant. Deux abysses qui attendent leur heure pour me mordre et m’entraîner dans leur sillage afin de me détruire.

Putain de boa… La tête encore assommée malgré mes neurones qui ont l’air

enfin d’accord pour se reconnecter, je pourrais prêter serment de voir sa peau de poupée de porcelaine ondoyer tels des anneaux coulant le long de son corps. Elle m’évalue, attend le meilleur moment… Et la lueur qui transpire de son regard malade n’est décidément pas faite pour me rassurer. La raison y cille, une chandelle dont la flamme ténue s’apprête à rendre l’âme.

— Tout ce temps, j’articule péniblement, tout ce temps… Pourquoi ? Tu l’as abandonné après l’avoir fait souffrir comme peu de monde en serait capable. Alors pourquoi ? Pourquoi Katarina ?

Comme si la Russe ne m’entendait pas, elle lâche mon regard et s’ancre de nouveau à son reflet, le fouillant inlassablement. Elle semble chercher quelque chose impossible à trouver. Je ne suis que quantité négligeable dans son univers où seule, elle compte. Un soupir s’exhale d’entre mes lèvres exsangues. Je dois… je ne sais pas réellement ce que je dois mais il me faut agir. Parce que la démence s’étire dans la pièce, aliénant tout sur son passage, faussant les données en ma possession.

— ça n’a rien de logique, murmuré-je pour moi-même. Rien du tout.

— Tu crois ?

A cet instant, mon souffle manque s’étrangler dans ma poitrine abattue. L’absence subite d’accent alors qu’une minute plus tôt il était bel et bien là me file un haut-le-cœur. Parce que cette voix-ci, dépouillée de faux-semblants, je la connais. Ne me souciant plus de ce mal résolu à me ronger, je me propulse en avant et arrive à me redresser sans chuter sur le sol. Nauséeuse, l’esprit tanguant, je me force en dépit du trop-plein de fatigue à percer la ouate qui m’entoure. Lâchant le bras du fauteuil, ma paume se plaque sur ma bouche déformée en un o silencieux. J’ai envie de hurler. Ecarquillées, mes prunelles tentent de se frayer un minuscule chemin dans le flot de compréhension qui me griffe et me dévore, impitoyable.

— Toi ? Depuis tout ce temps, c’était toi !

Le siège tangue, tout autant que les murs. La folle devant moi, retournée, me sourit avec commisération. Le rictus qui étire ses lèvres rougies déchire la beauté de ses traits et rend à son visage cet air hautain et révulsé que je lui ai toujours vu. Comment ai-je pu me laisser berner ainsi ? Devant moi ne se tient pas Katarina. La vérité s’écrase à mes pieds, cadavre anémique. Elle n’a jamais été là. Face à moi ne se dresse que son reflet défiguré. Mes deux mains amarrées aux accoudoirs, j’essaie de ne pas m’effondrer. De fatigue. De maladie. Ou bien encore à cause de mes nerfs qui s’effilochent et vont terminer, fracassés.

— Comment c’est possible ? Si j’avais dû miser sur une, jamais je n’aurais pensé à toi…

La blonde face à moi ricane, penche la tête, joue avec une des mèches de ce

que je comprends dorénavant être une perruque afin de ressembler le plus fidèlement possible aux portraits qu'elle a pu observer ici nuit après nuit. Son index manucuré s'enroule autour de la fausse boucle et elle hausse les épaules, amusée.

— N'est-ce pas toujours ainsi ? ricane-t-elle. La première soupçonnée est la gentille fille, merci les séries américaines à deux balles. On se dit qu'elle cache son jeu… alors que moi, je n'ai jamais trompé personne en dissimulant le dégoût que tu m'inspirais. Jamais.

Son petit rire désincarné me fait frissonner.

— Lust… elle était là, à chaque fois dans nos pattes pourtant. A croire qu'elle nous guettait pour tenter de casser chaque…

— Lust est facile à manipuler, convient Dream en bougeant ses doigts comme si des fils y étaient rattachés et dirigeaient une marionnette. L'envoyer ici sous divers prétextes, en particulier celui de l'argent était d'une facilité confinant au ridicule, qu'est-ce que tu crois… Quand je pense à la manière dont il l'a traitée le lendemain de cette nuit qu'il a passée avec toi. La pauvre, elle n'a rien compris ! Il faut dire pour sa défense qu'elle n'a pas inventée la poudre.

J'essaie de ne pas perdre pied mais la situation ne s'y prête pas. Cette femme est absolument dingue. Comment personne n'a pu le voir ? Comment ? Mes pensées se mélangent, s'entortillent quand les pièces du puzzle se mettent à peu près en place. Des pièces au bords tranchants qui me martyrisent sans aucune pitié. Les données sont déformées par la contrainte, la peur et cette espèce de voile ténébreux qui viole ma raison. Cependant, une chose ne qui quitte pas mes pensées. Un fait qui m'obsède littéralement.

— Et Katarina ? fais-je d'une voix faible et pâteuse en m'ingéniant à vouloir bouger mon corps pris d'une sueur gelée. La vraie…

Il faut que je sorte de ce fauteuil. De ce salon. Que je la fuis… Que je retrouve Anton.

Anton.

— Katarina ?

Avec dérision, elle se rapproche, pousse négligemment mes jambes prises de tremblements. Sans les lâcher, elle tire ensuite le repose-pied puis s'y assoit et les installe sur ses genoux. Ses longues serres se plantent dans la chair tendre de ma cheville.

— Katarina n'est pas Bloody Mary Sélène, rétorque Dream, ses ongles labourant désormais mon mollet alors que je ne peux que retomber de nouveau contre le dossier.

Que m’arrive-t-il, bordel ?

— Elle ne va pas se matérialiser si tu prononces son prénom trois fois, petite idiote. Elle n’est que le fantôme dont tout le monde a peur, mais qui, pour finir, n’est qu’un fantôme justement.

— Mais… elle est là, m’obstiné-je, toujours à rôder autour de lui, autour de nous.

Devant mon air j’imagine incrédule et, soyons honnête, dépassé, elle reprend, jouissant des grimaces de douleur qu’elle me tire à mesure que sa main remonte le long de ma jambe.

— Personne ne l’a revue depuis qu’Anton l’a virée. Peut-être est-elle morte, peut-être est-elle mariée avec trois mômes. Qui sait ? C’est ça la vérité. Katarina est la Rebecca de Du Maurier dans… comment s‘appelle ce livre déjà ? Bref. Elle est le centre des attentions et pourtant n’existe plus depuis des lustres. Si ce n’est là. En moi. Parce que je suis elle. Pour lui… Pour lui, je serai tout.

— Tu le chasses, saisis-je, la terreur au creux du ventre. Tu le pourchasses, le persécutes.

— Dibil, crache Dream, persifflant.

Coléreuse, elle me gifle violemment. Ma joue cuit, zébrée de ses cinq doigts. Ses bras ancrés sur les accoudoirs, de chaque côté de mon buste haletant, son visage à quelques centimètres du mien, elle feule. Sa beauté délicate n’est plus qu’un masque grimaçant dont les traits coulent littéralement de la souffrance de cet amour délirant et érotomane qu’elle éprouve.

— Personne, absolument personne ne contraint Anton. Qu’est-ce que tu crois ?

— Sale folle ! je parviens à lâcher d’un ton de plus en plus faible mais combative malgré tout.

Elle s’incline vers mon oreille et susurre. Du miel empoisonné.

— Qui est le plus fou ? Celle qui obéit ? Ou celui qui donne les ordres ? Le maestro, Le chef d’orchestre ?

Une sueur glacée remonte mon épine dorsale pour venir mourir sur ma nuque raidie. J’ai peur. Peur de comprendre ce qu’elle sous-entend et qui, pourtant, traumatise mon esprit à coups de hache.

— Tais-toi, grogné-je en réussissant, au prix d’efforts impressionnants, à agripper un de ses poignets. Je ne veux pas en entendre plus…

Sa paume s’abat sur la naissance de mes seins, m’enfonce dans le bois garni de soie. La pression m’empêche de respirer correctement, mon souffle devient une espèce de sifflement. Déments, ses iris plongés dans les miens débordent d’une dévotion plus que perturbante.

Oh Anton qu’as-tu fait ?

Chapitre 55

Sélène

« Erotomanie : Aliénation mentale causée par l'amour ou caractérisée par un délirium érotique. Amour et folie. »

Dictionnaire de médecine, Emile Littré.

Oh Anton qu'as-tu fait ?

— Pourtant tu vas m'écouter. Oh oui tu vas m'écouter. Tu crois le connaître tout ça parce qu'il t'a tringlée ? Tu ne sais rien de lui, de moi. De nous.

— Il n'y existe pas de vous, je pantelle, à bout de souffle. Sauf dans ta tête de pantin barge.

Ses sourcils s'arquent avant de se froncer puis son nez se retrousse joliment avant qu'elle n'éclate de rire.

— Pas de nous, hein ? Alors pourquoi est-ce à moi qu'il a demandé ce petit… plus ? Ni à Lust, ni à qui ce que ce soit mais à moi.

— Demander quoi ?

Je regrette déjà d'avoir posé la question, sa réponse me révulse avant même d'être articulée. Ma voix n'est plus qu'un filet tandis que je lutte pour ne pas m'endormir tant le pressentiment de ne jamais me réveiller m'imprègne.

— Demander d'être elle, quoi d'autre ? D'agir comme elle. M'habiller comme elle. Me comporter comme elle, elle l'aurait fait, répond Dream avec une joie enfantine. Voilà un an que dans le secret de nos murs, une fois seuls, je ne suis que ce qu'il désire. Elle. Sa poupée russe qui le dévore. Il m'aime par-delà son image. Je marche, je parle comme si elle était là et le rend heureux.

— Heureux ? Tu ne comprends rien pauvre fille, je crie dans un sursaut de rage. S'il fait ça, c'est juste pour ne pas oublier ce qu'il a vécu. Pour ne pas perdre cette haine viscérale qu'il éprouve de lui-même de s'être laissé avoir et d'elle de l'avoir dupé. C'est ça la vérité ! Tous les deux vous avez vécu dans le mensonge, voilà tout ! Il la hait, chaque fibre de son corps la déteste !

— Tu mens… gronde Dream, ébranlée.

— Si je mens, comment aurait-il réussi à me toucher ? A me faire l'amour ? A me laisser le toucher lui, sa peau, ses cicatrices ?

La joie qui m'envahit lorsque ses joues rosissent est tout sauf salutaire. Au contraire, elle grignote mes veines, empoisonne mon sang. C'était donc ça ce

secret inavouable… cette chose qu'il me dissimulait entre ses ombres. J'avoue que je ne m'attendais pas à ça et pourtant j'en avais eu un tas d'idées farfelues. Qu'il cachait son ex au sous-sol. Qu'il l'avait vraiment tuée et que son corps pourrissait quelque part sous la maison, d'où l'impression de sentir le cœur de celle-ci battre à la Edgar Alan Poe. Que totalement frappé, il projetait des images d'elle 3D sur les murs de la maison la nuit. Mais ça… Je savais qu'il demandait à ces deux stripteaseuses de se grimer en Katarina mais aller jusqu'à vouloir la mater se présenter réellement comme elle… c'est dérangeant, pervers et aliéné.

Ses lèvres gourmées, ses yeux dont les pupilles dilatées sont deux gouttes de café amer, elle me dévisage et moi, je comprends pour quelle raison Anton a tenté de me préserver de lui. Sauf qu'il est trop tard. Je l'aime. Toujours et encore. Peut-être même voire plus. Parce qu'il est tellement plus que cet iceberg qu'il renvoie au monde… il est cabossé, fracturé, la cervelle brûlée par l'amertume et les épreuves. En un mot, humain. Je vois en Dream non pas les fautes de mon Russe, mais le dédale qui l'a porté sur cette voie sans issue. Oui, il est coupable de l'avoir entrainée dans son enfer. Tout comme elle de s'être laissée faire à s'en perdre en route. La réalité est que cette nana n'est juste… pas assez forte pour tenir tête à cet homme. A ses ombres. Et ses lumières. Parce que si Anton pense en être dépourvu, il a tort. La preuve, il ne m'inspirerait pas autant. L'amour me perturbe, renverse mes convictions j'en suis bien consciente mais… je sais aussi à qui j'ai à faire. Il ne m'entraînera pas dans ses délires, je l'entraverai de mes rêves.

— Alors, pourquoi ? je répète, bravache.

Elle recule, piquée au vif.

— C'est l'inconnue dans l'équation, balbutie Dream en se relevant sans plus se soucier de ma petite personne qui, de toute manière, git sans pouvoir bouger ne serait-ce qu'un orteil. Pourquoi toi ? Mais ce n'est pas grave. A peine un grain de sable. J'ai pourtant tout fait pour le dégoûter de toi et qu'il te rejette… la couleur de tes cheveux… l'idée de l'épier dans le salon… Rien n'y a fait. Rien…

A nouveau, elle se plante devant le miroir et se noie dans la contemplation de son reflet. Un sourire évanescent éclot sur ses lèvres purpurines. Un frisson me transit quand je comprends que dans son esprit dévasté, une solution semble s'être imposée à elle. La répulsion menace me faire vomir quand d'une main leste, elle arrache la longue perruque blonde et révèle sa chevelure… brune.

— J'ai été elle… maintenant je serai…

— Non… Non, non, non ! je geins sans pouvoir hurler ainsi que mon cœur l'exige.

— Toi.

Je pressens avant même qu'elle n'ouvre la bouche ce qu'il va en sortir. Et le refuse. Le nie. L'horreur afflue dans mes artères jusqu'à mon cœur qui risque de rompre à tout instant.

— Il te veut toi. Alors tu vas crever proprement pour qu'il ne cherche pas plus loin que cette maladie fantôme qui te consume. Je m'en suis assurée. Et moi, je deviendrai sa Rousselki. Sa Devouchka. Il ne fera plus la différence. Comme avec elle.

— Comment peux-tu réellement croire qu'il ne réagira pas ?

— Comment est le café turc ? me coupe-t-elle soudainement. Tu es devenue une addict toi aussi. Tout comme l'est Anton.

Une larme roule sur ma joue et vient s'écraser sur mon menton.

— Qu'est-ce que tu as fait Dream ?

— Le LSD est une substance… hallucinante, non ? fait-elle rêveuse. Et vous deux, vous en buvez des litres… Il n'y a plus qu'à s'amuser. Dissoudre la réalité et la modeler à nouveau. Même lui est devenu incapable de distinguer ses cauchemars de la putain russe des moments où nous jouons tous les deux. Il lui est parfois impossible de savoir si c'est elle ou si c'est moi…

Ses doigts recommencent à bouger comme le feraient ceux d'une marionnettiste. Son regard accroche le mien par-delà son reflet. Elle bouge sa main droite devant elle.

— Je suis votre ventriloque. Plongée en vous, votre cœur dans ma paume.

— Le LSD ne rend pas malade… et Anton ne l'est pas.

— Evidemment qu'il ne l'est pas, proteste Dream, renfrognée. Je ne suis pas stupide. Tu crois que je toucherais à un seul de ses cheveux ? Je l'aime.

— Ce n'est pas de l'amour, c'est de la démence. De la rage.

— Chuuut petit colibri, m'impose-t-elle en posant son index sur sa bouche rougie. Tu as raison sur un point. Le LSD ne rend pas malade, l'antigel par contre… A force de te gaver de ces bonbons dans ta chambre, voilà le résultat… Tu meurs, glousse la blonde.

— De l'antigel, j'ahane, ahurie.

— De l'antigel, confirme-t-elle avec un grand sourire que dément ses yeux froids. C'est un parfait poison. Sucré, il se mélange impeccablement à ces horreurs dont tu t'empiffres à longueur de journée. Etape une, récite Dream en comptant sur ses doigts fuselés, impression d'ivresse, vertiges, céphalées, irritabilité de l'estomac du genre nausées et vomissements. Etape deux, accélération du rythme cardiaque – A croire qu'Anton n'en est pas le seul responsable, hein ? – hypertension, hyperventilation, spasmes musculaires, troubles des mouvements… Et l'étape trois est pour aujourd'hui.

Son index frôle la surface polie du miroir devant elle, dessine l'ovale de son

visage parfait.

— L’étape trois ?

Ses mots me glacent.

— Ne me force pas à le dire, c’est d’un vulgaire. Ne t’inquiète pas, tu seras la plus jolie des belles aux bois dormants. J’y veillerai.

Ok. Donc, je suis censée passer l’arme à gauche…

— Anton saura.

— Anton gérera ainsi qu’il l’a toujours fait. En se voilant la face. En te cherchant partout entre ces murs. Et il me trouvera moi.

Un friselis m’emporte. C’est impossible. Mon Barbe-Bleue ne se laissera pas prendre si facilement. D’un œil usé, le corps troublé et le cœur dans une colère indescriptible, je la vois ôter ses vêtements et trifouiller dans un minuscule sac de sport à ses pieds pour en tirer… ma robe noire. Encore un secret révélé.

— Salope, je siffle entre mes dents. C’était toi…

— C’était si drôle de te voir pester à chercher tes affaires partout, sourit Blondie en passant une paire de bas. Et puis (Son ton venimeux passe au badin en un tour de main) ce n’est pas comme si tu allais en avoir besoin là où tu vas n’est-ce pas ?

Elle en sort ensuite le même ensemble de lingerie en dentelle noire et soie verte que j’ai porté cette fameuse nuit avec Anton. Mon estomac fait un violent roulé-boulé. Après avoir passé ma robe, elle enfile une paire de talons vertigineux puis des pendants d’oreilles. Les miens.

— Je vais t’extirper de son esprit ou plutôt… te remplacer.

La fin de sa phrase se suspend le temps de filmer ses lèvres de mon bâton de rouge. Celui disparu de ma trousse de maquillage depuis des semaines. Encore. Elle pince ses lèvres pour poser le cosmétique et me sourit, mauvaise.

— Regarde, tu es là. Face à toi-même. Etrange, non ?

Un ricanement tout à fait hors de propos tord mon ventre. Avec notre différence de taille, ma robe est devenue un véritable mouchoir de poche. Ok. Sélène, il faudra penser à revoir l’ordre de priorité de tes pensées… A supposer que tu vives évidemment.

— Il ne t’aime pas.

— Mais moi oui. Ça a suffi jusque-là, ça suffira encore demain. Et après-demain. Je t’aime bien Sélène, tu es mignonne et dans une autre vie, je suis persuadée que l’on aurait pu s’entendre à défaut d’être amies mais…

Elle s’avance jusqu’à la barre de pole afin d’exécuter quelques figures lascives, voire même carrément sexuelles sous mon regard anéanti.

— Tu ne sais rien de ce qu’il désire, hein ? Tu n’imagines pas ce qu’il a pu

se passer ici, chantonne Dream, les jambes enroulées autour du tube d'acier, la tête en bas. Elle les écarte ensuite en équerre et continue : Ce à quoi tu penses, multiplie-le par dix, vingt, cent. Nous mater baiser. Ça, il en était friand crois-moi…

— Ta gueule putain !

A la limite du bestial, mon cri a le mérite de la faire s'arrêter. Délaissant le podium, elle marche jusqu'à moi et s'empare d'un objet sur ma gauche que je n'arrive, dans un premier temps, pas à distinguer, ma tête refusant de seulement bouger. Un flash m'aveugle tandis qu'elle se met à rire. Un chant funèbre qui me fait froid dans le dos. Pourtant la peur reflue pour ne laisser place qu'à une colère dévastatrice. Sans plus chercher à me contenir, me foutant de la foutre en rogne, je rassemble le peu d'énergie qu'il me reste et balance mon crâne sur sa sale tête de fouine lorsqu'elle se penche vers moi, son putain d'appareil photo en main. Les os de son nez craquent dans un bruit sinistre qui me tire un pâle sourire satisfait. Toutes mes forces y sont passées, mais l'entendre glapir de douleur vaut le coup. De toute manière, il y a peu de chances que je n'en ressorte autrement que les pieds devant… Alors autant qu'elle souffre un peu elle aussi. Dream recule en se tenant le nez, ses iris débordant de rage. Néanmoins elle se calme, un rictus narquois déformant la beauté de son visage. Attrapant un loup – Mon loup la salope – de dentelle, elle en pare ses traits et, avec grâce, s'agenouille entre mes jambes. Ses mains les longent de nouveau, éraflent mes flancs tout juste couverts par le coton fin de mon débardeur blanc sans jamais cesser de se moquer des frissons paniqués qu'elle sème sur son passage.

— Je vous ai observé cette nuit-là, souffle Blondie en martyrisant d'une pichenette mon téton. Ce que tu as orchestré pour me remplacer. J'ai vu ce que tu as fait, les positions que tu as prises… Comment il t'a…

Elle se tait une seconde, incapable de terminer cette phrase qui suppose tant de ces choses dont elle fantasme.

— Tu as cru voler ma place près de lui mais il est à moi.

— Il n'a jamais été question de toi Dream, protesté-je à voix basse. Anton n'appartient à personne et si ça devait être le cas, ce ne serait certainement pas à toi. Il me voit moi. Toi, tu n'es… Tu n'es rien, je conclus dans un soupir.

— Bien sûr que si. Et regarde… je sais tout aussi bien que toi utiliser un appareil. Ces vêtements m'ont servi à moi aussi…

En appui sur mon genou, elle se surélève et se saisit d'une pochette de format A4 puis en sort une série de clichés sur papier glacé. Avant même qu'elle ne me les fourre sous le nez, se délectant de ma consternation, je sais ce que ces photos représentent. Bon Dieu, j'ai envie de vomir… Dream se redresse avec élégance, se campe devant la pile de cadres neufs achetés par mes soins pour

remplacer leurs prédécesseurs et commence à glisser une par une, les photographies à l'intérieur avant d'en parer les cloisons couleur crème. Elle est partout. Cheveux bruns en cascade, poitrine saillante… dans chacune des poses lascives que j'ai pu avoir pour lui. Dans notre intimité sommes toutes apparemment plus que relative. Je me sens violentée d'avoir pu être ainsi espionnée. Elle a tout observé, tout noté pour en reproduire les aspects. Avec l'impression d'être dans des montagnes russes tellement ma tête tourne et retourne, je harponne les appui-bras en respirant du mieux que je le peux le parfum d'Anton incrusté dans le tissu du fauteuil.

— Quel que soit le problème, tu peux tout arrêter, Dream. Il est encore temps de reprendre ta vie là où elle s'est arrêtée avant que Anton ne t'aide à la bousiller, c'est vrai.

Elle rit en finissant de clouer la dernière de ses horreurs.

— Toi-même, tu ne penses pas un mot de ce que tu viens de dire, ricane la stripteaseuse désormais brune.

Une dizaine de pas lui suffisent pour me rejoindre. Mon cœur s'emballe, dévasté par la détermination illuminée qui ombre son visage parfait. Sans que je ne réussisse à bouger, elle se jette sur moi toutes griffes dehors et abat une nouvelle fois sa main sur ma joue. Ma lèvre se fend, m'arrachant une plainte douloureuse. Mes bras et mes jambes reprennent vie comme si mon corps luttait contre la fin inévitable qu'a prévu cette folle furieuse. Seulement je n'arrive à rien. Trop faible. Ma trachée obstruée par ce poison dont elle m'a abreuvée depuis des mois, l'air commence à manquer. Mes poumons me lâchent, mon cœur ne tardera pas à suivre la même voie. Derrière mes yeux grands ouverts, des centaines de points blancs me picorent les rétines. A l'asphyxie provoquée par la dose d'antigel qu'apparemment j'ai ingéré en guise de grand final se mêle un fatras d'émotions perdues. La colère de succomber si connement. La tristesse d'une vie avortée. La perte de mon Russe. Insurmontable. Je me meurs… quand son rire envahit le salon… quand la vision d'une Sélène disloquée par la haine est la dernière chose que je verrai… quand soudain le tonnerre déchire l'atmosphère saturée de la pièce.

— Dreama. Stop.

Chapitre 56

Anton

"Viens me détruire
Enterre-moi, enterre-moi
J'en ai fini avec toi.
Regarde dans mes yeux
Tu es en train de me tuer, me tuer
Tout ce que je voulais, c'était toi.
J'ai essayé d'être quelqu'un d'autre
Mais rien n'a paru changé.
Je sais maintenant qui je suis vraiment
Je me suis finalement trouvé
En me battant pour une chance
Ce que je sais maintenant est qui je suis vraiment."
30 Seconds To Mars, The kill (bury me).

D'un coup de talon rageur, je referme la porte d'entrée de la maison et prends quelques secondes pour me calmer, adossé contre le panneau. Foutu clan ! Moi qui pensais ce pan de ma vie enfin derrière moi, une fois de plus je me suis fait avoir et en beauté. Laisser repartir Arsenyi n'a peut-être été au final qu'une lamentable erreur de jugement. Si lui m'a cru, convaincre sa famille n'a pas porté ses fruits. Tâtant la poche de ma veste noire d'un geste machinal, j'extirpe mon étui et pioche une cigarette. J'ai besoin de m'arracher les poumons et rapidement. De sentir la brûlure familière me rappeler que je suis en vie et ici, chez moi. Pas à Black Dolphins. D'avoir remuer la fange me remplit de rancœur teintée d'une fureur froide.

Mis au pied du mur face à ce choix qui n'en est pas un, la colère me strangule. Je vais devoir retourner là-bas. Dans ce pays de malheur qui n'est plus le mien depuis si longtemps. Qui m'a trahi et a annihilé méthodiquement tout ce qui constituait mon ancien moi. À la pensée des revendications de Sélène m'exhortant à l'emmener avec moi, je frémis. Il en est hors de question. Hors de question qu'un seul de ses orteils minuscules ne touche cette terre maudite. Cette vision me terrorise. La possibilité de la voir blessée risquerait de faire renaître cet homme que la prison a engendré, ces angles de personnalités qui la feraient me regarder avec horreur. Ça non plus, je ne puis le risquer. Toutefois, ne pas

répondre n’a rien d’optionnel. Ne pas réagir équivaudrait à me lever chaque matin avec la haine au cœur et la panique au ventre jusqu’à finir, une lame entre les omoplates ou pire encore entre celles de Sélène. Parce que c’est encore ainsi que l’on règle chez les bohémiens russes. Or pour elle, je mettrais tout, absolument tout à feu et à sang. Sans que ce ne soit une métaphore.

Nerveux, je lisse d’une main mes cheveux en arrière pour essayer de retrouver cette maîtrise totale qui est la mienne depuis tant d’années. Devouchka a débusqué le seul interstice laissé sans surveillance et m’a contraint à plier, un genou à terre. Sans violence si ce n’est sa petite langue bien pendue. Le souvenir de son corps souple m’arrache un sourire polaire. Mes paumes en découvrent toujours plus, pourraient presque en dessiner les courbes amincies. Comment a-t-elle réussi le tour de force de dompter ce morceau de charbon qui bat encore dans mon torse ? Aucune idée. Tout ce que je sais est qu’un seul de ses sourires, un unique regard, un gémissement me rend dingue. L’oiseau a vaincu le crocodile. En suis-je heureux ? Non. Parce que je la condamne chaque jour un peu plus à la laisser rester ici entre ces murs qui ne suintent que la dévastation. Elle ne mérite pas ça. Mon petit colibri… elle ne devrait que subir la chaleur, l’éclat du soleil sur sa chair de plus en plus pâle.

Je ne suis pas stupide ni aveugle. A chaque journée qu’elle passe avec moi, elle perd une plume, un pétale ou que sais-je. J’ai beau tenter d’endiguer cette maladie qui la colle comme une seconde peau, rien n’y fait. Sélène s’étiole. Seulement m’enfoncer en elle est devenu primal. M’enfoncer entre ses chairs, m’enfouir dans son ventre… ça non plus n’a plus d’alternative. Disparaître en elle, me désagréger et oublier le temps entre ses bras n’est pas une nécessité. C’est au-delà. Primaire. Irrationnel. Une détresse sauvage que plus rien ne saurait combler. J’ai trop besoin d’elle. De son corps doux, de son cœur primesautier. De tout ce qu’elle m’offre sans rien ne vouloir d’autre que moi. J’ai espéré me tenir loin d’elle mais rien n’y a fait. Elle m’a toujours rattrapé pour mieux anéantir la gangrène qui me ronge. Jamais elle n’a abandonné quand moi, j’ai voulu la fuir. Elle est cette lumière vers laquelle je ne peux m’empêcher de ramper dans les ténèbres. Cette folie que mon cœur réclame, après laquelle mon âme, mon corps aspirent. Un soupir me pourfend. D’incrédulité. De colère aussi. Après cet amour inconditionnel dont elle m’entoure sans Dieu merci pour autant se perdre. La femme enfant qui a su fendiller la cuirasse épaisse me servant d’armure depuis quasiment onze ans. Onze années à périr, m’enferrer dans un monde hostile, l’esprit ravagé. Je ne serais jamais l’homme que je voudrais pour elle. Un jour face, un jour pile. Je n’ai strictement rien à donner. Sans parler que jamais je ne pourrais souhaiter avoir d’enfant. Parce qu’elle seule arrivera jamais à poser la main sur moi. Je la condamne en la laissant m’approcher. Elle est si

jeune, si pleine de vie. Pourtant… elle m'appartient. Sans conditions. Tout autant que Sélène, elle, peut me réduire en cendres.

Je dois maintenant protéger mon unique flamme des tourments qui cherchent à me dévorer.

Aussi ma décision est prise malgré l'avis de Sach. Je partirai à la fin de la semaine. Mieux vaut être mort six pieds sous terre que de risquer sa vie à elle. L'inéluctable est à la porte à frapper pour me rappeler qu'il est l'heure de solder les comptes. L'absurdité de la vie est hallucinante. Je la trouve pour la perdre. Un sourire fatigué perce mon faciès de glace. Si je ne rentre pas, Sélène sera au moins en sécurité quoi qu'il advienne. J'y ai veillé avec Sachairi. Un sourire me vient quand je pense à ses élucubrations sur son envie de refaire sa vie à lui en Nouvelle-Zélande. Il faut croire que lui aussi a besoin de renaître après ce que nous avons vécu ensemble. Je le lui souhaite. Sincèrement.

Sur le seuil de la cuisine, je m'arrête, les sourcils froncés. La vue de la tasse et de la cafetière abandonnées sur la table me fait tiquer. Je sais à quel point ma Devouchka est bordélique mais quelque chose me met mal à l'aise. Un serpent s'enroule autour de ma colonne et vient déchiqueter ma nuque entre ses mâchoires d'acier. S'il y a bien une chose en laquelle j'ai toute confiance depuis mon passage longue durée en enfer entre les provocations des autres prisonniers et les intimidations des matons sans parler de ce sadique compulsif de Gregor, c'est mon instinct. Qu'on l'appelle conservation, préservation ou que sais-je d'autre, il est poussé à son paroxysme et ce, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un geste, un frôlement, un regard et je suis en alerte. Or à cet instant, quelque chose ne tourne définitivement pas rond. Je recule de quelques pas jusqu'à me retrouver au pied de l'escalier. Tout est trop silencieux. La présence de Sélène dans ma maison a eu pour conséquence de laisser toute latitude à la musique, aux cris, aux bruits en tous genres. Là, rien n'a de sens. Le semblant de libération émotionnelle fulgurante que m'a apporté mon insupportable intendante se met en sourdine. Ma gamine est là quelque part, j'en suis certain. Mon esprit se déconnecte, laisse place au reptile à l'affût. Je monte une marche puis deux et arrive enfin sur le palier. La vue étrécie sur la seule porte qui m'intéresse en ce moment, je m'avance prudemment, la conscience aiguisée. Une voix me parvient alors, étouffée par le panneau me séparant de Sélène. Elle est ici, je le sens jusque dans mes os. Dans cette putain de pièce dans laquelle je refuse malgré sa mise en scène de la voir et que je songe très sérieusement à murer.

Tout à coup, mes jambes se plombent, mes épaules raidies par l'angoisse et la folie furieuse quand je reconnais sans difficulté la voix suave chantonnant une

saloperie de mélopée. Le vernis de cette armure que je m'astreins craquelle, des pulsions meurtrières s'emparent de chacune de mes pensées. Mon rythme cardiaque perd des pulsations, ralentit. Plus la rage enfle et plus je suis calme. Aiguisé. Une lame de rasoir prête à trancher. Mes doigts s'enroulent autour de la poignée que je tourne avec lenteur. La porte s'ouvre, je me tétanise, paralysé par l'ire qui se déverse en un tsunami dévastateur.

Je vais la tuer.

Mes synapses éclatent une à une. Pourtant je ne me rue pas sur elle. Non. En dépit de ce désir lancinant qui m'égratigne, celui de lui faire mal, je me contiens. L'expérience fait que je sais à quel point s'emballer ne sert qu'à envenimer les choses. La situation me fait souffrir comme rien ne m'a blessé auparavant. Je me sens déchiré de part en part. Ecartelé entre l'aversion que m'inspire cette garce et le besoin de mettre Sélène en sécurité. Voir ses mains sur elle ravage ma raison, laisse toute latitude au désir de mort qui me dépouille du costume d'homme bien sous tous rapports que j'ai tenté de forger ces dernières années. La vie au Dauphin Noir m'a conditionné. N'importe qui se précipiterait sur elles. Pas moi. L'instinct dicte nos actes. Le plus souvent, on se débat, on lutte pour notre survie, pour préserver notre existence ou celles de nos proches quand le danger rôde et parfois… Et parfois, l'immobilisme est la meilleure des stratégies, aussi révoltant que cela puisse paraître.

— Dreama, stop.

Mon ton dénué de timbre semble désincarné. Toutefois, il fonctionne parfaitement. Docile, elle se retourne vers moi, les prunelles brillantes, dans l'attente. Mon regard dévie sur ma Rousselki et je dois réprimer un soupir accablé lorsqu'une quinte de toux secoue son petit corps fragile reclus sur le fauteuil. Jurant en silence, je me retiens de la rejoindre quand ses yeux roulent dans leurs orbites. Son teint hâlé a viré à la cendre, sa bouche en cœur est exsangue. Mes poings convulsent le long de mes cuisses alors qu'elle expectore si fort qu'une seconde, je crains de la voir littéralement cracher ses poumons. Mais je ne bouge pas. Dream est si proche d'elle que prendre un pari sur qui l'atteindra le premier est trop aléatoire. Aussi je me force à rediriger mon regard vers la femme qui, nuit après nuit, a perdu la tête à assouvir mes fantasmes haineux tordus. L'œil indolent, je la scanne de haut en bas et manque vomir. Sa chevelure… aussi brune que celle de Sélène, elle n'en a pourtant pas l'appétence et n'est synonyme que de folie. Une nuée de corbeaux dans un cimetière.

Mes secrets m'explosent enfin à la figure, ceux dont j'ai essayé de préserver Sélène mais rien n'y a fait. Je suis responsable. A trop haïr, je suis devenu ce que

j’exècre. Les mensonges, les cachotteries terminent inévitablement leur course, explosés contre un mur. La preuve. J’ai emmené cette femme peupler mon univers dans le but d’épancher l’aversion qui me bouffe sans jamais réussir à soulager mon âme. Voilà le résultat. Ma Devouchka s’agite dans mon fauteuil, tente d’attirer mon attention. Je ne peux pas… Les immenses yeux bleus de Dream se concentrent dans l’attente de ma réaction. Alors je réagis comme je l’ai toujours fait. Ainsi qu’elle m’a toujours vu faire. J’ignore Sélène et, une main dans la poche de mon jean, n’ai d’yeux que pour l’ancienne stripteaseuse, l’air froid.

Une statue de glace, une de sel prête à s’effriter et la dernière constituée de mes erreurs les plus délirantes.

Elle épie la moindre de mes attitudes, aussi je m’applique à rester stoïque, à ne rien laisser transparaître de l’ouragan qui menace de poindre. Je rêve mes mains refermées autour de son cou, sentir son pouls s’effiler sous mes doigts… C’est elle qui finalement se précipite sur moi pour s’arrêter à quelques millimètres, prenant soin de ne pas me toucher. Son regard illuminé, dénué de la retenue qu’elle a dû s’imposer jour après jour me ferait presque frissonner. Presque. Parce que la démence, je l’ai côtoyée de si près que ses tentacules me collent encore et toujours à la peau. Sa main se suspend entre nous, vibre de se poser sur mon pectoral. Jamais elle n’a osé prendre une telle initiative mais tout est bousculé. Nos convenances ont été défoncées à coups de burin par le lien qui me retient à Sélène.

— J’étais Kat. Je suis Sélène maintenant, bafouille Dream avec un sourire éclatant et carnassier. Fais de moi celle que tu veux que je sois. Elle, elle n’est rien.

Malgré moi, je jette un regard vers le Chesterfield d’où le souffle laborieux et sifflant de ma Rousselki me détruit à chaque respiration. Son teint cireux à la limite du translucide est le signal comme quoi il est temps d’agir. Enfin éloignée de Sélène, il ne me reste plus qu’à la mettre hors d’état de nuire le temps d’appeler la police et de laisser une bonne fois pour toutes, cette merde derrière nous. Je dois agir. Maintenant. Les muscles de mes épaules contractées roulent sous ma peau, étirant douloureusement les scarifications sur mon derme.

— Ne la regarde pas, gronde mon ancien substitut en fusillant Sélène du regard. Elle ne compte pas. Jamais.

Je me ramasse sur moi-même, prêt à faire ce qu’il faut pour arrêter cette folle, quand ses mots perforent ma cuirasse de part en part. Déchirent mes nerfs à vif.

— Elle t’a jeté un sort, Anton. Tu comprends pourquoi j’ai dû agir ? Faire en sorte qu’elle disparaisse définitivement ? Le poison… et puis le clan…

— Qu’est-ce que tu fais, Dreama ?

Ses doigts papillonnent entre nous, toujours hésitants.

— Si je suis elle, tu es à moi cette fois, scande-t-elle doucement sans prêter attention à ma question. Si je suis elle, tu es à moi. Entièrement. Et je peux te toucher.

A peine ses derniers mots prononcés, sa paume se plaque sur mon torse haletant. La brûlure vive se distille dans mon sang, sous ma peau. Sentir son contact contre moi me révulse, me transit d’un désir de mort impitoyable mais je ne dis rien et serre les dents.

Je ne compte pas. Personne n’a d’importance. Uniquement elle.

Le flot d’informations contenu en quelques pauvres paroles est terrifiant. Ce que j’assimile enfin d’un côté. Ce que je crains d’avoir compris de l’autre. Cette femme est totalement désaxée. Si je flirte avec les frontières de la démence, Dream elle a basculé dans l’aliénation. Mais nous nous ressemblons sur un point. Nous sommes autant chasseurs que prédateurs. Reste à savoir qui saura viser le plus vite. Déchiqueter sa proie plus rageusement. Deux reptiles, deux saletés de bestioles au sang-froid. Nécessité faisant loi, mon masque impénétrable se recompose, à la limite de l’ennuyé. Même si des pulsions assassines flagellent ma raison, saccagent mon esprit en mal de voir ma Rousselki dont l’âme ne semble plus tenir qu’à un fil.

Je ne compte pas. Seule elle est importante.

Il paraît évident que la mort se profile dans son ombre. Son teint de papier mâché, ses yeux vides, son souffle sifflant…

— Le clan ? je reprends en l’encourageant à poursuivre.

Ma voix sépulcrale retentit, comme rebondissant entre les pierres tombales d’un cimetière. Un immense sourire fleurit sur le visage de poupée de Dream. Toutefois la lueur sournoise dansant au fond de ses iris bleutés me tient sur mes gardes.

Poker Menteur. Avancer sa mise.

— Mon frère… explique-t-elle en tordant ses fines mains blanches tandis qu’une énième quinte de toux étouffée de Sélène menace de me faire revoir mon positionnement sur l’utilité de la violence.

— Ton frère ?

Sa paume couvre sa bouche arrondie par la contrariété.

— Non, non. Je suis Sélène, Sélène… Le frère de Katarina je voulais dire. Excuse-moi… me supplie-t-elle, ses griffes labourant ma veste qu’elle agrippe.

Ne pas bouger. Ne pas bouger. Pas comme ça. Pas devant elle.

— Continue, je siffle entre mes mâchoires serrées avec un sourire déformé par la haine.

De moi. D'elle. De cette perversion que je n'ai pas vue. Que j'ai modelée. Amplifiée. Jusqu'à ce qu'elle explose.

— Disons que Arsenyi est parti pour donner le change et faire son rapport aux siens. Mais… mais en réalité, il sait la vérité. Ma vérité.

Son regard s'enchâsse au mien, victorieux d'avoir trouvé la faille pour me dominer.

— Je l'ai vu avant son retour en Russie et lui ai avoué que tu avais menti. Que tu savais quel sort avait subi Katarina pour l'avoir supprimée et que j'étais en mesure de leur fournir les preuves nécessaires. Je préfère encore que tu sois mort plutôt qu'avec elle, crache Dream, une moue extatique imprimée sur ses traits atrocement magnifiques. Cette salope, précise-t-elle en désignant ma Rousselki à demi évanouie.

Son rire se transforme en geignement.

— Je l'ai fait pour toi. Uniquement pour toi. Pour nous. Si tu la veux, je peux l'être. Bien mieux qu'elle, elle ne le sera jamais… mais dans le cas contraire, nous serons mieux… Quoi qu'il se passe, nous serons tous les deux.

L'atmosphère de la pièce implose tellement je ne peux réaliser pleinement ce que vient de m'avouer cette dingue. Jusqu'où elle a été pour alimenter ses délires. Convaincue que Sélène n'était qu'une entrave à cette chose qu'elle m'avait toujours offert sans poser la moindre condition, son esprit retors a tout planifié pour prendre sa place. Ses propos ne veulent rien dire, leur sens déraille tant les germes de son délire passionnel sont profondément plantés en elle. Même son plan est aberrant. Je ne suis pas certain qu'elle ait compris nous avoir condamnés d'une manière ou d'une autre. Aucun mot ne trouverait plus sa raison. Dans son imaginaire, tout est renversé pour prendre le chemin que Dream, elle souhaite prendre. De toute façon, ce n'est pas l'envie de la raisonner qui obscurcit mes réflexions mais le besoin de lui faire mal. De la blesser. Je me moque de crever, seule l'idée que le clan touche un des cheveux de Sélène pour m'atteindre m'est insupportable.

Ne pas bouger. Ne pas bouger. Pas comme ça. Pas devant elle.

Pour la femme dont je suis fou, je reste imperturbable. Seul le tempo qui frappe violemment mes tempes est le signe de la rage sclérosant mon âme, mon cœur et mon corps. Je dois la persuader de partir d'ici pour permettre à Sélène d'être évacuée. Ça n'a rien de la dévotion que je portais à Katarina et que je retrouve dans celle que m'offre Dream. Non. Elle… elle je l'aime. En connaissance de cause. Ses qualités. Ses défauts. Sa joie et sa mauvaise volonté.

Sa douceur et l'explosion de ses sens entre mes mains. Je ne peux pas la perdre. Elle ne peut pas… Que je ne sois plus là ne sera certainement qu'un mal pour un bien. Le contraire serait la mort. Luttant contre l'envie d'attraper les doigts de Dream pour les broyer, je les saisis et les garde entre les miens. Mon regard s'ancre au sien, faussement adouci.

Poker menteur. Avancer sa mise. Bluffer.

— Tu es à moi, je confirme d'un ton si bas qu'elle doit dresser l'oreille pour m'entendre, mais je m'en moque, désireux que Sélène, elle, ne discerne rien des mensonges traîtres vomis par ma bouche. Nous devrions partir d'ici. Elle a contaminé ces murs de sa présence. Allons autre part.

— Dans ta cabane ? Celle où tu as planqué ton cousin ?

Comment sait-elle… Nauséeux, absolument furieux, je réponds, un léger sourire ironique perçant mon visage de marbre. Sarcastique, amoureux… cette femme est tellement à côté de la plaque que faire la distinction entre ces notions lui est impossible. Ses grands yeux brillent de plaisir à l'idée de s'évader avec moi… et moi, je crève de la sentir tenter de s'approprier ce qui ne lui appartiendra jamais.

— Da. La cabane.

Mon ton se durcit, impérieux.

– Avant, je veux m'assurer qu'elle comprenne ce qu'il se passe. Combien je me suis trompé à son sujet comme au nôtre.

Sélène doit savoir ce qu'il en est. Croire à cette mascarade la fracasserait aussi sûrement que si je l'abattais moi-même. Une grimace fugitive distend les traits de l'ancienne blonde avant qu'elle n'acquiesce, méfiante. En trois, quatre pas, je me retrouve près du fauteuil et m'agenouille. Sa chaleur glacée s'infiltre en moi et à cet instant, je sais. Je sais combien sa vie ne tient plus qu'à un fil si précieux à mes yeux.

— Privet Maïya Kiska (57) , je murmure en prenant sa main molle sous les yeux tranchants de Dream.

Sa voix, filet d'ombre, me tue.

— Reste près de moi.

Mon cœur se serre, implose et se disloque.

— Je ne peux pas, il faut que je parte… quelques temps.

Je m'incline vers son oreille et lui souffle tout ce qu'elle doit savoir, tout ce que je n'ai jamais imaginé pour nous dans mes plus sombres désirs, ce que les rouages de mon esprit enclenchent à grande vitesse. Absolument tout. Et je sais qu'elle m'écoute quand sa respiration s'accélère, que ses doigts caressent les

miens, qu’un sourire évanescent ourle ses lèvres.

La parfaite âme pour l’homme que j’étais.

Que je suis.

Que je ne serai jamais.

Lorsque je me relève, je ne peux m’empêcher de presser ma bouche contre la sienne et de murmurer :

— Il n’y a pas d’autre issue, Devouchka. Aucune autre.

M’arrachant à elle, à ses bras qui se tendent pour tenter de me retenir ne serait-ce encore qu’une simple seconde, je me redresse sous les yeux réprobateurs de Dream et tourne le dos à Sélène. Elle ne dit rien, ne pleure pas. Ce n’est pas son genre. Combative, je sais qu’elle se relèvera.

Sans plus un regard, je quitte la pièce.

Je la quitte.

Elle.

Poker menteur. Avancer sa mise. Bluffer. Tapis.

Le coup du Kicker. Mort subite.

Tell me you love me, Boy Epic

Tell me you love me just one time
Dis-moi que tu m'aimes juste une fois
Just give me one night
Donne-moi seulement une nuit
I'll be the secret on your lips
Je serai le secret sur tes lèvres
Let me be that one kiss
Laisse-moi être ce seul baiser
If you fall
Si tu tombes
Fall into my arms
Tombe dans mes bras
Come and fall
Viens et tombe
Break down your walls and
Brise tes murs et

Tell me you love me one time
Dis-moi une fois que tu m'aimes
I can see the truth in your eyes
Je peux voir la vérité dans tes yeux
Say you will
Dis que tu le feras
Forget tomorrow and be with me tonight
Oublie demain et sois avec moi ce soir
Just tell me you love me one time
Dis-moi une fois que tu m'aimes
And this isn't goodbye
Et que ce n'est pas un au revoir

I know I can't ask you to stay
Je sais que je ne peux pas te demander de rester
But I've stayed awake
Mais je suis resté éveillé
Now my eyes are open I won't miss a thing
À présent mes yeux sont ouverts je ne louperai rien
Here is my heart and I hope that's ok
Voilà mon cœur et j'espère que c'est d'accord
You are the one
Tu es la bonne
So if you fall
Alors si tu tombes
Fall into my arms
Tombe dans mes bras
Come and fall
Viens et tombe
Break down your walls and
Brise tes murs et

Tell me you love me one time
Dis-moi une fois que tu m'aimes
I can see the truth in your eyes
Je peux voir la vérité dans tes yeux
Say you will
Dis que tu le feras
Forget tomorrow and be with me tonight

Oublie demain et sois avec moi ce soir
Just tell me you love me one time
Dis-moi juste que tu m'aimes encore une fois.

(57) Privet : Salut. Maïya kiska est une interjection amoureuse russe que l'on pourrait traduire par mon petit chat… n'est-il pas so adorable ?

Chapitre 57

Sachairi, deux mois plus tard

« Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été. »
Albert Camus

J'ai rencontré Aliocha Khassiev un vendredi.

Il neigeait. Je me rappelle encore cette sensation de froid qui m'avait envahi de la pointe des cheveux jusqu'à mes orteils blottis dans les bottes fourrées que je m'étais achetées pour l'occasion. Son cousin m'avait contacté sur Panam où je venais de m'installer pour me parler de cette affaire hors du commun selon lui. Elle aurait pu faire la une des journaux si le principal intéressé n'avait pas tout entrepris pour que ce ne fusse jamais le cas. Après des jours et des nuits à peser les pour puis les contre, je m'étais retrouvé le cul dans un avion, direction le fin fond de la Russie, sa mère patrie.

L'affaire d'une vie ainsi que le disent si bien les films à suspense ou encore les romans à succès tels que ceux de John Grisham. En l'occurrence, rien n'a jamais plus eu autant de sens que ces mots. Je croyais rencontrer une espèce de… potentiel ; j'ai fait la connaissance de celui qui serait la révélation de mon métier. Le Client. Jusqu'à lui, j'avais vécu une existence sans passion. J'avais toujours aimé beaucoup de choses. Diversifié mes activités, mes hobbies. Sans pour autant me polariser sur une. Ce jour-là… j'ai découvert un homme brisé, une âme fragmentée, un ami… ce qui se rapporte le plus à un frère, j'imagine. Ce vendredi-là… j'ai rencontré la mort, la désolation et cette notion folle et terriblement dépassée que l'on appelle vulgairement les Droits de l'Homme.

Il ne se passe pas un jour, un seul putain de jour où je ne revois pas son visage déformé par les coups reçus. Où je ne pourrais dessiner chaque blessure de son dos. Si j'ai su qui fut le responsable disons principal, il ne m'a pas révélé les raisons de ce traitement spécial ni le détail des tortures qu'il avait subies. Et très franchement ? Je n'ai jamais poussé la discussion jusqu'à m'avancer sur ce terrain extrêmement glissant. Jusqu'où sont-ils allés avec lui ? Personne ne le sait. Anton lui-même… je ne suis pas certain que le pan de personnalité qu'il s'est construit après la démolition méticuleuse d'Aliocha le sache vraiment. L'a-t-il oublié ? Occulté afin de rester en vie ? Pour ne pas en couper lui le fil ? Seul le Diable le sait.

Alors, j'ai fait ce qu'il m'a demandé. Comme toujours… ou presque. Je l'ai

extirpé de Black Dolphins au bout de huit longues années malgré qu'il n'en visse pas l'importance, une fois devenu ce crocodile au cuir si épais que plus aucune émotion ne pouvait pulvériser si ce n'est un incroyable dégoût. Des autres autant que de lui-même. Je lui ai permis de rentrer en France, l'ai soutenu après qu'il ait saccagé le visage de son cousin. Tout ça sans jamais porter de jugement. Après tout, j'avais été le seul à avoir pu observer les conditions de vie de cette saloperie de prison. Le seul donc habilité à comprendre. Si moi, je n'étais pas resté à ses côtés, qui l'aurait fait ? Je l'ai assisté pendant son séjour au sanatorium. Cherché cette poupée russe au cœur racorni après qu'il l'eut jetée sans ménagement, histoire de garder un œil sur elle. Sans succès, je dois l'avouer. Cette garce était plus que douée pour l'esquive. Deviné, impuissant, ses délires avec ces deux stripteaseuses sans m'y opposer. Je plaide coupable de ne pas avoir su lui imposer des limites qui, à ses yeux, s'étaient diluées dans la nappe de brouillard qui l'enveloppait depuis pratiquement onze ans.

Oui, je plaide coupable.

Et puis… elle est arrivée. Petite peste. Mi femme-sensuelle, mi gamine-insupportable. Un sourire perce mon visage. La réminiscence de notre première rencontre alors qu'elle tentait de me tirer les vers du nez s'empare de moi. Son air mutin, Anton la retrouvant à quatre pattes en train de nous espionner. Sélène a réussi là où tout le monde avait échoué avant elle. Toucher son âme du bout du doigt. Sous sa carapace. La fendre assez pour s'y faufiler et ne plus jamais quitter ses veines. Elle a été sa source de lumière… cette clarté dont il n'a jamais pu se détourner, ne réussissant jamais à la rejeter. La force de cette petite nana m'a fait halluciner. Tandis qu'elle-même s'éteignait… elle l'a relevé, fait renaître d'entre ses cendres avant de lui offrir un peu de cette chaleur qu'il convoitait tant.

Putain, j'y ai cru. Jusqu'au bout, j'y ai cru. A lui. A elle. A eux.

Et pourtant j'ai été là, aux premières loges d'une folie, d'une vengeance aussi qui ont tout dévasté.

La sonnerie de mon téléphone me ramène depuis immanquablement à cet appel ce jour-là. Ce jour-là…

La voix de Sélène dans le combiné de l'appareil qu'Anton lui avait glissé dans la paume, souffle de mort m'implorant à l'aide.

Et ce second appel. Celui qui a tué quelque chose en moi. La police de la route m'informant que la voiture transportant mon client et sa compagne avait fait une embardée avant de s'encastrer dans un pylône. Elle était morte sur le coup, lui… Lui quelques heures plus tard sur la table des chirurgiens. Son cœur avait lâché. Ironie du sort, non ? Ce cœur qui venait tout juste de se réveiller pour battre à nouveau.

J’ai enterré Anton Khassiev un vendredi.

Un putain de vendredi. Encore. A croire que cette connerie de Karma se fout de nous. Sous le soleil d’hiver. En si petit comité que mes deux mains suffisent à compter ceux venus lui rendre un dernier salut. Vadim, son pote rouquin dont j’ai paumé le prénom, leur jolie brunette, Lust et son petit ami, Léo accompagnée de ses parents. Et elle. Sélène. Sortie de l’hôpital contre avis médical en promettant d’y retourner aussitôt la cérémonie terminée. Pâle, en fauteuil roulant, un air si… adulte imprégnant ses traits que mon palpitant s’est retourné sur lui-même à son arrivée. Elle n’a pas pleuré. Pas une larme. Anton m’avait bien dit que la gosse possédait un foutu caractère et qu’elle saurait se relever de tout. Sauf de lui de toute évidence. Parce qu’elle a perdu plus qu’un rein dans toute cette merde. Sa Devouchka l’a perdu lui. S’est perdue elle. Mais je n’éprouvais aucun doute sur une chose. Elle se relèverait et recommencerait à vivre. Mon ami avait tout prévu pour.

Salopard de Russe.

***

Et nous sommes là. Encore un mois a passé. Depuis la baie vitrée de mon bureau, j’observe la faune parisienne continuer sa petite vie quand celle de ceux installés derrière moi s’est arrêté un jour d’hiver. Les mains dans les poches, mes yeux vert mousse se voilent d’humidité. Penser à cet homme me remue toujours autant. Rien n’apaise la douleur. Absolument rien. Parce que la mort n’engrange uniquement que la souffrance, en particulier lorsque cette dernière n’est synonyme que de violence. Jamais Anton n’aura trouvé la paix. Du moins… à long terme. En réalité, il avait trouvé plus. L’amour.

Je me retourne, un rictus surprend mes lèvres, relevant leurs commissures tristes depuis trois mois et vais à la rencontre de Sélène. Sanglée dans un tailleur sombre qui ne lui va pas du tout, elle semble si frêle… La convalescence de l’ancienne intendante d’Anton sera longue et pénible à n’en pas douter. Après un arrêt respiratoire et la perte de son rein, il ne peut en être autrement. Dieu merci, l’hémodialyse a fait son travail et lui a permis de retrouver un regain de santé même si son état de fatigue se devine au premier coup d’œil. Heureusement pour notre peste en chef, sa famille très présente l’entoure dans une espèce de cocon protecteur qui, avec son caractère indépendant, l’horripile. Sans parler de Vadim qui a tendance à la surveiller pire que du lait sur le feu. Elle est son seul lien avec son cousin, ça aussi je peux aisément le comprendre. Ceci étant dit, j’aime

autant. Tant qu'elle bougonne, elle reste en vie et quelque part, lui aussi. Arrivé devant sa petite silhouette, je la serre dans mes bras une seconde puis recule, la tenant par les mains, pour l'ausculter d'un œil méticuleux.

— Tu as l'air d'aller bien. Si on peut appeler ça comme ça.

— Si *on* ne s'y arrête pas de trop près, j'imagine que oui, sourit Sélène en se dégageant pour prendre place dans un des fauteuils club installés devant mon bureau.

— Oui, parfaitement bien, ricane Vadim affalé dans le second. Si ce ne sont les kilos perdus, le teint gris, les lèvres…

— On ne va pas faire l'inventaire non plus, grommelle la jeune femme en tripotant un de ses pendants d'oreille.

Je contourne l'imposant bureau de merisier et m'assieds à mon tour.

— Non, en effet. Nous sommes là, commencé-je d'une voix cérémonieuse. Vous êtes là pour la lecture de la succession d'Anton, pardon d'Aliocha Nikita Khassiev. J'étais son avocat…

— Comme si on ne le savait pas.

— Je ne vois pas ce que je viens faire ici… C'est privé à sa famille.

Ma voix prend plusieurs octaves, les obligeant ainsi à se taire.

— J'étais son avocat et accessoirement son exécuteur testamentaire. Je vais vous faire grâce des détails techniques pour en venir à l'essentiel. Vous n'êtes pas sans savoir qu'Anton possédait un certain patrimoine et ce n'est pas l'existence qu'il a vécue qui a dilapidé ses biens.

Son cousin se tend, Sélène torture l'ourlet de sa veste noire trop grande, les yeux éteints.

— Vadim… tu prends possession de la maison qu'il a toujours appelé si élégamment la « Cabane ».

— La Cabane à deux étages, si luxueuse qu'elle ferait de l'ombre à un spa cinq étoiles, raille-t-il, un éclat dans son regard hivernal comme si une foule de souvenirs lui revenait en mémoire. Ce mec a toujours eu du style pour la formulation.

— Et toi, Sélène…

Cette dernière se redresse, mal à l'aise. Elle est si menue que j'ai l'impression de la voir se noyer dans le cuir sombre.

— Je ne veux rien.

Un tic nerveux déchire mon faciès de circonstance et une douceur inappropriée au formel de la situation coule ma voix.

— Il ne t'a pas demandé ton avis de toute évidence et je doute que tu veuilles le contredire là où il se trouve, petite. Ne le tue pas une seconde fois.

Renfrognée, elle croise les bras et se recogne contre le dossier.

— Et toi, Sélène, je reprends, sérieux comme un Pape. Toi, tu as tout. Tout ce qu'il possédait est à toi. L'argent. La maison.

Sa main fuse dans son chignon, le démêle à moitié en mèches folles autour de son visage.

— Ce type avait un grain, s'exclame-t-elle en retenant du mieux qu'elle peut la frangée de larmes ourlant ses cils. Je le déteste ! je le déteste de m'avoir sauvée. De s'être laissé… de s'être laissé…

Sa tonalité se rompt. Malhabile, Vadim tente de la réconforter mais elle le repousse avec virulence. Personnellement, je ne bouge pas d'un iota car je sais. Ces mois qu'elle a passé à ses côtés et pire, sa mort ont fait que la gamine ne supporte plus les contacts physiques. Si elle peut toucher, elle ne s'y soumet qu'à contre-cœur.

L'effet Anton Khassiev.

— ça va, ça va… Je ne vais pas m'effondrer. Il ne supporterait pas tant de sentimentalisme et de mélo, rit-elle, nerveuse.

— Je dois quand même t'informer d'un codicille, intervins-je en refermant sèchement le dossier. Tu hérites de tout à une seule une condition non négociable. Il te faut vendre la maison. Anton refusait que tu la gardes, ne me demande pas pourquoi.

— Parce qu'elle respire, répond machinalement Sélène, son regard perdu par-dessus mon épaule. Elle est vivante… ce sont les poumons du désespoir d'Anton. De l'aliénation de… de cette femme. Y rester, c'est mourir. A petit feu mais crever tout de même.

Sélène se lève, royale en dépit de ses fêlures si profondes et ancrées dans sa chair. Ses cicatrices à lui sur son âme à elle.

— Ainsi soit-il. Je vivrai. Comme lui le souhaitait. Je ne peux plus faire que cela pour lui… Exister.

Epilogue

Sélène, quatre mois après l'ouverture du testament

« J’ai choisi la vie. »
Renton, Trainspotting.

A lire avec Island de Svrcina

J’ai enterré Anton Khassiev un jour d’hiver.

A peine quelques mois après l’avoir rencontré. Quelques mois durant lesquels j’ai vécu mille et une vies, endossé une dizaine d’identités. Intendante. Peste. Espionne. Re peste. Adulte. Malade. Amoureuse… Désespérée. Et me voilà.

Depuis sa mort, j’ai pris possession d’un dernier pan de personnalité moi aussi. Les dernières notes de cette musique qui nous a appartenu même si tellement fugace que parfois, j’ai encore l’impression d’avoir rêvé cette brume folle… Anton m’a appris l’amour. Il m’a joué cette mélodie entêtante qui jamais plus ne m’a quittée depuis quand lui l’a fait. J’ai cru être capable de sauver mon Russe. Seulement, je n’avais pas la carrure pour comprendre à quel point ses démons étaient légion… et tout sauf immatériels. Repenser à cette folle de Dream me donne des envies de meurtres. Si elle n’était déjà pas six pieds sous terre… Cependant, je ne peux lui en vouloir. A lui. Il a joué son dernier Adagio pour me préserver moi. L’a-t-il fait exprès ? A-t-il délibérément braqué le volant pour terminer sa course dans ce pylône ? Rien n’est moins sûr. Ou plus certain… Cette question qui hante son cousin, je n’ai pu y apposer la réponse qu’il souhaitait. Elle est partie en fumée avec lui, dans la carlingue de cette voiture. Moi, je ne veux que me rappeler de sa musique.

Alors je suis là. Pour respecter la promesse donnée. Après une convalescence beaucoup trop longue à tenter de reconstruire un corps qui ne le désirait pas et une fois la maison vendue, j’ai pris le premier billet pour ces

territoires sauvages dont Sach m'a parlé. Après tant de froid, mon âme tout comme mon cœur n'aspiraient qu'à une seule chose. La brûlure du soleil sur ma peau. Retrouver qui j'étais loin de la grisaille de Paris. Parce que rester là-bas sans lui n'avait plus de sens. Je suis certaine qu'Anton aurait approuvé mon choix. Alors oui, je suis là, depuis plusieurs semaines au pays des Hobbits. L'isolement de la Nouvelle Zélande est pile ce dont j'ai besoin. Amusée, je me mets à glousser comme une dinde en passant la minirobe de couleur verte assorti à mes yeux, ces deux mares au Diable ainsi que lui se plaisait à les appeler. Les portes-fenêtres grandes ouvertes, les effluves de la plantation d'eucalyptus et de kauri située en face de mon bungalow de bois embaument l'air chaud de ce début de soirée. Mon attention distraite par un kiwi brun picorant le parquet de la véranda illuminée par les lampions multicolores me tire un sourire indulgent. A mon arrivée dans ce pays, j'ai privilégié l'île du Nord à celle du Sud. Montagneuse, volcanique, sa beauté abrupte m'a transportée, me rappelant une autre grâce virile, brutale et pourtant si élégante. Tout et son contraire. Anton est là. Partout. Dans chaque particule qui m'entoure. Je le reconnais dans chacune des cendres qui embrase mon âme.

Autre vie. Autre temps.

Ce soir, je dois enfin vivre. Vivre et m'ouvrir. Au monde. Je ne peux plus me cacher dans les ombres d'un souvenir. Agir ainsi ne serait qu'entrer dans la danse du cercle vicieux qui a perdu mon Amour. A trop se préserver des autres, à vivoter dans la haine de son passé, il s'est disloqué. Mon Crocodile s'est noyé. Je refuse qu'il en soit de même pour moi. Ce ne serait pas rendre justice à ce cadeau qu'il m'a offert. Et si je n'étais pas convaincue, le flyer sur le pare-brise de ma voiture me signalant l'unique représentation d'un classic band à Rotorua-nui-a-Kahu lui a su trouver les mots silencieux nécessaires pour persuader mon cœur. Il est enfin l'heure. Après ces longs mois.

Une fois habillée et mes cheveux enroulés sur ma nuque, j'enfile une paire d'escarpins et attrape ma pochette. Ma paume se porte instinctivement à ma poitrine, effleurant d'un doigt tremblant la naissance de ma gorge. Je n'ai rien pris des possessions d'Anton en partant. Superstition ridicule, j'aurais eu peur de l'empêcher d'accéder enfin à cette paix qu'il désirait tant. Toutefois, je regrette une chose, la seule que je n'ai pu emporter. Sa chevalière. Cette bague à la pierre d'onyx aussi noire que ce mal qui l'a dévoré si longtemps et dont j'espère l'avoir soulagé le peu de temps qui nous a été donné. Je sens son poids fantôme entre mes seins, son métal froid incendiant ma chair à vif.

Un soupir m'échappe, un de ceux que pourtant je m'interdis si ce n'est dans le secret de mes draps lorsque je suis abandonnée aux souvenirs sensuels et

tellement douloureux de ces fois où son corps s’est donné au mien. Ces nuits-là je pourrais jurer sur tout ce que j’ai de plus cher que ses mains caressent réellement ma peau en sueur, que son souffle joue sur mon cou une de ces mélodies connues de lui seul. Qu’il me dévisage encore une dernière fois comme si j’étais la créature la plus étrange qu’il ait jamais connue.

C’est terminé. Il faut que cela cesse. Ce soir.

Ce soir.

J’attrape les clés de ma jeep blanche et monte, un sourire aux lèvres. Grimpée dans mon char d’assaut, je me fais l’effet d’être Danaerys sur un de ses dragons. Pied au plancher, une demi-heure me suffit pour rallier ma cambrousse à la petite salle de concert dans la banlieue de Whakarewarewa. Garée, je monte rapidement les marches alors que j’entends les acclamations du début de concerto retentir.

— Putain… Putain, putain… encore à la bourre ! Pas ce soir, merde ! je siffle entre mes dents en zigzaguant entre les strapontins sous les regards réprobateurs des spectateurs déjà installés.

Désireuse de rejoindre ma place au plus vite et sans me soucier des mines offusquées ou bien encore de la douleur lancinante que me provoque de temps à autre mon seul rein désormais valide, je me déchausse. Me retenant de ma paume plaquée sur le genou d’un quinqua bedonnant beaucoup plus ravi que sa femme de toute évidence, j’enlève ma paire de talons. Au bout de quelques longueurs de sièges, je m’affale sur l’assise tendue d’un velours rouge fatigué en rouspétant contre moi et le monde entier. La musique de Fauré envahit la salle avant de s’insinuer en moi et de provoquer une série de frissons qui éclate le long de mon épine dorsale. Un petit rire sur ma droite me fait lever les yeux au ciel avant de tourner le visage vers l’individu moqueur. Ma respiration se crashe. Vêtu avec élégance, les cheveux couleur d’encre, ses yeux d’un bleu intense me détaillent tandis qu’un sourire habille ses lèvres ourlées dissimulées en partie par un bouc brun taillé à la perfection.

Autre vie. Autre temps.

— Vous n’aimez pas Fauré ? Après un Rêve est un classique du genre.

Les mains crispées sur les accoudoirs de mon fauteuil, je m’oblige à regarder la scène, l’esprit en ébullition. En proie à un kaléidoscope d’images toutes plus délirantes les unes que les autres, j’ai le tournis. Il est partout. Autour de moi. En moi.

Je l’ai aimé une fois. Deux fois. Mille fois.

La vision de mèches neigeuses balayant ma peau avec la douceur de la soie me pétrifie une seconde. Cependant, je me ressaisis. Anton n’aimerait pas me voir me transformer en une espèce de petite chose pantelante. Aussi, je me

redresse et fixe la scène.

— Je n’aime pas rêver, je préfère vivre.

Le son de Sa voix chuchotant ses derniers mots à mon oreille alors que je mourais dans cette horreur de salon révolte mon esprit.

Je crois en ton cœur, en ses battements sous mes doigts. Leur mélodie est réelle, elle. Pas ce venin. Ça ce n’est rien. Du vent. Ecoute-moi bien, Sélène…

— Je ne suis pas du genre classique, fais-je en articulant un fuck muet à une vieille coincée m’assénant chut sur chut.

L’homme à mes côtés se met à rire. Un rire grave, tranchant… sexy. Je frémis à cette pensée.

Je crois en ton cœur, en ses battements sous mes doigts. Leur mélodie est réelle, elle. Pas ce venin. Ça ce n’est rien. Du vent. Ecoute-moi bien, Sélène… Le temps nous est compté.

Incapable de me réfréner, je lui jette un léger coup d’œil, puis deux, puis bientôt une rafale. Son profil racé se découpe dans le clair-obscur de la salle emplie d’un magnifique solo de violoncelle qui n’est pas sans m’en rappeler d’autres, il y a plusieurs vies de cela. Des larmes frangent mes cils, l’arrière de mon crâne tape le dossier de mon siège.

Je crois en ton cœur, en ses battements sous mes doigts. Leur mélodie est réelle, elle. Pas ce venin. Ça, ce n’est rien. Du vent. Ecoute-moi bien, Sélène… Le temps nous ait compté. Tu m’as tué, anéanti et fais renaître. Moi. Pas lui.

— Vous allez bien ?

La voix douce ponctuée d’un soupir me tire de mes pensées.

— Je crois. Aujourd’hui, je recommence à vivre.

— Alors pourquoi ces larmes ? C’est une bonne chose, non ?

Je crois en ton cœur, en ses battements sous mes doigts. Leur mélodie est réelle, elle. Pas ce venin. Ça ce n’est rien. Du vent. Ecoute-moi bien, Sélène… Le temps nous ait compté. Tu m’as tué, anéanti et fais renaître. Moi. Pas lui. Je t’ai aimée une fois. Je t’aime deux fois. Je t’aimerai mille fois.

J’inspire, décidée. Parce qu’aller de l’avant est une nécessité. Parce que cette nuit est Demain. Parce que je dois savoir si tout ça, si toutes ces épreuves et

ces derniers mois ont un sens. Une bonne fois pour toutes… Je me tourne résolument vers l'étranger.

— Je m'appelle Sélène.

Je crois en ton cœur, en ses battements sous mes doigts. Leur mélodie est réelle, elle. Pas ce venin. Ça ce n'est rien. Du vent. Ecoute-moi bien, Sélène… Le temps nous est compté. Tu m'as tué, anéanti et fais renaître. Moi. Pas Lui. Je t'ai aimée une fois. Je t'aime deux fois. Je t'aimerai mille fois. Il n'y a pas d'autre solution… Fais ce que Sach te dira et tu sauras... Je saurai…

Une mèche brune retombant souplement sur son front, un de ses sourcils arqués, il me scrute une seconde avant de s'emparer de ma main. Sa paume est brûlante alors que ses doigts entrelacés aux miens sont glacés. Joueur, son pouce caresse doucement l'intérieur tendre de mon poignet, y trace un feu dévastateur. La pierre noire à son médius m'hypnotise. Ses iris plongent dans les miens. Un raz-de-marée ravage alors tout sur son passage. Il me tue, je meurs. Et enfin… enfin, je renais à mon tour.

Parce que lui. Toujours lui. Seulement lui.

— Aliocha. Je m'appelle Aliocha.

J'ai rencontré Aliocha Khassiev un jour d'été…

« Et le reste, ça n'appartient qu'à nous. » (58)

FIN

(58) Oldelaf, "les mains froides"

Remerciements

C’est un exercice que je trouve particulièrement difficile parce que je suis à chaque fois flippée d’oublier quelqu’un. Aussi, je vous le dis d’avance : Vous êtes toutes et tous dans le cœur de ma clé de sol… dans mon chœur.

Merci mon Amour. Le seul, l’unique depuis déjà quasiment une vie. Merci d’être là, de me soutenir, de souffler quand je te saoule avec tout ça et de parfois m’engueuler quand je me perds trop loin, trop profondément. Et surtout… merci de me supporter lorsque, casque sur les oreilles, je chante à en faire saigner les tiennes.

Merci à mes trois trésors, mes Attachiants. Un sourire et la vie repart. Ma fille complètement dingue, mon fils juste fou et mon bébé, El Diablo… le surnom à lui seul est une poésie.

Ensuite… la première personne à laquelle je pense, la première vers qui mon cœur me porte… Ma Isla. Ma Capichef en Chef, ma CapiBêta. Mon âme-sœur tant de plume que de vie. Sans toi, rien ne serait jamais. Nous deux, c’est d’la bombe Babe. Tu es la seule qui connaisses tout de moi, de mes projets, de mes folies et celle qui sait comment me cadrer (un exploit en soi^^) Ce que j’aime mélanger nos univers… C’est trop tard, plus jamais tu ne te débarrasseras de moi (oui, oui, même si tu sors Robert mais n’oublie pas : il préfère les rondes).

Mes Bêtas love… Emi et Ci jolies. Nous formons toutes ensemble une équipe du tonnerre. Entre folie, sérieux et… bah oui folie ! Ma Emi avec qui je prends des rides toutes les deux secondes et qui m’a offert de merveilleux moments musicaux propices pour écrire et ma Ci, mon adorable toujours prête à faire d’énormes câlins (avec toi, même les virtuels deviennent une merveille) Merci pour votre soutien et votre amitié indéfectibles, nos fous rires. En un mot comme en dix, tout ce qui n’appartient qu’à nous quatre. Je suis tellement heureuse d’avoir vécu toutes ces aventures, des Affreux au cousin dézingué, rien que pour nous avoir permis de nous rencontrer. Un Quator de Choc !!! Je vous Nik, vous Keir et vous love de tout mon cul !

Mes trois chéries… mon Jamais 3 sans 4, c'est vous.

Sev… mention spéciale ma caille !!! Merci pour ta présence, ta douceur et ta relecture d'un petit maigrichon qui a su trouver le chemin de ton cœur !

Ma miss Mars… merci d'avoir pris soin de mon Anton lors de ta relecture de la première moitié du manuscrit ! J'espère que la seconde saura te séduire… Et n'oublie pas, j'attends Raphaël et Romy de pied plus que ferme !

Merci à ces femmes d'exception qui me soutiennent au quotidien malgré les crises existentielles, la mauvaise humeur et cette tonne de défauts qui fait que je suis moi. Vous êtes également le moteur grâce auquel j'avance. Toujours présentes, je suis à chaque fois ébahie de ces élans de looooove dont vous me nourrissez (et vous savez à quel point je suis gourmande !) Lectrices de choc, copinautes, chroniqueuses de talent, auteures merveilleuses… vous êtes sensass, ne changez pas ! Ma Cocoquinette et ma Chris mes love de Jum's, Charlotte ma Chachoupette qui m'a rendue folle avec Zane, ma Ariel Mélody, Floe toujours présente et adorable, Laura, Amimi mon indéfectible, Gaëlle ma miss Météo pour qui le bayou n'a plus de secret, Rachel dont la bonne humeur est un vrai baume, Vanessa ma Oldicoupine avec qui les points communs deviennent légion… le jour où tu liras il y a un moment où nos esprits se connecteront j'en suis sûre, Jessy Jess l'amoureuse des mots toujours présente, Caprice ma Connexion, Béné, Aurélie mon tit lutin, Lindsay, Sophie, Laid, Elyiona et notre amour fou pour la musique, Nina Lena et sa sensibilité, Julie qui m'a tant touchée avec ses paroles, So et son Stan que j'attends de pied ferme, Mel D. une amour d'auteure, Nat qui m'a enchantée plus d'une fois avec ses montages, Stéphanie ma Madi, Sylvie Louisa et son amour des Affreux, Vanessa et son crush pour Finn, Oly TL et ses messages de soutien (tu me dois une nuit de dodo avec Jumeaux !), Stéphanie Moréno parce qu'elle est un moteur pour les auteurs, Cindy et son implication constante à faire vivre nos groupes, Lasourie Mimi parce que tu es absolument folle !! Je ne peux citer tout le monde même si je l'aimerais… je sais en avoir oublié sur l'instant mais ne le prenez pas mal parce que si je suis là c'est aussi grâce à vous et que j'en suis tout à fait consciente. Lectrices connues comme celles que je ne connais malheureusement pas… Je vous Cœur !

Jus tine, un petit mot en particulier parce que tes commentaires sur wattpad ou sur notre groupe… tous tes mots m'ont poussée à continuer plus d'une fois ! Ton impatience, ta foi… je n'ai pas les mots et c'est un comble pour te remercier. Aussi, j'espère très sincèrement que tu n'auras pas été déçue par les

aventures du Croco Russe. Tous les deux s'étaient infiltrés en toi comme tu me l'as dit une fois et je croise les doigts qu'ils y soient restés bien incrustés… genre un chewing-gum sous ta semelle !

Je tiens à remercier les éditions Butterfly pour la confiance qu'elles m'ont encore une fois témoignée en me disant banco pour les aventures de mon Croco Russe si bousillé et de sa peste. Une énorme pensée pour Aurélie qui m'a poussée à écrire, à trouver l'histoire qui mettrait ce personnage bien précis en valeur. J'espère qu'il ne t'aura pas déçue. Encore une fois merci pour ta confiance au quotidien que ce soit dans l'écriture mais aussi tout simplement dans la vie de tous les jours.

Pour terminer et tant pis si je parais folle dingue… je ne peux refermer ces pages sans remercier Boy Epic. Non, on ne rit pas ! Pourquoi ? Parce que Love in Melodies est plus qu'inspiré par sa musique, par lui tout simplement. Il a été ma muse pendant plus d'un an et demi. M'a poussée, fait parfois chuter dans un monde trop… trop. Que ce soient ses mélodies, son univers, son aura ou sa sensibilité, il m'a littéralement accompagnée pendant plus d'un an… je dirais même qu'il a hanté chacun de mes pas et que grâce à lui uniquement est né un être cabossé, bousillé, déchiré par ses ombres mais aussi pour peu que l'on gratte un peu, d'une lumière certes ténue mais incendiaire. Je ne peux plus écouter certaines de ses chansons sans être à la limite de verser une larme. Alors merci.

A bientôt les Gens !! on se retrouve d'ici quelques temps au cœur du Bayou, au sein d'un club de bikers pas très très reluisant !!!

Kiss kiss bang bang !

Milyi.

Playlist

-Svrcina, Who are you ?
-Zayde Wolf feat Ruelle, Walk Through the fire.
-Milck, Monster.
-Ursine Vulpine Feat Annaca, Wicked Game.
-Svrcina, Burning Heart.
-Zayne, I don’t wanna live forever (acoustic).
-Fleurie, Hurricane.
-Amber Run, I found.
-Svrcina, Island.
-Svrcina, Fallen Angel.
-Sia, Angel by the wings.
-Marlisa, Nothing else matters.
-Milck, Devil Devil.
-Karliene, Become the beast.
-Milck, the world is unraveling.
-Milck, take me to church.
-Valérie Broussard, Devil in your eyes.
-Disturbed, The sound of the silence.
-Thirty Seconds To Mars, The kill (Bury me).
-Kovacs, my love.
-Susie Suh & Robot koch, Here with me.
-Milck, Quiet (official version & stripped version).
-The Cinematic Orchestra, to build a home.
-Adam Lambert, Runnin.
-Aaron, Lili.
-Written by the wolves, elastic heart.
-Zayn feat Sia, Dusk Till Dawn.
-Harry Styles, Sigh of the silence.
-Alex Vargas, Higher love.
-Au/Ra, Panic room.
-Ruelle, Madness.
-The XX, fiction.
-Andrew Belle, in my veins.
-Julia Brennan, Inner demons.

-Alex Vargas, Shackled Up.
-Alex Vargas, Sweet nothing.
-Aurora, Winter bird.
-The Cure, Lullaby.
-Lia Marie Johnson, DNA.
-Sigma feat Birdy, Find me.
-Fame on Fire, Hello (Adele cover).
-Ruelle, dead of night.
-Alex Vargas, Waterfalls (TLC cover).
-Jacob Lee, Demons.
-Missio, I run to you.
-Lorde, everybody wants to rule the world.
-Bad Wolf, Zombie.
State of Mine, Rise.
-Halsey, Castle.
-Crywolf, the hunger in your haunt.
-Lana del Rey, Blue jeans.
-Digital Daggers, the devil within.
-Missio, can i exist ?
-Tiësto, in the dark.
-Marilyn Manson, Running to the edge of the world.
-Agnes Obel, Dorian.

Partie violoncelle :
-Fauré, Après un Rêve.
-Hauser, Vocalise (Rachmaninov).
-Hauser, Adagio (Albinoni).
-Hauser, Song from a secret garden.
-Lola & Hauser, Love Story.
-2cellos, Thunderstruck.
-2cellos, Smell like a teen spirit.
-2cellos, Game of Thrones.
-2cellos, Whole lotta love vs. Beethoven 5th symphony.
-2cellos, Highway to hell.

Et évidemment… Boy Epic, le maestro de Love in Melodies.
-The Wolf.
-Dirty mind.
-Hell.

-Say something.
-Vampire sunrise.
-Trust.
-Up Down.
-Kanye’s in my head.
-Tell me you love me.
-Foolish.
-Scars.
-Filthy.
-Human.
-Wicked.
-The heart wants what it wants.
-Choke.
-Hopeless.
-The war outside.
-Dear world.
-50 shades.
-City of angels.

Les autres ouvrages disponibles chez Butterfly Editions :

PARUS CHEZ BUTTERFLY EDITIONS

Collection Red Romance

Kessilya : Gabriel

Kessilya : Light

Juliette Mey : Up and Down Saison 1

Juliette Mey : Up and Down Saison 2

Juliette Mey : Up and Down Saison 3

Juliette Mey : Up and Down Saison 4

Juliette Mey : Célia

Juliette Mey : Entre Deux

Juliette Mey : Paul

Juliette Mey : Love Box

Juliette May : Dark Kiss

Diane Hart : Babysitting Love

Milyi Kind : Jamais 2 sans trois (tome 1)

Milyi Kind : Jamais 2 sans trois (tome 2)

Anna Santos : Obsession, tome 1

Anna Santos : Obsession, tome 2

Mel D. : Another Chance

Mel D. : Another Choice

MadiLie V. : Nurse for you

MadiLie V. : Die for you

Nina Lena : Fearless

Louise Lucas : Te retrouver

Emma P. : Golden

Céline Delhaye : Tout ce que j’aime chez toi (tome1)

Céline Delhaye : Tout ce que j’aime chez toi (tome2)

Ava Król : Love to death - Tome 1

Ava Król : Love me twice - Tome 2

Ava Król : Love for life - Tome 3

Isla A. : La rose des vents

Collection Dark Romance

Jolie Plume : Dirty Love Tome 1 – Chuter

Jolie Plume : Dirty Love Tome 2 – Apprendre

Jolie Plume : Dirty Love Tome 3 – Se relever

Oly TL : Jumeaux

Collection Romance Fantastique

Yan Robel : Double JE (tome 1)

Yan Robel : Double JE (tome 2)

Collection Pink Romance

Emma P. : Joy

Anna Santos : Wedding Trouble

Angélique Ayraud : D’un coup de baguette mon Coeur balance

Collection Young Romance

Sweetie Ly : Hearts

Thriller

Lise Delukas : La jupe écossaise

Jean-Marie Roth : L’enfer en 11 lettres

Roman

Emmanuel Ranson : Quarante jours, le reste d'un vie

Emilie Billion : Confidences tome 1

Fantastique

Laurent Pissochet : Chroniques des Terres d'Oralndia

Suivez les Editions Butterfly sur les réseaux Sociaux

Facebook Twitter Google +